

Chers Amis,

L'année 2022 nous a privés de beaucoup d'amis.

Nous avons déjà évoqué dans le numéro 52 du *Porche* la mémoire de Bernard Auzanneau (1936-2022). Le livre sur lequel il travaillait depuis des années a paru après sa mort. Vous pourrez lire le compte rendu que Dominique Goust a fait de cet ouvrage.

Denys Klein (1929-2022) nous venait de l'Amitié Charles-Péguy. Tous ceux qui participent aux cérémonies anniversaires de la mort de Péguy se souviennent de ses arrivées sportives en vélo, jusqu'à ces toutes dernières années. Il était très attaché à nos deux associations, toujours prêt à offrir ses services, notamment en informatique dont il était passionné et expert. Il demeurait à Orsay, tout près de ces maisons péguynes de Gometz-le-Châtel, Orsay, Lozère, Bourg-la-Reine, qu'avec d'autres membres de l'Amitié il a contribué à faire connaître.

Liliane Ruf-Burac (1933-2022) nous avait fait part, lors de l'inhumation de son mari, de la volonté qu'avait Robert de faire don de toute sa bibliothèque Péguy au Centre Jeanne-d'Arc – Charles-Péguy de Saint-Petersbourg. Il avait beaucoup de sympathie pour Tatiana Taïmanova et d'admiration pour son courage. Sans faire partie de notre association, elle avait gardé avec nous de bons liens d'amitié.

Vincent Tranié (1943-2022), avec son épouse Sophie, faisait partie de ces adhérents qui, sans être ni « péguistes » ni particulièrement « johannistes », nous soutiennent généreusement. Ils nous accueillait quand nous nous rendions, en septembre, aux cérémonies de Villeroy, où Péguy est enterré. Nous avons besoin aussi de ces soutiens qui sont dus à l'amitié.

Avec d'autres de ses amis, nous parlons plus loin d'Osmo Pekonen (1960-2022), cheville ouvrière de notre activité en Finlande, brutalement décédé en France l'automne dernier. Et nous ne savons pas qui pourra le remplacer.

Nous avons rencontré Jérôme Roger (1950-2022) pour la première fois lors d'un colloque à Saint-Petersbourg en 2008. Il adhéra bientôt aux deux associations, au Porche et à l'Amitié Charles-Péguy. À notre instigation, Claire Daudin le joignit à l'équipe réunie pour l'édition des *Œuvres poétiques et dramatiques* de

Péguy dans la collection de la Pléiade. Il fallait quelqu'un qui fût à même de mener à bien ce qui n'était certainement pas la tâche la plus facile, la restitution de *La Ballade du cœur qui a tant battu*. Nos lecteurs ont pu lire de lui « Péguy trans-moderne. Péguy au vocatif » dans le *Porche* 33, aux pages 42-48.

Et puis s'est ouverte l'année 2023.

Sven Storelv (1923-2023) nous était venu, comme Denys Klein, de l'Amitié Charles-Péguy. Il en était le doyen, y ayant adhéré dans les années 50. Discret, secret, fidèle à ses deux associations, il était avec nous en 2002, à Helsinki, et en 2008, à Saint-Pétersbourg, il avait fait l'admiration de Paul Ricœur pour une communication qu'il avait présentée sur « Péguy vu par Deleuze ». Mais il n'était pas seulement littéraire et philosophe, spécialiste de Bernanos et de Péguy, il était aussi philologue. Franco-Norvégien, il publia en effet à L'Harmattan un *Parlons norvégien*. Il offrit au *Porche* deux articles : « Traduction de la poésie de Péguy en norvégien et en suédois » et « Péguy vu par Deleuze »¹. Décédé à Paris le 9 janvier 2023, il a été inhumé dans son caveau familial, à Grenoble. Il avait épousé une Française, Gabrielle Rival, agrégée de lettres ; le couple a eu trois filles et un fils, tous nés à Paris.

Tout récemment, le mercredi 28 juin, à Lyon, Anne-Marie et Michel Rustant et nous, étions aux obsèques de Marie-Antoinette Plessy (1934-2023), célébrées à Saint-Bruno des Chartreux. Toujours prête, avec Bernard, à nous accueillir lorsque nous venions à Lyon pour les réunions du *Bulletin des lettres*, hélas disparu, et nous gardons en mémoire nos conversations confiantes sur la famille et nos familles. Vous lirez dans ce numéro deux articles de son mari, Bernard Plessy, et un de leur petit-fils, Augustin Talbourdel.

Nous remercions tous ces amis de nous avoir aidés, de la manière et autant qu'ils le pouvaient, à mener à bien notre tâche et à la poursuivre. Que leurs familles reçoivent ici notre témoignage de gratitude et d'amitié. Ce numéro 53 du *Porche* leur est dédié.

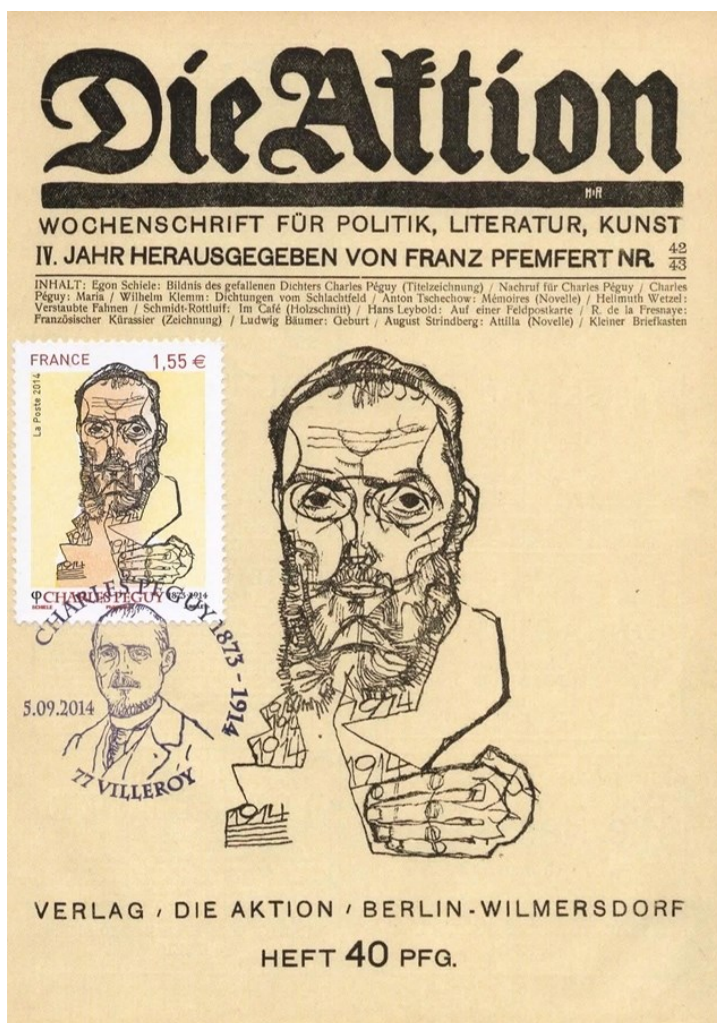
On y trouvera les procès-verbaux de nos deux dernières Assemblées générales, un dossier d'hommages à Osmo Pekonen, un document issu de la dernière Guerre mondiale et qui éclaire

¹ Sven Storelv, « Traduction de la poésie de Péguy en norvégien et en suédois », *Porche* 14, décembre 2003, pp. 35-41 (repris dans le *BACP* 104, octobre-décembre 2003, pp. 421-429) ; « Péguy vu par Deleuze », *Porche* 15, mars 2004, pp. 52-56.

l'actualité d'un jour cru, plusieurs études où Russie et Ukraine sont associées pour le meilleur : célébration unanime de Jeanne d'Arc et large rayonnement de Charles Péguy – avant quelques échappées en terres arménienne, chinoise et estonienne, et le bouquet final de quelques comptes rendus.

Bonne lecture à tous.

Yves Avril et Romain Vaissermann



2014, France, carte dite « maximum »
(timbre, tampon et carte postale de même sujet)

Bulletin d'adhésion à l'association (tarifs 2023)

« Le Porche, Amis de Jeanne d'Arc et de Charles Péguy »

Je soussigné(e),
demeurant

Téléphone :

Courriel :

(cochez les cases utiles)

☐ *adhère avec abonnement au bulletin* : membre actif ou bienfaiteur à partir de 30 €. L'abonnement inclus est alors au tarif préférentiel de 15 €.

☐ *adhère avec un seul abonnement au bulletin* au tarif « couple » : à partir de 45 €. Ce tarif vaut deux adhésions.

☐ *m'abonne simplement, sans adhésion* : 30 €.

☐ *adhère simplement sans abonnement* : membre actif ou bienfaiteur à partir de 15 €.

☐ *désire recevoir une attestation* permettant de déduire 66 % de ma cotisation (et d'elle seule) dans la limite de 20 % de mon revenu net imposable (art. 200 du CGI).

membre	Exemples de cotisations	Déduction fiscale	Coût après déduction
actif	15 €	10 €	5 €
bienfaiteur	30 €	20 €	10 €
bienfaiteur	60 €	40 €	20 €

NB : Pour le total abonnement-cotisation, il convient de rédiger un seul chèque (bancaire à l'ordre du « Porche » ou postal au nom du « Porche », CCP 2770-00C La Source).

Date :

Signature :



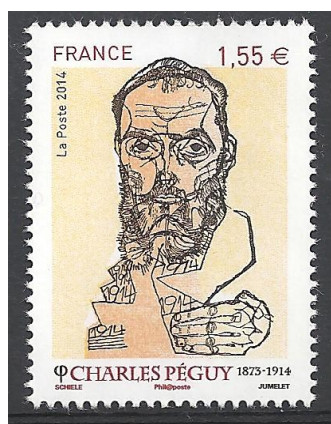
République française, 1950, timbre neuf



Principauté de Monaco, 1973, timbre neuf



Pays-Bas, 1995, timbre neuf
(quelques mots d'Ève)



France, 2014, timbre neuf
(portrait par Egon Schiele)

Appel à contribution

Le *Porche* accueille volontiers tout nouveau collaborateur : n'hésitez pas à nous demander notre protocole de rédaction et à soumettre vos propositions d'articles par courriel (*vromain@gmail.com*) – illustrations jointes à l'envoi.

L'article sera accompagné des nom(s), prénom(s) et coordonnées de l'auteur. Manuscrits et tapuscrits ne sont pas retournés, sauf accord spécifique préalable.

L'article paru n'engage que la responsabilité de son auteur. La revue se permettra seulement de transcrire à la française ou de franciser systématiquement les noms propres, dans la mesure du possible : Лёва (en russe) devient Liova, Kristiina (en estonien) devient Christine, etc.

Abréviations bibliographiques...

...sur Jeanne d'Arc

CJA = *Centre Jeanne-d'Arc d'Orléans*.

PC I, II, III = tomes I, II, III du *Procès de condamnation de Jeanne d'Arc*, éd. Pierre Tisset & Yvonne Lanhers, Klincksieck, « Société de l'histoire de France », 1960-1971.

PN I, II, III, IV, V = tomes I, II, III, IV, V du *Procès en nullité de la condamnation de Jeanne d'Arc*, éd. Pierre Duparc, « Société de l'histoire de France », Klincksieck, 1977-1988.

PQ I, II, III, IV, V, VI = tomes I, II, III, IV, V des *Procès de condamnation et de réhabilitation de Jeanne d'Arc*, éd. Jules Quicherat, Renouard, 1841-1849 ; tome VI, éd. Pierre Lanéry d'Arc, Picard, 1889.

...sur Charles Péguy

A, B, C = tomes I, II, III des *Œuvres en prose complètes*, éd. Robert Burac, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1987-1992.

BACP = *L'Amitié Charles-Péguy. Bulletin d'informations et de recherches*.

CACP = *Cahiers de l'Amitié Charles-Péguy*.

CPO = *Centre Charles-Péguy d'Orléans*.

CQ = *Cahiers de la quinzaine*.

FACP = *L'Amitié Charles-Péguy. Feuillet mensuels*.

P₁ et P₂ = *Œuvres poétiques complètes*, éd. Marcel Péguy & Julie Sabiani, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1975 [P₁] ; éd. Claire Daudin, Pauline Bruley, Jérôme Roger & Romain Vaissermann, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2014 [P₂].

ASSEMBLÉES GÉNÉRALES

Procès-verbal de la 26^e Assemblée générale 2022
du « Porche », le samedi 17 décembre 2022 à 15 heures
au 1 place Louis Chazette, 69001 Lyon

Nous avons eu cette année, et pour la première fois, le plaisir de nous réunir à Lyon, nouveau siège de l'association et domicile de notre président Romain Vaissermann.

22 adhérents étaient présents ou représentés : Anne-Catherine, Anne-Laure et Yves Avril, Solange Becquet, Danièle Cacheux-Barbier, Ludmila Chvedova, Antoine Deschamps, Jean-Louis Dumas, Claude Foucher, Odile Giraud-Péguy, Dominique Goust, Philippe Lamoureux, Gérard Piret, Jean-Pierre Rousseau, Michel Rustant, Jean-Pierre Sueur, Romain, Jules, Paul et Marin Vaissermann, Jean-Michel Wiss, Elisabeth Wiss-Sicard.

Ont été présentés les rapports et projets à l'ordre du jour.

Présentation du rapport financier en euros (Y. Avril)

Bilan financier 2021

Recettes

Solde 2020 :	2161,59
Cotisations et dons :	908,23
Reliquat de timbres et vignettes :	30,18
TOTAL :	3100,00

Dépenses

Porche 51 impression :	1000,00
Porche 51 Poste :	445,37
Envois de <i>Porche</i> :	32,68
Tenue de compte :	113,20
Achat de livres pour comptes rendus :	98,68
Achat de livres Dourassov :	77,45
Location salle AG 2021 :	50,00
Convocations par poste AG 2021 :	30,00
Convocations par poste AG 2020 :	22,44
Reliquat de timbres et vignettes :	30,18
TOTAL :	1900,00

Solde 2021 : 1200,00

Budget prévisionnel 2022 (en grande partie réalisé)

Recettes

Solde 2020 :	2161,59
Cotisations et dons :	839,41
TOTAL :	3000,00

Dépenses

Porche 52 impression :	1200,00
Porche 52 Poste (sans la Russie) :	600,00
Envoi de <i>Porches</i> en Ukraine :	100,00
Envois de <i>Porches</i> en France :	40,00
Tenue de compte :	120,00
Convocations par poste AG 2022 :	40,00
TOTAL :	2100,00

Solde prévisionnel 2022 : 900,00

Le bilan financier montre, pour 2021, un budget globalement à l'équilibre, l'Assemblée Générale ayant proposé une actualisation nous permettant de comparer le prévisionnel aux résultats.

Les frais de tenue de compte, en hausse à La Poste, ont été abordés. En revanche, les frais d'envoi pour l'expédition de notre revue, *Le Porche*, y compris pour la Russie, sont stables. Nous pensons demander à La Poste la possibilité de consulter le CCP à distance (accès gratuit).

Concernant le budget prévisionnel 2022, dans la perspective d'un prochain colloque organisé à Lyon par l'association, une somme de 3000 euros sera consacrée à aider les amis étrangers que nous inviterions à Lyon pour un ou deux jours (repas, logement, transport).

Le rapport financier est voté à l'unanimité.

Présentation du rapport moral (R. Vaissermann)

La guerre en Ukraine est source de difficultés pour nos amis et correspondants russes, en raison notamment du titre d'« agent de l'étranger » qui implique une surveillance particulière. Un colloque

a néanmoins eu lieu en 2022, en Russie, avec une journée consacrée à Péguy ou Jeanne d'Arc ; il s'est tenu en visio-conférence.

Le numéro 53 du *Porche* se prépare activement, avec un format équivalent au précédent. Que nos adhérents n'hésitent surtout pas à proposer idées et contributions, toujours bienvenues ! Nous aimerions, par exemple, traiter de thèmes liés à la Pologne...

L'association prépare l'organisation de son prochain colloque, qui se tiendra à Lyon.

Le rapport moral est voté à l'unanimité.

Projets de l'association

Différentes contributions sont annoncées pour le numéro 53 du *Porche* :

- une évocation de l'« Hymne aux peuples alliés », d'après Péguy, qui a été enregistré par un ténor dans les années 1930.
- un témoignage historique avec la correspondance échangée, durant la Seconde Guerre mondiale, par la famille de Nathalie Malakhovskaïa, femme de lettres et féministe russe ; dossier traduit par Yves Avril.
- une contribution sur la figure d'Étienne Avenard, collaborateur des *Cahiers de la quinzaine*, ami de Péguy et témoin de la première Révolution russe.
- un poème de Péguy paru dans une revue anti-bolchévique de 1918 et trouvé par Romain Vaissermann.

Michel Rustant souligne qu'il est important de continuer à partager les œuvres culturelles de la Russie, et de maintenir nos liens. Un regain aura certainement lieu après la guerre.

Notre rubrique « Glanes » est ouverte à tous les adhérents et amis qui le souhaitent.

Un point sur le renouvellement du Bureau sera fait prochainement.

L'ordre du jour est épuisé et l'Assemblée générale s'achève à 15h30.



É. W.-S., secrétaire générale



R. V., président

Procès-verbal de la 27^e Assemblée générale 2023
du « Porche », le mardi 20 juin 2023 à 18h
au domicile de M. et Mme Geoffroy Roussel (Paris).

Nous retrouvons cette année un agenda plus classique, avec une Assemblée Générale qui s'est tenue à la veille de l'été, à Paris.

24 adhérents étaient présents ou représentés : Anne-Catherine et Yves Avril, Solange Becquey, M. et Mme Broche, Christine Bidot, Lioudmila Chvédova, Jean-Louis Dumas, Frédéric Farat, Claude Foucher, Marie Groleau, Philippe Lamoureux, Oxana Lariitchouk, Jean-Pierre Rousseau, Gwenaël Roussel, Michel Rustant, Geneviève Tranié, Romain, Jules, Paul et Marin Vaissermann, Jean-Michel et Jacqueline Wiss, Élisabeth Wiss-Sicard.

Rapport financier 2022 et budget prévisionnel 2023 en euros (Y. Avril)

Bilan financier 2022

Recettes

Solde 2021 :	1924,09
Cotisations + Dons :	1380,00
Don exceptionnel (Bulletin des Lettres) :	3024,00
TOTAL :	6328,09

Dépenses

Édition du <i>Porche</i> 52 :	834,22
Expédition du <i>Porche</i> 52 (sauf Russie) :	363,51
Poste (Saint-Benoît-sur-Loire) :	7,50
Poste (service de Presse) Pologne :	3,85
Tenue de compte :	118,35
Pères de Sion :	50,00
TOTAL :	1377,43

Solde : 4950,66

Bilan prévisionnel 2023

Recettes

Solde 2022 :	4950,66
Cotisations :	700,00
Dons :	300,00
TOTAL :	5950,66

Dépenses

Édition du <i>Porche</i> 53 :	900,00
Expédition du <i>Porche</i> 53 :	600,00
Poste (service de Presse + convocations) :	150,00
Tenue de compte :	120,66
Expédition du <i>Porche</i> 52 (Russie) :	80,00
Frais de l'AG 2023 :	40,00
TOTAL :	1890,66

Solde prévisionnel : 4060,00

Provisions pour les dépenses liées au colloque de 2024 : 3000

Solde prévisionnel incluant ces dépenses : 1060

Le rapport financier est adopté à l'unanimité.

Rapport moral 2022 et projets 2023-2024 (R. Vaissermann)

Nous déplorons, survenu à la fin de l'année 2022, le décès de notre ami et correspondant finlandais Osmo Pekonen. Un hommage lui sera rendu dans notre prochain numéro du *Porche*. D'autres amis, non moins chers, nous ont malheureusement quittés cette année.

Un important colloque, dont une partie était consacrée à Péguy, s'est tenu au début de l'année 2022 à Saint-Petersbourg, sous forme de visio-conférence (en raison de l'épidémie de Covid). Du fait de la guerre russo-ukrainienne qui venait de commencer, Jean-Pierre Sueur, membre de notre Association mais également sénateur et donc représentant de la France, a préféré annuler sa participation en accord avec les organisateurs. Gérard Abensour, en revanche, y a pris part. Nous espérons obtenir le texte des interventions en vue d'une future parution dans *Le Porche*.

En 2022 est paru le numéro 52 du *Porche*, avec davantage de recensions d'ouvrages ainsi que deux nouvelles rubriques, « Glanes » et « Nos amis publient ». Que nos adhérents n'hésitent surtout pas à proposer idées et contributions, toujours bienvenues !

Concernant la vie de l'association, Romain Vaissermann explique que beaucoup d'échanges ont eu lieu cette année avec La Poste. Notre dossier a été mis à jour et en conformité avec la nouvelle législation européenne pour les dirigeants d'associations. La question des signatures s'est posée, avec l'ajout (en cours) de la signature du président en sus de celle du trésorier. Enfin, nous devrions bientôt pouvoir consulter en ligne le compte de l'association.

Au titre de nos projets pour 2023 et 2024 ont successivement figuré :

- la préparation de notre prochain colloque, qui se tiendra à Lyon en 2024, probablement au moment de la Toussaint.
- la finalisation du numéro 53 du *Porche*.
- la prise de nouveaux contacts avec des péguistes ou johannistes ukrainiens, mais aussi la nécessité de maintenir les liens avec nos amis russes en trouvant des relais sur place. Nous souhaitons également développer des thématiques liées à la Pologne et trouver davantage de contacts avec ce pays.
- la mise à jour de notre site internet, avec l'ensemble des numéros du *Porche* numérisés et consultables en ligne.
- un point sur les statuts portant sur le renouvellement du Bureau, qui sera fait prochainement.

Les questions diverses ont été l'occasion pour Yves Avril, à la demande de Marie Groleau, d'évoquer les origines de notre association, liées à la rencontre de personnalités et de passions : l'association a été créée en 1996 à Orléans sous le nom d'*Association des amis du Centre Jeanne d'Arc-Charles Péguy de Saint-Petersbourg*, avec, pour premier objectif, de soutenir l'action de ce Centre, fondé en 1995 à l'Université des Syndicats de Saint-Petersbourg et dirigé alors par Tatiana Taïmanova, pour les études péguystes, et Pavel Krylov, pour les études johanniques. Régine Pernoud, pour la France, et Vladimir Raïtssess, pour la Russie, avaient accepté d'être présidents d'honneur de l'Association. L'élargissement du domaine des activités à d'autres pays que la Russie et la diversité croissante

de nos inspirations et de nos objectifs ont conduit à modifier la dénomination de l'Association.

Le rapport moral est adopté à l'unanimité.

L'ordre du jour est épuisé et l'Assemblée générale s'achève à 19h45.

A handwritten signature in black ink, consisting of a stylized 'E' followed by a horizontal line.

É. W.-S., secrétaire générale

A handwritten signature in blue ink, consisting of a stylized 'R' followed by a checkmark-like stroke.

R. V., président

8080808



Osmo Pekonen en 1988
docteur ès-sciences (mathématiques)
de l'Université de Jyväskylä

**HOMMAGE À
OSMO PEKONEN**

Nous sommes infiniment reconnaissants à Johan Stén de nous avoir prévenus de la mort de notre ami, de nous avoir transmis et d'avoir relu quelques articles qui ont paru en Finlande pour saluer sa mémoire.

Parmi tant d'autres, trois petites brèves anecdotes me reviennent.

Deux d'un passage qu'Osmo fit chez nous en Avignon à l'occasion de ses recherches sur l'abbé Outhier.

Il est en train d'offrir à nos garçons, alors assez jeunes et qui l'aiment beaucoup, des chocolats « très aimés en Finlande », dit-il, quand dans la conversation il apparut malheureusement qu'ils ressemblaient beaucoup à des chocolats alcoolisés... Soudain regard anxieux d'Osmo, qui n'avait pas prêté attention à ce détail – d'ailleurs peut-être l'achat avait-il été rapidement fait à l'aéroport – et que nous étions tout à fait désolés de rendre confus pour une brouille ! Ce souvenir amusant montre à mon avis, paradoxalement, sa délicatesse.

Désirant faciliter la consultation par Osmo d'un recueil factice in-12 contenant entre autres la Dissertation sur le péché du confesseur d'un abbé Outhier provençal (Gênes, Doulounie, 1750) d'ailleurs distinct de l'abbé Outhier qui alla en terre de Finlande, j'avais quelque peu rebattu les oreilles aux employés de la très belle bibliothèque municipale Ceccano avec « mon ami » qui venait « de Finlande » pour consulter cet ouvrage, etc. Resplendissante fut, le jour J, à l'heure dite, l'entrée d'Osmo dans la superbe livrée cardinalice : l'équipe des documentalistes au grand complet, sûre de reconnaître en lui le Finlandais annoncé, se leva progressivement à son approche en un accueil solennel dont je me réjouissais intérieurement pour mon ami, que je savais sensible au protocole.

Enfin à Ein Kerem, banlieue de Jérusalem si propice à la méditation, Osmo présidant l'une des séances de notre colloque sur Péguy et la mystique d'Israël tenait dans ses mains mon édition des Châteaux de Loire quand lors des questions il en pointa le vers 383 – « L'absolu, le parfait, l'être et le transfini » – en me demandant en substance s'il n'y aurait pas une étude à faire sur Péguy et les mathématiques. Suggestion pointue, puisque la notion de transfini était assez récente en 1912. Nous en avons reparlé plusieurs fois depuis, et j'aurai à cœur de pouvoir répondre à la curiosité insatiable de notre cher Osmo.

Il manque à notre famille.

R. V.

In memoriam¹

Heidi Tuorila-Kahanpää

Osmo Pekonen est mort brutalement le 12 octobre 2022 dans le sud de la France. Dans sa paroisse de Saint-Olav il rendait de multiples services. Lors des messes il était lecteur de la Parole et dirigeait les chants. Sa ferveur était remarquable.

À Noël, lors de la représentation du Mystère de Noël il chantait en français le rôle du roi maure. Dans les travaux du jardin qu'il effectuait bénévolement pour le compte de la paroisse, il ne manquait pas d'apporter, tout en ratissant, un souffle de culture et de spiritualité. Il participait au projet de pèlerinages œcuméniques à Saint-Olav. Son investissement dans la science et la culture lui permit de participer à de nombreux événements organisés par le Studium catholicum.

En souvenir d'Osmo, l'église orthodoxe de Jyväskylä a célébré un panichide². En tant que membre du conseil de la Société biblique œcuménique de Finlande centrale, il participait activement à ses initiatives œcuméniques. Dès sa jeunesse il s'était intéressé à l'orthodoxie. Le métropolite Arseni a déposé sur son cercueil une corbeille de fleurs.

Sur sa biographie

Osmo Pekonen était originaire du Sud-Savo. Son père était agriculteur et, député, s'occupait de politique locale. Les lieux historiques qui se trouvaient près de la ferme ont pu intéresser tôt Osmo à l'histoire, mais il passa d'abord une thèse de mathématiques qu'il avait préparée en France et en Angleterre. Plus tard il passa aussi une thèse d'histoire qui obtint un prix en France.

L'objectif de l'Université de Jyväskylä étant la pluridisciplinarité, on lui proposa donc des enseignements pluridisciplinaires. Mais ce projet demeura sans suite. Pekonen fut chargé de cours dans quatre universités. De son activité internationale pouvait témoigner son

¹ Heidi Tuorila-Kahanpää, « *Osmo Pekonen in memoriam* », *Fides*, Helsinki, n° 10, 16 décembre 2022, pp. 16-17 (adresse en ligne : katolinen.fi/ktl/nmf-wp-content/uploads/2022/12/f2022-10.pdf).

² Dans l'Église orthodoxe, office commémoratif pour un défunt.

activité de critique littéraire et d'auteur d'articles dans la revue *Mathematical intelligencer* (384 références), la plus grande maison d'édition mathématique du monde, Springer.

Au début de l'année 2000, Osmo faisait figure d'écrivain encyclopédique libre, essayiste, éditeur dans les domaines de la science et de la culture aussi bien que traducteur de poésies contemporaines et étrangères. Les nécrologies qui lui ont été consacrées dans six quotidiens ont illustré son importance dans la vie culturelle et scientifique de notre pays. À Mikkeli et à Helsinki ont été organisées des cérémonies du souvenir, et il y en aura une à l'Université de Jyväskylä le 2 février 2023. Au Salon du livre de Jyväskylä de novembre 2022 on a largement célébré sa mémoire. Au salon du livre de Helsinki d'octobre 2022 on lui a attribué à titre posthume un prix pour son œuvre si diverse et sans rivale. Je prendrai comme petit exemple, dans le domaine de l'histoire des sciences, son ouvrage *Mystérieuse Vénus* (2012), son livre de réflexions *Fleurs du sommeil, Pavots, Nénuphars : extraits de mon journal 2018-2019* (2019) et à paraître bientôt une nouvelle traduction en finnois du chant médiéval des *Nibelungen* (2023). En 2021 le président de la république Sauli Niinistö lui a attribué le titre de professeur pour son œuvre exceptionnellement variée dans le domaine de la science et de la vie culturelle de Finlande.

Amitiés et contacts

Quand, dans les années 1980, j'ai rencontré pour la première fois Osmo Pekonen, qui était collègue de mon mari à l'Université de Jyväskylä, il était comme entouré d'un cercle de solitude et d'étrangeté. Sa capacité à se lier et à créer des relations ne se voyait pas. Osmo aidait Johan Stén, un écrivain scientifique suédophone, à retravailler pour la publication les textes de son ouvrage et il m'a rendu le même service pour que je puisse publier en finnois. À son cercle de camarades et collaborateurs appartenaient par exemple le compositeur Kaija Saariaho, il avait pour amie la philosophe et essayiste Elsa Godart, tout comme l'Irlandais Tom Broderick, conducteur de locomotive, marié et père de famille. Ce personnage foncièrement catholique, sympathique, exerça sur Osmo une grande influence, quand ils firent connaissance au monastère Piritä, que Tom venait aider. Plus tard ils échangèrent leurs courriers électroniques, Tom priait pour Osmo et il était prévu de fréquentes

rencontres. Quand il apprit la triste nouvelle Tom répondit : « *Good Lord, I am in shock. Osmo has died, may the light of heaven shine upon him... tomorrow I will arrange to have a holy mass offered for Osmo, may he rest in peace the honourable gentleman he was.* »¹

Comment Osmo Pekonen trouva son identité catholique

La poétesse Anna-Lisa Österberg, parlant de sa propre identité catholique, disait qu'il n'était pas si important de savoir ce qu'elle contenait mais ce qu'elle était (*Fides* 1/1993). Ainsi ne vais-je pas répondre à la question pourquoi Osmo est devenu catholique mais comment il l'est devenu.

Singulièrement la porte d'entrée dans le catholicisme furent pour Osmo les expériences reçues, quand il était étudiant, à la société biblique nationale à Jyväskylä : il apprit à apprécier la Bible et les communautés chrétiennes. Osmo appartenait au groupe que dirigeait Tuomo Lahdelma, devenu professeur à l'Université de Jyväskylä. Lahdelma a qualifié Osmo lui-même de « grand frère dans la foi », et Osmo en retour a qualifié Tuomo « de pionnier dans la foi ». La conversion de Tuomo au catholicisme en 1983 fut pour Osmo un motif d'abondantes réflexions. Dans le Paris des années 1980 Osmo tenta de se familiariser avec le mode de vie de l'Opus Dei. L'influence resta limitée.

Chez nous un catholique très connu, Timo Soini, a expliqué dans son livre *Maisterisjätkä* son chemin vers l'Église catholique. Il parle de ce qu'il a vécu dans la cathédrale de la Sainte-Vierge de Killarney, qui le marqua pour le restant de ses jours et l'amena bientôt au sein de l'Église. Si Osmo a eu quelque expérience correspondante, c'est peut-être en 1988 dans la cathédrale de Chartres. Il y était en pèlerinage avec un groupe de l'église luthérienne évangélique dont faisait partie la célèbre poétesse et écrivain Anna-Maija Raittila. Osmo a ainsi publié son recueil de vers de Charles Péguy traduits en finnois, dont il a écrit la préface. Péguy est un classique de la littérature chrétienne française.

Un jalon important sur le chemin d'Osmo vers l'église catholique fut en 1992 sa participation au pèlerinage à Trondheim organisé par la société Saint-Olav pour les 150 ans de l'Église catholique de

¹ « Seigneur Dieu. Osmo est mort, je suis bouleversé ; puisse la lumière du ciel briller sur lui... Demain je vais demander aux Dominicains d'ici de dire pour lui la sainte messe ; puisse le gentleman qu'il était reposer en paix. »

Norvège, pèlerinage œcuménique ouvert à tout le diocèse. Il y participait par intérêt pour la culture. C'est là qu'il prit conscience que l'Église, qui est par nature hiérarchique, en voyage est aussi le peuple de Dieu. L'universalité de l'Église était rendue concrète : l'Église catholique est dans les pays du Nord la même qu'en France.

Pour Timo Soini, ce qui l'a poussé à rejoindre l'Église catholique a été une idée profondément enracinée dans le caractère sacré de la vie humaine. On ne peut comparer par ailleurs Pekonen à Soini mais Osmo aussi défendait publiquement les opinions les plus essentielles. Il se prononçait contre l'avortement et l'euthanasie (*Kanava* 1995/8 ; 1996/1 ; 2000/7 ; 2001/8) et dans son article « Existe-t-il une éthique sociale luthérienne ? » (*Kanava* 1996/5), il exprimait son inquiétude de voir combien les acteurs politiques de notre pays prenaient si peu en compte les idées chrétiennes et il se demandait comment l'Église luthérienne pouvait répondre au défi sociopolitique de l'Église catholique.

En 1998, Osmo Pekonen se préparait à rejoindre l'Église catholique. Il allait assez régulièrement à la messe à Jyväskylä et, de même, dans les années 1990, à Paris. Dans cette période il était préoccupé par deux questions de doctrine. Le 31 octobre 1999 il fit un voyage à Augsbourg, ville où fut signé entre les églises luthérienne et catholique une déclaration commune sur la doctrine de la justification. La deuxième question était l'autorité de l'Église catholique. En 1999 se sont présentées à lui de fréquentes occasions de rencontrer des personnalités incarnant l'autorité de l'Église, cardinaux et évêques, et de s'entretenir avec eux : il était présent quand, à l'automne 1999, la conférence des évêques catholiques d'Europe se réunit à Valamo. Il assista aussi l'évêque Tukholma Andres Arbirelius pour l'organisation d'une retraite de la communauté laïque carmélite et il traduisit en finnois un article de celui-ci sur l'Église catholique suédoise (*Kanava* 1999). La même année (1999) je pus, comme invitée du monastère des bénédictins de Pannonhalma lors du 1000^e anniversaire de la Hongrie, célébrer avec Osmo la Semaine sainte. Il découvrit là un nouveau regard sur l'universalité de l'Église : nous pouvions suivre la liturgie en langue hongroise à partir de mon livre de messe en langue suédoise et de mes livres de prière.

Avec le changement de siècle la passion d'Osmo changea : l'adoption d'une doctrine divergente de celle qui lui était familière n'a pas été facile, une résistance était apparue, une attaque

personnelle après un article dans *Kanava* 2001/8 lui avait fait mal, la France, la première, était ébranlée par la diffusion de nouvelles méthodes sexuelles, mais le centre d'Avula des carmélites était quand même une expérience positive.

Anna-Maija Raittila fut pour Osmo à la fois un exemple d'œcuménisme et une remarquable amie en religion. La communauté de retraite de Morbacka qu'elle avait fondée fut pour lui de grande importance. Les visites à Morbacka prirent fin lorsque les forces de Maija Raittila diminuèrent et que Morbacka finit par mettre fin à ses activités.

Demeurée longtemps latente, la nostalgie de l'unité de l'église reprit alors avec force. Au nouvel an 2009 Osmo alla à Tampere pour suivre l'enseignement biblique de Raniero Cantalamessa, chapelain de la maison pontificale. Je fus quelque peu surprise quand il me déclara qu'il rejoignait l'église catholique et en même temps me demandait d'être sa marraine de confirmation. Le prénom de confirmation choisi par Osmo était Sylvestre. Il avait écrit un essai sur le sujet : « Les mathématiques et le pape Sylvestre II (999-1003), Gerbert d'Aurillac. »

Au sein de l'Église universelle

Un souvenir de mon ami : catholique depuis environ un an, Osmo participa à la fête du diocèse. La journée commença par la messe épiscopale dans l'église médiévale de Saint-Laurent de Lohja. Osmo savait que le curé de l'église de Lohja avait été de 1432 à 1433 Jacobus Petri Rödh, un Finlandais qui avait enseigné les mathématiques et l'astronomie à l'Université de Paris. Le déjeuner fut servi à Stella Maria, suivi d'un programme de fête qui se déroulait dans la verte prairie avoisinante. D'abord on entendit un discours. Ensuite suivit une danse des fleurs interprétée par de jeunes Philippins. Pour finir la fille de l'ambassadeur d'Indonésie chanta. Au moment des échanges libres Osmo s'entretint en français avec un étudiant africain.

Puis Osmo partit courir dans la grande prairie verte. Il étendit les bras comme pour embrasser le public de tous ces pays et répéta plusieurs fois : « Je suis heureux, si heureux. » Le Seigneur m'a dégagé, mis au large, il m'a sauvé car il m'aime. (Ps XVII/XVIII)

[Les professeurs T. Lahdelma et P. Neittaanmäki ainsi que H. Paavisto, E. Luoma-aho, Gabriel Salmela OP, R. Laukama, E. Anton et A. Poutanen m'ont fourni des données, ce dont je leur suis très reconnaissante.]

Traduit du finnois par Y. Avril



Osmo Pekonen travaillant à la traduction du *Chemin de la perfection* de Thérèse d'Avila, au Monastère de Saint-Joseph de las Batuecas, près de Salamanque. Avant chaque journée de travail, Osmo lisait un psaume.

À la mémoire d'Osmo Pekonen 1960-2022¹

Antti Sorri

Présidente du Jardin philosophique

Le mardi 13 octobre 2022, c'est une bien triste nouvelle qui a touché le *Jardin philosophique* à l'annonce de la mort brutale du professeur Osmo Pekonen survenu la veille, lors d'un circuit à vélo en France. Au mois de juin de l'année passée, Osmo Pekonen était venu, en compagnie de son grand ami Tarmo Kunnas, professeur émérite de littérature, à Ikaalinen pour la XII^e semaine du *Jardin philosophique*.

On peut dire d'Osmo Pekonen que c'était un talent polyvalent. Il avait soutenu deux thèses de doctorat : l'une en mathématiques et l'autre en histoire. Il exerçait les fonctions de chargé de cours dans quatre universités finlandaises, Helsinki, Jyväskylä, Oulu et Rovaniemi (Université de Laponie). En sa personne s'unissaient intelligence pénétrante, culture et art de la conversation vraiment remarquables. Et dans celui-ci la présence d'un sens de l'humour intellectuel. C'est l'étonnement et l'admiration qui en firent un philosophe et qui le conduisirent à faire des recherches dans le vaste terrain des sciences.

En Pekonen s'incarnait un parangon de *l'uomo universale*, du génie tous azimuts de l'époque de la Renaissance. Il a publié des livres de science, des livres de voyage et des essais. Il tenait aussi des journaux qui ont été aussi publiés. Comme ses amis Tarmo Kunnas et Hannu Sariola l'ont déclaré, « le départ d'Osmo Pekonen est une grande perte, non seulement pour l'Université de Jyväskylä et la science finlandaise, mais aussi pour toute la culture finlandaise. Dans le puzzle souvent trop morcelé des disciplines il y a trop peu de concurrents de son niveau en sciences et en arts. »

L'amour de Pekonen pour la France transparaissait dans ses recherches et ses œuvres. Il travailla et résida à maintes reprises dans ce pays. Il a été élu membre non-résident de quatre académies scientifiques françaises et l'État français lui décerna le titre de chevalier des Palmes académiques. Comme on l'a dit à la Radio nationale, parmi ses sujets d'intérêt figurait le voyage que fit

¹ « Osmo Pekonen muistolle 1960-2022 », site *Puistofilosofia* [Le Jardin philosophique], Ikaalinen, 23 octobre 2022.

l'explorateur Pierre Louis de Maupertuis dans la vallée de la rivière Tornio en 1730. Le caractère scientifique de ce voyage fut à cette époque à l'origine des mesures qui par la suite montrèrent que la terre était plate aux pôles.

Le public d'une centaine de personnes qui était rassemblé le vendredi 22 juillet 2022 dans le parc central d'Ikaalinen put aussi éprouver combien sa personnalité était exceptionnelle. Avec Tarmo Kunnas, le tandem s'entretint, à partir de l'œuvre la plus récente de Kunnas (*Quel esprit dans les religions*), de l'existence dans le monde contemporain de la morale et de la sainteté. Entre ces hommes et le public l'entretien qui dura deux heures fut sans contredit le couronnement de la semaine. On s'est rarement assis dans le jardin à l'écoute quasi-hypnotique d'un entretien aussi tranquille et intelligent.

Les réactions abondantes qui se firent sur place aussi bien que plus tard dans les médias sociaux, où l'on admira la dynamique réciproque du tandem, furent éloquentes. Un philosophe qui était sur place dit en conclusion des entretiens : « Quand va-t-on avoir à la radio Pekonen-Kunnas en podcast ? »

L'auteur du présent article a eu la joie de faire personnellement la connaissance d'Osmo Pekonen lors de sa visite à Ikaalinen. C'est alors que s'est engagé, initié déjà plus tôt en juin, un échange de lettres dont le contenu donnait à comprendre qu'on avait affaire à un homme de grande politesse et de grande culture. La venue du tandem à Ikaalinen fut pour les organisateurs une grande émotion. En voyage on chantait et on récitait des poésies. L'amitié solide, ancienne, de ces deux personnes était bien visible. Elle rayonnait aux alentours.

Après l'entretien qui avait eu lieu au parc central, on se déplaça d'Ikaalinen vers la Oma Tupa¹ pour jouir des produits de la cave qu'offrait Sata-Häme Soi². Au bruit de la restauration et de la musique d'accordéon on discutait de philosophie, de littérature et aussi, bien sûr, de l'existence de l'être humain en général. Les dames assises à table, « ces muses adorables », purent avoir la joie d'accompagner sur la piste de danse les professeurs pour un moment de musiques variées.

¹ Oma Tupa, littéralement « Ma cabane », est à Ikaalinen une grande maison d'accueil pour réunions, séminaires...

² Sata-Häme est le nom d'une des régions de la Finlande ; « soi » veut dire « résonne », « joue »...

En souvenir de cette rencontre inoubliable Osmo Pekonen offrit à la signataire de ces lignes son recueil *L'Arbre de la vie*. En voici la dédicace latine : *Arbor vitæ tibi gaudium et benedictionem afferat*¹. Dans la présentation qu'il avait faite au parc central, Pekonen parla de *Bénédiction de la terre*, un livre de Knut Hansum, écrivain norvégien. L'arbre de vie est dans la culture de nombreux pays du Proche-Orient un symbole familier. Dans un sens particulier il symbolise l'immortalité.

Le Jardin philosophique prend part au chagrin des proches et des amis d'Osmo Pekonen.

23 octobre 2022

Traduit du finnois par Y. Avril



¹ « Que l'arbre de la vie t'apporte joie et bénédiction. »

En mémoire d'Osmo Pekonen Les suites d'un voyage en Norvège¹

Anne Hopiala

La nouvelle d'une mort me bouleverse rarement mais celle du départ d'Osmo Pekonen m'a vraiment beaucoup touchée. Je ne suis pas vraiment les nouvelles données par les media, de sorte que je n'ai pu être au courant qu'après avoir lu *Fides* d'octobre 2022. J'ai fait la connaissance d'Osmo en 1992 dans ce voyage en Norvège dont parle Heidi Tuorila-Kahanpää. Ensuite, nous nous sommes rencontrés sans doute une fois à Helsinki pour un travail à l'occasion de ce millénaire. Par la suite nous nous sommes retrouvés à l'été 2018 pour une messe à Jyväskylä. C'est à cette époque que j'ai appris (ah ! ah !) qu'Osmo aussi avait rejoint l'Église catholique, mais je ne savais pas, au cours de ce voyage, que nous devions y partager une même expérience de cheminement. La chose s'éclaircit après avoir lu sa nécrologie. Je n'ai jamais bien connu Osmo, mais ce qui nous est arrivé à nous deux alors en Norvège et ce qui est arrivé avant cela et après cela est intéressant.

Mon intention est de rappeler des souvenirs d'Osmo, mais il me faut raconter les circonstances qui me touchent pour que la signification des événements se dégage. Dans ma proche parenté et ma famille, il y avait et il y a encore beaucoup de membres de diverses communautés d'églises, de la même façon qu'Osmo avait apparemment des liens avec beaucoup de communautés chrétiennes. Depuis longtemps pour moi, enfant d'une famille ouvrière de Jyväskylä, le catholicisme était familier, bien que pour des raisons superficielles.

Quand j'étais petite, à la radio on entendait des tubes italiens, et à la télévision toute jeune je regardais tous les films italiens. N'oublions pas non plus Don Camillo ! L'amour de l'Italie a appartenu à ma vie presque toujours et il est très difficile d'éviter les sujets qui touchent l'Église. Quand j'étudiais l'histoire de l'art en 1981-1988, le sujet le plus merveilleux était la Renaissance italienne. Dans les cours élémentaire des sciences de la religion, on donnait

¹ Anne Hopiala, « Osmo Pekonen muistoksi – Norjan-matkan seuraamuksia », *Fides*, Helsinki, n° 1, 20 janvier 2023, p. 15 (adresse en ligne : katolinen.fi/ktltnmf-wp-content/uploads/2023/01/f2023-01.pdf).

comme travail de prendre part à une cérémonie dans trois confessions qui nous étaient étrangères, et pour moi il m'était parfaitement clair que l'une d'elles serait la messe catholique.

Au début de l'année 1990 je travaillais comme secrétaire à Sysmä, où se trouvait l'église Saint-Olaf. C'est pourquoi on m'envoya moi et le représentant de Savonlinna à Stiklestad pour découvrir les cérémonies qui accompagnaient la fête de saint Olav. L'intention était de se rendre compte si l'on pourrait importer l'événement en Finlande. Dans le groupe de voyage des catholiques je me sentis tout de suite chez moi, et la sœur Märta aussi bien que le père Kazimierz prirent plus tard pour moi beaucoup d'importance. Je pensais qu'Osmo aussi n'était là qu'à cause de saint Olav, mais il avait aussi des motifs plus profonds : un intérêt culturel et une longue quête spirituelle. Je me souviens toute jeune au cours du voyage de m'être aperçu qu'Osmo était un être amusant, joueur et passionnant : oiseau ou poisson ? Ce qui est raconté, à la fin de sa nécrologie, sur sa course dans la prairie convient bien à cette forme d'esprit. Beaucoup plus tard j'ai compris qu'il était profondément francophile, et qu'il était un monsieur, mais de sa réputation et de son travail de « professeur », en revanche, je ne savais rien alors.

Revenue en 1994 de Sysmä à Jyväskylä j'ai rencontré à nouveau le père Kazimierz, j'ai assisté bien des fois à sa messe, j'abordais prudemment le sujet qui me préoccupait, j'aidais au séminaire scientifique des religions, je confiais au professeur qu'il était possible que je devienne catholique !... Ensuite j'ai déménagé à Helsinki et la vie est devenue tout autre, avec toujours cette pensée qui ne me quittait pas. Et voici que j'apprends que le père Kazimierz est muté à Helsinki comme curé de l'église Sainte-Marie ! C'est pour moi encore un signe que quelque chose enfin se passe : il faut aller suivre des cours pour y voir un peu plus clair. Ce qui me réchauffe le cœur, c'est que c'est mon « premier » prêtre catholique qui va me faire entrer dans l'Église. *Summa summarum* : Osmo et moi, nous ne cessons de penser à l'influence du voyage de Norvège pour notre entrée dans l'Église catholique. Bien sûr il aurait été agréable de s'entretenir de tout cela avec lui, si nos chemins s'étaient croisés plus souvent. Mais je pense que, du moment qu'on a vécu avec quelqu'un quelque chose d'important, on peut éprouver de l'amitié pour lui, même si on ne l'a presque jamais revu et si on le devine mal. Et on peut pleurer son départ.

Traduit du finnois par Y. Avril

Osmo Pekonen¹

*Tarmo Kunnas et Hannu Sariola
amis et collègues d'Osmo Pekonen*

Le professeur Osmo Pekonen est mort le 12 octobre 2022 à Uzès en France d'une crise cardiaque. Il avait 62 ans, était né à Mikkeli le 22 avril 1960. Outre sa famille, son environnement de Mikkeli et les mathématiques, la France était pour lui une source de grande inspiration. Il joignait de manière impressionnante la compréhension de l'histoire des sciences de la nature et des mathématiques à la sensibilité artistique et à une intuition lyrique. Il se sentait lui-même exceptionnellement proche de la catholicité de la France. Il était de la famille d'esprit de Blaise Pascal et de Simone Weil. Ses nombreux ouvrages de référence, recueils d'essais et livres de voyages outre son activité scientifique montrent pourquoi lui fut décerné le titre de professeur. C'était un cosmopolite, naturellement à l'aise dans le dialogue aussi bien avec les sommités internationales des sciences qu'avec ses compatriotes les plus proches. C'était une personne qui représentait bien la Finlande dans les séminaires et les congrès internationaux grâce à sa culture scientifique et sa phénoménale connaissance des langues étrangères. Il était homme de participation et de compagnie qui cultivait un humour civilisé. Il éclairait les chercheurs dans des questions appartenant aux sciences de la nature mais il défendait de toutes ses forces la prééminence de la position humaniste là où le caractère commercial, la technocratie bornée et la bureaucratie étaient trop dominants. On pourrait estimer réconfortant qu'il se soit endormi au cœur de sa France bien aimée, entouré de ses amis les plus proches. Son départ soudain fut pourtant une surprise complète pour ses compagnons de voyage. Cette balade en vélo avait été tout à fait détendue.

Ses titres académiques ne révélaient pas nécessairement son intelligence phénoménale et unique. Il était chargé de cours de mathématiques dans les universités de Helsinki et de Jyväskylä, chargé de cours d'histoire des sciences à l'Université d'Oulu et chargé de cours d'histoire de la civilisation en Laponie. Il avait soutenu une thèse de mathématiques et une thèse d'histoire des sciences. Le décès d'Osmo Pekonen est une grande perte non

¹ *Helsingin Sanomat* [La Gazette de Helsinki], 16 octobre 2022.

seulement pour l'Université de Jyväskylä et les sciences finlandaises, mais pour toute la culture finlandaise. Les concurrents de son niveau pour la science et la culture ne sont pas tellement nombreux dans le puzzle trop souvent spécialisé des sciences.

Traduit du finnois par Y. Avril



Osmo Pekonen (1960-1922)¹

Johan Stén & Timo Tossavainen

Osmo Pekonen, longtemps rédacteur de la section des « Comptes rendus » du *Mathematical Intelligencer*, est mort brutalement à Uzès, le 12 octobre 2022. Il participait alors à un circuit culturel à vélo en compagnie de ses amis. Après une longue journée sur les routes de la campagne française, Osmo, fatigué mais content, est allé se coucher. Le matin suivant il ne s'est pas réveillé.

La carrière scientifique d'Osmo, par son étendue, est unique, au moins pour son pays natal, la Finlande. Il était chargé de cours dans quatre universités : un poste académique équivalent à celui de professeur associé en mathématiques dans les Universités de Helsinki et de Jyväskylä, d'histoire des sciences à l'Université d'Oulu et d'histoire de la civilisation à l'Université de Laponie. Il était aussi membre correspondant de quatre académies littéraires et scientifiques en France. En 2021, le président de la Finlande lui décerna le titre de professeur honoraire.

Osmo est né le 2 avril 1960, l'aîné d'une famille de fermiers de Mikkeli, une petite ville rurale de la province du Savo. Son père était engagé politiquement : il était membre de la municipalité locale et du Parlement finlandais et représentait le Parti du Centre. Il avait l'âge d'avoir participé aux dernières batailles menées contre l'Union Soviétique en 1944. On ne sera pas surpris que la famille Pekonen nourrît un humble amour pour sa patrie.

À l'école Osmo brillait dans tous les domaines littéraires et parla bientôt couramment quatre langues, outre sa langue maternelle, le finnois. Ayant appris qu'on avait fait des découvertes archéologiques dans le voisinage de la ferme familiale, il s'intéressait au passé et dévorait les livres d'histoire des anciens temps. Sa véritable vocation était les mathématiques, qu'il commença à étudier à l'Université de Jyväskylä en 1979. De bonne heure il se mit à envisager des études à l'étranger. Il y était probablement inspiré par l'exemple de son professeur du secondaire dont deux filles particulièrement douées avaient été récompensées par des bourses ASLA-Fulbright pour étudier aux

¹ *The Mathematical Intelligencer*, Berlin, volume 45, mars 2023, pp.1-4.

États-Unis. Une des filles épousa le mathématicien tunisien-italien-américain Adriano Garcia qui offrit à la famille de sa femme une visite à Mikkeli à l'occasion du Congrès international de mathématiques à Helsinki en 1978. Pendant son séjour, Garcia rendit visite à la ferme d'Osmo et encouragea le jeune talent, qui venait de participer à l'Olympiade internationale de mathématiques à Bucarest, à étudier les mathématiques en France.

Étudiant exceptionnellement doué, Osmo reçut une bourse d'une fondation finlandaise pour étudier à l'Université d'Oxford, mais il demanda et obtint de l'échanger pour un cursus à l'École polytechnique. Là, il étudia sous la direction de Max Karoubi et de Jean-Pierre Bourguignon. Les années 1984 à 1989 qu'il passa à Paris, et aussi la période à l'Institut Mittag-Leffler à Stockholm en 1989-1990, furent des années décisives pour sa carrière future. Il avait l'habitude de dire qu'il était allé en France en jeune mathématicien et était revenu chez lui complètement transformé. Il revint en France pour des postes fixes à l'Institut Henri-Poincaré, aux Universités Paris-VII et Nancy-II.

Après avoir soutenu sa thèse de doctorat, *Contributions to and a Survey on Moduli Spaces of Differential Geometric Structures with Applications in Physics* [Contributions aux et Études sur les Espaces Modulaires de structures géométriques différentielles avec applications en physique], Osmo reçut en son *alma mater* son titre de docteur en mathématiques en 1988. Sa recherche s'intéressa initialement à la géométrie différentielle et à la physique mathématique, et spécialement la théorie des cordes. Il voyait la théorie des cordes comme un domaine fuyant et difficile et considérait avec réalisme ses résultats dans ce domaine comme insignifiants. Il n'en fut pas moins, à Turku, en 1991, un organisateur indispensable du deuxième symposium international sur les « Méthodes topologiques et Géométries dans la Théorie du Champ ». L'apogée de sa carrière mathématique fut son invitation à une conférence sur « La Théorie du Tout ». Une photo de groupe des participants, saisissant Osmo dans un groupe de presque cinquante autres scientifiques assemblés autour de Stephen Hawking, parut en page de couverture du magazine allemand *Der Spiegel*, avec le titre "Gesucht: Die Weltformel" [« Recherche : la Théorie du Tout »]

À côté de sa passion pour la connaissance mathématique, Osmo développait un goût pour la culture de la France et la riche histoire intellectuelle de ce pays. Il était aussi profondément touché par le

catholicisme français. En 2010, cela le conduisit finalement à sa conversion du luthérianisme dans lequel il avait été élevé. Jeanne d'Arc et Olaf de Norvège, deux saints catholiques, était pour lui une source d'inspiration. Manifestation de ses intérêts spirituels, en 2001, il publia la traduction finnoise d'un recueil de poèmes religieux de Charles Péguy. Pour lui, il n'y avait pas de conflit entre la science et la religion ; la religion concernait plus l'appartenance que la croyance.

À côté de ses activités mathématiques, Osmo élargit la portée de ses initiatives intellectuelles et littéraires en histoire et en mythologie. Il avait l'habitude de raconter une histoire délicieuse, comment lors de l'un de ses nombreux voyages, il avait vu deux portes de salles de cours côte à côte, marquées l'une « Math » et l'autre « Myth ». Il avait été élevé dans la première, mais étant devenu sérieusement curieux de l'histoire de la mythologie et de l'épique, il passait la seconde porte. Cela se transforma en une étape décisive, qui finalement le conduisit en 1999 à collaborer avec le philosophe anglais Clive Tolley sur la traduction finnoise du poème épique *Beowulf*. Cette collaboration continua avec la traduction de deux poèmes anglo-saxons, *Widsith* (2001) et *Waldere* (2005).

En tant qu'historien des sciences, Osmo fit ses recherches et contributions les plus précieuses avec son étude sur la célèbre expédition géodésique conduite en 1736-1737 par le mathématicien et philosophe de la nature Pierre-Louis Moreau de Maupertuis dans la vallée de Torne en Laponie. Ayant lu plus ou moins tout ce qui avait été publié sur le sujet, aussi bien qu'ayant visité les sites authentiques en Laponie et à l'étranger, il composa sa seconde thèse de doctorat sur un membre, presque entièrement oublié, de l'expédition de Maupertuis, Réginald Outhier. Cette thèse, qu'il soutint en 2009 à l'Université de Laponie, avait pour titre *La Rencontre des religions autour du voyage de l'abbé Réginald Outhier en Suède en 1736-1737* et l'Institut de France lui décerna le Prix Gustave Chaix d'Est Ange en 2012. La thèse unissait une profonde connaissance de la science à celles de la sémiotique et de l'histoire de la culture et de la religion. En appendice de cette thèse, Osmo écrivit, en collaboration avec Anouchka Vasak, le livre *Maupertuis en Laponie* (2014).

Pour les lecteurs du *Mathematical Inteligencer*, Osmo est probablement mieux connu comme rédacteur des « Reviews ». Il décrivit son rôle de rédacteur comme « le meilleur des jobs dans le

meilleur des mondes possibles ». Depuis le début en 2002, il se passionna pour ce travail et pressait de distingués mathématiciens, philosophes et autres à écrire des comptes rendus pour *l'Intelligencer*. Assuré dans plusieurs langues et très versé dans l'histoire de la littérature occidentale, Osmo encourageait les recenseurs, parfois assez rigoureusement, pour améliorer leurs manuscrits. Sans se laisser guider par la notoriété des auteurs, il ne se contentait pas d'un résumé médiocre. Avec les yeux d'un Argos Panoptès, il notait erreurs, incohérences et déficiences. Souvent, il faisait des additions importantes aux textes avant de les estimer publiables. Quant au style il aimait citer Buffon : « Le style, c'est l'homme même. »

Cependant, l'ardeur de l'intérêt ne conduit pas toujours au succès dans la compétition pour des positions permanentes dans les universités. C'était le cas d'Osmo. Après avoir obtenu son premier doctorat, il occupa, pour quelques années, des positions variées et temporaires à l'Université de Jyväskylä, mais pendant les deux dernières décennies de sa vie, il ne fut pas titulaire mais plutôt un universitaire indépendant non salarié. Pourtant, l'université lui allouait pour son bureau une pièce libre, qui fut bientôt remplie de livres, du plancher jusqu'au plafond. Sur le mur il y avait un grand poster d'Érasme de Rotterdam, un de ses grands héros humanistes.

Osmo était à la fois un orateur recherché pour les forums culturels et un organisateur de toutes sortes d'événements rapportés dans l'histoire des mathématiques, de la science et de la littérature hors-fiction. Il se préparait lui-même soigneusement pour ses entretiens, interviews et représentations et jamais ne sous-estimait la connaissance de son public. Dépendant de la situation, il appliquait sérieux, piété, humour subtil, ou touche d'esprit à sa présentation. Sa mémoire phénoménale lui permettait de lire et de citer des poésies et des hymnes à volonté et en plusieurs langues. Bien des fois il laissait son public dans un silence fait de respect.

Sur le côté théâtral, son personnage favori qui devenait graduellement son alter ego, était Maupertuis. Il avait même joué dans un film documentaire dans ce rôle, caparaçonné, avec perruque, cape et gants blancs. Le court métrage fut dirigé en 2014 par Axel Straschnoy et présenté dans différents théâtres autour du monde. Peut-être, suivant le principe de Buffon, Osmo avait-il le plaisir de revêtir en différentes occasions son costume historique, qui avait été taillé par un tailleur parisien. Habituellement, quand il

préparait ses entretiens en tant que ou au sujet de Maupertuis, il entraînait dans une épicerie acheter un citron ou une mandarine pour illustrer les deux formes alternatives de la Terre, la forme allongée et la forme aplatie.

Osmo ne recherchait pas seulement des artefacts historiques ou du matériau historique mais avec sa vive imagination et son sens du drame, il savait comme se peindre lui et d'autres gens dans la chaîne des événements et l'histoire de notre temps. Il documentait sa propre vie méticuleusement, une habitude qu'il avait fait apprendre, disait-il, de son ami Juha Pentikäinen, professeur d'études religieuses. Les trois journaux qu'il publia en finnois en 2015, 2017 et 2019, sont de riches témoignages de ses activités, à couper le souffle parfois, et de ses voyages. Par exemple, il lui arriva de traverser pas moins de trente pays dans une année, et là où il allait, il s'arrangeait toujours pour trouver un public avec l'élite scientifique et diplomatique. Depuis 1961 il participait aux Congrès internationaux de mathématiques et aux cérémonies des prix de la Médaille Fields et du Prix Abel. Le dernier congrès auquel il participa comme invité était le Forum des Lauréats de Heidelberg en 2012.

Pour Osmo, il existait une autre voie importante permettant de s'exprimer, celle des essais dans l'esprit de Montaigne. Beaucoup de ses recensions ou de ses préfaces étaient rédigées dans un style d'essayiste, emplis de remarques, citations et notes de bas de pages. Il appréciait les aphorismes dans le style de Simone Weil ou de Blaise Pascal, et aimait comparer les poésies à des formes mathématiques, dès qu'il en avait, en quelques vers soigneusement composés, saisi l'essence de la pensée, de l'idée, ou un sentiment. Poète, il était compétent en versification et se trouvait l'un des rares dans sa patrie à pouvoir également la pratiquer. Une de ses dernières traductions s'est faite du suédois au finnois en 2019, quand il a traduit le poème pastoral en alexandrins *Atis och Camilla* (1762), du comte Gustav Philip Creutz. Sa traduction des médiévaux *Nibelungen* fut, elle, publiée en finnois à titre posthume en 2023.

Dans la vie privée c'était également un personnage exceptionnellement multiple. D'un côté c'était un cosmopolite courtois et de belle expression, un brillant compagnon avec un sourire caractéristique. D'un autre côté, dans la compagnie des gens ordinaires, il faisait un effort pour partager ses connaissances avec ses homologues dans leur propre langage, les faisant se sentir ses

égaux, et qui importaient. De même il alliait les activités physiques comme le vélo et le ski de fond, mais il passait aussi beaucoup de temps dans le silence d'un monastère. Un exemple de son esprit en permanence créatif est l'essai de 1990 qui commence avec Osmo décrivant une rencontre avec Dolly, la brebis finlandaise du Dorset qui était le résultat du premier clone réussi d'une cellule somatique adulte, œuvre des associés de l'Institut Roslin d'Écosse. L'essai continue avec quelques réflexions sur l'existence d'une âme et les limites des sciences naturelles pour répondre aux ultimes questions sur la vie et notre existence. Après la discussion de quelques exemples habilement choisis, il finit par proposer, par exemple, que la fonction du cerveau humain pouvait être mieux comprise par des études des produits de l'esprit humain que par les scans du laboratoire. Une proposition quelque peu inhabituelle d'un théoricien des « cordes », peut-être ? En rapport avec cela, une question qui laissait Osmo perplexe était le mystère du génie humain et de la créativité. Quel est le secret des talents extraordinaires que sont Newton, Jean-Sébastien Bach, Goethe, Gödel ou Lévi-Strauss ? Avec son esprit mathématicien et sa compréhension des théories de la sémiotique, Osmo percevait les motifs cachés dans la nature aussi bien que dans la vie et les sociétés humaines. On peut demander s'il était vraiment disciple de Platon. Il se méfiait de tels titres mais, en tout cas, il prenait au sérieux la réalité de son Créateur.

Osmo demeura célibataire, mais il profita bien de la famille de son frère, qui maintenant s'occupe de leur ferme. Et il était très motivé pour partager son enthousiasme pour les mathématiques et les sciences avec des enfants autres que ses nièces et neveux. Aux alentours de 2015, Osmo adhéra au groupe d'éducation de Kristof Fenyvesi, d'origine hongroise, philosophe et pédagogue-STEAM basé à l'Université de Jyväskylä. Avec Johan Stén, ils visitaient les écoles du pays, parlant de problèmes mathématiques, jouant à des jeux mathématiques et combinant l'éducation du langage et de l'histoire dans leurs conférences. Revêtu de son costume historique, Osmo faisait une impression durable sur les enfants. Son essai « Pour le tableau noir » [« *Pro liitutaulu* »], publié en 2009 dans le principal journal finlandais, le *Helsingin Sanomat*, est des plus populaires et il est même aujourd'hui régulièrement cité dans les débats publics sur la qualité de l'éducation mathématique.

On peut se demander comment Osmo pouvait trouver le temps pour tout ce quoi il s'investissait. La réponse la plus vraisemblable est qu'il était conduit par une forte obligation intérieure. Il savait qu'il était unique et il percevait qu'il était irremplaçable. Mère Nature – et Dieu dans sa vision du monde – l'avait équipé de beaucoup de grands talents, et Osmo prenait cela comme sa responsabilité pour le partager pour le bien de la société. Une explication alternative est qu'il avait passé la porte marquée "Mythe", qu'il avait trouvé son être véritable dans un Pays des merveilles comme un garçon sans âge, en dépit de ses 1,96 m. Ou, dans son cas, en Arcadie. Avec son esprit curieux et inépuisable, il avait sûrement beaucoup plus d'un enfant aventurier que d'un vieux garçon décontracté. Oui, c'était un enfant, pourtant plus grand que la plupart d'entre nous. Il nous manque profondément !

Traduit de l'anglais par Y. Avril



Osmo Pekonen

Yves Avril

En traduisant les quelques articles qui ont suivi la mort inattendue de notre cher Osmo, ce qui m’a le plus surpris – mais, après tout, on pouvait tout attendre de lui – c’est que ce brillant mathématicien qui courait les colloques du monde entier, collaborait aux revues scientifiques les plus réputées, enseignait dans quatre universités finlandaises, était membre de quatre académies régionales françaises et que nous étions allés trouver, Romain et moi, en décembre 2000, dans une cellule de l’Institut Henri-Poincaré, rue Pierre-et-Marie-Curie, devant son ordinateur en train de tenter de résoudre je ne sais quelle énigme mathématique posée, lors d’un semestre « Cordes », pour le concours de la Médaille Fields, Osmo donc, a attendu l’avant-veille de sa mort pour être nommé professeur d’université par le président de la République de Finlande et ce, « pour son œuvre exceptionnellement variée dans le domaine de la science et de la vie culturelle finlandaises ». Il avait pourtant dans l’Université de Jyväskylä, qui était son université préférée, un bureau, c’était d’ailleurs pour nous sa seule adresse, et il aurait pu ajouter le couloir qui y menait et qu’il menaçait d’obstruer par tous les livres qu’il y entassait. Il me disait, avec un sourire, qu’il attendait toujours que la direction de l’établissement décidât de récupérer ses locaux...

Je voudrais évoquer quelques moments, quelques-uns seulement parmi tant d’autres, que nous avons passés en commun, et d’abord notre rencontre. Nous nous trouvions chez nos amis Jean-Luc et Madeleine Moreau. Jean-Luc, on le sait, enseignait le finnois, l’estonien, le hongrois et *quosdam alios sermones* à l’INALCO. Je voulais lui poser quelques questions de langue sur « *Suomi* », un poème de Lasse Heikkilä qui évoque Péguy et qu’il m’avait fait découvrir. Il m’a dit alors qu’il attendait ce jour même la visite d’un jeune universitaire finlandais, un scientifique mais aussi un littéraire. Nous avons vu arriver alors un grand jeune homme, tout souriant, accompagné de deux personnes d’un certain âge qu’il présenta comme Anna-Maija Raittila et son mari, poètes et fondateurs d’une communauté protestante à Morbacka, près de Turku. Lui, c’était Osmo. Et je crois avoir immédiatement senti

qu'entre nous quelque chose naissait et allait se développer, ne fût-ce que parce qu'il me dit qu'il était en train d'écrire une biographie de Lasse Heikkilä. Je l'ai donc revu plusieurs fois à Orléans, où il m'a aidé à traduire le texte en question¹ avec une immense indulgence pour mon finnois passablement rouillé.

Mais il avait en tête autre chose : il s'agissait d'organiser un colloque Charles-Péguy à Helsinki, et ses dons et son enthousiasme d'organisateur étaient immenses, m'effrayant parfois. Il m'a donné l'adresse de l'ambassadeur de France en Finlande, Guy d'Humières, très favorable à ce projet, tout en regrettant que la date prévue l'empêcherait d'y participer, puisqu'il allait changer de poste.

Et c'est donc le mardi 12 décembre 2000 à 15h45 que nous avons commencé à préparer ce colloque et que s'est dessinée « l'inscription temporelle » de la Finlande dans notre association. Guy d'Humières, encore en poste, nous a reçus, Osmo et moi, à l'ambassade de France. Le colloque s'est tenu à Helsinki en octobre 2002. Osmo avait pris contact dans les mois qui précédaient avec un des grands compositeurs de son pays, Jouko Linjama, qui lui avait proposé de composer une cantate alternant les vers de Péguy et les vers de Lasse Heikkilä. Le compositeur est venu en France et je suis allé le voir une ou deux fois au Centre des Arts sur les bords de la Seine pour éclairer quelques passages de l'écrivain français. La cantate a été interprétée en conclusion du colloque en la cathédrale Saint-Henri de Helsinki. Et c'est là que j'ai vu, une fois de plus, l'entregent d'Osmo. Il était impossible à l'association de régler les frais de tout cela. Les mécènes ne se pressaient pas à ma porte. Mais il m'a rassuré. Jouko Linjama nous a fait l'immense cadeau de la composition et de l'exécution. J'ai conservé un double de la partition que m'a donnée le compositeur.

Osmo ne s'en est pas tenu là. Se souvenant que le poème de Lasse Heikkilä consacré à Péguy faisait partie d'un recueil intitulé *Terra Mariana*, un des superbes titres dont s'ornait l'Estonie, mais aussi, selon lui, la Finlande, et découvrant que c'était aussi le nom d'un excellent vin rouge de Corse, il avait chargé Romain d'en trouver quelques bouteilles après notre colloque. Et un carton de six bouteilles prit, peu de temps après, la route de Finlande...

Lors de ce colloque, Osmo me présenta à Lassi Nummi, dont il estimait beaucoup la poésie, toute faite de lumière, ce qui se voyait dès l'abord dans les yeux de ce poète, et cela me donna l'idée d'en

¹ Il a paru avec d'autres du même auteur dans le numéro 10 du *Porche*.

traduire quelques vers. J'avoue que si nous avons créé plus tard avec notre éditeur d'Orléans la collection « Passerelles en poésie » pour abriter des textes en présentation bilingue, c'est pour la mettre sous l'éclairage de cette œuvre lumineuse. Le recueil s'appelait *Elämän puutarha*, « Le Jardin de la vie »¹. Des années après sa mort, nous avons reçu son épouse Pirkko et ses deux fils, et pu ainsi lui rendre hommage. Osmo bien sûr les emmena tous les trois à Chartres.

Chartres, c'était son lieu de pèlerinage habituel et il n'est pas étonnant qu'il chérît Péguy, que nous avons retrouvé ensemble chez Anna-Maija Raittila, à Morbacka près de Turku, dans sa petite communauté protestante, où nous avons récité ces vers qu'elle avait traduits² et chanté les psaumes dont elle avait fait un beau recueil pour l'Église luthérienne de Finlande.

Je revois Osmo à un colloque de Jyväskylä consacré aux langues classiques, m'invitant à m'asseoir aux côtés du professeur Teivas Oksala, traducteur en vers finnois des *Bucoliques*, et à deviser avec lui dans la langue de Virgile, exercice auquel je n'étais guère préparé. Mais tout cela n'était que mise en scène pour la télévision ou la presse locales, car au moment où nous prononcions l'inévitable *Nunc est bibendum*, j'ai vu arriver Osmo en tenue de garçon de café, apportant sur un plateau deux verres ballons où j'ai pris pour du cognac ce qui n'était que café tiédasse (on épargne l'alcool dans les lieux publics en Finlande).

Il ne pratiquait pas seulement le déguisement de garçon de café. Quand il a passé sa thèse de doctorat – celle-là, thèse de lettres, non de mathématiques – à l'Université de Laponie sur *La Rencontre des religions autour du voyage de l'abbé Réginald Outhier en Suède 1736-1737*, il s'est présenté dans un élégant costume du XVIII^e siècle, du tricorne jusqu'aux bas blancs. Et je crois bien qu'il avait poussé les membres de son jury à faire de même. Et le bulletin de sa paroisse, dans sa nécrologie, nous dit bien que dans le Mystère de Noël il jouait le personnage du roi maure.

Osmo trouvait les personnes, les idées, les événements, les livres, les lieux : qui des participants oubliera le colloque de Pieksämäki en août 2006 ? Osmo s'était surpassé. Il nous avait réunis dans une

¹ Osmo en a fait la préface.

² Charles Péguy, *Chartres'n tie. Charles Péguy'n runoja* [La Route de Chartres. Vers de Charles Péguy], traduction en finnois d'Anna-Maija Raittila, éd. Osmo Pekonen, Jyväskylä, Minerva, 2001, 55 pages. – Osmo y a traduit librement six « quadrains » d'Ève (« Heureux ceux qui sont morts... »).

petite ville du centre de la Finlande : la campagne, la forêt, les moustiques, les lacs, une grande et belle salle de conférence et cette auberge en pleine forêt (élan, renne, saumon, framboises arctiques). Il trouvait les églises comme celle appelée « la plus haute église du monde » dont les piliers étaient les arbres immenses enserrant la nef, sous une voûte qui était le ciel, à l'inverse du Temppeliaukio qui est construit à l'intérieur d'un énorme rocher. Il trouvait les restaurants, ceux où on ne mangeait que du hareng (Helsinki) ou ceux où on était tenté de se vêtir d'une fourrure d'ours pour être dans le ton (Turku). Il trouvait tout, même une superbe Jeanne d'Arc au Musée de Turku.

Quelque temps avant sa mort, je lui avais demandé je ne sais quel renseignement concernant sa bibliographie ou son *curriculum vitæ*. Il m'avait répondu : « Regardez dans Wikipedia. C'est à jour. » J'ai consulté cette encyclopédie : impressionnant, c'était vraiment à jour ; il y avait la date et le lieu de sa mort.

Un dernier mot, mais important : Osmo aimait chanter et il aimait qu'on chantât. Il chantait, avec une joie d'enfant, en latin, en finnois, en français et sûrement en d'autres langues, voulant lire sur le visage de ceux qui chantaient avec lui le bonheur qu'il éprouvait lui-même.



Osmo, voici pour toi ce petit mot

Thanh-Vân Ton Thât

Osmo
Osmosapiens
puits de science
discrète voix
regard malicieux
visage innocent
d'éternelle enfance
Grand prince
en costume d'époque
toujours droit
comme un roc
élégant et poli
venu d'un autre temps
d'une autre galaxie
Tu t'es endormi
il y a quelques mois
sous d'autres cieux
J'envie
ta sobre et belle vie

Osmo
Météorite
cOsmopolite
plume érudite
infatigable pilote
de l'esprit
timide au grand cœur
La Mort s'invite
en trop
Fidèle Aramis
cape épée et bottes
chevalier sans peur
et sans reproche
sur ton vélo
parti sans bagages

les mains dans les poches
parmi les nuages
qui chuchotent
cloués au cOsmos

Osmo
Voici pour toi
ce petit mot
Citoyen du monde
Osmose
de l'infinie légèreté
des choses
Tu as quitté
trop tôt
notre fraternelle ronde
Mais je sais
quand reviendront les nuits blanches
et les fraises de juillet
au bord des lacs de l'été
que tu causes
désormais
avec les ours des forêts
la lune parmi les branches
et les mésanges sans voix

Paris, le 25 avril 2023, 12h40



DOCUMENT

Introduction

Yves Avril

Nous présentons ici à nos lecteurs un document inédit. Il s'agit de fragments d'un roman écrit par notre amie Nathalie Malakhovskaïa, plus précisément un roman historique et familial fait de lettres et de souvenirs des années de guerre de ses parents. Et dans ce numéro du *Porche* où, comme vous l'avez vu, nous avons eu la tristesse de vous apprendre la mort d'Osmo Pekonen, cet ami finlandais que beaucoup d'entre vous ont connu, voici que ce roman contient, sans que nous l'ayons prévu, des souvenirs de la guerre qui a opposé, de 1939 à 1944, l'URSS et la Finlande. Nous aurions bien aimé qu'Osmo nous fît un commentaire historique, lui qui connaissait si bien l'histoire de son pays, qui avait écrit et publié la biographie du poète Lasse Heikkilä, héros de cette guerre et en particulier de la terrible bataille de chars d'Ihantala et – ce n'est pas sa moindre gloire – admirateur de Charles Péguy et de Jeanne d'Arc¹. Voici donc : *de l'autre côté du front*.

Nous rappellerons que lorsque l'URSS attaqua la Finlande le 30 novembre 1939, la revue de Péguy fut officiellement remerciée pour avoir en son temps informé ses lecteurs de la situation de ce pays, alors encore grand-duché de l'Empire russe, par ses correspondants – en particulier Jean Poirot et ses *Cahiers de la quinzaine*. On va nous dire qu'en présentant ce dossier, nous nous permettons d'imiter notre cher Péguy et les *Cahiers de la quinzaine*. C'est vrai. Tout l'honneur est pour notre *Porche* de l'année !

Quelques mots sur l'auteur²

Il y a quelques années participait à un colloque consacré à la figure de Jeanne d'Arc dans la littérature, que notre association avait organisé à Orléans, une dame russe, professeur à l'Université de Salzbourg, qui nous avait proposé, pour sa communication, un sujet

¹ Voir, dans le *Porche* 10, les poèmes « *Suomi* » [« Finlande »] I, II, III, p. 89 ; « *Jeanne* » I, II, III, pp. 100-105 ; « *Etene* » [« Avance »], pp. 106-107.

² Reprise, avec quelques modifications, de la « Préface » au recueil bilingue de Nathalie Malakhovskaïa paru aux éditions Paradigme : *C'est ton amour qui éclaire la nuit* [Твоей любовью ночь освещена].

à première vue assez étrange : « Jeanne d'Arc et la Vierge guerrière dans les contes et la littérature russes ». La Vierge guerrière, c'était Baba-Yaga, célèbre sorcière des contes russes et, comme souvent, tantôt maléfique, tantôt bénéfique. L'intervention de Nathalie Malakhovskaïa a vivement intéressé l'assistance, et pas seulement parce que le sujet était inattendu et original. Avant de quitter Orléans, elle m'avait offert un recueil de ses poésies, *Orphée (Орфей)*, illustré par elle-même. Nous avons publié au *Porche* quelques-unes de ces poésies, étranges, mystérieuses, d'inspiration spirituelle et chrétienne parfois et nous lui avons proposé de figurer dans nos recueils de la collection « Passerelles en poésie ». Elle a aussitôt accepté et nous a envoyé d'autres poèmes, quelques récits en prose et aussi une autobiographie dont je vais m'inspirer pour la présenter.

Nathalie Malakhovskaïa est née en 1947 à Léninegrad, dans une famille de « travailleurs scientifiques » (научные работники), comme on disait alors en URSS. Sa mère était physiologiste et son père, linguiste. Elle était très proche de deux de ses grands-parents : sa grand-mère paternelle, qui l'encouragea à écrire et à recueillir ses poésies, et son grand-père maternel, un « zoopsychologue » qui faisait des expéditions dans le Grand Nord pour étudier les mœurs du guillemot et du goéland. Tous deux, à différents degrés, ont souffert des persécutions staliniennes. Ses souvenirs d'enfance, tels que les révèle son autobiographie, sont des souvenirs d'enfermement et d'aspiration à la liberté. Dès son plus jeune âge, précise-t-elle, la création a été le moyen de surmonter l'insurmontable. En dessinant, elle oubliait complètement la réalité alentour. Elle décrit ce caractère, qu'elle appelle « escapiste », dans son récit *Puissance magique de l'art (Волшебная сила искусства)*. Très jeune, elle compose des poésies, sensible à l'harmonie et au rythme, et bientôt s'associe à cette sensibilité la découverte de la musique.

Je me rappelle qu'un jour, à l'arrêt du tram, non seulement j'entendis mais je vis distinctement cette musique : je la voyais comme une structure transparente à plusieurs étages. La musique me déchirait, me brisait en dedans, parce que je ne pouvais la reproduire ; je n'avais chez moi aucun instrument, et surtout je ne pouvais la retenir, la transcrire en notes.

En 1959, voici qu'à son grand regret – elle parle même de « catastrophe » –, ses parents déménagent au centre-ville de

Léningrad, dans le quartier Kolomna : elle perd toutes les amitiés qui commençaient à naître. Le nouveau milieu scolaire est peu attrayant et, chez elle, Dieu sait pourquoi, ses parents lui interdisent tout ce qui l'attire naturellement : écrire des vers, lire... Vie difficile jusqu'à ce qu'un jour de juin 1961 – elle a 14 ans –, elle fasse une rencontre qui change le cours de sa vie. Elle rencontre sur le bord de la mer, à Narva-Jõensuu, en Estonie, un professeur de littérature, Nathalie Dolinina. Le récit *Mages* (Волхвы) raconte comment ce professeur l'étonna par son approche insolite de l'enseignement de la littérature, l'entraînant ensuite sur le chemin de la création littéraire.

En 1965, c'est la fin du « dégel ». L'école où enseignait Dolinina est fermée, les professeurs licenciés ou envoyés dans d'autres écoles, les élèves dispersés. Natalia entre à l'université, en faculté de philologie, dont elle est exclue pour avoir proposé, lors d'un oral, une interprétation non conformiste d'un vers de Lermontov. Elle travaille alors dans la journée, suit les cours du soir et, au bout de deux ans, peut réintégrer les cours de jour. C'est là qu'elle fait la connaissance de son futur mari. En 1970 leur naît un fils. Elle termine ses études universitaires en 1973.

Depuis 1963 elle travaillait à la composition d'un roman, *Prison sans chaînes* (Темница без оков), que la lecture de l'œuvre de Faulkner, *Le Bruit et la Fureur* et un incident providentiel – la chute à terre du manuscrit, sa dispersion et le mélange des chapitres en résultant – lui permettent de renouveler complètement et d'achever. En 1974, elle l'envoie à la célèbre revue *Néva*, qui le refuse pour le motif quelque peu surprenant de « banalité insuffisante » («недостаточно банальная»). La déception est grande.

Mais notre auteur fait à cette occasion la connaissance de jeunes écrivains qui se trouvent dans la même situation qu'elle, de ces groupes qu'on appellera plus tard « la deuxième culture », dont les œuvres étaient publiées alors en *samizdat* et *tamizdat*¹. Cet épisode de sa vie est raconté dans un récit, *L'Ennemi du peuple* (Враг народа). Le groupe dont elle fait partie fonde une revue : *L'Obole* (Ленна). En 1977, elle parvient, non sans difficultés, à publier enfin son roman dans la revue clandestine 37², dont les collaborateurs avaient

¹ *Samizdat* : édition clandestine (*sam* : « par soi-même ») en Russie ; *tamizdat* : édition à l'étranger (*tam* : « là-bas »).

² D'après le numéro de l'appartement où se réunissaient les membres du groupe. 21 numéros parurent, de 1976 à 1981, publiant discussions spirituelles à partir des

presque tous le même âge. Y écrivaient, entre autres, Olga Sédakova, Hélène Schwartz et Tatiana Goritchéva¹. Nathalie Malakhovskaïa en fut, à partir de 1977, la secrétaire générale. Cette publication lui attire des lecteurs particulièrement intéressés par un chapitre où elle traite des chansons soviétiques. Elle publie un article « Trois chansons (« Три песни »), qui lui permet de faire connaissance avec André Apsolon, l'auteur d'une de ces chansons, tirée du film *Les Sept braves* (*Семь смелых*, 1936), qui paraissait à nouveau sur les écrans.

En 1979, Tatiana Goritchéva lui apporte un article de Tatiana Mamonova et lui propose de participer à la création et à l'animation d'un almanach pour les femmes. Elle y publie alors un article sur ce qu'avait vécu son fils Vania dans un camp de pionniers, ainsi que la lettre écrite de prison par une des collaboratrices de l'almanach, Julie Voznessenskaïa. Elle publie aussi *Famille maternelle* (*Материнская семья*), texte dont elle dit que, souvent pris comme une provocation, il est toujours vivement discuté et controversé. Le 1^{er} septembre 1979 paraît l'almanach, qui se répand par les voies du samizdat et provoque immédiatement des poursuites de la part de l'État. À cette époque, pour vivre, elle fait plusieurs métiers : guide touristique, laborantine à l'université, femme de ménage, enseignante, animatrice de la « Société pour la préservation de la nature », mais son fils étant souvent malade, elle se trouve obligée de s'absenter et doit chaque fois changer d'emploi. En 1979, elle est chauffagiste dans une usine. Elle tombe gravement malade et est hospitalisée en février 1980. En juin de la même année, à la veille des Jeux olympiques de Moscou, le K.G.B. lui donne le choix entre la prison, dès le lendemain, ou un coup de téléphone dès le soir à la police annonçant qu'elle émigre à l'étranger. Elle part alors pour l'Autriche.

Elle écrit :

textes de l'Évangile, chroniques de la vie culturelle, littéraire, artistique et scientifique, mais aussi des poèmes inédits de Goumiliov, Pasternak ou Akhmatova et des textes d'auteurs étrangers (Borges, Orwell). Les caractères assez entiers des différents rédacteurs, leurs orientations divergentes, les persécutions de la police politique et l'émigration, forcée ou non, de certains membres mirent fin à l'existence de cette courageuse entreprise.

¹ Tatiana Goritchéva, née en 1947, se convertit au christianisme en 1973. Exilée en France, elle a beaucoup témoigné – dans ce pays et à l'étranger – sur sa foi, par des conférences et par ses livres (*Nous, convertis d'Union soviétique*, 1983 ; *Parler de Dieu est dangereux*, 1985 ; *Filles de Job*, 1989). Elle a milité pour une écologie chrétienne, en particulier avec Jean Bastaire, dont elle a traduit les livres.

Je ne pensais pas qu'à l'étranger ce serait facile ; je supposais que peut-être on n'aurait pas de quoi vivre ni où loger ; mais je ne pouvais pas, même dans le plus terrible des cauchemars, imaginer quel mépris et quelle humiliation il me faudrait affronter là : les Autrichiens à une majorité écrasante considéraient les étrangers et surtout ceux venus des pays slaves comme des « sous-hommes » – et aujourd'hui la situation n'est pas bien meilleure.

Mais, tout de même, « dans le pays de l'ombre une lumière a resplendi » : une amie lui fait lire l'ouvrage de Heide Göttner-Abendroth, *La Déesse et ses héros*. C'est une révélation : « Grâce à ce livre toutes mes idées sur la vie ont été complètement bouleversées et dans le meilleur sens. Commence alors une nouvelle page de ma vie. » Qu'y avait-il dans ce livre ? Une étude des sociétés matriarcales dans les différentes régions et civilisations du monde et, surtout, une étude du système social et de la spiritualité qui les caractérisaient. Nathalie y trouve ce qui l'avait séduite dans les contes de son enfance, en particulier ce qui concernait le personnage de Baba-Yaga :

Comme deux fois deux quatre, il me devint évident que Baba-Yaga de chez nous était la même déesse, une en trois personnes, dont parlait Abendroth, la nommant, la première, sainte Trinité, divinité sans transcendance, entièrement immanente. Cette unité en trois personnes de Baba-Yaga explique aussi la complexité de son caractère, que ne pouvait concevoir notre savant russe Vladimir Propp, et qui réunissait des traits incompatibles de donatrice (déesse de l'amour), de combattante et de ravisseuse (déesse de la mort).

Elle rédige alors son *Apologie pour Baba-Yaga* (Апология Бабы-Яги), écrite en 1986, publiée en 1994.

L'année 1988 lui apporte deux grands moments de bonheur : la visite en Autriche de ses parents, qui depuis 1980 s'étaient éloignés d'elle et de son fils ; un voyage en Italie où trois jours suffisent à l'artiste Marguerite Roselli-Mazzoni pour débarrasser Nathalie du blocage psychologique qui l'empêchait de peindre et de dessiner. C'est alors que, grâce à cette « Marguerite magicienne », non seulement elle peint mais elle expose et vend sa production. « C'est la plus heureuse année de ma vie. »

De retour en Autriche, elle commence la rédaction d'un nouveau roman, *Retour à Baba-Yaga* (Возвращение к Бабе-Яге), dont l'idée lui paraît nouvelle, et nouvelle à un point stupéfiant. Elle y reprend, en

s'inspirant de personnes de sa connaissance, la trifonctionnalité de la personnalité de Baba-Yaga, et distribue ces fonctions à la sauvage Nadia, à la très réservée Vassilissa et à Arfa, celle qui bouscule et renverse tous les obstacles.

Depuis 1992 elle travaille à l'Université de Salzbourg, dirigeant des séminaires sur le sujet de sa thèse, éditée en 2006 : *L'Héritage de Baba-Yaga. Représentations religieuses, exprimées dans le conte de fées, et ses traces dans la littérature russe aux XIX^e et XX^e siècles* (Наследие Бабы-Яги: религиозные представления, отраженные в волшебной сказке, и их следы в русской литературе XIX-XX вв.).

En 2007, elle publie un recueil poétique, *Orphée (Орфей)*, puis un recueil de récits non-fictifs, *Appel dans le brouillard des temps* (Переключка в тумане времён). Elle nourrit quantité de projets : ainsi, vient de paraître sous le titre *D'où naissent les ténèbres* (Откуда взялась тьма), version revue de *Prison sans chaînes*, ce roman qu'elle avait composé dans les années soixante et qu'elle avait eu tant de mal à publier.

Le contexte du roman

La guerre qui s'engagea en 1939, connue des Finlandais sous le nom de « guerre d'hiver » (*talvisota*), et, après de terribles combats où les Finlandais comptèrent 25 000 morts et 40 000 blessés, sans compter les civils, et les Soviétiques, huit fois plus, se termina le 12 mars 1940 par la cession à l'URSS de la Carélie, région entre le golfe de Finlande et le lac Ladoga.

Lorsque le 22 juin 1941, les Allemands envahirent l'URSS, les Finlandais, espérant récupérer les territoires perdus, menèrent alors une guerre parallèle, dite guerre de continuation (*jatkosota*). Cette guerre se termina, les 4-5 septembre 1944, par un armistice, négocié du côté soviétique, en particulier par Alexandra Kollontai, armistice aux termes duquel la Finlande dut céder la Carélie.

Liova, un des héros du roman, restera persuadé qu'Alexandra Kollontai lui a sauvé la vie. Une des conditions rédhibitoires de l'armistice était que la Finlande rompît son alliance de fait avec les Allemands, que dès lors ses troupes durent chasser, à main armée, de leur pays, épisode peu connu de cette guerre.

La construction du roman et ses personnages

L'auteur nous explique la manière dont s'est construit le roman¹ :

L'idée de départ était d'écrire sur la vie de mes parents, en commençant en 1921, l'année de leur naissance, utilisant pour cela leurs souvenirs personnels. Ils m'ont livré leurs souvenirs d'enfance et de jeunesse que je notais au début sous leur dictée et qu'ensuite j'enregistrais sur des cassettes de magnétophones. C'est dire que mes parents eux-mêmes rêvaient que les souvenirs des premières années de leur vie échappassent à l'oubli et fussent accessibles à leurs petits-enfants et arrière-petits enfants. »

Les pages que nous présentons sont des extraits de ce roman épistolaire autant que biographique. Ce sont les souvenirs et un choix de lettres échangées entre 1939 et 1943 entre celui qui allait devenir son père, Léon Vladimirovitch Malakhovski (Liova) et celle qui allait devenir sa mère, Débora Borissovna Khotina (Déba). S'y ajoutent quelques lettres de sa tante (Lilia), sœur de sa mère. « Cette Lilia en 1941 avait 12 ans et ses récits apportent la fraîcheur d'une brise et une perception différente de ce qui est raconté par les autres protagonistes. Elle est ensuite devenue ma confidente et ma meilleure amie.²

Il n'y a aucune lettre sur la blessure grave de Liova le 16 août 1941 : son état était très douloureux ; il ne pouvait écrire, et des lettres de Diéba dz Léninegrad assiégée n'est restée que la courte lettre de 1942 à son père, dans laquelle elle écrivait qu'elle ne survivrait pas si le blocus n'était pas brisé et où elle lui faisait ses adieux.

Liova et Diéba, se connaissaient depuis leur enfance parce que, dès avant la Révolution, la mère de Liova et le père de Diéba suivaient les cours de la faculté de médecine de Tartu, deuxième ville d'Estonie, alors appelée Iouriev. Quand les deux familles déménagèrent à Pétrograd, ils continuèrent à entretenir leur amitié. Avant la guerre, Liova venait, hiver comme été, en vacances se reposer chez les parents de Diéba à Kolmovo, un faubourg de Novgorod où ils travaillaient comme médecins.

¹ Voir en complément l'annexe 2.

² Le père de Liova, Vladimir Filippovitch Malakhovski, était un historien, également un révolutionnaire. Quand Staline fit arrêter les camarades avec qui il avait participé à la prise du Palais d'Hiver, il eut une attaque et mourut (1940). Son épouse, Lia Pavlovna Malakhovskaïa (Piékourovskaja) était une grande amie de la révolutionnaire et féministe Alexandra Kollontaï et de Kroupskaïa, l'amie de Lénine.

Le père de Diéba, Boris Iossifovitch Khotine était zoopsychologue. Après son exil de Russie, il travailla comme médecin psychiatre. Ses travaux parurent aux États-Unis. Il est mort en 1950. Son épouse, Sarah Iakovlevna Khotina (Doron) était neuropathologue dans un hôpital pour enfants à Léninegrad jusqu'à son exil, en 1935.

Donc voici les trois personnages principaux : en 1941, un jeune homme à l'armée, sur le front russo-finlandais ; une jeune femme enfermée dans Léninegrad assiégée ; et une fille prépubère à Novgorod, où les Allemands ont commis d'incroyables cruautés. Ma tâche était de rechercher tout ce qui avait été mis par écrit, de taper ces caractères minuscules (datant des années de la guerre) et de les classer correctement, jour après jour. Éventuellement de les abréger. Quand les parents étaient encore en vie, je les ai interviewés tous les deux, et enregistrés sur magnétophone. Les cassettes avec leur voix sont encore là, mais il m'est trop douloureux encore maintenant d'écouter ces voix : tout a été transcrit.

Le premier chapitre éveille en moi des doutes, il me semble très intéressant, mais ce qui est le plus émouvant, à mon avis, commence à partir du 22 juin 1941. Cependant dans ce premier chapitre on apprend comment mon père, dès 1939, fut, de façon inattendue, envoyé sur le front. C'était le début de la guerre avec la Finlande. Je voulais supprimer ce chapitre, mais mes amis m'en ont dissuadée. Peut-être vaut-il mieux tout de même commencer la lecture par le deuxième chapitre de la première partie.

Après avoir relu plusieurs fois tous ces matériaux, j'ai fini par décider de donner à ce roman le titre *Attends-moi et je reviendrai*, titre d'un poème et d'une chanson de l'écrivain Constantin Simonov, très populaire pendant la guerre et qui a même inspiré un film. Mes parents dans leurs lettres ont souvent discuté de la poésie et du film¹. Au fond, ces vers sous-entendent que si « elle » l'attend (mais seulement « si »), alors « il » reviendra (« par ton attente tu m'as sauvé »). Ce transfert de responsabilité sur la jeune fille qui attend, fait que cette jeune fille se substitue au destin (ou à Dieu), et ma mère estimait que ce n'était pas honnête à l'égard de beaucoup de jeunes filles qui attendaient vraiment leur bien-aimé, sans que pour cela il revienne sain et sauf de la guerre. Liova écrit dans une de ses lettres que parmi ses camarades, au front, il y avait des débats orageux à propos de cette poésie, et beaucoup d'entre eux ne croyaient pas qu'il y avait sur terre des « Lisa » alors que lui-même « n'avait pas encore désappris à croire au bien » et croyait donc à la possibilité d'un amour aussi pur et aussi fidèle. Je décèle dans cette chanson et les débats qu'elle a suscités beaucoup d'esprit religieux.

Il y avait à cette époque d'autres poésies, où la force de l'amour entre le soldat au front et sa femme ou sa fiancée était chanté comme une force mystique. Quand j'ai dit cela, dans mon premier récit, publié en *samizdat*, des lecteurs sont venus me trouver et m'ont demandé d'écrire sur les chansons de cette période et de la suivante,

¹ La « bonne » héroïne, celle qui a attendu le héros du film, s'appelle Lisa, mais il y a aussi une héroïne négative, qui n'est pas restée fidèle et n'a pas attendu son homme.

on m'a fait connaître l'auteur des paroles de la chanson qui était la préférée dans notre famille, celle des « jeunes capitaines, qui conduisent notre caravane », avec André Nikolaïévitch Apsolon. Il m'a raconté comment avait jailli de son âme cette poésie, quand lui-même partait sur son navire vers le Nord, pour le tournage du film *Sept braves*¹.

Après cela je me suis rendue à la bibliothèque de l'Académie des sciences ; j'y ai trouvé des livres sur les chansons soviétique des années 1930 et, au printemps 1979, lors d'une rencontre clandestine d'écrivains du *samizdat*, j'ai fait une communication « Sur la signification culturelle des chansons soviétiques ». Mes parents trouvèrent le texte de cette communication si important que mon père, Léon Vladimirovitch, me persuada de le publier dans une revue officielle de Pétersbourg ; il fut publié dans la revue *Zvezda* [L'Étoile] en mai 2004.

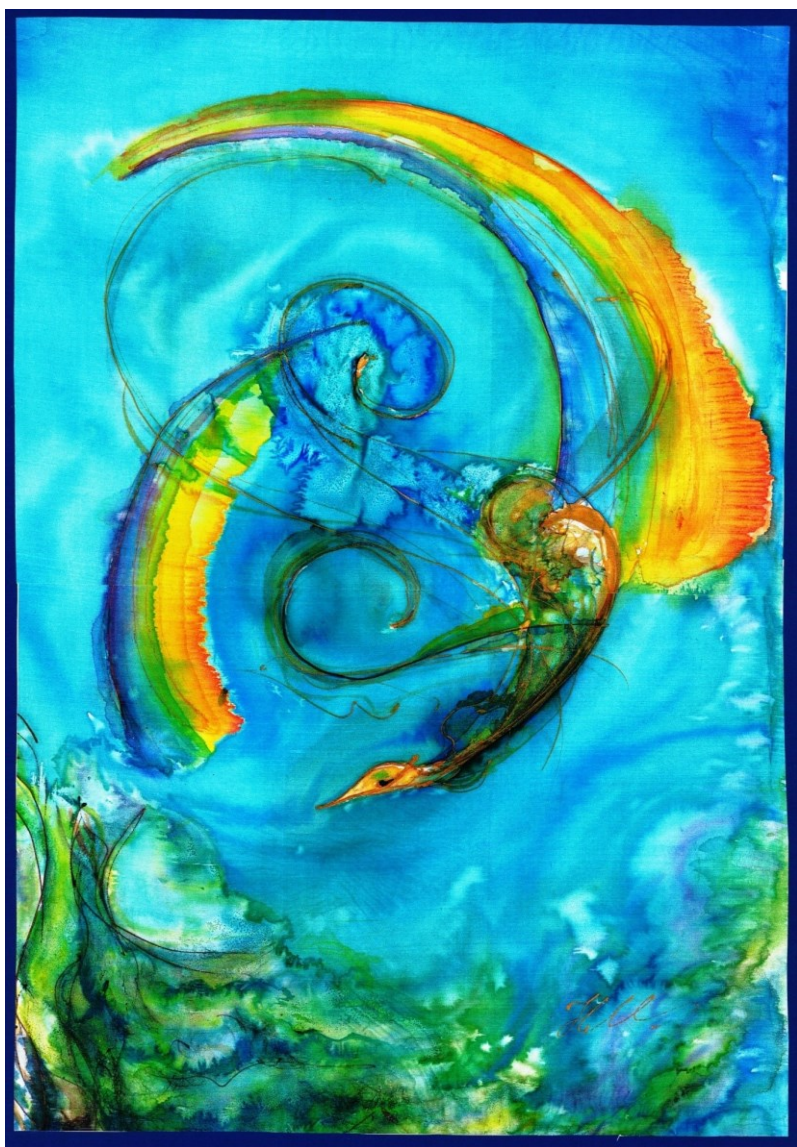
J'estime que ces chansons où souffle le mysticisme d'une génération religieuse et pas seulement une force naturelle, sont construites sur la divinisation de l'Amour et qu'elles laissent comme en radiographie transparaître un animisme où « bat le cœur d'un navire », où sur le tracteur on chante « vrombissez plus gaiement, chers amis », etc.

Notre texte et notre traduction

La première partie du roman de Nathalie Malakhovskaïa comporte 47 chapitres. Nous en présentons 37 : de 1 à 19, de 21 à 25, puis de 30 à 34 et enfin de 42 à 47. Nous avons ajouté un chapitre de la deuxième partie parce que dans la première partie il est fait allusion à l'événement qui y est rapporté.

Je dois de très grands remerciements à Marie Nathalie Malakhovskaïa, sœur de l'auteur, pour les éclaircissements indispensables qu'elle m'a apportés, ainsi qu'à Nadia Antonini. Également à Élisabeth Wiss-Sicard, Anne-Marie et Michel Rustant qui ont bien voulu s'atteler à la difficile relecture du texte, ne se contentant pas d'en corriger l'orthographe ou les maladroites de langue, ni d'en supprimer les redites, en particulier pour ce qui est de la traduction d'enregistrements, mais allant jusqu'à en recomposer des passages, notamment pour toutes les pages de présentation.

¹ *Семь смелых*, film de Serge Guérassimov. Sur le site *Youtube*, on peut entendre cette chanson et voir Apsolon lui-même jouer dans ce film le rôle d'un cameraman.



Nathalie Malakhovskaïa, *Double Bénédiction*
peinture à froid sur soie, 2000

Nathalie Malakhovskaïa

« *Attends-moi et je reviendrai...* »

**Lettres et souvenirs de guerre
de ma famille (1939-1943)**

Жди меня и я вернусь,
Только очень жди,
Жди, когда наводят грусть
Жёлтые дожди,
Жди, когда снега метут,
Жди, когда жара,
Жди, когда других не ждут,
Позабыв вчера.
Жди, когда из дальних мест
Писем не придёт,
Жди, когда уж надоест
Всем, кто вместе ждёт.

Жди меня, и я вернусь,
Не желай добра
Всем, кто знает наизусть —
Что забыть пора.
Пусть поверят сын и мать
В то, что нет меня,
Пусть друзья устанут ждать,
Сядут у огня,
Выпьют горькое вино
На помин души,
Жди, и с ними заодно
Выпить не спеши.

Жди меня и я вернусь —
Всем смертям назло.
Кто не ждал меня, тот пусть
Скажет: Повезло!
Не понять не ждавшим, им
Как среди огня
Ожиданием своим
Ты спасла меня.
Как я выжил — будем знать
Только мы с тобой.
Просто ты умела ждать
Как никто другой!

Константин Симонов, 1941

*Attends-moi et je reviendrai,
simplement, attends-moi, attends-moi,
attends que vienne la tristesse
des pluies jaunes,
attends la neige en tempête,
attends les grandes chaleurs,
attends qu'on n'attende pas les autres,
dans l'oubli d'hier.
Attends que de pays lointains
il n'y ait plus de lettres,
attends que l'ennui s'empare
de ceux qui attendent ensemble.*

*Attends, et je reviendrai,
ne souhaite pas de bien
à tous ceux qui savent de mémoire
qu'il est temps d'oublier.
Que fils et mère croient
que je n'existe pas ;
que les amis se lassent d'attendre,
qu'ils s'assoient au coin du feu,
boivent un vin amer
en mémoire de mon âme,
Attends, et ne te hâte pas de boire
de concert avec eux.*

*Attends-moi et je reviendrai,
pour faire enrager ceux qui sont morts.
Qui ne m'a pas attendu, alors –
qu'il dise : Quelle chance !
Impossible de comprendre, pour ceux qui n'ont pas attendu,
comment en plein feu
par ton attente
tu m'as sauvé.
Comment j'ai survécu, nous le saurons
seulement toi et moi.
Simplement tu as su attendre,
comme personne d'autre ne l'a su.*

Constantin Simonov, 1941



La ligne Mannerheim entre Vyborg (Viipuri) et Terijoki (Zélénogorsk) fut l'objet de combats acharnés pendant la « guerre d'Hiver »



Frontière actuelle entre Russie et Finlande, issue pour partie de la « guerre d'Hiver »

Chapitre 1

« Le ciel est une soie bleue »

[Extrait d'une lettre de Liova, 1939-1941]

« [...] Comme tu le sais, j'ai terminé l'école en 1939, et comme j'avais un certificat d'excellence, on m'a accepté à l'institut sans examen. Avec mon camarade Édi Slépian (nanti du même certificat) je suis entré à l'Institut Industriel (plus tard Institut Polytechnique), en spécialité « radiophysique », sous la direction du célèbre académicien Abram Fiodorovitch Ioffé.

À cette époque on incorporait les jeunes gens dans l'armée à 19 ans, mais ceux qui étaient étudiants avaient droit à un sursis. J'avais 18 ans et Édi, 16 (!), on n'avait donc pas à s'inquiéter pour l'armée. Mais il n'y avait pas deux mois que nous avions commencé nos études qu'une loi est sortie qui prescrivait que les jeunes gens qui avaient terminé leurs études secondaires seraient incorporés à partir de 18 ans et que ceux qui étaient déjà étudiants n'auraient plus droit à un sursis. Cela ne concernait pas Édi, mais moi et ceux de mon âge et nous avons dû abandonner nos études et aller à l'armée. Cette mobilisation fut nommée *appel Vorochilov*, du nom du ministre de la Défense. Elle a privé le pays de millions de spécialistes – ceux qui tombèrent au front ou simplement ne purent revenir à leurs études après l'armée. Mais à l'époque nous ne le comprenions pas, et même si nous n'avions aucune envie d'abandonner nos études, nous ne nous sommes pas révoltés et, je m'en souviens, après nous être embrassés (nous trois avec Guéni Maïmine et Volodia Avvakoum qui eux étaient entrés en faculté de philosophie et en faculté d'histoire à l'Université de Léninegrad), nous sommes allés sur le quai de l'Université en chantant sur l'air bien connu : *Trois des transmissions, trois joyeux amis...* (on nous avait dit qu'on nous affectait aux transmissions).

[...] On m'a mobilisé le 25 novembre et dès le 30 de ce mois, a débuté la guerre avec la Finlande. Vous pouvez imaginer l'état de Maman ! À peine son fils avait-il commencé ses études et qui plus est, dans une université renommée, qu'on l'expédiait directement à l'armée, mais il est vrai que la Finlande n'était pas au diable mais tout à côté, tout près ! À l'armée, nous n'étions pas trop démoralisés : d'abord, on m'a envoyé non sur le front, mais dans la ville paisible,

bien connue, de Pouchkine¹ ; quant à la Finlande, la petite Finlande, on lui réglerait son compte en moins de deux !

Mais nous avons compris assez vite que les choses n'allaient pas si bien. Quand commencèrent à se répandre des rumeurs sur nos pertes, sur la ligne Mannerheim, sur les *coucous* finlandais (des snipers logés dans les arbres), sur tous les soldats soviétiques qui étaient morts, gelés, quand, à Léninegrad et chez nous à Pouchkine, on a commencé à croiser les fenêtres de bandes de papier, que tout a été plongé dans les ténèbres (contre les bombardements) et que les soirs, dans les entrées et dans les escaliers, on ne voyait brûler que de petites lumières bleues blafardes, alors notre état d'esprit a changé complètement.

Notre caserne était située tout à côté du parc de Catherine, près du portail des Orlov. Nous allions souvent y faire du ski, nous étions entourés de toute cette splendeur, et la ville même me plaisait beaucoup – par son aspect agréable, son tracé régulier, sa propreté, et il y avait aussi mes souvenirs : j'y avais passé deux hivers à 8 ans et à 13 ans.

Le service n'était pas trop dur. Bien sûr, dormir dans des couchettes à deux étages était pénible et désagréable, avec la lumière électrique, dans un baraquement pour 50 hommes, au réveil sauter au plus vite de sa couche, prendre une minute pour s'habiller et se mettre en rang, avaler une nourriture grossière et mauvaise. Mais on ne nous tracassait pas trop avec les besoins du service, tout le reste, c'était la chimie (c'était un bataillon chimique), le ski, la tactique (exercices dans le parc), l'armement, le tir – j'y étais bon. Pas trace de bizutage (comme d'ailleurs dans toutes les années de mon service qui suivirent !), on avait de bons camarades.

Je me suis lié d'amitié avec Guéni Barsoukov, un Moscovite. Il était très musicien, et souvent le soir, assis à mes côtés dans le club vide et plongé dans la pénombre, éclairé d'une unique petite lumière bleue, il me chantait à la suite les scènes de divers opéras. J'avais aussi de bons rapports avec nos quatre Géorgiens. Ils ne parlaient pratiquement pas le russe et quand quelqu'un riait, ils pensaient qu'on se moquait d'eux. Ils ne pouvaient pas manger ce qu'on mangeait : pain noir, perpétuel cabillaud, etc., ils repoussaient tout, alors le commandement décida qu'ils avaient déclaré une

¹ Pouchkine est maintenant le nom de Tsarskoïé Siélo, une des résidences des tsars, non loin de Saint-Petersbourg, appelée ainsi en l'honneur du grand écrivain qui y fit ses études.

grève de la faim, ce qui était une terrible accusation. Je me suis efforcé de leur expliquer que personne ne se moquait d'eux, je leur ai appris quelques mots de russe et eux m'ont appris l'alphabet géorgien et la chanson *Souliko* en géorgien. J'ai expliqué au commissaire politique leur problème avec la nourriture et on leur a permis officiellement de quitter la section pour chercher du pain blanc, du saucisson et d'autres produits, mais le plus important, c'est qu'on les a dispensés de manger la nourriture qui ne leur plaisait pas.

Ce qui facilitait considérablement le service, c'était que ma ville natale était proche, ce qui permettait à Maman et à Talik¹ de me rendre visite le dimanche. Et une fois, par un jour de janvier terriblement froid, j'ai vu arriver complètement gelé l'oncle Boria², qui n'était pas venu seul mais accompagné de Diéba. Je me souviens, j'étais très ému que la jeune fille fût venue me rendre visite. Et elle, comme on l'apprit plus tard, était étonnée que Maman m'ait fait parvenir par l'oncle une thermos avec du cacao et que, moi, un soldat adulte, je l'ai bue dans la pièce où l'on recevait les visites comme n'importe quel pionnier dans son camp de pionniers lors de la journée des parents ...

Mais la guerre continuait. Et, bien que nous nous efforcions de n'y pas penser, quelque part dans les arrières-cours de la conscience, elle était là, en permanence. Et voici qu'un jour – je me souviens bien de ce jour, c'était le 29 février 1940 – on nous a distribué des vêtements chauds (blouson et pantalon ouatinés, *valienki*³, linge de corps et caleçons de flanelle) et des biscuits R.D.S. (réserve de dernier secours)⁴, du sucre et de la *vobla*⁵ séchée, et on nous a conduits à la gare. Un train de banlieue ordinaire nous a transportés à Léninegrad, et là, à pied, par les rues Zagorodny et Liteïny, nous sommes allés de la gare de Dietskosielsk (aujourd'hui c'est la gare de Vitebsk) à la gare de Finlande. J'aurais voulu téléphoner à Maman à son travail, mais je n'ai pu m'échapper pour le faire. À la gare de Finlande on nous a entassés dans un même train de banlieue et on nous a transportés vers le front. J'avais la curieuse impression de partir pour l'étranger en train de banlieue ! Déjà on laissait

¹ Vitali, le plus jeune frère de Liova.

² Boris Iossifovitch Khotine, père de Diéba.

³ Bottes de feutre.

⁴ En russe « *НЗ / N.Z.* », c'est-à-dire « *неприкосновенный* » ou « *неснижаемый запас* », « *niéprikosnoviennnyi* » ou « *niésnijaiëmyi zapas* ».

⁵ Poisson de la mer Caspienne.

derrière nous la dernière station, Dibuny, qu'autrefois le train ne pouvait dépasser, et puis Biéloostrov, ville-frontière, et enfin la célèbre (qui n'avait rien de remarquable) rivière Siestra et au-delà, la vraie frontière : la gare de Rainajoki (elle n'existe plus), d'Ollila (aujourd'hui Solnietchnoïé) et plus loin ces gares, si bien connues de nous aujourd'hui mais qu'alors nous ne connaissions pas...

Il faisait déjà sombre quand on nous a débarqués à la gare de Raïvola (Rochtchino) et qu'on nous a emmenés dans une sorte de petite maison de bois où nous avons reçu notre souper et passé la nuit à même le sol sur des ballots de foin. Le matin, au moment de partir plus loin, Guéni Barsoukov et moi, nous avons décidé de ne pas nous séparer pour éviter d'être affectés dans des sections différentes. Mais cela ne s'est pas passé comme nous le voulions. On nous a donné l'ordre de nous ranger et de nous compter par deux. Comme nous étions l'un à côté de l'autre, l'un s'est trouvé le second, l'autre le premier. Tous les premiers ont été dirigés dans un endroit, et les seconds dans un autre. Guéni est tombé dans une section qu'on a tout de suite expédiée au front, et moi dans une autre qu'on a commencé d'urgence à instruire afin de remplacer ceux qui étaient morts ou avaient été blessés au front. Après la guerre, à la fin des années 40, j'ai essayé de retrouver Guéni à Moscou mais sans succès.

Notre détachement (30 hommes) a quitté Raïvola du côté du golfe de Finlande. On a marché longtemps, environ deux heures, mais en traversant de très beaux endroits. Bien des années plus tard j'ai appris qu'il s'agissait du célèbre bois de Korabel'. On s'est installé dans un bâtiment de ferme et, là on a commencé une vie tout à fait nouvelle. Du matin au soir, dans le gel, sans manteau, avec seulement nos vêtements ouatinés et nos *valenki*, nous nous sommes exercés à marcher, sauter, bondir, ramper, *etc.* – pour finir complètement trempés et de sueur et de neige. Bel exemple de vie saine, cela m'a donné une grande solidité !

Près de deux semaines plus tard, un matin nous sommes allés au pas de tir. Nous attendions notre tour, couchés dans la paille, dans des creux que nous avions spécialement aménagés dans la neige pour nous protéger du vent. Le soleil était déjà très chaud lorsque quelqu'un, venu de l'état-major, nous a annoncé que la guerre était finie¹. On peut imaginer notre joie, nous jubilions ! J'étais content aussi pour Maman, qu'elle n'ait plus à s'inquiéter pour moi.

¹ 12 mars 1940 : fin de la « Guerre d'hiver ».

Nos occupations se sont poursuivies, mais sans la perspective d'aller sur le front. Je le savais : un an et demi encore, et je retournerais chez moi et pourrais poursuivre mes études à l'Institut. Si on m'avait dit alors qu'il ne s'agirait pas d'un an et demi, et pas de deux non plus, mais de six années entières, avant que je puisse revenir, et si j'avais su ce que je ferais au cours de ces années et ce qui arriverait à notre pays, j'aurais jugé cela totalement saugrenu.

Nos occupations étaient maintenant moins intenses. Je passais mes heures de liberté temps libre sur mes skis, à vagabonder dans les environs. Un jour, pas loin de l'endroit où nous vivions, je suis tombé sur une ligne de chemin de fer abandonnée avec un petit quai et un poteau tombé à terre qui portait l'inscription Vammelsuu¹. C'est ainsi que j'ai su le nom de l'endroit où nous nous trouvions.

Une autre fois, j'ai prolongé ma balade jusqu'à un espace dégagé, d'où j'ai été tout surpris de voir, s'étendant au loin, la surface enneigée du golfe de Finlande. Les skis, sur la neige durcie, glissaient très facilement, et je suis vite arrivé au golfe. Dans mon élan, j'ai juste eu le temps de freiner au bord de la falaise qui descendait presque à pic sur le golfe. Et j'ai compris que je m'étais déplacé tout le temps sur une sorte de plateau et que la rive était en bas, tout en bas, sous l'escarpement. J'ai enlevé mes skis et à grand'peine je suis descendu. Là j'ai posé mes skis sur la neige et je me suis allongé.

J'étais là couché sur le dos, le soleil chauffe, un soleil de printemps. Silence et tranquillité, je suis seul dans l'univers : devant moi, jusqu'à l'horizon, la surface déserte du golfe, à gauche et à droite de moi, à perte de vue, pas un être vivant, derrière moi le mur de la falaise, me protégeant du vent et de toute la société humaine. Mais tout en haut au-dessus de moi un immense ciel bleu, sans le moindre nuage. Exactement comme chez Maïakovski :

Au-dessus de moi –
Soie bleue
Cela n'a jamais été
Aussi bien !

¹ Aujourd'hui Siérovó, district de Kourotny de Saint-Pétersbourg. Pendant la guerre « de continuation », les Finlandais y construisirent la ligne de défense V.-T. (Vammelsuu-Taipaleen) du lac Ladoga au golfe de Finlande pour renforcer la ligne de front.

Et plus de guerre ! Je suis envahi d'une telle joie, d'un tel sentiment de plénitude de vie, que ce tableau n'a jamais quitté mon esprit [...].

Encore un épisode. Je suis sur mes skis, c'est déjà la fin du jour. Je vais sans but particulier et par hasard je tombe sur une bifurcation. Je m'assois pour me reposer sur une petite hauteur d'où on pouvait bien voir dans trois directions – vers Vyborg, vers Koïvisto (Primorsk) et vers Léninegrad. Sur les trois voies cahotaient sans se presser de rares automobiles. Dans le crépuscule on voyait s'allumer leurs feux. J'ai observé longtemps, jusqu'à la pleine obscurité, la route qui les conduisait à Léninegrad. Comme j'aurais voulu monter dans l'une d'elles, pour, à n'importe quelle heure, me retrouver dans ma ville natale ! Pouvais-je penser alors que je ne la reverrais que bien plus tard et que ce serait dans un wagon de marchandises qu'on m'y transporterait, avec d'autres blessés ?

Dernier souvenir. Une fois, tard le soir, on m'a envoyé en mission à l'état-major de la division. Ce n'était pas la première fois que j'y allais, sur une route bien aplanie, à skis, j'y suis arrivé vite. J'étais surpris. J'ai vu une grande maison, faite de grosses et longues billes de bois d'une architecture inhabituelle, avec une sorte de tour étrange – un vrai palais en bois. Je l'ai examinée avec attention et me suis promis, après l'armée, d'y aller sans faute et d'essayer de me renseigner sur elle.

Et voici qu'aujourd'hui, après tant d'années, me trouvant dans ces lieux, je me suis lancé à la recherche de tous mes *sites* – la halte de Vammelsuu, le plateau au-dessus du golfe de Finlande (*le ciel est soie bleue*), la bifurcation, le palais de bois. Je n'espérais pas trouver grand'chose, un demi-siècle plus tard tellement de choses avaient changé. Je dis tout de suite que je n'ai pas retrouvé le palais de bois. Mais je l'ai trouvé dans la littérature ! C'était la fameuse datcha de Léonide Andreïev¹, un ancien salon littéraire de Pétersbourg. Il avait fait construire cette datcha bien avant la Révolution dans la localité finlandaise de Vammelsuu. J'y suis allé avec Maman². De la datcha il ne subsiste rien, aujourd'hui, c'est le camp de pionniers *Océan*. La halte de Vammelsuu chez les Finlandais était déjà minuscule mais maintenant elle n'existe plus. Mais j'ai réalisé qu'elle n'était pas loin de la datcha de Léonide Andreïev, entre les gares d'Ouchkovo et de Molodiojnoïe.

¹ Célèbre écrivain russe (1871-1919).

² Lia Pavlovna Piékourovskaja.

J'ai reconnu ma bifurcation nostalgique, mais la petite colline sur laquelle je m'étais assis un jour, a disparu. Apparemment, lors de la reconstruction des routes, on l'a rasée au bulldozer. En revanche, mon plus lumineux souvenir, l'escarpement au-dessus du golfe, nous l'avons retrouvé dans toute sa splendeur. La population locale, paraît-il, appelle cet endroit la *montagne du diable*. Toutes ces années, plus d'une fois j'étais passé à côté, en voiture ou à pied, mais sans deviner que c'était elle. Avec Maman nous sommes *montés* sur cette montagne par une petite route facile et quand nous y sommes arrivés, nous avons été récompensés par le paysage qui se découvrait – un golfe gris sombre qui s'élève bien haut (comme la Mer Noire en Crimée) avec, à l'horizon, une bordure dorée, aveuglante, reflet d'un soleil invisible pour nous. Et de place en place la rive nue est plantée de pins élevés, bien qu'encore jeunes.

Et comment s'est terminé mon séjour à Vammelsuu en mars 1940 ? Je suis resté là à peu près un mois. Le 1^{er} avril on nous a installés dans un train et on nous transportés jusqu'à la ville, tout récemment devenue soviétique, de Vyborg¹ où j'ai séjourné jusqu'au début de la Grande Guerre patriotique [...]. »

Chapitre 2

Des avions étrangers

[Extrait des récits de Liova, mai-juin 1941]

« Je me souviens, c'était bien le mois de mai, mais pas juin 41, quand on nous a emmenés de Vyborg à la frontière. Au-dessus de nous est passé un avion étranger, un avion qui n'est pas comme les nôtres – eux ont des petites étoiles, des étoiles soviétiques, ce qui les faisait reconnaître facilement. Cet avion, un petit avion, du type des avions de reconnaissance, nous a survolés. Ce n'était pas encore la guerre : c'était à la fin mai ou, peut-être, déjà début juin de l'année 41. Cela nous a un petit peu inquiétés. Pourtant, la pensée que, voilà, *ça allait commencer*, ne nous est pas venue à l'esprit.

Nous sommes arrivés à l'endroit où l'hiver d'avant, c'est-à-dire en janvier-février, nous avions construit des fortifications. Des fortifications primitives, pas de ces fortifications en béton armé,

¹ En finnois, Viipuri ; voir la carte, p. 60.

comme la ligne Mannerheim qui n'était pas notre style. C'était simplement des retranchements, des tranchées, des gourbis, et des quasi-bunkers, appelés « points de feu de terre de longue durée ». On avait construit des fortifications dans le rayon de la gare de Loujaïka où la route Vyborg-Helsinki ou, si l'on veut, Léninegrad-Helsinki coupe la frontière finlandaise. La station Loujaïka est la dernière gare avant la frontière.

Nous n'allions pas seulement sur la frontière, pour quelques actions militaires, nous allions dans un camp – dans des camps. C'est là qu'il avait été décidé que nous passerions l'été. Oui, en mai et en juin, nous avons continué à vivre là. Nous utilisions pour dormir les gourbis que nous avions construits. Voilà. On nous apportait chaque jour la nourriture, trois fois par jour. C'est là qu'on poursuivait notre instruction, les exercices de combat, c'est là que sont arrivés des renforts.

Y avait-il des signes avant-coureurs de la guerre ? Bon, il y avait les avions. Quand de Vyborg nous avons gagné la frontière, il y avait cet avion étranger, mais quelques semaines après, on a vu voler vers nous beaucoup d'avions. J'avais entendu dire que les Finlandais n'avaient pas d'aviation. Pourtant, elle était bien là, l'aviation. Tous ces avions qui, quand a commencé la guerre, ont volé vers nous, au-dessus de nous et ont continué leur vol vers Vyborg, c'étaient des avions allemands. La Finlande nous combattait dans ces avions et ces avions étaient des avions allemands. C'est ce que j'ai appris par la suite. »

Chapitre 3

« C'est Hitler que vous allez entendre »

[Extrait des récits de Diéba]

« [...] Examen de chimie. C'était un examen complexe, on donnait des notes très sévères et beaucoup restaient à la queue à cause de cette chimie, si bien qu'ils devaient repasser l'examen. Et moi je devais réussir cet examen pour pouvoir partir en vacances chez moi à Novgorod.

Notre groupe est donc debout aux portes de l'auditorium où a lieu l'examen et tous tremblent. Le professeur était tellement sévère. Et moi je dis : *Si j'ai cinq¹ à l'examen, je sors à quatre pattes.*

J'ai eu cinq à l'examen, il fallait donc exécuter ce que j'avais promis. Les autres du groupe restaient à la sortie, attendant mon apparition. Entre la porte de l'amphithéâtre et la porte du couloir, il y avait un petit tambour, c'est un détail essentiel que je passe par le tambour et c'était important parce que moi dans ma sottise je comprenais qu'on ne pouvait pas scandaliser les examinateurs par le spectacle d'une étudiante sortant à quatre pattes.

Je suis sortie par le tambour, me suis mise à quatre pattes, mon livret d'examen entre les dents, et suis passée dans le couloir. J'ai ouvert tout grand la porte, et j'entends : *Ah !*, puis je ne me souviens plus de rien parce qu'il y a eu un bruit assourdissant. Mes camarades étaient en joie. Encore aujourd'hui ceux qui ont participé à cette scène s'en souviennent...

Et tout cela se passait environ une demi-heure avant que nous apprenions que la guerre avait commencé. Et nous voilà qui gagnons tout joyeux la rue Léon Tolstoï près de l'Institut. Nous sautons dans l'autobus. Mania Balonova crie : *Les filles, n'oubliez pas ce soir d'écouter Chaliapine !* (Dans un enregistrement radiophonique, bien sûr, mais pour nous alors c'était une rareté). Et le conducteur du bus de dire : *C'est pas Chaliapine que vous allez entendre ce soir, c'est Hitler.* »

Chapitre 4

Le début

[Extrait du récit de Lilia]

« Le 22 juin 1941 à midi, moi, une écolière de douze ans, je me hâtais en sautillant vers la maison, toute fière de rapporter un billet de 50 roubles – mon premier salaire – et de le montrer à tous ceux que je rencontrais. Je l'avais reçu pour mon travail dans les serres de plantes médicinales de l'hôpital psychiatrique du Komsomol², où travaillaient comme médecins mes parents. Le sentiment de grande plénitude et de bonheur que j'éprouvais correspondait tout à fait à

¹ La meilleure note : 5/5.

² Komsomol : Union de la jeunesse communiste.

ce temps lumineux et à l'avant-goût de vacances de famille : c'est que nous nous préparions à un voyage plein d'aventures, dès que ma sœur aînée serait revenue de Léninegrad où elle était étudiante en médecine. Je voulais le plus tôt possible montrer ce billet à papa et à maman, me faire valoir devant eux, montrer que j'étais déjà grande, presque adulte, etc. *Je suis quelqu'un !* Mais si je courais si vite, c'était aussi pour être à temps pour pouvoir écouter à la radio la suite de mon conte préféré *Pour Mitka, Macha, les mains d'or du joyeux ramoneur et maître*. Dans ce conte merveilleux, à côté des personnages positifs, figuraient des chiens énormes et repoussants, dont les noms rappelaient ceux des chefs de l'Allemagne fasciste. Eux, ces odieux mâtins, s'appelaient Him, Goeb, Goer et Hit. Je suis entrée en coup de vent dans l'appartement, j'ai tourné le bouton de l'appareil, et à la place de *Mitka et Macha*, j'ai entendu la voix de Molotov, qui déversa sur moi quelque chose d'énorme, d'inimaginable, d'incompréhensible.

Il déclarait qu'aujourd'hui exactement à 4 heures du matin les fascistes allemands avaient franchi les frontières de notre État, avaient bombardé Kiev et qu'ils poursuivaient leur agression sur le front ouest : *Chers camarades*, disait-il s'adressant à nous tous, au peuple soviétique, *a commencé une guerre avec un ennemi perfide et rusé...*

Il m'est difficile aujourd'hui de recréer toute la gamme de sentiments qui se sont emparés de moi. Mais ce que je me rappelle clairement, c'est qu'alors j'ai pris la décision ferme de courir au front, et avec mes amis – fillettes et garçons – de battre les ennemis, comme les Diablotins rouges et les Jeunes combattants dans la Guerre civile. Et aussi j'ai compris que désormais j'étais tout à fait adulte, que dans moins d'un mois j'aurais déjà 13 ans accomplis et que j'étais responsable de mes parents *vieillissants*.

Il faisait un temps merveilleux, superbe. En reflets de fête étincelaient les vagues moutonnantes du Volkhov¹, dont la rive, à la place de l'ancien monastère avec son église et ses chapelles à moitié détruites, était occupée par l'hôpital du Komsomol. Le grand bois de chênes qui s'étendait au centre du terrain de l'hôpital, était envahi par les pépiements et croassements incessants des oiseaux. Revenus récemment du sud, des étourneaux, des freux et d'autres amis migrants se hâtaient de se communiquer ce qu'ils avaient construit de beau et joyeusement couvaient leurs petits, dans une

¹ Rivière de Novgorod.

vie heureuse et paisible. Dans le modeste jardin qui se trouvait aussi au centre du terrain de l'hôpital, qu'on appelait par plaisanterie Kolmohof (par analogie avec Péterhof), au milieu de fleurs merveilleuses montait jusqu'au ciel un grand jet d'eau. Le jour était tout simplement élégant, le jet d'eau était élégant – c'était le centre de ce jour, incarnation de la fête. Des gouttelettes volaient comme des étincelles de feu d'artifice. Partout régnait une tranquillité, un apaisement dominical. Et seulement, les hauts-parleurs faisaient entendre, à la place de la musique lyrique qu'on aurait attendue, le son de marches guerrières, alternant avec le discours, sans cesse répété, de Molotov... »

[Extrait du journal de Liova]

« 22 juin 1941.

Avant-hier nous sommes allés à Laouko – la frontière avec la Finlande sur la voie ferrée Vyborg-Helsinki. Il n'était venu à personne l'idée d'une guerre avec l'Allemagne. La nuit on s'est occupé d'armer les bunkers de mitrailleuses. Je suis commissaire politique suppléant, L.V.N. (lunette de vision nocturne) et C.E. (chef d'escouade)¹. À 23 heures on a vu les premiers bombardiers ennemis : 6 appareils qui volaient vers Léninegrad. »

Chapitre 5

Entre les branches vertes un visage rouge

[Extrait des récits de Liova]

« Eh bien, un jour nous avons su par la radio que la guerre commençait. Et quand on me demande : *Mais comment s'est passée la guerre pour toi ?* ou : *Combien de fois tu t'es battu ?*, eh bien, ce que je peux répondre, moi, c'est dès le premier jour et même dès la première minute que je me suis trouvé sur le front, en première ligne. C'est là que nous avons construit des fortifications, et ce sont ces fortifications qu'au premier jour de la guerre nos combattants ont occupées. On appelait cela des *avant-postes de combat* – c'était la première ligne de retranchement. Devant s'étendait une zone

¹ En russe : ПНВ, прицел ночного видения, et КО, командир отделения. Mais cette traduction de sigles anciens, surtout la première, reste à vrai dire hypothétique.

neutre, puis il y avait la frontière et, derrière la frontière, commençaient déjà les retranchements finlandais. Si bien que le premier jour de la guerre nous étions en première ligne.

[...] Au début, rien n'a changé pour nous, à part qu'il y avait de temps à autre ces avions [...]. Oui, on était là dans nos fortifications, que nous avions construites pendant l'hiver, les tranchées et les gourbis où nous vivions, etc.

Je me rappelle très bien ce jour tout au début de la guerre où pour la première fois j'ai vu arriver des blessés, couverts de sang. Je vivais dans un des gourbis de notre compagnie ; elle se trouvait à moins d'un kilomètre de la ligne de front. Aujourd'hui je ne peux plus dire exactement la distance, en tout cas, pas moins de cinq cent mètres, pas plus d'un kilomètre. Un jour nous avons entendu, ce n'était pas la première fois certainement, nous avons entendu les Finlandais canonner notre première ligne. Nous étions occupés au montage-démontage des mitrailleuses – des trucs comme ça. Nous avions beaucoup de novices et il fallait les instruire.

Les explosions d'obus se sont rapprochées de nous. À cette époque je commandais une des sections, et j'ai donné l'ordre de se mettre à l'abri. Tous se sont mis à l'abri, mais l'un des soldats, Grebniov, ne l'a pas fait. Bon, j'ai sauté dehors, je regarde : pas de Grebniov. Ensuite j'ai regardé du haut de notre gourbi, il avait un mètre, peut-être deux de hauteur (et tout cela dans la forêt, une forêt clairsemée, des pins pour la plupart). Eh bien, sur le gourbi – allongé à même le toit – dort Grebniov. Nous avons beaucoup ri de ce que, quand avait commencé la canonnade, Grebniov, sur un endroit aussi en vue, était allongé en train de dormir.

Et un tableau que j'ai eu du mal à oublier... À côté de nous passait un chemin. Un chemin de terre, qui supportait le passage de télégues ou de machines. Pas une route goudronnée, mais un chemin vicinal, de forêt. Il menait du côté de la frontière. De là je vois trois hommes arrivant de notre partie de la frontière, et l'un d'eux avait le visage couvert de sang. Peut-être était-ce une blessure très superficielle ; il marchait seul ; on n'avait pas besoin de le transporter, mais ... c'était quand même terrible à voir. Peut-être le second était-il aussi légèrement blessé mais, l'un d'entre eux au moins n'avait pas de blessure et, selon moi, c'étaient ces deux-là qui conduisaient, aidaient à marcher leur camarade blessé. Il s'appelait Ilarionov – ou simplement Larionov.

C'est alors que j'ai compris que la vie tranquille était finie. »

Chapitre 6

« L'espionne »

[Extrait du récit de Lilia]

« Il s'est passé quelques jours, et les premiers bombardements ont commencé. Kolmovo s'agitait dans tous les sens comme une fourmilière qu'on aurait dérangée. On a vu arriver une quantité de réfugiés de Pskov, de Staraïa Roussa et d'autres lieux, situés plus à l'ouest et au sud-ouest de Novgorod. Sur le terrain de l'hôpital on rencontrait beaucoup de visages inconnus. À la radio on invitait à la lutte contre les espions ennemis, les *lazoutchiks*, les indicateurs, qui, à juger d'après la précision de la chute des bombes sur les objectifs importants, de façon évidente, étaient nombreux.

Le peuple, que, bien avant la guerre, le parti et le gouvernement appelaient à la vigilance et qui sans cesse tâchait de démasquer les ennemis – 5^e colonne, saboteurs, espions (cela apparaissait dans quantité d'affiches, films, livres, journaux) – scrutait avec attention chaque visage nouvellement apparu.

Environ cinq jours après le commencement de la guerre, dans l'une des ruelles de Kolmovo, j'ai vu un étrange attroupement. Il y avait là des adultes et des enfants. Ils criaient quelque chose en montrant du doigt une femme au teint basané, habillée de vêtements bariolés, et qui tenait dans ses mains un paquet de forme ovale, semblable à un enfant enveloppé dans une couverture. Je me suis vite approchée. La femme qui se trouvait au centre de l'attroupement était petite, maigre, avec un châle à fleurs, elle criait aux gens qu'elle était réfugiée de Moldavie, qu'elle n'était pas tzigane, mais moldave, que son mari était à l'armée et que sans doute on l'avait tué, qu'elle avait un nourrisson, etc., etc.

Les gens qui l'entouraient, ne cessaient de se multiplier. De la foule tout à coup est sorti un solide gaillard d'environ trente-cinq ans qui s'est mis à hurler : *Ne la croyez pas ! Je sais parfaitement que c'est une espionne allemande ! C'est une espionne et une saboteuse. Vous ne voyez pas, elle est toute noire, elle n'est pas de chez nous, ce n'est pas une Russe !* Et tendant la main vers la femme, il la saisit par son châle. La femme hurla : *Ne me touchez pas, ne me touchez pas ! Ne touchez pas mon enfant !*

Mais voilà que des dizaines de mains se tendaient vers elle, lui arrachaient son vêtement et la jetaient par terre avec le paquet dans

lequel probablement il y avait l'enfant. Et en même temps ils criaient : *Il n'y a pas d'enfant là-dedans ! Elle ment ! C'est une espionne !*

Ne pouvant supporter cette scène de cauchemar, j'ai pris la fuite. Ensuite des enfants m'ont raconté qu'on l'avait rouée de coups, qu'on lui avait donné des coups de pied, et quand elle ne remuait déjà plus, la milice était arrivée et l'avait emmenée on ne sait où, couverte de sang, sans mouvement, et avec elle le paquet dans lequel se trouvait l'enfant (?). »

Chapitre 7

« Une vie presque paisible »

[Extrait du journal de Liova]

« 23 juin – 20 juillet. Je suis toujours au même endroit, à environ 2 km de la frontière. Parfois je vais voir les autres sections à 3-4 km (!), je mène mon travail de politique et de komsomol. Dans notre coin tout est calme. Parfois, la nuit, notre artillerie se met en mouvement : celle des Finlandais reste silencieuse, sauf de temps en temps un mortier, et cela tombe dans les marais. Il fait très chaud, souvent nous allons nous baigner dans une petite rivière. La nourriture est bonne et régulière, trois fois par jour. On peut acheter des bonbons et d'autres choses. Bref la vie en général est presque *paisible*, il y a même des concerts. »

[Extrait des récits de Diéba]

Les tracts allemands

« Tout au début de la guerre, nous, étudiants de première année, on nous a rassemblés, et pourquoi ? il fallait prendre notre service. Dans le premier institut de médecine, il y a quelques bâtiments, mais, selon moi, c'était le premier bâtiment, au troisième étage peut-être, ou quelque part ailleurs. Il y avait une salle immense, comme celles qu'on utilise pour les assemblées, les meetings, les conférences, sûrement, une salle bien équipée, la salle Lénine. Salle Lénine. Telle que je me la rappelle : il y avait une plaque, peut-être est-elle toujours là, c'est là qu'une certaine année avait parlé Lénine. Et nous voilà, les komsomols, on nous prie d'entrer, dans la salle de

Lénine, tous dans la salle de Lénine. Nous sommes arrivés dans la salle Lénine, il y avait là des lits. Oui, ni pupitres ni chaises, simplement des lits. Des lits de fer, banals. bien serrés. Et on nous a donné l'ordre d'y passer la nuit. Nous tous. Et nous étions nombreux : car on avait rassemblé là toute la première année, c'était beaucoup, c'étaient vraiment par flots qu'on arrivait là. Et dès qu'il y avait une alerte aérienne, tous de courir en bas. Quand arrivaient les avions allemands, rien de particulier, ils déversaient des tracts qui portaient ces mots, nettement, clairement : *Habitants de Léninegrad – RENDEZ-VOUS ! Sinon vous ... ha-ha-ha et ha-ha-ha, etc., etc. Votre ville est incapable de résister – Rendez-vous ! Rendez-vous, c'est tout !* On nous a donné l'ordre de ramasser ces tracts. Pas de les lire, non, mais de les remettre à notre – eh bien, notre brigadier, notre supérieur, il y avait là un komsomol qui remplissait cette fonction. Il fallait les lui remettre dans les mains. Ce que nous faisions : on les lui remettait et on allait se coucher. Nouvelle alerte aérienne et tout recommençait.

Manka avait peur. Elle me fait de la peine encore maintenant, mais je ne le lui rappelle jamais, jamais. Voilà, une alerte aérienne, nous descendons en courant – pourvu qu'il ne reste pas de tracts par terre – et elle et moi et tous, nous nous précipitons en bas : pour elle, la pauvre, c'était terrible. Et puis nous retournons nous coucher, pour combien de temps ? Jusqu'au matin ? Peut-être que nous allons pouvoir dormir un peu et notre petite, elle est aujourd'hui toujours aussi petite, elle n'a pas grandi : petite, maigrelette, un peu bossue – elle est encore comme ça, elle a peur. Et moi je suis déjà enfouie sous ma couverture et la voilà qui vient vers moi et s'allonge près de moi : *Dormons ensemble ! Allons, dormons ensemble, alors on n'aura pas si peur, c'est vrai...* Elle avait une sorte de pelisse fourrée avec elle, je crois. Et moi j'avais un pauvre petit manteau, mais c'était tout de même un manteau. Bon : nous nous sommes couchées l'une à côté de l'autre, on s'est couvertes comme on pouvait... Et c'est comme ça que nous avons vécu la guerre dans ses débuts... »

Chapitre 8

Alerte aérienne, la cave

Début juillet 1941

Dans la mesure où, dès le début juillet, ont commencé des bombardements fréquents et violents (ils bombardaient en général la base aérienne, qui se trouvait sur la rive opposée du Volkhov, mais les bombes tombaient aussi sur le terrain de l'hôpital), la direction de l'hôpital, et même nos parents nous forcèrent, nous les enfants, à passer la nuit dans un « abri sûr contre les bombardements » – la cave du bâtiment des femmes.

Et les soirs, quand il commençait à faire sombre, une bande d'enfants de différents âges descendaient à la cave avec sous le bras leurs affaires pour dormir. Nous nous installions dans les lieux habitables avec les occupants ordinaires de la cave. Seulement, à la différence de ces habitants qui dormaient dans des lits, nous nous nichions sur le sol de ciment, sous les tables, sous les lits, dans n'importe quel coin retiré. Naturellement, les enfants de mon âge, et bien sûr moi, nous ne voulions pas nous cacher comme « des souris dans leurs trous » mais il ne fallait pas désobéir « à ces trouillards d'adultes ». Et nous, en maugréant, donnant l'image « d'enfants obéissants », nous descendions au sous-sol et nous nous étendions sous la table d'une vieille dame très gentille, qui était arrivée de Biélorussie peu avant la guerre.

Au bout d'une demi-heure passée sous la table, sur le sol cimenté, en ayant assez de l'humidité, de la chaleur étouffante et de cette oppression, qui agissait sur les vieilles voûtes du plafond, toute notre compagnie – filles et garçons surtout de mon âge – tout doucement nous quitions le sous-sol et gagnions les « vastes espaces de Kolmovo ». Là nous trouvions la fraîcheur de l'air, embaumé du parfum des fleurs, et nous nous hâtions de le respirer avidement. Le ciel de juin était sombre, dans sa partie occidentale à peine signalé par une bande violette, qui disparaissait peu à peu. Comme un appel scintillaient les grandes étoiles des nuits d'été.

Nous voyions les bombardements sur l'aérodrome qui se trouvait sur la rive opposée du Volkhov. Là se trouvaient de petits avions de chasse. Avant la guerre, c'était une université d'été, et les étudiants, des gars sympathiques, le soir, traversaient en barque le Volkhov pour danser au son d'un phonographe avec les filles du Komsomol. Maintenant il n'y avait plus de danses. La nuit nous

voyions brûler un hangar sur cette rive du Volkhov. Il nous arrivait de pouvoir observer les combats aériens quand nos « petits faucons » tiraient leurs balles traçantes, illuminant les ténèbres de la nuit. À terre on voyait brûler nos chasseurs abattus. On voyait et on pleurait sans cacher nos larmes.

Et malgré tout ce cauchemar, nous respirions à pleins poumons, on voulait avoir le sentiment que nous participions à ce à quoi on ne nous permettait pas, nous les jeunes, de participer. On voulait se battre et même être abattus, brûler avec nos aviateurs, dans nos chasseurs, on voulait battre, battre les Allemands. Même simplement ainsi, sans armes – avec nos poings sur leurs gueules ignobles...

Mais vers le matin, quand dans le ciel, à l'est, apparaissait, encore à peine visible, le trait rose de l'aurore et que cette immense euphorie laissait la place à la somnolence, bon gré mal gré, il fallait rejoindre notre tanière humide et étouffante. Peu à peu on s'est habitué au signal : « Alerte aérienne ! Alerte aérienne ! Alerte aérienne ! » Mais nous, qui ne comprenions pas que tout ce qui se passait autour de nous était menace de mutilation, de mort et pas pour quelqu'un d'autre, mais pour nous, nous n'avions pas peur. Nous ne craignions rien et courions dans Kolmovo jusqu'à l'aube. Et, au petit matin, nous descendions sans faire de bruit dans la cave, nous nous couchions sur nos grabats, nous nous enfouissions dans nos couvertures et nous dormions jusqu'à environ huit heures. Le matin il fallait libérer la place pour les nourrices et donc, prenant sous le bras nos affaires de nuit, nous rejoignions nos parents « fatigués mais contents ».

Nous étions considérés comme des enfants adultes, des pionniers, et c'est pourquoi avec les komsomols on nous recrutait pour différentes tâches, indispensables en ce pénible temps de guerre. D'ailleurs le mot « recrutait » n'est pas tout à fait adéquat. C'est dans la joie et la fierté qu'avec les autres enfants plus âgés et les adultes nous creusions des tranchées, des abris contre les bombardements, nous transportions du sable contre les bombes incendiaires, nous aidions à la cuisine. Et tout cela se faisait avec enthousiasme. Tous (je pense à mes amis, adolescents) nous vivions dans une sorte d'euphorie que nous n'avions jamais éprouvée auparavant, et toute cette nouvelle vie s'offrait à nous, qui avions lu des livres d'aventure, comme quelque chose qui ressemblait à un jeu très séduisant.

Un jour on nous a chargés d'aider une nourrice – une jeune fille en blouse sale, une blouse comme celle d'un marchand de légumes, qui avait été blanche – à transporter des enfants d'une pouponnière – une petite maison à un étage – au sous-sol de la partie en pierre du pavillon des hommes. Il y a de cela déjà soixante-quatre ans. De jeune adolescente de treize ans je suis devenue une vieille femme, ayant traversé les difficultés d'une longue vie mais cette impression, cette horreur, cette puanteur qu'on ne pouvait comparer à rien, je les ai gardées en moi jusqu'à maintenant.

Nous sommes entrés, les enfants et moi, dans le logement, et aussitôt, on s'est bouché le nez. Impossible de respirer. Éclairée par le soleil de juin, sur des lits bas de planches, s'agitait une masse composée d'êtres où il était difficile de reconnaître des petits d'homme. Ils étaient tous maigres au point de ressembler à des squelettes animés de faibles mouvements. Leurs petits ventres, leurs dos et leurs frimousses étaient rouge cramoisi. Leurs petits yeux étaient ternes, n'exprimant rien. Certains d'entre eux avaient la bouche closes par des tétines, ceux qui n'en avaient pas avaient la bouche grande ouverte. Certains qui étaient un peu plus vigoureux, poussaient de petits cris, les autres (la majorité) râlaient. Ils étaient là, tout mouillés, dans l'urine et les excréments. Notre tâche était d'essuyer chacun d'eux avec un linge sec et, les enveloppant dans un autre linge « propre » – un linge gris jaunâtre repassé –, de les transporter dans un « lieu sûr » au sous-sol du pavillon des hommes, où les attendaient de petits lits du même type.

Le 13 juillet, jour de mon anniversaire, les bombardements sont devenus beaucoup plus violents. Les Allemands, qui avaient apparemment reçu de fausses indications de pointage, ont bombardé ce qu'on appelait la « poudrière » une longue grange en briques à un étage, qui se trouvait sur un vieux mur de couvent déjà détruit, pas loin de l'endroit où nous logions. Sur cette « poudrière » circulaient des histoires différentes. On racontait que, pendant la guerre civile, c'était un magasin à poudre. Et encore maintenant il était entouré de barbelés. Nous, les enfants, naturellement, nous avons cherché ce qu'il y avait dans ce vieux bâtiment décrépit, mais nous n'y avons rien trouvé d'intéressant hormis des gravats et des bouts de fer rouillés. Il est possible que les Allemands, remarquant sur les rapports de leurs services de renseignements le mot « poudrière », aient décidé qu'il s'agissait d'un dépôt de munitions.

Et ils ont bombardé ce qu'on en voyait. La direction de l'hôpital, le médecin principal, un brave homme tout à fait honnête, Léon Grigoriévitch Lioubimov, ses adjoints et les responsables des différents services, s'étant consultés, s'adressèrent aux autorités du Parti de la ville, de la région et même à Clément Efrémovitch Vorochilov, qui à cette époque se trouvait à Novgorod, pour demander l'autorisation d'évacuer mille deux cents malades psychiatriques. Le légendaire commissaire national, regardant fixement Lioubimov, droit dans les yeux, lui dit :

« Si je me souviens bien, vous êtes communiste et même député ! Et c'est ainsi que vous osez semer la panique ! Nous allons devoir vous retirer votre carte du Parti ! Novgorod ne se rendra pas à l'ennemi ! Souvenez-vous-en ! »

Chapitre 9

Allemands et enfants

15 juillet 1941

À trois-quatre kilomètres de Kolmovo, dans les environs de Novgorod, se trouvait une distillerie de spiritueux et d'eau-de-vie. La chose s'est passée entre le 15 et le 17 juillet. On a vu accourir à Kolmovo une femme toute ébouriffée qui criait : « En ville ils ont bombardé la distillerie, il y a un incendie, et une quantité de bonnes choses sont en train de brûler ! Il y a du sucre, en poudre et en morceaux, et de la farine et de l'alcool. Courez vite là-bas, avant que les gens de la ville (de Novgorod) ne raflent tout ! »

Pour les denrées alimentaires, à l'époque, ça allait très mal. Le sucre, on se contentait d'en rêver... Et donc les gars de Kolmovo se ruent dans la ville, avec des emballages pour les produits. Sur le terrain de la distillerie, où l'incendie n'avait pas encore cessé, les enfants de la ville, les locaux, faisaient la navette, essayant de mettre la main sur tout, même ce qui avait été brûlé, mais qui quand même était précieux. Les gamins de la ville, naturellement, n'étaient pas contents de la « concurrence » de ceux de Kolmovo. D'où quelques foyers de rixe. Et soudain est apparu un avion allemand. Il a fait quelques tours en rase-mottes, volant tellement bas qu'il était impossible au pilote non seulement de ne pas compter, mais même de ne pas examiner avec attention chacun des enfants. Et voilà que,

après avoir fait encore un tour, le pilote s'est mis à mitrailler les enfants qui s'entassaient sur le lieu de l'incendie et tous ont été tués.

Chapitre 10

Épouvante

19-20 juillet 1941

Mi-juillet, vers le 14-15, circulaient à Kolmovo des rumeurs selon lesquelles tout ce qu'il y avait eu jusque-là, bombardements, mitraillages et tout le reste, c'était des bêtises. Et voilà que le 20 juillet il va se produire quelque chose, une chose qu'on ne pourrait voir qu'en enfer. Les adultes croyaient que ce vingt-quatre juillet, ce serait le début de la « fin du monde ». Mes parents disaient (d'une certaine façon, ce n'était pas confirmé) que c'était des bêtises, le délire de vieilles gens illettrées, mais tout de même en insistant davantage, ils m'ont poussée au sous-sol.

Entre enfants nous nous étions mis d'accord pour sortir du sous-sol non pas comme d'habitude à 10 heures, mais plus tard quand les adultes seraient allés se coucher. Et voici que, passant à minuit et demi du sous-sol à la surface (dans la nuit du 19 au 20 juillet), en regardant autour de nous et en examinant le ciel semé d'étoiles brillantes, nous n'avons rien vu d'inattendu, rien qui ne ressemblât à la nuit précédente. Comme avant, on voyait des combats aériens, des flots de balles traçantes, et quelque part, au loin, les explosions de bombes et on entendait ces tirs d'obus, insupportables, térébrants, qui suscitaient non la peur, non, mais une sorte d'angoisse serrant le cœur. Ce n'était pas étonnant car tous, nous savions que les Allemands approchaient, étaient déjà presque aux portes de Novgorod.

Et c'était déjà minuit moins dix, déjà minuit moins cinq, rien de particulier, pas d'« enfer », non, on n'en voyait même pas la couleur. Nous, les enfants, nous étions là, dans les ténèbres de la nuit. Autour, pas trace de feu, du camouflage. Les fenêtres étaient voilées, et nous étions là, à attendre on ne sait quoi, que se réalisent les délires des « vieilles gens illettrées ». N'était-ce pas stupide ? Nous étions des pionniers et nous n'avions pas à croire à je ne sais quelle mystique, quelle qu'elle soit. Peu à peu l'ennui est venu et nous avons eu envie de dormir. Nous nous sommes préparés à regagner notre sous-sol...

Soudain, exactement à minuit, a commencé quelque chose d'inimaginable. Avant cet instant, nous, très sincèrement, nous ne craignons rien, ni les explosions des bombes, ni les tirs, ni le sifflement des bombes incendiaires, mais alors !

Ce n'était pas de la peur, c'était une PEUR qui ne pouvait se comparer à rien, qui nous plongeait – pauvres petits sots – dans quelque chose d'extraordinaire, énorme, terrible, sans pitié. Soudain tout est devenu incroyablement lumineux, beaucoup plus lumineux que la lumière d'un jour ensoleillé. Le ciel s'est illuminé et tout alentour. Et en même temps a retenti un bruit déchirant l'âme. C'était une sorte de hurlement d'une puissance incroyable, comme d'une bête sauvage. Au début ce hurlement venait de quelque part dans les hauteurs, ensuite peu à peu il a commencé à se déplacer vers le bas, à descendre plus bas, toujours plus bas. Ensuite la lumière s'est concentrée sous la coupole d'un parachute énorme et lumineux, qui venait on ne sait d'où et auquel était suspendu une sorte d'objet très grand, noir, piriforme. Nous l'avons deviné, c'était une bombe à retardement de dimension colossale. La lumière et le bruit ont continué jusqu'à ce qu'une énorme explosion ait retenti quelque part dans les environs lointains de Kolmovo, dans la région du vieux cimetière du monastère.

À part nous, les enfants qui s'étaient échappés la nuit de l'abri anti-aérien, tout autour il y avait beaucoup d'adultes, à différents degrés terrifiés par ce qu'ils avaient vu. Maman, sans un mot, sanglotait, le visage contre la poitrine de mon père...

[Extraits du journal de Liova]

« 21-30 juillet. On a été transférés aux avant-postes. Mais même ici c'est calme, seulement la nuit personne ne dort – tous sont à leur poste. Le reste du temps, tout est comme avant (j'ai travaillé au renforcement de la défense, etc.). Je continue à beaucoup lire, j'écris beaucoup dans mon journal, quand il fait jour, presque chaque jour. Je me suis lié d'amitié avec Fedia Vassiliev. »

« 31 juillet. Le matin nous est arrivé un nouveau détachement pour la relève. D'abord il est arrivé trois hommes, nous sommes partis. À ce moment un groupe de Finlandais est tombé sur eux, après avoir coupé sous leurs yeux les barbelés (c'était dans la forêt,

les barbelés à deux mètres de la mitrailleuse). Quand le chef du détachement a ouvert le feu sur eux (dans la forêt), les Finlandais »¹

« 4-6 août – tentative d’attaque. »

Chapitre 11

Les Allemands et la Madone à l’enfant

Août 1941

[Extrait du récit de Lilia]

« Trois semaines après cette conversation de Lioubimov avec Vorochilov, les Allemands ont occupé Novgorod la Grande, et avec elle, bien sûr, Kolmovo. Tous les malades mentaux jusqu’au dernier – mille deux cents –, ils les ont transportés sur les rives du Volkhov, ils les ont rangés au bord la rivière et les ont exécutés à la mitrailleuse. C’est ce que nous a raconté le délégué du Parti à l’hôpital Bystrova, Anna Ivanovna, une personne tout à fait digne de foi, honnête, une bonne personne, qui avait vu cela de ses propres yeux, mais avait eu le temps de s’enfuir de Kolmovo et de Novgorod, de traverser Tikhvine, vers l’arrière. À Tikhvine elle a pu retrouver notre famille et a passé quelque temps chez nous. Voici ce qu’elle a raconté :

Les Allemands ont envahi la ville le 5 août. Ils fonçaient en moto sur la chaussée de Léninegrad, qui bordait le faubourg de Léninegrad ou, comme tous l’appelaient *le Petit faubourg*. Le long de la chaussée couraient les habitants du faubourg avec leurs vieux parents et leurs petits enfants, portant quelques pauvres petits objets. Les Allemands, sans descendre de leurs motos, mitraillaient ces malheureux fuyards, sans égard pour le sexe ni pour l’âge. Tous les bas-côtés de la route étaient parsemés de cadavres d’adultes, de vieillards et d’enfants. Mais ce qui a été le plus affreux de tout, c’est le Pont. Le célèbre Pont de Novgorod sur le Volkhov, qui depuis longtemps unissait Sofiiskaïa et le quartier commerçant de la ville. Ils l’ont bombardé, et j’ai vu de mes propres yeux, racontait en pleurant Anna Ivanovna – sur les débris du pont, sautant d’un bloc à l’autre, sur les bouts de pile qui dépassaient, courir des gens, des femmes avec leurs nourrissons et leurs petits enfants dans les bras,

¹ Phrase interrompue. [Note de l’auteur]

des vieillards. J'ai vu, de mes yeux vu, les Allemands tirer sur eux à la mitrailleuse. J'ai vu une femme, jeune et belle, un enfant dans les bras, sauter d'un bloc à l'autre, et, en poussant un grand cri, tomber dans le Volkhov, abattue par une balle allemande ! »

Chapitre 12

Le sauvetage dans la péniche

[Extrait des récits de Lilia]

« On savait de quelle façon devait finir pour nous, maman, papa et moi, le séjour à Kolmovo. Vraisemblablement les Allemands nous auraient fusillés, comme la charmante infirmière Svetlana Ryjik avec Machenka, sa petite fille de trois ans, ou ils nous auraient pendus dans un camp de concentration, comme le directeur de l'hôpital, un homme excellent, un communiste au sens le plus pur de ce mot, Léon Grigoriévitch Lioubimov.

Mais le 2 août on a convoqué mon père au comité militaire de la ville et on l'a mobilisé. Il a reçu son grade de capitaine du service médical, son équipement et son affectation dans un service hospitalier de triage des évacués, qui à cette époque se trouvait à Boksitovorsk, à soixante kilomètres de Tikhvine. Le chef du comité militaire s'est montré vraiment brave. Sachant que mon père avait une famille, il lui a proposé (en emmenant maman et moi) de se rendre en voiture de poste à son affectation : d'abord à Volkhovstroï, en péniche automotrice, ensuite à Tikhvine, en train et, de là, à Boksitogorsk.

Le plus dangereux était, bien sûr, le voyage sur le Volkhov en péniche. La péniche qui de l'air, évidemment, ressemblait à un tout petit insecte, les Allemands la mitraillèrent jusqu'à la moitié du voyage, sans arrêt. Nous, habitués aux bombardements interminables de Kolmovo, comprenant parfaitement que dans une situation la plus compliquée rien ne dépendait plus de nous – nous ne pouvions ni chercher refuge dans un abri antiaérien ni fuir on ne sait où – nous restions tranquillement assis dans la cabine et nous attendions *notre Destin*. Dans ces moments-là je lisais Jules Verne, *Voyages et Aventures du capitaine Hatteras*, mais sans succès, nos *aventures suffisaient*. C'est que notre *vaisseau* d'une minute à l'autre pouvait s'envoler dans les airs.

Nous sommes partis de Novgorod nous avons navigué à midi, et à la nuit l'ouragan de bombes s'est calmé peu à peu. Ni le matin ni le jour suivant, nous n'avons été mitraillés. Les Allemands étaient pour le moment encore assez loin de ce territoire.

Arrivés en train de Volkhovstroï à Tikhvine, dès la première minute, nous étions perplexes, ne sachant pas ce qu'on allait devenir, où on allait loger. La gare et la place autour étaient pleines de gens qui avaient fui les villes, les bourgs, les villages déjà occupés. Il ne pouvait être question *d'un toit au-dessus de la tête*.

Soudain, comme par un coup de baguette magique, de la foule se détache une femme dans les quarante ans qui crie : *Docteur ! Docteur, cher docteur !*, avec des sanglots mêlés de rire hystérique, qui se jette sur la poitrine de mon père. C'était une ancienne patiente de papa, sortie de l'hôpital avant la guerre. Elle s'appelait Maria Ivanovna. Jamais je n'oublierai cette personne si bonne, si pleine de délicatesse ! Elle vivait avec son fils de 11 ans, Lioni, dans une petite maison en bois avec un potager et un jardinet. C'est de telles maisons en bois, la plupart bien sûr à un seul étage, que se composait à cette époque toute la ville de Tikhvine. Et c'est seulement au centre de la ville que s'élevaient des maisons en pierre de deux ou trois étages et que se détachait le bâtiment blanc des halles.

Nous nous sommes installés dans une grande chambre que Maria Ivanovna appelait *la salle*. Mon père dès le lendemain se rendit dans une voiture de passage au lieu de son affectation et ma mère alla aux services de santé municipaux et au bureau de recrutement, puisqu'elle était mobilisable et devait se faire enregistrer. Elle rentra tard le soir. D'abord je ne l'ai pas reconnue. Elle portait une vareuse avec une attache dans la boutonnière. Dans les bras elle tenait un manteau et encore une sorte de paquet avec son équipement.

Et voilà ! Et maintenant maman est dans l'armée. Cela veut dire que je serai complètement seule ! Qu'est-ce que je vais faire ? Des enfants de la ville je ne connais que Liona, le fils de la logeuse... »

Chapitre 13

Une moitié de Novik

[Extrait des récits de Liova]

« Maintenant il faut dire ce qui se passait plus loin. Notre section et peut-être aussi toute la compagnie était passée en première ligne. Et moi à ce moment j'étais responsable de l'organisation des Jeunesses communistes de la compagnie. Il y avait là des détachements en service militaire, et pour la ligne Komsomol, il y avait le responsable de la compagnie et quand nous sommes passés en première ligne, là les tirs sont devenus plus fréquents, il y a eu des victimes et, parmi eux, a été tué ou blessé celui qui commandait la section. »

[Extrait du journal de Liova]

7-15 août. On m'a transféré à la 1^{re} section, qui n'a plus de chef de section (il est tombé malade). Maintenant je suis avec Novik. La situation est presque comme avant, calme. Je suis souvent à l'arrière – pour les affaires du K.S.M.¹, chez l'instructeur politique ou pour la poste. Dans les jardins beaucoup de baies, j'essaie de ne pas en laisser une.

[Extrait des récits de Liova]

« Je servais dans une compagnie de mitrailleuses. Dans chaque compagnie il y a trois sections : deux sections en première ligne, une section en quelque sorte en réserve et nous avons dans la section de mitrailleurs trois détachements : le premier est joint au premier détachement de fantassins, et ainsi de suite, si bien que si un chef de section s'en allait, on devait puiser dans l'effectif de la compagnie pour le remplacer. Et moi qui à ce moment étais un jeune sergent, quand un des chefs de section est parti, on m'a nommé chef de cette section à sa place, malgré mes charges au komsomol.

Jusqu'à ce moment nous étions dans cette situation : à 500 mètres de la première ligne. Le chef de section devait contrôler ses groupes, et les placer : soit en première ligne, soit à l'arrière. Ils changeaient,

¹ K.S.M. : Komsomol, Union de la jeunesse communiste.

pendant quelques jours l'un était à l'avant, ensuite on le déplaçait à l'arrière, et l'autre venait sa place, c'était comme ça. Si je donne tous ces détails, c'est parce qu'il y a un rapport avec ma blessure...

[...]

Donc, un jour je suis venu contrôler les choses, la position des postes, des mitrailleuses. Les mitrailleurs avaient leur corps particulier, un poste enterré, où se tenait le nid de mitrailleuses. La mitrailleuse est une arme terrible si on la compare, disons, avec le fusil-mitrailleur, et d'autant plus avec un fusil ordinaire. Et je suis arrivé là, dans ce groupe, et son chef (je l'ai rencontré là pour la première fois – comme remplaçant du chef de section) est venu avec moi me montrer leur disposition, comment en étaient les choses, si les mitrailleuses fonctionnaient bien, et pour les hommes, s'ils ne dormaient pas là (il y a toujours quelqu'un qui doit être de garde, vingt-quatre heures sur vingt-quatre.) Il nous fallait être avec eux – pour être exact, avec deux des mitrailleuses, la troisième était en deuxième ligne.

Moi, je ne connaissais pas la forêt, ce n'était pas mon domaine, je ne suis pas du pays, je n'avais pas de place particulière jusqu'à ce qu'on m'ait fait remplaçant du chef. Je m'en souviens encore, il est venu me chercher pour me montrer comment allaient les choses à droite. Et nous sommes allés le long des retranchements, et j'ai entendu le mortier des Finlandais. Le mortier finlandais, ce n'est pas un canon. Le son est tout à fait différent. Le mortier, s'il est seul, un mortier seulement, c'est comme un cri, comme : *Ê ! Ê ! Ê ! Ê !* Mais là c'était quatre mortiers, pas en même temps mais l'un après l'autre. Et du premier au quatrième tir, la première mine n'a pas encore éclaté, elle est en l'air, elle poursuit son chemin, le tir en haut, mais elle vole, elle fait un tel...

[L'enregistrement s'interrompt.]

N. M. : « C'était donc un bruit désagréable... »

Liova : « Oui, désagréable en particulier parce que nous savons qu'il va nous apporter la mort. Nous entendions le tir d'un mortier. Pour nous ou pas pour nous ? Au bout de quelques secondes nous savions où la mine exploserait. Voilà. Mais il ne peut pas tirer tout à la fois, il faut le recharger mine après mine, et quelques secondes après il tire, c'est-à-dire que nous entendons chaque explosion, l'une après l'autre.

Mais j'ai oublié de dire qu'à cet endroit la forêt est clairsemée, nous devons passer à découvert, mais dans la tranchée, de façon que les Finlandais ne pouvaient voir de nous que la tête et les épaules. Au premier tir de mortier nous nous sommes accroupis dans la tranchée. Je me suis tranquilisé quand j'ai entendu la première explosion, quelque part dans un tout autre endroit, pas proche de nous. J'ai compris qu'ils ne tiraient pas sur nous. Et cela voulait dire, peut-être, qu'ils ne nous avaient pas vus mais au moins le tir du mortier n'était pas pour nous.

Et à ce moment s'est produit un tir assourdissant. Tout à côté. Je regarde... Le chef de la section s'appelait Novik. Son nom, je ne m'en souviens pas, il était Biélorusse. Je regarde – Novik est tombé, moi aussi je suis tombé et, en tombant, je vois que Novik était par terre... plutôt une moitié de Novik, la moitié supérieure du corps avait été arrachée. Ses jambes, je ne les voyais plus, elles étaient quelque part plus bas, et il était là, sans jambes. J'ai eu le temps de voir ça avant de tomber. J'ai perdu connaissance. Ou bien est-ce que j'ai vu ça après avoir repris connaissance ? »

[Extrait du journal de Liova]

« J'avais l'impression que j'étais en train de mourir, je reprenais difficilement conscience et j'ai rassemblé mes dernières forces pour faire en courant les 100 mètres qui me séparaient des miens. Je tremblais de tous mes membres, j'essayais de boire – j'avais presque perdu le souffle. Je ne savais plus si j'étais resté en vie. L'inspecteur sanitaire m'a bandé de la tête jusqu'aux pieds, ne restaient libres que le bras droit et une jambe. On m'a enlevé tous mes vêtements, nulle part où fourrer ma carte du komsomol – on l'a transmise au régiment du secrétaire responsable du V.L.K.S.M.¹. On m'a transporté sur un brancard ; j'ai mal partout, surtout au bras, mon œil gauche ne voit plus, j'ai des bruits dans les oreilles, je n'entends presque plus rien. Dans le fourgon jusqu'au P.M.B. (poste médical du bataillon)², là on m'a fait boire du thé chaud et sucré, on m'a emmené au P.M.R. (poste médical du régiment)³. Je me suis endormi. »

¹ Union communiste léniniste pansoviétique de la jeunesse, nom complet et officiel du Komsomol.

² En russe : БПМ, «бatalьонный пункт медицинской (помощи)».

³ En russe : ППМ, «полковой пункт медицинской (помощи)».

[Extrait des récits de Liova]

« Il me semblait être resté pendant quelques secondes sans connaissance, mais les médecins disent que, quand quelqu'un reste sans connaissance, il ne peut en évaluer la durée. Quand il revient à lui, pour lui il ne s'est passé qu'un court instant. Et c'était comme ça pour moi ...

Ma première pensée a été de sortir de là au plus vite... Ah ! J'avais oublié de dire que nous longions la première ligne de tranchées et qu'au bout de quelques mètres, il y avait eu cette explosion. Et ensuite je n'arrêtais pas de me demander : *Qu'est-ce qui m'a blessé : une mitrailleuse, ou cela, un mortier ? Une mitrailleuse, ça veut dire des balles, quelque part cela doit être une blessure par balles, mais si je suis tombé, si j'ai perdu connaissance et s'il y a eu cette forte explosion...* La mitrailleuse ne produit pas d'explosion. La mitrailleuse, c'est comme le fusil, à part que c'est un tir répété.

Si bien que ma première réflexion quand je suis revenu à moi, c'est qu'il fallait se tirer de là... Il y avait la tranchée qui courait le long, c'est-à-dire du flanc gauche au flanc droit de notre ligne de front. Et nous craignons qu'on puisse nous remarquer et nous tirer dessus. Et moi si je restais couché là, on pourrait... les nôtres qui étaient derrière, ils ne savaient pas ce qui s'était passé exactement... Il y avait eu l'explosion... Et je comprenais que je pouvais rester ici dans un état, peut-être pas mauvais, mais que, si je ne pouvais bouger par mes propres moyens, alors on pouvait tout simplement m'oublier : mourir non parce qu'on m'avait tué mais tout simplement parce que personne n'était venu me chercher, ne m'avait alimenté, ne m'avait soigné, etc. Bref, il faut rejoindre les miens, et les miens sont à côté et je sens que je peux marcher. La vue de Novik bien sûr m'épouvantait et j'avais peur de rester là. J'ai marché, en tout, Seigneur, nous avons eu le temps d'avancer de quelques dizaines de pas, et, quand j'ai dépassé ces quelques dizaines de pas, les nôtres étaient déjà là, il y avait là une de nos fortifications, et les gens se sont précipités à ma rencontre, et alors je n'ai plus eu à m'occuper de moi.

On m'a transporté... On m'a placé sur un brancard et on m'a mené au P.M.R., au service sanitaire. Avant qu'on m'y transporte, il fallait, si on me transportait là-bas, il fallait que j'aie avec moi tous mes documents, mon carnet personnel, que m'avait donné ta maman – ta future maman – au mois de mai de cette année-là. Alors

on a posé ce carnet sous mon tout petit oreiller : il y avait là un petit oreiller sur les civières. La carte du Komsomol – des documents il n’y en avait plus...

Encore une difficulté : il me fallait absolument faire un petit effort, et moi je suis couché sur la civière et impossible de me lever, les forces qui me restaient avaient déjà disparu pour aller je ne sais où dans la forêt, et il le fallait malgré tout. Tous les gens qui étaient là, c’étaient des hommes et il n’y avait personne de l’autre sexe, quand même j’avais vraiment honte, même s’il se produisait alors ces grands événements, bien plus importants, grâce à Dieu : en outre j’avais été blessé et apparemment on m’avait déjà bandé à l’hôpital presque trois quarts du corps. Et je me souviens... il fallait faire, tout ce qu’on pourrait, il le fallait, il le fallait. »

N. M. : « Tu t’es levé de ton brancard quand même ? »

Liova : « Oui, ils m’ont soulevé. Il me semble, j’étais à genoux. Voilà. Ensuite on m’a reposé sur la civière et on m’a porté. Jusqu’au P.M.P. – je m’en souviens, je ne sais pourquoi –, il y avait quatre kilomètres. Si ce n’est pas quatre, c’est trois. En tout cas c’était très difficile, et voici pourquoi : le terrain était très accidenté et, comme porteurs, deux soldats devant et deux à l’arrière. »

N. M. : « Tout le temps la tête en haut ou en bas ? »

Liova : « Tout le temps en haut ou en bas. Cela veut dire, quand on me porte la tête en avant, j’ai la tête en bas, ensuite quand j’ai la tête en haut, alors je glisse. »

N. M. : « C’est très douloureux ? »

Liova : « Je ne me souviens pas de la douleur, mais simplement que c’est très pénible. Et puis, ça fait mal, bien sûr.

Bref, on est arrivé au bout de ce voyage, et je suis arrivé au poste médical du régiment. Ensuite tout a été aussitôt tranquille et convenable, pour ainsi dire. Je suis resté là quelques heures pour les premiers soins. Il est apparu que j’avais des éclats dans les jambes, plus exactement dans la jambe gauche... Finalement toute la partie gauche du corps avait été brûlée, et surtout, grièvement, le bras et les épaules, une jambe l’était aussi, la jambe et la cuisse. Et la tête, bien sûr. J’avais très peur d’avoir reçu des éclats... Apparemment j’avais reçu des éclats dans un œil. Pour voir, je voyais, mais c’était douloureux d’ouvrir et de fermer, de cligner des yeux. Et j’ai cessé de l’ouvrir, j’étais bien obligé... Bref, on l’a bandé. Sans pansement je n’avais plus que l’œil droit, le nez et la bouche. Tout le reste avait été bandé, les oreilles aussi, tout. Si bien qu’ensuite, quand, deux

mois plus tard, je me suis présenté à l'hôpital de Vologda, un des soldats de ma section m'a vu et n'en a pas cru ses yeux : un homme dont les bras, les jambes, le visage, la tête, tout était bandé, excepté un tout petit bout, pour respirer et manger – il a été épouvanté à la pensée qu'un homme dans cet état ait pu rester vivant : *Mais on pensait tous que tu étais mort, que tu avais été tué.*

Ainsi ils avaient tous décidé que j'avais été tué, et personne même n'avait songé à savoir où je me trouvais, pour qu'on puisse écrire une lettre, on n'y avait même pas pensé. »

[Extrait du journal de Liova]

« 17 août. En auto pour l'hôpital de campagne près de la gare de K. Nous traversons Vyborg, inondée de soleil. À l'hôpital on m'a bandé, on m'a enduit de permanganate, des douleurs terribles et je me demande : est-ce que cela va être comme ça tous les jours ? »

Chapitre 14

« Et toi qu'as-tu fait pour aider le front ? »

[Extrait des récits de Lilia]

« La vie de tous les jours a repris. Maman très tôt le matin sortait pour aller à l'hôpital., qui se trouvait dans un ancien monastère de Tikhvine (maintenant connu). C'est à peu près à 2,5 km de la maison de Maria Ivanovna, où nous étions installés. Maria Ivanovna dès le petit matin se mettait à la lessive. Elle lavait le linge des soldats pour la partie militaire et celle de l'hôpital qui se trouvaient à Tikhvine. J'étendais le linge lavé, et ensuite, j'allumais un énorme fer à repasser avec de terribles dents, chauffé sur des charbons ardents, et je repassais, repassais, repassais. Le fer était lourd, aux vapeurs entêtantes. Le linge lavé était de médiocre qualité, par endroits fétide, mais je repassais, repassais, repassais. Seulement avec ce travail je pouvais répondre à la question posée par le terrible soldat figurant sur d'innombrables affiches : *Et toi qu'as-tu fait pour aider le front ?*

Maria Ivanovna, qui de la journée ne quittait pas la cuve à lessive et qui n'était pas en pleine santé, bien sûr, était éreintée, mais quand même trouvait moyen de *cuire* nos patates et de bouillir notre brouet

avec les patates de son potager. Liona était considérée comme *encore petit*. Il aidait un peu au potager et surtout faisait de la bicyclette.

C'est ainsi que nous avons vécu jusqu'au début septembre. À ce moment on ne permettait plus à maman de venir pour la nuit à la maison. Ont commencé des bombardements. Je me souviens qu'avec Lionka nous déterriions les pommes de terre dans le potager. Soudain il y a eu la sirène d'alerte aérienne, et à la radio, nous, c'est-à-dire les citoyens, on nous a invités à nous abriter dans *les tranchées ou les sous-sols*. Mais dans les environs il n'y avait ni tranchées ni sous-sols. Nous restions assis dans les plates-bandes, écoutant le bruit du *messer* qui s'approchait et observant comment, avec un sifflement effrayant, difficile à supporter, les bombes tombaient – tout droit sur nos têtes ! Pour Liona c'était tout nouveau, mais moi j'avais déjà vécu cela à Kolmovo et j'avais appris à comprendre que les Allemands visaient non le sommet de ma tête, mais une autre cible plus sérieuse.

Le front s'approchait. Les bombardements et les canonnades ne cessaient pratiquement plus. En ce mois de septembre il ne pouvait plus être question d'occupation à l'école. Plutôt, quand la vie devenait déjà tout à fait insupportable, Maria Ivanovna transportait Lionka quelque part à la campagne chez des parents, me laissant profiter du potager – cuire des pommes de terre.

Maintenant j'étais complètement seule. Une nuit ce fut terrible, mais peu à peu j'ai été capable de m'endormir sous les sifflements, hurlements, fracas incroyables des explosions. Le ciel était éclairé par les projecteurs et les incendies. Le matin je me faisais cuire des pommes de terre et après avoir pris le petit-déjeuner, je sortais de la maison pour me balader dans la ville. Surtout j'aimais passer mon temps à la gare, pour voir arriver les trains avec les évacués de Léninegrad. Je rêvais de rencontrer parmi eux mes parents et, peut-être, ma sœur aînée que j'aimais beaucoup. Mais un jour, une femme avec un cartable, apparemment une enseignante, m'a dit que la gare était l'endroit le plus dangereux. Là s'arrêtaient des trains de munitions que les Allemands bombardaient. Et, de fait, un jour j'ai été le témoin d'une explosion assourdissante et au même endroit, quelques minutes ou secondes après, d'une série de moindres explosions – celles d'obus. On a dit que sur les voies à côté du train de munitions qui avait explosé, il y avait un train avec des enfants qu'on évacuait de Léninegrad.

En errant comme une âme perdue le jour dans la ville, j'ai vu un groupe d'adolescents d'environ quinze-seize ans, qui creusaient ce qu'on appelait des *tranchées*, des fossés profonds qu'on destinait à la défense contre les bombardements et les tirs de canons. Voyant que je me baladais sans but, les gars m'ont fourré une pelle dans les mains en disant : *Allez, creuse !*

Je ne creusais pas plus mal que ces *dadaïs*, et finalement ils m'auraient pris dans leur compagnie, mais le soir maman devait passer et m'avait ordonné d'aller le lendemain à l'hôpital, disant que le chef de l'hôpital voulait me prendre pour un travail. Maman m'avait expliqué comment y aller. Et j'y suis allée, à travers un grand terrain vague, envahi d'herbes et de buissons. Et tout, en dépit des bombardements, était parfaitement en ordre. Mais soudain, j'ai vu quelque chose qui m'a donné une peur terrible...

Pour la première fois dans ma vie de treize années j'ai vu... la mort ! C'était un grand cheval blanc, mort. Il gisait sur le côté, une balle dans la tête. Ses yeux étaient grand ouverts, et à la surface voletait une grosse mouche noire. Ce n'était pas de la peur, c'était de l'épouvante. Je me suis mise à courir, et il me semblait que ce cheval mort resterait pour toujours avec moi. Par la suite, longtemps encore, il m'est arrivé souvent de revenir du travail et d'y aller, chaque fois en dominant l'angoisse de la rencontre avec la mort... »

Chapitre 15

Une croix rouge sur le toit

[Extrait des récits de Diéba ; étudiante en médecine, elle travaille à l'hôpital comme infirmière]

« Octobre 41.

Nous pensions que, comme sur le toit il y avait une croix rouge, ils n'allaient pas nous bombarder. Ah bien ouiche, une croix rouge ! Pour eux cela leur convenait très bien. Une alerte. Il aurait fallu aller au sous-sol, descendre. Mais j'avais du travail, enrouler les bandes. Je ne voulais pas y aller, d'autant plus qu'ils n'allaient plus nous bombarder, c'est ce qu'on pensait.

Et tout à coup, fracas, hurlement, tonnerre. Tout se déversait, nous enveloppait dans l'onde explosive. Trois bombes précisément sur ce toit où se trouvait la croix rouge. La porte de la salle de

pansements, impossible de l'ouvrir, elle était alors vitrée, nous tambourinons à la porte... (Une jeune fille de cette école où était cet hôpital : *Cette porte, la voilà coincée.*) Finalement, on nous a fait sortir (quelqu'un de l'extérieur, du couloir). Je reste dans le couloir, je me suis adossée au mur – je ne pense à rien. Soudain voici qu'accourt un petit soldat, il est tombé à genoux devant moi, il a du sang qui coule de sa poitrine, un ruisseau écarlate : *Infirmière, sauve-moi !*

C'était adressé à moi, parce que j'étais en blouse blanche... Ensuite j'ai appris que c'était le haut de son poumon qui lui sortait de la poitrine. Nous l'avons transporté sur un brancard – mais un brancard à quatre, c'est-à-dire à quatre poignées pour que quatre personnes le portent, mais où trouver quatre personnes, nous le portons à deux, en bas, au sous-sol, marche après marche.

Mais, une fois en bas, on m'a renvoyée en haut. C'était terrible. »

N. M. : « Pourquoi on t'a envoyée là ? »

Diéba : « Pour chercher des oreillers, des lits pour les blessés. »

N. M. : « Et, pour ça, risquer ta vie ? »

Diéba : « Et que faire. On ne va pas déposer les blessés à même le sol.

Et j'y vais – là, dans cet incendie. C'était terrible... J'ai apporté ces lits et ces oreillers, mais je n'y suis plus retournée...

Mais ceux qui avaient été blessés dans ce bombardement étaient allongés, couverts d'un drap, quelque part sur le sol dans la salle, mais les jambes étaient découvertes, et voici que Indotchka, la femme de l'oncle Folia¹, inspectait les jambes pour voir si je n'étais pas parmi les blessés. J'avais des espadrilles de tennis, bleues avec des lacets, et voilà pourquoi elle me cherchait en regardant si elle voyait les espadrilles. »

C'est ainsi qu'on continuera à la chercher, elle et ses espadrilles, et on ne la trouvera pas ni parmi les morts ni parmi les blessés. Elle survivra ce jour-là. Mais cela sera déjà dans quelque autre vie, où sa ville chérie lui apparaîtra sous son terrible visage.

¹ Frère de la grand'mère de Nathalie Malakhovskaïa.

Chapitre 16

Une amie de combat

[Extrait des récits de Lilia]

« Octobre 1941.

En général, le travail qu'on m'avait confié ne présentait pas de difficulté. Je travaillais dans un cabinet de physiothérapie – je chauffais les blessés avec une lumière bleue : une lampe qui ressemblait à un godet. Pour chauffer les malades il fallait rester debout et en fin de journée j'étais si fatiguée que je tenais à peine sur mes jambes. Certains malades se moquaient gentiment de moi : *Tu as une blouse plus grande toi, elle traîne par terre. Allez, reste donc assise, souffle un petit peu, je me chaufferai tout seul.*

Mais des blessés il y en avait beaucoup, et comment souffler ? Le temps de fournir à tous les soins prescrits et, ensuite, il fallait courir sous les bombes pour rentrer *chez moi*. Parfois, c'est vrai, les collègues amies de Maman me gardaient chez elles pour la nuit, en me mettant un masque et en me cachant si bien que même Maman ne pouvait me trouver. Il n'était pas permis aux étrangers, même salariés, de passer la nuit sur le territoire de l'hôpital.

Le chef de l'hôpital Georges Sergueïévitch Vassiliev me voyait parfois pour le travail. Et chaque fois il me félicitait.

Dans le cabinet où je travaillais, il y avait quelques cabines, à la place des portes, il y avait des rideaux. Dans les cabines se déroulaient des procédures de différents types, diathermie et autres. Dans ces cabines souvent passaient les médecins pour examiner encore et encore le malade.

Un matin j'étais en train de m'occuper comme toujours du chauffage d'un des malades. La séance approchait de la fin quand soudain de la première cabine a jailli un cri déchirant. Nous tous qui nous trouvions dans le cabinet, y compris des blessés, nous nous sommes précipités dans la première cabine. Moi, comme j'étais petite et leste, j'étais au premier rang et j'ai vu ceci : sur le sol était allongé un médecin, un homme grand, jeune et beau. Il tenait dans ses mains son ventre coupé du haut en bas, d'où se déversaient ses intestins et, penché au-dessus de lui, se tenait, couvert de sang, un couteau finnois courbe dans la main, un prisonnier finlandais, un robuste gaillard roux. Je me suis trouvée mal. Quelqu'un m'a saisie dans ses bras et m'a fait sortir de la pièce.

Après ce qui s'était passé, le chef de l'hôpital m'a interdit de travailler dans ce cabinet, car à l'hôpital d'évacuation, il y avait beaucoup d'officiers prisonniers blessés, auxquels nos médecins fournissaient les soins avec un *plein sens de leurs responsabilités*.

C'était la fin d'octobre, nos troupes se repliaient vers Moscou. Ces officiers fascistes prisonniers, apparemment de très haut grade, marchaient dans la cour de l'hôpital, examinaient le personnel médical de rencontre, arborant sur leurs gueules de goujats une mine dégoûtée et méprisante.

Le chef de l'hôpital décida de me laisser sur le territoire de l'hôpital et *être en charge* de travaux de service de différents genres. Ma place maintenant était surtout à la cuisine. Je lavais les légumes, j'allais jeter les eaux grasses et, quand c'était le moment, creusais avec les infirmières et le personnel sanitaire des ouvrages antichars, des tranchées, des abris près de l'hôpital, mais au-delà de son territoire.

Avec maman nous partagions une toute petite cellule dans les bâtiments d'un ancien monastère. Le plafond était voûté, l'épaisseur des murs d'environ deux mètres, avec une épaisse porte de chêne et une petite meurtrière sous le plafond. La petite pièce n'avait pas plus de sept-huit mètres carrés. Là se trouvait une couchette sur laquelle nous dormions maman et moi, une petite table et deux chaises.

Ils ont commencé à bombarder sévèrement l'hôpital quand sur les toits des bâtiments monastiques sont apparues des croix rouges médicales dans des cercles blancs.

Un jour on m'a fait quitter plus tôt le travail et moi, arrivant *chez nous* – dans la cellule que je partageais avec Maman-, j'ai décidé de me reposer un peu et de lire un petit livre, toujours le même *Capitaine Hatteras*. Le logement où nous vivions était presque complètement isolé, et c'est pourquoi pas une seule fois je n'avais entendu un bombardement. Soudain il s'est fait une explosion assourdissante. Une bombe avait explosé sur le territoire de l'hôpital, non loin de la maison où nous vivions. Dans la peur, complètement perdue, je me suis précipitée à la porte, pour courir dehors. Mais impossible : la porte ne s'ouvrait pas. Le souffle puissant l'avait poussée et avait coincé le logement à l'intérieur. Je me suis mise à pousser des cris, j'avais peur, très peur. Je frappais à la porte des poings, des pieds, et ensuite avec tout ce qui me tombait

sous la main : un tisonnier, un fer à repasser, des bûches qui se trouvaient à côté du poêle. Mais personne ne répondait ! Je me trouvais emmurée dans ce piège maudit, aux murs épais. J'ai été prise de claustrophobie : complètement impossible de respirer, j'étais inondée de sueur et je criais, criais, criais. C'était une peur panique, qu'on ne pouvait comparer à rien d'autre. Je n'ai jamais fait l'expérience d'une telle chose dans ma vie, même dans les moments les plus difficiles et les plus dangereux de ma vie de géologue en montagne et dans la taïga. La panique intérieure ne me permettait pas de me reprendre, de regarder autour de moi et de penser à ce qu'on pouvait encore faire. En outre j'avais très peur pour Maman. Je ne savais si elle était en vie ou non, si elle me cherchait. Passèrent quelques minutes, assise sur une chaise, faisant des yeux le tour de la cellule et, soudain, j'ai vu la petite fenêtre, placée haut sous le plafond. Désespérée, j'ai placé la chaise sur la table, j'ai empoigné le tisonnier et, à l'aide de cet instrument, j'ai essayé d'atteindre la fenêtre pour l'ouvrir. Mais, hélas ! La fenêtre était si haute et ma taille si petite qu'il était hors de question de l'ouvrir. Mon désespoir était sans limite, mais me souvenant que j'avais en main le tisonnier, pris à toute éventualité, et quand j'ai atteint avec son aide la fenêtre, j'ai étoilé le verre avec une telle force qu'elle a volé en éclats. Là, sans descendre de la chaise, j'ai poussé un tel hurlement que deux infirmières et un soldat de l'Armée rouge qui se trouvaient sous la fenêtre, comprenant aussitôt ce qui se passait, se sont jetés contre la porte coincée pour me libérer. Pourtant cette porte avait été faite avec tellement de sérieux que les gars n'ont pu l'ouvrir sans recourir à l'aide d'autres soldats.

Maman, ne sachant si j'étais vivante ou non – car la bombe avait explosé tout près de notre cellule – était naturellement dans une panique terrible, mais en essayant de ne pas le montrer, car elle avait un commandement, elle était capitaine du service médical !...

La nuit il faisait froid. La fenêtre cassée et la porte enfoncée empêchaient de se chauffer dans cette nuit froide d'octobre, où contre la porte frappaient la pluie et la neige. Nous couchions Maman et moi sur notre couche de fer dans notre cellule *terrorisée*, couvertes du manteau de Maman et de deux couvertures de layette. J'essayais de couvrir Maman plus chaudement, mais elle disait toujours : *Courage, ma Lilka, n'aie pas peur ! Toi, mon amie de combat... »*

Chapitre 17

À l'hôpital

[Extrait des souvenirs de Liova]

« Et donc je suis resté hospitalisé jusqu'à la fin d'octobre : août, septembre, octobre, et finalement on m'a fait sortir. Mais très longtemps mon bras est resté invalide parce qu'il y restait un éclat d'obus – un gros. Quant aux petits fragments qui étaient restés dans la peau, il y en avait beaucoup, beaucoup. Ce n'était même pas des éclats, mais plutôt des brûlures d'une explosion de mine. Pas même de la fumée mais des grains de sable, des grains de sable de la terre. La mine avait explosé dans la terre. Tu vois, elle avait arraché la jambe de Novik. Il avait marché sur une mine. J'avais – posant mille questions – consulté des soldats qui s'y entendaient dans la chose, sans pourtant pouvoir comprendre. Le mot « mine » a deux significations. L'une : la mine qui s'envole, d'un mortier, qui fait dans l'air une trajectoire courbe : vers le haut puis vers le bas. Et l'autre mine qu'on enfouit dans la terre, sur laquelle un homme marche, ou une voiture, ou un tank. Et elle explose dans la terre. Nous sommes tombés sur ce genre de mine, et pas sur la mine aérienne. Si bien que c'était justement une mine terrestre, mais d'une énorme puissance. Parce que les soldats qui connaissaient la chose, des médecins militaires, m'ont dit que si ç'avait été une mine antipersonnelle, du type de celles qu'on place dans certains endroits – par exemple, dans les tranchées, entre deux tranchées, on peut placer quelques mines séparées l'une de l'autre d'une distance d'un mètre ou de deux –, si donc ç'avait été une mine de ce type et s'il avait marché sur cette mine, elle lui aurait arraché le talon, un pied, dans le pire des cas, mais pas cela, pas toute la jambe ; elle aurait arraché la moitié. Celle-là, ce que tout le monde disait, ça ressemblait plutôt à une mine anti-char, mais la mine anti-char, sa particularité c'est qu'elle n'explose que sous un tank ou une auto, sous quelque chose de lourd, mais le pas d'un homme ne la fait pas sauter, on peut traverser un champ miné par ces sortes de mines sans les faire exploser. Cela se fait spécialement quand on prévoit une attaque de chars. Mais qu'un homme passe, ce n'est pas assez lourd pour une mine. De cette façon, on reste sans comprendre pourquoi cette mine avait tant de puissance. Mais ce qui est clair, c'est que ce n'étaient ni

une mine aérienne, ni une mine antichar, et que ce n'était pas un obus : il n'aurait pas pu lui arracher le bas du corps.

Cela est resté un mystère... Mais à la fin d'octobre on m'a relâché. L'opération était une petite opération. Ce qu'ils m'ont fait : ils m'ont ôté les éclats. Mais voici ce que tous les autres médecins m'ont dit : *Comment ont-ils pu faire ? Il fallait faire une anesthésie locale.* C'était très, très douloureux. Mais d'où venait cette douleur : l'éclat, apparemment, était de petite dimension, on ne le voyait pas quand on a découvert la place, et il a fallu tâter. Et dans la blessure ils ont glissé deux doigts et ils ont tâté. Mais ce n'était... il fallait anesthésier ! Et toute cette douleur, j'en ai fait l'expérience. Mais, finalement, ils ont trouvé l'éclat, y en avait-il un ou deux, je ne sais mais ils l'ont retiré et le bras s'est mis à revivre [...]. Et voilà pourquoi je suis resté longtemps à l'hôpital. »

Chapitre 18

Le siège

[Lettre de Diéba à sa mère, en date du 25 octobre 1941]

Chère petite maman, papa, Liouka¹ !

Je ne sais si vous avez reçu ma lettre précédente à l'adresse de maman, à Tikhvine², Hôpital d'évacuation n° 1374, capitaine du service médical S. Ia. Khotina. Je pense que c'est douteux car la poste en ce moment marche très mal. Je veux vous envoyer cette lettre à l'occasion, peut-être arrivera-t-elle. Je ne sais rien de vous. Je m'inquiète beaucoup. Où, comment et sur quel front se trouve maintenant papa ? À en juger par les communications et les conversations, le front se trouve tout près de Tikhvine. Débrouillez-vous quand même pour donner de vos nouvelles.

Je vis comme tous les Léningradois... Début et mi-septembre il y avait encore des études à l'Institut ; ensuite on nous a envoyés, nous les étudiants, aux tranchées. Au début c'était dur. Ce qui nous gênait beaucoup, c'étaient, à nos paumes, les ampoules que les pelles faisaient saigner. Après on nous a donné des moufles en grosse toile,

¹ Nom que donnait Maman à sa sœur Lilia avant la guerre. [Note de N. M.]

² Tihvinä en finnois, à 180 km au nord-ouest de Léninegrad, prise par les Russes en octobre 1941.

et le travail a avancé plus vite et mieux. Nous nous y sommes faits, et tout s'est arrangé. Nous n'avions plus que la gêne des bombardements et des tirs d'artillerie incessants. Mais nous travaillions bien et comme il fallait. Tout cela n'était rien, nous ne perdions pas courage, et nous n'avions qu'une pensée, celle de ne pas laisser entrer les Allemands dans notre Ville ! Aujourd'hui, on a fermé l'Institut. Au foyer on peut vivre, mais il n'y a pas de chauffage, et il fait très froid. Il y a quelques jours on a réduit la ration de pain qu'on nous donne en pommes de terre. Aujourd'hui, oncle Folia a accueilli chez lui Tamara avec son enfant qui est né le 1^{er} octobre, moi et, pour un temps, Firotchka¹. Chez lui il fait relativement chaud (par comparaison avec le foyer), et parfois il se procure quelque part un peu de *dourand* (huile de tournesol et de soja) et de la colle de menuiserie. C'est notre Tamara qui va le plus mal. Elle doit travailler et aller à pied à son travail, avec l'enfant dans les bras, depuis chez nous, de la rue Joukovski, jusqu'à Okhta, où est son travail. Elle-même est très affaiblie et tient à peine sur ses jambes. Naturellement elle n'a pas de lait. L'oncle Folia a gardé un peu de *manka*² depuis l'avant-guerre et c'est avec ça qu'on nourrit le petit. Et il y a quelques jours, en arrivant au travail avec son enfant, elle a découvert que toute la route elle avait porté un paquet avec la fille les jambes en l'air. Tant pis ! La bambine Liarka s'en est accommodée.

En ce moment je travaille à l'hôpital comme infirmière adjointe. Il faut faire le travail d'une infirmière et d'une brancardière. Chaque jour, c'est 10 à 14 heures de travail. Je suis assez fatiguée mais c'est quand même bien – je suis débarrassée de pensées angoissantes. Sans fin, des bombardements et des tirs d'artillerie. Aussitôt qu'on annonce une alerte aérienne, l'oncle Folia, malgré notre fatigue, nous force à courir à l'abri. Ces alertes il y en a parfois la nuit, sans parler de la journée.

Mais tant pis, la guerre finira et alors on respirera. Liliouchka, nous faisons des bêtises avec toi et nous chantons comme avant.

Mes parents et mes chéris, petite maman, papa, Liliouchenka, je ne sais s'il nous sera donné de nous revoir encore. En tout cas je vais prendre congé de vous. Ici, maintenant, ce n'est pas facile ! Sachez que je vous aime beaucoup, beaucoup, beaucoup ! Je vous embrasse.

Votre Debka.

¹ Tamara : cousine de Maman. Firotchka : sœur de Maman. [Note de N. M.]

² Gruau de froment.

Chapitre 19

Froussarde

[Récit de Lilia]

« À Tikhvine sur le territoire de l'hôpital de Maman, qui est installé dans un ancien monastère, il y avait une pièce en sous-sol avec les plafonds voûtés et des murs très épais. Il servait en même temps de club, dans lequel on présentait des films, et d'abri antiaérien. Tout à la fin d'octobre de l'année 41, papa arriva pour un jour pour nous faire ses adieux, car on déplaçait son hôpital d'abord vers l'est pour un nouvel entraînement, puis vers le front.

Papa devait être présent dans son hôpital dès six heures du matin, et vers six heures du soir, à trois, papa, maman et moi, nous décidons d'aller dans l'abri antiaérien-club pour regarder je ne sais quel film, par exemple, *Les joyeux enfants*¹. À l'endroit le plus intéressant, l'écran s'est éteint et on a annoncé une alerte aérienne. Papa et nous, nous nous dépêchions de quitter le sous-sol, qui était rempli de blessés légers et de personnel. C'était sombre, étouffant, cela ressemblait tout à fait à une caverne. Soudain quelque part à côté on a entendu le fracas d'une explosion. Maman nous a crié que papa ne tente pas de mener l'enfant au-dehors de l'abri.

Le mot *enfant* a frappé mon oreille. Intérieurement je me pensais adulte et forte. Je grommelais seulement, en réponse à cette atteinte à ma liberté : *Quelle froussarde !* Par principe je ne me réfugiais pas dans l'abri quand je n'avais pas Maman à mes côtés.

Soudain s'est ouverte la porte, et une voix d'homme retentissante prononça à voix forte : *Capitaine, capitaine !* On vous demande de vous présenter immédiatement au département neurologique !

Maman s'est levée de sa place et, tout en ordonnant une fois de plus à papa et à moi de ne pas sortir de l'abri, elle s'est dirigée vers la sortie.

– *Bon, allons-y maintenant !*, a dit papa, plutôt soulagé.

Nous avons bondi à l'air libre. Dehors il faisait déjà tout à fait sombre, sur la voûte du ciel parsemée d'étoiles brillantes ne brillait qu'un tout fin morceau de lune. Après l'air renfermé de la *salle de cinéma*, nous avons respiré avec plaisir à pleine poitrine. Il faisait assez froid, mais nous, sans faire attention au froid, nous avons

¹ *Веселые ребята*, film très populaire d'Alexandrov (1934).

décidé de faire un tour dans l'air frais. Papa s'était éloigné pour quelque temps, et je suis restée dans un coin sombre de la porte et j'ai regardé le ciel.

Au début il était calme, ensuite mystérieusement ont apparus, brillantes, les étoiles, fortes, claires. Ensuite, en un clin d'œil, comme sur un écran, sont apparus deux avions. L'un petit avec des petites étoiles rouges – notre petit épervier. L'autre, un gros, avec des croix noires et les bouts courbés de l'empennage de la queue – un *Messerschmitt*. Ils se sont rapprochés et a commencé un combat aérien.

C'était beau de voir les balles traçantes, marquant dans le ciel des petits chemins brûlants. Papa s'est approché, et nous sommes restés ensemble à regarder la poursuite du combat. Notre épervier, très mobile et très alerte, étrillait l'Allemand de rafales de mitrailleuse, s'approchant tantôt par-dessous, tantôt par-dessus. Le *Messer* était plus lent mais il tirait plus précisément et plus souvent. La queue de notre avion s'est enflammée, mais lui avec sa queue en flammes, s'est approché hardiment de l'appareil de son adversaire et, tout près, lui a planté une rafale précise, un coup au but. Le fasciste a pris feu.

Hourra ! Hourra !, avons-nous crié avec papa sans y penser, et sans remarquer que notre épervier flambait aussi. Ensuite nous avons remarqué la forme d'un parachutiste qui avait sauté de notre avion, et nous avons vu la rafale de balles traçantes qui partait de l'avion allemand en flammes. Le parachutiste, notre compatriote, soviétique, s'est écroulé au sol, raide abattu. Mais l'avion allemand lui aussi s'est effondré. J'ai bien pleuré notre aviateur. Quant à l'agresseur allemand, personne pour le pleurer... Et il ne l'a pas volé !...

Au bout de quelques moments dans le ciel nocturne bleu-noir sont apparues des silhouettes encore de quelques bombardiers allemands volant au-dessus des croix rouges, peintes sur les toits des bâtiments de l'hôpital. Cette fois les bombes sont tombées et ont explosé aux limites du jardin du monastère...

Eh bien, rentrons, dans votre cellule et moi je vais me faire sonner les cloches par maman, pour te garder dehors sous les bombardements., dit papa. *Tu sais, petit papa, maman chez nous, visiblement, c'est une froussarde !*, ai-je dit avec indignation. *Toi, Tu aurais pu la former.* – *Et en quoi s'est-elle montrée froussarde ?*, a demandé papa. Elle a toujours peur pour moi. Elle ne me permet pas de courir dans l'enceinte du

monastère au moment des bombardements et des tirs d'artillerie. Et quand je vivais à la maison chez Maria Ivanovna à Tikhvine, elle ne dormait pas de la nuit, elle s'inquiétait comme si j'étais une petite vieille et que je ne pouvais pas me débrouiller toute seule. En général il me semble que tous les adultes sont plus faibles et peureux que nous, les enfants. Au moment des bombardements quand je me baladais toute seule à Tikhvine, j'entendais la radio crier : *Citoyens, alerte aérienne, alerte aérienne, cachez-vous dans les abris ou les sous-sols !* Et une petite tantine assez âgée, voyant, lui semblait-il, les bombes voler au-dessus d'elle, se cachait la tête dans une serviette ! Et un gars tonton, sautant dans l'abri, a ouvert au-dessus sa tête un parapluie, bien qu'il n'y ait pas du tout de pluie et que du ciel ne tombait que des bombes. Mais ce n'est pas terrible quand il y a des bombes ? C'est vrai, papa ?

Et de toute façon, je sais, je sens que nous, les enfants, nous sommes bien plus forts et bien plus courageux que les adultes. Nous savons courir plus vite qu'eux, grimper avec agilité, nous avons plus d'énergie et de force physique que les adultes. Et s'ils appelaient à l'armée, non pas à partir de 18 ans mais à partir de 12, s'il y avait des bataillons, formés de petites filles et de petits garçons, les Allemands ne se trouveraient pas devant Moscou, nous les aurions depuis longtemps écrasés. Et tu dis : *Je vais me faire sonner les cloches par maman.* Et moi, comme je voudrais courir tout de suite à l'avant et me battre en même temps que les soldats. Écraser les fascistes !

Papa m'écoutait avec beaucoup d'attention. Ensuite il m'a dit : *Écoute, tu te trompes beaucoup sur le compte de maman. Maman n'est pas une froussarde. C'est une personne très audacieuse, courageuse et prête à l'action. De plus, elle est très bonne et très gaie. Elle se dépêche toujours d'aider les autres. Elle a sauvé plus d'un homme, pendant la guerre avec la Finlande aussi bien que maintenant. C'est un vrai capitaine du service médical, virile et en même temps très douce, un chef. Elle n'est pas du tout, pas du tout, froussarde, mais notre bien-aimée chérie, petite maman. Quant au fait qu'elle a peur pour toi, c'est absolument naturel. Imagine-toi occupée par une affaire très importante, tu sauves la vie de soldats et d'officiers blessés. Tu n'as pas le temps même de lever la tête, ni de courir aux toilettes. Et pendant ce temps ta maman, fièrement, elle galope par la ville qu'on bombarde. Tout autour des explosions de bombes et d'obus. Maman est toute joyeuse, elle est fière de son courage. Elle ne se soucie de rien. Tout autour on tue des gens, les explosions leur arrachent des bras, des jambes. Ils tombent, partout du sang, et maman, elle court au hasard,*

sans s'occuper de rien, et n'a pas peur d'être tuée ou estropiée. Dis-moi, qu'est-ce que ce serait pour toi de sauver des blessés qui sont des ennemis de notre patrie si tu savais que ta mère bien aimée à chaque minute ces gens-là pouvaient la tuer ou l'estropier ? Et la bravoure de maman, ce n'est pas du tout du courage, quelque chose comme de la bravade.

J'ai réfléchi, et je me suis vite représenté tout cela et j'ai frissonné : quelle égoïste insensible je devais être pour ne pas le comprendre !

Tôt, très tôt le matin, encore dans l'obscurité, nous avons pris congé de papa. Il m'a regardé dans les yeux et m'a dit : *S'il te plaît, rappelle-toi notre conversation d'hier et protège maman ! Car nous n'en avons qu'une !*

Papa a disparu dans les ténèbres. Il devait trouver une auto pour l'accompagner pour être à l'heure à son hôpital.

Et quelques jours après nous avons appris par des rumeurs que son convoi avec son hôpital avait été bombardé par les Allemands. »

Chapitre 21

Rencontre

[Extrait des récits de Lilia]

« Après Babaïev ils ne nous ont plus bombardés. Notre convoi avançait lentement vers l'est. Les voies étaient remplies de trains qui allaient les uns vers l'ouest, les autres vers l'est, aussi notre train restait stationné des heures et des jours entiers, pour céder la route à d'autres convois, plus utiles, qui transportaient des armes et des vivres pour le front. Peu à peu notre vie dans le wagon à bestiaux prit un cours habituel ; ledit wagon à bestiaux était le wagon *de veaux* habituel à deux niveaux avec des traverses où se trouvaient des couchettes à deux étages et des paillasses. Le wagon était destiné aux médecins – du cadre moyen. Les femmes étaient installées dans la première moitié du wagon, les hommes dans la moitié gauche. Chacun avait sa paillasse.

Depuis le départ de Tikhvine il s'était passé déjà un mois sans que nous n'ayons encore dépassé la moitié du chemin ni pu recevoir quelque nouvelle que ce soit de nos proches.

Quelque part, au début décembre, est passée nous voir, maman et moi, dans notre wagon, Anna Antonovna, qui après l'arrestation de son mari, un pasteur luthérien, était venue vivre à Kolmovo dans

notre famille. Avec maman, qui m'a priée de les excuser, elles ont longtemps parlé à mi-voix de je ne sais quoi. J'ai prêté l'oreille et de temps en temps j'ai attrapé le mot *Boris*. Il était clair qu'elles parlaient de papa et, comme on voyait tout le temps briller des larmes, j'ai compris que pour papa il s'était produit quelque chose de très désagréable. Mais je n'ai pas osé leur poser des questions.

En se cachant de moi, elles parlaient à mi-voix de quelque chose concernant l'hôpital de papa, les médecins, collègues de maman, qui étaient vite devenus ses amis.

Je me souviens qu'à cette époque je supportais très mal d'être sans nouvelles de papa et de ma petite sœur. D'une certaine façon, pour la première fois au cours de ma vie d'enfant, j'ai ressenti dans mon âme et dans mon cœur une douleur d'adulte qui m'étreignait de tristesse et d'angoisse pour les gens les plus proches de moi. Si je n'avais pas été pionnière et si j'avais été croyante, à coup sûr, j'aurais sincèrement prié pour eux... Mais je n'étais pas croyante, pas plus que maman et papa et ma petite sœur, tous nous étions athées, aussi tout le poids de ces pénibles épreuves et angoisses, il me fallait le porter seule, sans l'aide de qui que ce fût. À l'extérieur je restais une enfant sans souci, je jouais aux échecs, je lisais (toujours le même *Capitaine Hattéras*, un livre que j'avais commencé à lire dans la péniche qui nous avait transportées à Kolomna), mais à l'intérieur tout était comme recouvert de glace. J'essayais autant que possible de travailler davantage. J'aidais les jeunes infirmières à décharger les différents wagons de l'hôpital, je tournais autour des blessés, ce que j'avais appris à fort bien faire, à la cuisine je pelais les pommes de terre, mais dans mon âme s'étaient installées peur et ténèbres...

Un jour – c'était un beau jour de soleil – nous avons décidé avec l'infirmier de service dans le wagon d'aérer le logement. Le convoi se trouvait déjà à quelques jours, environ cent kilomètres, de la ville de Molotov [aujourd'hui Perm]. La porte du wagon était ouverte mais, malgré le gel d'hiver, il ne faisait pas froid ; le poêle chauffait, le soleil brillait, et le ciel était bleu comme en été. Le long de la voie ferrée se dressait la forêt vert sombre de sapins, et en ce jour de décembre on sentait soudain le souffle de printemps. Le dos voûté, je balayais le sol du wagon avec des branches de bouleau, ramassant ma jupe jusqu'à la taille et restant en culottes déchirées. Tout à coup j'ai entendu le son d'une voix qui ne m'était pas inconnue, mais sans lui accorder de particulière attention et j'ai continué à balayer le plancher. Ensuite quand le plancher a été nettoyé et que déjà nous

nous préparions avec le personnel de service à refermer la porte du wagon, s'est approché un soldat qui a demandé à l'homme de jour avec la voix de papa : *N'y a-t-il pas dans votre wagon un médecin capitaine. Peut-être avec une petite jeune fille ?* Je me suis aussitôt penchée à l'extérieur – et j'ai vu mon si cher petit papa vivant, sain et sauf, se tenant devant la porte du wagon et inspectant fiévreusement l'intérieur du wagon. Moi – dans l'état où j'étais – j'ai sauté du wagon et je me suis jetée dans ses bras. Ensuite, avec l'autorisation de l'homme de jour, il s'est glissé dans notre wagon, et tous trois, papa, maman assis sur notre couchette, nous avons parlé, parlé, parlé...

Nous avons ainsi appris que le convoi avec l'hôpital de papa roulait déjà depuis quelques jours devant le nôtre, et aucun de nous ne le savait. Leur convoi avait été effectivement bombardé à la gare de Babaïev, et quelques wagons à l'arrière avaient été anéantis dans lesquels se trouvaient des gens du personnel de l'hôpital. Papa voyageait dans le troisième wagon après la locomotive, mais au moment du bombardement il se trouvait dans le wagon des blessés – le quatrième, après quoi il a été appelé au bout du train...

Maman est arrivée le soir. Personne ne lui avait dit que papa était là, bavardant tranquillement avec moi dans notre wagon. En nous voyant elle a essayé de se contenir mais avant le départ de papa (il était obligé de retourner dans son convoi), elle a éclaté en sanglots comme la femme la plus ordinaire et non comme le *viril médecin-capitaine*.

Après notre rencontre, si inattendue, avec papa, nos convois se sont suivis l'un derrière l'autre jusqu'à Novossibirsk. Ensuite le train-hôpital de papa a pris la direction de Kansk, tandis que nous, nous avons été transportés dans la région de l'Altaï à la gare de Zonalnaïa.

Et voici comment, une fois de plus, nous avons été séparées de papa : ce jour-là et jusqu'à la fin de la guerre. »

Chapitre 22

19 décembre 1941

[Extrait des récits de Diéba]

« Je me souviens, l'anniversaire. Ma tante Firotchka est venue me trouver. L'anniversaire, bien sûr, on ne le fêtait pas chez l'oncle Folia, mais Firotchka – pouvait-elle le faire sans cadeau ? –, elle m'a apporté un porte-plume – grisâtre, c'était alors une rareté – en imitation de marbre, avec une plume (à ce moment-là il n'était pas question de toutes ces billes). Un cadeau pour mes vingt ans. »¹

[Extrait des récits de Lilia]

« Le 19 décembre 1941 est arrivé de Kansk à la gare de Zonalnaïa un télégramme de papa, auquel maman a aussitôt répondu par une carte postale : *Cher petit papa ! Aujourd'hui, anniversaire de Biba, elle a vingt ans ! Je me suis levée dans une humeur plutôt sombre – aucune nouvelle de personne. Comme chaque matin, avant le petit déjeuner j'ai couru à la poste – et quelle joie ! Un télégramme de toi ! Tu annonces que tu as reçu un télégramme de Diébotchka. C'est vrai ? C'est une telle coïncidence. Justement le jour de son anniversaire ! N'est-ce pas pour m'apaiser que tu as envoyé cette annonce ? Il y a ici beaucoup de gens qui le pensent. Chez nous tellement de monde a envoyé à Léninegrad des télégrammes, sans que personne n'ait reçu de réponse. Et de Novossibirsk tu as envoyé aussi à Diébotchka mon adresse. J'attendrai moi aussi une réponse d'elle à cet envoi. Je veux croire dans ton télégramme, c'est vrai qu'aujourd'hui c'est pour toi comme pour nous, pour tous, un grand jour de joie, que dans l'ensemble tout va bien. Le seul souhait que nous désirons partager avec toi, c'est de la voir en bonne santé. Quand nous la verrons, ce sera pour nous comme une nouvelle naissance. Seulement pour cette fois sa naissance a été pour moi plus pénible et plus douloureuse !...*

Tu as lu, probablement, qu'aux environs du 30 septembre, Tikhvine a capitulé et hier on a transmis à la radio que Tikhvine a été bombardée par

¹ Alors elle a fondu en larmes. Pour ses vingt ans, dans cet affreux appartement, avec cet escalier, tout congelé, où elle se faufilait sur les marches glacées avec un seau d'eau, et s'en allait, comme une ombre sortant du royaume des ombres, pendant que dans la rue on frappait à mort un homme chauve qui volait à un enfant un morceau de pain, tout cela elle le voyait et ne pleurait pas mais là, en voyant ce porte-plume, elle a fondu en larmes et se disait : « Voilà, j'ai vingt ans – en tout, vingt ans, je dois encore vivre et encore vivre et il faudra mourir. » [Note de l'auteur]

les nôtres avec de grosses pertes pour l'ennemi – comme nous sommes tous heureux ! L'humeur s'est tout de suite rassérénée. J'ai envoyé un simple télégramme à Biba, mais pas de réponse. 19 décembre. »

Chapitre 23

« Ne pas tenir plus d'un mois »

[Lettre de Diéba à son père, de Léninegrad assiégée]

Cher petit papa¹,

Je t'écris très rarement, mais tu ne dois pas te mettre en colère. Tu comprends bien, il n'y a rien à écrire. Plus exactement, il faudrait bien raconter beaucoup de choses mais c'est impossible. De Kansk on n'a pas encore eu de toi une seule lettre, mais je pense que maintenant elles vont arriver vite. J'aimerais bien savoir si vous avez reçu à Novossibirsk au moins une lettre de moi, j'en ai envoyé plusieurs. Je m'ennuie beaucoup, beaucoup de vous, plus que jamais. Mais je suis infiniment contente que vous soyez loin de moi, que vous n'ayez à voir et à endurer toutes ces choses tellement charmantes. Je m'en réjouis chaque jour quand je me lève de la table, que je sors dans ma rue, que je vais chercher de l'eau ou du bois, ou que je me traîne à l'Institut. Justement, l'Institut : j'avais cessé, pour un temps, d'y aller – cette marche est très épuisante, et maintenant je suis obligée de compter chaque pas, je suis obligée d'économiser le peu qui me reste de mes faibles forces. Nous commençons une nouvelle session, mais je plane. Que pourrais-je faire, sinon me traîner à l'Institut à quatre pattes ? En attendant, je ne m'y traîne pas, j'y vais mais ce ne sera pas pour longtemps, au maximum un mois. Bref, petit papa, si on ne brise pas le blocus et si on ne nous balance pas de l'alimentation, il est très douteux que dans un mois je sois encore en état de te griffonner une lettre. Jamais encore le nœud n'a été serré si fort ! Mais nous allons nous dire qu'on va briser le blocus, que nous survivrons quand même à cette période et que nous pourrons nous retrouver. Il y aura donc alors matière à raconter.

¹ Dans le texte : « poupik ».

Lia Piékourovskaja¹ est venue deux fois ici. Elle est au lit, malade, diagnostic : dystrophie. J'en vois beaucoup maintenant qui ont maigri, mais, à ce point, si affreusement, je n'en ai jamais vu. Je ne sais si elle s'en sortira. Il faudrait passer la voir, l'aider un peu, elle reste couchée, complètement seule. Mais avec ce gel, les jambes ne mènent tout simplement nulle part, je ne peux me contraindre à faire le parcours. De Liova nous avons reçu une lettre du 9 décembre, il a écrit de l'hôpital, et maintenant il est quelque part sur le front de Léninegrad. Je ne sais pas s'il est encore vivant.

Il y a quelque temps sont arrivées chez nous les tantes Ania et Tchika. Tchika est libre depuis le 20 août. Firotchka est arrivée et ça a été une vraie fête. À l'unanimité nous avons décidé qu'il fallait continuer à se cramponner à la vie, nous avons calculé que dans la situation existante personne d'entre nous ne tiendrait plus d'un mois. Que faire ? Peut-être qu'on va quand même briser le blocus. Alors nous reviendrions à la vie. Il me semble que si je pouvais manger à ma faim pendant seulement 2-3 jours, alors d'un seul coup je grossirais terriblement. Si bien que vous ne me verrez pas comme je suis maintenant, j'arriverai chez vous ayant repris visage humain. Mais maintenant je ne me reconnais pas moi-même, je me trouve au fond pas très claire et, comme tous les autres, je suis devenue à moitié un automate. Bon, ça ne fait rien, ça va changer, Dieu le veuille ! Il faut vivre d'espérances belles et claires, si rien n'est plus essentiel !

Je t'embrasse bien fort, papa chéri.

Diéba.

Chapitre 24

Le blocus

[Entretien avec Diéba]

Diéba : « [...] Où sont tous ces documents : quel est le jour où on a baissé la norme à..., puis à ... ? »

¹ Lia Piékourovskaja, premier amour de Boris, était la mère de Liova, futur mari de Diéba.

N. M : « Mais comment as-tu supporté tout cela ? L'important, ce n'est pas le jour où tout est arrivé, mais comment, peu à peu, tout a commencé. »

Diéba : « Ils ont diminué et diminué la norme, voilà tout. »

N. M : « Et après, que s'est-il passé ? »

Diéba : « Après, les gens ont commencé à mourir et à mourir. Nous avons commencé à voir que dans les rues, on transportait dans des voitures, ou plus simplement sur des traîneaux, des gens, enveloppés tantôt dans des couvertures, tantôt dans des draps. On les chargeait chez eux. Voilà. Ensuite on s'est mis à regrouper ces gens par appartements, parce que beaucoup d'entre eux n'avaient personne, ni parents, ni connaissances, que personne ne pouvait les évacuer de là, de leurs appartements tout froids. C'était comme ça. En réalité, si tu veux, ma petite fille, en savoir un peu plus sur le blocus, prends donc chez Lilka le Mikhaïlov¹, et lis-le. »

N. M : « Ce qui m'intéresse, ce n'est pas le siège même, mais comment tu l'as vécu, toi. Où tu vivais : au début, c'est dans un appartement collectif ? »

Diéba : « Bien sûr. Je vivais dans un appartement collectif et j'étais encore étudiante. Pendant le siège j'allais à mes occupations, d'une façon ou d'une autre, on continuait à vivre où on se trouvait. Oui, je vivais dans un appartement collectif, dans ma chambre, là où je vivais avant la guerre. »

N. M : « Et où se trouvait-il ? »

Diéba : « L'appartement collectif ? Près du pont des Grenadiers, si je ne me trompe. Oui. Et après, ma petite fille ? Voilà qu'ils ont commencé à canonner la ville, à la bombarder, et nos vitres sont tombées en poussière et nos logements – les chambres – ont cessé d'être chauffés. Et l'hiver devenait de plus en plus rigoureux.

Il a commencé à faire un froid inimaginable, on dormait avec son manteau, mais le froid continuait, et le matin il fallait coûte que coûte aller au travail : nous nous y tenions.

En cette période d'hiver nous avons deux examens très difficiles et très importants : anatomie et histologie. L'anatomie revenait à ce professeur, ce même professeur de la bonne époque, d'avant la guerre qui recalait les étudiants aux examens... Certains les passaient pour la onzième fois. Maintenant, l'examen d'anatomie se passe ainsi : nous devons simplement trouver quelque chose qui est

¹ Boris Mikhaïlovitch Mikhaïlov, *На дне блокады и войны* [Au fin fond du blocus et de la guerre], Saint-Petersbourg, BCEГЕИ, 2001.

dans l'organisme humain, parce que tout de même c'est une *anatomie normale*, c'est comme ça que cela s'appelle : non la pathologique, comme en troisième année, ou peut-être en quatrième, mais l'anatomie normale. Mais ce qu'il y a dans l'homme, nous devons le savoir. Nous devons connaître les os, et les os, c'est quand même plus facile, simplement il faut y consacrer du temps, travailler. Ensuite, l'intérieur : les vaisseaux et les muscles. Tout cela il fallait le savoir. Et pour le savoir, il faut s'asseoir et apprendre, ce qui est le cas des étudiants normaux, pas pendant la guerre et le siège mais quand ils étudient simplement en deuxième année, le professeur et ses assistants les plus proches préparent pour eux les cadavres sur lesquels, le lendemain, les étudiants auront à chercher ce qu'il leur faut trouver, en général, ils préparent bien, bien sûr, très bien, et même je ne savais pas que cela pouvait être ainsi, parce que tous ces vaisseaux, les gros et les minces, ils y versaient de la couleur – cela pour qu'on puisse s'orienter : les artères en rouge, et les veines en bleu. Dans chaque cas, ces gens travaillaient pour nous donner la possibilité, à nous les étudiants, de comprendre où est quoi et comment. Et on y parvenait, bien sûr : les professeurs et nous. Pleins de reconnaissance, les étudiants réussissaient simplement leurs examens la première fois, non la onzième, bien préparés, voilà.

Mais notre professeur était comme ça. Plivis, je ne me souviens pas de son prénom ni de son patronyme. Le premier groupe arrivait à l'examen. Après un bombardement, après un raid aérien. Du verre, du verre, partout du verre. Tout était détruit. Et le voilà qui plaisante encore, le professeur, il dit qu'apparemment on est arrivé au bon moment, qu'on aurait au moins quelqu'un sur qui faire vos préparations. Voilà. Eh bien, ensuite... on passait cet examen, nous ne savions même pas pourquoi et, en général, nous réussissions. Et le professeur était dans le même état d'esprit que nous : qu'est-ce que cet examen, notre examen, comparé avec ce qui se passe dans la vie aujourd'hui ?!

Et ensuite l'histologie, c'était un autre professeur... Zadavski, peut-être. Et là de quoi s'agissait-il : dans l'histologie, nous devions comprendre la préparation qui se trouvait sur des lamelles de verre. Plus question de cadavre entier, allongé là et qu'on fouille, où on sépare la jambe de la main. Là ce sont devant nous des petites lamelles de verre... et sous un microscope il faut diagnostiquer... Tu arrives avec ta carte, et en échange de cette carte on te colle dans

la main, je ne sais pas, quatre, cinq, six lamelles de verre. Et tu dois les placer l'une après l'autre sous le microscope, examiner, comme ceci et comme cela, tu peux les retourner, comme ça t'arrange, examiner, et passer à la conclusion : ça, bon, je ne sais pas, ça, c'est une glande salivaire, et cela c'est la préparation suivante, le bout du nez de n'importe qui... En tout cas, on exige de plus en plus de la précision.

Mais pour que tu puisses les distinguer à l'examen, tu dois être là, la veille, une fois, peut-être même, une deuxième fois, et travailler sur ces préparations. Elles sont là, devant toi, elles ne se cachent nulle part. Tu arrives, ton examen, c'est déjà après-demain, mais aujourd'hui, toi, allez, prends préparation après préparation et regarde au microscope. Tu dois bien te rappeler que si sur cette lamelle il y a tel petit crochet compliqué, alors, ça veut dire que c'est ceci et cela, parce que tout cela se trouve décrit là devant toi et qu'il n'y a aucun mystère.

Eh bien, voilà, mes petits enfants, c'était difficile et pourquoi : c'est qu'il fallait aller à la fac trois jours, quatre jours de suite et travailler au microscope – seulement – le microscope est froid, presque gelé, parce que tout est dans le grand froid, tout, toute la fac dans le froid, les étudiants, et les professeurs. Et bien sûr, les préparations aussi, elles ont été toutes bien préparées, elles datent de plusieurs jours. Toi tu te traînes là-bas et tu regardes et tu regardes cette petite lamelle, dans ta caboche tout commence à tourner parce que c'est impossible d'apprendre en trois, quatre, cinq jours à distinguer une préparation d'une autre – c'est très difficile, en tout cas. C'est un travail fin, c'est très fin, et pour les yeux c'est pénible ...

Bon, tant bien que mal, on a passé l'examen, et ça a bien marché, entre autres, l'histologie, ça a bien marché. Outre l'examen et l'identification des préparations, il y a la théorie. Et tu dois à la question qui est imprimée sur ta carte, répondre que là je ne sais pas la réponse, là tel organe chez tel animal ça ressemble à ça, et chez tel autre ça ressemble à tout à fait autre chose... Bref, c'est ce qu'il fallait apprendre, chez soi ou à la bibliothèque, et si le temps était agréable et non un temps de guerre, nous serions installés à la bibliothèque, nous apporterions ces volumes épais d'histologie et nous aurions simplement préparé chaque examen, comme on le fait normalement...

C'est drôle : avant le blocus, quand nous avons commencé à étudier, l'histologie est passée de première en deuxième année, et alors on nous installe d'un seul coup devant un microscope pour étudier ces préparations. En voici certaines un peu lilas, et grises, et celles-ci violacées et d'autres saumon, côte à côte, pareilles, ensuite dans une autre préparation elles sont un petit peu différentes, mais aussi avec leur ordre, etc. Et voici que c'est déjà la fin du jour la fin d'un jour d'étude, normal, nous retournons dans l'appartement collectif pour une nuit de repos, si on peut dire. Je marche, c'est la rue Léon Tolstoï, il me fallait passer par là, elle est pavée, elle n'est pas encore asphaltée, elle est pavée, des gros pavés et j'ai toujours l'impression, plus j'avance sur ce pavage, que je marche sur mes préparations : Seigneur, qu'est-ce que c'est que ces tout petits crochets qui étaient sur le verre, les voilà maintenant sous mes pieds. Je me dis : ça, c'est la partie supérieure des voies respiratoires de cet animal. J'avais un petit mouchoir, en soie, bleuâtre, maman m'en avait fait cadeau, ensuite il a traversé avec moi le blocus et l'évacuation, il a traversé tout, le petit mouchoir de soie, eh bien, lui aussi, tout le temps, j'avais l'impression que c'était une préparation... là, vous voyez, un petit dessin un peu comme ça.

C'étaient bien sûr les premiers pas en médecine. La médecine exige beaucoup d'attention et beaucoup de temps, rester là longtemps, longtemps et enregistrer dans sa mémoire – voilà ce qu'elle exige. Tout le reste viendra plus tard, plus tard, quand commenceront les vraies difficultés, les vraies opérations, le vrai tout... Mais c'est déjà une autre affaire...

Il fallait nous montrer à l'Institut un jour ou deux, ensuite laisser passer un jour ou deux et y retourner. Arriver à l'Institut et selon sa carte d'étudiant on te donne une collection de toutes ces préparations, tu t'installes et tu les étudies. Mais l'Institut, il faut y arriver. Dans la rue, excusez, c'est gelé. Qu'est-ce que vous avez comme vêtement ? Tout de même nous, les Léningradois, nous n'avons pas été préparés à cela, nous restons dénudés devant ce froid d'hiver, insensé... Je sors dans la rue, et je vois déjà : la file, on va se mettre tous en file, l'un derrière l'autre, chacun notre tour pour avoir de l'eau, parce que l'eau – notre eau habituelle, fraîche, on ne l'a que par des tuyaux, quand ils ne sont pas gelés. Et s'ils sont gelés, il n'y a pas d'eau. S'il te faut de l'eau, n'importe laquelle chez toi, pour chauffer n'importe comment n'importe quoi, alors tu peux toujours ramasser de la neige dans la rue – la neige est là, une neige

épaisse, pourquoi ce n'est pas de l'eau ? Mais ce n'est pas de l'eau, non ce n'en n'est pas, et notre oncle Folia est très strict et ne nous permettait pas d'utiliser cette eau pour préparer, disons, simplement du thé, mais de la nourriture, oui ? Parce, disait-il, dans cette neige nous marchons nous-mêmes, nous la foulons et, nos pieds, où ne sont-ils pas allés ? Nous allons de porte en porte, pour chercher cette eau Mais l'eau que nous apporterons dans un petit seau ou dans une théière à la maison, elle n'est pas sans danger. Tout l'hiver nous avons peur qu'il y ait une épidémie : patientez, le printemps va venir, il y aura une épidémie, tout va se mettre à couler, etc., etc. Si bien qu'oncle Folia n'a pas donné d'ordre. Mais une seule fois avec Tamara, avec tante Tamara, nous avons transporté quelques seaux d'eau... qui venait de la rivière. Dans la rivière ça nous était interdit, tu comprends, c'est la même chose que prendre de la neige dans la rue et la faire fondre, ou la tirer de la Fontanka. J'étais donc allée avec elle. Indotchka, la femme d'oncle Folia, nous avait donné un petit traîneau, nous avons attaché deux seaux avec des cordes, et avec cet équipement nous sommes parties chercher un peu d'eau à la Fontanka. À la Fontanka prendre de l'eau n'est pas aussi pénible que de faire la queue avec un tuyau pour mettre l'eau dans le seau. Dans la rue c'est affreux : tout le monde est là, debout, des ombres pâles avec des bleus de noir de fumée, particulièrement sous les yeux et autour du nez – bien sûr, ce sont les voies respiratoires... »

N. M. : « Pourquoi du noir de fumée ? »

Diéba : « Pourquoi du noir de fumée ? Mais avec quoi s'éclairait-on ? Avec des veilleuses ! »

N. M. : « Mais qu'est-ce que c'est des veilleuses ? »

Diéba : « *Tu te souviens, veilleuse, quand tout était lumière dans le monde...*¹ C'est une petite fiole, comme pour les médicaments... une sorte de fiole un peu aplatie – avec du kérosène dedans, pour ceux qui en avaient. Pour ceux qui en avaient à Léninegrad, tu imagines ! Mais parce qu'il y avait encore des réchauds à kérosène datant d'avant la guerre, les gens avaient donc conservé une petite quantité de kérosène, un petit peu. Tu introduis une petite mèche : un morceau de tissu ou de quelque chiffon, à l'extérieur, et tu allumes, de ce côté. Il y a alors cette petite langue de flamme... comme une chandelle. Ça donne une fumée inimaginable. Et le matin nous nous regardons l'un l'autre et nous comprenons que nous... que tout de

¹ Voir au chapitre 46 la poésie d'Ehrenbourg.

même, nous ne sommes pas des noirs, mais nous avons plein de noir de fumée sur le visage et c'est comme ça pour tout le monde. Firotchka, je me rappelle, la pauvre. Elle faisait bien attention à son apparence, en plein blocus, quand tout déjà allait si mal, si mal. Quand elle est arrivée pour me souhaiter mon anniversaire : imaginez le 19 décembre, ce que ça pouvait être à Léninegrad à ce moment ! Elle est donc arrivée pour me souhaiter mon anniversaire, et je la regarde, elle avait même du rouge à lèvres, un tout petit peu. Elle avait aussi des moustaches, vraiment, des moustaches comme ça, la suie était bien collée sur le visage et même accrochée au visage comme des chiffons.

Le lendemain donc, tous les tuyaux étaient gelés à l'intérieur des appartements. C'est une grande ville, ce n'est n'importe quelle chaumière n'importe où : mais non, là quatre, cinq, six étages et il faut quand même se débrouiller pour vivre, non ? Le matin je me suis levée, j'ai pris mon... petit bidon, et je suis allée chercher de l'eau : où est-elle aujourd'hui ?

J'habitais alors rue Joukovski chez oncle Folia... quelqu'un vient à ma rencontre, il parle tout seul, un homme, qui avait de l'eau qui clapotait dans ce petit seau. *Où y a-t-il de l'eau ? – Au 8 rue Joukovski.*

J'arrive au 8 rue Joukovski : il y a une queue tranquille : pas d'eau. Le tuyau de conduite est là, mais pas d'eau. Donc : ou rester là à attendre ou aller plus loin. *Où y a-t-il de l'eau ? – Au 35 rue Nékrassov.* Même les adresses, tu vois, je me souviens où j'allais chercher de l'eau. C'est bien, tu vas rapporter de l'eau, grâce à Dieu. Et là avec Tamara on y est allé... décision : non, impossible, mais pour quelques petites gouttes... de quoi nous pouvons remplir notre théière, non ? Nous irons quand même chercher de l'eau à la rivière. Bon, nous voilà parties pour la Fontanka. La Néva, pour nous, c'est trop loin de la rue Joukovski, mais il y a la Fontanka – tout juste. Près du Cirque ! Du Cirque !...

On en prend, on la charge, on la monte au quatrième étage, c'est quand même là qu'il en faut... Tout va bien. Mais oncle Folia dit : *C'est quoi, ça vient de la Fontanka ! Non, on ne peut utiliser cette eau. Allez videz-la toute.*

Il faut aussi trouver un endroit où la vider : tout est gelé, tout... Allez nous allons la vider... Ainsi ces seaux que nous avons montés là-haut, quand même, au quatrième étage, cette eau nous l'avons vidée dans la baignoire des enfants : c'est un appartement communautaire, à qui cette baignoire appartenait, je n'en sais rien,

elle était là à peu près propre, depuis combien de temps n'avait-elle pas servi ? Et nous, seau après seau, nous l'avons versée là, et nous voici avec une baignoire presque pleine d'eau propre : elle est propre, nous regardons, cette eau – mais interdit de s'en servir. »

N. M. : « On peut au moins se laver les mains ? »

Diéba : « On peut, on peut mais les mains ne sont pas désinfectées, disons-le, peut-être reste-t-il encore quelque chose... beaucoup de crasse, mais cela, cela, oncle Folia l'a permis. Il y avait encore chez nous cet oncle Folia, qui nous traitait de façon très catégorique, impitoyablement, pour ainsi dire, et néanmoins nous avons tous survécu, quand même, d'une façon ou d'une autre... Et nous avions un peu peur de lui, et nous avions du respect, bien sûr, et nous obéissions, simplement parce qu'il faut obéir à quelqu'un, autrement c'est n'importe quoi. Voilà ce que j'avais commencé à dire... tout cela se passe chez oncle Folia, rue Joukovski... »

N. M. : « Quand as-tu déménagé chez lui ? »

Diéba : « Au début ... ma petite fille, je crains de te tromper : cela peut-être, c'était vers le mois d'octobre. »

N. M. : « Et pourquoi as-tu déménagé ? »

Diéba : « Un jour, c'était après un bombardement, je n'ai pu rejoindre mon appartement collectif. Et je me trouvais près de chez oncle Folia, je suis arrivée chez lui : *Est-ce que je peux passer la nuit ?* – *Oui, bien sûr. Installe-toi.*

Une fois comme ça, deux fois comme ça et ensuite oncle Folia m'a dit : *Écoute, déménage donc chez nous. Tu dois aller rue Lev Tolstoï pour ton Institut. C'est presque rien d'ici comme trajet. Viens vivre chez nous. Indotchka va te donner un traîneau, prends-le et transporte tes petites affaires chez nous ici.*

Et ces petites affaires ? C'est vrai j'avais quand même un manteau. Il était très mince, et le col était comme ça, très usé... Un pauvre petit manteau. Par la suite on m'en a fait un vrai, un bon, un beau même, à la fin de la guerre, nous avons trouvé un bout de tissu... On m'a fait un manteau, un bon, mais à ce moment-là, pendant le siège, il me fallait aller dans ce vieux manteau. Et ce même vieux manteau tout misérable il m'a accompagné en évacuation, à Barnaoul, ensuite je l'avais encore sur moi...

Pas si loin de moi, mais quand même, vivait Manetchka Balononva, avec sa famille : sa maman, sa tante, son frère Liova, un psychiatre. Une bonne grande famille juive. Elle vivait ruelle Povarski. J'ai encore des photos : on faisait des sottises, tant qu'on

voulait, c'était en mars, le 8 mars que nous nous sommes rencontrées : où, quelle année ? Je regarde ces jeunes filles : qui d'entre elles a survécu ? Mais alors on s'amusait, simplement on s'amusait... on se réunissait là, je ne sais, à six, des jeunes filles...

Manetchka Balonova, elle va de la ruelle Povarski, à pied, au même Institut de médecine, nous sommes dans le même groupe d'études. Aller à deux, c'est quand même plus agréable pour moi que d'y aller seule. Nous marchons, nous discutons tout doucement, nous évoquons quelque souvenir, nous nous disons que, la nuit, inévitablement, quelque chose quelque part va arriver : quelque part, quelque chose va s'écrouler, quelque part qui se trouve sur quelque chose va être mitraillé, et ainsi de suite. Elle allait me chercher rue Joukovski, chez oncle Folia, moi, à ce moment-là, j'étais toute prête. Ce chemin pour aller là-bas, rue Tolstoï, on faisait ça à pied. Et au retour la même chose.

Quand nous allions là, nous recevions des cartes. Des cartes de pain, des cartes de produits d'alimentation, on nous les donnait quand nous, les étudiants, on était encore en train de travailler, on vérifiait les listes de présence et alors on nous donnait des cartes. »

N. M. : « À l'Institut, c'est cela ? »

Diéba : « À l'institut. Il y avait là la chaire de pharmacologie et c'est là que pour une raison ou une autre tous les documents se trouvaient. Et c'est par eux que j'ai appris – dès la fin de la guerre – que ces documents attestaient que j'ai été évacuée de Leningrad le 9 février.

Mais avant cette date je marchais, je marchais, je marchais sans cesse. Et quand on rentrait le soir chez oncle Folia, le poêle était bien chaud. Indotchka chauffe le poêle. Le bois venait encore de la forêt ou, depuis l'automne, de la cour, une cour de Léninegrad. Moi-même je mettais les morceaux en pile, soigneusement, et ensuite je me les installais avec une corde sur le dos, s'il vous plaît et jusqu'au quatrième étage, s'il vous plaît. Difficile ? Difficile. Mais d'accord. Une fois que je les ai apportés, je ne fais plus rien avec. C'est le soir, quand je reviens de l'Institut, le poêle est chaud. Comme je me rappelle simplement : avec Tamara nous dansons autour du poêle, nous nous serrons, il fait chaud. C'est ainsi la vie, oui, la vie la plus réelle. Les mains sont gelées, les pieds naturellement... mais ici j'étais quand même près d'un endroit chaud...

[...] Mais ensuite, quand nous avons commencé à passer les examens, et que nous les avons réussis, et que nous avons eu droit

à des cartes comme des gens sérieux, pas question de s'asseoir dans ce coin bien chaud et d'attendre je ne sais quoi – non, il faut travailler à ses études. Et si nous sommes arrivés chez nous et qu'aujourd'hui nous n'avons pas de travail à l'Institut, nous ouvrons nos manuels. Manka et moi. Et nous allons apprendre les osselets, ou les muscles, ou tout ce qui est au programme des examens de l'Institut de médecine. Il y a vraiment beaucoup de choses et nous nous mettons en colère, mais le programme, c'est le programme : chimie, physique, en général des sujets qui semblent n'avoir pas de rapport avec la médecine, et qui nous épuisent. Mais, ça ne fait rien, c'est comme ça !

.....

Il y avait ces alertes, qui nous exténuent simplement. Elles arrivent l'une après l'autre. Seigneur ! 11 fois par nuit : alerte, alerte, alerte – Tamara et moi nous sommes chez oncle Folia – et Tamara est près d'accoucher. Elle a accouché le premier octobre. Et elle est quand même très enceinte. Nous descendons du quatrième d'oncle Folia, Tamara avec un ventre lourd, une marche lourde, nous traversons la Liteïny et de ce côté, il y a un abri contre les bombardements. Nous devons avoir le temps de courir avant que ça commence. Dans l'abri, des petits dorment dans les bras de leurs parents, quelqu'un dort : quelqu'un dort, quelqu'un pleure, quelqu'un fait comme il peut ce qu'il peut – bon, c'est la guerre...

Sirène d'alerte aérienne – c'est obligatoire, il faut sortir. L'oncle nous chasse, bien sûr, mais lui reste là. Par bonheur tout s'est bien passé. Tout ça a aujourd'hui été décrit dans la littérature et dans la mémoire c'est simple : alerte aérienne – ça m'ennuie, je n'irai plus – il va rester chez lui, et les gens qui sont partis dans l'abri, les voilà qui reviennent, il n'y a plus rien déjà. Parfois même avec un enfant dans les bras, ils restent à la maison, tellement les gens sont fatigués. Réfléchissez vous-mêmes : c'est la nuit, le froid et quel froid. Ceux qui ont des enfants encore à la mamelle – s'il reste encore quelque chose dans leur sein – entendent l'alerte, alerte aérienne. *ALERTE AERIENNE !* Maudite sois-tu ! Tu peux dire ça dix fois, mais quand même tu iras dans cet abri, on se pousse pour toi, on te fait place, on s'est seulement écarté mais on a couvert l'enfant autant qu'on a pu, l'un avec un manteau, l'autre avec une couverture. Fin d'alerte aérienne ! Ah : tout le monde s'est bougé, tout l'abri s'est bougé. On se lève, on ramasse ses affaires, quelqu'un dormait, on joue des coudes. Rentrons chez nous. On est parti. On arrive chez nous.

Grâce à Dieu, toutes les maisons sont entières, tout est bien, allons mettre l'enfant au lit, nous on va prendre au moins un peu de repos... ALERTE AERIENNE ! La onzième fois ! Onze fois par nuit ! Qu'est-ce que c'est ? C'est une horreur ! Les nerfs sont complètement détraqués. Bon, qu'est-ce que tu dis ? Bon, dis : qu'est-ce qu'on va devenir ? On ne va rien devenir. »

N. M. : « Bon, mais rester là ? Dans le sous-sol ? »

Diéba : « Dans le sous-sol ? On nous chasse. »

N. M. : « On vous chasse ? »

Diéba : « Oui, bien sûr ! *Partez, partez tous. Vous avez tous votre maison. Partez.* Ma petite fille, parce que combien de fois il arrive que les obus tombent justement sur le refuge. Et chez nous, c'est près du refuge. on ne va pas prendre des risques, sûrement...

Des nuits bruyantes – on a raison de le dire – des nuits bruyantes. Tu sautes dans la rue, tu cours sur du verre, oui, sur du verre partout. Toi-même tu t'en souviens. Maintenant si tu sors sur la perspective Liteïny, tu vois, sans aller jusqu'à la rue Joukovski, d'immenses vitrines. Là, avant la guerre, il y avait *Le livre scientifique*, ou quelque chose de ce genre, de grands édifices consacrés aux livres, mais quand tu sors, dès la fin de l'alerte, que tu dois aller jusqu'à l'appartement de l'oncle Folia, tu marches sur du verre. Crr-crr-crr. Et tout ça brille sous la lune. Je garde cette impression : la lune. Ensuite, quand sommes partis sur la *Route de la vie*, quand j'écartais le rideau, tu regardes – la lune ! La lune... À part tout le reste, c'est épuisant aussi pour le système nerveux : on sort d'un bombardement pour en avoir encore un autre. C'était comme ça tout le temps, tout le temps.

Pourtant nous allions encore passer l'examen de pharmacologie, un examen difficile mais ça s'est bien passé, quand même. Est-ce que les professeurs nous plaignaient ? est-ce qu'il y avait encore quelque chose à plaindre ? Là tout le monde était épuisé, tout simplement épuisé...

Chaque matin, nous avons de nouvelles informations : il y avait 250 grammes de pain, c'est devenu 200 grammes, ensuite 125. Chez l'homme il y a la caboche qui travaille, on ne comprend même pas comment : quand ils ont annoncé que, désormais, la norme serait 125 grammes par jour, je me rappelle avoir lu quelque part dans la littérature, peut-être chez Alexis Tolstoï, peut-être dans *Le Matin* qu'au moment de la Révolution – c'était déjà la guerre civile – on avait baissé la norme jusqu'à 125 grammes de pain, et je pense :

Seigneur, nous en sommes arrivés là ! Les gens avaient 125 grammes de pain en 1918, mais nous, nous sommes quand même dans les années quarante ? Voilà moi quelque chose me frappait, le chiffre lui-même, voilà celui-là, incroyable. Il semblait bien que ce fût impossible, et pourtant c'est possible, on nous le dit à la radio, nous le savons nous-mêmes : 125, ça veut dire 125. On n'en sortira pas. Tu vas aller dans ton institut, tu travailleras ou tu passeras des examens... Seigneur, mon Dieu. Le soir tu retourneras chez toi, tu boiras un tout petit peu d'eau bouillante, quand même : la veille ou le matin j'ai apporté un petit peu d'eau. Indotchka quelque part l'a réchauffée, c'est-à-dire que tu avaleras quelque chose de tiède. Il faut te coucher mais alerte aérienne ! Seulement souffler un peu...

L'alerte aérienne c'est vraiment épouvantable. C'est à peu près comme si une bombe me tombait dessus. La bombe ce n'est pas sur moi, mais déjà là, à l'école où je travaillais, à l'hôpital comme infirmière, là dans la ruelle Demidov. C'est là qu'une bombe est tombée.

Après la guerre j'ai essayé de passer là, rue Léon Tolstoï, je me rappelais : là une maison sur la place, une maison comme ça, avec une voûte, un arc, quelque chose comme ça. Et je me suis tout rappelé : je vais, je reconnais, mes pieds reconnaissent, ici j'ai foncé de mur en mur, et elle, la bombe, elle siffle : quand la bombe vole, tu ne peux la confondre avec rien d'autre. Elle vole encore avec un hurlement, un grondement, et il me semble qu'elle va là, qu'elle vole là, sur moi. Bon, dans le pire des cas, sur mon dos. Et je me jette sur le mur opposé. Le voilà – oui, c'était bien là. Je suis restée là, elle, elle a fait explosion quelque part, bakh... et à nouveau commence le même hurlement, *alerte aérienne*. Alors je cours encore vers ce mur. De mur en mur, dans tous les sens, je cours je cours, je cours...

Après la guerre je n'ai pas retrouvé cet endroit. Il me semblait que si je me rappelais tout, c'était par mon dos, par mes jambes, mais rien de comparable. Rien de comparable. Quelque chose avait disparu, certains éclats de quelque chose avaient été emportés, il n'est plus possible de reconnaître tout à la fois...

Quelque part, sur une petite place, j'ai rencontré l'oncle Tchika¹. Lui, médecin principal de quelque hôpital, allait je ne sais où pour

¹ Oncle Tchika était le frère de la mère de Diéba. Quand elle était toute petite, elle jouait à ce jeu : elle l'appelait au téléphone à son travail et demandait : « C'est la forêt ? C'est le loup ? » Et lui, à toutes ces questions, répondait : « Oui, c'est la forêt ; oui, c'est le loup. » [Note de l'auteur]

ses affaires militaires. Moi, je vais à l'Institut pour mes études. Et voilà qu'on se rencontre. Oui, mais moi, j'avais la gueule toute ficelée, c'est la tante Bella qui m'avait fait cette blague : une muselière de laine ! Elle m'avait fait une sorte de toque et aussi un manchon pour les mains, mais simplement un manchon de chiffon, chaud, les mains étaient bien protégées, mais les jambes... C'est que les jambes quand même avaient souffert aussi... Tchika alors me voit, moi je le regarde, lui me regarde, et il hoche la tête. Comme ça, comme ça. Il hoche la tête. Nous ne restons pas longtemps comme ça, nous nous séparons. Parce que j'allais à mes cours, lui, il avait ses affaires, mais il a été très affligé de m'avoir vue ainsi.

.....

Et je me souviens de ce concert remarquable, que nous avons entendu dans la salle du Bolchoï. Je te l'ai déjà raconté sûrement plusieurs fois, quand j'allais à la Philharmonie en temps de paix, alors, bien sûr, c'était payant, tout était beau, élégant, tout. Mais, dans cette guerre... Manka Balonova et son frère, Liova Balonov, sont venus me trouver. Lui aimait la musique et il comprenait tout, et très bien. Il a donc des billets pour un concert. Et j'y suis allée, j'en avais envie. Vraiment envie. Le premier concerto pour piano et orchestre. Kaminski – Kamenski ? Je ne me souviens pas de son nom. »

N. M. : « Le premier concerto de Tchaïkovski ? »

Diéba : « Oui. La salle était pleine, entre autres. On écoute, on est là. Après il y a eu quelque chose, non cette *Francesca da Rimini*. Quelque chose que je ne me rappelle pas et que je n'aime pas follement. Et il y avait encore quelque chose. Probablement... la Cinquième symphonie. On joue Tchaïkovski. Nous sommes à un endroit avec Manka. Mais son frère est à une autre rangée, il écoute tout.

À un moment – nous sommes déjà tous enthousiasmés par le Premier concerto, qui a pu élever bien haut notre âme – est venu sur la scène un employé de la Philharmonie, qui nous dit : *Citoyens, alerte aérienne. Nous vous demandons à tous de vous lever et de prendre l'escalier pour descendre au sous-sol.* Nous sommes descendus. Oui, c'était très triste, parce que justement aujourd'hui nous étions à la Philharmonie, avec ces gens que nous connaissions, comme on dit, depuis que nous tétions notre mère, ces rideaux de velours rouge, et toutes ces chaises, ces strapontins aussi tous drapés de velours rouge, tout était du velours rouge. Mais cet hiver-là, pas de velours

rouge, mais aux fenêtres, des stores de papier bleu pour les masquer. Et nous au sous-sol. On est descendu là. Nous attendons. Et au sous-sol il y avait des banquettes, aussi rougeâtres, comme il y en a maintenant dans la salle, des strapontins rougeâtres. Mais à l'époque ils étaient en bas, au sous-sol. Et nous avons appris alors qu'à la Philharmonie il y a des sous-sols et qu'on peut s'y transporter en cas de malheur.

Et à un moment il y a eu un grondement. Un grondement – quelque part tout près. Un coup très fort, très fort. Peu importe, nous sommes remontés, notre programme a repris, et quand après cela nous sommes repartis chez nous, alors nous avons vu à côté de l'entrée de la Philharmonie, là où se trouve la Musicomedia, un grand cratère. C'était là qu'était tombée la bombe. Y avait-t-il là à ce moment une représentation ? Et peut-être, n'y en avait-il pas, selon moi, il n'y en avait pas, c'était sombre de ce côté... Si nous n'étions pas allés au sous-sol ! Quelqu'un parmi nous serait resté parmi les décombres. Ça n'a rien de drôle. Voilà ce qui s'est passé. Mais quand maintenant on commence à jouer, particulièrement le Premier concerto, je frissonne intérieurement. Et j'ai toujours envie de me lever quand j'entends cette musique, me lever. Ensuite quand j'entends la symphonie, la Cinquième, là je n'ai pas seulement envie de me lever, mais de faire lever tout le monde. Que tout le monde se lève. Cette musique invite à se lever. C'est aussi cela, Tchaïkovski, la Cinquième symphonie...

Elles tombaient, elles tombaient, les bombes, et c'est pourquoi sur la Nevski il y a encore cet écriteau sur une maison que ce côté est le plus dangereux à cause de ces canons à longue portée, c'est vrai. Tout cela, je te le donnerais bien à lire – il existe un petit livre que nous avons à la maison, c'est le *Journal de Kostia Riabinkine*¹, un garçon de 16 ans. Il raconte combien il a eu faim, jusqu'à en mourir. Il faut lire. La maman avec deux enfants était restée à Léninegrad. À la petite fille, donnons-lui 8 ans, et le garçon doit avoir 15 ou 16 ans. La faim. Affreuse. Et le garçon commence déjà à capituler. *MANGER, MANGER, MANGER !* écrit-il dans son journal, en capitales, sur toute la page : *MANGER, MANGER, MANGER !* Déjà il est très mal. Bien sûr. L'organisme tout entier a cédé. Et il attendait toujours, il attendait l'évacuation. Quand elle a lieu, alors tout sera possible. Oui. On a ouvert l'évacuation. Il n'a même pas pu aller jusqu'à la gare.

¹ Alès Adamovitch & Daniel Granine, *Le Livre du siège*, Saint-Pétersbourg. Groupe éditorial « Lénizdat », 2013.

S'installer dans le train. Il est déjà tout enflé, cet enfant. Et la maman avec eux. La maman avec la jeune fille et le garçon est restée là chez elle à Léninegrad. Quand un train quand même passait, quelque part, vers la Russie (il faudrait relire le livre), elle avec sa petite écuelle, la maman, elle allait au point de passage où on distribuait de la nourriture, à la fille elle apportait du chaud – quelque brouet. Un jour, deux jours passent et elle y retourne. La fille était là à attendre et, quand la maman est revenue, elle a donné ce brouet à la fille, et elle est morte. Voilà ce qui se passe dans l'organisme en temps de famine, étant déjà sauvée... elle ne pouvait vivre. »

N. M. : « Tu ferais mieux de parler de toi. »

Diéba : « De moi ? bon, selon moi, je t'ai tout raconté, qu'avoir faim c'était dur, que geler c'était très dur... »

N. M. : « Est-ce qu'on t'a nourrie, si peu que ce soit ? À part les 125 grammes. »

Diéba : « Non. Mais l'oncle Folia avait trouvé quelque part – je ne sais pas où – du son. Et c'était très, très peu, bien sûr. Du son. Mais il fallait le faire cuire dans l'eau bouillante – mais, tout froid ? Indotchka était même parvenue à en faire quelque chose, des galettes ou quelque chose comme ça. C'était bien sûr un appoint insuffisant pour être rassasié, mais c'était tout de même mieux que rien. »

Chapitre 25

Sur la « Route de la vie »

Février 1942

N. M. : « Comment as-tu su pour l'évacuation ? »

Diéba : « C'est Oncle Folia. Il a dit : *L'évacuation, l'évacuation commence*. Mais pour rien au monde je ne voulais quitter Léninegrad, je refusais, malgré la faim, le froid et, entre autres, le départ de l'Institut. L'Institut était parti, où allais-je étudier ? Je dis alors que je m'en irais pas. *Comment ça tu ne t'en iras pas ? Tu t'en iras. Je te donnerai quelqu'un pour t'accompagner ! L'hiver prochain nous n'allons pas survivre ici*. Il n'y aurait donc plus personne de nous ici. Il n'y aurait ni moi ni lui... Où vais-je donc aller s'il n'y a plus personne ?

L'oncle Folia a été ferme. Il dit qu'il fallait que je parte avec un de ses camarades en Sibérie. Et moi j'étais toute chagrine et triste...

Donc l'évacuation commence : comment il s'est arrangé, comment il a fait un certificat pour l'évacuation, je ne sais pas, je n'en souviens pas du tout.

Et nous nous sommes mis en mouvement pour l'évacuation... avec cette petite casserole d'aluminium, qui ressemble aux nôtres, seulement d'une forme un peu différente. Indotchka nous a donné pour la route quelque chose à cuire, un peu d'une *kacha* épaisse, difficile, bien sûr.

Ils m'ont donné un traîneau, un traîneau d'enfant, j'y ai mis un petit sac plat avec de toutes petites affaires et il y avait là aussi les affaires de ce camarade, Moïse Grigoriévitch, et nous sommes partis de cette maison de la rue Joukovski. L'oncle Folia est sorti pour nous accompagner, et même il a essuyé une larme, il me regrettait. C'était un homme corpulent.

Et nous sommes partis. Comme ça. Nous tirons le traîneau, nous passons par la Liteïny, nous traversons le pont Liteïny, je regarde et je dis adieu en pensée à la forteresse Pierre-et-Paul, la pointe sur la Néva... Reverrais-je une fois dans ma vie ma ville ?

.....

Une étendue de ciel bleu,
une lumière épuisante, et
il sait, le morceau de pain,
vivre – ou mourir.

Les yeux ne regarderaient pas
comment, placés en file,
des petits gars dans leurs manteaux
gisent en pile.

et les soldats tranquilles
devant le pont sont là
comme des candidats
à un autre enfer. »

[Extrait d'une lettre de Maman]

Ma petite fille,

Bon, allons, essayons de juger ta poésie du blocus, telle que je la vois.

Les quatre premiers vers sont excellents. Et même précisément adaptés à ce jour (9 février 1942), quand a commencé mon évacuation de Léninegrad. Je n'avais pas très envie de partir, mais il le fallait. Et je m'en vais avec mon accompagnateur et un petit traîneau, je traverse le pont de Liteïny – à la gare de Finlande, et c'était un jour de *ciel bleu*, et à gauche, de l'autre côté de la Néva, la pointe de la forteresse Pierre-et-Paul, et le cœur se serre douloureusement, ne voit-on pas cela pour la dernière fois ? C'était cela effectivement. Mais pour « les petits gars dans leurs manteaux », ils n'étaient pas devant le pont Kirov, mais sur cette rive du Ladoga. Là je l'ai vue, cette *pile*. Mais il est difficile de donner une impression juste de ces *malheureux petits gars* – pourquoi étaient-ils dans leurs manteaux, n'était-ce pas des soldats ? Qui étaient-ils ? Une page tragique de la guerre – des *réserves de main d'œuvre* –, ils devaient être en apprentissage, remplacer les ouvriers des usines qui étaient partis sur le front. Où les avait-on pris, je ne sais – on les avait transportés de je ne sais où, on les avait pris dans des écoles de Léninegrad. Ils étaient en uniforme noir – ils étaient mal chauffés, sûrement – on ne pouvait pas leur donner suffisamment à manger. Et on avait commencé à les faire sortir de Léninegrad sur la *route de la vie* – y en a-t-il un, parmi eux, qui est arrivé vivant ? Et c'était l'âge le plus vulnérable. On les plaint affreusement, depuis, on les plaint, des enfants innocents, des morts absurdes. Eh oui, la *pile*, je l'ai bien vue moi aussi, bien que maintenant je ne me la représente plus exactement, mais nous comprenons que ce n'était pas à Léninegrad mais sur les rives du lac Ladoga, d'où pour nous a commencé la route en convoi qui a duré un mois. Que sont devenus ces garçons, qui est arrivé vivant, je ne sais, et je n'ai rien lu. Mais voici, un hurlement de l'âme : il y a déjà quelques années j'ai lu non pas dans un journal ou dans un recueil – était-ce des vers, était-ce de la prose, mais cela est vu très précisément. Au printemps, comme à l'habitude, la Néva a dégelé. La glace de la Néva s'en est allée, et ensuite celle du Ladoga. Et sur un des blocs de glace – gelé – gît, les bras étendus, comme le Christ – un garçon en uniforme noir. Comment il est arrivé sur cette banquise – on peut seulement l'imaginer, mais ce n'est pas la peine de le faire. J'ai toujours essayé de trouver ce récit dans les journaux et dans les recueils sur le siège de Léninegrad, mais sans succès. Nous croirons sur parole.

[Extrait des récits de Diéba]

« Où sommes-nous arrivés ? À la gare de Finlande. Dans quoi allons-nous voyager ? En train, de banlieue, comme on dit. Il me faut passer de l'autre côté du lac Ladoga. Nous sommes sortis des wagons et nous nous sommes embarqués dans celui de Maman. Des camions : quelques-uns couverts d'une bâche, d'autres simplement comme ça. Maintenant nous partons par la *Route de la vie* et au bout de la *Route de la vie* nous tomberons sur Voïbokalo (Jikhariévo) – nous avons traversé le lac. Nous roulons sur la glace. Entre autres, ceux qui ont roulé un an après nous, ce n'était déjà plus sur la glace, ils ont traversé sur l'eau. Et maintenant quand nous étions déjà là sur l'autre rive du lac Ladoga, on nous a chargés dans des trains de marchandises, chez nous, dans la Rous', on les appelait *des wagons pour les veaux*, on y avait installé des lits de planches, ils étaient à deux étages, et peut-être ici ou là à trois étages et, peut-être pas dans tous les wagons mais dans la majorité d'entre eux il y avait des *bourjouïki*¹. Mais les cloisons, le plafond étaient mal cloués, parce que sur nos lits il y avait de la neige, une bonne couche. C'était un voyage pénible. À peine sortis de Léninegrad affalée, les gens continuaient à mourir de dystrophie, même si le long de la route ici et là étaient organisés des points de ravitaillement. Et là commençaient à servir nos cartes d'alimentation, dont nous étions munis déjà à Léninegrad – des cartes pour la traversée, mais tout simplement, comme les gens les appelaient, *des cartes pour le riz*².

Mais les gens continuaient à mourir. On sortait les morts de nos wagons, il aurait fallu les enterrer, on les enfouissait dans la neige, tout simplement. De notre wagon, dans un court laps de temps, on a emporté six personnes. Ainsi, au fur à mesure qu'avancait notre train, s'organisaient des cimetières. Je me souviens de la fin d'une toute petite fille de cinq mois. Oh comme elle pleurait ! Comme elle a longtemps pleuré ! Pauvre enfant. Elle avait sans doute une pneumonie, je l'entendais à sa toux. Où sont-ils allés, avec ces langes humides ? Elle ne voulait pas manger, sa maman lui donnait le sein, mais dans le sein il n'y avait rien. Et puis, à un arrêt quelconque du train, on l'a emmenée.

¹ Буржуйки : poêles de fer, déplaçables.

² Confusion (volontaire ?) entre « рейсовые / reïsovyé » = « de voyage » (de l'allemand : *Reise*) et « рисовые / risovyé » = « de riz ».

Toute personne vivante, à un moment ou à un autre, doit satisfaire ses besoins. Bien sûr, aux arrêts on sautait de son wagon, et comment remonter ? Bon, du wagon quelqu'un tend la main, on pourra y regrimper. Et si à ce moment on a les jambes malades, ça va vraiment mal.

Les pieds souffraient, j'ai essayé d'enlever mes chaussures pour voir ce qu'ils avaient, mais mes chaussures elles étaient tellement serrées que je ne réussissais pas à les enlever : j'avais mal aux pieds, et je ne pouvais pas les ôter. Lors d'un arrêt, Moïse Grigoriévitch, mon compagnon de voyage, est allé au poste médical ; est arrivée une infirmière, avec des ciseaux elle a coupé les restes de mes chaussures et a libéré mes pieds. Il est apparu que mes pieds étaient couverts d'ampoules purulentes qui avaient fortement gonflé et on ne pouvait les enlever. Alors elle a pansé mes pieds et avec une bande leur a ajusté mes chaussures.

Mais bientôt nous sommes arrivés à Novossibirsk. Et aussitôt, dès notre descente en gare, on nous a emmenés à la désinfection, en russe on appelle ça *chasse-pou*. Et là on a traité mes pieds, et c'est seulement après cela qu'on nous a conduits chez les parents de Moïse Grigoriévitch. C'étaient des gens merveilleux, ils m'ont fait profiter de leurs propres cartes d'alimentation. Ils m'ont fait dormir dans un lit, ils m'ont couverte de choses chaudes, et eux pendant ce temps comme ils souffraient ! Leur fils était au front, et depuis longtemps ils n'en avaient aucune nouvelle, et c'est seulement après qu'on a su qu'il était mort. Moi, quelqu'un d'étranger, ils m'ont accueillie, hébergée, et leur enfant était mort. Son nom de famille était Iarochovski.

Là ma température s'est considérablement élevée, on a soupçonné le typhus et on m'a placée à l'hôpital des infections de Novossibirsk, après avoir rasé mes tresses... Quand on m'a rasé la tête, je me suis rappelée que ma maman m'avait raconté qu'elle avait eu le typhus et qu'on lui avait rasé la tête, et donc, quand on a commencé à me tondre, j'ai éprouvé une sorte de satisfaction, car je me disais : voilà, je suis comme maman. C'était très important pour moi d'être comme maman. Et ce n'est pas la seule occasion où je veux être comme maman. Déjà dans les dernières années nous étions allés avec ton papa à Tartu, et nous sommes arrivés à l'Université, et il était très important pour moi d'avancer dans ces couloirs, de prendre ces escaliers, de me tenir à ces rampes, d'être comme maman...

J'ai été transportée à l'hôpital de Novossibirsk sans savoir pour combien de temps, ni où étaient mes parents. La Sibérie est grande ! Où était ma maman, on ne savait pas. Et de nouveau de bonnes gens, des parents de Iarochovski – c'étaient des gens qui travaillaient dans la médecine – se sont mis à la recherche de mes parents. Et pendant que j'étais à l'hôpital, on a alerté les services de santé de la région, de la ville, toutes les instances médicales ont été appelées à se mettre à la recherche de mes parents, et à la fin de mon séjour à l'hôpital on a découvert que maman travaillait dans l'hôpital de Barnaoul, à 12 heures de voyage, mon papa, lui, travaillait à l'hôpital de Kansk, mais c'était déjà loin, on ne pouvait l'atteindre... On communiqua par téléphone avec Barnaoul, et ma maman apprit, enfin, que j'étais vivante, à 12 heures de voyage de chez elle.

On m'a installée dans le train et on a téléphoné à Maman que j'allais la rejoindre. Mais je pars par le train de Novossibirsk à Barnaoul sans rien savoir de plus. La nuit – pour une raison ou pour une autre – on voyage la nuit – je descends sur le quai à Barnaoul. Avec moi voyage dans le même compartiment quelqu'un, peut-être un militaire ; à Barnaoul sur le quai, il descend avec moi et il regarde si on vient me chercher, sinon, il est prêt à m'aider, à me prendre chez lui pour passer la nuit.

Et je suis donc descendue sur le quai et je reste là à regarder de tous côtés. Et voici que je vois courir d'un wagon à un autre, d'une porte de wagon à une autre, une petite femme en manteau militaire, qui demande à chaque conducteur : *Vous n'avez pas amené une jeune fille malade ?*

Bien sûr, à l'hôpital j'avais été enregistrée comme une jeune fille malade. Le traîneau attend, le cheval est attelé, maman l'a emprunté à son hôpital. Le petit oncle, voyant qu'on m'a trouvée, m'a fait ses adieux et est parti. Maman s'est jetée à mon cou et elle a commencé à m'examiner, les yeux et tout, et moi j'étais emmitouflée Dieu sait dans quoi. »

Chapitre 26

Vivante

[Extrait des souvenirs de Lilia]

« Tout s'est passé de façon si inattendue. Avec maman nous nous sentions dans une sorte d'irréalité... Le train devait arriver la nuit, et donc nous allons à la gare en traîneau (à l'hôpital on avait prêté à maman un cheval), tremblantes d'émotion et de peur, car nous ne savions quel était l'état de santé de notre Diébotchka. Et maintenant je vois encore nettement ce tableau : un quai enneigé, la nuit. Un train qui s'est arrêté. D'un wagon sort Diébotchka, vivante, soutenue par un homme qui aussitôt disparaît, après nous avoir remis à maman et à moi le bagage de Diéba – un petit sac à dos et un petit sac à main. Diéba très maigre, dans une sorte de cache-oreille pointu en fourrure de poisson¹, un petit manteau d'hiver qui en avait vu bien d'autres et aux jambes des sortes de demi val'enki, des demi-laptis de cordes. Elle pouvait difficilement marcher. Nous l'avons installée dans le traîneau, nous l'avons transportée chez nous, dans une chambre bien chauffée. Quand nous avons enlevé le cache-oreille à pointe, nous avons vu la tête complètement rasée, le visage maigre avec des yeux brillants, énormes. Pour les pieds c'était plus compliqué. Quand on lui a enlevé les *valenki* et les *lapti*, on a découvert un tableau vraiment drôle. Les plantes et les doigts des pieds étaient dans des bandes qui n'étaient pas de la première fraîcheur. Mais quand, après avoir humidifié les bandes, nous avons pu débander les pieds, c'était une horreur... !

Au lieu des orteils, il y avait une pâte purulente et puante – résultat du gel en traversant le lac Ladoga dans des chaussures étroites. À Novossibirsk où elle était tombée grâce à Iarochovski, l'ami d'oncle Folia, on l'avait placée en hôpital. Il s'agissait que cela ne tournât pas en gangrène. Les médecins insistaient pour une amputation des jambes. Pourtant les amis des Iarochovski (justement, ils venaient de recevoir la nouvelle de la mort de leur fils), les Bielkine, comme nous l'avons su par la suite, des médecins également, ont persuadé les médecins de l'hôpital d'attendre pour l'amputation. Les pieds de Diébotchka ont guéri en un mois et elle

¹ La « fourrure de poisson » est une expression ironique utilisée pour décrire les vêtements d'hiver de mauvaise qualité qui retiennent difficilement la chaleur. [Note de l'auteur]

a pu un peu marcher, en marchant sur les talons. Les mêmes Bielkine (ils ne sont sûrement plus, sûrement, de ce monde. Dieu donne à leurs descendants et aux descendants de leurs descendants beaucoup, beaucoup de bonheur !) les B'elkine donc, surmontant tous les obstacles, ont recherché l'adresse de l'hôpital de Maman, ont installé Diébotchka dans le train et ont envoyé un télégramme à Maman. Il y a parfois des gens comme ça. »

[Extrait des récits de Diéba]

« Eh bien, maintenant on m'a mise sur ce traîneau. On m'a installée dans ce traineau, on a couvert mes jambes de quelque chose et on m'a transportée à Barnaoul, où Maman vivait avec Lilka, et aussi avec Anna Antonovna dans une petite chambre – au rez-de-chaussée. Lilka se levait le matin, elle allait ouvrir les volets et jetait un coup d'œil de la rue dans la chambre. Mon lit était sous la fenêtre. Elle ouvre les volets, et je vois son visage : rose, joyeux, rayonnant – eh bien voilà, je suis enfin arrivée ! Et j'étais bien. »

[Extrait des récits de Lilia]

« Au début Diébotchka se trouvait dans un état d'euphorie. Elle parlait beaucoup, riait et continuait à ne pas pouvoir croire qu'elle était vivante – qu'elle avait survécu ! Elle me disait : *Lilka, pince-moi, s'il te plaît ! Pince-moi plus fort. Je veux me convaincre que je suis vivante. Mais toi, est-ce que tu crois que je suis vivante ?* Alors je pleurais. Et ensuite elle s'est affaiblie et est tombée dans une profonde dépression, elle dormait des journées entières, elle restait silencieuse.

Au début de l'année, quand Maman a reçu son affectation à Barnaoul, à la demande du directeur de l'hôpital, elle a dû pour une quelconque affaire partir pour deux jours à Biisk – une ville de l'Altaï, qui s'est rendue célèbre par son miel, incomparable, par son fromage fumé, tout à fait extraordinaire, son beurre crémeux, et sa graisse de porc – son lard. Elle en a rapporté quelques produits. Elle considérait ces produits comme une réserve à laquelle il ne fallait pas toucher. Elle a dit, alors que Diébotchka était encore dans Léninegrad assiégée et qu'on ne savait pas si elle était vivante ou pas :

Ces produits, c'est R.D.S.¹. Quand Diébotchka arrivera chez nous, nous la nourrirons.

Par quelque sentiment maternel, en dépit de toute logique, elle a pu deviner d'avance l'heureuse issue ! Et le miel, le lard et fromage de l'Altaï au goût si particulier et merveilleux, outre que sur le marché on pouvait encore acheter des baies aigres et se procurer des carottes – cela, petit à petit, contribua à sortir Diébotchka de sa dystrophie et de sa dépression. Nous restions seules toutes les deux et quand Maman et tous les autres étaient au travail, nous conversions, nous racontant chaque épisode de notre vie. À vrai dire, des horreurs du blocus, elle ne m'en parlait pas. Nous chantions tout doucement nos chansons préférées. Mais quand nous chantions la chanson du film *L'Île au trésor*, à l'endroit où on dit :

Là où les chevaux piétinent les cadavres,
où toute la terre est colorée de sang,
que vienne à ton aide, te protège des balles
mon jeune amour,

elle me jetait un long regard et demandait : *Mais, où les gens piétinent-ils les cadavres ?* À part *Katioucha*, on aimait beaucoup la chanson *Ville bien-aimée*. Quand nous entonnions :

La ville bien-aimée peut dormir tranquille,
et voir des songes,
et verdir quand vient le printemps,

elle se soulevait de son oreiller et demandait, avec un sourire sarcastique : *Ainsi elle peut dormir tranquille, non ?* »

Chapitre 30

Lettre de Diéba à son père

22 avril 1942

Mon cher petit Papa², bien aimé !

On a reçu, enfin, de toi une lettre du 6 avril 42. Tu écris que nous ne remplissons pas notre contrat, mais, selon nous, en cela tu es plus

¹ Rappelons : R.D.S. = réserve de dernier secours.

² Dans le texte : « *papoultchik* ».

coupable. Nous n'avons reçu de toi que la deuxième lettre, alors que nous, nous t'écrivons scrupuleusement trois fois par semaine. Peut-être as-tu du mal à recevoir nos lettres ? Mais en tout cas nous ne sommes absolument pas coupables ! C'est seulement dimanche dernier que maman a triché : elle a tout repoussé jusqu'à hier, tu sais. Le jour de congé, on a envie de dormir, et dans la maison il y a beaucoup de choses à faire qui s'accumulent : elle a lambiné jusqu'à ce qu'il fasse sombre, si bien qu'elle n'a pas écrit. Mais elle dit que sa conscience ne lui reproche rien : c'est que toi non plus tu n'écris pas ! D'accord, dimanche prochain, nous la forcerons à écrire. Seulement n'attends pas des photos de nous : je ne vais pas avec ma tête chauve me faire photographier pour faire peur aux gens ! Je pense que, quand nous te reverrons, j'aurai à nouveau des cheveux longs, et toi tu ne me verras pas comme un *épouvantail*. Quelque chose à quoi toutes nous avons du mal à croire : c'est qu'on puisse te permettre de nous rejoindre cet été pour un petit séjour, si bien que pour les retrouvailles il faudra encore patienter.

Nous vivons comme d'habitude. Nous n'avons pas encore trouvé de chambre ; Firotchka¹ les premiers jours fanfaronnait et crânait, elle a déjà couru deux fois à la gare. Je me suis contentée de rire sous cape et de lui dire qu'elle allait tomber malade. Mais maintenant elle est vannée, elle ne court plus. Elle vit comme moi : elle dort, elle reste simplement couchée, souriant comme une bienheureuse. En un mot, tout va comme on peut. Maman comme avant travaille beaucoup, c'est vrai que maintenant elle revient un peu plus tôt à la maison.

Lilka a commencé hier son travail dans une serre du TrustVert. Le travail n'est pas difficile, il lui plaît. Bon, elle t'écrit elle-même. Moi aussi j'ai envie de commencer au plus vite, mais nous n'avons encore rien trouvé, et je ne pourrais être qu'un mauvais ouvrier. Mais après les fêtes, sans faute, je travaillerai.

Mon petit papa, tu as tort, toutes les deux, avec Lilka nous faisons beaucoup de bêtises. Nous dormons ensemble, l'une à côté de l'autre, les soirs avec notre tapage nous suscitons la tout à fait juste colère du côté de la vieille génération. Et puisque tu as cafardé à Maman à propos de Djerk, nous avons décidé pour te punir de pilonner ton nez rouge ! Tant pis, le nouveau chien, nous allons l'habiller d'une petite jupe et d'un mignonnet petit tricot, pourvu

¹ Firotchka, la tante de maman, était arrivée du blocus de Léninegrad et les premiers jours, comme tous les « *blokouzniki* », elle était en pleine euphorie. [Note de N. M.]

seulement qu'à ce moment-là nous ne devions pas troquer tout cela contre des produits alimentaires. Et nous le prendrons dans nos bras ! Et nous le mettrons au lit ! Parce que nous sommes toujours les mêmes polissonnes, et nous le resterons toujours ! Je t'embrasse très fort, très fort, mon petit papa.

Diéba.

Chapitre 31

Mai 1942

[Extrait des souvenirs de Lilia]

« Tante Tina, si chère, si bonne, si délicate personne ! Elle supportait stoïquement notre séjour, quatre personnes, dans sa chambre de 15 mètres carrés. Au début mai, elle a accouché d'un garçon que sur les conseils de Diébotchka, elle, la tante Tina, a appelé Liova, Liovouchka. Diébotchka, qui était amie de la tante Tina, a été la marraine !

Il nous fallait d'urgence chercher un autre logement ! Et voilà qu'on l'a trouvé. C'était une petite pièce à deux issues, divisée par des draps, au premier étage d'une maison en bois à deux étages avec des assises en brique et un sous-sol, entièrement rempli d'eau pourrie. Le grand avantage était que le logement était situé au centre de la ville, non loin de l'hôpital de maman, ce qui facilitait considérablement la vie de maman.

Je continuais à travailler au TrustVert et pour mon travail je recevais un terrain de trois *sotki* [300 m²], que nous avons commencé à travailler avec Diéba. À cette époque, c'est-à-dire au début de l'été, ses pieds commençaient à guérir, si bien qu'elle pouvait se rendre dans notre jardin, qui était situé dans la vallée de la petite rivière de Barnaoul. Le sol était sablonneux et nous avons rapidement retourné les trois *sotki*. Je me souviens que Diéba, qui avait une grande expérience du travail de la terre, m'a appris à me reposer ; elle disait que pour un repos rapide et pleinement fructueux, en retournant les tranchées, il fallait se coucher sur le dos et en écartant les bras, s'amollir complètement. (Par la suite, quand il m'est arrivé de travailler dans les mines, c'est exactement ce que j'ai fait). Nous avons semé ces *sotki* de pommes de terre, de choux et de carottes. »

Chapitre 32

Premier silence : la loi sur les épis

[Extrait du récit de Lilia, 1942]

« Ces deux mois de silence, deux mois de peur, de peur tellement hors de comparaison avec cette peur de là-bas, dans la zone devant le front, quand pleuvaient les bombes sur notre tête et qu'à longueur de journée sifflaient les obus. Et pas même celle que nous avions quand les Allemands laissaient descendre sur nous par parachute une bombe éclairante et hurlante. Ou quand le souffle d'une bombe explosive enfonçait une porte et que je ne pouvais plus sortir de mon logement. Cette peur-là, c'était quelque chose de *lumineux*, plus ou moins de même nature que l'héroïsme, en quelque sorte.

Mais celle-ci, c'était quelque chose de tout à fait différent : une peur poisseuse, sale, avilissante...

À cette époque nous vivions en évacuation à Barnaoul. Maman était capitaine du service médical à l'hôpital évacué et elle ne passait à la maison que pour la nuit. Mon père était sur le front. Ma sœur aînée venait d'arriver chez nous, elle avait quitté Léninegrad assiégée et soignait ses pieds qui avaient gelé quand elle avait traversé le lac Ladoga. Depuis peu de temps nous avions avec nous la tante Firotkha, la sœur cadette de maman, qui elle aussi revenait du blocus de Léninegrad, malade et dystrophique. Elle avait trouvé une place à l'Institut d'agriculture de Pouchkine, qui fut évacué de l'ancien Dietskoié Siélo¹ dans le district de l'Altaï. On lui donna comme fonction de diriger la chaire des langues étrangères. Vivait aussi avec nous Anna Antonovna, notre ancienne femme de ménage. Elle arrivait de Novgorod, mais elle avait cessé depuis longtemps ses fonctions, et était devenue le bon génie de notre famille. Nous étions très attachées l'une à l'autre, aussi vivait-elle chez nous comme quelqu'un de la famille et elle travaillait comme femme de ménage chez le procureur de la ville.

À cette époque nos conditions de vie étaient très difficiles, nous louions un logement, composé d'une pièce, sec, froid, au sous-sol clapotait une eau noire, pourrie, infecte, et sur les lits et la table allaient et venaient d'énormes rats que notre présence ne dérangeait

¹ Dietskoié Siélo : de 1918 à 1937, nom de Tsarskoié Siélo, où se trouvait avant la Révolution une résidence impériale. C'est aujourd'hui la ville de Pouchkine, qui fait partie des frontières administratives de Saint-Petersbourg.

nullement. Je n'allais pas à l'école parce que, en raison de la guerre, toute une année d'enseignement, 1941-1942, avait été supprimée.

Répondant à la question sévère d'un maussade soldat de l'Armée rouge qui, du haut d'une grande affiche, me désignait du doigt avec un regard qui me pénétrait jusqu'au fond de l'âme : *Et toi, comment aides-tu le front ?*, en avril je pris un travail au trust vert de Barnaoul, le Sadzemtrust. On m'y accueillit avec joie, bien que je n'eusse tout au plus que 13 ans et que je fusse petite et maigre. On m'inscrivit comme *travailleuse*, ce qui me donnait une carte de travail – 600 grammes de pain (!). Comme personne à charge, c'était 400 grammes.

De plus, une fois par jour, on nous donnait à nous, les travailleuses, une jatte de soupe avec des *galouchki*¹, de l'eau mi-salée dans laquelle nageaient trois ou quatre bouts de pâte cuite faite de farine, pour presque 95 % composée de son. J'en étais infiniment heureuse parce que ces *galouchki*, pour quelques minutes, me donnaient une impression de satiété.

Au début, en avril, le travail était pleinement supportable. Avec trois autres travailleuses, bien au chaud, je repiquais dans des pots des plants de tomates et de choux. Travaillaient avec nous, des Polonais, déportés de je ne sais où : deux petits vieux, pan Kobrik et pani Kobrik, et un vieillard, pan Hubert. Ils étaient mal vêtus, affamés et ne cessaient de bougonner. Surtout pani Kobrik, une grande vieille toute maigre. Toute la journée ils marmottaient dans une langue incompréhensible et en général mes rapports avec eux étaient ennuyeux et désagréables.

Mais en attendant que lèvent les plants, nous sont arrivés des renforts. C'étaient des enfants, garçons et filles, élèves de l'école où je devais étudier l'année suivante, des enfants de mon âge. En tout, pour le moment, nous les enfants nous étions dix. Nous avions pour nous commander une brigadière, une certaine Ania. C'était une étudiante de quatrième année de cet Institut d'études agricoles où enseignait la tante. Cette Ania avait 22 ans. C'était une grande jeune fille, forte, rose, au visage rond, qui ne manquait pas d'un certain sentiment d'humour et d'un sens du commandement.

C'était la mi-mai. À quatre heures, nous, les dix écoliers, pliant sous le poids d'énormes arrosoirs de 10 litres, nous rentrions du champ où dès quatre heures du matin nous arrosions les plants de *choux* et de tomates que nous avions transplantés. La veille, Ania,

¹ Галушки : spécialité ukrainienne.

avec un sourire malicieux et un peu bizarre, nous avait autorisé à prendre chacun une petite botte de l'oignon vert que nous plantions depuis deux semaines. C'était de tout mignons petits oignons. Déjà apparaissaient les plumules vert clair toutes fraîches. Et donc, au retour de l'arrosage, la veille de notre jour de repos, nous sommes passés sur la parcelle où poussaient les oignons, et chacun de nous arracha quelques plumules. Brandissant ce trésor vert, chantant une chanson très gaie et à peine décente, nous nous sommes approchés du bureau pour le pointage. Au bureau il y avait Ania et en plus deux femmes inconnues avec des yeux avides et de mauvais sourires.

Le lundi au milieu de la journée de travail j'étais assise près du bureau et je retirais des caisses le plant qui devait remplacer celui qui était desséché et que nous avions remarqué au moment de l'arrosage. La fenêtre du bureau était ouverte et j'ai entendu la conversation suivante.

Ania : *Oui, oui, bien sûr. Dès samedi nous avons fait le compte des oignons qui ont été volés par les écoliers adolescents.*

La voix d'une des inconnues :

*Je le répète : en accord avec le nouvel oukaz du camarade Staline, la Loi sur les épis, vous, en tant de brigadière et travailleuse au Samzemtrust vous devez **immédiatement** déposer une plainte pour vol d'oignons devant le procureur. Je suivrai l'affaire. Et qu'on fasse une liste des noms des dix voleurs ! Il le faut, ils ont vidé la moitié de la parcelle ! Je vais les faire coffrer en colonie pénitentiaire ou même en prison ! Simplement il ne faut pas bavarder ! C'est un temps de guerre et l'ennemi, vous le comprenez, ne dort pas. Soyez vigilante !*

Je n'ai pas écouté jusqu'au bout la conversation. Ce que j'avais entendu me suffisait ! Saisissant le plant que j'avais enlevé, j'ai couru comme une flèche à la parcelle où poussait les choux. En courant j'ai pris la ferme décision de ne rien dire aux enfants de ce que j'avais entendu et d'ailleurs de n'en rien dire à personne. C'était tout de même curieux que la moitié de la parcelle où poussaient les oignons ait été vidée. Pourtant chacun de nous n'en avait pris en tout et pour tout que quelques plumules. Ensuite je me suis rappelé le sourire caressant, plein de sous-entendus, d'Ania, et les mauvais sourires des tantes inconnues et tout à coup j'ai compris !...

Je ne dis donc rien aux enfants. Enfin ce jour de travail se termina. Mains et dos brisés d'avoir traîné les arrosoirs de plus de 10 litres,

remplis d'eau à ras bord. J'avais le sentiment que dans mon ventre quelque chose s'était déchiré, j'avais une folle envie de dormir. C'est qu'il fallait se lever à trois et demie la nuit pour ne pas être en retard au travail. L'unique sentiment agréable était le parfum du pain qui cuisait : quand je me hâtais vers le TrustVert, je passais le long de la boulangerie de la ville et ce parfum à nul autre comparable appelait des souvenirs de quelque vie d'ailleurs, d'avant-guerre, quand maman cuisait les *pirogui*¹ et les brioches et que l'odeur s'en répandait dans toute la maison... Mais finalement, est-ce que cela avait réellement existé ?

Ce jour d'été était particulièrement beau. Dans le ciel bleu, très bleu, brillait un soleil lumineux que rien n'obscurcissait. Il se reflétait sur les longs sillons, rians après l'arrosage de la veille et sur le feuillage encore tout jeune, propre, que la poussière n'avait pas encore recouvert. Les enfants, tout heureux d'en avoir fini avec cette journée de travaux forcés, malgré leur dos et leurs membres douloureux, gambadaient joyeusement. Les garçons se battaient, formaient *le petit tas*. Les filles cueillaient les fleurs des champs (cela, grâce à Dieu, n'était pas interdit), chantaient, riaient. Moi seule, habituellement boute-en-train et riant plus que tout le monde et, bien sûr, aussi, plus fort que tout le monde, cette fois, à la surprise de mes amis, je gardais le silence.

Le silence, oui, et aussi les jours suivants. Le silence aussi à la maison, complètement renfermée sur moi-même. Sous mes yeux défilaient des tableaux tous plus horribles les uns que les autres. C'était terrible de penser que mon papa, là-bas, allait apprendre que sa fille était une voleuse, qu'elle était en prison pour vol, vol en temps de guerre – et ce n'était pas seulement une bassesse, c'était une bassesse criminelle ! Et maman ! Avec qui j'étais si amie... Comment allait-elle vivre cette horreur, cette honte ? La cadette de maman, que tout le monde connaissait à l'hôpital, devenait une criminelle en bas âge. Comment allait-elle supporter, quelle serait sa vie, quand elle verrait qu'on me conduisait sous escorte en prison ? [...] Elle a le cœur malade. Et quelle honte devant la sœur aînée ! Elle, c'était une vraie komsomol, elle avait échappé au siège, survivante par miracle du siège de Léninegrad, et sa petite sœur est en prison pour vol !

J'essayais en me torturant de comprendre qui j'étais en fait, si moi, une pionnière, qui faisait tout ce qu'elle pouvait pour *aider le*

¹ Пироги : pâtés.

front, on me considérait comme une voleuse. Comment et à qui pourrais-je prouver que moi j'étais une fille honnête, que je n'avais pris en tout et pour tout que quelques petites feuilles d'oignon, et cela avec la permission de la brigadière Ania. Et alors surgissait une autre pensée : Comment ai-je osé prendre même ces petites feuilles, peut-être qu'elles étaient destinées aux soldats blessés. C'est donc que j'avais effectivement volé et il ne pouvait y avoir pour moi ni grâce ni justification. Il en résultait que je n'étais pas cet être que je paraissais être à mes propres yeux ! Il en résultait que je pouvais trahir la Patrie. C'est-à-dire que je ne me connaissais pas moi-même, que je ne pouvais me faire confiance. Qui étais-je donc en réalité

Il y eut des moments où je voulais vraiment mourir. Mais l'année était là – c'était l'été quarante-deux – et nous étions en Sibérie, rarement ensoleillée et belle. Déjà commençait le mois de juin. Nous, les dix enfants, continuions imperturbablement à travailler : arroser, sarcler, buter et attacher le plant de tomates qui monte. Il faisait de 25° à 30° mais les enfants, malgré le manque de sommeil et la grande fatigue, restaient des enfants ; ils échangeaient des plaisanteries, se battaient à qui mieux mieux, couraient après les papillons, braillaient des chansons, sans même soupçonner ce qui me torturait et ce qui les attendait. Et pour moi pâlassait le soleil, le ciel bleu se couvrait d'une fumée grisâtre. Je commençais à remarquer qu'Ania, qui se comportait avec nous avec une indifférence placide, maintenant commençait à nous regarder nous *la marmaille* – avec un mépris à peine dissimulé.

Un jour, revenant du travail, ne sentant plus du tout la joie du jour ensoleillé, je me suis dirigée vers la bibliothèque des enfants que je fréquentais très souvent et dont la bibliothécaire, une femme d'un certain âge, charmante, me connaissait très bien. Je lui demandai le journal où avait paru la célèbre *Loi sur les épis*. Cette loi, dictée à la nation par le camarade Staline, se résumait essentiellement à ce qui suit : les adolescents de 14 ans ou plus âgés, qui ramassaient les épis restant dans les champs moissonnés ou qui déterraient les plantes à tubercules restant dans les champs après le ramassage, notamment les pommes de terre, et qui ramassaient tout cela pour leur propre compte, devaient être considérés comme des criminels, des voleurs de la propriété de l'État, et, selon la loi du temps de guerre, encourir une condamnation à un emprisonnement ou à un internement en colonie pénitentiaire pour les criminels en bas âge (par la suite, dans la loi sur les enfants criminels, fut introduite cette correction : on

pouvait condamner les enfants qui avaient atteint l'âge de 12 ans à *la mesure extrême*, c'est-à-dire la peine capitale, et les fusiller. Ce qui me donnait de l'espoir, c'est que ni moi ni les autres enfants n'avions encore 14 ans accomplis, et donc que cette loi ne devrait pas les concerner. Ne devrait pas...

Un jour, à la fin juin, ayant obtenu la permission de quitter le travail pour quelques heures, je suis allée avec Anna Antonovna *sur la montagne*, à la ligne de partage des eaux de l'Ob et de son affluent la Barnaoulka, où se trouvait la direction centrale du TrustVert de la région de l'Altaï. La direction se trouvait justement à cinq kilomètres de chez nous. Il faut dire qu'aux travailleurs du TrustVert on proposait, une fois tous les trois mois, du bois sous forme de copeaux épais ou fins, et pour les obtenir il fallait remplir une commande au bureau central de la direction. Après avoir emprunté à des voisins une charrette, nous sommes montées là-haut. Au bureau je me suis dirigée vers la table où on distribuait les commandes. Anna Antonovna, laissant la charrette devant la porte, traversa à ma suite toute une grande salle pour gagner la table en question. Soudain elle s'est arrêtée et, me poussant de côté, m'a dit : *Regarde, c'est le procureur !* (elle travaillait chez lui comme femme de ménage).

Parole d'honneur, vous n'allez pas me croire, cela n'arrive que dans les contes ! Je regardais à droite et j'ai vu une personne d'un certain âge, très maigre, qui était assise dans une petite niche à une table du bureau et qui dictait à une jeune dactylo, le texte d'un document. Je me suis arrêtée une seconde, entendant une liste de noms de famille : *Égochine Eugène, 1928 ; Égochina Tamara, 1929 ; Niéoupokoïéva Galina, 1928 ; Khotina Élisabeth, 1928...*

Je suis devenue toute raide en entendant mon nom de famille et sur des pieds de bois j'ai gagné la table pour la commande de bois. Le procureur, sans terminer l'énumération des noms de nos dix personnes, est sorti brusquement... Sans remarquer Anna Antonovna.

Au bout de quelques minutes, revenant sur mes jambes de bois avec la commande pour le bois dans mes mains de bois, j'ai vu la scène suivante : le procureur furieux, le visage contracté, criant à la dactylo : *Regarde ce qu'ils font, ces bureaucrates ! Ils veulent mettre en prison des enfants qui n'ont pas encore quatorze ans !* Il a déchiré rageusement en mille morceaux la liste avec nos noms qui lui avait été remise par la brigadière Ania et qui était déjà tapée à la machine :

Bon, ils auront de mes nouvelles !, dit-il. Il s'est mis à dicter à la dactylo le texte d'autres documents.

Avec Anna Antonovna nous avons réussi à charger les copeaux dans la charrette nous sommes rentrés chez nous. Elle a jeté un coup d'œil sur mon visage qui avait pâli et, sans réfléchir longtemps, elle m'a donné un morceau de gros radis, enduit d'un gros sel pas très propre : *Mange, Lilka, tu es toute grise !* Je ne lui avais pas dit un mot de ce qui était arrivé, mais elle, visiblement, soupçonnait quelque chose.

Le jour suivant je remis une demande de licenciement. Le 13 juillet je devais avoir 14 ans accomplis. En sortant je dis à la brigadière Ania, étudiante à l'Institut d'agriculture, en la regardant d'un regard qui devait, je crois pénétrer jusqu'au fond de son âme : *Vous savez, ma tante dirige une chaire dans votre institut. Elle est très stricte et juste, et ne supporte pas les sous-entendus et les bassesses...*

À mes amies, bien sûr, j'ai raconté cette histoire. Eux très vite, l'un après l'autre, ont quitté le TrustVert. Et plus tard toutes nous avons préféré travailler au kolkhoze.

À la maison je n'ai soufflé mot de ce que j'avais entendu, continuant à donner beaucoup de prix aux valeurs et à chercher à définir les qualités spirituelles qui étaient les miennes.

Le récit de cette histoire, mes parents, y compris papa, ne l'ont entendu qu'après la guerre, mais je ne sais pour quelle raison cela ne produisit pas sur eux l'effet qu'on aurait pu attendre. Ou bien était-ce seulement mon impression ?

Chapitre 33

Un vol éhonté

[Extrait des souvenirs de Lilia]

« Au milieu de l'été 42, Diébotchka prit un travail à l'hôpital comme *méthodiste* au département de la thérapie par la culture physique, mais pas dans celui où travaillait maman mais dans un autre *sur la colline*. Pendant cette période la vie à Barnaoul empira significativement, il arrivait beaucoup de gens évacués et donc le ravitaillement était difficile. En été acheter des pommes de terre au marché était pratiquement impossible. Je me souviens qu'un jour de congé j'ai fait cinq heures de queue pour acheter 150 grammes de

confiture qu'on nous donnait au lieu de sucre pour trois personnes sur présentation de la carte. En général avec les cartes on ne nous vendait que du pain, ce pour quoi il nous arrivait de faire des queues interminables. Nous, en tant que famille de combattant au front, d'officier, on nous proposait des boîtes de soupe. Habituellement ça ressemblait à un chtchi où trempaient de rares feuilles de chou. Dans chaque portion on versait la valeur d'une cuiller à thé de quelque chose d'orange. On disait que c'était de l'huile maigre mélangée avec de la tomate. Pour nous rendre là où on déjeunait, c'était loin ; la distribution se faisait à environ deux kilomètres et demi. Et bien sûr, comme partout, la queue ! Au début pour la soupe j'y allais seule mais ensuite à l'approche de l'automne, nous allions avec Diéba. Je me souviens. Un jour de repos nous allions à la distribution en chantant une chanson qu'exécutait Georges Vinogradov et qui, je ne sais pourquoi, nous plaisait beaucoup :

Ce n'est pas le dard des guêpes qui nous frappe la paume,
Chthors¹ commande : *Les gars² ! ouvrez le feu !*
Le petit rossignol a pris peur, le petit rossignol s'est tu,
Quand ont plu les balles sur le régiment de Petlioura³ !

Nous emportions dans une casserole la balanda⁴ et la bouillie orange se répandait sur nos vêtements.

L'été 42 se terminait. On avait de plus en plus faim. Avec Diébotchka nous avons ramassé la récolte de notre jardin de 600 m² et, à grand peine, malgré tout et, bien sûr, les jambes douloureuses et l'épuisement général de Diéba et ma très petite taille et mes forces très limitées, nous avons traîné à la maison des sacs en chiffon avec des bouts de choux et des pommes de terre. Nous avons traîné ces fardeaux sur une distance d'environ deux kilomètres et demi. Anna Antonovna ne pouvait nous aider. Comme infirmière à l'hôpital *de maman*, elle avait été envoyée quelque part, loin, pour le travail agricole.

Nous traînions donc nos légumes sans compter notre peine, pensant que de cette façon nous serions à l'abri du besoin pour l'hiver. Nous avons déterré deux sacs et demi de pommes de terre et arraché 20 kilos de choux. Diéba disait que les produits devaient

¹ Héros de la guerre civile.

² Dans le texte хлопцы (*khlopsy*) : jeunes soldats (mot ukrainien).

³ Pétioura, général ukrainien d'une armée blanche pendant la Guerre civile.

⁴ Sorte de brouet clair.

être rigoureusement répartis et leur emploi limité ! La moitié d'un sac, nous avions le droit de l'employer *tout de suite*, et deux sacs devaient durer pour l'hiver. Le chou, on se proposait de le saler avec une petite quantité de carottes qui avaient réussi à pousser. Nous mangions nous-mêmes et nous forcions maman à manger de la carotte crue, parce que nous n'avions pas d'autres vitamines, et que maman travaillait du matin jusqu'à la nuit.

Il y avait longtemps que je ne travaillais plus au Trustvert car j'étais à l'école. Et c'était seulement par habitude que parfois on m'inscrivait au Trustvert pour du bois – *des gros copeaux*, de quoi nous nous chauffions et avec quoi nous préparions à manger. Maman avait déniché un petit four de fonte, *un réchaud à bois*, qui se plaçait sur une rondelle du fourneau, et servait à réchauffer et à préparer la nourriture. C'était très astucieux et pratique car cela dépensait considérablement moins de bois. À cette époque nous recevions 400 grammes de pain avec nos pommes de terre, moi comme personne à charge et les autres comme aides à domicile. Tout l'espoir était dans la pomme de terre car de graisse et, naturellement, de viande et de sucre, on avait perdu le souvenir.

La propriétaire de notre logement était une femme d'environ quarante-cinq ans. Elle s'appelait Eudoxie Ivanovna. Son mari était à la guerre. Elle vivait avec sa petite fille Erna, une bonne jeune fille très sympathique, qui était en huitième année dans notre école. À part Erna, Eudoxie avait un fils, Jora, qui avait environ dix-sept ans. Il attendait sa mobilisation parce qu'il avait décidé pour lui de ne travailler nulle part. Toute la journée il restait vautré dans son lit, utilisant un seau à ordures en guise de « confort ». Il recevait souvent des visites, des gens comme lui, des gars à l'aspect repoussant, pas peignés, pas lavés, sentant horriblement mauvais. Seuls des draps séparaient notre logement de celui des propriétaires.

Un jour de novembre (il y avait déjà de la neige et les gelées terribles de Sibérie avaient commencé), revenant de l'école, j'ai découvert que les sacs de pommes de terre et de choux avaient disparu. Au début j'ai pensé que peut-être Diéba et Anna Antonova les avait cachés quelque part. Mais quand elles revinrent à la maison, il n'y avait vraiment plus de sacs, ils avaient été volés ! On avait tout volé jusqu'à plus petite pomme de terre ! J'éclatai en sanglots. Diéba aussi restait les yeux fixés sur l'endroit humide mais elle me cria, m'accusant de lâcheté : *Ici ce n'est pas le siège de*

Léninegrad ! Cela ne sert à rien de pleurnicher, nous allons vivoter d'une façon ou d'une autre !

Jorka reconnut très vite qu'il avait vendu et bu notre récolte. Et que nous étions des *vacués*, des juifs, que nous pouvions tranquillement *aller aux trois lettres*¹ et crever. Diéba essaya d'en appeler à sa conscience de komsomol... Par la suite il fut tué au front... »

Chapitre 34

L'hiver 1942-1943 : presque la mort

[Extrait des souvenirs de Lilia]

« L'hiver 42-43 a été très rigoureux. Nous avions faim, nous étions gelés. Au sous-sol sans cesse clapotait une eau noire, puante. Un énorme carré de toit du sous-sol occupait la moitié de la pièce. Dans le toit il y avait de grandes fissures, et une puanteur nauséabonde se répandait dans tout le logement. L'humidité imprégnait toute notre literie. Les murs étaient couverts de moisissures. En outre, les rats ne cessaient de nous importuner. Maman et Diéba dormaient ensemble recouvertes de couvertures, du manteau de Maman et du pardessus de Diéba. Anna Antonovna, une personne efficace, s'était procuré de je ne sais où un châlit et elle s'installait dessus pour la nuit, se couvrant de ce qu'elle pouvait. Quant à moi j'avais *la place d'honneur* sur la table qui se trouvait au milieu de la pièce. Cela me donnait comme qui dirait une chance d'être à l'abri des rats qui couraient sur nous la nuit. Un jour je me suis réveillée en poussant un cri sauvage : des rats, n'ayant pas estimé que la table était pour eux un obstacle, s'étaient glissés jusqu'à mon visage...

Chaque jour avant l'école et après l'école je courais au marché pour chercher des pommes de terre introuvables et qui coûtaient fort cher. Ce qui était d'un grand secours, c'est que le propriétaire souvent se débarrassait en revenant de la campagne des pommes de terre dans un tas d'ordures. Moi et, pour l'essentiel, des enfants d'évacués comme moi, ramassions ces pommes de terre, de vrais cailloux. Je commençais à avoir une dystrophie. Ma jupe que je

¹ C'est-à-dire « aller nous faire foutre » (идти на хуй).

portais avant la guerre, je pouvais la faire tourner autour de ma taille. Il n'y avait pas de sel, il n'y avait pas de savon. Au marché un verre de très gros sel noir coûtait dix roubles et il n'y en avait pas toujours ! C'était difficile avec les allumettes. Les cours, il arrivait qu'on les fasse à la lueur d'une veilleuse.

Un dimanche matin, Diéba avec Anna Antonovna, ayant pris quelques petites choses, dont des blouses d'avant la guerre, mon caban d'enfant, le pardessus de maman, une bouteille d'un demi-litre d'alcool que maman avait apporté de Biisk et qu'elle conservait en qualité de R.D.S.¹, empruntèrent à des voisins un traîneau et se rendirent dans un village pour échanger tout cela contre des pommes de terre. Elles étaient parties tôt le matin. Elles ne sont revenues ni le jour, ni le soir, ni le matin suivant. Dehors il faisait le froid glacial de janvier, et il y avait une très forte tempête de neige. Maman et moi, nous étions comme folles. J'ai commencé à m'habiller pour aller les chercher. Maman disait *qu'on n'allait trouver que des cadavres*. Et voilà que vers le soir du jour suivant elles sont revenues. Elles n'avaient plus figure humaine. Elles étaient noires. Voici ce qui s'était passé : le soir de leur arrivée au village, quand elles ont commencé à proposer d'échanger les choses et que comme il faisait déjà sombre, elles ont demandé à passer la nuit, personne ne les a laissées entrer. Elles sont restées sous une palissade près d'une isba. Déjà elles étaient recouvertes de neige. Par bonheur est passée devant elles une bonne femme. Voyant ces *vacuées* en train de geler, elle les a prises dans son *izba*, les a abreuvées d'eau bouillante, leur a donné des galettes. Et le matin, en échange des affaires et de l'alcool, elle s'est fendue d'un demi-sac de millet égrené. Nous l'avons broyé sur un mortier et l'avons cuit pour en faire quelque chose qui ressemble à la *kacha*. »

[Extrait de la lettre de Diéba à Liova sur le front, Barnaoul, 8 décembre 1942]

« [...] J'ai fait récemment la connaissance d'une jeune fille très intéressante. C'est une juive estonienne, elle a été évacuée chez nous au moment de la guerre. Chez nous elle travaillait dans une distillerie où elle lavait les bouteilles, ensuite à Barnaoul elle travaillait comme relieuse, mais maintenant elle est entrée en première année de l'Institut d'agriculture Pouchkine. Elle est d'une

¹ Rappelons : R.D.S. = réserve de dernier secours.

famille riche, son père était directeur d'un laboratoire chimique. Mais maintenant ses parents et son frère plus jeune ont été pendus par les Allemands, son meilleur ami est mort sur le front. En un mot, elle a tout perdu, à part la présence d'esprit. Elle est arrivée chez nous sans savoir un mot de russe et maintenant elle parle déjà très bien, elle lit couramment. Je l'ai rencontrée deux fois, elle m'a tout simplement bouleversée.

[*Dans les marges de la première feuille*] pour avoir reçu des félicitations je te salue et te serre fort la main, mon soldat chéri.

[*Dans les marges au verso*] mais qu'est-ce que c'est qu'un caporal ? Car tu avais un triangle, je pensais que cela voulait dire adjudant. Et selon moi, tu avais déjà terminé l'école du régiment, tu étais passé sergent. Est-ce que caporal, c'est encore plus ? »

[*Je ne trouve pas la fin de la lettre.*]

Chapitre 42

L'évacuation de Barnaoul (Sibérie)

Qu'avons-nous entendu dans notre enfance sur l'évacuation de Maman ? Les souvenirs sont confus. On dit qu'elle réussit je ne sais comment à fuir encore une fois les Allemands, qui avaient tué là-bas, pendant l'évacuation, sa condisciple Mirra Fligelman. Celle-ci avait une sœur cadette qui avait la rougeole. Et la mère et la sœur aînée ne voulurent pas abandonner seule la jeune fille, et toutes les trois, les Allemands les fusillèrent – des juifs... (Mais, en fait, comme je l'ai su plus tard, à Kislovodsk où avait été évacuée de Léninegrad toute une partie de l'Institut de médecine, arrivèrent les Allemands et ils fusillèrent également Mirra).

Et là il y avait un seau de *kissel*. Pas un vrai, ce qu'on voit dans les rêves. Ce dont rêvaient quatre amies de la même classe qui avaient étudié en évacuation et étaient quelque peu affamées. Et là elles rêvaient qu'elles avaient un seau de *kissel* ; qu'elles se l'achèteraient, ce seau, après la guerre.

Et là il y avait aussi des « parabiontes¹ », des jeunes filles qui dormaient dans le même lit...

¹ « Parabiose » : greffe dite « siamoise », par laquelle on soude deux organismes (Le Robert).

[Extrait des récits de Diéba]

« Les *parabiontes*, le terme n'est ni bon ni exact, nous informait notre professeur, en nous racontant comment des savants cousaient des rats par paires. Nous utilisions ce mot par plaisanterie.

Mais comment en fait s'est passée cette *évacuation* ? »

[Extrait des récits de Diéba]

Diéba : « Août 43 : Il nous fallait quitter cet heureux Barnaoul, aller dans le Caucase, où étaient regroupés les restes de nos instituts. Mais aller là-bas était difficile parce que la guerre, parce que les voies ferrées étaient toutes surchargées de convois de soldats. Et il fallait y aller quand même, il fallait déménager une partie de l'Institut. Et les autorités décidèrent que nous irions en deux temps : d'abord partirait un premier groupe avec leurs affaires, quelques documents et ensuite partirait un second groupe, le dernier : les étudiants et les professeurs de l'Institut de pédiatrie qui ne se trouvaient que provisoirement à Barnaoul et qui devaient maintenant déjà retourner dans le Caucase.

C'est ainsi que nous sommes partis de Barnaoul à Krasnovodsk, de là à la mer Caspienne... Est-ce qu'il y a eu un changement de train à Tachkent ? Pourquoi nous trouvions-nous, non dans le train mais sur le quai ? Je ne sais pas. Mais je me rappelle seulement *Tachkent ville du pain* – ça reste dans ma tête – et que nous sommes assis dans la gare. *Citoyens, surveillez vos affaires – ici il y a des voleurs*. Le train est déjà arrivé, celui qu'il nous faut – dans la bonne direction. Les billets sont achetés, tout est déjà en ordre. On ne s'occupe pas de nous, on ne nous installe pas. Surchargés, les wagons sont réellement surchargés, les gens vont sur les toits, partout. Et nous, pas moyen.

À qui est passé par la tête cette idée : *Vous avez vu, oui, il y a là un député de Moldavie, il s'est installé et il a installé tous les siens. Qui les siens ? Ses parents, peut-être, les siens. Ha ! ha !* De fait il y a cet homme, un député, il a sur son veston un petit insigne de député, une sorte de petit drapeau. Nous qui sommes debout, on lui dit : *Diadia, prends-nous avec toi. Nous sommes des étudiants, on ne peut pas partir, Il faut qu'on aille étudier, on ne peut pas partir. Aidez-nous*. Et lui : *Eh bien essayons !*

Il nous a aidés. Comment, je n'en sais rien En tout cas. Il nous a tous pris. Nous sommes tous partis dans le même wagon et nous sommes allés tout droit jusqu'à Kislovodsk.

En sortant du train, nous avons traîné toutes nos affaires. L'un a un sac à dos, l'autre un petit sac et un autre une toute petite valise, mais très lourde, comme chez Galka. Mais elle, je ne sais comment elle a retrouvé là un oncle. Il avait été blessé au front, et se trouvait démobilisé, et le voilà qui vient à notre rencontre. Il nous a retrouvées, et nous traînons donc nos petites affaires, Galka, elle a cette valise, l'oncle attrape la malle, ah ! impossible de la soulever. Il a une main malade, la valise est très lourde, mais c'est une petite valise, oui, si grande que ça.

Mais, dis-moi, c'est de l'or que tu rapportes de ton Barnaoul ? – Non, c'est de l'huile de tournesol. Il y a encore quelque chose c'est la maman de Galka qui l'a empaqueté, qui l'a fourré là : c'est quoi ? des choses à manger.

Nous sommes d'abord arrivés à Krasnovodsk, nous avons débarqué sur le quai. Ça veut dire qu'on nous a d'abord fourrées sous la douche, pour chasser les poux, une douche d'eau argileuse. On l'a fait, on a reçu les certificats, que nous avons passé tout cela. Non, mais après, après ? Comment allons-nous installer sur le vapeur ? En fait on ne nous installe pas. Nous ne sommes pas non plus très expérimentées, peut-être on pourrait aller voir le chef de gare, lui demander où, comment. On y va, on demande, on nous renvoie, on s'en va.

Et ensuite déjà, ça va être la nuit, il va falloir dormir quand même. Mais où ? Là il n'y a rien, aucun logement. Il va falloir même un tout petit peu trouver quelque chose simplement au moins pour s'adosser et dormir.

Alors nos valises, qui sont là debout, on les a couchées sur le ventre, voilà, comme ça. Chacun a placé sa valise, on a couvert le dessus, l'un d'une couverture, l'autre d'un drap, il y avait peut-être un drap, je ne sais pas – bon et on s'est allongé ! On s'est tous allongé. Et on s'est endormi.

Le matin, le soleil est déjà très haut, nous nous réveillons, nous commençons à remuer, on a levé la tête – et on voit nos précieux chefs : le doyen, le directeur et tout et tout. Ils sont là devant nous. Ils sont aussi étonnés que nous le sommes, de les voir ici. C'est comme si des anges lumineux nous étaient apparus... Et à partir de là a déjà commencé une tout autre étape. On nous a installés dans le

vapeur, quelqu'un nous avait prévenus pour que nous ne soyons pas mal à l'aise, de nous nouer une serviette sur le ventre, pour le cas de nausées, et encore d'autres conseils. Bon, c'est d'accord, tout ça c'est de la littérature, pour ainsi dire. Et voilà que nous sommes quand même dans le vapeur, nous voguons sur la mer, la mer Caspienne, elle est très capricieuse, très. Nous nous étions installés par beau temps, mais quand elle a commencé à nous ballotter, il a fallu se cramponner.

Nous avons traversé la mer Caspienne, nous avons abordé à Bakou et de là on nous a tous transportés tout de suite à Minéralnyé Vody¹ et puis, tout droit, à Kislovodsk.

Quand nous sommes arrivés à Kislovodsk, on nous a dit tout de suite, à la gare : *Vous allez vous-mêmes aller en ville vous chercher un logement, où vous allez vivre. C'est qu'on loue les logements. C'est la guerre, les gens se transportent de place en place. En général on peut s'en procurer. C'est comme ça. Allez et cherchez. Ce que vous trouverez, ce sera à vous. C'est là que vous vivrez.*

Ça veut dire qu'il nous fallait chercher ce qui nous conviendrait pour vivre collectivement. Il se trouvait que depuis le premier cours de Barnaoul, nous formions un groupe, nous avions passé les examens dans un groupe, quatre filles, Macha Gogniéva, Véra Zolotnitskaïa, Galia Klistornaïa et moi.

Et nous voici marchant dans la ville, déjà tombées amoureuses, là, réellement, de ces beaux endroits, les montagnes, derrière nous et autour de nous, des montagnes assez douces, non ces gros gros rochers. Peut-être y en a-t-il, mais nous ne les voyons pas d'ici, de Kislovodsk. Bon, bref, l'endroit nous a plu. Nous sommes allés dans les magasins où acheter quelque chose. Le pain blanc nous a étonnées. D'ailleurs, jusqu'à maintenant tout m'étonne. Nous passons au magasin d'alimentation, on vend du pain. Des pommes de terre, encore des pommes de terre, partout des pommes de terre. Mon Dieu, il y a sur les rayons du pain de gruau blanc ! Et même jaunâtre. Avec une belle petite croûte brune. On en vend la quantité nécessaire. Quoi ? – De la *kacha* à la farine de maïs ! Ce n'est pas du gruau, ce n'est pas de la farine blanche, c'est de la *kacha* de maïs. »

N. M. : « Quoi, ce n'est pas bon ? »

Diéba : « Ma petite fille, quand il n'y a que ça, c'est tout bon. Mais pour ce qui est de la *kacha* de maïs, ce n'est pas quand même pas du

¹ « Мин-Воды / Min-Vody » (littéralement « Les Eaux Minérales ») : ville thermale proche de Kislovodsk.

pain, c'est clair. Et si encore c'était à discrétion mais je ne me souviens absolument pas des normes. »

Chapitre 43
Lettre de Liova à Diéba
12 septembre 1943

Chère amie !

La lettre d'hier est encore devant moi sur la table, on n'a pas eu le temps de l'envoyer, et j'ai encore envie de t'écrire. Je viens de recevoir ta longue lettre, si intéressante du 26 août et j'ai décidé d'y répondre tout de suite. Je l'ai lue deux fois de suite, elle est encore devant moi et j'ai vu clairement la situation où tu te trouves. D'abord pour bien des mois tu peux enfin respirer, envisager le passé et rêver au futur. Mais bien vite il faudra de nouveau plonger dans la vie agitée de tous les jours. Comme je t'envie quand même : tu es déjà sur le seuil de la quatrième année ! Et moi ? S'il m'est donné heureusement, de revenir aux études, alors, peu importe la distance qui me sépare de ce moment où je pourrai comme toi aujourd'hui me dire qu'une grande partie du chemin est déjà loin derrière.

Tout ce temps, de plus en plus, nous éloigne l'un de l'autre : seule notre correspondance continue comme avant. Mais qui sait quelles épreuves notre amitié doit encore traverser, à quoi nous allons nous exposer et quelles seront nos relations alors ? À cette époque, toi, peut-être, tu seras déjà médecin, à cette époque tu rencontreras tant de gens, tu trouveras tant de nouveaux amis et amies, tant de nouveaux désirs et intérêts, que nos rêves sur notre rencontre passeront au second plan, et notre amitié apparaîtra comme quelque chose de lointain, comme un souvenir du passé, un passé sans retour... Ne pense pas que je suis si pessimiste ; extrêmement souvent mes rêves sur l'avenir prennent une tout autre direction, et je comprends que le tableau que je suis en train de peindre, n'est qu'une des nombreuses variantes du futur. Mais qu'il est donc difficile de se rendre compte (même si notre bonheur est encore à venir) que les meilleures années de notre vie se sont passées dans la séparation, de se rendre compte combien nous en avons déjà perdu ! Peut-être est-il possible de me comparer, tel que j'étais alors avec ce

que je suis devenu aujourd'hui ! Dans ces années je savais tant, elles m'ont laissé un arrière-goût si pénible dans l'âme que le monde a perdu pour moi la pureté et le charme qu'il avait auparavant. Maintenant pour moi il est déjà impossible ce bonheur si pur et paisible de l'enfance ; ce bonheur, l'arrière-goût qui s'accumule en moi l'obscurcira toujours... Dans le pot de miel est tombée une cuiller de goudron !

Aujourd'hui je suis bouleversé comme jamais. La cause en est ta lettre et le fait que je viens de relire un Simonov (*Premier amour*), mais l'important, c'est que je suis de *repos* et qu'enfin j'ai eu la possibilité et le temps de penser à tout, de faire les bilans même approximatifs de ce que j'ai vécu, de rêver au futur et de tout écrire dans une lettre. Il est difficile de choisir d'un coup les mots nécessaires ; aussi ne chipoteras-tu pas sur des mots isolés, s'ils n'expriment pas tout à fait exactement ma pensée, que, je l'espère, tu pourras comprendre aussi dans la forme maladroite où elle est exprimée ici.

Je réponds brièvement à tes questions. Ma *chanson*, je l'envoie une seconde fois. Le concours n'est pas fini et pour l'instant je ne sais rien de nouveau sur elle. Tu demandes d'envoyer ce que je lis aux concerts. Mais pour l'instant je n'ai rien lu, j'ai simplement préparé pour le nouveau programme *Dans la forêt sur le front* d'Izakovski (je te l'ai déjà envoyé, me semble-t-il).

Tu t'étonnes que Talik soit déjà en 9^e classe. C'est tout simple. Il a 16 ans et il était plus tôt dans la classe au-dessus que Lilka et comme elle avait un an de retard, ce n'est donc pas étonnant qu'il soit maintenant deux ans en avance sur elle. Tu as remarqué que nous avons bien vieilli si Talik est devenu adulte ! Comme je suis impatient de le voir et de reprendre la vie commune ! Je sens que malgré une longue séparation et la différence d'âge nous serons toujours de bons amis. De plus il va vite me rattraper pour les études, et – qui sait – peut-être il nous arrivera d'être dans le même cours. Comme je lui ai écrit dans mon message de félicitations :

Si seulement il m'est donné de vivre
de revenir de la guerre entier, sain et sauf,
avec toi nous pourrons créer une œuvre,
en la signant d'un fraternel pseudonyme.

Depuis l'enfance nous rêvions de travailler ensemble et de signer nos œuvres d'un pseudonyme commun – Br. Lévit (« les frères Léon et Vitali » : nos noms de famille sont différents).

Bon, suffit pour cela.

Avant de te quitter, je t'envoie un extrait du deuxième chapitre du poème de Simonov *Premier amour* (en commençant par le vers : *Mère, selon ton habitude de vieille femme...*, deux pages et demie)

Cette poésie est belle, tout entière, du début jusqu'à la fin ; mais il est difficile de choisir le passage le plus intéressant, le plus court. Je n'ai pris qu'un épisode, de plus quelques strophes, pour raccourcir, j'ai modifié la ponctuation. Tu m'éciras si ce passage t'a plu. J'espère que bientôt tu pourras lire cette poésie toute entière.

Bon, il est temps de finir. J'ai pu écrire tant, seulement grâce au fait que je me trouve en traitement. À vrai dire, avant longtemps je n'aurai pas l'occasion d'écrire une lettre aussi longue et détaillée.

J'attends tes lettres avec impatience.

Salut à Lilka, à ta maman et à ton papa. Je te serre bien fort la main.

Ton Liova.

Chapitre 44

Lettres de Diéba à Liova

[Lettre de Diéba à Liova, 15 octobre 1943 ; date écrite à l'encre bleue de l'écriture de Liova par-dessus un crayon illisible ; lettre écrite au crayon, très pâle]

Mon cher,

Voici déjà deux semaines que je ne sais rien de toi. C'est tout de même très pénible. C'est que je suis habituée à aller me coucher pour te voir, me réveiller pour attendre le courrier. Maintenant même cela est impossible, et pour longtemps – à Kislovodsk nous arriverons le 1^{er}, peut-être, pas plus tôt. Si seulement à mon arrivée était arrivée ta lettre ! Non, Liova, le temps ne nous sépare pas, il nous rapproche. C'est étrange à première vue, mais toi aussi, tu sais que c'est comme ça. Il y a un an pour une telle lettre, je n'aurais pas levé la main. Bon, ça va de soi, dans toutes les années qui viennent, pour moi comme

pour toi, il y aura de nouvelles rencontres, de nouvelles amies et de nouveaux amis, naîtront de nouveaux intérêts et aspirations.

[plus loin, souligné à l'encre bleue, apparemment, non par l'auteur mais par celui qui a reçu la lettre]

Mais, selon moi, notre rencontre restera pour nous deux comme toujours bien aimée. Bien sûr, notre amitié doit s'attendre à beaucoup d'épreuves, et l'une d'elles est celle du temps. Nous ne nous promettons rien l'un à l'autre, car c'est stupide. Sans promesses, chacun de son côté, nous porterons notre amitié à travers toutes les difficultés et les épreuves, nous nous aborderons purifiés de tout doute. Notre amitié ne sera jamais un lointain passé, toujours ce sera simplement un magnifique présent. Pour l'avenir on ne peut en répondre, mais je pense qu'il en sera ainsi. Je pense que devant nous attend le bonheur. Même si sont perdues trois ou quatre des meilleures années. Bien sûr, pour nous ce n'est plus 17 ans, c'est perdu sans retour. Mais d'abord, on ne sait pas encore si ce sont les années les meilleures. Ensuite, ce bonheur nouveau, qui arrive, je ne l'échangerai pour rien au monde, qu'il arrive non à 17 mais à 22 ans. Aux cœurs vigoureux les sentiments puissants. Je suis d'accord, nous avons changé tous les deux. Quant à moi je peux dire que je suis devenue, si l'on veut, moins confiante et naïve. Mais je ne suis pas devenue très adulte.

Tu as écrit une fois que tu croyais encore au bien. C'est probablement une petite pierre dans mon jardin, car j'ai sans doute écrit que j'avais cessé d'y croire : c'est, bien sûr, une expression inexacte, j'ai cessé de croire que tout n'est que bien *[souligné au crayon, donc par l'auteur]*. Mes yeux qui voyaient tout en rose se sont quelque peu éclairés. Tu sais toi-même qu'il est difficile de trouver plus excessivement et désespérément amoureuse de la vie que moi. Dans ces années j'ai vu beaucoup de saletés, et pendant ce voyage, plus que dans toutes ces années. Bien sûr, la vie a perdu sa pureté, mais en est-elle pour cela devenue pire ? Dans le pot de miel est tombée une cuiller de goudron – le miel en paraîtra d'autant plus doux. D'autant plus important *[illisible]* si nous sommes l'un avec l'autre. Et, vraiment, que tu sois en retard par rapport à moi dans les études, eh bien quelle importance cela peut avoir ? Si même nos retrouvailles ont lieu quand je serai médecin, cela a tellement peu d'importance ! Tu le comprends bien toi-même mais pour moi c'est

une vérité tellement indiscutable que je ne sais que te dire. Il ne m'est même pas passé par la tête que la différence dans quelques années de cours pouvait avoir quelque importance. Bien vite, bien vite tu reviendras aux études, tu arrangeras ta vie comme il te plaira. Tu le sais bien toi-même, non seulement je ne t'ai jamais tenu à distance, mais sous tous rapports, c'est moi qui étais très loin de toi et de tes amis et pour que j'arrive à ta hauteur, il fallait beaucoup, beaucoup faire [...].

[Lettre de Diéba à Liova, Kislovodsk, 22 novembre 1943]

Cher Liévouchka,

J'ai reçu ta lettre – la première depuis un mois et demi. Et j'en ai été si contente, c'était comme si je te voyais toi-même, que j'entendais ta voix. Qu'est-ce que ça sera quand nous nous reverrons vraiment. Si seulement notre correspondance pouvait s'accélérer, tu ne sais pas toi-même combien tes lettres me sont chères. Mais tu sais, je suis quand même plus proche de toi. D'abord, maintenant, c'est la même heure pour nous et pour toi, tandis qu'à Barnaoul je vivais avec 4 heures d'avance sur toi. Maintenant le soleil brille pour nous au même moment. Et de toute façon le Caucase est quand même plus près de Léninegrad que la Sibérie. Mais les lettres qui en viennent, malheureusement, mettent plus longtemps que de Barnaoul. Tu sais, je pensais qu'ici ce n'était pas du tout comme ça, je ne m'imaginais pas le Caucase comme ça. C'est très beau, mais pas du tout comme chez Pouchkine ou dans Lermontov. Nous ne pouvons encore débrouiller si c'est la géographie ou la littérature qui nous trompent. Pas de hauteurs enneigées, de rochers majestueux, de torrents terribles, tout est très tranquille : montagnes de faible hauteur, vraiment de faible hauteur. À Kislovodsk il n'y a encore rien, mais à Piatigorsk cela ne ressemble pas du tout au Caucase. J'ai vu aussi le Machouk, et le Bechtaou¹, mais je m'attendais à quelque chose de considérablement plus grand – car ce sont des lieux *lermontoviens*. Quand nous y sommes allées, il faisait encore un très grand beau temps, on pouvait aller en robes d'été. Kislovodsk est une très belle ville, simplement c'est une ville-jouet. Des constructions très originales, de l'asphalte, une masse de verdure. Les immeubles sont dispersés sur les pentes des montagnes

¹ Montagnes du Caucase décrites par Pouchkine et Lermontov.

– ce sont sans fin des sanatoriums. Bref, cette ville est infiniment agréable si l'on veut y passer deux mois en été, respirer, séjourner dans un lieu de cure. Mais elle est parfaitement impropre à un séjour constant. Le parc ici est tout à fait exceptionnel. Maintenant tout est flétri, dépouillé de feuilles, mais quand nous y sommes arrivés, il y avait un automne comme je n'en avais encore jamais vu. Riche, élégant, séduisant, mais privé du meilleur : notre tristesse des régions du nord. Bref, ici, tout est en quelque sorte décoratif. On sent qu'ici tout est pensé pour les curistes. Maintenant dans tous les sanatoriums il y a des hôpitaux et les malades, les blessés constituent, probablement, bien plus que la moitié de toute la population. Pour eux, ici, l'été est une saison très favorable. Kislovodsk a été très bien conservée. À Min-Vody, à Piatigorsk il y a beaucoup de destructions, on mène là un travail énergique pour la reconstruction. Mais à Kislovodsk, il y a en tout 3 ou 4 bâtiments détruits, et tout le reste resplendit comme si rien ne s'était passé. Cela produit une impression désagréable. Et les gens ici ont été pas mal protégés, visiblement, ici dominait la belle humeur des lieux de cure. Au début cela nous mettait tout simplement en rage et nous nous comportions de façon très hostile à l'égard de tous les gens de la ville, mais maintenant nous commençons à être habitués. En somme, nous commençons à nous habituer à une nouvelle vie. Nous sommes passés au kolkhoze et en avons rapporté un peu de pommes de terre. Nous n'avons pas du tout pris ce travail, comme nous pensions, aussi avons-nous gagné très peu. Mais en revanche la promenade a été très intéressante, nous ne regrettons pas du tout d'y être allés. De façon tout à fait inattendue nous nous sommes trouvés les témoins et les participants de grands événements, très intéressants¹. De cela je parlerai, quand nous nous verrons, mais pas plus tôt. Nous travaillions honnêtement, mais nous étions bien nourris, aussi sommes-nous revenus forcis, nous nous sommes bien retapés, nous avons bruni. J'ai appris à attraper et à atteler les bœufs, j'ai même cessé d'avoir peur de leur masse. Ainsi ai-je appris à crier *tsobé-tsobé*, comme si toute la vie j'étais montée sur des bœufs. C'est même drôle, la direction que le destin fait prendre à ma vie ! Mais

¹ Diéba a participé aux événements liés à l'expulsion des Karatchaïs, dont les familles furent jetées hors de leurs villages montagnards. Comme les autres étudiants, elle dut « faire le compte » des propriétés laissées par les paysans expulsés. Elle évoqua ces faits peu de temps avant sa mort, dans ses souvenirs. Voir le chapitre « Des bûchers sur les montagnes ». [Note de l'auteur]

maintenant nous avons commencé les études. Nous suivons les cours avec délectation, nous nous sentons ressuscités, et comment ! Après tant de tourments nous nous sommes jetés dans l'étude. Mais ce sera très difficile d'étudier : dans la chambre il fait froid, il n'y a pas de manuels, et nous sommes très en retard. Dans un mois et demi commence déjà une session d'examens. Il y aura trois sujets, on les a enseignés déjà toute une année, mais nous commençons seulement à avoir des cours. Il est difficile d'imaginer comment nous pourrions nous tirer d'affaire dans les conditions où nous sommes. De la maison je n'ai eu qu'une lettre de Lilka, et papa, c'est comme s'il m'avait complètement oubliée. J'ai eu une lettre de Laure¹. Elle a encore le cafard. La pauvre !

Liévouchka, que dit-on chez toi, mon chéri ? Comment va le travail ? Que t'écrivent Vova et Dita² ? Je suis si contente pour Dita que mon amie ait pu bénéficier d'un tel bonheur. Si seulement la chance lui souriait jusqu'au bout, car elle le mérite. À en juger par ces lignes que tu m'as envoyées, c'est vraiment une fille remarquable. Seulement n'est-ce pas bien tôt pour faire fond sur la situation mondiale ? Si seulement ces espoirs se réalisaient ? Peut-être que je retournerais à Léninegrad, peut-être, et pour nous ce serait merveilleux. C'est égal, nous aurons le bonheur pourvu que tous deux nous y croyions.

Que tu sois seulement en bonne santé, le reste s'arrangera tout seul. Il ne peut en être autrement. Tout a une fin, tout aura une fin et aussi les souffrances. Nous en sortirons meilleurs qu'avant. Tu sais, j'ai trouvé ici beaucoup de jeunes filles de notre Institut, une même de notre groupe. Elle m'a raconté que les Allemands ont fusillé mon amie de Léninegrad, une des six, parce qu'elle était juive. Elle n'a pas eu le temps de sortir parce que sa maman était gravement malade. C'est ainsi qu'ils l'ont fusillée avec sa maman et sa petite sœur. Jusqu'à maintenant je n'ai pu me remettre de cette nouvelle. C'est tout à fait terrible de perdre ainsi ses amis.

Liova, mon chéri, pardonne-moi cette lettre incohérente, mais maintenant je suis devenue un peu bizarre. Je te serre bien fort les mains,

Diéba.

¹ La meilleure amie de Diéba. Toutes deux firent connaissance à Alma-Ata en 1935 et leur amitié dura jusqu'à la mort de Diéba.

² Vova : ami de Liova ; Dita : fille d'une amie de la mère de Liova.

[La lettre a été écrite sur des feuilles pliées en triangle. « Secteur de campagne 17783 / À L. Malakhovski » ; adresse de retour : « Kislovodsk, 2^e avenue de l'Aviation, n° 8, Khotina D. »]

Chapitre 45

Des feux sur la montagne

[Extrait des récits de Diéba]

« Quand nous sommes arrivées à Kislovodsk, nous sommes parties à la recherche d'un appartement, en attendant qu'on le trouve on nous a rassemblés, nous les arrivants, c'est que nous venions d'arriver de Barnaoul, – et on nous a dit, bon, pour deux, pour trois semaines vous irez dans un autre district, là il y aura du travail pour chacun... Nous avons décidé que ce serait du travail agricole. Et même, ça a été l'enthousiasme. Galka se souvient qu'elle n'était pas venue avec nous, elle avait une dent malade, mais elle nous a poussées à aller là-bas, parce que nous comptons aller chercher des pommes de terre. Nous irions dans un district agricole, car la pomme de terre, ça coûte cher, il ne faut pas l'acheter, nous irions la tirer de nos propres mains et l'expédier chez nous.

Et nous voilà partis aux pommes de terre. Mais quand nous sommes arrivés, on se mit à nous donner des instructions, on nous a expliqué que ce district avait été occupé par les Allemands... (Avait-il été occupé par les Allemands, c'est encore à vérifier et pour punir les habitants de ce district on les transporte de leur lieu de naissance je ne sais où, les uns en Asie Centrale, les autres, je ne sais plus où. Et eux-mêmes ne savent pas où.) »

N. M. : « C'étaient des Karatchaïs ? »

Diéba : « Oui, des Karatchaïs. Nous avons vu seulement qu'on les installait dans ces wagons à bestiaux, puisque nous-mêmes, c'est dans ces wagons à bestiaux que nous avons circulé dans le pays, un moyen de locomotion pénible mais possible. Donc eux ils s'en iront là-bas, avec leurs familles, ils crient, les grand-mères hurlent, de plus c'est dans leur langue à eux que tout ça se passe, on ne comprend pas tout ce qui se passe. Et ils ne cessent de nous répéter une seule chose : nous avons notre chef, arrive quelqu'un – est-ce un étudiant, est-ce je ne sais quoi... bon, il dit : *Enregistrez la propriété ! Cette propriété, nous allons la saisir tout entière et vous allez faire un inventaire,*

feuille après feuille : dans la maison 35, ceci, ceci et cela, et dans la maison 37 ceci, ceci et cela. Ici une vache, une chèvre, là autant.... Il faut encore mesurer, comprendre comment on mesure. Le maïs aussi, il y en a d'énormes containers. Jusqu'en haut ils sont pleins d'épis. C'est la moisson qui a été faite. Ils sont moissonnés et on les a chargés. Mais pour atteindre ne serait-ce qu'un épi, comment faire ? Est-ce qu'on va faire un petit trou dans l'énorme container qui est en bas ? Finalement on va prendre une échelle, qu'on pose l'échelle contre cette corbeille, et nous, les filles, à la queue leu-leu ou toutes ensemble, ou comment encore, je ne me rappelle pas, bon bref, nous avons grimpé, là-haut, vers ce maïs. C'était notre nourriture.

De jour je fais ami-ami avec les bœufs, et ça commence : *Tsobe-tsobe, tsobe-tsobe*, ils m'écoutent, et alors tout va bien et quand ils ne veulent pas obéir, ils inclinent leur tête vers le sol, comme on dit, avec leurs cornes qui à cette époque sont déjà hautes, et là, c'est une autre histoire. »

N. M. : « Qu'est-ce que ça veut dire, une autre histoire ? »

Diéba : « Le jour je travaille avec les bœufs et ce qu'on a semé je le récolte.

La nuit. La nuit nous sommes tous sous un toit, tout de même, nous dormons. C'est même une sorte de grange, oui, quelque chose comme ça – il y a un toit et il y a des portes ; pour la lumière, bien sûr, rien du tout... Mais... c'est jonché de foin, il y a du foin sur le plancher, ça fait même une litière bien molle, rien à dire. Et une sorte de petite table aussi là, dans un petit coin une petite table, si bien que si on veut manger, on peut trouver où manger. Tout cela c'était à eux, c'est ce qui nous est resté d'eux... Ça nous est resté et eux, ils sont partis sans tout cela, tout est resté ici...,

Mais qu'est-ce que c'est ? Si on jette un regard par la fenêtre, au loin se voient, presque à l'horizon, les cimes de montagnes, pas hautes, mais qui ont leurs contours, leurs cimes – et là-bas, tout le temps, il y a un feu qui brûle. Des bûchers qui flambent. Les gens du mir ont tout emmené, tout emporté. Les hommes sont restés. Et les hommes, ce sont des guerriers. Disons comme ça : *le tchétchène méchant se traîne sur la rive*¹. Dieu les a gardés. Si tu lis : *S'abritait pour*

¹ Vers de Lermontov (« Казачья колыбельная песня / Berceuse cosaque »). [Note de Marie Malakhovskaïa]

*la nuit ce nuage doré*¹, là Dieu ne les a pas tous gardés. On ne voulait pas bien sûr supporter tous ces gens. Mais ensuite, dans ce livre, ils se calment, ils vont s'aider les uns les autres, et même ils ont fraternisé, mais c'est de la littérature. Ce que c'était en réalité, je n'en sais rien. Simplement on a vu que des feux brûlaient, brûlaient, brûlaient. Mais chez nous, dans notre village, on n'a vu personne. Dans le petit livre il y en a qui se sont montrés... Autant qu'on se souvienne, non. Il faut quand même lire cela et il faut comprendre comment ils réagissaient à tout cela, à notre invasion dans cet endroit. Pour eux que s'est-il passé ? Pour eux qu'est-ce que c'était que Hitler, qu'est-ce que nous étions, la même chose ? Ils ont oublié Hitler, puis nous sommes apparus, pas simplement comme ça, mais toutes ces armes, dans ce grand déploiement guerrier. Quel rapport avions-nous avec cette guerre ? Aucun. Oui, aucun. »

Chapitre 46

Lettre de Liova à Diéba

16 décembre 1943

Mon Amie bien aimée,

Aujourd'hui, j'ai eu une grande joie – j'ai reçu ta lettre du 1^{er} décembre (si vite !). Mais avec elle quelle torture d'attendre si longtemps la réponse à la lettre que je t'ai écrite sur tout. Tu te rappelles, Simonov, dans un des chapitres de *Premier amour*, il envie ses ancêtres qui étaient forcés d'attendre pendant des mois des nouvelles l'un de l'autre. Voilà que nous aussi nous nous trouvons dans la même situation, mais cela ne me fait pas du tout sourire d'attendre une réponse à cette lettre encore pas moins d'un mois. D'abord je voulais ne plus t'écrire du tout jusqu'à ce que je sache ta décision, mais peut-on vraiment supporter cela, et je ne veux pas te faire subir une attente torturante de mes lettres.

Tu sais j'ai aujourd'hui ce sentiment de m'être placé dans la situation de quelqu'un qui saute la tête la première du haut d'une falaise et qu'il dépend de toi de me laisser couler ou de me permettre de revenir à la surface... Sûrement tu vas penser, mais quelle

¹ Titre d'une nouvelle d'Anatole Pristavkine, d'après le premier vers du poème de Lermontov : *Ночевала тучка золотая* (1987), traduction française : *Un nuage d'or sur le Caucase*, Robert Laffont, 1988. [Note de Marie Malakhovskaïa]

affreuse comparaison, qui n'est pas dans mes habitudes ; mais il me semble qu'elle exprime mieux que tout ma situation actuelle.

Ma douce, ma chère, ma bien aimée, je me languis de toi, « nuit et jour, toutes mes pensées pour un seul être », et aucune occupation ne peut me détacher de mes pensées pour toi. Par la lettre je me suis représenté ta vie, tes amies, votre petite chambre toute froide, éclairée par la lumière tremblotante d'une veilleuse. Comme c'est étrange : toi – dans l'intérieur – tu vis dans le froid et écris des lettres à la lumière d'une veilleuse ; et moi, à quelques kilomètres des défenses finlandaises, je suis assis bien au chaud dans un gourbi et j'écris cette lettre à la claire lumière d'une petite, petite lampe !... C'est tout le contraire qui se passe ! Je veux t'envoyer tout de même aujourd'hui une poésie d'Ehrenbourg ; car l'électricité pour nous, c'est un luxe et cela arrive vraiment très rarement, et la veilleuse, c'est notre constante et fidèle amie.

La veilleuse

La veilleuse dans la hutte isolée
à peine brille-t-elle pour contrarier la nuit.
Tu sais, veilleuse, je me souviens
Comme était clair le monde.
Tu sors dans la rue la nuit
Partout brûlent les réverbères
Et si tu veux te promener,
promène-toi donc jusqu'à l'aurore.
Sont arrivés les Allemands maudits,
Je lui ai dit adieu sur le perron,
et de grosses larmes, comme des perles,
ont brillé sur le visage aimé.

Ô ma cabane sans éclat
Et terre vêtue de ténèbres.
N'est restée du vieux monde
Que, seule, ma veilleuse.
Non, pas de pitié pour l'Allemand
Qui a assombri le monde
qui dans la nuit a fait que plus ne scintille
Une fenêtre si chère.

Quand nous chasserons les maudits,
Je me hâterai au plus vite chez moi.
De ma paume je voilerai mes yeux

Voyant les files des réverbères.
Je dirai à ma bien-aimée les mitrailleuses
Je lui dirai les mines, la guerre,
Et peut-être, les mots ne viendront pas,
Et seulement je regarderai dans les yeux.
Et il y aura dans ses yeux chéris
la scintillante lumière
Je me rappellerai alors la veilleuse
L'amie des années sans douceur.

Ilya Ehrenbourg

Je pensais que chez vous on la connaît comme chez nous. Chez nous même on la chante ; mais je ne sais pas d'où vient le motif. Notre vie peu à peu devient toujours plus tendue. Nous en sommes même contents : si on pouvait terminer cette guerre au plus vite, qui nous été imposée par ces maudits fascistes ! J'ai lu avec grand intérêt ce que tu dis de tes affaires de l'Institut. Tu as tort de penser que cela ne m'intéresse pas : au contraire, j'aimerais bien que tu en écrives plus souvent et plus en détail. Dommage que vous ayez un effectif d'enseignant si médiocre ; en revanche le neuropathologue¹, certainement, vous dédommage de tout. Mais ce sujet par lui-même est ce qu'il y a de plus intéressant chez vous. Qu'est-ce qu'il y a de plus intéressant dans la médecine que l'apprentissage de l'activité du système nerveux humain !? J'attends tes lettres avec une description de votre vie, des nouvelles, etc. ; j'attends des portraits plus détaillés de tes amies, car jusqu'à maintenant ce que je sais seulement, c'est que Vera a recopié les cours, que Galka adore dormir et que Mamenka a sur le nez des couches de noir de fumée de qualité supérieure. Donc décris-les-moi plus en détail. Bon, je termine. Écris si tu as reçu mes lettres du 8 et du 12 décembre (avec un extrait de journal – ma poésie), et aussi le paquet avec le petit volume de Simonov. Comment as-tu célébré ton anniversaire, comment a-t-on accueilli le Nouvel an ? Je te demande encore une fois d'écrire plus souvent ; moi, je ne resterai pas en dette. Je te serre fort la main. Je t'embrasse. Salut à Véra, Glaïa et Macha.

Ton ami bien-aimé, Liova.

P.-S. : Qu'écrit-on de la maison ?

¹ Il s'agit bien sûr de la mère de Diéba.

Chapitre 47

Lettre de Diéba à Liova

Kislovodsk, le 23 décembre 1943

Mon cher ami, bien aimé,

Je ne cesse de relire ta lettre. Combien de fois je l'ai relue, je ne sais pas moi-même ; je me dépêche, je brûle, je ne lis pas les mots jusqu'au bout, seigneur Dieu, qu'est-ce que c'est que ça ? C'est très étrange et si heureux ! Simplement, je ne comprends rien du tout, comment cela se fait-il ? Certainement, il faut du temps pour se débrouiller dans tout cela, je suis complètement perdue. Mais le plus étrange c'est que quand viendra l'heure de nos retrouvailles, tout peut s'arranger tout autrement que nous le pensons tous les deux. Tu penses que la dernière fois que nous nous sommes vus, c'était il y a trois ans, et encore, en passant, alors qu'en réalité, c'était il y a plus de quatre ans. Tu te souviens de moi comme d'une jeune fille, mais c'est que depuis ce temps-là j'ai bien changé. Je crains bien que tu te sois créé une image qui ne corresponde pas à la réalité. Quatre ans, ce n'est pas rien, et je suis bien pire que tu ne penses. Mon ami, mon bon ami, si tu savais comme il est difficile de commencer à attendre cette heure de la rencontre et de plus si terrible d'y penser ! Voilà, nous nous retrouverons, et toi tout d'un coup tu verras que ce n'est pas cela du tout, tu sais – « Et toi tu n'es pas celle que j'espérais, mais seulement, quelqu'un qui lui ressemble... » Il est si douloureux, si pénible de penser à cela... Liova, tu sais, si tout s'arrange si mal, nous garderons quand même notre amitié, n'est-ce pas ? Simplement on a envie que tout soit complètement différent. On a envie que toutes nos espérances et nos attentes soient justifiées afin qu'on puisse entrevoir un vrai bonheur. Maintenant il reste à attendre pas si longtemps, mais quand même ce longtemps est torturant ! Tu écriras plus souvent, d'accord ? Il est difficile de se débrouiller dans tous ces sentiments et pensées si nouveaux quand tu es si loin, quand nous nous sommes vus si peu, quand notre seul lien, ce sont les lettres. Je suis complètement perdue et je ne comprends rien. Sûrement, il faut attendre qu'on se retrouve et tout deviendra compréhensible et clair. Tu reviendras vite, aucun hasard stupide ne peut se produire. Je t'attends, je t'attends tellement, que tu ne peux pas ne pas revenir. Maintenant tu vas vite arriver. Et

encore – cela, sûrement, ce n'est pas bien de l'écrire, mais je ne sais pas ce que c'est que serrer dans les bras, embrasser. Simplement, à part toi, personne ne le fera jamais. Porte-toi bien mon bien-aimé.

Ta Diéba.

[En haut de la lettre, à l'envers]

Merci à toi pour tes souhaits d'anniversaire. Le recueil de Simonov je ne l'ai pas encore reçu, je crains bien qu'il ne se soit perdu en route. Je ne sais comment te remercier pour lui, je connais le prix d'un cadeau. À quelle adresse l'as-tu envoyé – à la poste ou chez nous ? Un grand salut des filles. Tu ne sais même pas quel bonheur elles te souhaitent.

Annexe 1 : extrait de la II^e partie (1944-1945)

Chapitre 14 : « La mort d'un ami »

Eh bien, c'est là qu'est mort mon... brave radio, mon assistant, Iacha Nazarov, avec qui je venais de faire connaissance – et là on me l'a donné comme assistant ; quand a été tué le chef de ma station radio, on m'a nommé pour le remplacer et il me fallait un assistant. Et cet assistant ce fut Iacha. Un garçon, on peut dire un garçon. Moi, à cette époque j'avais 23 ans, et Iacha, lui, il avait à peu près 19 ans, sûrement. Un novice. Moi, c'était la cinquième année de mon service dans l'armée – et lui il venait tout juste d'arriver. Lui avait 19 ans, sa première année de service. Bon c'était ainsi...j'avais eu le temps de faire sa connaissance, mais littéralement nous n'étions ensemble que depuis quelques jours.

Ensemble, cela veut dire que nous mangions à la même marmite (je t'ai raconté comment dans ce camp d'été, c'était le temps de paix),

mais cela d'une certaine façon rapproche. On commence à comprendre beaucoup mieux l'homme avec qui on mange à la même marmite que si on est côte à côte. Un gars si bon, cordial, honnête. Selon moi, nous avons passé ensemble 3 ou 4 jours. Ensuite je me suis rappelé comme il est possible de sentir, de se lier d'amitié avec quelqu'un en quelques jours, bref de comprendre quel homme c'est. J'ai écrit ensuite, ayant appris son adresse, je lui ai écrit chez lui, mais il n'y a pas eu de suite. J'ai oublié où. À sa mère, quelque part en Russie centrale. Selon moi, dans le district de Riazan.

Et donc il s'est trouvé que nous – notre station radio – était proche du P.C. du régiment. Et au P.C. de chaque bataillon il n'y avait qu'une seule station radio, ce qui veut dire trois stations radio, et la nôtre au P.C. du régiment. Dans l'un des bataillons le radio a été blessé, il fallait le remplacer. Un simple soldat ou comme on disait alors un combattant. Mais au bataillon, là, tous étaient déjà en première ligne. Si bien qu'ils m'ont enlevé Iacha. Et le premier jour il a été gravement blessé... Ensuite Vassia Pétrov, le radio – maman se le rappelle – a dit que le suivant, si à nouveau au bataillon on manquait de radio, c'est moi qu'on enverrait. Ainsi, c'était planifié apparemment. Vassia Pétrov était dans notre section radio et il peut bien le savoir par le chef de la section. Par bonheur, ce n'est pas arrivé. Mais pour Iacha j'ai su après qu'il était blessé et qu'il était blessé au ventre, gravement blessé au ventre, ses intestins sortaient, il essayait de marcher seul, mais finalement il n'y est pas arrivé. Mais ceux qui l'ont vu, ou ont passé près de lui quand on l'a mis sur un brancard, l'ont vu dans cette situation. Mais...il est mort à l'hôpital.

Des documents sur sa mort se trouvent à l'hôpital, il a été enterré dans la fosse commune près de l'hôpital, mais à ce moment-là, au moment des combats, il n'y avait pas d'hôpital, mais simplement nous avions un poste médical de régiment, un P.M.R. ; si bien qu'il est tombé dans ce P.M.R. et que, quand il est mort, on l'a enterré dans la fosse commune.

Bon, pour moi ça a été très sensible parce qu'était né une sorte de sentiment tellement amical – familial, comme si c'était mon fils adoptif. J'en étais responsable mais que pouvais-je faire, il a été blessé, on l'a mis sur un brancard et il a échoué au poste médical ? Bref, c'était une situation si difficile.

Annexe 2 : Un message

De : Natalia Malachowskaja

Envoyé : dimanche 12 janvier 2020 13:10

À : Yves Avril

Cher Yves,

Que de temps s'est écoulé depuis que j'ai écrit (1986-1987) ce recueil Orphée que vous avez publié en français ! Je vivais alors dans un village¹ entre deux ex-camps de concentration : à gauche Mauthausen, à droite Gusen, et au milieu de gens dont personne ne comprenait mes vers dans ma langue. Et j'avais alors le sentiment qu'il me fallait entrer dans le royaume des morts pour vivifier, ressusciter mon âme.

Et puis dans ma vie ont commencé à se produire des événements étranges sur lesquels j'ai décidé d'écrire tout un livre. Il en est résulté qu'en 2021 après une exposition (au musée Pouchkine), consacrée à ce poème et à son illustration, mon père a pris tout à coup la parole pour dire que ce n'était pas seulement son père qui devait être fier de moi – il est mort –, le révolutionnaire Vladimir Filippovitch, mais le père de son père, donc le grand-père de mon père, donc mon arrière-grand-père, Philippe Filippovitch.

Et dans cette conversation, dans ces mots et dans la manière dont il les prononça, il y avait quelque chose d'étrange et de mystérieux. Mais une autre fois, alors que mon père se félicitait du succès qui avait accueilli une de mes conférences universitaires, tout soudain est apparue une mauvaise vieille qui promit de « m'arracher au monde souterrain jusqu'à la septième génération. »

Je n'ai pas prêté attention alors à ces mots mais il y a un an m'est apparu en songe mon grand-père Vladimir, le révolutionnaire qui m'expliqua qu'il souffrait « dans l'autre monde » et que je devais en conséquence écrire un livre entier sur les causes de l'échec de la Révolution russe de 1917. C'était le 5 décembre 2018, et un mois plus tard les médecins portèrent sur moi un diagnostic terrible – une sclérodermie dont on meurt un an et demi plus tard, si elle n'est pas soignée, et ils ajoutèrent qu'il n'était pas possible de me soigner parce qu'on avait découvert également un cancer du sang.

¹ Blindendorf (Haute-Autriche).

Alors je me suis rendue chez une guérisseuse, et elle a assuré que ma maladie était justement due au comportement de mes ascendants en ligne masculine, c'est-à-dire ce qu'avait fait dans leur vie mon père, et le père de mon grand-père ainsi que ses aïeux, ces gens dont il était né. Et elle pouvait ôter de moi cette mauvaise influence de mes ancêtres (sie konnte es lösen), et la conséquence, c'est qu'à l'été 2019 je me suis mise à écrire l'histoire de la vie de mes ascendants, depuis 1842 (depuis la septième génération) jusqu'à 1934.

Et voilà ce livre est prêt, pas tout le livre mais seulement sa première partie, parce que je veux continuer son récit sur mes parents, sur la vie dans les années trente du siècle passé, et ce sera la seconde partie, et la troisième partie, ce sont les récits de mes parents sur la manière dont ils ont vécu au temps de la guerre (Maman dans Léninegrad assiégée, et Papa au front). Cette partie, mes parents me l'ont dictée quand ils étaient encore en vie, et je veux faire revivre tous ces souvenirs et en faire un livre complet, une trilogie, et l'intituler Iceberg, parce que, ce que nous voyons de la vie, c'est seulement le sommet de l'iceberg, la partie importante et fondamentale restant naturellement invisible, sous l'eau.

Mais pour l'instant n'est prête que la première partie – ce qui est sous l'eau – de cet iceberg, et si cela vous intéresse de la lire, je peux vous l'envoyer, sur papier, car je sais qu'il vous est difficile de lire sur écran.

Je voudrais vraiment connaître votre avis sur cette œuvre, parce que c'est un travail très étrange, inhabituel, une plongée dans le royaume de la mort, dans le monde de ceux qui ont quitté notre monde – extérieur, mais dont les âmes n'ont pas encore achevé leur travail, leur œuvre difficile.

Je vous serai très reconnaissante de votre soutien, si vous acceptez de lire cette partie (environ 120 pages A5) et de me dire votre avis. Car ma grave maladie n'est pas guérie, elle se tient seulement tranquille, quelques symptômes se sont apaisés et je ne sais combien de temps il me reste encore à vivre.

Je vous embrasse.

Nathalie



JEANNE D'ARC



« Femme Mordwine, région de la Volga, Russie », 1787
dessin de Claude-Louis Desrais (1746-1816)
gravure de Jean-Marie Mixelle (1758-1839)
New York Public Library

Une Jeanne d’Arc mordve, Aléna Arzamasskaïa, compagne d’armes de Stenka Razine

Yves Avril

Jean-Pierre Sueur se souvient sans doute qu’au cours de sa mandature de maire d’Orléans, il avait reçu de Makhatchkala, capitale du Daghestan, une proposition de jumelage des deux villes. La raison en était qu’à la fin du XIV^e siècle, lorsque Tamerlan (Timour-lang : « le boiteux de fer ») eut écrasé Tokhtamych, le chef de la Horde d’Or, il marcha contre la Russie et ses dépendances. Se leva alors contre lui Partou (« éclair foudroyant ») Patima, une jeune musulmane, qui réunit les guerriers de son ordre de noblesse, l’Akhar, avec lesquels elle remporta maintes victoires. La légende rapporte que c’est à la suite de la mort de son frère, qu’elle résolut de le venger, revêtant son équipement guerrier. Dans un autre combat, c’est l’homme qu’elle aimait qui périt en combat singulier. D’un coup de sabre elle fit voler la tête du vainqueur. Le ministère de la culture daghestanais pensait qu’il y avait là une parenté avec notre Jeanne d’Arc.

Mais ici il s’agit d’une « Jeanne d’Arc » mordve. Nous nous permettrons de donner quelques éclaircissements sur ce peuple mal connu, comme le sont d’ailleurs presque tous les peuples finno-ougriens, à part les Finnois et les Estoniens.

Les Mordves

Les Mordves appartiennent à la famille linguistique finno-ougrienne. Certains spécialistes soutiennent que cette famille n’est pas une ethnie mais que les différents peuples qui la composent ne sont unis que par une parenté linguistique. Je ne m’engagerai pas dans ce débat qui s’est éveillé il n’y a pas si longtemps. Sachons simplement que la partie fennique comprend, outre les nombreux parlers sames ou lapons du nord de la Finlande, de la Norvège et de la Suède, le finnois, l’estonien, le live, le vote, le carélien (fenniques de la Baltique), le mari – ou tchérimisse – et le mordve (fenniques de la Volga), le komi, zyriène et permiak, et l’oudmourte (fenniques permiens). L’ougrien comprend le khanti (ou votiak) et le mansi (ou

vogoul), et le hongrois. Parmi les langues fenniques, le live, le vote et le carélien sont en voie de disparition, sinon déjà disparus.

Les peuples les plus nombreux sont les Finlandais, les Estoniens et les Mordves. Leur origine commune se trouverait dans le bassin de la Volga supérieure, au sud de l'Oural, ouest pour les fenniques, est pour les ougriens. Les Finno-ougriens font partie de la grande famille ouralo-altaïque dont les principaux représentants sont les peuples samoyèdes. Tous ces peuples seraient arrivés en Europe – sauf les Khantis et les Mansis, et bien entendu, les Samoyèdes – dans les premiers siècles de l'ère chrétienne. Si vous regardez une carte quelque peu détaillée de la Fédération de Russie, vous verrez Saransk, capitale de la République autonome de Mordovie, Iochkar-Ola, capitale de la République autonome des Maris, plus à l'est, Koudymkar, capitale du territoire autonome des Komis-Permiaks et, au nord, Syktyvkar, non loin des contreforts de l'Oural, capitale de la République autonome des Komis, la plus étendue des quatre avec 450 000 km² environ.

Il faut ajouter que la Mordovie dont le territoire ne dépasse pas 30 000 km² et la population, 900 000 habitants, se partage en deux domaines linguistiques : les Mokchanes au nord et les Erzianes au sud. Les deux langues sont apparentées, mais tout de même assez différentes. Ajoutons que le russe l'emporte partout, comme dans tous ces peuples, avec depuis déjà longtemps une forte émigration des autochtones.

À la découverte d'Aléna Arzamasskaïa

C'est notre ami Jean-Luc Moreau qui nous a fait parvenir récemment cet article sur « une Jeanne d'Arc mordve », qu'on peut trouver en ligne à l'adresse *bigpicture.ru/mordovskaya-zhanna-dark-monahinya-alena/*. Il n'est ni en mokchane ni en erzian, mais en russe, ce qui nous facilite les choses. En voici la traduction :

Une Jeanne d'Arc mordve, Aléna Arzamasskaïa, compagne d'armes de Stenka Razine

Igor Lovkov

Aléna Arzamasskaïa a réuni en elle les traits les plus incompatibles pour le XVII^e siècle : elle était moniale, rebelle et

sorcière. Elle tirait à l'arc, soignait à la pénicilline et avait parmi les simples gens une autorité incroyable. Comme beaucoup d'autres personnalités sortant de l'ordinaire, issue du peuple, elle finit tragiquement, mais même sa mort fut exceptionnelle et édifiante.

Trois siècles plus tard, trois peuples se disputèrent le droit de la considérer comme leur : les Russes, les Mokchanes et les Erzianes. Elle était née en Mordovie dans une famille kazake, dans un faubourg d'Arzamas, mais tous ceux qui ont vécu et vivent entre l'Oka et la Volga en firent une héroïne. L'histoire n'a conservé ni l'année de sa naissance, ni les détails de ses jeunes années. On sait seulement qu'elle fut mariée très tôt à un paysan aisé, bien plus âgé qu'elle et que sa vie conjugale ne dura pas longtemps : bientôt son mari tomba malade et mourut.

Se remarier à cette époque n'était pas chose aisée, mais vivre seule était encore pire ; aussi Aléna choisit-elle de suivre une voie simple et digne : elle entra au monastère Nikolaïevski à Arzamas.

C'est là qu'elle reçut le nom sous lequel nous la connaissons, si bien que personne ne sait celui qu'on lui donna à sa naissance.

La vie au monastère profita à la jeune kazake. Non seulement elle y apprit à lire et à écrire, mais elle s'y familiarisa avec la pratique médicale. Au XVII^e siècle, dans les couvents et monastères, on soignait par les plantes et par les prières, et toute autre pratique était considérée comme sorcellerie et, à ce titre, condamnée. Mais Aléna avait une approche particulière. Elle utilisait comme médicaments la moisissure bleue, autant dire la pénicilline, qu'elle récoltait dans les bains du monastère. Les baumes, préparés à base de ce genre de substances jugées généralement inutiles et même nuisibles, cicatrisaient excellemment les plaies et guérissaient les maladies de la peau.

Les paysans venaient volontiers se faire soigner par Aléna, mais entre eux ils murmuraient que son aide ne pouvait réussir sans quelque diablerie. Les bains où elle récoltait son remède étaient jugés traditionnellement comme un séjour de l'Impur. Cependant le fait que celle qui les soignait logeait dans un couvent apaisait quelque peu les choses. Ce qui jouait également un rôle, c'était que pour beaucoup de gens les soins d'Aléna étaient leur seul espoir de guérison.

Selon les sources historiques, Aléna passa au monastère une vingtaine d'années, aidant tous ceux qui venaient lui demander son aide. Elle ne le quitta que pour une raison assez inattendue : penchant pour les idées de Stenka Razine¹, dont on commença à

¹ Stenka Razine (1630-1671) prit la tête d'une révolte cosaque, puis surtout paysanne, qui remporta d'abord de grands succès sur les armées du tsar. Après des négociations, il obtint le pardon du souverain mais reprit vite le combat. Il fut vaincu

parler en 1667, elle prit en 1669 la décision de le rejoindre dans la guerre des paysans.

Elle prit alors arc et flèches, et parcourut les villages avoisinants pour recruter des combattants. Son autorité lui permit de rassembler rapidement un groupe de 300 à 400 hommes, avec lesquels elle remporta ses premières victoires sur les armées du tsar.

En 1670, cette troupe se joignit aux paysans que commandait Théodore Sidorov et l'ensemble totalisa 700 hommes. Avec cette force, imposante pour l'époque, elle écrasa l'armée du voïvode d'Arzamas Léonce Chaïssoukov et elle s'empara de la bonne ville de Temnikov.

Les habitants de cette ville prirent le parti d'Aléna, le détachement se monta à 2000 hommes et il reçut un important armement. C'était déjà une petite armée, qui pouvait combattre non plus avec des méthodes de partisans, mais en guerre ouverte. Néanmoins Aléna, qui ne possédait pas les techniques de l'art de l'art de la guerre, fit une faute grave. Elle refusa de mener une guerre de mouvement et choisit de s'enfermer dans la ville avec ses gens.

Pendant deux mois l'ancienne moniale gouverna la ville, jusqu'à ce qu'à l'arrivée du voïvode du tsar Iouri Dolgoroukov flanqué d'une armée nombreuse et bien entraînée. Après un piètre combat de rue, la troupe de paysans et de bourgeois fut battue et les hommes du tsar cherchèrent la meneuse de la rébellion. Le dernier rempart d'Aléna et de ses quelques compagnons de lutte demeurés fidèles fut la cathédrale de la ville avec ses portes massives de chêne. Tant que dura le combat à l'entrée, Aléna monta avec son arc au haut du clocher et frappa de ses flèches, l'un après l'autre, les soldats du tsar. Quand il ne lui resta plus que huit flèches, elle jeta son arme, descendit du clocher et se rendit à l'autel.

Quand les hommes de Dolgoroukov firent irruption dans l'église, Aléna était en prières ferventes devant les icônes et on ne put l'arracher à l'église que par la force. On l'amena avec ses armes au quartier général du voïvode afin de la juger. La légende raconte que cet arc qui lui avait permis de tirer tant de flèches et avec tant d'adresse, aucun soldat du tsar ne put le bander complètement et que les gens de Moscou passèrent plusieurs jours à essayer, pour se divertir, de tirer des flèches, mais en vain. On soumit la meneuse de la révolte à la torture – fer rougi au feu et estrapade – pour obtenir un repentir, mais sans aucun succès. Aléna ne cessait de prier, ne s'interrompant que pour cracher sur ses bourreaux. Une rapide

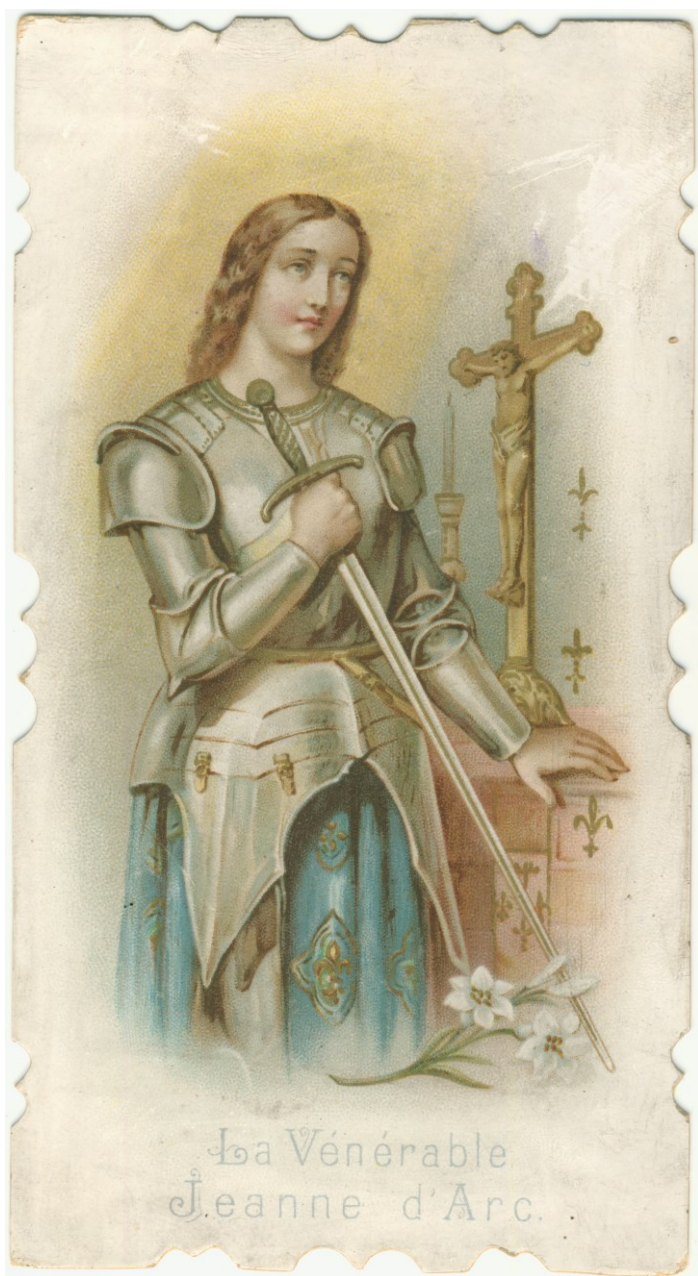
à Simbirsk en 1670. Comme plus tard Pougatchev, malgré l'atrocité des exactions dont ses troupes se rendirent coupables, sa mémoire resta très populaire, en littérature (Pouchkine), en musique (Glazounov, Chostakovitch et... Aznavour) et en peinture (Sourikov).

enquête montra que, outre la révolte, la moniale qui s'était enfuie de son couvent, était chargée d'autres péchés, entre autres la pratique de la médecine à l'aide de chancissures. Excellent prétexte pour accuser Aléna non seulement de rébellion mais aussi de sorcellerie, et pour la condamner au feu. Au XVII^e siècle, en Russie, il était rare de brûler les sorciers sur un bûcher ; on employait une méthode beaucoup plus compliquée. On enfermait les condamnés dans une cage remplie de bûches, auxquelles on mettait le feu et on soulevait l'ensemble, qui restait suspendu au-dessus du sol.

Traduit du russe par Y. Avril



Jean Stépanovitch Iliouchkine, *Aléna Arzamasskaïa*, 1981
copie d'un dessin du compositeur mordve
Léonce Pétrovitch Kirioukov (1895-1965)
Musée Ouchakov d'histoire et des traditions régionales
Temnikov



1
« La Vénérable Jeanne d'Arc », recto de 12,2 x 6,6 cm, ca 1900
(« Paroles de la Vénérable Vierge » au verso)
Collection Bernard Plessy

Retour de Jeanne d’Arc à Domremy et autres paroisses¹

Bernard Plessy

À l’aube du XX^e siècle, trois nouveaux béatifiés vinrent tenir compagnie aux statues qui peuplaient depuis longtemps – des siècles parfois – nos églises de village. L’un en surplis et étole de confesseur par-dessus sa soutane – c’est Jean-Baptiste Marie Vianney, curé d’Ars (1905) ; l’autre, en habit de carmélite, souriant par-dessus son bouquet de roses – c’est Thérèse de l’Enfant-Jésus (1923) ; et la troisième, jeune fille sanglée dans une armure, épée au côté et casque aux pieds – c’est Jeanne d’Arc (1909). Tous trois français, tous trois coulés dans le même plâtre peint des mêmes fades couleurs.

Voisinant d’une colonne à l’autre, sont-ils pour autant logés à la même enseigne, si l’on peut dire ? Les deux premiers ne sont-ils pas déjà familiers aux paroissiens ? Ils sont leurs aînés de quelques années. Ils ne sont pas trop loin : tel ou tel a pu faire pèlerinage à Ars ou à Lisieux. Mais Jeanne... Comment l’approcher en son habit de guerre ?

Son nom n’est pas inconnu, mais son histoire n’est pas simple. On dit qu’elle vient de Lorraine, en un temps où le pays était à feu et à sang. En leçon d’histoire cela s’appelle la guerre de Cent-Ans. Il y a de cela combien de siècles ? Jeanne est née le 6 janvier 1412, c’était, dit-on, la solennité de l’Épiphanie. Cela fait donc cinq siècles. Loin, loin dans le temps. Et son histoire, comment lui prêter foi ? Bergère, puis chef de guerre, qui fait sacrer le Roi et délivre Orléans, et puis soudain prise, vendue, condamnée par l’Église et brûlée comme une sorcière – et la voici bienheureuse et sainte. N’y a-t-il pas part de légende dans cette épopée ? Bergère pour les uns, princesse (d’Orléans) pour les autres. Et d’ailleurs, après Rouen, commence une autre bataille : Jeanne à nouveau devant les tribunaux ecclésiastiques, puis livrée aux historiens, qui la tirent à hue et à dia, et aux écrivains, qui la chantent ou la souillent. Comment s’y reconnaître ? Comment accorder tout cela ? Le paroissien est en face d’elle. Il l’avise. Il médite. Elle est si jeune

¹ Une première version de cet article a paru dans le dossier « Piété populaire : la fin de l’enfouissement » de *La France catholique*, n° 3817, 9 juin 2023, pp. 28-29. [N.d.l.R.]

– même pas vingt ans, dit-on –, si simple, si pure, et si douce en son armure. Qui est Jeanne ?

Voici, semble-t-il, que l'Église reprend son bien, et qu'elle en fait don comme patronne de la France. Voici surtout que la République, loin de s'y opposer, un mois plus tard institue une fête nationale (24 juin 1920). Alors il faut faire confiance, il faut accueillir Jeanne. Mais comment ?

Pour s'attacher à Jeanne, entrer dans une vénération plus intime, faire l'une des nôtres cette incarnation de la France, il fallait un travail de rapprochement qui n'était pas nécessaire ou qui était acquis au Curé d'Ars ou à la carmélite de Lisieux (et bientôt à Bernadette Soubirous). Ce travail, semble-t-il, a été rapide et efficace. Comment s'est-il accompli ? Ce pourrait être un beau sujet d'étude sur le domaine très particulier de la piété populaire. Quelle est la nature de cette piété ? Sa part et sa place dans la religion ? De quoi se nourrit-elle ? Quels sont ses modes d'expression et de diffusion ? Quelles sont aussi ses limites, voire ses déviations ? Sur le cas si particulier de Jeanne d'Arc pareille problématique pourrait prendre l'ampleur d'une thèse. Je propose une rapide prospection des terrains de recherche sur lesquels elle devrait s'avancer. Trois semblent s'imposer : l'image, le livre, la scène, dans un ordre sans valeur d'importance, que seule pourrait établir la recherche elle-même. Définissons sommairement ces trois domaines, dont chacun pourrait donner un développement plus fourni, pour valider sa pertinence et nourrir sa consistance.

L'image

Des bois gravés du Moyen-Âge aux feuilles de saints de la maison Pellerin à Épinal, l'imagerie n'a cessé de pourvoir les fidèles en représentations religieuses. Dans les dernières années du XIX^e siècle, la production de l'image pieuse prend un essor industriel et leur diffusion est le fait de grandes maisons parisiennes, comme Bouasse-Lebel, Letaille, Boumard. Ces images obéissent à une formule très simple : au recto l'illustration, au verso le texte (prière, conseils, litanie...). Elles sont destinées aux pages des livres de piété, en particulier aux missels. Leur usage et leur effet varient selon les thèmes et mériteraient une étude approfondie.

Tenons-nous-en au cas de Jeanne, qui est éclairant. Nous sommes dans les années 1870, où Jeanne n'est pas vraiment connue des

simples fidèles, et surtout mal connue. Voici quelques images de cette époque, édition Bouasse-Lebel. La première (voir p. 185) porte en titre : LA MISSION. Au recto, deux registres : supérieur, entre une croix de Lorraine à droite et l'étendard de Jeanne à gauche, une parole de saint Michel : « Fille de Dieu, fille au grand cœur, va, il le faut, Dieu te sera en aide » ; inférieur, Jeanne, mains jointes, assise sur ses talons, devant sa maison, entre deux moutons, saint Michel en face d'elle, lui tend une épée – derrière lui, deux saintes, dont sainte Catherine qu'on reconnaît à sa roue. Au verso, deux textes tirés du discours prononcé par Benoît XV, lors de la canonisation ; au bas, l'oraison de la solennité de Jeanne d'Arc (composée à cette époque). D'autres images de Jeanne en armure : elle pose, en plein air, les yeux au ciel, brandissant son étendard ; ou le bras gauche appuyé sur un autel fleurdelysé et surmonté d'un crucifix, tenant ferme son épée de la main droite. Au verso, textes pontificaux (Pie X, béatification), « Paroles de la Vénérable Vierge », brève biographie. D'autres images montrent la fin de Jeanne : sa dernière communion dans son cachot ; Jeanne sur le bûcher : la soldatesque grouille en bas, un dominicain lui tend un crucifix, un ange s'apprête à la couronner. En lettres gothiques, les dernières paroles de Jeanne.

Description un peu fastidieuse, mais nécessaire pour comprendre comment, par l'image et les textes qu'elle fait passer, le petit peuple fidèle, peu ou mal informé, parvient peu à peu à se faire une idée plus juste de Jeanne. Ajoutons qu'il ne s'agit là que de quelques exemples parmi beaucoup d'autres images. Auxquelles il faut ajouter une source plus inattendue : le missel dans lequel elles prenaient place. À la fin du XIX^e siècle se répandirent les missels à thème, destinés le plus souvent à faire des cadeaux de première communion. Exemple sous la main : *Missel romain dit de la Chevalerie*, avril 1909, maison Mame à Tours ; au long du missel, des planches pleine page pastellisées et des dessins d'encadrement à répétition. Nombreux furent les missels de Jeanne d'Arc. De 1895 à 1937 le *Dictionnaire encyclopédique de Jeanne d'Arc* (DDB) en cite une quinzaine.

Ajoutons un dernier exemple : quatre pages fragiles, avec « Permis d'imprimer de l'évêque de Saint-Dié, 11 novembre 1920 ». Première page : statue de Jeanne à l'épée. Intérieur : « Invocations à Sainte Jeanne d'Arc en forme de litanies », sept séries de trois invocations, soit 21 références qui retracent le parcours et les mérites

de Jeanne. Pour les esprits de cette époque, dont la capacité d'attention était beaucoup plus développée que la nôtre, ces invocations pouvaient composer à petites touches un portrait qui s'ancrait dans la mémoire.

IV.

Sainte Jeanne d'Arc, dont la sagesse a déjoué les embûches de vos juges, priez pour nous.

Sainte Jeanne d'Arc, dont la constance ne s'est pas démentie dans la prison, priez pour nous.

Sainte Jeanne d'Arc, dont la foi n'a pas faibli sur le bûcher, priez pour nous.

Ne nous attardons pas sur les cartes postales, qui étaient les coups de téléphone, S.M.S. et autres messages numériques d'aujourd'hui. Donc innombrables. Jeanne en a sa part. Elles concernent le grand public, sans rien de particulièrement pieux. Elles sont souvent d'un mauvais goût raffiné. Ainsi d'une série de dix cartes qui suivent à grands traits la « carrière » de Jeanne, chaque épisode étant daté. La correspondance au verso nous renvoie à l'année 1909. Plus respectables sont les cartes qui montrent les lieux (imposante collection de la Basilique de Bois-Chenu), les œuvres d'art, statues, tableaux, vitraux.

Ainsi, cette iconographie, qui se développe avec vigueur à partir des dernières années du XIX^e siècle, si hétéroclite soit-elle, impose peu à peu l'image de Jeanne, la bergère, la guerrière, la martyre. L'imagination accueille sa personne ; aidée des textes, la réflexion accède à l'héroïne et à la sainte ; la mémoire enregistre toutes ces données – et c'est ainsi que le petit peuple fidèle se familiarise avec la statue qui porte armure entre le curé d'Ars et la carmélite de Lisieux.

Le livre

L'image exerce un effet d'imprégnation, certes, mais qui reste limité. Car elle est ponctuelle. La nécessité se fait tôt sentir de relier cette multiplicité fragmentée. C'est le propre du livre. Seul le livre peut établir le récit de Jeanne. Le livre, et plus encore le livre illustré. Dans les meilleurs cas, rien de plus heureux que l'alliance du texte et de l'image.

Quand nous parlons ici de livres, nous n'entendons pas les travaux des historiens d'hier et d'aujourd'hui, dont serait trop longue la liste, qui ne cesse de s'allonger. Les livres qui relèvent de notre sujet sont ceux auxquels le petit peuple peut avoir accès. À l'époque, cet accès commence à l'école, avec les « livres de lecture » (curieux pléonasme pour dire les livres dans lesquels les jeunes élèves apprennent à lire). Le premier de tous, le plus célèbre, est *Le Tour de la France par deux enfants* de G. Bruno (pseudonyme d'Augustine Fouillée). Il date de 1877 et les éditions successives, qui se comptent par centaines, l'ont mis entre les mains de millions de petits Français. Manuel de classe, « livre de lecture courante », il a pour devise « Devoir et Patrie ». Son esprit de morale républicaine convient aussi bien aux écoles publiques que catholiques. Jeanne (d'Arc y est écrit Darc) y bénéficie d'une bonne page, lorsqu'André et Julien passent par la Lorraine. La mère Gertrude leur raconte son histoire, fort honnêtement : « La bonne dame était plus instruite qu'elle n'en avait l'air. Dans son jeune temps, avant de se marier, elle avait été institutrice, et elle était fort savante. » L'histoire s'achève ainsi : « Jeanne Darc, mon enfant, est l'une des gloires les plus pures de la patrie. Les autres nations ont eu de grands capitaines qu'ils peuvent opposer aux nôtres. Aucune nation n'a eu une héroïne qui puisse se comparer à cette humble paysanne de Lorraine, à cette noble fille du peuple de France. » Deux vignettes accompagnent le texte : *La maison de Jeanne Darc* et *La statue de Jeanne Darc à Orléans*. Ainsi Jeanne d'Arc, héroïne nationale, bénéficiait d'une attention particulière à laquelle le Curé d'Ars et Thérèse de Lisieux, canonisés contemporains, ne pouvaient prétendre. Mais c'est Jeanne qui en avait besoin.

Ce *Tour de la France* est tellement emblématique qu'il est presque inutile d'énumérer les centaines de livres scolaires où Jeanne trouve sa part. Donnons toutefois deux exemples, eux aussi significatifs. En 1909, à la demande de l'Alliance des maisons d'éducation chrétienne, René Bazin, après avoir hésité, accepte d'écrire pour les écoliers de France. « Je leur dirais ce qu'est l'âme de ce pays, son caractère, sa vocation, son visage de nation. Le titre allait de soi. Ce serait *La Douce France*, vocable magnifique, où toute la tendresse de nos pères est enclose, et qui fut vivant dès le XI^e siècle dans les poèmes populaires, et dans les cœurs longtemps avant. » Livre conçu et reçu comme « le catéchisme de la France », il parut en 1911, chez J. de Gigord, et obtint le succès qu'il méritait. Avec quelle

nostalgie le feuilleter aujourd'hui ! Au cœur du livre, « Trois jeunesses » : Jeanne d'Arc, Pasteur, Jean-François Millet (le peintre de *L'Angélus*). Treize pages pour Jeanne, avec une belle illustration de J.-M. Breton, inspirée par les dernières lignes :

Allez, Jeanne ! La France est bien malade. Vous la délivrerez, de par le Roi des cieux, et vous mourrez pour elle !

Jeanne s'approcha du cheval qui était tout sellé, sauta dessus légèrement, et se mit à chevaucher du côté où est la Loire.

Voilà pour les écoles chrétiennes, qui étaient le domaine de J. de Gigord. (Mon exemplaire porte une dédicace, non signée – serait-elle de René Bazin ? « À Suzette, qui a si peur de devenir Allemande ! 1911 ») De de Gigord passons à la Librairie Armand Colin, d'esprit républicain : *Choix de lectures pour le Cours élémentaire*, 1926, par A. Mironneau, ancien Directeur de l'École normale d'Instituteurs de Lyon. Bel ensemble de textes : « enseigner le devoir aux petits... les instruire en les amusant... », sans nulle empreinte idéologique. La dernière section est consacrée à des récits de la Grande guerre. Eh bien Jeanne n'est pas absente : *Enfance de Jeanne*, texte trop bref, « d'après Michelet », et illustré d'une vignette.

On voit donc que dans les livres de lecture des deux écoles, si l'on peut dire, Jeanne est chez elle, et que la prédilection des auteurs va à son enfance, meilleure façon de gagner les jeunes lecteurs.

Au-delà des livres scolaires, se répandirent les livres qui racontaient Jeanne. Inutile de tenter un inventaire. Il suffit d'un exemple, sans valeur particulière, que j'ai sous la main. 1936, chez Fernand Nathan, *Jeanne d'Arc*, sous la plume d'A. de Montgon, qui fournit la collection « Personnages illustres » (à son actif : Napoléon, Louis XIV, Jules César, Henri IV). Livre de bon ton, pourvu d'estimables illustrations. Combien de livres comparables ont rendu Jeanne familière aux jeunes lecteurs !

À quoi il faut ajouter les « beaux livres », pour jeunes gens plus fortunés ou récompenses de bons élèves au jour de la distribution des prix. Deux exemples, sans doute les meilleurs. En 1896, Louis Maurice Boutet de Monvel, né en 1850 à Orléans, écrivain et illustrateur, publie chez Plon, Nourrit et C^{ie} une *Jeanne d'Arc* de grande classe, « un des premiers livres illustrés pour enfant, à caractère bibliophilique ». Le prologue est clair :

Ouvrez, mes chers enfants, ce livre avec dévotion en souvenir de cette humble paysanne qui est la patronne de la France, qui est la sainte de la patrie comme elle en a été la martyre. Son histoire vous dira que, pour vaincre, il faut avoir la foi dans la victoire. Souvenez-vous-en, le jour où le pays aura besoin de tout votre courage.

Le livre est beau, grande fut son influence. « Combien de jeunes poilus, une vingtaine d'années plus tard, dans les tranchées de l'Est, auront à l'esprit les belles images du *Jeanne d'Arc* de Boutet de Monvel ? » (Daniel Salmon). Les éditions se succédèrent. Celle que j'ai est de 1973, chez Gautier-Languereau. Quelques années plus tard, ce fut la *Jeanne d'Arc* de Georges Goyau de l'Académie française (1869-1939), spécialiste d'histoire religieuse, qui avait accordé à Jeanne une grande partie de ses titres, accessibles au grand public. En 1938, à la veille de sa mort et de la Seconde Guerre mondiale, Georges Goyau donne son plus beau livre à la grande maison Mame de Tours. Beau texte, très sûr, récit limpide, enlevé par les admirables illustrations de R. de la Nézière. Devant deux livres de cette envergure, un esprit bien fait, un cœur sensible ne peuvent pas ne pas s'attacher à Jeanne, et ne plus l'oublier.

La scène

L'image. Bien, mais effigie figée. Le livre. Bien, mais l'histoire en papier. Ce qui manque, c'est Jeanne vivante, Jeanne présente, Jeanne en personne. Réponse immédiate : la scène. C'est son privilège : faire revivre la personne. On sait bien que c'est pure fiction. Mais depuis le fond des âges, cette fiction fait le génie du théâtre.

Entendons-nous bien. Pour le livre, il ne s'agissait pas des travaux des grands historiens. Pour le théâtre, il ne s'agit pas des créations scéniques des grands dramaturges. Restons dans la problématique de l'art populaire. Laissons donc l'inventaire du répertoire. Le *Dictionnaire encyclopédique* depuis... choisissons Shakespeare (1590, *La Tragédie de Henry VI* – du pire Shakespeare) jusqu'à... Thierry Maulnier (1949, *Jeanne et les juges*) ou Jean Anouilh (1951, *L'Alouette*) en passant par Bernard Shaw (1924, *Sainte Jeanne*) et Paul Claudel (1938, *Jeanne au bûcher*), le *Dictionnaire encyclopédique* compte presque une pièce par année, justifiant le mot de Théodore-Joseph de Puymaigre, auteur d'une étude sur *Jeanne d'Arc au théâtre*, 1901 – et d'une tragédie sur Jeanne d'Arc : « Aucun personnage n'a inspiré autant d'œuvres dramatiques que Jeanne d'Arc. » Elles vont

donc par centaines, et parmi elles il faut se garder d'oublier les deux pièces écrites et interprétées par Thérèse au carmel de Lisieux, en 1894 et 1895.

Il s'agit dans notre perspective de saisir l'effet de la scène (dans les années suivantes on pourrait mener la même étude sur le cinéma) sur le public composé des gens qui n'ont pas pour culture de fréquenter le théâtre et pour lesquels il faut que le théâtre vienne à eux, comme ce fut le cas au Moyen-Âge avec les *Passions* jouées sur le parvis des cathédrales, lesquelles se sont prolongées jusqu'à nos jours en certaines paroisses. Eh bien c'est exactement ce qui a pu se passer, à l'époque qui nous intéresse, comme on peut le voir à partir d'un exemple issu d'un document familial heureusement conservé et à l'origine de la réflexion qui nourrit cet article.

En 1869, Jules Barbier, poète, dramaturge et librettiste, compose une *Jeanne d'Arc*, drame en cinq actes, sur une musique de scène de Charles Gounod. L'œuvre est représentée à Paris en 1873, au théâtre de la Gaîté, où Offenbach avait bien voulu l'accueillir. Le succès, mérité, est considérable. Ce spectacle peut apporter beaucoup au public. Mais à quel public ? Celui qui fréquente les théâtres parisiens. Or voici que je possède un dépliant, bien fragilisé par le temps, qui commence ainsi :

Ville de Montbrison – Groupe artistique des Œuvres
(janvier-février 1931)

Montbrison est une petite ville de la Loire, qui fut le chef-lieu du département avant d'être détrônée par Saint-Étienne et qui s'en consolait alors en cultivant ses souvenirs aristocratiques autour de la Diana et de la collégiale Notre-Dame de l'Espérance. Rien d'étonnant à ce que les Œuvres comportent un groupe artistique. On sait que les Œuvres, ce sont les activités qui rayonnent autour d'une paroisse : cercles, chorale, sociétés musicales et gymniques, patronage... Voici donc que les Œuvres de Montbrison programment « Pour le cinquième centenaire de la mort sur le bûcher de Rouen » des représentations de la *Jeanne d'Arc* de Barbier, « Grand Drame Historique en vers » : « Chœurs mixtes à 4 Voix Orchestre Symphonique », 120 exécutants. Magnifique entreprise. L'année précédente, autre programme : *Pontius Pilatus*, drame lyrique en trois actes, 120 exécutants (les mêmes ?), « acteurs, choristes, orchestre » – avec un personnage promis à un bel avenir, Gergovix, philosophe gaulois.



« Jehanne sur le bûcher », recto de 10,8 x 7,3 cm, Orléans, impr. Blanchard
ca 1900, référence 2034 (verso vierge), collection Bernard Plessy

La Jeanne d'Arc de Jules Barbier sur la scène paroissiale de Montbrison. Un dimanche d'hiver. Je vois les choses. Depuis la messe du matin, les paysans ont gardé leurs habits du dimanche. En chaire, monsieur le curé a tant recommandé de ne pas manquer une

telle occasion. À peine sortis de table, ils s’apprêtent – le valet gardera la maison – et ils se mettent en chemin, il y a bien une bonne heure jusqu’à la ville, par bonheur pas de neige. Par les coursières s’égrènent de petits groupes, qui s’étoffent de hameau en hameau. On cause, mais à mi-voix : la circonstance a quelque chose de solennel, Jeanne d’Arc bientôt là, elle-même, on va la voir, l’entendre... Ils arrivent. Docilement, timidement, ils pénètrent dans la belle salle de théâtre rouge et or, cherchent leur place, s’asseyent, font silence – derrière le rideau de scène bourdonnement de vocalises et d’instruments qui s’accordent. Il faut beaucoup attendre. On lit le dépliant reçu à l’entrée. « Les événements mis en scène sont historiques, et le tableau qu’ils forment représente bien JEANNE D’ARC, telle que Dieu l’a faite et que l’Église l’a canonisée. » Enfin le rideau se lève.

Le dépliant n’est pas une partition. Réservée aux artistes. C’est un programme : d’abord pour attirer le public, puis pour garder mémoire de l’événement (j’en donne ici la preuve). Assez détaillé et plutôt bien fait. D’acte en acte il propose des extraits des passages devenus célèbres depuis. Par exemple acte I, DOMREMY, le Chœur des Fugitifs.

Femmes, enfants vieillards, chassés de nos hameaux,
Devant nous, au hasard, nous poussons nos troupeaux.
Hélas ! Reverrons-nous cette terre chérie,
Nos champs semés par nous, par d’autres moissonnés,
Et le paisible chaume où nos enfants sont nés ?
Nous fuyons la patrie !

Manifestement Barbier se souvient des plaintes du Mélibée de la première *Bucolique* de Virgile...

Autre exemple. Acte II. CHINON. La Ballade du Prisonnier, que chante un page pour les Dames de la Cour, qui cherchent à occuper leurs longs loisirs. Barbier a adapté au contexte la ballade XL de Charles d’Orléans pour obtenir couleur locale et temporelle, avec son refrain (repris par les Dames) : *Hélas ! et n’est-ce pas assez ?*

Il serait trop long de détailler les six pages du dépliant. Mais voilà bien Jeanne d’Arc comme si elle était descendue parmi les paysans des « montagnes du Soir », si loin des bords de la Meuse, ou de la place du Marché à Rouen, et soudain si près. Peut-on aller plus loin que cette réussite *spectaculaire* ? Il faut répondre oui, le jour du 21 janvier 1894 où Thérèse s’identifia à Jeanne, au carmel de

Lisieux, pour la fête de mère Agnès, dans la composition dramatique qu'elle avait elle-même écrite. Mais son seul public fut alors ses sœurs carmélites. Au moins nous reste-t-il une photographie où les deux jeunes filles ne font qu'une seule et même sainte.

Retour de Jeanne à Domremy et autres paroisses – toutes les paroisses de France. Elle était partie un matin d'hiver – ou plutôt dans la nuit du mercredi 23 au jeudi 24 février 1429 – et elle nous revient cinq siècles plus tard. On me souffle que dans l'histoire des saints c'est le plus long temps entre la mort et la canonisation – exactement 489 ans. Elle nous revient. Ce sont l'Église et la République – cela, c'est unique – qui nous la rendent, conjointement, en grande pompe. Alors tout est pour le mieux ? – Eh bien non, à cette époque, tout n'est pas encore pour le mieux. Et même tout reste à faire.

Jeanne à ce moment précis reste sous la tutelle des hauts responsables de la France. Ils en font leur étendard. Ils ont tant – et même tout – à rattraper. Jeanne, ce sont beaux discours sur les estrades officielles, panégyriques dans les chaires des cathédrales. Ce sont des pages et des pages d'historiens, enfin clairvoyants. Ce sont les dossiers des postulateurs de la Cause, les ratiocinations raffinées des théologiens comptabilisant ses vertus et mérites. C'est bien. C'est beau. Surtout à Orléans. Mais à Domremy, et toute autre paroisse ? La statue est arrivée. On l'a scellée au pilier qui lui revient. Le paroissien est là. Nous l'avons déjà vu. Il la regarde. Il cherche à la reconnaître. Ses ancêtres étaient paysans à Domremy. C'est comme s'il l'avait connue. Jeanne, dit-il. On ne l'entend pas. Ce n'est qu'un souffle. Jeanne. Tu es Jeanne. C'est fait, c'est vrai. On ne peut en douter. Mais es-tu encore des nôtres ?

Voilà la question qui nous a mis au cœur du domaine de la piété populaire. En matière de religion, peu de questions plus difficiles. Ce n'est pas la foi du charbonnier. En est-il une définition possible ? C'est la foi qui spontanément se vit dans la connivence avec son objet (mystères, articles du Credo, saints), la contingence, une forme de familiarité dans la confiance – plus facile avec l'ange, l'ange gardien reçu au baptême, qu'avec certains grands saints d'éclat intimidant. Pour gagner cette proximité, nous avons esquissé l'étude du cas de Jeanne comme un cas d'école. Il en ressort que c'est par imprégnation que s'obtient cette relation. Or l'imprégnation résulte de processus menus et ténus qui doivent leurs résultats à la

répétition et dont la sédimentation tient à la superposition de la personne, de la famille, de la paroisse. On en a vu les agents : l'image, le livre, la scène. Voilà ce qui fut le propre d'une époque, mettons un siècle ou deux, dans l'histoire de l'Église.

Pour peu qu'on s'y intéresse, on reconnaît que cette composante de la foi dite populaire a remarquablement fonctionné. Si on n'établit pas cette donnée, si on ne l'enregistre pas, on l'oubliera et ce sera grave injustice pour ce mode de transmission et de pratique de la foi, notamment à l'égard des saints. Il arrive que l'on chante encore les litanies des saints, une des plus belles prières qui soient. *Sancta Johanna – Ora pro nobis*. Eh bien chaque saint pourrait dire au passage de l'invocation qui lui revient : « Oui, je veux bien prier pour vous. Mais que reste-t-il de moi dans votre mémoire ? Qui suis-je encore pour vous ? »

Ces pages s'achèvent – trop longues pour ce qu'elles sont, trop courtes pour ce qu'elles pourraient être. Il n'y a pas lieu de conclure ce qui n'est là qu'ouverture. Et toutefois quelques mots ultimes. On comprend que le dépliant montbrisonnais est à l'origine de ce parcours, même s'il n'apparaît qu'au dernier acte (la scène). Je veux voir là que la piété populaire est sœur de la piété familiale – celle qui fait conserver ce que la vie sème sous nos yeux, nous met entre les mains. Non pas avec le réflexe : « Ça peut toujours servir ! », au principe de tout encombrement. Mais avec l'intuition – le plus souvent irréfléchi – d'avoir affaire à un *signe*. Signe des temps ? Signe de notre temps – notre temps de vie et le temps dans lequel nous vivons. Un signe porte sens, il peut toucher au secret. Voilà comment j'ai pris ce programme de 1931. Sur le moment utile au spectateur, par la suite témoin pour l'artiste sur scène ou dans la fosse d'orchestre, et trouvant une autre portée 92 ans plus tard par l'usage que j'en fais ici.

Pas de conclusion, mais une leçon, du moins un conseil. Il faut savoir conserver. Ordonner un peu. Et revisiter souvent. Comme le maître de maison de saint Matthieu qui tire de son trésor des choses nouvelles et anciennes. *Nova et vetera*. Ainsi pour Jeanne. Jeanne au bûcher. Jeanne au pilier. Ainsi pour tout ce qui est matière de foi populaire, celle qui tisse nos jours et peut faire de nous, achevons sur une expression populaire, des enfants de la pâte du bon Dieu.

27 avril 2023



« La Mission », recto de 10,8 x 6,7 cm, ca 1921

Paris, impr. Bouasse-Lebel, Lecène & C^{ie}, référence M134

(au verso, pensée et prière extraites du discours prononcé par le pape Benoît XV à l'occasion de la canonisation de Jeanne d'Arc, et oraison)

collection Bernard Plessy



Couverture par G. S. Frolov du *Roman de Jeanne d'Arc* de Marc Twain
(*Жанна д'Арк: роман*, traduction russe, URSS, Minsk, Народная асвета,
«Библиотека отечественной и зарубежной классики», 1983)

La figure de Jeanne d'Arc dans la poésie ukrainienne de la Grande Guerre patriotique (1941-1945) à l'Occupation russe (2014-2023)

Romain Vaissermann

*I де англійська жертва – Жанна,
У плам'я вергнута на стіз?*¹

Respectant la manière slave de voir la poésie, nous avons regroupé d'abord des « vers variés », nommés en ukrainien « вірши » (*virchi*, russe *стихи*), puis des « poèmes longs », nommés pour leur part « поеми » (*poiëmy*, russe *поэмы*). Cette distinction n'est pas seulement une question de taille du texte poétique. Le contenu lyrique des « *virchi* » reflète une perception émotionnelle du monde environnant ainsi que la vision qu'a l'auteur de ce qui se passe. Les « *poiëmy* », d'origine épique, sont conceptuellement axés sur l'authenticité historique du contenu ; ils témoignent souvent d'une organisation narrative à multiples facettes.

Nous mettrons de côté pour deux raisons le poète bien connu Anatole Sémonovytch Kamintchouk (1939-2021), dont nous avons entendu un poème intitulé « Monologue de Jeanne d'Arc » (« Монолог Жанни д'Арк »). En effet, d'une part, malgré le titre affiché, ce poème ne renvoie qu'indirectement à la geste johannique ; d'autre part, nous n'en avons pas trouvé d'édition, mais seulement une récitation scolaire – enregistrée à l'adresse www.youtube.com/watch?v=6BZ302BcID8.

¹ « Et Jeanne, la bonne Lorraine / Qu'Anglais brûlèrent à Rouen », vers de Villon traduit par Sviatoslav Iaroslavovytch Gordynskyi (1906-1993) dans ses soixante *Poètes d'Occident* [Поети Заходу: 60 перекладів з поезії латинської, італійської, французької, англійської, американської, німецької і польської], New York, Літературно-мистецький клуб, 1961, p. 11. Seconde traduction du même : « І де англійська жертва — Жанна, / Яку племінний скін постиг? » dans *Poésies originales et poésies traduites* [Поезії. Вірші оригінальні і перекладні], Kyïv, Сучасність, 1989, p. 303. Grégoire Porphyrovytch Kotchour (1908-1994) traduit, lui : « Де горда орлеанка Жанна, / Офіра ворогів лихих? » dans *Millénaire : traduction poétique d'Ukraine et de Russie* [Тисячоліття: поетичний переклад України-Русі], Kyïv, Дніпро, 1995, p. 593 ; repris dans *Le troisième écho : traductions poétiques* [Третє відлуння: Поетичні переклади], Kyïv, Рада, 2000, p. 392 ; puis dans *Le troisième écho* [Третє відлуння], Український письменник, 2008, p. 474.

Nous ne reproduisons pas non plus le poème du barde patriote Volodymyr Illitch Matsoutskyï (né vers 1950), intitulé « Jeanne d'Arc » (« Жанна Д'Арк », 2018) et dédié « aux femmes héroïques d'Ukraine ». Même si son thème est johannique, son auteur est beaucoup moins connu et il associe les Anglais, ceux du XV^e siècle, à ce que les antisémites appellent la « juiverie », en même temps que, dans d'autres textes, il affirme que le « judéo-communisme » était le fondement de l'Union soviétique – ce qui nous paraît d'un goût douteux.

Nous n'analyserons pas davantage les traductions ukrainiennes, malgré l'intérêt que représente au contraire, par exemple, la *Pucelle d'Orléans* de Voltaire traduite en « Орлеанська діва » (1937) par le grand poète Maxime Thadeïovytch Rylskyï (1895-1964).

Enfin, chemin faisant, il nous est apparu intéressant d'étudier – mais ailleurs, et à part – la pièce d'Igor Kalynenko, *alias* Bogdan Vassiliovytch Kourilas (1917-1991), intitulée *Sainte Jeanne d'Arc* (Св. Іванна д'Арк, 1960). Affaire à suivre, ou avis aux amateurs.

Et voici désormais un parcours poétique où la primauté est donnée aux textes plus qu'à la présentation des auteurs, certains fameux, d'autres amateurs. La métrique n'y trouve pas toujours son compte, et la langue ukrainienne, qui a beaucoup évolué ces 80 dernières années, n'a pas la même pureté ici ou là, mais un même intérêt pour notre héroïne nationale anime ces poètes et poétesses, et c'est là ce qui nous permet de les réunir ici, grâce à la relecture attentive d'Oksana Boïtchenko-Kit.

I. Vers variés ou « *virchi* »

1949

Tétiana Moussiïvna Baïda-Barbéliouk (1933-2019), « À l'affût de l'insaisissable... », poème ukrainien écrit en dimètres anapestiques dans le recueil inédit de 1949 *À imprimer après la mort* (Надрукуйте після смерті) ; compte rendu « J'ai un numéro, / Mais pas de nom » (« У мене номер, / А не ім'я ») dans Joseph Iakymovytch Dmytro, *Couronne et épines : les femmes dans l'histoire de l'Ukraine. Études littéraires et documentaires* (Корона і вінок терновий: жінки в історії України. Художньо-документальні студії, Ivano-Frankivsk, Сіверсія, 1998, pp. 180-187) ; repris dans l'ouvrage collectif « Pour

l'Ukraine, sa liberté, son honneur et sa gloire, son peuple ! » Matériel pédagogique pour les classes («За Україну, за її волю, за честь і славу, за народ!» Матеріали до навчально-виховних занять, Ivano-Frankivsk, ІФОППО, 2014, pp. 111-112).



Tétiana Baïda-Barbéliouk portant la *vychyvanka*
(vêtement traditionnel ukrainien brodé)
Photographie des années 2000

Тетяна Мусіївна Байда-Барбелюк (Дейнега)

«Невловиме спіймаю...»

Невловиме спіймаю,
Нездійснене здійсно,
Волю рідного краю
Одягну у броню.
Щоби кулі не брали,
Не розбили полки,
Щоб рабами не стали,
Знов мої земляки.
Досить в ярмах конати,
Мати долю волів,
Свої ниви орати
Для лихих чужаків.
О якби появилась
Жанна д'Арк на коні,
Гідність, силу та мужність
Дарувала мені.
Щоб зловить невловиме,
Незбагненне збагнуть,
Щоб своїй Україні
Честь і славу вернуть.



Tétiana Barbéliouk-
Baïda à une date assez
proche de celle de
l'écriture de ce poème

Tétiana Moussiïvna Baïda-Barbéliouk

« À l'affût de l'insaisissable... »

À l'affût de l'insaisissable,
J'accomplirai chose inouïe :
Mon pays natal, fier et libre,
Je le revêtirai d'armure.
Pour qu'elle repousse les balles,
Pour que ne soient pas écrasés,
Pour que ne redeviennent pas
Esclaves mes compatriotes.
Assez succombé sous le joug,
Assez possédé force bœufs,
Assez labouré tous nos champs
Pour de pernicious étrangers.
Si seulement apparaissait
Céans Jeanne d'Arc à cheval,
Elle saurait me redonner
Force et courage, dignité !
Pour attraper l'insaisissable,
Comprendre l'incompréhensible,
Et pour que retrouve l'Ukraine
Et la gloire et l'honneur d'antan.

1951 et 1993

Vira Vovk est le pseudonyme de Vira-Lydie-Catherine Ostapivna Sélianska (1926-2022), qui a écrit deux poèmes ukrainiens intitulés « Jeanne d'Arc ».

Le premier, sonnet de pentamètres iambiques daté de 1951, a paru dans le recueil *Étoile première* (Зоря провідна, Munich, Молоде Життя, 1955, p. 23), dans les *Poésies* (Поезії, Kyïv, Родовід, 2000, p. 78) puis au *Club de la poésie moderne* (Клуб Поезії. Рожевий сайт сучасної поезії ; www.poetryclub.com.ua/metrs_poem.php?poem=21437).

Le second, non daté, écrit dans des mètres iambiques allant du dimètre au tétramètre, a été publié dans le recueil *Masques de femmes* (Жіночі маски, Rio de Janeiro, Companhia Brasileira de Artes Gráficas, 1993 – *non vidimus*), et cité, mais avec peu de soin éditorial, dans Bogdan Mykolaïovytch Boïtchouk (éd.), *Par tradition. Anthologie de la poésie ukrainienne moderne de la diaspora* (Поза традиції. Антологія української модерної поезії в діаспорі), Kyïv-

Toronto-Edmonton-Ottawa, Canadian Institute of Ukrainian Studies Press, 1993, pp. 139-140 ; repris dans les *Poésies* (op. cit., pp. 292-293), puis, en ligne mais sans date, par le *Club de la poésie moderne* (www.poetryclub.com.ua/metrs_poem.php?poem=21698) et sur le site *Poésie ukrainienne* (Українська поезія ; ukrainian-poetry.com/vira-vovk/zhanna-d-ark/).



Vira Vovk, lycéenne à Dresde, en 1943

Віра Вовк

«Жанна д'Арк»

Народ мій жде, схиливши сумом віти,
Сувору діву з прапором лілей,
Щоб принесла не пальму, не єлей,
А меч твердий, що крає самоцвіти.

Щоби зійшла Почаївська Пречиста
Над вірним людом сонцем золотим,
Розкрила ризи шатрами над ним.
...А діві мідне з куль дала намисто.

Прийди, легендо, сколихнути дзвони,
На межі класти лицарів ясних,
Щоб з віч метали блискавиці-змії.

І піднеси бароккові колони,
І поведи врочиство через них
Владаря знов до світлої Софії!

12.6.51

Vira Vovk

« Jeanne d'Arc »

*Mon peuple attend, attend prostré dans la tristesse,
Une austère pucelle à l'étendard de lys :
En sa main ne se voit nulle palme, nulle huile,
Mais un glaive solide, à tailler pierreries.*

*Vienne l'Immaculée offerte à Potchaïv¹,
Lançant son soleil d'or sur le peuple fidèle
Et déployant sur lui ses robes protectrices !
...Qu'elle offre à la pucelle un collier de bronze².*

*Légende, viens céans ébranler nos brailards³,
Dépêche à la frontière nos preux chevaliers,
Pour que brillent des yeux mille éclairs de serpents.*

*Et puis élève au ciel les colonnes baroques,
Afin que les traverse solennellement
Le Seigneur retrouvant la splendide Sophie⁴ !*

12 juin 1951

¹ Icône de la Mère de Dieu dans le monastère de la Dormition (la « laure ») de Potchaïv.

² La poétesse précise : « fait de perles de bronze » (ou « de balles en cuivre » ?).

³ Cloche sonnant le tocsin.

⁴ Il s'agit de la basilique Sainte-Sophie, à Constantinople, et non pas de Sofia, même si elle était sur la route des Croisés, lors de la première et de la deuxième Croisades, et, chronologiquement plus près de Jeanne d'Arc, sur celle des Croisés de Varna. Vovk fait bien sûr allusion à la parousie du Christ, et l'on trouve le Christ « *pantocrator* », figure parousiaque, dans les fresques de Sainte-Sophie. Il n'est cependant pas impossible que, de manière cryptée, Vovk en appelle ici au Christ pour libérer – et notamment de l'athéisme – tout le bloc soviétique.

Віра Вовк

«Жанна д'Арк» (1993)

не вдягайте мене в кольчугу
мій прапор – поле лілей
і таїна в мене глибока

я – стебло сон-трави
косогори – моє посілля
я – чабанка хмар
вістунка

випитую долю в зозулі
плачу з річкою
сміюся з дзвонами

всі крони кленів
мене палять
на вогнищі

я – відьма

моє відьмарство
мої чари
такі міцні
що з бабиного літа
я виліпила
цитаделю

(З архіву)

Vira Vovk

« Jeanne d’Arc » (1993)

*ne m’habillez pas de cotte de mailles
mon étendard est champ de lys
et le secret en moi gît profond*

*je suis la tige d’anémone¹
les pentes des montagnes sont mon domaine
je suis la pastourelle des nuages
héraldesse*

*je bois la coupe du destin chez le coucou²
je pleure avecque la rivière
je ris avec les cloches*

*toutes les cîmes des érables
sont au bûcher
pour m’y brûler*

je suis la sorcière

*et ma sorcellerie
mes charmes
ont si grande puissance
que l’été finissant³
j’ai façonné
ma citadelle*

(Tiré des papiers de l’auteur)

¹ Littéralement « herbe à rêve » en ukrainien. Cette plante sert en effet à soigner les états dépressifs.

² Dans le folklore ukrainien, toute personne peut demander au coucou combien d’années – et notamment combien d’années de bonheur – il lui reste à vivre. L’oiseau répond vrai, parce qu’il détient les clefs de la nature : premier dans le cycle des saisons et de la vie humaine, il arrive à la volée – au printemps et lors de la naissance – et dernier il s’envole – aux approches de l’hiver et lors de la mort – pour rejoindre le paradis (Vyrïi). Les Ukrainiens associent ainsi le coucou, métaphoriquement, à l’âme.

³ Littéralement « été de la grand-mère », ancien nom du mois de septembre en ukrainien et, plus précisément, période de l’été qui suit l’« été des jeunes femmes » et dure du 11 septembre jusqu’à début octobre.



Vira Vovk, années 2000 (photographie d'Alexandre Khomenko
pour l'anthologie littéraire *RECvizumu, REVisites*)

Svitlana Andriïvna Yovenko (1945-2021), « Le dernier monologue de Jeanne d'Arc », poème ukrainien de pentamètres iambiques finissant par un trimètre, écrit vers 1963 au témoignage de l'auteur : « Le fait est que le poème *Le dernier monologue de Jeanne d'Arc*, que j'ai lu en 1963 près du monument à Jean Franko, jouissait à cette époque d'une renommée *révolutionnaire*, comme le montra la présence du poète Volodymyr Pianov (1921-2006), celle du chanteur Anatole Chevtchenko (1938-2012) ou celle des agents du K.G.B. à leur façon. Car il est probable que dans la foule qui manifestait avec agitation son patriotisme ukrainien, parmi ces hommes qui tenaient des torches, il y avait aussi quelques civils qui, en se grattant les oreilles, étaient loin de scruter les visages avec désintéressement. »¹ Le premier titre du poème a été « *Monologue de Jeanne d'Arc* » («Монолог Жанни д'Арк»), dans *Journée de la poésie (День поезії, Lviv, Радянський письменник, 1967, pp. 75-76)* puis dans *Science et culture (Наука і культура. Україна, Kyiv, Знання, 1968, n° 3, p. 264)*. Peut-être à cause de Dorizo – qui écrivit en 1968 un poème russe reprenant son premier titre –, le poème change son titre en « Le dernier monologue de Jeanne d'Arc » dès les poèmes d'*Un pont par-dessus l'automne (Міст через осінь: поезії, Kyiv, Дніпро, 1981, pp. 99-100)* puis dans *L'Amour et la mort : poésie lyrique (Любов і Смерть: лірика, Kyiv, Ярославів Вал, 2010, pp. 40-41)* ; il est aussi cité avec ce nouveau titre p. 140 de Mykhaïlo Fédotovytch Slabochpytskyï, « *Nous sommes parmi les enfants et pouvons nous moquer du monde...* » («Нам в дітях народ колисать...»), dans *Dnipro, mensuel littéraire et artistique du Comité central des Komsomols (Дніпро. Щомісячний літературно-художній та громадсько-політичний журнал Центрального комітету ЛКСМУ, Молодь, n° 6, 1982, pp. 139-140)*. Analyse du poème dans Hélène Anatoliïvna Liachenko, « Images de la femme dans les premières poésies de S. Yovenko, I. Jilenko, G. Tchoubatch et N. Bilotserkivets (angle typologique) » : « Жіночі образи у ранній ліриці С. Йовенко, І. Жиленко, Г. Чубач, та Н.

¹ Page 248 de Svitalana Iovenko, « Voici nos secrets romantiques – qui ne sont pas à nous. Fragment de *L'Autographe comme texte* » («Такі наші – не наші! – романтичні таємниці. Фрагмент із книги *Автограф як текст*»), pp. 240-253 dans Léonide Vassiliovytch Tchérévatenko (éd.), *Notre cher Mykola Loukach [Наш Лукаш]*, t. I, Kyiv, Києво-Могилянська академія, 2009.

² Ленінська комуністична спілка молоді України : « Union léniniste de la jeunesse communiste d'Ukraine ».

Білоцерківець (типологічний аспект)», *Questions de littérature moderne. Collection d'ouvrages scientifiques* (Проблеми сучасного літературознавства. Збірник наукових праць), n° 28, Odessa, Астропринт, 2019, pp. 205-212.



Svitlana Yovenko dans les années 1960-1970
Photographe inconnu

Світлана Андріївна Йовенко

«Останній монолог Жанни д'Арк»

*Присвячую героїчному французькому народові
в день Паризької комуни*

Ви брешете! Не я страшна чаклунка!
Це ви – чужинці, власні й закордонні,
Так підло і ганебно ворожили
Над долею моєї батьківщини.

Мерці прокляті, жерти й продавати –
Ваш хист єдиний. З люльки і до скону
Вам плазувати перед тим, хто вище¹.
Ви зрадники! Без роду, без народу,
Бродячесь² пихате кладовище.
Ви брешете! Не я страшна³ чаклунка!..
... О гніве мій! Мій гордий, ревний гніве!
Звогни цих виродків. Бо ж правда нездоланна,
Пігмеї сірі, де їм зрозуміти,
Що не спалити славу Орлеана⁴,
Що вільний дух сильніш вогню і кулі, –
Вмирає тіло,

та не гине Жанна!..

...Мій боже, мій народе, я конаю...
Вже облітають зуглені бажання
Із мого серця і зіходять кров'ю
Мої слова. Та полум'я безкрає
Мене терзає, мучає, карає,
Безжально крає. Де ти, мій народе?
Цей голос, що лунає так безтямно,
Несамовито, дико так і німо,
Для тебе він, народе мій нещасний, –

¹ 1967-1968-1981 : «купить / Трухляву совість, вкрадену святиню. / Ви зрадники, etc.» « Il vous plaît de ramper devant ceux qui possèdent : / Ils ont vendu leur âme et mis à sac le temple. / Traîtres ! »

² 1967 : «Бродяжників», « Des vagabonds (fier cimetière) ».

³ 1967-1968-1981 : «бридка», « repoussante (sorcière) ».

⁴ « Орлеану » par coquille in Bogdan Mykolaïovych Goryn, *L'Amour et la créativité de Sophie Karaffa-Korbout* [Любов і творчість Софії Караффу-Корбум], deux tomes, Lviv, Апіорі, 2013-2015, t. I, chap. XXXVII (cf. en ligne sites.google.com/a/vox-populi.com.ua/newspaper/rubriki/mistectvo/lubovivtorcistsofiiekaraffi-korbutcastinaxhxxviatorgorinbogdan).

Svitlana Andriïvna Yovenko

« Le dernier monologue de Jeanne d'Arc »

Dédié à l'héroïque peuple français,
en ce jour anniversaire de la Commune de Paris¹

*Menteurs ! je ne suis pas une horrible sorcière !
C'est vous les ennemis, gens du pays et gens
De l'étranger, qui si funestement avez
Honteusement brouillé le sort de ma patrie.*

*Ô vous, les morts damnés, sacrifier et vendre
Fait tout votre talent : du berceau à la mort
Il vous plaît de ramper devant les haut placés.
Vous n'avez avec vous ni famille, ni foule,
Traîtres que vous êtes ! Fier cimetière errant...
Menteurs ! je ne suis pas une horrible sorcière !
...Colère, ô ma colère orgueilleuse et jalouse,
Amenez ces monstres ! Mais pourraient-ils comprendre,
Ces pygmées gris, l'incoercible Vérité ?
Qu'on ne peut consumer la gloire d'Orléans,
Que l'esprit libre ignore et la flamme et les balles ?
Le corps peut bien périr*

mais jamais ne meurt Jeanne !...

*...Ô mon peuple, ô mon Dieu, voici que j'agonise...
Mes souhaits carbonisés s'envolent de mon cœur
Déjà ; cependant que de ma bouche jaillissent
Des mots ensanglantés. Mais la flamme éternelle
Me tourmente et me tord, me torture et me mine,
Sans pitié me termine. Ô mon peuple, où es-tu ?
Entends-tu cette voix aux accents si lugubres,
À la fois frénétique, sauvage et silencieuse ?
Elle est toute pour toi, mon peuple malheureux :*

¹ La Commune commença le 18 mars 1871.

Останнє слово і привіт останній
Твоєї Жанни, що любила надто
Твою свободу, совість, батьківщину...
Я помираю...

Сліпну, захиноюсь
Страшним вогнем і в зболені зиниці
Вривається безобрійно, високо
Твоє майбутнє, славний мій народі!
Я чую пісню, горду, незбагненну,
Я бачу полум'я нових Жакерій
Незрозумілих... Бачу кров і сльози...
О, зброї не складай, народі мій!
Я бачу полум'я!...



Svitlana Yovenko déposant des fleurs
au monument à Alexandre Dovjenko (1894-1956)
Культура і життя (Culture et vie), Kyïv, n° 24, 16 juin 2017, p. 14

*De grâce, un dernier mot puis un dernier salut
À ta Jeanne, cette femme qui trop aimait
Ta liberté, ta conscience, ton pays même...
Je me meurs...*

*Je deviens aveugle et j'étouffe
Prise en un terrible incendie – et tes pupilles
Douloureuses voient affluer ton avenir
De tous les horizons, ô mon peuple glorieux !
Et j'entends son hymne, fière, incompréhensible ;
Je vois au ciel flamber les Jacqueries nouvelles
Inexplicablement... Je vois du sang, des larmes...
Ne va point déposer les armes, ô mon peuple !
Je vois des flammes !...*

1970

Valentine Andriïvna Malychko (1937-2005), « Le Monologue de Jeanne d'Arc », poème ukrainien composé en quatrains de tétramètres iambiques, publié dans *Dnipro, mensuel littéraire et artistique du Comité central des Komsomols* (Дніпро. Щомісячний літературно-художній та громадсько-політичний журнал Центрального комітету ЛКСМУ, 44^e année, n° 1, janvier 1970, p. 42) ; repris dans *Touches poétiques* (Доторк: поезії, Kyïv, Дніпро, 1987, p. 25-26) puis dans *Spectacle : poésies* (Спектакль: поезії, Kyïv, Фенікс, 2004, p. 38) ; cité dans Mykola Olexiiovytych Soroka, *Un bruit inquiétant : poésie ukrainienne de la seconde moitié du XX^e siècle* (Віщий гомін: українська поезія другої половини XX століття, Kyïv, Грамота, «Для позашкільного читання», 2003, pp. 178-179).



Valentine Andriïvna Malychko
Photographie des années 1990

Валентина Андріївна Малишко

«Монолог Жанни д'Арк»

Я без щита і без забрала
Йду на суворий людський суд.
Я не вбивала і не крала.
Чому ж я тут? Чому ж я тут?

Ну, що ви знаєте про мене?
Що нашептали круки злі?
Чому несхожості

шалено

Не пробачають на землі?

Я беззахисна перед вами,
Принесла вам свою біду.
Не грайтеся стрілами-словами, –
Я вам до ніг її кладу.

Як наді мною сонце світить!
Ясна блакить теплом війне...
Я хочу над усе на світі,
Щоб зрозуміли ви мене.

Я дихаю на повні груди,
Ви серця чуєте биття?
Я все вам вибачаю, люди,
Ціною власного життя.

Та годі слів. Палить багаття.
Я вам до рук іду сама.
Я твердо знаю: без розп'яття
Безсмертя на землі нема.

Valentine Andriïvna Malychko

« Le Monologue de Jeanne d'Arc »

*Sans bouclier, sans heaume au tribunal des hommes
je me présente à vous pour mon rude procès.
Et je n'ai pas tué et je n'ai pas volé.
Que fais-je donc ici ? Que fais-je donc ici ?*

*Eh bien, que savez-vous de moi ? Dites un peu...
Que vous ont chuchoté les corbeaux malveillants ?
Pourquoi les différences
(c'est tout de même fou)
Ne se pardonnent pas sur cette pauvre terre ?*

*Me voici, je parais devant vous sans défense :
J'ai apporté, témoin, mon malheur avec moi.
N'allez pas jouer avec ces mots qui sont des flèches, –
Je les dépose tous à vos pieds humblement.*

*Comme le soleil brille au-dessus de ma tête !
Ses rayons au ciel d'azur réchauffent la guerre...
Apprenez ce qui fait l'objet de mes souhaits
Par-dessus tout : que vous me compreniez enfin.*

*Écoutez... je respire, et à pleine poitrine !
Mais vous, entendez-vous, hommes, votre cœur battre ?
Je vous pardonne tout, à tous, messieurs, dussé-je
Le payer au prix fort, en y laissant ma vie.*

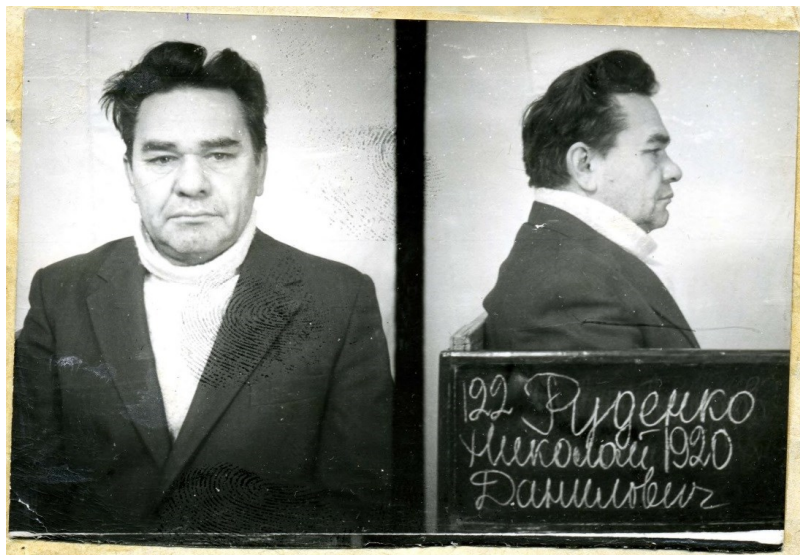
*Mais je n'ai plus de mots... Brûlez un feu de joie.
J'irai finalement moi-même entre vos mains.
Je le sais fermement : sans crucifixion
Il n'est point ici-bas d'éternité qui vaille.*

1976

Nous n'avons hélas pas réussi à mettre la main sur le poème de Volodymyr Pavlovytch Vykhrouchtch (1934-1999) intitulé « Au pays de Jeanne d'Arc » (« В краю Жанни д'Арк ») et publié dans le journal des Komsomols de Ternopil *Le Contemporain* (Ровесник. Орган Тернопільського обкому ЛКСМ України) le 29 mai 1976. Il est mentionné en 2008 dans Alexandra Mykhailivna Fetso, *Mon destin se confond avec celui de l'Ukraine*, index bibliographique des écrits de Vykhrouchtch¹.

1979

Nicolas Danylovytch Roudenko (1920-2004), « Jeanne », poème ukrainien composé en quatrains de pentamètres iambiques et qui a paru dans *Poésies* (Поезії), Kyïv, Дніпро, 1991, pp. 206-207 ; repris dans *Œuvres choisies : vers et poèmes longs* (Вибране: вірші та поеми : 1936-2002), Kyïv, Дніпро, 2004, p. 446.



Nicolas Roudenko en état d'arrestation pour détention... de 39 dollars en 1976 (le K.G.B. lui infligea 7 ans de camps à régime strict et 5 ans d'exil)

¹ Alexandra Mykhailivna Fetso (Фецьо), «Доля моя з Україною злита». Володимир Вихрущ. Бібліографічний покажчик літератури, 2^е éd., Ternopil, Економічна думка, 2008, p. 24, n° 172.

Микола Данилович Руденко

«Жанна»

В моїх очах колишуться дерева
І очерет у плавнях не зачах,
І білокрила чайка, горда мева,
На води падає в моїх очах;

І жовтоносих мавок володіння
Колоссям шарудить у борозні;
І постає на обрії видіння —
У срібних латах лицар на коні.

Одвіку тут цього не знали дива —
Отож чудуються старі й малі:
Той кінний лицар —
синьоока діва,
Що рушила по небу й по землі.

Ти хто — Іванна, чи, можливо, Жанна?
Хто батько? Хто єдинокровний брат?
Прийшла сюди з чужого Орлеана
Чи народилася біля Карпат?...

Нависла райдуга, мов перевесло,
Ознакою вселюдського добра —
То Орлеанська месниця воскресла
І рушила на береги Дніпра.

І ясно Жанні, зрозуміло Жанні,
Що запалає навіть в ріках дно;
Що там, у небі — на ментальнім плані —
Блавати з житом схрещені давно.

7.II.1979

Nicolas Danylovytch Roudenko

« Jeanne »

*Devant mes yeux les arbres lentement oscillent
mais les roseaux dans les marais ne bronchent pas,
et, piaulant fièrement, la mouette aux ailes blanches
s'abat soudain sur l'eau juste devant mes yeux ;*

*Jalouses de leurs biens, les nymphes au nez jaune¹,
chuchotent aux épis bruissant dans le sillon ;
une vision soudain paraît à l'horizon :
un chevalier chevauche en armure d'argent !*

*Depuis des temps immémoriaux nul ici n'a
connu pareil miracle – et tous de demander :
ce chevalier qui va, là-bas, est-il
pucelle au regard clair
qui s'est mue à travers et le ciel et la terre ?*

*Qui es-tu donc : Ivanne, ou peut-être Jehanne ?
Réponds : qui est ton père et qui ton demi-frère ?
Celle qui dit venir de l'Orléans lointain,
N'est-elle pas en fait née auprès des Carpates ?*

*Un arc-en-ciel se déploya, comme une rame,
en signe de félicité universelle –
puis la vengeuse d'Orléans se releva
vivante et s'installa sur les rives du Dniepr.*

*Pour Jehanne, c'est bien sûr, c'est l'évidence même :
peut s'enflammer aussi le fond de nos rivières ;
au ciel aussi, là-haut – dans nos pensers s'entend –,
depuis longtemps se sont mariés bleuets² et seigles.*

7 février 1979

¹ La « *mavka* » (Мавка) est un esprit féminin de la mythologie ukrainienne ; parfois nue, elle a de longs cheveux flottants, vit en groupes dans la forêt et attire les hommes à la mort. Selon la croyance populaire, deviennent « *mavkas* » les âmes des femmes noyées et des filles décédées sans baptême. Leurs cheveux sont souvent verts, mais le poète, quand non sans originalité il prête un nez jaune à la « *mavka* », fait un clin d'œil à la couleur jaune des champs qui l'entourent voire aux oiseaux à bec jaune qui nichent en Ukraine, notamment au martin-pêcheur. – Faute d'équivalent exact, on peut songer à adapter le mot en « dryade », voire en « sirène ».

² Le bleuet a beaucoup d'autres noms en ukrainien que волошка. Dans la région de Kyïv, il est dit блават (cf. allemand *blau*). Un conte slave raconte que sa couleur vient des yeux d'un homme (d'où l'autre synonyme : родубогазка) nommé Vasilka (d'où l'autre synonyme : василька). Le bleuet en tant que василька est « fleur royale », puisque le mot provient du prénom Basile, du grec ancien βασιλεύς, « roi » ; le pétale de la fleur ressemble d'ailleurs à une couronne. Les femmes ukrainiennes tissent des bleuets pour en faire de savantes couronnes et en décorer des icônes, dans les églises. – Bleuets et seigles, à la belle saison, composent les couleurs du drapeau ukrainien. Un proverbe slave le remarque : « Si tu sèmes du seigle, des bleuets pousseront tout seuls. » (« Ти посій жито – васильки вродяться самі. »). En effet, le bleuet ne poussant que parmi le seigle, s'il se trouve ailleurs, cela signifie qu'il y avait là jadis un champ de seigle.

Lina Vassylivna Kostenko (née en 1930), « Rouen : à la mémoire de Jeanne d'Arc », poème ukrainien écrit en pentamètres iambiques et publié dans les vers et poèmes d'*Irréversibilité* (*Неповторність. Вірші, поеми*, Kyïv, Молодь, 1980) ; repris dans ses *Œuvres choisies* (*Вибране*, Kyïv, Дніпро, 1989, p. 255) puis dans son *Choix de trois cents poèmes* (*Триста поезій: вибране*, Kyïv, А-БА-БА-ГА-ЛА-МА-ГА, «Українська Поетична Антологія», 2012, pp. 152-153) ; mis en scène dans Ministère de l'éducation et des sciences d'Ukraine, *Recueil de scénarios éducatifs d'activités patriotiques* (*Збірка сценаріїв виховних заходів патріотичного спрямування*, Bila Tserkva, БФКСД, 2015, pp. 209-211).

Lina Kostenko a été faite chevalier de la Légion d'honneur à l'Ambassade de France, le 14 juillet 2022. Elle y a déclaré : « C'est dans une période difficile que nous nous sommes réunis ici, mais pour une très bonne occasion, puisque recevoir l'ordre de la Légion d'honneur est un grand honneur. Ce fut une surprise absolue pour moi, car j'appartiens à une littérature mondialement connue. Et soudain un tel prix... J'aime beaucoup la France, j'ai aussi écrit des poèmes sur la France. » Mais elle n'a jamais été traduite en français.

Son poème ici reproduit a été traduit en russe par Nathalie Borissovna Popova en 2017. Le poème est interprété dans sa langue originale par la jeune actrice Hélène Bondartchouk (Альона Бондарчук) en 2022 sur la plateforme Youtube (www.youtube.com/watch?v=8P75ZOzMnzo).



Lina Kostenko dans les années 1960

Ліна Василівна Костенко

«Руан: пам'яті Жанни д'Арк»

Жанну д'Арк спалили в Руані.

«Мені шкода тебе, Руане!» –
це останні її слова.

...А світ чадить. А світ уже не білий.
А ти така, хоч прикладай до ран.
Голубко Жанно, дух неозлоблений, –
«Руан, Руан! Шкода тебе, Руан!»
Руан, Руан... Така висока вежа.
Красиве місто, що і говорить.
Руан, Руан, на площі ж не пожежа, –
людину палять, бачиш, як горить?
Ти бачиш, ти! Ти ніздрі роздуваєш,
ти товпишся, ти в захваті заляк:
як мучиться!.. і корчиться!.. буває ж...
і стогне, стогне!.. – а ти ж думав як?
Це боляче. Це тяжко. Це смертельно.
Для цієї муки тіло заслабе.
Ну, кат – це кат, вогонь розвів ретельно.
А хто, Руане, хто примушував тебе?!

А втім, чого ж. Все так, на кожному кроці.
Останнє в світі враження Христа:
як той жовнір змочив ту губку в оцті
і ткнув її розп'ятому в уста.

Вітаю вас. Оплакую вас, люди.
Горю вогнем у вашу темноту.
Спасибі вам за наклепи й огуди,
за галас ваш і вашу німоту.
Не вирвуся. Прикручена, прикута.
Обвуглююсь у пекло вогняне.
А все-таки горять зі мною й пута,
що до стовпа прив'язують мене.
Прощайте, люди. Кланяйтесь горилам.
Згорю, одмучусь і воскресну я.
Та тільки буде пахнути горілим,
Руан, Руан, твоє, Руан, ім'я!

Lina Vassylivna Kostenko

« Rouen : à la mémoire de Jeanne d'Arc »

Jeanne d'Arc fut brûlée à Rouen.

« Rouen, je te plains ! »¹

Tels furent ses derniers mots.

*...Et le monde en fumée a perdu sa blancheur.
Mais tu ne changes pas, plongée en mille plaies.
Ô Jeanne, ton esprit ne s'ensauvage pas,
ma colombe – « Rouen ! Rouen, je te plains tant ! »
Rouen, Rouen... à la si haute tour.
Rouen, comme l'on dit, la ville est belle.
Rouen, sur ta grand'place il n'est point d'incendie :
tu vois comme ça flambe : on brûle une personne !
Tu vois, toi ! Tes poumons boivent un grand bol d'air,
tu bouscules, tu t'excites et puis tu cries :
« Comme il souffre... et se tortille... (Cela s'est vu...) »
comme il gémit, gémit... » – Mais à quoi pensas-tu ?
Douleur, souffrance et mort : ton corps va s'affaiblir
pour un pareil tourment. Or le bourreau, bourreau
restant, soigneusement propagea ledit feu.
Mais qui d'agir ainsi, Rouen, qui t'a forcée ?!*

*Et pourtant, quoi ? C'est comme ça, à chaque pas.
Voici la dernière sensation du Christ
crucifié : de vinaigre imbibée une éponge
que lui enfonce le soldat entre les dents.*

*Bienvenue à vous ! Je vous pleure, vous, les gens.
Le feu dont je me brûle éclaire vos ténèbres.
Merci de vos condamnations et calomnies,
de votre brouhaha et de votre silence.
Je n'en sortirai pas : le harnais est solide
et serré. Cependant je me change en charbon
dans un enfer de feu ; brûle avec moi le lien
de corde qui me lie au pilier. Au revoir,
les gens. Inclinez-vous devant tous les gorilles !
Je brûlerai, j'achèverai là mes souffrances,
je ressusciterai. Mais de ton nom, Rouen,
s'échappe une odeur de brûlé : Rouen, Rouen...*

¹ La parole historique semble avoir été, exactement : « Ha, Rouen, j'ay grant paour que tu ne ayes a souffrir de ma mort ! »

Ли́на Васи́льевна Костенко

«Руан»

*Жанну д'Арк сожгли в Руане.
«Мне жаль тебя, Руан!» –
это её последние слова.*

*...А свет чадит. А свет уже не белый.
А ты такая, хоть касайся ран.
Голубка Жанна, дух твой мягкосердный,-
«Руан, Руан! Мне жаль тебя, Руан!»
Руан, Руан, взлелеянный веками.
Красивый город, что и говорить.
Руан, Руан, тут не пожара пламя,
тут человек на площади горит.
Ты видишь, ты! Ты ноздри раздуваешь,
ты топчешься, в смятении заляж:
как мучится!... и корчится... бывает ж...
и стонет, стонет!... – а ты ж думал как?
Ведь это больно, тяжело, смертельно,
Ведь тело слабое для муки той.
Палач – палач, огонь развёл усердно.
Но кто, Руан, кто подбивал на то!?*

*А впрочем, всё так есть, чего вы ждёте.
Пред смертью ощущение Христа:
как тот палач, смочил ту губку в оцте
и ткнул её распятому в уста.*

*Привет вам. Вас оплакиваю, люди.
Огнём пылаю в вашу темноту.
Спасибо за наклёпы, за осуды,
за крики ваши, вашу немоту.
Не вырвусь я. Силён и крепок жгут тот.
Обугливаюсь в пламени огня.
А всё-таки горят за мной и путы,
что связывают со столбом меня.
Прощайте, люди. Кланяйтесь гориллам.
Сгорю, отмучусь и воскресну я.
Но только будет отдавать горелым,
Руан, название твоё, Руан!*

Trad. russe : Nathalie Borissovna Popova

1990

Paul Pavlovytch Gaï-Nyjnyk (né en 1971), « À Jeanne d'Arc », poème ukrainien daté de 1990, écrit en trimètres anapestiques le plus souvent assonancés et publié par son auteur dans *Souviens-toi de moi : poésies d'amour* (Згадуй мене. Лірика кохання), Kyïv, auto-édition, 2006, p. 25 ; repris dans les recueils poétiques *Goût de liberté & Poèmes de vie* (Смак свободи & Лірика життя), Kyïv, Видво Цифра-друку, 2009, p. 60 et dans *À travers le temps* (Крізь час. Поезія), Kyïv, Саміткнига, 2022, p. 37. Repris en ligne sur le site des *Ateliers poétiques* (Поетичні Майстерні, Lviv, 2011 ; maysterni.com/publication.php?id=65520).



Paul Gaï-Nyjnyk en 2022

Павло Павлович Гай-Нижник

«Жанні д'Арк»

Я не знаю чи буду, о Жанно!
Так бажаний тобі у той день,
Коли станеш ти першою дамою
За фасадами злότηх дверей.

Я вагаюсь, чи моє кохання,
Як сьогодні, потрібне будé
Серцю тво́му, коли вкриє слава
Переможницю всіх королев.

Прагну я, щоб душа бунтівлива
Знала твердо, що моє тепло́
Обігріє її, коли крига
Ледом стягне підбите крило.

Щоб ти знала – як станеш в Парижі
Королевою навіть страждань,
Будеш ти мені люба, як нині,
Я піду на твій хрест катувань.

15 серпня 1990 р.



Paul Găi-Nyjnyk en costume traditionnel des Carpates

Paul Pavlovytch Gaï-Nyjnyk

« À Jeanne d'Arc »

*Je ne sais pas ce qu'il adviendra de moi, Jeanne !
Alors je te dis bienvenue en ce grand jour
Où tu deviendras enfin la première dame
Derrière les montants des deux portes dorées.*

*J'hésite si l'amour que je ressens pour toi,
Comme à présent demain te sera nécessaire...
Qu'en pensera ton cœur, quand il sera de gloire
Couvert, après avoir vaincu toutes les reines ?*

*Je voudrais tant que ta fière âme, aussi rebelle
Qu'elle soit, sache bien que mon corps donnera
Sa chaleur pour te réchauffer, aux jours de gel
Où l'hiver déploiera sa grande aile glacée.*

*Sache aussi que tu vas devenir, à Paris,
La reine, reine même de toute souffrance –
Ainsi seras-tu mon amour, comme aujourd'hui,
Et j'irai, pèlerin, à ta croix de torture.*

15 août 1990

1991

Attila Viktorovytych Mogyl'ny (1963-2008) cesse d'écrire vers l'an 2000. Composé de quatrains de tétramètres iambiques, notre poème, le dernier des sept poèmes écrits après *Sous un soleil éclatant* (Під ясним сонцем) et le cycle « Moyen-Âge » («Середньовіччя»), a paru dans un livre posthume de 1991 : *Les Contours de Kyïv. Poèmes choisis* (Київські контури. Вибрані вірші), Kyïv, А-ба-ба-га-ла-ма-га, «Українська Поетична Антологія», 2013, p. 140.



Cliché des années 1990

Могильний Атила Вікторович

«Жанна д'Арк»

Набридливий дощ тарабанить.
Остання надія — сталь меча.
Йоанно, твоїми вустами
дихає зараз Франція.

Йоанно, за перемогу
очі твої — глибокі.
А в Франції всі дороги
в'яже дванадцятий полк піхоти.

Йоанно. Не встигли. Пізно.
Роту — в чвал. Щоб фінал, а не щем.
Альбіон, Орлеан і діва —
переплетені. Не розберем.

Attila Viktorovytsch Mogylny

« Jeanne d'Arc »

*Une pluie agaçante s'abat. Nous plaçons
notre dernier espoir en l'acier de l'épée.
Si le pays français respire, désormais,
il le fait (ô Jehanne, sache-le !) par tes lèvres.*

*Ô Jehanne, sache-le : si tes yeux sont profonds
c'est qu'ils ont les premiers aperçu la victoire.
Mais en France, le fier XII^e régiment
d'infanterie¹ arpente les chemins, les routes.*

*Ô Jehanne. Ils n'ont pas réussi. C'était trop tard.
Compagnie, au galop ! C'est la fin, non l'abîme.
Albion, la Pucelle, Orléans se retrouvent
à jamais enlacées. Ne les séparons pas !*

¹ Est-ce une allusion au XII^e de ligne français, qui en 1812 partit combattre à Vilnius, à Drissa (auj. Verkhniadzvinsk), à Vitebsk, à Smolensk, à Valoutina-Gora et à la Moskova ? Probablement, et non au moins célèbre XII^e R.I. russe dit « de Velikié Louki » («Великолуцький»), fondé à Toula en 1711.

1992

Pierre Vassiliovych Chkrabiouk (né en 1943), « Oh, là-bas, sur le mont Makivka », poème ukrainien écrit en pentamètres iambiques et publié dans *Notre vie* (*Наше Життя*), New York, Союз Українок Америки, 49^e année, n° 12, décembre 1992, p. 4 ; en 1999 ; repris en ligne le 17 juillet 2013 et retouché le 24 mai 2014 sur le site régionaliste *Jnyborody – Boutchatch – Ternopil : projet d'histoire locale* (*Історико-краєзнавчий проєкт Жнибороди – Бучаччина – Тернопілля* ; adresse en ligne : www.zhnyborody.te.ua/index.php?option=com_content&view=article&id=1190).



Pierre Chkrabiouk à Bakhmout
en novembre 2016 lors d'une conférence
sur le mouvement de libération nationale de l'Ukraine

Петро Васильович Шкраб'юк

«Ой там на горі Маківці»

Олені Степанів — хорунжій українських січових стрільців

Осколками посічено весь ліс,
а ворог суне хвилями густими.
Лежать стрільці... І ти стискаєш кріс.
І ти, о горда панно межи ними.
Ти б мала діток галасливий рій.
Ти б кружеляла із коханим в танці.
А тут пекельний, тут смертельний бій,
і бруд, і кров'ю підпливають шанці.
Пригнись! Он куля край коси свистить.
загинеш ще такою молодою.
А ти звелась на повен зріст в цю мить,
за отчий край — і хлопці за тобою
О, нездоланний вихоре атак!
Зламала карк напасників армада.
О, хто ти, панно? Юна Жанна д'Арк
чи та Свобода, що на барикадах?
Вже перемога! Втома — як смола.
Внизу ще рідко бахають рушниці.
А ти стоїш, втираєш піт з чола,
припершись до карпатської ялиці.
І знову мрії — як політ орла.
І знову жито сієш на руїнах.
Не Жанна ти. Не твір Делакруа.
Я знаю хто. Ти — наша Україна.

Pierre Vassiliovitch Chkrabiouk

« Oh, là-bas, sur le mont Makivka »

À Hélène Stépaniv, sergent des fusiliers ukrainiens de la Sitch¹

*Des éclats déchiquètent toute la forêt,
tandis que l'ennemi vient par vagues épaisses.
Les tirailleurs sont là en position couchée,
et tu serres ton arme, fière parmi ceux-là !
L'essaim bruyant de tes enfants t'aurait chérie,
ton amant dans ses danses t'aurait emportée
si... mais voici l'enfer des funestes combats,
la saleté, le sang inondant les tranchées.
Accroupie ! Aussitôt siffle effleurant ta tresse
une balle : tu es si jeune pour mourir...
Cet instant décisif te fit grandir d'un coup,
tu sauvas la patrie – et les gars te suivirent,
ô toi, de tous assauts tourbillon invincible !
Ton armada brisa le cou des attaquants.
Dame, qui êtes-vous ? La jeune Jeanne d'Arc
est-elle cette Liberté des barricades ?
Le triomphe déjà ! La fatigue t'aveugle².
Parfois encore, en bas, des coups de fusils claquent.
Et tu te tiens debout, essuyant la sueur
de ton front, appuyée au sapin des Carpates.
Et reviennent tes rêves, volant tels des aigles.
Et repoussent tes seigles, semés sur des ruines.
Tu n'es ni le tableau de Delacroix ni Jeanne,
mais je devine qui : tu es, toi, notre Ukraine.*

¹ Ces tirailleurs avaient pour hymne « Ой [ou Там] на горі на Маківці », c'est-à-dire « Oh [ou Là-bas] sur le mont, sur la Makivka » (958 mètres), lieu de combats acharnés, du 29 avril au 4 mai 1915, entre cette légion ukrainienne qui – depuis sa création en août 1914 – faisait partie des troupes austro-hongroises, et les troupes impériales russes. La Makivka devint un cimetière militaire et, dès les années 1920, un haut lieu du patriotisme ukrainien. Quant aux tirailleurs ukrainiens, ils devinrent une unité régulière de l'Armée populaire ukrainienne, participant à la mise en place d'un État ukrainien puis faisant face aux forces d'invasion bolchéviques jusqu'en mai 1920. – Hélène Ivanivna Stépaniv (1892-1963) fut la première femme officier de l'armée ukrainienne. Elle combattit pendant la Première Guerre mondiale et participa héroïquement à la bataille de Makivka : on la promut porte-drapeau ou cornette (хорунжий, qui correspond à peu près aujourd'hui au grade d'adjutant), on la décora de la Médaille de la bravoure puis de la Croix des Troupes de Charles. Elle devint aussitôt célèbre.

² Nous avons cherché là un équivalent sensoriel de cette couleur dite « як смола », noir profond du bitume.

1996

Vadym Sergiïovytsch Koval (1966-1996), « Le dernier amour de Jeanne d'Arc », poème ukrainien écrit en quatrains de tétramètres iambiques, publié dans *Père amoureux* (Закоханий падре), Tchernivtsi, Час, 1996, p. 16 – compte rendu dans Lessia Olexandrivna Voroniouk, « As-tu un tant soit peu cru en moi ? » («Ти вірив хоч трохи у мене?»), *Revue de la Bucovine* (Буковинський журнал), Université nationale de Tchernivtsi, n° 2, 2004, pp. 264-269 ; réédition : Tchernivtsi, Прут, 2009 – et dans le journal des écrivains d'Ukraine *Patrie* (Вімчизна. Журнал письменників України), Kyïv, n° 3-4, 2009. Le titre fait référence, comme c'est souvent le cas dans le présent recueil (sans que nous l'ayons toujours mentionné), au poème de Svitlana Yovenko, « Le dernier monologue de Jeanne d'Arc », de 1963 rappelons-le.



Vadym Koval, dans les années 1990

Вадим Сергійович Коваль

«Останнє кохання Жанни д'Арк»

Вогонь, торкнись моїх хлібів,
Зігрій мене, і я востаннє
Відчую жар твого кохання
І дух міцний твоїх обійм.

З'єднай мій шепіт і твій хрип,
Мій біль, твій дроз в екстазі вічнім,
І мед густий твого обличчя,
І гнучкість тіла з верб і лип.

Палкіш вогонь, я вся твоя.
Ми змучені шаленим ритмом,
Мов грішник у своїй молитві,
Скінчили разом – ти і я.

Vadym Sergiïovytch Koval

« Le dernier amour de Jeanne d'Arc »

*Ô feu, touche les pains que je te donne ;
Réchauffe-moi, qu'une dernière fois
Je sente la chaleur de ton amour
Et le puissant esprit de tes étreintes.*

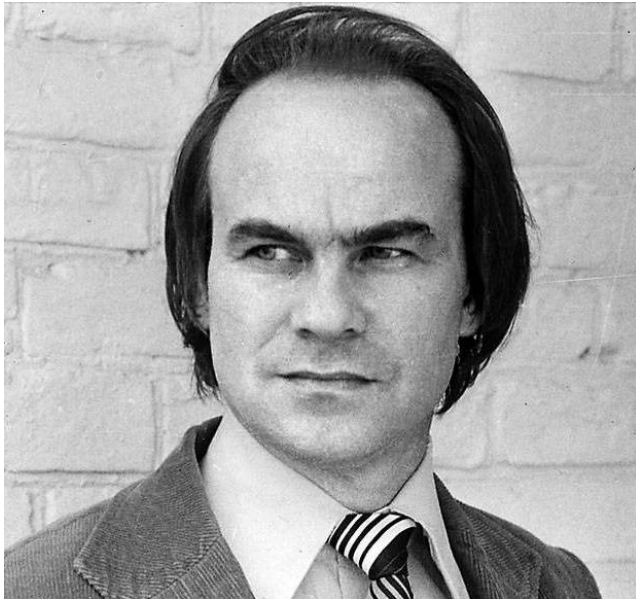
*Unis mon chuchotis, ton sifflet rauque,
Ton tremblement dans l'extase éternelle,
Ô ma douleur, et ton visage au miel épais,
Ton corps souple de tilleuls et de saules.*

*Ardent feu, je suis tout entière à toi.
Nous sommes las de ce rythme insensé
Et nous, comme un pêcheur dans sa prière,
Nous en avons fini, ensemble – toi et moi.*

Janvier 2005

Grégoire Ivanovytch Boulakh (né en 1938, vit à Kyïv), «Українська Жанна д'Арк», dans *Літературна Україна*, Kyïv, n° 3, 27 janvier 2005, p. 5. Repris dans le journal *Jeunesse d'Ukraine* (*Молодь України*), Kyïv, n° 11 / 18749, 1^{er} février 2005 et dans Viatcheslav Viatcheslavovytch Mikhaïlychyne (né en 1952), *On ne saurait nous vaincre* (*Нас не подолати*), Kyïv, Видавництво «Бібліотека українця», 2005, pp. 154-155. Cité dans Volodymyr Volodymyrovytch Pétrovskyï (né en 1958 ; Kharkiv), Lioudmyla Olexiïvna Radtchenko (née en 1954 ; Kharkiv) et Valère Ivanovytch Séménenko (né en 1941 ; Kharkiv), *Pour une vision impartiale de l'histoire de l'Ukraine : faits, mythes, commentaires* (*Історія України неупереджений погляд: факти, міфи, коментарі*), Kharkiv, Видавничий дім «Школа», 2007, p. 561.

Le poème, quatrains de trimètres anapestiques, évoque deux figures politiques majeures : Julie (Ioulia pour des raisons métriques) Volodymyrivna Tymochenko (née en 1960), égérie de la Révolution « orange », première ministre d'Ukraine en 2005 et de 2007 à 2010 ; Victor Andriyovych Iouchtchenko (né en 1954), président de l'Ukraine de 2005 à 2010 malgré son empoisonnement en 2004.



Grégoire Boulakh dans les années 1990. Photographe inconnu

Григорій Іванович Булах

Українська Жанна д'Арк

Білий лицар на білім коні,
І на прапорі білі лілеї.
У полях таборів вогні.
Це вона... це вона... а над нею...

А над нею сколотини хмар
І поліття – жорстока доба.
Ще учора – з Лук'янівських нар
Із тавром і найменням «раба».

А сьогодні – розтровоєно ніч!
Українські ячать небеса.
І висока трояндова стріч...
З-під шолома рікою коса!

Ця проломина в мурові зріла,
Розчахнулася навпіл тюрма,
І знеможене спрагою тіло
Підхопила на плечі юрба.

І Содом, і Гоморра, і кулі –
Припасовано все їй на карк.
В каземат – Тимошенко Юля,
З каземату – Жанна д'Арк!

І ламаються грати іржаві.
Шаленіють запінені пси.
І ляга в підмурівок Держави
Її клич, гордий клич: «Не проспи!»

Grégoire Ivanovytch Boulakh

La Jeanne d'Arc ukrainienne

*Quel est donc ce blanc chevalier sur cheval blanc,
arborant d'immenses lys blancs sur son drapeau ?
Çà et là feux de camp éclairent dans les champs.
C'est elle... la voilà, c'est elle... au-dessus d'elle...*

*Au-dessus d'elle, eh bien, se brisent les nuages :
c'est là l'été, saison cruelle. Pas plus tard
qu'hier sortie des planches de la Loukianivska¹
porteuse de la marque et du doux nom d'« esclave ».*

*Mais aujourd'hui – la nuit couvre l'oppression !
Gémissement partout dans le ciel ukrainien.
Et haut perchée, toute de rose enrubannée...
jaillit de sous le casque une tresse ondulante !*

*Cette fissure sûre court dans le mur, mûre²,
et la prison s'est effondrée, en deux coupée ;
quant au corps prisonnier affaibli par la soif,
la foule s'en saisit, le porte par l'épaule.*

*Et Sodome, et Gomorrhe, des balles à foison –
tout pèse et tout s'ajuste à son cou maigrelet.
Dans cette geôle entra Ioulia Timochenko ;
mais de cette geôle, c'est la Jeanne qui sort !*

*Et les barreaux rouillés se brisent en morceaux.
Et, de rage écumant, les chiens deviennent fous.
Et voici l'article premier de notre État,
son cri, le cri de la fierté : « Ne t'endors pas ! »³*

¹ La prison Loukianivska à Kiev, rue Degtiarivska, vit séjourner des centaines de personnalités ukrainiennes que les autorités d'occupation y enfermèrent sous le tsarisme, sous le communisme et sous le nazisme.

² Ainsi nous payons-nous tardivement de n'avoir pu rendre en français l'harmonie sonore du vers 2 ukrainien.

³ Basile Andriïovytch Symonenko (1935-1963) est un poète, journaliste et dissident ukrainien dont les œuvres et la mort prématurée ont eu un impact important sur la montée du mouvement démocratique national en Ukraine – ce qui explique son surnom de « Prophète » dans la suite de notre poème. Or dans son poème du 16 novembre 1962 intitulé « Sais-tu que tu es humain ?... » [«*Ти знаєш, що ти — людина?...*»], le poète écrit (vv. 11-15) : « Aujourd'hui, tout est pour toi : / Les lacs, les bosquets, les steppes. / Il faut se hâter de vivre, / Il faut se hâter d'aimer. / Écoute et

Не проспи, любий брате і сестро,
Чуєш Жанни ти голос святий?!
Тільки з Ющенком Доля воскресне!
Тільки з Юлею йти у світі!

Підійміть нашу долю з руїни!
Я за ваші кагорти молюсь!
Ви не збочите нашу Вкраїну
На ганьбу, як оті... Білорусь!

Нас мільйони! І це вам – не нуль!
Блиска сонцем шолом не на жарт!
Разом з Ющенком йде Наша Юля!
Українська Жанна д'Арк!

У ній вщерть українського болю!
А у ньому незламаний цвіт!
Тільки з Юлею! Тільки за волю!
Тільки з Ющенком – разом в похід!

І якщо кожен з нас «не проспить»,
(Як великий Пророк наш говорить),
«Із номадів лінивих ця мить
Люд героїв сотворить!»

І розквітне злиденне життя,
Віншувать будем Юценка й Жанну!
І зметем із дороги – сміття!
І збудуєм Себе. І Державу!

ne t'endors pas ! («Сьогодні усе для тебе — / Озера, гаї, степи. / І жити спішити
треба, / Кохати спішити треба — / Гляди ж не проспи!»).

*Ne t'endors pas, oh non, cher frère et chère sœur !
N'entends-tu pas la sainte voix de Jeanne d'Arc ?!
C'est avec Iouchtchenko que le Destin revit !
Ce n'est qu'avec Ioulia que nous irons au monde !*

*Notre destin attend : relevons-le des ruines !
Et moi de cœur je prie pour vos mille cohortes !
Vous ne corrompez pas notre Ukraine ancestrale
à la honte où tomba... votre Biélorussie !*

*Nous sommes des millions ! Ce n'est pas rien pour vous !
Notre casque qui brille est soleil, non mirage !
Marchant du même pas ferme que Iouchtchenko,
notre Ioulia, c'est notre Jeanne d'Arc Ukrainienne !*

*Elle ressent la grand douleur d'Ukraine issue
et il possède, lui, la fleur immarcescible !
Ce n'est qu'avec Ioulia que nous deviendrons libres !
C'est avec Iouchtchenko qu'ensemble nous irons !*

*Et si chacun de nous prend sur lui de veiller
(Suivant là le conseil de notre grand Prophète),
Ce moment suffira pour transformer d'un coup
nomades paresseux en peuple de héros.¹*

*Et s'épanouira notre vie humble et pauvre ;
Nous féliciterons et Iouchtchenko et Jeanne !
Alors, nous balaierons l'ordure hors du chemin !
Et nous nous construirons. Et notre État avec !*

¹ Citation des vers 11-12 d'un poème de juillet 1905 de Jean Iakovytych Franko (1856-1916), écrivain démocrate révolutionnaire, grande référence de la littérature ukrainienne : « *Et ce cri d'éclater, comme ferait un aigle...* » [« *І зірвався той крик, мов орел...* »]. Le « grand Prophète », ce pourrait aussi être lui ; il conviendrait en ce cas de ponctuer ainsi les vers 41-42 : « Et si chacun de nous prend sur lui de veiller, / (Suivant là le conseil de notre grand Prophète) ».

Août 2005

Hélène Olexiïvna Karpenko (née en 1981) est une chanteuse, compositrice et poétesse ukrainienne. « La prière de Jeanne », composée de vers libres qui ne sont pas sans rappeler le poème « en colonne » (столбик) de Maïakovski, appartient au cycle « Réflexion » («Віддзеркалення»), paru dans les *Dialogues avec le silence* (Діалоги з тишею), Kyïv, Дніпро, 2014.



Hélène Karpenko le 25 août 2015.
Smile in rocks, photographie de Vitalyï Gorbatiouk.

Олена Олексіївна Карпенко

«Молитва Жанни»

У мої шістнадцять неповні
ти послав мені, Боже, бажання —
молитовно-невиліковне:
Орлеан.
Перемога.
Жанна.
Маю віру,
харизму і впевненість,
щоб монархам
шах
ставити
махом.

Та боюся...
О ні, не смерті,
а чужого,
чужого страху...

7 серпня 2005 р.



Hélène Karpenko
le 27 juillet 2016

Photographie
de Victoire
Savostianova-Barinova

Hélène Olexiïvna Karpenko

« La prière de Jeanne »

*À moins de seize ans
tu m'as envoyé, Dieu, un désir –
inflexible à la prière même :
Orléans.
La victoire.
Jeanne.
J'ai la Foi,
le charisme et l'obstination,
et aux monarques
échec
je mettrai
d'un coup sec.*

*Mais j'ai peur...
(Oh non, pas de la mort !)
et c'est que j'ai peur d'autrui,
de la crainte d'autrui...*

7 août 2005

2008

Jeanne Liouta est née en 1960 et a publié en ligne son poème « Jeanne » – écrit essentiellement en pentamètres et en hexamètres iambiques (parfois disposés en deux lignes) – le 26 février 2008 dans les *Ateliers poétiques* (Поетичні Майстерні, Lviv, maysterni.com/publication.php?id=19476).

Mais cette poétesse n'a fréquenté ce site qu'en 2008 et 2009, avant de le quitter, fatiguée d'y polémiquer contre des provocations anti-ukrainiennes et de déplorer, à l'inverse, la trop grande présence de poèmes sentimentaux insipides ; elle n'a jamais publié ailleurs... Ses autres poèmes (*Bipui*) permettent de savoir qu'elle tient pour la poésie classique – dont elle défend mètres et rimes. Pour lever le mystère de son identité, même si elle laisse entendre que Liouta serait un pseudonyme, nous avons essayé de contacter – en vain – une Jeanne Viatcheslavivna Liouta vivant à Kryvyï Rig et une Jeanne Boryssivna vivant dans la capitale ukrainienne. Il existe plus de Jeanne Lioutaïa (Лютая) que de Jeanne Liouta (Люта)...

Жанна Люта

«Жанна»

Надихатись. Вдихнути наостанок.
Позаду Орлеан, Турель, Бореуар,
Комп'єн, Руан. Руан... Травневий ранок...
Надихатись... О, зараз буде жар...
Ко... Королю Карле... Лю... Людовіку, дофіне...
Не... покидайте, ні... Ні. Німо... Ні, гуде...
Це хмиз. Надихатись... Хвилину... Стіни, стіни...
Стіна вогню! Королю, де ти, де?
Реве юрба. Чи то давно ревіла
 Ти стоголосим «Слава!»? І злизав
 Вогонь ганебну сукню... Тіло... Тіло,
Дівоче, юне, непорочне тіло
 На глум, на посміх натовпу біліло
 Так довго... Та ж гори!
Усе...

Конклав
Не врятував...
Король
Не врятував...
І ти
Не врятував,
Мій лицарю...

Летить душа у простір...
Чекає небо.
Діва вознеслась.
Я так любила вас!
Наосліп і нарозтвір,
На розпач, люди,
Я любила вас!
Реве юрба. Гарячий попіл, значить –
Не діва, не свята, не означена перстом!
Руан їм не простив. Руан ганьбу позначив
 На плитах площі пам'яті хрестом.

Я – Діва. Я – любов. Я – Франція. Я – Жанна.
Легенда, символ, пам'ятник, свята...
Горить вогонь. Надихатись востаннє.
Руан. І дим у ранок відліта.

Jeanne Liouta

« Jeanne »

*Inspire fort !... Prends un dernier souffle.
Loin derrière, Orléans, les Tourelles, Beaurevoir,
Compiègne, Rouen. Rouen... Matin de mai...
Inspire fort !... Oh, il va faire chaud bientôt...
Au r... Au roi Charles... Lou... Louis, le Dauphin...
Ne... partez pas, non... Non. Tout se tait... Non, tout bourdonne...
Voici un pinceau. Inspire fort !... Une minute... Des murs, des murs...
Un mur de feu ! Roi, où es-tu, où ?
La foule hurle. Cela fait belle lurette que tu n'as
 crié « Gloire ! » ? Et le feu
 a léché la robe de scandale... Ton corps... Ton corps,
corps de fille, jeune, innocent
 blêmi aux moqueries, aux rires de la foule
 depuis si longtemps... Brûle-les tous !
C'en est fini...*

*Le conclave
 n'a pas sauvé...
Le Roi
 n'a pas sauvé...
Et toi
 tu n'as pas sauvé,
ô mon chevalier...*

*L'âme s'envole dans l'espace...
Le ciel attend.
La Pucelle est montée.
Je vous aimais tant !
Aveuglément, ouvertement,
en désespoir de cause, gens que vous êtes,
je vous ai aimés !
La foule hurle. La cendre chaude ne ment pas :
ni vierge, ni sainte, le doigt ne la désigne pas !
Rouen ne leur a pas pardonné. La ville fait mémoire de ce scandale
 sur les dalles de la Grand'Place, où se voit une croix.*

*Je suis la Pucelle, l'amour, la France et Jeanne.
Et légende et symbole et sainte et monument...
Le feu dévore. Inspire une dernière fois !...
Rouen. Et la fumée s'est dispersée au matin.*

2010

Igor Stépanovytch Chevtchouk (né en 1953), « L'épée de Jeanne d'Arc », poème ukrainien au rythme iambique (du monomètre au pentamètre) daté de 2010 et publié sur le site poétique aujourd'hui disparu *ua.poetree.club*, puis sur le site russe tout simplement nommé *Poésie* (Поэзия, *poeziya.ru/library/?poem=16247165*).



Igor Chevtchouk à Lviv en 2016, présentant le recueil *Собор. Книга про святих* (*Cathédrale. Le Livre des Saints*) au centre théâtral « Parole et Voix »



Ігор Степанович Шевчук

«Меч Жанни д'Арк»

*Дзюбі Івану Михайловичу
присвячується*

Скажи мені — хто ти?
Скажи собі — хто ти?
Скажи мені, у серце влий —
Куди ти хочеш йти?

А що, як ти святий, —
На вістрі гостроти!
Скажи мені — і серце вріж! —
Хто плоть буде нести?
Скажи, хто друг, да розповіж —
І я скажу, хто ти.

Ось слово, твоє, меч! — який
Поцілував святий?!
І —
ти скажеш — хто ти...
Прости.

«Прости мій меч,
він і на мене не зважа:
це той, який “заріже без ножа”,
пульсуючим ім'ям здорової природи.»
Це біля нього — я!
і всі втікаючі народи...

18.03.2010

Igor Stépanovytch Chevtchouk

« L'épée de Jeanne d'Arc »

dédié à

Ivan Mikhaïlovitch Dziouba

*Dis-moi : qui es-tu ?
Dis-toi : qui es-tu ?
Dis-moi, verse dans mon cœur –
Où veux-tu t'en aller ?*

*Et si tu étais un saint,
À la pointe de l'extrême ?
Dis-moi (et perce-le, le cœur !) :
Qui va porter la chair ?
Dis : qui est ton ami ? Raconte donc –
Que je te dise qui tu es.*

*Voici le mot, le tien, « l'épée » ! – celle que
le saint a embrassée ?!
Et –
tu diras – qui tu es...
Pardon.*

*« Pardon de mon épée,
elle ne fait pas même attention à moi :
c'est celle qui pourfend sans nul tranchant¹,
elle porte un nom palpitant : nature saine. »
À côté d'elle, vois : c'est moi !
et tous les peuples mis en fuite...*

18 mars 2010

2012

Édouard Léonydovytch Tchégliakov (né en 1960), « Jeanne d'Arc », poème russe écrit en quatrains de rythme iambique (du tétramètre à l'hexamètre) publié le 13 janvier 2012 sur le *Portail ukrainien de la poésie* (www.stihi.in.ua) puis, en 2022, sur le site russophone de Crimée Bienvenue à Soudak (vashsudak.com).

¹ Littéralement « couper quelqu'un sans couteau » signifie en ukrainien lui infliger des souffrances morales, le mettre dans une situation difficile et sans espoir.

Эдуард Леонидович Чегляков

«Жанна д'Арк»

Ты словно послана на землю небесами
И знала для чего ты рождена.
А в венах кровь аж закипала
Когда ты слово слышала война.

Страна в войне, страна в пожарах,
На твоей родине враги,
И не могла смотреть на это,
Аж в дрожь бросало тело и мозги.

В тебе заложен дар от полководца,
Рука желала лишь сжимать кинжал.
Отваги было полное сердечко,
А мозг уж план сражения рисовал.

Как рвалось тело в пыл сражения,
Отвагу войску в души занося,
Ты побеждала там где невозможно
И с лёгкостью войска разбили крепостя.

Твой путь героя полководца
Был омрачён предательством господ,
Твой плен, он был тебе подстроен
И стоя на костре ты проклинала ихний род.

А жизнь твоя – одна война,
Война за Францию народ,
Смогла своей короткой жизнью
Счастливей сделать весь Французский род,

Звездой вспыхнула, зажглась
И, как звезда рассеяла ты мрак,
Героем стала для народа.
А твоё имя – Жанна д'Арк.

Édouard Léonydovyth Tchégliakov

« Jeanne d’Arc »

*C'est comme si le ciel t'avait sur terre
Envoyée, tu sais bien à quelle fin.
Le sang bouillait en effet dans tes veines
Dès que tu entendais le mot de « guerre ».*

*Voir ton pays en guerre, en feux, hélas !
Voir l'ennemi fouler ta terre, hélas !
Tu n'aurais pu le faire au grand jamais
Sans que ton corps et ton cerveau ne tremblent...*

*Tu as reçu ce don du Commandant :
Ta main n'en avait qu'après le poignard,
Ton cœur d'audace débordait, déjà
Élaborant le plan de la bataille.*

*Quand les corps se ruaient au cœur de la mêlée,
Apportant le courage aux âmes des soldats,
Tu as vaincu, lorsque cela ne se pouvait,
Sans peine – et l'armée a brisé la forteresse.*

*La trahison des seigneurs assombrit
Ton chemin d'héroïne et chef de guerre ;
Un coup monté provoqua ta capture
Et, dans le feu, tu maudis leur famille.*

*Et ta vie ne fut qu'incessants combats
Tous combattus au nom du peuple-France :
Car tu as su en une courte vie
Rendre heureux tous les foyers français ;*

*L'étoile a scintillé, s'est enflammée
Et tu as su dissiper les ténèbres
En devenant l'héroïne du peuple.
Et tu réponds au nom de Jeanne d’Arc !*



Édouard Tchégliakov (qui a ramené d'Afghanistan la médaille soviétique « Pour le courage ») et sa femme, années 1990.
Page personnelle okigo.ru/user/okid330581731161

Vladimir Personne (en russe « Nikto », pseudonyme de Vladimir Anatoliévitch Baïkalov, poète kiévien de langue russe né en 1949), « Jeanne d'Arc », poème en trois haïkus « de forme libre » publié le 5 octobre 2014 sur le *Portail ukrainien de la poésie* (Український портал поезии ; www.stihi.in.ua).

Questionné sur ses sources d'information en matière johannique, l'auteur – candidat ès sciences techniques devenu spécialiste de découpe métallique à haute pression – nous a répondu par le menu dans un courriel du 19 mai 2023 :

Parmi les lectures à thème johannique qui m'ont marqué, certaines depuis fort longtemps, voici celles que je retiendrai :

- *Ascètes : biographies et œuvres choisies* (Подвижники. Избранные жизнеописания и труды), 2^e édition, Samara, Agni, 1998 (1^{re} édition : 1994).

- Anatole Pétrovitch Lévandovski (1920-2008), *Jeanne d'Arc* (Жанна д'Арк), Moscou, Молодая гвардия, « Vie des gens remarquables », 1982.

- Hélène Ivanovna Roerich (1879-1955), *Correspondance en neuf tomes* (Полное собрание писем в 9 томах), Moscou, Международный Центр Рерихов, 1999-2009 (on trouve beaucoup d'informations sur Jeanne dans les lettres de Roerich, t. II, p. 280 ; t. IV, p. 207 ; t. IX, p. 56, je cite ce dernier passage : « Jeanne d'Arc a gardé confiance jusqu'au bout, et lorsque les premières flammes ont touché ses pieds, son âme s'est envolée dans l'extase de l'amour ! Elle a été délivrée des tourments les plus durs, et son exploit, dû à la trahison, est devenu beaucoup plus haut. En vérité, la trahison est la couronne de l'exploit. »).

Je possède aussi le disque de l'opéra-rock ukrainien *La Corneille Blanche*¹, écrit par le compositeur Guennadi Pétrovitch Tatartchenko (né en 1951) et le poète Iouri Evguénovitch Rybtchynsky (né en 1945). Le rôle de Jeanne y est interprété par la chanteuse géorgienne Tamara Mikhaïlovna Gverdtsiteli (née en 1962). J'ai vu notamment le film avec Milla Jovovich dans le rôle principal. Enfin, j'ai lu sur internet beaucoup de matériaux sur Jeanne.

Mieux, notre poète nous livre des confidences sur sa pratique de la poésie : « J'écris des vers depuis 2012, année où grâce à la retraite j'ai commencé à disposer de temps libre. » C'est enfin un ami de la

¹ Œuvre traduite par Yves Avril et publiée dans le *Porche*, Avignon, n° 48-49, décembre 2018, pp. 151-240. [N.d.l.R.]

France : « Je suis allé en France à de nombreuses reprises. J'ai pu visiter la majeure partie des musées parisiens, et Rouen sur les traces de Jeanne. L'émotion d'être sur place m'a fait commencer il y a longtemps un poème plus long (поэма) ; d'autres thèmes m'ont requis depuis ce temps, mais je pense tout de même l'achever tôt ou tard. »

Le poème ici traduit a été écrit en 2013. Il a d'abord été publié sur le *Portail littéraire russe* le 13 juillet de cette même année, sous deux titres : d'abord « Jeanne l'envoyée / Посланица Жанна » (<https://stihi.ru/2013/07/13/7658> ; ce sont les haïkus 1 et 2 de notre édition, sans variante textuelle) puis « Le cœur de Jeanne / Сердце Жанны » (<https://stihi.ru/2013/07/13/9289> ; haïku n° 3). Après les événements de 2014, l'auteur a ouvert une page sur le *Portail ukrainien de la poésie* (Український портал поезії ; www.stihi.in.ua), sous le pseudonyme de Владимир Никто, où le 5 octobre 2014 il a republié les trois haïkus, en les regroupant cette fois-ci sous un titre unique, définitif : « Jeanne d'Arc / Жанна д'Арк ». Notre poème n'a ainsi jamais paru qu'en ligne ; il n'a jamais encore été publié sous forme imprimée. Nous avons choisi, partout dans notre traduction, la forme stricte du haïku (trois vers de 5, 7 et 5 syllabes), même si seule la troisième partie du poème russe original répond à ce schéma.



La seule photographie en ligne de Vladimir Baikarov ;
début des années 1980 (www.smashwords.com/books/view/1025576)

Владимир Никто

Жанна д'Арк

Под Орлеаном,
С знаменем в руке
Была одета ты в небесные доспехи...

*

Спасая Францию,
Спасала ты и мир,
Где каждой Родине своё предназначение.

*

Святое сердце
Огонь забрать не сумел,
Палач бессилен**...

** Сердце Жанны не сгорело на костре. Палач несколько раз разводил огонь, но безрезультатно.

Vladimir Personne

Jeanne d'Arc

*Bannière à la main
en ton armure céleste
tu sors d'Orléans...*

*

*En sauvant la France,
tu as sauvé notre monde,
tissu de patries.*

*

*Ô cœur d'une sainte,
le feu n'a pu te ravir
au dam du bourreau**...*

** Le cœur de Jeanne n'a pas brûlé sur le bûcher. Le bourreau tenta d'y mettre le feu plusieurs fois, en vain.

2014

Youryï Lang¹ (né en 1971), « Jeanne d'Arc », poème russe écrit en quatrains de tétramètres iambiques et publié le 12 janvier 2014 sur le *Portail ukrainien de la poésie* (Український портал поезиї ; www.stihi.in.ua) par un poète odessite bilingue – russe, ukrainien – dont nous avons trouvé la photographie mais, autrement, méconnu.



Youryï Lang sur fond de Mer noire, circa 2014

¹ Son patronyme est-il Mykolaïovytch ?

Юрий Ланг

«Жанна д'Арк»

Жила обычною девчонкой,
не зная сложностей пути.
Ей голос с Неба внятный, звонкий
предрек : «Отряды в бой вести.

Небесный царь избрал из многих
тебя в защиту короля.
Пойдёшь дорогой правил строгих,
стеся особа, *вуаля!* »

Довёл Незримый до ШинОна,
король всё в замке почивал.
«Нужна законная корона,» –
она твердила, – «Бог сказал.

Мы сможем скоро снять осаду,
прогоним извергов назад.
Поверь, владыка, так ведь надо,
потом поймёшь и будешь рад.»

Верхом уж скачет пред войсками
в мужской одежде и с мечом.
Ещё быстрее молва: мол с нами
Всесильный Он, враг нипочём.

Победа в битве, есть начало.
На троне Карл, теперь в Париж!
Но провидение молчало;
и сон (Жанетта, в нём горишь!)

Коварен недруг, затаился,
он с мыслью: деву погубить.
Бургундский герцог изловчился
и плен теперь, ей в нём пробывать.

Как псы на юную «рычали»,
допросы жёсткие и суд.
«Колдунья, ересь», – там кричали,
не вырвать хрупкую из пут.

К столбу привязана покрепче,
огонь к поленьям поднесён...
Врагам от этого не легче;
стяг воли ею вознесён!

Youryi Lang

« Jeanne d’Arc »

*Elle vivait alors comme fille ordinaire,
sans guère présager du chemin les ornières.
Mais du Ciel une voix forte se fit entendre,
qui lui prédit : « Conduis les soldats au combat.*

*Notre céleste Roi, parmi tant d’autres t’a
choisie afin de protéger votre Dauphin.
Tu suivras le chemin des règles les plus strictes,
l’humble destin d’une personne, et voilà¹ tout ! »*

*L’Invisible a conduit la pucelle à Chinon² –
le roi se reposait toujours dans ce château.
« Le pays a besoin d’un sceptre légitime,
c’est Dieu qui me l’a dit », martela-t-elle.*

*« Nous pourrions très bientôt lever enfin le siège,
de partout repousser l’ennemi démoniaque.
Croyez-moi, sire Roi, la chose est nécessaire,
après vous comprendrez et vous serez heureux. »*

*Vois son cheval et son galop devant les troupes :
elle est en habit d’homme et l’épée haut brandit.
La rumeur va plus vite : en tout le Tout-Puissant
nous aiderait, et l’ennemi ne serait rien.*

*Sur le champ de bataille emporter la victoire,
c’est un début ; une fois Charles sur le trône,
cap sur Paris ! Mais se taisait la Providence
et l’on se prit au rêve (y brûles-tu, Jeannette ?)...*

*L’insidieux ennemi, tapi là, pourpensait :
il voulait en finir avec cette pucelle.
Quant au duc bourguignon, cela fit ses affaires :
capture, puis prison – elle dut y passer.*

*Comme les chiens « grognaient » après la jeune femme,
ainsi se succédaient les questions et sentences.
Tous ces cruels criaient : « Hérétique et sorcière ! »,
laissant cette fragile enfant en proie aux fers.*

¹ En français dans le texte.

² Dans l’équivalent russe de « Chinon » (ШинОНа au génitif), le poète souligne la présence du pronom personnel « elle » (ОНа), comme nous le faisons dans « pucelle ».

*On l'attache au poteau et l'on serre plus fort,
enfin met-on la flamme aux bûches apprêtées...
L'adversaire en sort-il renforcé ? Au contraire...
Liberté : l'étendard que Jeanne a relevé !*

2014-2015

Romain Ivanovytych Boïtchouk (né en 1984), « Jeanne d'automne aux cheveux roux », poème ukrainien composé de trois quatrains alternant pentamètres et hexamètres iambiques, publié le 20 octobre 2014 et retouché une dernière fois le 29 juillet 2015 par l'auteur sur le site *Club de la poésie moderne* (Клуб Поезії. Рожевий сайт сучасної поезії ; mail.poetryclub.com.ua). Le titre est, certes, pour partie un *topos* de la littérature ukrainienne, et notre poème a d'ailleurs paru primitivement sous ce titre raccourci : « Automne aux cheveux roux » («Рудоволоса осінь» ; ukrainka.org.ua/roman-boychuk) – mais il s'inspire aussi, précisément, du poème en trois quatrains de Nathalie Vassylivna Danyliouk (née en 1981) intitulé « Vagabonde aux cheveux roux » («Рудоволоса блукальниця», 19-20 septembre 2013 ; www.poetryclub.com.ua/getpoem.php?id=450007).



Romain Boïtchouk
en séance de
dédicaces

Роман Іванович Бойчук

«Рудоволоса осінь Жанна д'Арк»

У обладунках з міді, бронзи й золота
На вітрогрівому коні, мов Жанна д'Арк,
Ти увірвалась в літа мого хату
Й каштанним поглядом знесла із неї дах.

Рудоволоса бестіє, до тебе
Не пізнавав я досі осені на смак:
Сльота солоно-терпка з диким медом;
І біль солодкий, і жагучий хміль думок...

Наносиш іній ти своїм цілунком
На все, та тільки не на весни вуст моїх.
Густим зелом і квітом обладунки
Зміню твої усі, як тільки скресне сніг.

Romain Ivanovytch Boïtchouk

« Jeanne d'automne aux cheveux roux »

*En armure de cuivre et de bronze et puis d'or,
Sur un coursier à crinière de vent, pareille
À Jeanne as-tu rompu l'été de ma maison
Et ton regard marron en a soufflé le toit.*

*Ô bête aux cheveux roux, avant ton arrivée
Je ne connaissais rien : ni le goût de l'automne,
Ni le grésil acidulé au miel sauvage,
Ni la douce douleur, l'ardeur ivre d'idées...*

*Tu déposes sur tout du givre, d'un baiser
Sur tout, oui, mais non point au printemps de mes lèvres.
Je transmuerai bientôt ton armure en riante
Prairie au vert profond, dès la fonte des neiges.*

2015

Poète kiévien de langue russe, Vladimir Vassiliévitch ou Volodymyr Vassiliovytch Bolsoune (né en 1960), neurologue, acupuncteur et spécialiste de médecine orientale, écrit le 21 mai 2015, sur le *Portail ukrainien de la poésie* qu'il fréquente encore aujourd'hui – et depuis cette année-là précisément –, le poème que voici (www.stihi.in.ua/avtor.php?author=48237&poem=164732), resté inédit au format papier et écrit en vers variés de rythme iambique, allant du monomètre à l'hexamètre.



Volodymyr Bolsoune en 2014

Site du populaire journal médical ukrainien

Здоров'я і Довголіття (Santé et longévité) : www.zid.com.ua

Владимир Васильевич Болсун

«Д-АРК»¹

Голубой дракон – Жанна Д-Арк
Небесный дракон – пылающее сердце
Свобода – любовь,
А взгляд твой – жар.
Не властен, над тобой
Ни кардинал, ни герцог

Ох, как же бояться они тебя!
До икоты, до предательства, до дрожи
Но не ведают они...
Что не боится дракон огня
Огонь костра, АГНИ души
Так схожи

Подхватил ветер Искру
О... Жанна Д-Арк.
Дракон расправил крылья
И плачет горько Орлеан
О, Жанна, Жанна,
Как больно, как жаль
И всё же
Почему же так, за что же?..

Высоко реет твой белый стяг
Дракон летит, смеётся
Зовёт, зовёт нас Жана Д-Арк
Свобода в сердце бьётся.

Голубой дракон Жанна Д-Арк
Летит,
Летит.
И день хрустально светел.
Небо спросило тебя –
Ты слышишь?
Ты прошептала –
– Да!
– Я слышу тебя
– Ветер

¹ Curieuse graphie avec trait d'union, et notre auteur illustre le poème d'un saphir royal bleu, suggérant un jeu de mot avec l'anglais « *dark* », « sombre » ; par ailleurs дракон est plus proche encore du nom de Jeanne (quatre lettres communes) que sa traduction française « dragon » (trois lettres en commun avec Darc). Aussi choisissons-nous la forme soudée du nom de Jeanne, pour maintenir l'allusion à l'anglais et conserver la proximité des lettres et sons.

Vladimir Vassiliévitch Bolsoune

« DARC »

Un dragon bleu, voilà qui est Jeanne Darc !

Dragon céleste – cœur brûlant,

La liberté, c'est l'amour

et ton regard met le feu.

N'ont d'autorité sur toi

ni cardinal ni duc...

Oh, qu'ils ont peur de toi !

Ils en hoquètent, ils en trahissent, en tremblent,

mais ils ne savent pas...

que jamais un dragon ne saurait craindre un feu.

Le bûcher IGNÉ et l'AGNI de l'âme¹

sont si semblables...

Le vent a soulevé l'étincelle

Ah... Jeanne Darc.

Le dragon a déployé ses ailes

et Orléans pleure amèrement

Oh, Jeanne, Jeanne,

quelle douleur, quel dommage !

Et cependant

pourquoi en est-il ainsi, pourquoi donc ?...

Il flotte haut, ton drapeau blanc !

C'est le dragon qui vole, et rit !

C'est Jeanne Darc qui toujours nous appelle :

la liberté à cœur battant.

Dragon bleu, Jeanne Darc

vole,

vole.

La journée avait la limpidité du crystal.

Le ciel t'a demandée,

entends-tu ?

Et tu as chuchoté :

– Oui !

– Je t'entends,

vent

¹ Agni est l'un des principaux dieux de l'hindouisme, que l'iconographie représente chevauchant un bélier et qui se présente sous trois formes : feu, foudre et soleil. Son nom en sanskrit signifie « feu » et il est apparenté au latin « *ignis* », au russe «огонь», à l'ukrainien «вогонь». La doctrine ésotérique fondée par Nicholas et Hélène Roerich, dont il sera question aux pages 260-264, s'appelle « Agni Yoga », en référence au feu spirituel brûlant dans le cœur, à l'« énergie psychique ».

Guennady Vassiliovytch Degtiariov (critique et poète kiévien de langue russe, né en 1965), « Pucelle d'Orléans », sonnet publié le 6 novembre 2017 sur le *Portail ukrainien de la poésie* (Український портал поезиї ; www.stihi.in.ua) en même temps que sur le site personnel du poète (foxdgv.avtor.me/note/61682). Le poème, composé en quatrains de pentamètres iambiques, a été écrit le 3 septembre 2015 sous l'influence de la *Jeanne d'Arc* de Luc Besson, avec Milla Jovovich. Il était signé en ligne par le nom russe de son auteur : Геннадий Васильевич Дегтярёв ; nous l'avons remplacé par son nom en ukrainien, ayant reçu de l'auteur cette mise en garde : « Depuis le 24 février 2022 je refuse catégoriquement d'être associé de près ou de loin à tout développement de la littérature russe. »

L'auteur, informaticien (ingénieur système) formé à l'Université nationale Taras-Chevtchenko de Kyïv, a écrit cette même année deux dictionnaires de rimes, l'un russe, l'autre ukrainien (*База рифм русского и украинского языков / Рими української мови*, gratuiticiel, 2015-2023) et il s'intéresse beaucoup à l'histoire anglaise. Même si Jeanne est un symbole de la lutte de libération nationale de la France pour former un État indépendant, il note dans deux courriers électroniques des 24-25 mai 2023 que les Britanniques n'étaient pas alors des colonialistes, que les événements de l'époque se déroulaient dans une sorte d'union anglo-française, que la souveraineté de l'Angleterre, de la France, de l'Écosse et de l'Irlande était juridique-ment et mentalement, jusqu'au XV^e siècle, très différente de celle qui existe aujourd'hui. Il faut plonger dans les événements de cette époque, qui autrement peuvent être facilement interprétés comme on veut : d'un certain point de vue, c'est de l'héroïsme et une guerre de libération nationale, d'un autre point de vue, du séparatisme, une soif de pouvoir purement individuelle, une haute trahison...



Guennady Degtiariov, 2023.
Collection privée.

Геннадій Васильович Дегтярьов

«Орлеанская дева»

Спустя столетья скажем мы о ней:
она была простушкой-фанатичкой,
отнюдь, других не лучше, не умней,
но всё ж сумела стать той самой спичкой,

рождающей безудержный пожар
восстания уставшего народа,
принявшего её как Божий дар,
защиту от нахлынувшего сброда,

разграбившего Францию вконец...
Завидуют её народной славе,
унижен Девой царственный венец,
а значит, быть над выскочкой расправе...

Иначе не умеют короли,
всегда они мессий ненужных жгли...

Guennady Vassylivoytch Degtiariov

« Pucelle d'Orléans »

*Plusieurs siècles plus tard, nous pourrions dire d'elle :
elle était fanatique, en tout simple d'esprit,
meilleure nullement ni plus intelligente
que d'autres, mais tout de même elle est devenue*

*l'allumette qui a fait naître l'incendie
du grand soulèvement du peuple fatigué,
et ce dernier l'a acceptée en don de Dieu,
en signe protecteur face à l'émeute en crue*

*prête à piller de fond en comble le royaume...
Alors tous lui envient sa gloire nationale ;
cette Pucelle fait ombrage à la couronne :
on fabrique un procès contre la parvenue...*

*Ne savent point nos rois pratiquer autrement :
toujours ils ont brûlé les messies superflus...*

2016

Lessia Outrisko-Vorobets (née en 1973), « Tu es la Jeanne d'Arc », poème ukrainien classiquement composé en quatrains de pentamètres iambiques et publié le 6 mars 2016 par l'auteur sur le site *Club de la poésie moderne* (Клуб Поезії. Рожевий сайт сучасної поезії ; mail.poetryclub.com.ua), accompagné d'une illustration en l'honneur de Nadia Viktorivna Savtchenko.

Pilote d'avion et femme politique ukrainienne née en 1981, accusée de meurtre et restée longtemps prisonnière des Russes, Nadia Savtchenko a beaucoup défrayé la chronique, pour des actions d'éclat à l'éthique douteuse et des prises de position extrémistes.

Heureusement notre poème dépasse-t-il son inspiratrice directe pour nous livrer une vision originale de Jeanne.



Lessia Outrisko-Vorobets en 2018 sur sa page Facebook, entourée de diverses réalisations de l'artisanat ukrainien, probablement en Espagne et peut-être à Madrid, où elle vit (www.facebook.com/groups/160459444306706/)

Леся Утриско-Воробець

«Ти – Жанна д'Арк»

Не відпускають, клітку укріпили,
Ще мало крові, мало їм смертей,
Та вільний дух України не зломил –
Надії дух – той дух усіх людей.

Нескорена, незламна, непохитна,
Ти вільна, сильна, гарна, молода,
За тебе Господу летить молитва,
Воскресне правдонька – згине орда.

Ти – Жанна д'Арк, яку колись спалили,
Історій міф – ідеї всі живі,
Живий той дух, його не умертвили –
Той дух свободи, зроджений в тобі.

Ти в душу свою правду всю вмостила,
Воскресне Українонька свята,
Розправиш, Надю, ти ще свої крила,
Та й птахою полинеш у жита.

В степи широкі та лани безкраї,
Горами, де співає водограй,
Скупаєш душу у земному раї:
Прости розлуку і за біль прощай.

Lessia Outrisko-Vorobets

« Tu es la Jeanne d’Arc »

*Ils ne relâchent pas et renforcent la cage :
Ce sang, et tous ces morts ne sauraient leur suffire...
Mais l’esprit libre de Galicie¹ est imbrisable :
C’est là l’esprit d’espoir, l’esprit de tous les peuples.*

*Toi, l’invincible, incoercible, inébranlable,
Tu es à la fois libre, forte, belle et jeune ;
Pour toi vole au Seigneur une double prière :
Que renaisse le vrai – que périsse la horde !*

*Tu es la Jeanne d’Arc, qui fut jadis brûlée,
Ton histoire est un mythe, et vivent tes idées ;
Cet esprit vit – on ne saurait l’assassiner –,
L’esprit de liberté qui prit naissance en toi.*

*Toute la vérité s’est blottie en ton âme :
Un jour la sainte Ukraine ressuscitera !
Nadia, déploie tes ailes, car tu les as gardées
Et tu survoleras comme un oiseau les seigles.*

*Au sein des vastes steppes et des prés infinis,
À travers les montagnes, où chantent les cours d’eau,
Ton âme baigne en un terrestre paradis :
Pardonne les départs et laisse aller le dol.*

¹ Pour rendre le terme Вкраїна, doublet archaïsant d’Україна, nom actuel du pays, nous utilisons l’un des termes anciens s’étant appliqués à la partie ouest du pays des Cosaques. Sur cette question complexe, lire Iaroslav Lébedynsky, *Les Noms de l’Ukraine à travers l’histoire*, L’Harmattan, « Présence ukrainienne », 2021.

Alexandre Volodymyrovych Tsvetkov (médecin de Kyïv et poète bilingue – russe, ukrainien – né en 1966), « Jeanne-Sophie », poème publié le 1^{er} août 2022 sur le *Portail ukrainien de la poésie* (www.stihi.in.ua). Ce poème, composé en quatrains de pentamètres iambiques, a été écrit à Vilnius le même jour et a paru en ligne, mais sans être encore imprimé.

Questionné sur ses sources d'information en matière johannique, l'auteur, qui nous précise qu'il a choisi, depuis le début de la guerre, d'adopter pour signature la version ukrainienne de son prénom (Олександр, « Olexandre »), nous a directement répondu en français : « L'image de Jeanne d'Arc m'habite depuis la plus tendre enfance sur la suggestion du Pape d'abord, et après Voltaire, Twain, Shaw et Tsvétaïéva bien sûr. » Mieux, il nous livre une photographie et des confidences sur deux pans de sa vie, le métier et l'écriture :

Je suis un médecin, un chercheur, un scientifique. J'ai étudié et enseigné à l'Université de médecine Bogomolets de Kyïv. Au cours des dix dernières années, j'ai travaillé sur des projets médicaux en Lituanie et dans d'autres pays européens. Je ne me considère pas comme un membre à part entière de la communauté poétique, parce que je publie rarement, malgré les cris de plusieurs de mes amis, selon qui j'aurais dû abandonner tout le reste depuis longtemps et ne pratiquer que le crayon et le papier, à écrire et taper. Mais je joue avec les mots depuis longtemps. Activité rare auparavant, depuis deux ans quotidienne. Maintenant, j'écris beaucoup de prose sur la façon dont (sur)vivent les gens en Ukraine, en Lituanie et en Russie. Certains de mes poèmes ont paru ici ou là en dehors d'internet.



Олександр Володимирович Цветков

«Жанна – София»

Не может быть короны у дофина
пока в столице королевства тать
играет в дурака на половины –
одну забрать, вторую не отдать.

Остаться при своих не выйдет сразу.
Без короля – не королевство, фарс.
Елей засох. Подсолнечным помажем
на царствие, на остров Иль-де-Франс.

Я вас на трон в уста, не на бумаге,
благословляю. Коронован. Сир !
Взамен, стальными нитями на стяге
два ангела, вселенная. Весь мир

сойдёт с ума, или уже, сегодня,
сошёл. На тайной вечеринке в ряд
за столиком (вот постаралась сводня!)
все трое: царь, Кайяффа и Пилат.

Пусть облетит, как листья, клятва,
что нашептал ей Карл у алтаря.
Наступит после Орлеана завтра,
и на костре сожгут обман вчера*.

** вчера – родительный падеж несклоняемого существительного «вчера».*

Alexandre Volodymyrovych Tsvetkov

« Jeanne-Sophie »¹

*Le Dauphin ne saurait porter couronne tant
que dans la capitale même du royaume
on verra le larron jouer au fou jouant
des deux moitiés² : donnez-m'en une, et laissez l'autre !*

*Rester avec les siens ne lui suffira pas.
Sans roi, point de royaume, et ce n'est qu'une farce.
L'huile est sèche ? Soit ! nous oindrons au tournesol
celui qui veut régner, ayant l'Île-de-France.*

*Vous avez pour le trône ma bénédiction :
je vous la dis, mais je ne l'écris pas³. Couronne,
Sire ! – En échange, en fils d'acier sur la bannière,
l'univers et deux anges⁴. Car le monde entier*

*devient fol, ou plutôt, aujourd'hui, tous sont fous
déjà. Dernier repas mystérieux⁵... à table
côte-à-côte (ainsi veut la grande entremetteuse⁶ !),
trois personnages : le roi, Caïphe et Pilate.*

¹ La cathédrale Sainte-Sophie de Kiev remonte au XI^e siècle, et l'un de ses lieux les plus sacrés est la mosaïque de l'abside appelée « Notre-Dame l'Orante », vénérée comme la patronne de Kiev et de la Rus' kiévienne. Comme l'on sait, sainte Sophie est également considérée comme la mère de Foi, Charité et Espérance. Or, comme nous l'a écrit l'auteur : « La Pucelle Jeanne d'Arc, de son vivant, est devenue pour beaucoup de Français la mère de leur Foi, de leur Espérance et de leur Charité. »

² L'auteur nous explique : « Dans les années 1420, ce larron est le régent, duc de Bedford, qui vit à Paris : la capitale de la France est alors aux mains des Britanniques, comme la plus grande moitié du royaume. Quant au roi de France Charles VI, privé de trône et d'espoirs, il joue à longueur de temps aux cartes avec son intime, Odette de Chamdiver. »

³ C'est jusqu'au tiret Jeanne qui parle, au dauphin : Charles VII, cinquième fils de Charles VI mort fou, fut couronné comme l'on sait grâce à l'intervention de Jeanne.

⁴ Jeanne a reçu sa bannière à Tours. On y voit Dieu le Père sur l'arc-en-ciel, deux anges à côté de lui ; de sa droite, Dieu bénit le monde ; de sa gauche, il tient l'univers. À quoi s'ajoute une inscription latine « *Ihesus Maria* » et les fleurs de lys du royaume de France, cousues de fils métalliques.

⁵ Allusion à la Cène, dite « Soirée mystérieuse » dans les langues slaves (« Тайная вечеря » en russe, « Тайна вечеря » en ukrainien) parce que s'y révèle le mystère de l'Eucharistie, en soirée (Mt XXVI-20, Mc XIV-17). Le Christ et Jeanne ont tous deux été condamnés par les hommes à une mort cruelle.

⁶ Comprendre : la destinée, le sort, qui voulut que d'abord Jeanne inspire la France au combat et au Salut, puis qu'elle connaisse le procès et le bûcher.

*Que ce serment qu'à l'autel le roi Charles Sept
lui a chuchoté, qu'il vole au vent comme feuilles !
Et après Orléans, c'est sûr, viendra demain :
on dressera bûcher du mensonge d'hier.*

Alexandre Tsvetkov a écrit un second poème, en ukrainien cette fois-ci, le 18 mai 2023 – jour de la chemise brodée, une grande tradition vestimentaire en Ukraine. Il nous précise qu'il ressent « de plus en plus l'envie d'écrire en ukrainien », non sans ajouter : « la première langue dans laquelle j'ai commencé à lire des livres et à les écrire a été le russe ». Nous avons dû transformer en tercets (ennéasyllabes suivis d'un vers long, qu'il compte 12, 16 voire 18 syllabes) les dimètres en octomètres iambiques (systématiquement de rimes féminines, et de 17 syllabes, donc) de l'original : le poème a coûté à son auteur une heure et demie d'efforts, et il l'a écrit spécialement pour les lecteurs du *Porche*, qui l'en remercient.

Олександр Володимирович Цветков

«Останній довід королів...»

Останній довід королів – гармата часто, зрідка диво.
Тьма-тьменна Франції синів-героїв і єдина Діва.

Коли навала так міцна і бранців короля чимало,
сідає жінка на коня і відкидається навала.

Напередодні лошаки лиш бачили її на спині.
Хоробрі нині пішаки скандують вголос: «Господиня!»

Вартує подвигу життя. Дівочтва потребує ватра.
І на її серцебиття ніхто не вилив ані кварта.

І в кожному серці-каміні в соборі давньому Руана
що ваблять сонця промінці, лунає досі Жанна, Жанна.

Сьогодні Франція – ось тут, де біль, війна і Маріуполь,
де плаче Буча, а Бахмут стоїть плече-в-влуче докупти.

Злетять у небо прапори, залишаться загиблих фляги.
Запалює до боротьби повік-віків її звитяга.

Alexandre Volodymyrovych Tsvetkov

« L'ultime argument des rois ?... »¹

*L'ultime argument des rois ? Souvent
un canon, et parfois un miracle.
Tes fils sont des héros, sombre France assombrie, et la Pucelle, unique !*

*En ce jour où la foule est si dense
(nombreux aussi sont les captifs du roi²...),
la foule recule – sur un cheval est assise une femme.*

*La veille du grand jour, les blancs-becs³
ne l'avaient que de dos reluquée.
Mais aujourd'hui ces pions engaillardis crient à l'envi : « Madame ! »*

*Sa vie offerte pour un exploit,
l'innocence a grand besoin du feu !
Et sur son cœur battant nul n'a versé d'eau fraîche.*

*Mais le prénom Jeanne résonne
dans tout cœur à Rouen pétrifié,
en son antique cathédrale où les rais du soleil se jouent.*

*Aujourd'hui, la France se tient là
où pleurent la douleur et la guerre,
Boutcha et Marioupol – et Bakhmout côte à côte.*

*Voleront dans le ciel les drapeaux ;
survivront les bidons⁴ de nos morts ;
mais sa victoire enflamme le combat pour les siècles des siècles.*

Alexandre Tsvetkov, sur sa lancée en quelque sorte, nous a envoyé un troisième poème, en ukrainien, le 23 mai 2023 :

¹ La locution latine « *ultima ratio regum* » signifie que « [la force est] le dernier argument des rois », lorsque tous les recours pacifiques et diplomatiques ont été épuisés. C'était l'expression favorite du cardinal de Richelieu, et Louis XIV la reprit à son compte en l'apposant sur ses canons.

² Le roi d'Angleterre.

³ Littéralement : « les poulains » (лошаки), un peu comme l'on dit « les jeunes loups » en français.

⁴ Ce terme militaire pour désigner la gourde en fer-blanc contenant de l'eau ou tout autre liquide, parfois inclus dans l'argot des Poilus, est antérieur à la Première Guerre mondiale. Cela tombe bien : il fallait un terme assez général pour rendre « фляга ».

Олександр Володимирович Цветков

« Notre-Dame de Boutcha »¹

Палає ніч. Зоря переддосвітня.
В огні Попасна і Борзна.
Кому триденна, а кому столітня,
на схід від Франції війна.

Давно оплакана і спить Лаура.
Не виліковують слова.
А Нотре-дам-де-Буча* Азенкуру
чи брат по крові, чи вдова.

Палають села, душі від огуди
в краю смарагдових смerek.
Не помічаєш, друже? Далі буде.
За Маріуполем Дюнкерк.

Комусь історія – лише сторінка,
перегорнув – новий сюжет,²
мені ж вона – моєї українки
без сліз і в посмішці портрет³.

** Нотре-Дам (Notre-Dame) це французький вислів, який у буквальному перекладі означає «наша дама» чи «наша леді», тобто жіночого роду. Слово «собор» – cathédrale – не звучить у повсякденній та загальноживаній назві Собора Паризької Божої Матері французькою мовою, але також відноситься до жіночого роду у французькій мові, на відміну від української, де має чоловічий рід.*

¹ En français dans le texte. La prononciation à l'ukrainienne (v. 7) s'intègre à l'alternance des tétramètres et des pentamètres iambiques du poème.

² Premier jet : «Кому історія – лише оцінка / до вступу в Університет», « L'histoire pour certains n'est que note et matière / inerte avant d'entrer à l'université ».

³ Premier jet : «без сліз, а в посмішці портрет» – que nous aurions traduit de la même façon !

Alexandre Volodymyrovych Tsvetkov

« Notre-Dame de Boutcha »

*À l'est, nuit brûlante. Crépuscule de l'aube.
Popasna et Borzna sont annoncées en feu¹.
Une guerre a trois jours quand l'autre est centenaire,
cette fameuse guerre aux marches de la France...*

*Longtemps pleurée, elle s'endort enfin, la Laure ;
mais les mots, eux, les mots ne guérissent jamais.
Et Notre-Dame de Boutcha* pour Azincourt
fait un frère de sang ou encore une veuve.*

*Et brûlent les hameaux, les âmes offensées
au bord des grands épicéas vert émeraude.
Ne vois-tu pas, l'ami, que c'est affaire à suivre ?
Derrière Marioupol se profile Dunkerque².*

*L'histoire pour certains n'est que page de livre,
aussitôt découverte et tournée aussitôt ;
pour moi c'est un portrait de ma présente Ukraine,
mais un portrait sans larme, un portrait au sourire.*

* « Notre-Dame » est une expression française qui correspond en russe au mot *коѳоп* (cathédrale), car le terme « cathédrale » n'est guère utilisé par les Parisiens pour désigner dans leur vie courante Notre-Dame de Paris. En outre, « Notre-Dame » est bien sûr du féminin en français, là où *коѳоп*, en ukrainien, est masculin. [Note de l'auteur]

¹ La ville de Borzna (région de Tchernigiv) fut occupée par les Russes du 25 février au 1^{er} avril 2022 ; celle de Popasna (région de Lougansk) l'est depuis le 8 mai 2022.

² Du 26 mai au 3 juin 1940, lors de la bataille de Dunkerque, les Anglais réussissent à évacuer plus de 335 000 soldats (anglais, français et belges) de la poche de Dunkerque où les Allemands les avaient encerclés.

Nathalie Iouliïvna Beltchenko (née en 1973), « *Il est vrai qu'il n'est pas finalement facile...* », poème ukrainien composé en quatrains de tétramètres iambiques et publié dans le journal en ligne *Maïdan* (Майдан. Дрогобицька інтернет-газета, Drohobytch, 22 août 2022 ; maydan.drohobych.net/?p=126322) et dans le magazine en ligne *Demi-sœurs. Littératures d'Ukraine et de Pologne* (Посестри. Українська і польська література), Cracovie, Instytut Literatury, n° 22, 25 août 2022 (posestry.eu/zhurnal/no-22/statya/o-litvo-shum-lisiv-porodzenikh-toboyu).

Наталія Юліївна Бельченко

«Насправді нарешті нелегко...»

Маріанні Кіяновській

Насправді нарешті нелегко
Дорозі допасти до слів,
Та перинатальний лелека
Литовський над нею злетів.

І Шніпішкес вщерть дерев'яний
Звільнив моє Вільно в мені.
Коли вже безболісно стане
Застряглим у вульві-війні¹?

Тракає і Друскінінкає
Таких серед замків, озер.
Дається взнаки неокрає
Болючіше, ніж дотепер.

Серпнева язичницька сило,
Жанн д'Арк, Маріанно, тримайсь.
Не лиш захопило – звільнило
Шляхи попід серцем у нас.

¹ Le double sens du mot ukrainien вульва, « vulve » (organe sexuel et insulte), la paronymie вульві-війні, « guerre » nous ont dissuadé d'en rester à un très convenu et très long : « dans cette guerre matricielle. » L'auteur nous écrit à ce sujet : « Mon expression partait de la naissance apportée par la cigogne et englobait le sens obscène du mot *con*. »

Nathalie Youliïvna Beltchenko

« Il est vrai qu'il n'est pas finalement facile... »

À Marianne Kiyanovska¹

*Il est vrai qu'il n'est pas finalement facile
De prendre route afin d'en arriver aux mots :
Mais vois : cette cigogne a survolé naguère
La grand'maternité² de la Lituanie.*

*Et Šnipiškės³ de bois entièrement bâti
A réveillé le souvenir de mon Wilno.
Quand donc s'endormira dans le cœur la douleur
De rester là, coincés dans le combat d'un con ?*

*Trakai, Druskininkai⁴ crépitent en craquant
À l'entour de ces lacs, à l'entour des châteaux.*

¹ Nathalie Beltchenko nous confie en mars 2023 : « L'écriture de ces vers a été précédée de l'achat, à Cracovie – où je suis maintenant – d'une broche en argent polonaise relativement ancienne. Lors d'un voyage avec l'Institut de littérature de Cracovie en Lituanie et plus précisément à Vilnius, j'ai pu rencontrer la poétesse Marianne Kiyanovska – et j'ai eu le désir de lui offrir cette broche. C'est ainsi qu'est né ce poème. » – Pour une bonne diction, accentuer « Marianne Kiyanovska ».

² L'auteur écrit : « Même s'il est malaisé d'écrire un poème sur la route, l'apparition de la cigogne lituanienne semble apporter le poème à la vie, comme les cigognes amènent les enfants. » Nous avons rechigné à utiliser les expressions récentes et prosaïques (mais littérales) de « centre périnatal », « pôle mère-enfant » ou « clinique obstétrique », et n'avons pas résisté à une allusion au « grand duché de Lituanie ».

³ Quartier de Vilnius, capitale de la Lituanie, site d'un quartier d'affaires moderne avec des gratte-ciel qui se mêlent cependant à une architecture historique en bois. Certaines maisons en bois de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle sont protégées. Lire : « Chnypichkess ».

⁴ Trakai (toponyme issu d'un mot signifiant « clairière ») est une petite ville de Lituanie, sise à 27 km à l'ouest de Vilnius, ornée de deux châteaux. La région comprend environ 200 lacs, et est souvent désignée comme le « Petit Marienbourg ». Trakai fut la résidence d'apparat des grands-ducs de Lituanie jusqu'au milieu du XV^e siècle. – Druskininkai (toponyme issu d'un mot signifiant « marchand de sel », à cause des sources salées de la région) est une station thermale réputée, située à 110 km au sud-ouest de Vilnius, à l'extrémité sud du pays, dans une région de lacs et de forêts, près des frontières biélorusse et polonaise. – Les deux toponymes ici transformés en verbes au présent (P6), font notamment penser à *трак*, « anneau formé par la chenille d'un tracteur », à *друзки*, « éclats », et à *руський*, « russe ». Lire « Trakè » et « Drouskininekè ». L'auteur explique : « Les personnes traumatisées par la guerre, même en dépit d'un merveilleux séjour en Lituanie, ne peuvent pas se débarrasser de leur expérience et elles perçoivent le monde avec plus d'acuité. » Reste que, dans cette région, les cristaux de sel peuvent craquer sous vos pas.

*Et ces étranges phénomènes font pour nous
Comme un signe plus douloureux qu'auparavant.*

*Ô force, ô païenne¹ jaillie en ce mois d'août !
Marianne², escortez toutes les Jeanne d'Arc !
L'ennemi n'a pas pris seulement, mais libère :
Des chemins sous le cœur nous ouvrent l'avenir.*



Photographie de l'article « Nathalie Beltchenko » dû à V. G. Ilyin
(I. M. Dziouba, A. I. Joukovsky, M. G. Jélezniak *et alii*, *Encyclopédie
de l'Ukraine moderne*, Kyïv, Institut de recherche encyclopédique
de l'Académie nationale des sciences d'Ukraine, 2022, tome VIII, p. 778)

¹ Comprendre que l'adjectif porte sur le mot « force » ; Paul Valéry n'évoque-t-il pas « la lumière la divine » par manière d'hellénisme dans « La Pythie » ?

² Scander « Ma-ri-gnne ».

Vladimir Personne (Vladimir Anatoliévitch Baïkalov), « Le souhait de Jeanne », composé en tétramètres et pentamètres iambiques avec quelques dactyles ; son premier jet a été publié le 25 et le second le 29 mai 2023 sur le *Portail ukrainien de la poésie* (Український портал поезиї ; www.stihi.in.ua).

Notre poème semble la première pierre du cycle « Les frontières de la vie de Jeanne d'Arc ». Il n'est pas sans manifester les opinions ésotériques de son auteur, qui croit aux processus psycho-énergétiques, au pouvoir du subconscient, au *New Age*, aux grands Esprits à l'œuvre dans l'histoire du monde, bref aux théories des Roerich, assez populaires dans le monde slave.



Hélène Roerich (1879-1955), *circa* 1940

Владимир Никто

«Желание Жанны»

(из цикла «Грани жизни Жанны д'Арк»)

Бессильны палачи*, копоны,
Враги, предательство, погоны.
Где сердце с Сердцем Мира слито,¹
Врата Героям в Свет открыты.

Желание Жанны – Служение,
Служение скрытое – жизнь,
Где огненный меч и моление,
Ведущая тайная Вось.

Служение Жанны – стремление
Знать Вышнюю Волю Его,
От Мира Огня воплощение
Спасения мира сего.

Стремление Жанны – веление
Кармических Уз из веков,
Нездешней Любви и забвения,
И тысячелетий трудов.

Посланница Жанна – от Матери,
Униженной Князем Земли.
На подвиг сподвигнута праведный,
И Сёстры от неба вели.

Великий... с мечом посвящающий,
Как в рыцари, Деву свою...
Путь звёздный её зажигающий,²
От пламени мук избавляющий**
В экстазе слияния: «Люблю».

¹ Premier jet des vers centraux de ce que l'auteur appelle « épigraphe », vers centraux qui étaient trois et non deux : « Где сердце с Сердцем Мира слито, / Бессильно пламя и погоны – / Щитом Властителя укрыто. », « Là où le cœur rejoint le Cœur du Monde, / ne peuvent rien épauettes et flammes : / le Bouclier du Souverain protège. »

² Dans le premier jet ce vers n'était pas fini par une virgule et se trouvait suivi d'un autre, faisant de la strophe un sizain : « В земном и надземном краю; », « ici-bas sur la terre ainsi qu'au ciel ; ».

Vladimir Personne

« Le vœu de Jeanne »

(du cycle « Les frontières de la vie de Jeanne d'Arc »)

Impuissants, les bourreaux, les cochons,
ennemis, trahison, épaulettes !
Les portes de Lumière s'ouvrent aux Héros
lorsque leur cœur fusionne avec le Cœur du Monde.*

*Le vœu de Jeanne est de pouvoir servir,
son secret ministère est une vie
où l'épée est ardente, où la prière
suit ce Mystère d'en-haut qui nous meut.*

*Son constant ministère est d'aspirer
à connaître Sa Volonté Suprême ;
elle doit, venue du Monde du Feu,
incarner le salut de ce bas monde.*

*L'aspiration de Jeanne est d'appeler
aux liaisons karmiques ancestrales,
à l'amour surnaturel, à l'oubli,
enfin, à tous les travaux millénaires.*

*La messagère Jeanne est par ses Sœurs
du ciel conduite à de justes exploits,
car elle nous vient au nom de la Mère,
que le vil Prince de la Terre osait défier.*

*Le grand initiateur... d'un coup d'épée,
adoue jà chevalier sa Pucelle...
le chemin d'étoiles semé l'emporte,
– la délivrant des flammes du tourment** –
dans l'extase de la fusion, jusqu'au cri : « J'aime. »*

Желание Жанны – Служение,
Служение Свету Венца...,
Всемирное преображение:
Без войн, без плевел, без конца...

05.2023

* Сердце Жанны д'Арк не сгорело на костре в Руане. Палач пытался сжечь его, но безрезультатно.

** «Жанна д'Арк сохранила доверие до конца, и, когда первые языки пламени коснулись ее ног, душа её отлетела в экстазе любви! Она была избавлена от жесточайших мук.» (из писем Е. Рерих).



Valentin Alexandrovitch Sérov (1865-1911), *Portrait d'Hélène Roerich*
huile sur toile, 1909, collection privée

*Le vœu de Jeanne est de pouvoir servir,
servir la Lumière de la Couronne...,
de pouvoir transformer le monde entier :
plus de guerre, plus d'ivraie, plus de fin...*

Mai 2023

** Le cœur de Jeanne d'Arc n'a pas brûlé sur le bûcher à Rouen. Le bourreau a essayé de le brûler, mais en vain. [Note de l'auteur]*

*** « Jeanne d'Arc a gardé confiance jusqu'au bout, et lorsque les premières flammes ont touché ses pieds, son âme s'est envolée dans l'extase de l'amour ! Elle a été délivrée des tourments les plus durs. » (extrait des lettres d'Hélène Roerich). [Note de l'auteur]*

Au terme de ce survol, dressons un bilan d'étape à l'aide de quelques chiffres. Ce sont 27 poèmes – 20 en ukrainien, 7 en russe – et 23 auteurs que nous avons lus : 5 auteurs (hommes) d'un ou de deux poèmes russes, 17 (une majorité de femmes) d'un ou de deux poèmes ukrainiens, et un auteur (Alexandre Tsvetkov) d'un poème russe et de deux poèmes ukrainiens, puisqu'il est passé dans sa pratique poétique du russe à l'ukrainien depuis 2022 – et il est loin d'être le seul à avoir fait de même dans le paysage littéraire ukrainien. Parmi ces 20 poèmes ukrainiens, un seul à notre connaissance (de Lina Kostenko) a déjà été traduit – en russe.

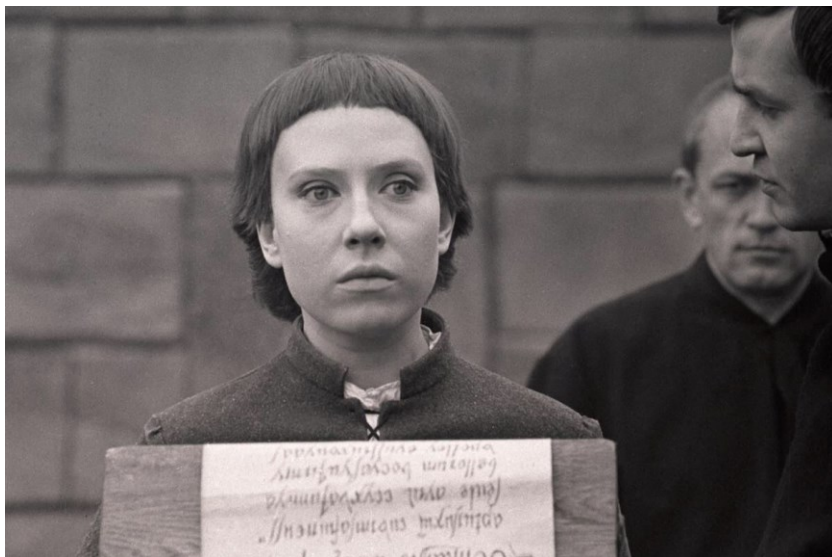
À l'époque soviétique, ce n'est qu'en 1979 qu'un homme s'empare du thème johannique, en la personne de Nicolas Roudenko. Mais notre étude précédente¹ permet de relativiser ce début, puisque Youri Klen a écrit un premier poème sur Jeanne en 1933 – mais en Allemagne et en langue allemande – puis un second, plus long, en 1936 – en Ukraine (à Lviv) et en ukrainien. De plus, ainsi que nous l'avons mentionné à sa place dans l'ordre chronologique, Volodymyr Vykhroutch a publié en 1976 un poème intitulé « Au pays de Jeanne d'Arc ».

Il nous reste à découvrir, dans le prochain *Porche*, deux poétesses qui ont composé de nombreux vers sur Jeanne : Marianne Kiyanovska pour « Pucelle d'Orléans : *vis major* » (« Орлеанська Діва: *vis major* »), couronne de sonnets datée de 1999 ; Nathalie Tchybissova pour « Jeanne d'Arc » (« Жанна д'Арк »), cycle de poèmes composé en 2002. Ces deux auteurs occuperont le grand II de notre parcours poétique.

¹ R. Vaissermann, « Jeanne d'Arc dans la poésie ukrainienne », *Le Porche* 52, décembre 2021, pp. 89-138.



Léonide Goubanov photographié au printemps 1976
par le photographe franco-russe Vladimir Sichov (né Сычев en 1945).
Faut-il voir dans cette coupe au bol un mimétisme par rapport à Tchourikova,
ou une identification à Jeanne d'Arc ?



Inna Mikhaïlovna Tchourikova (1943-2023) en Jeanne d'Arc
dans le film de Gleb Panfilov (né en 1934) *Le Début*, 1970.

1965 à Moscou : Jeanne d'Arc *underground*

Romain Vaissermann

Et les mots réveillés
des blanches oriflammes
en nous aussi s'enflamment.¹

Goubanov, poète contestataire

Léonide Guéorguiévitch Goubanov est né le 20 juillet 1946 à Moscou. Il est issu d'une famille bon teint : Georges Guéorguiévitch Goubanov, son père, est ingénieur et l'auteur d'inventions brevetées ; Anastasia Andreïevna Perminova, sa mère, travaille au Service des visas et de l'enregistrement. L'ami Vladimir Dmitriévitch Aleïnikov (né en 1946) s'est souvenu du caractère de cette mère, « pas aussi sévère dans la vie privée que dans son travail, et même tout à fait agréable, accablée par les frasques de son fils et par la vie faite à la gent féminine – qui n'est certes pas aisée –, personnalité dure au demeurant »².

Le jeune Léonide est baptisé à l'église orthodoxe de la Sainte-Trinité, sur le Mont des Moineaux – point culminant de la capitale soviétique – à l'âge de 14 ans : « J'avais quatorze ans et sur ma poitrine pesait impitoyablement et terriblement une petite croix, comme sur le blé en herbe pèse le tank adverse. »³ L'expression est étonnante, mais c'est un vers et c'est ainsi que s'exprime Goubanov.

¹ «И словами мы светимся теми же, / Что на белых хоругвях разбужены.», extrait de Léonide Goubanov, « *J'étouffe sous un ciel sanglotant...* » [«*Задыхаюсь рыдающим небом...*»], p. 133* de L. Goubanov, « *Ils me recherchent comme une fleur rare...* » [«*Меня ищут как редкий цветок...*»], trad. fr. Christine Zeytounian-Beloüs, Moscou, Пробел-2000, 2018. – Nous modifions parfois cette traduction en l'indiquant par un astérisque. Toutes les autres traductions sont de nous.

² Vladimir Dmitriévitch Aleïnikov, *Histoires reliquaires* [Реликтовые истории], Saint-Petersbourg, Алетейя, «Современная книга», 2017 : «[...] не такой уж суровой в общении, как на службе, вполне симпатичной, истомлённой безумствами сына и нелёгкою долей женской, но достаточно стойкой дамой.»

³ L. Goubanov, *Envoûé aux galères pour saluer la Muse* [Я сослан к Музе на галеры], préface et édition d'Irina Goubanova, Moscou, Время, «Поэтическая библиотека», 2003, p. 406 : «Мне было четырнадцать лет, и мою грудь давил маленький крестик беспощадно и жутко, как поспевающую пшеницу чужой танк.»

Goubanov commence d'écrire des vers dès l'école primaire, mais il n'est pas doué pour les études. Aussi, en 1962, entre-t-il dans l'atelier littéraire du Palais des pionniers de Moscou : il entame là une pratique qu'il poursuivra à la bibliothèque « Dmitri Fourmanov » n° 33. En 1962 a aussi lieu sa première hospitalisation en service psychiatrique.

Certains de ses poèmes sont publiés dans le journal *La Pravda des Pionniers* (*Пионерская правда*, Moscou), organe officiel de communication du Comité central du Komsomol et du Conseil central de l'Organisation panrusse des pionniers, très lu parmi les petits Soviétiques de neuf à quatorze ans.

Passionné par le futurisme, Goubanov crée la revue néo-futuriste auto-publiée *Bom*¹, et organise quelques performances poétiques avec ses amis dans les universités de Moscou, ce qui attire l'attention des poètes, dont Alexandre Pétrovitch Méjïrov (1923-2009) et André Andreïévitch Voznessenski (1933-2010).

En 1964, le célèbre poète Eugène Alexandrovitch Evtouchenko (1932-2017) l'aide à publier un extrait d'un poème dans le numéro 6 de *Jeunesse* (*Юность*). Cette revue moscovite était réputée pour son ouverture politique, parce qu'elle laissait place à quelques critiques du régime, et Evtouchenko fut membre de son comité de rédaction. Fait notable : cette petite publication sera la dernière de Goubanov – celui que l'on a surnommé « le Rimbaud russe »² à tout juste 18 ans – dans la presse soviétique ! Et ces douze vers officiellement publiés lui valent au pays des Soviets la réplique du journal satirique *Crocodile* et des internements psychiatriques à répétition.

1964, c'est encore l'année où le poète rencontre Hélène Nikolaïevna Bassilova (1943-2018), elle-même poétesse, qu'il épouse l'année suivante.

¹ *Бом* imite l'horloge – ce qu'on peut rendre par l'onomatopée correspondante *Dong*. Notre première hypothèse était que ce *Бом* signifiait *Falaise* soit, très exactement, « passage étroit entre rivière et côte escarpée », propre au relief de l'Altai, région d'où provient un tel mot, cependant rare en russe. Notre hypothèse a été révoquée par André Alexeïévitch Jourbine (né en 1980), éminent spécialiste de Goubanov, qui a eu la patience et l'amabilité de relire et corriger tout notre article.

² Vl. Aleïnikov, « Le nom de l'époque » [*Имя времени*], *Le nouveau Panorama littéraire* [*Новое литературное обозрение*], Moscou, n° 29, 1998, pp. 223-256 : « Goubanov a connu des débuts éclatants. Son grand talent fut une évidence pour tous. Ses poèmes passaient parfaitement bien l'épreuve de la diction. Et lui lisait volontiers, beaucoup, partout. En moins d'un an, tout ce que Moscou compte de littéraire est tombé sous son charme. On peut dire de Goubanov qu'il est la version russe de Rimbaud. »

Au début de l'année 1965, avec le poète Vladimir Dmitriévitch Aleïnikov (né en 1946), il crée un mouvement littéraire et artistique indépendant ou *underground*, le SMOG¹. La première soirée poétique du SMOG a lieu le 19 février 1965 dans une bibliothèque d'arrondissement de Moscou. Mais l'appartement de Goubanov devient le quartier général du mouvement. Au printemps de cette même année, les poèmes de Goubanov sont publiés dans trois almanachs poétiques auto-édités : *L'Avant-Garde*, *Tchou !* et *Les Sphynx*². Sur sa proposition, le SMOG organise une manifestation le 14 avril 1965 au square Maïakovski pour la défense de « l'art de gauche », puis une seconde le 16 août, et Goubanov prend part le 5 décembre 1965 au meeting dit « de la transparence »³, place Pouchkine, pour réclamer la libération de deux « smoguistes ».

1965. Dernière publication en Union soviétique, deux poèmes de Goubanov figurent dans le recueil de jeunesse *L'Heure de la poésie*⁴. Désormais, il ne sera plus publié que dans des *samizdats* – manuscrits ou tapuscrits clandestins – ainsi qu'à l'étranger, à partir d'un numéro de la revue russe émigrée *Facettes*⁵ sorti en 1966. Des enregistrements de ses poèmes, lus par lui ou par d'autres, circuleront également sous le manteau.

L'année 1966 commence mal : Goubanov se voit enfermer quelque temps en hôpital psychiatrique (la sinistre clinique Pierre-Kachtchenko, par où passa Brodski), où on lui demande de témoigner contre le dissident Alexandre Ilitch Guinsbourg (1936-2002), qui avait transmis à Goubanov en juin 1966 des extraits de journaux étrangers évoquant le SMOG. Guinsbourg et lui reconnaissent conjointement les faits, qui seront évoqués dans le « Procès des quatre » («Процесс четырех»), encore appelé l'affaire Guinsbourg-Galanskov. On fait venir les parents de Goubanov au Comité de la ville, où on les avertit que leur fils, s'il n'arrête pas ses performances poétiques, va être arrêté. Et c'est ainsi que, sous la pression des autorités, le SMOG disparut en 1966.

Pendant la période de stagnation brejnévienne, Goubanov ne prend plus part à la vie littéraire officielle. Il peine affreusement à

¹ СМОГ, acronyme formé des initiales des mots russes signifiant « Courage, Pensée, Image, Profondeur » : Смелость, Мысль, Образ, Глубина.

² En russe : *Авангард, Чу! et Сфинксы*.

³ En russe : «левое искусство» et «митинг гласности».

⁴ L. Goubanov *Час поэзии*, Moscou, Молодая гвардия, 1965.

⁵ *Грани*, revue culturelle intercontinentale publiée trimestriellement à Francfort-sur-le-Main.

gagner de l'argent, travaillant successivement dans un laboratoire de photographie, pour une expédition géophysique, comme copiste à l'usine de Kountsevo, comme pompier, comme peintre-décorateur, comme concierge – tous petits emplois prétendument vexatoires pour des intellectuels et où le pouvoir aimait à cantonner ses opposants.

Toujours est-il que le bruyant succès des années 1960 laissa place à un oubli presque total à la fin des années 1970. Pourtant, le poète continuait d'écrire, dans le secret ; il continuait de croire en Dieu et d'en témoigner par ses vers ; il continuait même de peindre.

Vers 1975, Bassilova rompit définitivement avec Goubanov, dont elle avait déjà, quoique difficilement, obtenu le divorce.

Ainsi qu'il l'avait prédit dans son poème « Pauline »¹, c'est à 37 ans que Goubanov mourut, le 8 septembre 1983, le lendemain d'une visite rendue à Evtouchenko, qui l'avait fait naître à la célébrité. La boucle était donc bouclée.

Souffrant d'une cardiopathie congénitale, buvant beaucoup, harcelé par des critiques semi-officielles, le K.G.B. et la psychiatrie punitive qui le surveillèrent toute sa vie durant, Goubanov meurt dans des circonstances obscures : « insuffisance cardiaque », affirme le rapport médical. Mais sa mort précoce, même si elle est

¹ «Полина», celui-là même dont une douzaine de vers avait officiellement paru en 1964 et qui contient ces vers prémonitoires :

Вновь разминают на подрамниках
незамалеванной судьбы.
Холст тридцать семь на тридцать семь.
Такого же размера рамка.
Мы умираем не от рака
и не от старости совсем.

*Et l'on t'enchâsse sur les civières
d'un destin sans mélange, à nouveau.
Toile et cadre ont tous deux même taille :
trente-sept par trente-sept, tout juste.
Nous ne mourons pas du cancer, non !
ni non plus tout à fait de vieillesse.*

Jean-Jacques Marie dans *Le Monde des livres* traduisait, le 3 mai 1967 (pp. IV-V) : « Une toile de 37 sur 37 / dans un cadre de 37 sur 37. / Nous ne mourrons pas du cancer / et pas tout à fait de vieillesse. » 37 ans, c'est l'âge fatidique pour les poètes russes, depuis la mort de Pouchkine, qui plus est en 1837. Goubanov vénérât Alexandre Sergueïévitch, dont il avait accroché un grand portrait, en bonne place, dans son appartement. Goubanov ne lisait que ses propres vers, et ceux de Pouchkine.

multifactorielle et même si c'est un suicide, est sans aucun doute en partie due à la cruauté du régime soviétique¹.

Goubanov est enterré à Moscou dans le cimetière Khovanskoïé, de 197 hectares : carré 309, dans le plus grand cimetière d'Europe.

Il faut attendre 1994, après la péréstroïka, pour que paraisse le premier recueil des poèmes de Goubanov, *Un Ange dans la Neige*². Le fait est inhabituel : les poètes interdits par les autorités soviétiques ont presque tous été imprimés dès le début de la péréstroïka. Pourtant, la veuve du poète, Irina Stanislavovna Goubanova (Sapo), a longtemps préservé les manuscrits du poète et veillé à la diffusion de son œuvre. Celle-ci présente un bouquet complexe d'émotions à l'état brut et n'a, semble-t-il, pas vieilli. Un féru d'histoire littéraire a trouvé un terme qui nous convient pour classer l'inclassable Goubanov, et encore a-t-il hésité sur l'adjectif : le « post-futurisme (semi-)légaliste »³ !

Les vers de Goubanov sont mis en musique et interprétés avec sensibilité par de nombreux poètes-bardes : Vladimir Bérejkov, Denis Bérejnoï, Alexandre Chtcherbina, Hélène Frolova, Dmitri Kolénine, Alexandra Kostina, Émilien Markov, Victor Popov, Alexandre Sabadach, André Stoujev, Inna Toudakova, Nicolas Iakimov...

Un poème à clefs sur Jeanne d'Arc

« *Jeanne d'Arc, qui était l'écuyère...* » est un poème édité et daté de l'année 1965, année on l'a vu riche et importante dans la vie de son auteur.

Le manuscrit en est-il conservé quelque part ? Nous l'ignorons, même si l'on peut l'imaginer, « écrit au stylo-plume, sur papier fort, d'un tracé net et appuyé »⁴.

¹ Goubanov serait décédé assis à son bureau, comme prophétisé en une atmosphère enfumée par la cigarettes : « Et monte sans issue la fumée des volutes, / et je reste attablé souffle soudain coupé... » (« И локонов дым безысходный, / и я за столом бездыханный... »), début du dernier quatrain de « *Et monte sans issue la fumée des volutes...* » [« И локонов дым безысходный... »].

² L. Goubanov, *Ангел в снегу*, Moscou, ИМА-Пресс, 1994.

³ En russe : « (полу)легальный постфутуризм ». Lire Danila Mikhaïlovitch Davydov (né en 1977), c. r. de Victor Sosnora, *Poésies* [« Виктор Соснора, Стихотворения »], *Le nouveau Panorama littéraire* [Новое литературное обозрение], Moscou, n° 82, 2006 – repris dans D. M. Davydov, *Contextes et mythes* [Контексты и мифы. Сборник рецензий], Moscou, Арт Хаус Медиа, 2009, pp. 176-177.

⁴ Termes de Vladimir Aleïnikov, dans les *Histoires reliquaires*, op. cit.

Notre poème, écrit en un bloc typographique parce qu'il obéit à la loi de l'assonance plus qu'à des rimes proprement dites, a été repris en un bloc dans *Envoyé aux galères pour saluer la Muse*¹, hélas sans l'apparat scientifique même minimal requis. Le *Porche* est heureux de le faire découvrir² dans cet état à ses lecteurs, même si la traduction française ne saurait rendre l'extraordinaire richesse des harmonies sonores de l'original, tout en chuintantes. La disposition en quatrains – strophe que Goubanov chérit – est nôtre ; la fera peut-être pardonner le fait que nous l'observons aussi dans le poème « L'escalier de l'amour », jumeau à plus d'un titre avec le poignant poème johannique que voici.

Леонид Георгиевич Губанов

« Жанну д'Арк – наездницу... »

Жанну д'Арк – наездницу,
чёткую, привратницу,
целовать на лестнице,
о кольцо приврать ещё.

Шуберт шутит клавишей
не про нас, нас побоку,
ну, а в небе кающемся
так бездарно – облако.

Вы спросили мёртвую,
нет такой, а значит
крестик дышит мёдом,
а любовник плачет !

1965

¹ L. Goubanov, *Envoyé aux galères pour saluer la Muse*, op. cit., pp. 24-25 ; le dernier mot du titre, lui-même issu d'un poème de Goubanov, fait une allusion cryptée – par métathèse – à лагерь, les « camps ».

² Signalons la traduction française par Christine Zeytounian-Beloïis de six poèmes de Goubanov dans *La Revue russe* (n° 4, octobre 1988, deux poèmes ; n° 17, juillet 1995, quatre poèmes) et de vingt-huit poèmes dans L. Goubanov, « *Ils me recherchent comme une fleur rare...* », op. cit.

Léonide Guéorguiévitch Goubanov

« *Jeanne d'Arc, qui était l'écuyère...* »

Jeanne d'Arc, qui était l'écuyère,
figure nette, la sœur portière,
on peut l'embrasser dans l'escalier,
en lui faisant miroiter une bague !

Schubert plaisante avec son clavier
non de nous, là n'est pas la question,
mais, juste, dans le ciel pénitent
tout est médiocre – tout est nuage.

Vous avez là requis une morte :
il n'en est point, ce qui signifie que
la petite croix le miel respire,
tandis que fond en pleurs son amant...

1965



Léonide Goubanov à la croix
avec une bouteille de bière
ca. 1965

Le barde Alexandre Vladimirovtch Déréviaguine (né en 1962) répète les vers en italiques dans l'interprétation inspirée qu'il donna, le 25 novembre 2016, lors d'une soirée artistique organisée à Saint-Petersbourg et enregistrée sur la plateforme *Youtube*¹. Le slaviste allemand Wolfgang Kasack (1927-2003) porta l'appréciation suivante sur l'œuvre de Goubanov : « Ses vers sont extraordinairement riches en métaphores et parfois difficiles à analyser. Répétitions lexicales, syntaxe et sons les rendent parfois presque incantatoires. » C'est précisément comme une incantation, pour ainsi dire funèbre, que Déréviaguine dit notre poème, suivant une orchestration de son cru, remarquable de minimalisme, qui sonne le glas ; le chanteur est accompagné par Alexis Léonidovitch Zakharenkov (né en 1961), à la guitare.

Le vers 4 est alors lu-chanté «про кольцо приврать ещё» (le sens du vers n'en est pas affecté). Le quatrain formé par les vers 5-8 est répété au centre du poème, puis apparaît une troisième et une quatrième fois en guise de quatrain final. Le vers 7 est systématiquement simplifié en «а в небе кающемся» (« mais dans le ciel pénitent »).

Reste qu'en l'état ce poème bref, d'autant à n'en juger que par la traduction, serait une énigme si nous n'avions quelques éléments de compréhension à lui apporter. Songeons bien qu'il faut entrer dans la compréhension des mots russes d'un poème daté de 1965 et écrit en Union soviétique, par un des poètes au lexique le plus original de son temps.

Du choix des mots goubanovien

La « sœur portière » du vers 2 est une traduction audacieuse. C'est en pensant au mot « tourière » que nous est venue l'idée d'ajouter « sœur », au terme de cette petite litanie. Ce n'est pas seulement à cause de Péguy face à la nuit : « Toi qui es la sœur tourière de l'espérance... » C'est aussi qu'une icône moscovite très populaire, celle d'Iverskaïa, est aussi dite «Портаитисса», «Вратарница» ou encore «Привратница» – c'est-à-dire « La Vierge du porche » (oui !), parce qu'elle était située à la porte de la Résurrection, au nord-ouest de la place Rouge. À l'époque soviétique, l'icône fut mise de côté dans l'église de la Résurrection à Sokolniki.

¹ Adresse : www.youtube.com/watch?v=WYmYLiq3tNw.

La porte et le verrou dans le système de l'habitat collectif où plusieurs familles se partageaient les appartements, permettaient de se cacher, de préserver le secret et d'échanger librement ses opinions. Le thème de la porte protectrice s'associe à l'éloge de l'anonymat dans « Diptyque. XX^e siècle. Première face » : « et je vis derrière mon nom, dans un fortin, / un fortin de bois aux portes empoisonnées. »¹. Au contraire, le guichet – séparation typiquement brocardée – représente parfois par synecdoque l'administration communiste : « Sommes enfants sans sac. / Des enfants sans espoir, / Oh Seigneur, pour l'appel... / Découpez nos guichets / et donnez un verrou. » dans « Le 4 du mois »².

Le vers 3 pourra choquer : quelle idée pique donc le poète d'embrasser Jeanne ?! Remarquons d'abord que pour Goubanov, embrasser permet de comprendre et donc de savoir. « Je sais tout ce que j'ai / de l'avoir embrassé — bientôt j'y reviendrai. » dans « *Le carrefour d'un rêve immense...* »³. « Tu as tout su – l'as rejeté, / Tout embrassé – l'as balayé » dans « À Marina Tsvétaïéva »⁴. Nous n'irons pas cependant jusqu'à dire qu'aucune bouche n'embrasse ici, car « l'escalier », en un sens très concret, peut servir chez Goubanov à désigner, à la manière des Précieux, le déshabillage progressif des vêtements. « L'écorce du reniement » autorise une telle interprétation : « Je lui crie : *Pierre, Pierre ! / À quoi bon les escaliers de ton habit / dans la cave à poudre de la vanité ?* »⁵ Mais une échelle des sentiments n'est pas à exclure, au vu du certes tardif poème « Escalier de l'amour », douze vers de même de trois strophes⁶ :

Как воскресить утаспий день?
Как мне поднять его, прославить?
Всхожу на красную ступень,
чтоб целовать тебя заставить.

¹ «Двустворчатый складень. XX век. Первая сторона», р. 123* de L. Goubanov, « *Ils me recherchent comme une fleur rare...* », *op. cit.* : « и живу за именем, словно бы за крепостью, / деревянной крепостью, где врата отравлены. »

² «Четвёртого числа», роème du 3 juin 1965 : «Мы – дети без сумы. / Мы – дети без надежд, / О, Господи, за зов... / калитки нам нарежь / и подари засов.»

³ «Мечты великой перекрёсток...» : «Я знаю всё, что я имею / нацеловавшись — догоню.»

⁴ «Марине Цветаевой» : «Всё поняла – отвергнула, / Поцеловала – ахнула.»

⁵ «Береста отречения», р. 145 de L. Goubanov, « *Ils me recherchent comme une fleur rare...* », *op. cit.* : «Я кричу ему: Пётр!.. Пётр! / Зачем лестницы спортюка / на пороховой погреб зазнайства?»

⁶ «Лестница любви», octobre 1982.

Но на меня упала тень,
пока губами ты касалась.
Всхожу на чёрную ступень,
чтобы в печали ты осталась.

Но вот ресниц дрожавших сень
слезу горячую скатила.
Всхожу на белую ступень,
чтоб ты меня навек забыла!..

*Comment ressusciter une journée fanée ?
Comment puis-je la relever, la glorifier ?
Vois : je gravis la marche rouge
pour t'obliger à m'embrasser.*

*Mais sur moi déjà tombe une ombre,
au simple contact de tes lèvres.
Vois : je gravis la marche noire
pour t'obliger à compatir.*

*Mais tes cils émus – frondaison –
versent soudain leurs chaudes larmes.
Vois : je gravis la marche blanche,
pour qu'à tout jamais tu m'oublies !...*

Mais si la métaphore sentimentale fonctionne, c'est qu'elle s'appuie sur un escalier très réel en pays communiste, celui des appartements partagés en communauté. L'escalier est un espace qui peut, paradoxalement, être intime, dans la mesure où le reste de la famille et où les voisins vivent dans les appartements. Embrassades et au revoir des amants ont alors lieu dans l'escalier. « Faut-il montrer son doute ? / Pécher dans l'escalier ? / Le quatre de ce mois / Il faut se pendre et vivre. », écrit Goubanov dans « Le 4 du mois »¹.

Rassurons-nous, le temps des baisers furtifs échangés dans l'escalier passe très vite, dès que le lecteur passe au vers 4. On y trouve une bague, qui symbolise de manière attendue le mariage dans « L'écorce du reniement » : « J'ai jeté mon alliance / avec mon corps coincé à l'intérieur. »² Mais, à bien y regarder, il peut aussi s'agir là du mariage de l'âme et du corps... L'anneau d'alliance se

¹ Poème cité : «Затылок ли чесать? / По лестнице грешить? / Четвёртого числа / повеситься и жить.»

² «Береста отречения», poème cité : «Я выбросил обручальное кольцо, / на котором застряло тело.»

distingue en tous les cas nettement des chaînes et bracelets du poème « À la muse » : « N'est-il pas temps, Soleil, de préparer la noce / et d'échanger nos chaînes d'or pour bracelets ?! »¹

Alors faisons le bilan de ce quatrain surprenant : nous sommes passés de la Jeanne officielle statuaire à une jeune fille en fleur, à une jeune Soviétique peut-être aux allures d'Amazone ou de Française, possiblement de l'entourage du jeune Goubanov, 19 ans !

Le plus étonnant est encore à venir : le roman sentimental s'arrête brusquement, à moins que le morceau joué au poème ne constitue l'une de ses péripéties ultérieures. Mais faut-il narrativiser à tout prix ce poème ?

Le vers 5 associe en lecture verticale, de manière surprenante, Jeanne d'Arc, mot initial du premier quatrain – si ces vers que nous éditons comme des quatrains en sont vraiment, puisqu'ils ne sont pas séparés dans les manuscrits (voyez p. 289) –, et Schubert. Car enfin, qu'est-ce qui peut bien rattacher le compositeur autrichien à la Pucelle ? Une idée : que le contenu du premier quatrain corresponde de quelque manière à la mise en mot des notes d'une œuvre de Schubert... De ce point de vue-là, on peut songer à l'opéra en deux actes commencé par Schubert en juin 1827, et laissé à sa mort en 1828 à l'état d'esquisses : *Der Graf von Gleichen* (D 918), sur un texte d'Édouard Bauernfeld (1802-1890), mettait en scène un cas de bigamie et encourait en conséquence les foudres de la censure. Les quatre premiers vers du poème goubanovien serait donc une plaisanterie, une fiction littéraire que n'a pas à redouter la destinataire de ces lignes, seule amante en titre du poète.

Schubert n'apparaît d'ailleurs pas ici pour la première fois sous la plume de Goubanov. Voici le début d'un poème sans titre de 1964, au style télégraphique : « Aujourd'hui et demain, les cheveux roux : / veilleuse d'icône, châte, Schubert. »² Vers la fin de sa vie, Goubanov aima aussi beaucoup Bach³. Dans le poème dédié à Evtouchenko « Mozart et Saliéri »⁴, il est patent que Goubanov se compare à Mozart.

¹ «Музе» : «не пора ли, солнце, готовиться к свадьбе, / золотые цепи отдать на браслеты?!»

² «Сегодня и завтра, волос рыжей — / лампада, платок, Шуберт.»

³ Témoignage de son amie Nathalie Alexandrovna Chmelkova (1942-2019), *Dans les entrailles d'une marâtre ou La vie, c'est la dictature du rouge* [Во чреве мачехи, или Жизнь – диктатура красного], Saint-Petersbourg, Лимбус Пресс, 1999.

⁴ «Моцарт и Сальери».

Quant au piano du vers 5¹, il apparaît au début d'un autre poème sans titre : « Il n'est pas bon de vivre dans le noir / ainsi que font les touches de piano. »² Pour nous, c'est le piano d'Hélène Bassilova, tel que le découvrit Aleïnikov – aux côtés de Goubanov : « piano noir, de concert, qui occupait beaucoup de place, immense »³. La description du piano suit de peu le moment où Aliona leur ouvrit la porte : « La porte s'ouvrit et se présenta à nous une jeune femme en fleur. »⁴ On sait que la jeune femme tomba immédiatement amoureuse de Goubanov, qui bientôt répondit à son sentiment. Ce piano et cette porte permettent selon nous d'exclure que notre poème puisse renvoyer à Tatiana Dounkova, amour de jeunesse que Goubanov revit parfois, non sans émotion⁵.

La dénégation du vers 6 repousse certes une interprétation autobiographique trop littérale : si le premier quatrain n'est qu'imagination d'auteur (soit !), où est la question, pour Goubanov ? La vraie confession a été retardée artistiquement mais elle surgit au vers 7.

C'est donc sans doute parce qu'il se repent comme ici que le ciel pleure dans le poème « *J'étouffe sous un ciel sanglotant...* », déjà cité. Le ciel est, aussi curieux que cela puisse paraître, l'une des images qui sert à dire très exactement l'intimité du poète comme dans « *Les cils ébranlent leurs rames...* » : « Je suis Rome aux statues en ruines / et le ciel à l'étoile rose »⁶. Goubanov brocarde au contraire volontiers la conquête spatiale, fer de lance de la propagande soviétique et autre versant des emplois du mot « ciel » chez le poète : « Ils ne regardent plus le ciel : / ils n'ont pour leurs essais plus de place là-haut ! », écrit-il dans « *Aquarelle pour les cœurs innocents* »⁷. C'est donc le poète qui se repent, et qui – vers 8 – se sent médiocre et comme aveugle.

¹ D'autres mots russes sont à peu près synonymes : пианино, фортепиано...

² «Непригоже жить впотьмах, / с ловно клавиши рояля.»

³ VI. Aleïnikov, *Histoires reliquaires*, op. cit. : «большой, занимающий много места, концертный чёрный рояль.»

⁴ «Дверь открылась — и встретила нас молодая, цветущая женщина.»

⁵ Les parents de Léonide et ceux de Tatiana étaient voisins dans leurs datchas de Tchépéliovo.

⁶ «Ресницы взмахивают вёслами...», p. 150* dans L. Goubanov, « *Ils me recherchent comme une fleur rare...* », op. cit. : «Я – Рим с разрушенными статуями / и небо с розовой звездой».

⁷ «Аquarelle сердцам невинным», p. 119* dans L. Goubanov, « *Ils me recherchent comme une fleur rare...* », op. cit. : «Они уже на небо не глядят, / для них и небо негде ставить пробу».

Les souhaits de bonheur à venir, c'est ainsi que le poète les formule dans « Carte de Nouvel An » : « Le noir nuage cessera, / le blanc nuage vieillira »¹. Finalement, les promesses touffues de l'idéologie communiste – séduisante sur le papier – constituent les sombres « nuages » dénoncés dans « Le jour précédent » : « Libéré seulement dans les nuages, le genre / humain, qui s'est vendu trois fois, lors bénira / le grand ordonnateur de ce repas funèbre / et dans la coupe versera son propre sang. »² Les dirigeants soviétiques se perdent dans leurs théories fumeuses : « Mais quelle peur ainsi dirige le pays ? / Quel prince a pu discréditer dans les nuages / l'appareil de nos lois se mordant les lèvres / et même, ivre, l'orgueil délirant dans les bars ? »³ Goubanov, quand il envoie à Alexandre Galitch, le « Colis pour l'ami sacralement cher », appelle son ami « hussard », en une image qui ne déplairait pas à Péguy : « Prie, hussard ! [...] / mais les nuages t'ont plaqué depuis longtemps / pendant que tu faisais tes frasques et fumais. »⁴ Le hussard héroïque n'est certes pas blâmé pour ces actes de liberté que sont le fait de penser différemment des autres ou le choix de fumer, deux actes qui placent le héros au-dessus des nuages, c'est-à-dire de l'air ambiant soviétique.

Mais il arrive à Goubanov de vouloir dépasser cet étage stylistique ou esthétique pour parvenir par l'inspiration à l'étage du génie, ou à celui de la grâce : « Je voudrais dépasser celui qui, se moquant, dépasse le nuage. »⁵ Aussi le troisième « quatrain » dépasse-t-il le deuxième.

De nouveau un adjectif à l'accusatif semble pouvoir s'appliquer à Jeanne d'Arc : « morte ». Mais quel est ce « vous », cette

¹ «Новогодняя открытка», p. 136* dans L. Goubanov, « *Ils me recherchent comme une fleur rare...* », op. cit. : «И туча остановится / и облако состарится.»

² «Накануне», p. 138* dans L. Goubanov, « *Ils me recherchent comme une fleur rare...* », op. cit. : «И род людской, себя продавший трижды, / освобождённый только в облаках / благословит виновника сей тризны / и собственную кровь нальёт в бокал.»

³ «Aquarelle pour les cœurs innocents », poème cité, p. 118* dans L. Goubanov, « *Ils me recherchent comme une fleur rare...* », op. cit. : «Какой испуг страну нынче правит? / Кто князь, кто оскандалил в облаках / закушенные губы наших правил, / и пьяную надменность в кабаках?»

⁴ «Бандероль священо любимому», p. 115* dans L. Goubanov, « *Ils me recherchent comme une fleur rare...* », op. cit. : «Молись, гусар, [...] / да облака давно на вас начхали, / пока вы там дымили и дурели.»

⁵ «Я хотел бы быть над тем, кто над облаком смеётся.», dans *Envoyé aux galères pour saluer la Muse*, op. cit., p. 467.

« demande » ? Tout se passe comme si le poète avait répondu à une requête amicale plus ou moins explicite : « Écris-moi (ou : nous) un poème sur Jeanne d'Arc ! » Plus largement, tous les johannistes peuvent se sentir concernés, qui « sollicitent » plus ou moins figurativement leur sujet, et les Romains craignaient de réveiller les mânes des morts... Plus prosaïquement, aussi, la personne demandée n'est pas ou n'est plus là : nous nous retrouvons dans l'escalier avec une fin de non-recevoir, et le *topos* du *paraklausithyron* tourne au tragique.

Mais le début du vers 10 sonne comme un credo : ce n'est pas la Pucelle qui n'existe pas, mais sa mort ! Le lecteur se met à mieux comprendre tout le fil du poème qui animait Jeanne, la rajeunissait en quelque sorte, l'actualisait même au temps de l'Union soviétique, lui redonnait vie. Nos prières à Jeanne au contraire bien souvent acceptent, sanctionnent sa mort. Tel n'est pas Goubanov, pour qui Jeanne vit. Mais conscient de sa laconicité, bien avant nous, au vers 10 Goubanov se fait le reformulateur de ses propres vers.

Notre attention a été attirée au vers 11 par la petite croix. Comme en témoignent des photographies et la confidence autobiographique déjà citée dans notre deuxième note, Goubanov portait une petite croix sur la poitrine, par-dessus ses vêtements. Cela apparaît également dans « L'écorce du reniement » : « J'ai marché telle une statue, et seule ma petite croix d'argent, / ainsi qu'une clochette au cou d'une brebis égarée, / trahissait mon évasion sonore. »¹ La croix est précieuse : « L'homme de ce monde – sur la banquise, / n'a que sa croix pour lui, sur sa poitrine. »² Le poète avoue même dans « Carte de Nouvel An » que porter une croix lui était « agréable », malgré le caractère confus de la vision : « Volent des boules de billard, / dansent des chevaux dans les forges, / ils portent des croix agréables... »³ Il s'agit là de spectacles entr'aperçus dans des bulles de savon, et ce sont croix amies, que le poète agrée. Le poète attribue même une croix à sa propre muse : « Bagues à tous les doigts et les lèvres flatteuses, / elle répète jour et nuit mes nom-prénom / et sans cesse elle joue avec sa croix d'argent. », puis : « Et que je l'aime sa

¹ Poème cité : «Я шёл, как статуя, и лишь серебряный крестик, / как колокольчик на шее заблудшей овцы, / выдавал моё громкое бегство.»

² « Le 4 du mois », poème cité : «Кто по миру — по льду, / лишь крестик на груди.»

³ Poème cité, p. 136* dans L. Goubanov, « *Ils me recherchent comme une fleur rare...* », *op. cit.* : «Летят шары бильярдные / танцуют кони в кузницах, / несут кресты приятные».

petite croix d'argent ! » dans « À la muse »¹. Au contraire, ses concitoyens soviétiques manifestaient officiellement leur athéisme : « Même si nous montrons les dents avec nos croix / criant Noël, quelle n'est pas notre douleur, / de constater qu'aucun adulte plus ne prie »². Est-ce bien un rêve, ou le cauchemar collectiviste ? « Le carrefour d'un rêve immense où gens sans croix, / déambulant, font craquer le sol sous leurs pieds... »³ Mais rêver de carrefour, n'est-ce pas avouer que l'on a une importante décision à prendre ?

Si l'on comprend mieux le sens et le courage de cette petite croix en temps communistes, reste à l'associer au miel : couleur jaune d'une croix cette fois-ci dorée (parce que poétique ?), synesthésie étrange ? Le miel appartient-il aux « sucreries du babillage féminin » évoquées dans le « Premier serment »⁴ ? Pas forcément puisqu'aussi bien c'est apparemment en silence que commence le vrai cantique des cantiques goubanovien⁵ : « Et monte sans issue la fumée des volutes, / Et l'air prend une odeur de miel, se refroidit. / Quant à toi, te voici devenue libre, libre / – et tu es devenue désirée, désirée. »⁶

Tout simplement, le miel est la boisson des dieux et un gage d'immortalité, ce qui renoue avec l'idée qu'il n'existe point de Jeanne d'Arc définitivement morte, point de Jeanne d'Arc qui ne soit pas appelée à la Résurrection. On a donc connu odeurs plus étranges chez Goubanov⁷. D'ailleurs, la forme verbale дышит sert à dire et l'olfaction et la respiration, deux actions conjointes de même dans le

¹ Poème cité : « «Пальцы все в перстнях, а губы в лести, / день и ночь твердит она моё имя, / теребит серебряный свой крестик.», et plus loin : «и люблю серебряный её крестик».

² « Aquarelle pour les cœurs innocents », poème cité, p. 118* dans L. Goubanov, « *Ils me recherchent comme une fleur rare...* », *op. cit.* : «Мы кажем зубы Рождеством с крестами, / но замечаем с болью, может юношеской — / что люди и молиться перестали».

³ Début d'un poème sans titre : «Мечты великой перекрёсток / где без креста гуляют с хрустом...»

⁴ «Первая клятва», p. 121* dans L. Goubanov, « *Ils me recherchent comme une fleur rare...* », *op. cit.* : «сладости по-бабьи лопотать».

⁵ Cf. *Cantique des cantiques*, IV-11, trad. Louis Segond : « Tes lèvres distillent le miel, ma fiancée ; il y a sous ta langue du miel et du lait. »

⁶ « *Et monte sans issue la fumée des volutes...* », poème cité : «И локонов дым безысходный. / И воздух медовый и холодный. / Ты стала свободной, свободной. / Ты стала желанной, желанной.»

⁷ « *Avares, salauds malfaisants...* » [«Скупцы, зловещие подонки...»], p. 128 dans L. Goubanov, « *Ils me recherchent comme une fleur rare...* », *op. cit.* : « Je suis l'ombre des révolutions sinistres / [...] / où la chambre du tsar respire / le bonheur tiède du suicide » («Я – тень зловещих революций, / [...] / где пахнет царская палатка / самоубийства тёплым счастьем »).

premier quatrain de « *J'étouffe sous un ciel sanglotant...* » : « Ça sent le pain noir plus une pointe d'aigreur. / Ça sent le cercueil blanc d'un linge étincelant. »¹

Au lieu de finir dans l'apothéose, le poème se dénoue brutalement dans un dernier vers pathétique. La contemplation de la Croix fait ressentir au poète tout ce qui le sépare du Royaume éternel et, même, de la Pucelle. Goubanov avait le don des larmes. Pleure le poète au début et surtout à la fin de « *La nature pleure après toi...* » : « La nature pleure après toi. / Laisse moi t'oublier, sinon, / je vais, ignorant tous les rires, / pleurer avec dame nature. »² Pleure encore Goubanov à la pirouette finale de « *Que m'écrit mon cher ange gardien ?...* » : « Ah, si mes yeux pouvaient ne pas apercevoir / à quoi ressemblera la terre en ces jours sombres... / Mais soudain nous volions en compagnie d'un ange / et nous nous lamentions de concert d'être seuls ! »³ Promesse facile (effet de l'alcool ?) que la fin de « *J'étouffe sous un ciel sanglotant...* » : « Voilà tout, et point d'autres secrets. / Muses, muses, partons à la campagne. / Étouffant sous un ciel sanglotant, / je ne pleurerai plus sur moi-même ! »⁴

Si Jeanne est une vigoureuse écuyère, alors le poète pleure sur lui-même, qui ne l'est pas.

La vision d'une écuyère

Ainsi donc Goubanov, comme en oraison, voit-il Jeanne en écuyère, conformément à toute une veine littéraire influencée par la statuaire. Mais cette image majeure à l'échelle de notre poème a des résonnances profondes dans toute l'œuvre du poète russe.

Ce dernier associe parfois le thème du cheval au poète lui-même. « Cheval gris de mes yeux, cheval gris de mes yeux ! », s'exclame le poète pour dire le désir qui oriente son regard, pour désigner l'idéal

¹ Poème cité, vv. 3-4, p. 132* dans L. Goubanov, « *Ils me recherchent comme une fleur rare...* », *op. cit.* : « Пахнет чёрным с кислинкою хлебом. / Пахнет белым с искринкою гробом. »

² « *Природа плачет по тебе...* », p. 131* dans L. Goubanov, « *Ils me recherchent comme une fleur rare...* », *op. cit.* : « Природа плачет по тебе. / Дай мне забыть тебя, иначе – / о, сколько б смеха ни терпел, / и я с природою заплачу! »

³ « *Что ангел мой родной мне пишет?...* », p. 126* de L. Goubanov, « *Ils me recherchent comme une fleur rare...* », *op. cit.* : « Глаза мои бы не глядели / на вашу землю в эти дни... / Но вот мы с ангелом летели / и плакали, что мы – одни! »

⁴ Poème cité, p. 134* de L. Goubanov, « *Ils me recherchent comme une fleur rare...* », *op. cit.* : « Вот и всё, да и тайн больше нету. / Музы, музы, покатым на дачу. / Задыхаясь рыдающим небом, / о себе я уже не заплачу! »

qu'il poursuit, en somme, ainsi qu'il apparaît de manière encore confuse dans l'amorce, où l'on pouvait comprendre le mot « cheval » comme désignant au contraire les actualités, le mouvement incessant des activités humaines : « *Je prends l'été aux jambes torses du cheval...* »¹ Mais les vers 19-20 : « Les gens deviennent fous, ils perdent la raison, / mais n'emmènent pas de chevaux avec eux. »² confirment que tout homme devrait chevaucher ou (pour)suivre son cheval, c'est-à-dire en quelque sorte suivre sa voie. Le recueil tout entier porte d'ailleurs ce titre : *Серый конь*, habituellement traduit par *Cheval gris* quoiqu'il s'agisse précisément d'un coursier.

On retrouve comme de juste des yeux gris dans l'« Étude au hameau de la nostalgie », où c'est la mort qui chevauche. « Et la mort se tient là qui nous regarde tous, / circassienne juchée sur son destrier noir, / de ses yeux de cendre, de ses yeux presque blancs... »³

Les chevaux sont si associés à la foi que leur disparition sous le communisme semble non pas naturelle mais un signe des temps : « Constatons avec une douleur trop jeune / que les gens ne prient plus, / et dans la cathédrale s'installent des écuries. / Les chevaux mêmes se font rares d'ailleurs... »⁴

L'arme du cheval, c'est sa semelle de fer – le premier quatrain d'« Écrit à Pétersbourg » en a la vision nette : « Qui dit cheval, dit fers à cheval, / ces fers éclaboussant de mille lilas liquides, / qui coupent le silence à la racine / d'un coup irrémédiable, couleur argent. »⁵

¹ «Серый конь моих глаз, серый конь моих глаз!», v. 11 (cf. v. 24) puis citation du premier vers de «Я беру кривоногое лето коня...», p. 111 de L. Goubanov, « *Ils me recherchent comme une fleur rare...* », *op. cit.*

² «Люди сходят с ума, люди сходят с ума, / но коней за собой не ведут.»

³ «Этюд на хуторе грусти», page 146* de L. Goubanov, « *Ils me recherchent comme une fleur rare...* », *op. cit.* : «А на всех на нас смотрит смерть, / как та циркачка на пепельном мерине, полуслепыми, полубелыми глазами...»

⁴ «Aquarelle pour les cœurs innocents », poème cité, p. 118* de L. Goubanov, « *Ils me recherchent comme une fleur rare...* », *op. cit.* : «Но замечаем с болью, может юношеской, / что люди и молиться перестали, / где был собор, там новые конюшни. / Да, что там говорить, / и конь уж редок там...»

⁵ «А если лошадь, то подковы, / что брызжут сырью и сиренью, / что рубят тишину под корень / непоправимо и серебряно.» dans «Написано в Петербурге». Cf. « ton visage / Éclaboussé de lilas » («лицо, / Забрызганное сиренью») dans « Pourboire de rose noire » [«Чаевые чёрной розы»]. Le poète n'a pourtant pas l'air d'apprécier les lilas dans « Le 4 du mois », poème cité : « Les étendues lilas, / Désolé, je ne les aime pas... / Je donnerai cent pour tous les

Quand Goubanov encourage son ami Guinzbourg à affronter le pouvoir et à encourir l'exil, la métaphore chevaline vient encore à son esprit pour célébrer le passage du Rubicon par l'opposant, et pour lui donner le courage de rompre les ponts : « Prie, hussard, car les carrosses sont avancés ! / Prie, hussard : trêve d'arrogance ! Les chevaux / caracolent tous... »¹ Il y aura bien affrontement, soit au combat soit à la course : peu importe que ces « carrosses » et « chevaux » soient ceux du pouvoir soviétique ou ceux des contestataires.

Dans ce grand combat qui s'annonce, la figure d'une cavalière obsède tout spécialement Goubanov ; parente des cavaliers de l'apocalypse, elle surgit dans « *Que m'écrit mon cher ange ?* » : « Et vous vénérerez la bête en son icône / partout sur terre, absolument partout sur terre. / Des cavaliers muets iront caracoler / à travers prés, à travers champs, dans la pénombre. »²

Nous écrivions que, si Jeanne est une vigoureuse écuyère, alors le poète pleure sur lui-même. Il est une autre hypothèse : que le poète ne pleure pas sur lui-même.

Le bûcher caché

Et si le lien secret entre Goubanov et Jeanne, c'était le bûcher ? Car Goubanov met en vers sans cesse l'image de l'incendie. A-t-il songé un jour à un autodafé ? Nous l'ignorons, mais nous relèverons comme pièces à conviction quelques passages « brûlants », à commencer par ce poème :

«В начале было Слово»

Здравствуй, осень – нотный гроб,
Желтый дом моей печали.
Умер я – иди свечами.
Здравствуй, осень – новый грот.

pommiers, / mais pour une robe – juste un rouble. » («Сиреневый простор, / простило, не люблю... / Всем яблоням по сто, / а платье — по рублю.»).

¹ « Colis pour l'ami sacralement cher », poème cité, p. 115* dans L. Goubanov, « *Ils me recherchent comme une fleur rare...* », *op. cit.* : «Молись, гусар! Уже кареты поданы. / Молись, гусар! Уже устали чваниться. / Гарцуют кони...»

² Poème cité, p. 125* dans L. Goubanov, « *Ils me recherchent comme une fleur rare...* », *op. cit.* : «И зверь иконой будет вашей / по всей земле, по всей земле. / И будут гарцевать по пашням / немые всадники во мгле. »

Умер я, сентябрь мой,
ты возьми меня в обложку,
под восторженной землей
пусть горит мое окошко!

« Au commencement était le Verbe »

*Bonjour, l'automne – cercueil de notes,
jaune maison de mon chagrin !
Je suis mort : viens avec des cierges !
Bonjour, l'automne – nouvelle grotte !*

*Je suis mort, cher septembre,
prends-moi donc dans ta couverture :
sous la terre enthousiaste
que s'enflamme ma lucarne !*

Au-delà de ce « feu » qui peut concerner les couleurs naturellement rougeoyantes d'automne, certains vers semblent plus nettement sacrificiels : « Je me retrouverai au bourg sans rien comprendre. / Je me retrouverai au four sans rien comprendre. »¹ font deux vers « coups d'archet » saisissants.

Le poète est par ailleurs appelé à contribuer activement au feu purificateur : « Et je vais travailler comme un bœuf de labour, / rassembler et brûler tout ce que je n'ai pas. / Comme cent mille Savonaroles, je crie : / Holà, messieurs, du feu ! du feu, messieurs, et vite ! »²

Ce sont feux d'avenir. Les feux du présent, métaphores de la répression totalitaire, n'arrêteront pas le poète rebelle : « Rien à faire des 80 torturés, / des 800 bûchers consumés, / des 8000 qui ont été tués / ni des 80 000 expédiés dans les camps. »³

Notre pauvre Goubanov ne se fait guère d'illusions et se met à nu, prêt au don de soi et à l'imitation de Jeanne :

¹ «Я в непонятном буду племени, / я в непонятном буду пламени.»

² Engagement éthique personnel inclus dans le « Premier serment », poème cité, p. 121* dans L. Goubanov, « *Ils me recherchent comme une fleur rare...* », *op. cit.* : «И буду я работать словно вол, / чтоб всё сложить и сжечь, что не имею. / И, как сто тысяч всех Савонарол, / кричу: Огня! огня! сюда, немедля!»

³ « *Lorsque mon enfant aux joues rouges...* » («Когда румяный мой ребёнок...»), p. 141 dans L. Goubanov, « *Ils me recherchent comme une fleur rare...* », *op. cit.* : «Плевать на 80 пыток, / плевать на 800 костров, / на 8000 всех убитых / и в 80 тыщ, – острог.»

*Et fi de la pudeur ! Je rougis quelque peu...
Mais les hémorragies n'ont rien d'une grand'fête.
Et vous aurez de quoi payer les bons docteurs
pour votre exécution, comme vous avez eu
assez de bois, ma foi, pour notre exécution !¹*

Les motifs individuels de condamnation ne manquent pas en URSS :
« Et chacun de nos vers est un tract criminel / méritant le bûcher,
méritant l'échafaud ! »² Décidément, ce poète au destin tragique et
méconnu des Français, au lieu de désespérer, maniait une auto-
ironie bien plus libre que l'auto-critique à laquelle le pouvoir
soviétique voulait le contraindre.



Léonide Goubanov à la croix
ca. 1965

¹ «Ах, что вам стыд! Немного покраснел... / Но кровоизлияние не праздник. / Да, на врачей вам хватит при казне, / как вам хватило дров при нашей казни!» dans « Premier serment », poème cité, p. 122* de L. Goubanov, « *Ils me recherchent comme une fleur rare...* », op. cit.

² «Каждый стих наш — преступной листовкой, / За который костёр или плаха!», p. 134* de « *J'étouffe de ciel sanglotant...* », poème déjà cité.

Стихотворение с таблицей умножения.

+++++

Сегодня облетают пресыби
Сегодня бьют картавых слуг
А ты бледна как 2 x 8
И+ преседь выбегает яслух
Откуда ты о чём ты камешек
Нелепая как Дама Пик
Ты знаешь как пасутся клавиши
И задыхается парик
В кривое зеркало ниря
Всю ночь до первых пьяных птиц
Я примеряю примерю
Полупальце самоубийц
Как мне обидно пугать карты -
Что... где ты .. как ты
Если храм
Не подражай не потакай ты
Моим искусанным губам
Ещё найдутся кавалеры
Но ты умрёшь как 2 x 5
Холёный хмурую хелерей
Я буду коси расплетать
Любимая а может нет
Случайная она ... чужая
Терпимая какой паркет
Ходить по комнате мешает ?
Наверно выше этажом
Наверно снег не штукатурка
Я молча к гробу подошёл -
" Какая милая шкатулка!"
Как - 2 x 2 крестили Русь
Я за тебя на этой гари
Умеюся или помелюся
Голубоглазыми руками

1 9 6 5

Данну - Дарк наезднику
Чёткую приватницу
Целовать на лестнице
О кольце приврать ещё
Кровью ли разлукою
Страсть не останавливать
Мы как дым разутые
Вобщем острова ещё
Шуберт шутит клавишей
Не про нас нас побоку
Ну а в небе кажемся
Так бездарно облаке
Вы спросили мёртвую
Нет такой а значит
Крестик дышит мёдом
А любовник плачет !

1 9 6 5

Recueil *Le Coursier gris* (*Серый конь*), Moscou, samizdat, 1972, p. 10 :
notre poème est en bas de la page, dans une ponctuation minimaliste
et avec quatre vers non repris depuis lors¹

¹ Voici le deuxième « quatrain » de cette version en seize vers (mais c'est la version la plus connue, celle de douze vers, que nous avons choisi de mettre à l'honneur) :

кровью ли разлукою
страсть не останавливать
мы как дым разутые
вобщем острова ещё

*ni le sang ni la séparation
ne sauraient arrêter la passion :
allons donc nus-pieds tels la fumée
échoués sur des îles encore*



Nicolas Dorizo, *circa* 1970

1968 : Jeanne des Armoises vue par un poète soviétique (Nicolas Dorizo)

Romain Vaissermann

Nicolas Constantinovitch Dorizo est né le 22 octobre 1923 à Krasnodar. Constantin Nicolaiévitch, son père, « un athée ardent » d'après son propre fils, appartenait à une famille noble (Δόκιζο) de Grèce ; il fit des études juridiques à la faculté de droit de l'Université de Saint-Pétersbourg, et son diplôme en poche, il retourna dans son pays natal, à Athènes, où il travailla dans un cabinet d'avocats, mais il était tombé amoureux de la Révolution et déménagea finalement avec ses parents en Russie pour y construire le communisme. Homme cultivé, il connaissait sept langues. La mère de Nicolas, Alevtina Pavlovna, cosaque du Koubane, était une pianiste professionnelle, diplômée du conservatoire de piano de Moscou. Le grand-père maternel, Paul Birioukov, était recteur de la cathédrale militaire de Krasnodar ; sa femme, Maria Nazarovna, transmet à Nicolas l'amour de la poésie, de la chanson, de la parole folklorique.

« Kotik » passe son enfance au village de Pavlovskaïa, dans le territoire de Krasnodar. Il compose son premier poème à l'âge de trois ans et demi. L'anecdote est restée célèbre. Un jour, alors que le père était absent pour affaires, des invités débarquent à la maison. Kotik soudain se met au centre de la pièce et récite avec expression deux quatrains de son invention. Tout le monde se regarde et admire l'enfant, qui ne sait pas encore écrire ! Après ce chef-d'œuvre inné, Alevtina Pavlovna recueille tous les vers que crée son prodigieux fils.

Le père y ayant trouvé un emploi, la famille déménage dans le centre-ville de la capitale régionale, Krasnodar. L'ambiance de la maison est sereine et le couple Dorizo reçoit de nombreux membres de l'intelligentsia locale : juristes, médecins... On y parle parfois même français ! Nouveau déménagement, à Rostov-sur-le-Don cette fois, en 1934.

Mais 1938 est une année bien plus marquante pour le jeune Nicolas. Tout d'abord son père est arrêté devant lui, à son domicile – il a le tort d'être né en Grèce en 1893 et d'être resté citoyen grec – et l'on affirmera à sa femme qu'il est condamné à 10 ans d'emprisonnement, et privé de correspondance pour appartenance

à une organisation contre-révolutionnaire et agitation antisoviétique. Ensuite, Nicolas commence à publier ses poèmes, et pas n'importe où – à la *Pravda des Pionniers* (Пионерская правда). Curieuse coïncidence : le père est privé de correspondance ; le fils commence de publier...

Mais Nicolas attend en vain, car la réalité est tout autre : Constantin a été fusillé, tout comme son Paul, frère cadet de Constantin et pourtant citoyen soviétique.

Nicolas est néanmoins accepté dans les Jeunesses communistes, et même élu secrétaire du Komsomol de son école. Nicolas finit ses études secondaires en 1941 à Rostov-sur-le-Don. À peine majeur, il est enrôlé dans l'armée. Pendant la Grande Guerre patriotique, il combat près de la Mer Noire puis travaille comme collaborateur littéraire à la Maison d'édition militaire, et enfin à la rédaction du journal de district *La Parole du combattant* (Слово бойца). Il se fait alors connaître pour ses chansons, notamment grâce au succès immédiat de sa première chanson («Дочурка» [« Chère fille »], musique de Rose Goldina).

Après la Guerre, il entre à l'Université de Rostov, à la faculté d'histoire et de philologie. Membre du Parti communiste depuis 1947, il devient membre de l'Union des écrivains de l'URSS, puis secrétaire de l'Union des écrivains de la RSFSR de 1959 jusqu'aux années 1990. En 1957, il sortira diplômé des Cours littéraires supérieurs de l'Institut littéraire Gorki. Il recevra tardivement un grand nombre de décorations et médailles soviétiques.

Son premier livre de poèmes est publié à Rostov-sur-le-Don en 1948 sous le titre *Sur les rives natales* (На родных берегах). Suivront, à Rostov puis à Moscou, divers recueils poétiques : *Nous sommes gens pacifiques* (Мы – мирные люди, 1950), *Poèmes* (Стихи, 1952), *Je crois, j'aime et je chante !* (Верю, люблю, пою!, 1959), *Je m'appelle homme* (Имя моё – человек, 1961), *Un choix* (Избранное, 1963), *Poèmes* (Стихи, 1964), *J'adore écrire sur la route...* (Люблю писать в дороге..., 1965), *Aux contemporains de notre victoire* (Ровесникам нашей Победы, 1967), *L'Épée de la victoire* (Меч Победы, 1975), *Liens* (Звенья, 1982), entre autres.

Dorizo a écrit quelques pièces : une « fantasmagorie musicale » en vers et en prose intitulée *Deux femmes et une jalousie* (Две женщины и зависть, 1975), la comédie en trois actes *Le Danger d'être belle* (Красивой быть опасно, 1967), le poème dramatique en trois tableaux *Au lendemain du suicide* (Утром после самоубийства, 1959)...

Dorizo est par ailleurs un grand admirateur de Pouchkine, à qui il consacra un livre : *Le premier amour de la Russie. Mon Pouchkine* (*России первая любовь: Мой Пушкин*, Moscou, Современник, 1986).

Dorizo n'a jamais fait étalage de sa vie personnelle, mais il a vécu avec la chanteuse de variété Hélène Vélikanova, avec l'artiste d'opérette Irène Rogozinskaïa, puis – plus de quarante ans – avec la danseuse étoile Véra Volskaïa.

Dans un entretien de 2004, Dorizo confie de sa vie spirituelle : « mon chemin vers Dieu a été long ».

Dorizo est décédé le 31 janvier 2011 en banlieue de Moscou, dans le village d'artistes de Pérédelkino, où il est enterré.

Dorizo écrivit le poème qui nous intéresse aujourd'hui en 1968, année d'inspiration française pour Dorizo, qui écrivit alors un « Monologue d'Henri IV » (« *Mes ennemis me prenaient pour un fou...* », « *Меня враги считали дураком...* »), où le roi parle en agonie tout comme Jeanne est saisie – du moins au début du poème – au moment du bûcher ; les deux monologues sont de facture assez différente néanmoins : les pentamètres iambiques d'Henri IV sont disposés classiquement quand les vers iambiques de Jeanne d'Arc – du monomètre à l'hexamètre – sont éclatés à la manière de la disposition « en escalier » (лесенка, « *staircase* ») d'un Maïakovski.

Il le publia dans *Свежесть* [*Fraîcheur*], Moscou, Советская Россия, 1970, pp. 43-45¹. Le poème n'est pas oublié aujourd'hui ; il a ainsi été lu à Moscou le 24 décembre 2019 par une certaine Nathalie Constantinovna, élève du « Don », École d'art pour enfants « Riazanovskaïa ». C'est néanmoins la première fois, grâce au *Porche*, qu'il est traduit.

Le poète, de manière très originale, choisit de donner la parole à Jeanne des Armoises, bien humaine quoique héroïsée, plutôt qu'à Jeanne d'Arc, la sainte.

Nous respectons la mise en page singulière du poème, qui hache menu les vers libres, au privilège de l'effet de surprise.

¹ Il sera repris – sans variante – dans *Избранные стихи* [*Choix de vers*], Художественная литература, 1970, pp. 97-98 ; dans *Избранные произведения в 2 т.* [*Œuvres choisies en deux tomes*], t. I : « Стихотворения. Песни » [*Vers et chansons*], Moscou, Художественная литература, 1976, pp. 162-164 ; dans *Книга лирики* [*Le Livre de la lyre*], Советская Россия, 1982, pp. 56-57 ; puis dans *Собрание сочинений в 3 т.* [*Œuvres en trois tomes*], t. I : « Стихотворения » [*Vers*], Moscou, Художественная литература, 1983, pp. 289-290 ; dans *Но как на свете без любви прожить* [*Mais comment sur terre vivre sans amour ?*], Moscou, Русская книга, 1999.

Николай Константинович Доризо

Монолог Жанны д'Арк

«Я – Жанна д'Арк...»

— Я – Жанна д'Арк!
Кричу тебе, толпа.
— Я – Жанна д'Арк!.. —
В ответ
 летят каменья.
Я от костра
 спаслась,
И за свое спасенье,
Распята
 у позорного столба.
Вы, граждане,
 причислили меня
К святым,
 но я спаслась,
Я избежала пламени,
А вам
 так нужен был
 клочок огня,
Как шелк
 для государственного знамени.
Я мученицей
 вам была нужна,
Святая дева,
 дева Орлеана!

Nicolas Dorizo

Le monologue de Jeanne d'Arc

« *Je suis Jeanne d'Arc !* »

« *Je suis Jeanne d'Arc !* »

Je crie vers toi, la foule.

« *Je suis Jeanne d'Arc !* »

En réponse,

volée de pierres !

Je suis sortie du bûcher

et me suis sauvée...

Mais c'est pour mon salut

Que l'on m'a crucifiée

au pilori¹.

Vous autres, mes concitoyens,

m'avez classée

Parmi les saints,

mais je me suis sauvée :

J'ai échappé à la flamme

Et vous

avez eu besoin

d'un lambeau de feu

Comme pour l'étendard de l'État

on a besoin de soie.

Je suis martyr

et vous en aviez grand besoin.

Sainte pucelle,

pucelle d'Orléans !

¹ Allusions à la dame des Armoises, qui apparut en 1436 en Lorraine, à Orléans puis Paris, bien après le bûcher de Jeanne d'Arc ; cette fausse Pucelle, en réalité épouse de Robert des Armoises et mère de deux enfants, fut capturée et condamnée à être prêchée en public, sur la pierre de marbre, au pied des grands degrés du palais de la Cité, en 1440. Fut-elle enchaînée à un poteau d'infamie ? Pas exactement, mais elle dut faire amende honorable. Cf. p. 152 d'Olga Viatcheslavivna Tchervinska, «Функциональная специфика творческого восприятия исторической личности (Жанна д'Арк в современной общеевропейской и французской литературной традиции)» [« Spécificité fonctionnelle d'une figure historique devenue source d'inspiration littéraire. Jeanne d'Arc dans la tradition littéraire française et européenne »], dans *Питання літературознавства* [Questions de littérature], Université nationale de Tchernivtsi, n° 2, 1995, pp. 145-159.

Я жить хочу,
 простая девка – Жанна,
Любить,
 рожать детей,
И этим я грешна.
Я сделала для вас
 все, что смогла,
Для милой Франции,
 когда мой меч солдата
Рубил врагов.
В одном лишь виновата,
Что я из плена
 убежать смогла.
Меня казнить
 не удалось врагам,
Вы, граждане,
 казнить меня готовы,
Все той же инквизиции оковы,
Тот же костер
 ползет к моим ногам.
Вы,
 как иконе,
 кланяетесь мне
И судите меня,
 как самозванку,
Во имя той легенды,
 что крестьянку
Поставила
 с богами
 наравне.
О, как ты,
 милость короля,
 дукава!..
Вокруг
 толпы
 сжимается кольцо.

Je veux vivre
en fille simple – Jeanne que je suis –
Aimer,
donner naissance à des enfants,
Et c'est bien là ma faute.
J'ai fait pour vous
tout ce que j'ai pu
Pour ma chère France,
à chaque fois que mon épée de soldat
A tranché l'ennemi.
C'est le seul grief qu'on me puisse faire,
Que de captivité
j'aie pu m'enfuir.
À m'exécuter
les ennemis ont échoué,
Et vous, mes concitoyens,
vous voilà prêts à m'exécuter,
Avec ces fers dont les Inquisiteurs usaient,
Le même feu rampant
du bûcher à mes pieds ?
Vous,
comme face à l'icône
vous vous inclinez devant moi
Et me jugez
en tant qu'usurpatrice¹
Au nom de cette légende
qui mit
Une paysanne
avec les dieux
à pied d'égalité !
Oh combien,
miséricorde du roi,
tu te joues de moi !
Alentour
de la foule
l'anneau rond se resserre.

¹ Jeanne d'Arc également fut accusée d'« usurper impudemment un habit difforme et l'état d'homme d'armes », mais aussi d'être « usurpatrice du culte et des honneurs divins » en donnant à embrasser ses mains et ses vêtements (27 mars 1431).

1968



*Ah, désormais je sais
ce qu'est la gloire :
Mon propre nom
me lance
et m'ensanglante¹,
Quand, pierre d'un chemin,
il me vole
au visage.*

1968



¹ Probable jeu de mots avec les deux noms français « (d')Arc » et « (des) Arm(ois)es ».



Clairvie Quesne, Jeanne orléanaise en 2023
Photographie de J.-L. Philippe pour « Orléans Jeanne d'Arc »

Entretien avec Clairvie Quesne

*Philippe Lamoureux, ancien directeur du lycée Saint-Charles d'Orléans
& Marie-Hélène Gorget, son ancienne adjointe*

P. L. & M.-H. G. : « Bonjour Clairvie ! Cette année vous avez représenté sainte Jeanne d'Arc aux fêtes johanniques d'Orléans. Nous aimerions vous connaître pour vous présenter dans la revue *Le Porche*. Voici le numéro 52, dernier sorti, pour vous montrer ce que cette association présente à ses membres. Tout d'abord votre prénom n'est pas courant, pouvez-vous nous expliquer pourquoi vos parents vous ont prénommée ainsi ? »

C. Q. : « Nous sommes une famille de quatre enfants et je suis la dernière. Mes parents souhaitaient une famille nombreuse mais pendant 10 ans ma mère a été très malade et les médecins ne lui ont pas laissé d'espoir d'autres grossesses après les trois premiers enfants. Mon arrière-grand-mère était sûre qu'il n'en serait pas ainsi. Peu de temps après son décès Maman était enceinte et pour les médecins c'était un miracle ! Maman voulait un prénom avec *Vie*. En Bretagne il y a sainte Klervi ; en le francisant c'est devenu *Clairvie*. »

P. L. & M.-H. G. : « Qui êtes-vous ? »

C. Q. : « J'ai 16 ans, née à Orléans, je suis en seconde au lycée Saint-Charles. Sainte Jeanne d'Arc m'a toujours portée, j'ai été baignée par les fêtes johanniques quand mes parents habitaient près de la cathédrale. Elle m'a beaucoup fait rêver. Mon grand-père maternel est féru d'histoire et il m'a fait connaître des saints et des saintes qui ont fait la France. »

P. L. & M.-H. G. : « Comment avez-vous été choisie ? »

C. Q. : « En novembre, il fallait poser sa candidature par internet et y joindre une lettre de motivation. Ce que j'ai fait auprès de l'association Orléans-Jeanne d'Arc. Il faut avoir vécu au moins 10 ans à Orléans, être catholique pratiquante et avoir un engagement. Nous étions une dizaine de candidates cette année. Il y eut ensuite un entretien avec madame Baranger présidente de l'association et son adjoint Christophe Mercier mais je ne pensais pas avoir bien répondu ! »

P. L. & M.-H. G. : « Quels sont vos engagements ? »

C. Q. : « Je fais des visites auprès de personnes âgées. Je participe à des repas qui accueillent des personnes précaires ou à la rue sur la paroisse Saint-Laurent (Magdalena 45). Depuis 6 ans, avec Maman, je fais des visites à la Maison Saint-Euverte, qui accueille et héberge des femmes enceintes ou avec de petits enfants. J'aide à la préparation des 6^{es} à la profession de Foi et je suis guide aux Scouts Unitaires de France. »

P. L. & M.-H. G. : « Qui sont vos pages ? »

C. Q. : « J'ai choisi Théophile Joinneaux et Maximilien de Rochefort. »

P. L. & M.-H. G. : « Quelles sont les étapes, après le dépôt du dossier ? »

C. Q. : « J'ai appris ma nomination le 20 janvier. Je ne devais rien dire en dehors de mes parents jusqu'à la présentation officielle à la mairie d'Orléans et à la presse le 23.

La première semaine de février, avec mes pages, nous avons fait un pèlerinage organisé par l'Association Orléans-Jeanne d'Arc sur les traces de Jeanne : Domremy, Vaucouleurs, Reims, Compiègne, Rouen. Ensuite j'ai commencé des cours d'équitation au 12^e régiment de cuirassiers, à Olivet. Puis il y eut un week-end de pèlerinage à Chinon et à Sainte-Catherine-de-Fierbois.

J'ai été souvent interviewée : par Espérance Banlieue, L'Homme Nouveau, Aleteia, FR3, RCF, CNews, la *République du Centre*, la Mairie...

Avec mes pages et madame Baranger, nous avons dîné en toute simplicité chez l'évêque d'Orléans, monseigneur Blaquart. Ce fut une soirée très sympathique.

Tout ce parcours affermit ma foi. »

P. L. & M.-H. G. : « Comment avez-vous vécu les fêtes ? »

C. Q. : « Pour moi les fêtes ont été totalement différentes qu'en tant que spectatrice ! C'est incroyable comme les fêtes rendent heureux toutes les personnes rencontrées. Sainte Jeanne procure de la joie à travers tous les âges, c'est super beau, c'est magique ! Tout le monde nous reconnaît. Dans quelle ville trouve-t-on ensemble un hommage civil, militaire et religieux depuis 1429 ? »

P. L. & M.-H. G. : « Quels sont les moments les plus intenses ? »

C. Q. : « La passation de l'épée entre l'ancienne et la nouvelle Jeanne à la cathédrale d'Orléans, le 29 avril, a été très fort, très solennel. J'ai été très impressionnée.

La messe du 2 mai, à Notre Dame des Miracles, m'a permis de prier la sainte Vierge seule avec l'évêque en faisant abstraction de tout l'entourage. C'était un moment de prière intense.

La messe du matin du 8 mai à la cathédrale, présidée par le nonce apostolique avec qui j'ai pu échanger quelques minutes, a été aussi un moment très fort. »

P. L. & M.-H. G. : « Qui est sainte Jeanne d'Arc pour vous ? »

C. Q. : « Jeanne est un symbole héroïque de la France, un exemple pour la chrétienté, une personne de foi. Elle a tout fait *de part Dieu*, elle a toujours gardé confiance en Dieu. Elle traverse tous les âges, il est magnifique qu'elle ne soit pas oubliée. Il est très rare de rassembler tant de personnes autour de la libération de la France.

Jeanne n'appartient à personne mais appartient à tout le monde au-delà des idées. Elle ne rentre dans aucune classification. C'est super beau ! Son histoire est bouleversante, j'ai découvert la beauté de sa mission. Il ne faut pas se l'approprier, ne pas la politiser, ne pas oublier son histoire, mais s'émerveiller ! »

P. L. & M.-H. G. : « Et la personnalité cette année des fêtes johanniques, l'écrivaine franco-iranienne Chahdortt Djavann, qu'en pensez-vous ? »

C. Q. : « Le rapprochement entre Jeanne d'Arc et ce qui se passe en Iran est frappant. L'écrivaine l'a fort bien dit dans son allocution. »

P. L. & M.-H. G. : « Quelles ont été les réactions de votre famille, de vos amis d'être choisie pour figurer Jeanne à Orléans en 2023 ? »

C. Q. : « Je n'y croyais pas quand j'ai reçu l'appel d'avoir été choisie ! J'ai téléphoné à maman mais je ne pouvais plus parler, je pleurais, pleurais... Maman aussi ! J'ai juste dit : *C'est moi ! C'est le rêve qui se réalise. Mon grand-père aussi a pleuré. Des larmes de joie, de fierté.*

Pour les amis, les camarades de classe : *On est trop fière de toi ! Tu es parfaite pour cela !* J'ai même été soutenue par une autre de ma classe qui avait postulé sans être choisie. Je n'ai pas eu de remarques

désobligeantes, c'est peut-être encore un signe que Jeanne d'Arc est connue et reconnue. »

P. L. & M.-H. G. : « Et vous êtes représentante de Jeanne jusqu'en avril 2024, que va-t-il se passer ? »

C. Q. : « Je vais continuer de porter témoignage auprès d'enfants et tous ceux que je vais rencontrer. D'ailleurs je suis invitée avec madame Baranger à la Nouvelle-Orléans, aux États-Unis, en janvier prochain. »

P. L. & M.-H. G. : « Merci Clairvie pour ce beau témoignage ! »

1^{er} juin 2023



LIRE
CHARLES PÉGUY



Jean Bein, *Portrait de Blaise Pascal*
d'après Hippolyte Flandrin (1809-1864)
Gravure de 1844, 43,3 x 30,2 cm
Musée d'Orsay

Une vision de Pascal¹

Bernard Plessy

Le 19 juin, il y aura 400 ans que naquit Pascal à Clermont, rue des Gras. Les magazines font monnaie de cet anniversaire. De l'« effrayant génie », ils répètent ce qui a été dit et répété depuis Chateaubriand. Ne les blâmons pas. À ce degré-là, tout est toujours à redire : découvertes scientifiques et applications pratiques, férocité polémique, génie des « pensées » et, après conversion de tout l'être, intelligence, orgueil, dureté, mort à 39 ans, au seuil de la sainteté.

Ne répétons pas. *L'Apologie de la religion chrétienne* est restée à l'état de chantier, où les éléments les plus divers, allusions, références, notes aide-mémoire, citations, fragments énigmatiques tombés d'une plume fébrile, et presque illisible, sont plus nombreux que les grands textes « achevés ». Avec un respect immense le pascalien va des uns aux autres. Et soudain un choc : oubliée, ou inaperçue jusque-là, une fulguration.

Qu'il est beau de voir, par les yeux de la foi, Darius et Cyrus, Alexandre, les Romains, Pompée et Hérode agir, sans le savoir, pour la gloire de l'Évangile.²

Est-ce là une « pensée » ? Précédée d'une ligne plus sobre : « Beau de voir par les yeux de la foi l'histoire d'Hérode, de César. » L'histoire ? Ce n'est pas là jugement d'historien. L'histoire n'entre pas dans les curiosités de Pascal. Il peut lui emprunter tel trait, le nez de Cléopâtre, le grain de sable dans l'uretère de Cromwell. Mais nous dirions aujourd'hui que Pascal est étranger au sens de l'histoire (marxiste) et de l'évolution (teihardienne). Ce n'est pas là *vue* d'historien. C'est, par les yeux de la foi, *vision* de chrétien. Vision d'une telle portée qu'elle prend place et part dans la Révélation.

C'est le peuple juif qui a reçu la Promesse. Abraham s'est mis en marche, et le Messie, de la famille de David, est né à Bethléem. Ancien Testament, ce qu'on appelait l'histoire sainte. Y aurait-il une

¹ Une première version de cet article a paru sous le titre « Une histoire de la Providence » dans *La France catholique*, n° 3818, 16 juin 2023, pp. 28-29. [N.d.I.R.]

² Fragment 701 dans l'édition Brunschvicg (Hachette) qui, malgré son âge (1897), reste une des meilleures. – L'écriture de Pascal... Deux exemples d'insolubles graphies : *trognes* ou *troupes* (82) ; *chien* ou *coin* (295).

autre histoire ? Celle des peuples et civilisations qui peuplaient la terre, entre hasard et nécessité ? Mais à quoi bon cette histoire ? Or voici que Pascal avance qu'elle a son importance comme celle du peuple élu. Car les peuples païens sont employés eux aussi dans la mise en œuvre du salut. Mais *sans le savoir*. Ce qui ne va pas sans quelque ironie. Pascal s'en émerveille : « Qu'il est beau... » Si le salut s'étend à toute l'humanité, il est beau que n'en soit exclu aucun homme dès le temps des lointaines préparations.

Les noms que donne Pascal ont-ils quelque pertinence dans cette vision ? Je ne le pense pas. Certes, Cyrus a permis aux Juifs de rentrer à Jérusalem et de reconstruire le Temple. Certes, Alexandre mort à l'âge du Christ après avoir conquis le monde est l'illustration même du verset de Matthieu : « Que sert à l'homme de gagner l'univers... » Mais Pascal ne choisit pas ces noms. Ils viennent sous sa plume, suffisamment célèbres pour être emblématiques de sa vision.

Autre question : quelle place et fonction cette « pensée » aurait-elle eues dans l'*Apologie* ? Pierre d'attente pour quel argumentaire ? Impossible d'en rien savoir. Elle est là, isolée, rarement commentée, abandonnée à elle-même. Eh bien, c'est une belle occasion de montrer qu'une « pensée » de Pascal, même aussi discrète dans l'*Apologie*, peut être d'une extraordinaire fécondité – comme un négatif non développé peut donner une fresque et une tapisserie.

1670 (5 septembre). Bossuet est nommé précepteur du Dauphin. Il cesse de prêcher pour se consacrer à sa mission : dix ans durant enseigner toutes les disciplines à son illustre (et médiocre) élève – hormis les mathématiques. Il a 43 ans. Cette même année, première édition des *Pensées de M. Pascal sur la Religion*, dite édition de Port Royal. Pascal était mort depuis 8 ans.

Bossuet fut-il un de ses premiers lecteurs ? Sainte-Beuve n'en doute pas.

Bossuet avait lu les *Pensées* ; il y avait rencontré celle-ci : « Qu'il est beau... » C'était tout un programme que son génie impétueux dut à l'instant embrasser, comme l'œil d'aigle du grand Condé parcourait l'étendue des batailles.

Car Bossuet devait enseigner l'histoire à son élève. Un futur roi doit connaître l'histoire et l'état de tous les royaumes. Beau principe, mais à quel prix brasser cette masse de connaissances ! Or voici que,

frappé par le rayon – on oserait dire le laser – parti de Pascal, Bossuet s'avise qu'il va pouvoir leur donner sens, qu'elles ont un sens. Dieu voit et prévoit tout. Cela porte un nom. Cela s'appelle la Providence.

Souvenez-vous, Monseigneur, que ce long enchaînement des causes particulières, qui font et défont les empires, dépend des ordres secrets de la divine Providence. Dieu tient du plus haut des cieux les rênes de tous les royaumes ; il a tous les cœurs en sa main ; tantôt il retient les passions ; tantôt il leur lâche la bride, et par là il remue tout le genre humain...

Ces lignes sont au dernier chapitre du *Discours sur l'histoire universelle*. 1681. Chapitre magnifique, qu'il faut relire. Les Romains, dit Pascal. Quand Bossuet en arrive à eux, après les empires orientaux, il dit : enfin ! « Nous sommes *enfin* venus à ce grand empire qui a englouti tous les empires de l'univers... » Le voici chez lui. Il est romain¹. En deux chapitres, la « pensée » de Pascal prend l'ampleur d'une fresque qui vaut démonstration et dont l'autorité, et même le style, annoncent le Montesquieu de *Grandeur et Décadence*.

Ève est l'œuvre ultime de Péguy. 28 décembre 1913 : il ne lui restait plus que huit mois de vie. Cette immense tapisserie de 3000 quatrains est le sommet de sa vie et de son œuvre : une méditation sur l'histoire du salut. Au tiers du poème, l'Enfant est né. Il dort dans la Crèche.

Ainsi l'enfant dormait dans son premier matin.
Il allait commencer Dieu sait quelle journée.²

Et soudain apparaissent deux vers à l'initiale des quatrains :

Il allait hériter des provinces de Rome.
[...]
Les pas des légions avaient marché pour lui.³

¹ Écrivant que Bossuet est romain, j'entends que Corneille et Racine ont ouvert deux lignées parmi nos écrivains qui, par nature et culture, acceptent de l'héritage antique la part qui leur revient. Romains, Bossuet et Montesquieu, certes. Plus près de nous, romain un Montherlant, grec un Giraudoux. Et, jusqu'à l'antagonisme, romain Péguy, grecque Simone Weil, Dieu sait. Bel essai à faire sur cette filiation.

² P₂ 1293.

³ P₂ 1301 et 1310.

L'alternance de ces deux vers se poursuit pendant des centaines de quatrains, tissant le long cortège de toute l'Antiquité païenne en marche vers la Crèche de Bethléem. On ne saurait imaginer plus juste développement de la « pensée » de Pascal. Péguy avait-il lu cette « pensée » ? Pas de preuve, mais quasi certitude. Il possédait l'édition des *Pensées et opuscules* établie par Léon Brunschvicg, parue en 1897. Léon Brunschvicg, né en 1869, avait précédé Péguy de quelques années rue d'Ulm, il était abonné aux *Cahiers* dès 1903. Mais comment en douter quand on lit ces lignes dans la *Note conjointe sur M. Descartes et la philosophie cartésienne* (texte resté inédit à la mort de Péguy) :

Comme tous les vraiment grands chrétiens, Pascal se gardait de mépriser l'antique. Il savait trop qu'il y avait eu Rome et la Grèce. Et la philosophie et la sagesse antique. Et une pensée laïque et une pensée profane. Et même une science antique. Et une véritable figuration temporelle. Il savait trop qu'il y avait eu la cité antique...¹

Péguy trouvait là le sceau de sa conviction personnelle. De tant et tant de pages, ne gardons que ces quelques lignes :

Il est certain que pendant qu'Israël poursuivait sa destination prophétique, la Grèce et Rome poursuivaient une destination non indifférente et qu'il y a dans Homère et dans Eschyle et dans Sophocle et dans Virgile on ne sait quelle mystérieuse anticipation de la beauté chrétienne. [...] Ce n'est point diminuer la part de Jésus que de se demander si la *cité* antique n'a point été une autre préfiguration de la *cité* chrétienne et si le *citoyen* n'a pas été une sorte de préfiguration du *fidèle* : c'est simplement se demander si Dieu le Père n'avait point préparé pour son fils, outre les références officielles, les références officieuses et si ce grand roi, (c'est le fils que nous voulons dire), n'a point été en réalité précédé de deux cortèges.²

Les deux « cortèges », Péguy les esquisse dans *Clio* :

Israël apporta Dieu, le sang de David, la longue lignée des prophètes. Rome apporta Rome, la voûte romaine, la légion, l'empire, le glaive, la force temporelle. [...] Rome apporta le lieu, Israël ayant apporté le temps. [...] Rome apporta l'habitat, le climat,

¹ C 1372.

² C 1232.

les préfets, Israël ayant apporté la race et l'horreur des préfets. Mais Homère et Platon avaient apporté précisément ce que vous essaieriez de dire dans votre *Essai sur la pureté antique*.¹

Cet essai ne fut pas écrit. Il n'empêche que la Grèce est bien présente dans les strophes d'*Ève* – et magnifiquement :

Les rêves de Platon avaient marché pour lui
Du cachot de Socrate aux prisons de Sicile.
Les soleils idéaux pour lui seul avaient lui.
Et pour lui seul chanté le gigantesque Eschyle.

[...]

Il allait hériter des suppliants antiques,
De Priam et d'Homère et des chœurs de Sophocle.
Il allait hériter du fronton et du socle
Et du vieillard aveugle et des dèmes attiques.²

Les Romains, dit Pascal. Comme Bossuet, Péguy est romain. Ce sont eux qui ont la part belle dans la « préparation » à la gloire de l'Évangile. Quelques vers seulement :

Il allait hériter de la prose latine,
Et du verbe latin il en ferait ses proses.
[...]
Il allait hériter de la prose latine.
Il en ferait la messe et le grégorien.
[...]
Il allait hériter des métriques latines.
Il en ferait sa prose et son hymne et ses vêpres.³

On l'a compris, Bossuet et Péguy développent la vision de Pascal, qui est la vocation spirituelle de la Grèce et de Rome – à l'insu de l'une et de l'autre. « Qu'il est beau... », dit Pascal. Cette beauté, Bossuet et Péguy la partagent pleinement. Ils ont eu le temps et mis leur génie à la déployer dans deux œuvres majeures dont on peut considérer la « pensée » de Pascal comme la plus insigne des épigraphes.

¹ C 1157.

² P₂ 1316 et 1321.

³ P₂ 1322 (quatrains 1254 et 1262) et 1323 (quatrains 1266).



Jeannette (Lise Leplat Prudhomme)
parle à l'oreille d'Hauviette (Lucile Gauthier)
dans le film de Bruno Dumont
Jeannette l'enfance de Jeanne d'Arc
2017

Jeannette, Péguy et les ouvriers de la onzième heure

Augustin Talbourdel

« Comme tu parles, mon enfant, comme tu parles. » Sans l'audace et le zèle passionné que Péguy lui donne dans *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, sans doute oublierait-on qu'avant d'être un preux chevalier, sainte Jeanne d'Arc fut « Jeannette ». Pourtant, Jeannette n'est pas seulement, comme Hauviette, une « petite Française » ou une « petite Lorraine qui voit clair »¹. Jeanne est entre Hauviette et madame Gervaise, entre l'action et la contemplation, la certitude innocente de Dieu et l'intelligence théologique des mystères. Elle sait méditer sur la grande désolation de son peuple, qui lui semble abandonné par Dieu, et, quelques instants plus tard, s'engaillardir à l'issue du monologue de madame Gervaise : « Qui donc faut-il sauver ? Comment faut-il sauver ? »²

Figure de l'Église *docens* et *dicens*, Jeanne enseigne Hauviette et est enseignée par madame Gervaise. Auprès de cette dernière, elle fait et refait sa théologie. Or, plus d'une fois, il faut le dire, la théologie de Jeannette surprend. Sa vision de l'Église, qui s'affirme tout au long du *Mystère*, oppose de manière exagérée, comme le lui reproche madame Gervaise, les premiers temps aux temps actuels. Jadis, les élus étaient nombreux et « heureux » : rencontrer Jésus-Christ « en chair et en os » ne sera jamais donné aux autres générations, qui luttent dans l'obscurité en attendant la fin des temps et le second avènement du Christ dans la gloire. En un mot, il y a presque autant de différence entre une cathédrale française et telle bourgade de Judée que Jésus a traversée, qu'entre l'Église qui milite ici-bas et l'Église qui triomphe où demeurent les élus.

Jeannette est-elle impie ?

Madame Gervaise tempère l'une et l'autre position. D'une part, elle refuse d'introduire la division dans l'Église une et sainte, comme le suggère Jeannette. « Quelle impiété, mon enfant. Tu introduis la division dans l'Église ; tu introduis un débat dans la

¹ P₂ 423. – Précisons ici que le présent article a paru en ligne à l'adresse : jeanne2031.fr/jeannette-peguy-et-les-ouvriers-de-la-onzieme-heure/.

² P₂ 523.

communion des saints. Une division, un débat dans la communion. »¹ Les « premiers saints », que Jeannette accuse d'avoir abandonné le Christ ou de l'avoir renié, ce que n'auraient jamais fait les « deuxièmes saints », « nos saints », participent à la même sainteté que les seconds. « Toutes les saintetés du monde ne sont que les reflets de la sainteté de Jésus »². D'autre part, elle glisse entre les deux Églises décrites par Jeannette une troisième Église, intermédiaire : l'Église souffrante. Trois Églises vivantes car elles communient. « Il n'y a pas une Église morte. »³

En somme, en vertu de la communion des saints, la « sainte- - qui réussisse » que Jeannette appelle de ses vœux est déjà là. Plus exactement, « si saint Remy, et saint Jean et sainte Jeanne étaient là, je dis tu filerais doux, ma fille »⁴. Madame Gervaise renverse l'opposition initiale de Jeannette. Certes, les grands saints sont partis, hélas – « Mon Dieu, vos saints devraient vivre toujours. Ils partent trop tôt ; toujours trop tôt. »⁵ Or ils sont « le reflet de Jésus »⁶, lequel est réellement présent « comme au premier jour ». « C'est la même histoire, exactement la même, éternellement la même, qui est arrivée dans ce temps-là et dans ce pays-là et qui arrive tous les jours dans tous les jours de toute éternité. »⁷ Si Jésus-Christ est réellement présent dans l'Eucharistie, notre temps bénéficie aussi, *a fortiori*, de ses reflets, c'est-à-dire de ses saints. La grâce ne manque pas à notre temps, c'est notre temps qui manque à la grâce.

Jeannette aurait tort de diviser ainsi la communion des saints et, par là-même, l'Église. Or, le fait-elle vraiment ? Œuvrant pour l'unité du peuple français, sainte Jeanne ne prépare-t-elle pas l'unité eschatologique, celle du Corps du Christ qui souffre encore en ses membres terrestres ? Si Jeannette a passionnément aimé et servi l'Église militante, ce n'est pas seulement pour que son peuple ici-bas soit consolé. Sainte Jeanne œuvre, selon une volonté qui n'est pas la sienne, pour la consommation de l'œuvre de Dieu. Par sa lutte ici-bas, elle milite déjà pour l'Église triomphante, l'Église des saints que Dieu suscite autant pour le salut des hommes que pour sa gloire et l'unité du Corps du Christ.

¹ P₂ 534.

² P₂ 536.

³ P₂ 462.

⁴ Respectivement P₂ 405 et 540.

⁵ P₂ 542.

⁶ P₂ 536.

⁷ P₂ 444.

Les élus de la première et de la onzième heures

Dans sa théologie des saints, il semble que Jeannette hérite directement des nombreux auteurs de la Tradition, des premiers Pères à la scolastique, et de leur compréhension de la vision béatifique et de la plénitude des temps. Il revient au cardinal Henri de Lubac d'avoir rappelé à la mémoire des théologiens, dans *Catholicisme*, une doctrine que l'on trouve sous diverses formes chez plusieurs auteurs chrétiens, d'Origène à saint Bernard en passant par saint Athanase et saint Augustin, avant que le pape Benoît XII ne tranche définitivement sur la question (*Benedictus Deus*, 1336).

De quoi s'agit-il ? On trouve, chez Origène notamment, l'idée que « la gloire définitive du Sauveur ne commencera qu'au jour, annoncé par Paul, où il remettra le royaume entre les mains du Père, en un acte de soumission totale », et que « cet acte ne saurait avoir lieu tant que les élus ne sont pas rassemblés tous dans le Christ et que tout l'univers n'est pas amené par lui à son point de perfection »¹. Ainsi, les saints du ciel attendent, d'une seule attente, le salut de ceux qui sont encore en route. Les élus n'auront donc pas de vision béatifique tant que l'unité du Corps du Christ ne sera pas faite, et il n'y aura pas non plus de triomphe au ciel tant que l'Église militante n'aura pas ramené tout le monde au Christ, c'est-à-dire lorsque le nombre des saints prévu par Dieu de toute éternité ne sera pas atteint.

Sans doute la pensée de ces grands saints « se tenant sur le parvis du ciel, prêts à pénétrer dans la Maison de Dieu, mais ne pouvant le faire encore »², tel que l'imagine saint Bernard lui-même, devait être insupportable à Jeannette. Il y a pire : faire attendre Jésus-Christ, lequel « ne sera entier que lorsque le nombre des saints sera complet »³, comme l'écrit Bossuet. Une fois cette réalité à l'esprit, l'absence de saints devient davantage intolérable. Le même Dieu qui fait reposer l'accomplissement de son œuvre et la vision béatifique de ses élus sur les épaules des hommes appelés à être saints, semble refuser justement à susciter des saints chez ces mêmes hommes.

¹ Henri de Lubac, *Catholicisme. Les aspects sociaux du dogme*, Le Cerf, « Œuvres complètes », vol. VII, 2009, p. 97.

² H. de Lubac, *Catholicisme*, op. cit., p. 99.

³ Cité par H. de Lubac, *Catholicisme*, op. cit., p. 104.

Cette résurgence, chez Jeannette, d'une doctrine dont il faut rappeler la réfutation et la correction par le pape Benoît XII¹, justifie l'opposition qu'elle dresse entre les premiers saints et les seconds, à la recherche de leur unité. En termes évangéliques, les ouvriers de la première et de la onzième heure doivent tous attendre la fin du jour pour recevoir leur salaire et pénétrer dans la demeure enfin construite (Mt XX, 1-16). Ainsi s'explique l'amour de Jeannette pour une patrie et une Église unies, l'une avec l'autre et chacune séparément. Aucun membre ne peut jouir du triomphe tant que l'Église est encore militante. « L'œuvre de Dieu, l'œuvre du Christ est une. Militante, souffrante, triomphante, il n'y a tout de même, en ces états distincts, qu'une seule Église »², écrit le père de Lubac.

Cette intuition, affirmée avec force par les théologiens médiévaux, l'est encore par sainte Jeanne d'Arc, qui en perçoit les limites et lui donne une profondeur jusque-là méconnue. Loin de s'éloigner de l'orthodoxie catholique, Jeannette rend manifeste la vérité profonde d'une intuition portée par le premier millénaire chrétien : Dieu suscite des saints *dans* l'Église terrestre *pour* l'Église céleste, *dans* une Église qui passe *pour* une Église qui demeure. L'existence des saints, en cela, a la vertu de consoler le Corps du Christ encore souffrant, écartelé entre la gloire divine et la croix humaine. Dieu a « bien assez » de saints chez lui : « Et nous nous en manquons. »³ La formule de madame Gervaise, semblable dans l'esprit à la « boutade » de Bernanos dans le *Journal d'un curé de campagne* – « Dieu nous préserve aussi des saints ! »⁴ –, témoigne certes d'une peur très humaine devant les tribulations de ce monde. Elle a cependant le mérite de rappeler que les saints font d'abord la

¹ Voir le *Catéchisme de l'Église Catholique*, § 1023. « De notre autorité apostolique nous définissons que, d'après la disposition générale de Dieu, les âmes de tous les saints [...] et de tous les autres fidèles morts après avoir reçu le saint Baptême du Christ, en qui il n'y a rien eu à purifier lorsqu'ils sont morts, [...] ou encore, s'il y a eu ou qu'il y a quelque chose à purifier, lorsque, après leur mort, elles auront achevé de le faire, [...] avant même la résurrection dans leur corps et le Jugement général, et cela depuis l'Ascension du Seigneur et Sauveur Jésus-Christ au ciel, ont été, sont et seront au ciel, au Royaume des cieux et au Paradis céleste avec le Christ, admis dans la société des saints anges. Depuis la passion et la mort de notre Seigneur Jésus-Christ, elles ont vu et voient l'essence divine d'une vision intuitive et même face à face, sans la médiation d'aucune créature » (Benoît XII, constitution *Benedictus Deus*, 1336, éd. Denzinger-Schönmetzer, n° 1000).

² H. de Lubac, *Catholicisme*, op. cit., p. 103.

³ P² 542.

⁴ Georges Bernanos, *Journal d'un curé de campagne* (1936), Plon, « Livre de poche », 1936, p. 62.

joie de Dieu avant de faire la nôtre et que la naissance des saints en ce monde précipite le retour du Christ total et glorieux.

Il y a, chez la Jeannette de Péguy, cette union des contraires qui est la définition même de la foi, que Saint-Cyran définissait comme une « série de contradictions que la grâce permet de maintenir ensemble »¹. Avec Jeannette, ce sont les ouvriers de la onzième heure qui protestent et craignent d'être arrivés trop tard. Pourtant, la pucelle d'Orléans sait qu'il y a un trésor de saints, que le Christ a rempli d'un seul coup.

« Il est infini et il attend que nous y ajoutions.

Il espère que nous y ajoutions. »²



¹ Cité par le père Joseph Ratzinger, *Foi chrétienne. Hier et aujourd'hui*, Mame, 1969, p. 108.

² P₂ 554.



Paul Éluard, né Eugène-Émile-Paul Grindel (1895-1952)
ca 1930

Maurice de Grendel rend hommage à Péguy

Romain Vaissermann

Le vrai nom de Paul Éluard est Eugène-Émile-Paul Grindel¹.

Or dans le numéro de novembre 1915 de la jeune *Revue des œuvres nouvelles de littérature, d'art et de théâtre*, nous lisons le sonnet suivant, dont nous respectons la disposition typographique originale :

Fleurs de Bataille

À la mémoire de Charles Péguy

Marguerites d'argent, lys, bleuets étoilés,
Fleurs témoins d'épopées écloses dans ces plaines,
Où le vent porta-t-il vos pétales foulés ?
Qu'est-ce donc que son souffle a fait de vos haleines ?
Romarins enivrants, narcisses, marjolaines,
Qui constelliez ces champs que l'homme a mutilés,
Vous nous avez quittés pour des courses lointaines
Comme un essaim d'oiseaux par l'orage exilés !

Conduit par les autans et les bises brutales
S'est enfui le cortège ailé de vos pétales
Vers un céleste asile ignoré de nos yeux...

Mais un songe m'a dit que, de leurs doigts agiles,
Les anges font de vous des couronnes fragiles
Dont ils ceignent le front des guerriers morts en preux.

Maurice de Grendel

Paul Éluard avait en outre annoncé pour décembre 1913 comme à paraître, sous le nom de Paul Eugène Grindel, dans cette même revue « mes deux sonnets en très bonne place », qu'il prétend même « sous presse ». Et Éluard publiera effectivement en 1914 aux éditions de la *Revue des œuvres nouvelles* ses *Dialogues des inutiles*, son

¹ C'est en Seine-Maritime que le nom Gr(a)indel a toujours été le plus répandu – de l'ancien français « grain, grainde », « triste, en colère ».

deuxième livre de jeunesse, parfois qualifié de pré-dadaïste. Des spécialistes ont donc attribué à Éluard notre sonnet péguiste, ainsi qu'un autre, titré « Le cirque » et paru dans la même livraison¹. Voici cette deuxième pièce à conviction, dont nous respectons la disposition originale :

Le Cirque

Voici le Colysée [*sic*] aux arches millénaires
Dont la pierre a bravé les siècles impuissants,
L'altier cirque où venaient pour y bercer leurs sens
Les Césars des orgies et des jeux sanguinaires.

Sa gloire éteinte émeut mes yeux visionnaires
Et je revois la lice et ses chars frémissants.
Les martyrs suspendus aux croix tortionnaires,
Et l'athlète affrontant les fauves menaçants.

Mais la vision fuit, par le réel chassée :
L'arène est vide et les gradins sans spectateurs...
Et je trouve, en songeant aux vils persécuteurs,
Ce monstre dont la taille échappe à la pensée,
Moins grand que les forfaits des vieux tyrans romains
Endormis dans leur tombe avec du sang aux mains !

Maurice de Grendel

L'attribution à Éluard des sonnets, et notamment de celui qui nous intéresse au premier chef, était-elle judicieuse ? Il reste fort troublant, à vrai dire, qu'Éluard évoque deux sonnets à paraître signés de Paul Eugène Grindel quand la même revue publie fin 1915 deux sonnets de Maurice de Grendel... Pour ajouter à notre trouble, Éluard parfois utilise le pseudonyme *Maurice Hervent*²...

Certes. Mais la lettre d'Éluard à ses parents qui renvoie à sa collaboration prévue avec la *Revue des œuvres nouvelles*³ n'est en

¹ Pages 40 et 51 de Michel Launay, « Index chronologique des œuvres complètes : (1914-1915) », *Cahiers de Paul Éluard*, n° 2, décembre 1972, pp. 24-52.

² Page 114 de Michel Launay, « Sur les noms, sur les surnoms d'Éluard », *Les Mots la Vie*, n° 2, Éditions du CNRS, 1984, pp. 109-115.

³ Fondée par Georges Béchét le 10 octobre 1913 (36, rue de Berlin, 75008) et dirigée ensuite par Émile Dupin (43, rue Saint-Lazare, 75011), la revue dura peu : à peine née,

réalité ni localisée ni datée. L'éditeur des *Lettres de jeunesse* (Seghers, 2022) a proposé de la dater de 1913, mais sans certitude.

Nous pensons après recherches dans divers sites d'archives – Gallica, Google livres, archives militaires et régionales – que Grendel et Éluard sont deux personnes différentes.

Car nous arrivons à retracer la carrière littéraire de ce Maurice de Grendel.

Après des essais poétiques¹, il a présenté *Le Mari consentant ou misogynie* au Théâtre impérial, à Paris, le 11 juillet 1914², puis le 10 août 1918³. Grendel a ensuite, principalement, collaboré à la carrière d'auteur dramatique d'André Le Bret, écrivant pièces de théâtre sur pièces de théâtre entre les deux guerres et après la Seconde Guerre mondiale.

« Garçon sardonique et doué »⁴, Le Bret était, comme on disait alors, homme de lettres. Il fut journaliste, et notamment critique théâtral, à *Bonsoir*, à *Cinéma*, au *Figaro*, au *Petit Parisien* puis à *Paris-Soir*⁵. Par ailleurs on ne sache pas qu'André Le Bret ait fréquenté Éluard – au contraire d'André Breton.

la Première Guerre mondiale faillit l'achever alors qu'elle tanguait déjà sévèrement ; elle ne livre qu'un numéro en 1913 et cesse de paraître en 1922. Rédacteur en chef : Michel Assavoy ; secrétaire : Jean de Rouville collaborateurs : Henri Bordeaux, Henry Charpentier, Georges Courteline, Lucien Descaves, Léon Deubel, Émile Faguet, Maurice de Gramont, Fernand Gregh, Gaston Guilleré, Edmond Jaloux, Guy Lavaud, Alfred Machard, Vincent Muselli, Louis Pergaud, Paul Reboux, Henri de Régnier, Jules Renard...

¹ Il envoie d'abord un poème à *Mon dimanche* en novembre 1912 (« Courrier littéraire », n° 521, *Mon dimanche*, 24 novembre 1912, p. 325) puis fait des remarques grammaticales dans une lettre aux *Annales politiques et littéraires* (E. F., « Les échos de Paris », 31^e année, 1^{er} semestre, n° 1557, 27 avril 1913, p. 353).

² Page 1087 de la « Liste alphabétique des pièces représentées pour la première fois à Paris, dans la banlieue, en province & à l'étranger pendant l'exercice 1918-1919 », *Annuaire de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques*, 40^e année, tome VIII, 1^{er} janvier 1918, pp. 1074-1100.

³ Nicolet [Édouard Noël, 1848-1926], « Dans les théâtres », *Le Gaulois*, 53^e année, 3^e série, n° 44908, 8 août 1918, p. 4.

⁴ Jacques Chabannes, *Paris à vingt ans*, Éditions France-Empire, 1974, p. 33.

⁵ On le trouve aussi chansonnier en 1921 au « Grillon », 43 boulevard Saint-Michel (*Comœdia*, 15^e année, n° 3271, 29 novembre 1921, p. 4) et J. Chabannes d'ajouter : « [...] je ne comprends pas qu'il n'ait point fait une brillante carrière de chansonnier. Il en avait le goût et le sens. » (*Paris à vingt ans*, loc. cit.). Il adapte la pièce de Francis Carco *Prisons de femmes* au Théâtre de la Renaissance, en 1931 (p. 158 de Sylvain Samson, « L'accordéon : expression populaire ? Lectures et répertoire dans les théâtres jusqu'en 1945 », dans *Les Archives de la mise en scène. Spectacles populaires et culture médiatique : 1870-1950*, Presses Universitaires du Septentrion, 2017, pp. 147-160).

Le Bret et Grendel écrivent donc *L’Affaire de la rue Mouffetard*, comédie-bouffe en 1 acte. Créée au Théâtre du Grand-Guignol, à Paris, le 4 décembre 1924, elle sera éditée l’année suivante par la Librairie théâtrale, et Pierre Weill l’adaptera même en film en 1932.

Ils écrivent *Visite de nuit*, comédie en 1 acte, en 1929¹ ; elle est éditée.

Ils écrivent *Le Gentleman au chrysanthème*, comédie en 3 actes, devenue *Le Gentleman de Minuit* et mise en scène par Raoul Audier à La Potinière en 1933².

Ils écrivent *La Dame à la rose*, comédie en 1 acte, d’abord diffusée sur Radio-Paris en 1944³ puis mise en scène par la directrice du Théâtre du Grand-Guignol, Éva Berkson⁴, et créée au début de l’année 1947⁵, avec une retransmission à la Radio française le 23 mars 1947.

Ils écrivent encore *La Maison du fossoyeur*, drame en 2 actes, mis en scène par Alexander Dundas et créé au Théâtre du Grand-Guignol le 30 janvier 1948⁶.

On sait qu’en 1949, Grendel habite au 47, rue de Paradis, dans le 10^e arrondissement de Paris⁷.

Grendel semble attaché aux Ardennes, puisqu’on trouve encore sous son nom quelques articles de régionaliste, à la fin de sa vie : « Champagne » dans la *Revue officielle de l’hôtellerie, de la restauration et de la restauration et du commerce de boissons*⁸, ainsi que « Les Ardennes » et « Les Ardennes gastronomiques » dans la *Revue générale de l’hôtellerie, de la gastronomie et du tourisme*⁹.

Certes, nous en savons finalement assez peu sur Maurice de Grendel, à notre grand regret. Est-il le même que Maurice-Georges

¹ Publié *in extenso* dans le « grand hebdomadaire » *Gringoire*, 2^e année, n° 50, 18 octobre 1929, p. 5.

² E. B., « Courrier », *L’Intransigeant*, 53^e année, n° 19401, 8 décembre 1932, p. 6.

³ Le 18 janvier 1944 : « Radio-Paris », *Les Ondes : l’hebdomadaire de la radio*, n° 142, 16 janvier 1944, pp. 4-5.

⁴ Interprètes : Renée Gardes, Simonne Gérard, Katherine Kath.

⁵ Pierre Lagarde, « Un mois de théâtre », 4^e année, n° 783, *Libération*, 19 mars 1947, p. 2.

⁶ Interprètes : Maryse Leroy, Renée Gardes, Tony Laurent, René Berthier, Henry Nalpas.

⁷ Carmen Tessier, « Le nouveau jeu de la double définition », *France-Soir*, 8^e année, n° 1664, 6 décembre 1949, p. 4.

⁸ « Champagne », *Revue officielle de l’hôtellerie, de la restauration et de la restauration et du commerce de boissons*, n° 17, décembre 1946.

⁹ « Les Ardennes gastronomiques », *Revue générale de l’hôtellerie, de la gastronomie et du tourisme*, n° 51, octobre 1949.

Grendel, ce contemporain né à Graville¹ en 1896, ancien combattant de 14-18, décédé en 1973 ?

Maurice de Grendel est en tous les cas l'auteur d'un poème à Péguy que nous aurions garde d'oublier et qui appartient indubitablement à la veine sérieuse de ses débuts, et non pas à la plume du jeune Éluard.



¹ Où nous retrouvons la Seine-Maritime, bien que le patronyme « Grendel » semble plutôt, en France, provenir de l'alsacien, où il désigne principalement une « barrière ». Mais les deux étymologies de « Grendel / Grindel » sont assez obscures (p. 517 d'Ernest Bayer, « Champs, assolements, labours en dialecte alsacien », *Publications de la Société savante d'Alsace et des régions de l'Est*, t. VII, 1959, pp. 469-522).



Joseph Rogatchewsky au début des années 1930

Joseph Rogatchewsky, chanteur de Péguy

Romain Vaissermann

Errances de Iossif Zakharovitch Rogatchevski¹

Iossif Zakharovitch Rogatchevski naît à Mirgorod, ville du gouvernement de Poltava, en Petite-Russie, le 7 novembre 1891 selon notre calendrier grégorien, le 20 novembre selon le calendrier julien alors suivi en Russie.

Il naît dans une famille juive russe mais nous savons bien peu sur elle. Son père se prénomme Zacharie, en russe, ou encore Zalman, en yiddish² ; il est de son état commissionnaire-expéditeur des chemins de fer, et sa femme se prénomme Marie ; la famille de l'employé Zacharie n'était ni riche ni pauvre.

Joseph avait cinq sœurs (Khaïa³ 1900-..., Tatiana 1908-..., Élisabeth, Eugénie et Frida) – dont trois doctresses en médecine – et quatre frères : Élie (1888 ?), Isaac (1894-1937), Boris (1905-1938), Paul (1891-1950)⁴.

Joseph eut très jeune le goût de la musique, et il comprit dès l'enfance, apparemment grâce au chantre de la synagogue que fréquentait sa famille, que sa vocation, son rêve était de devenir chanteur de théâtre.

Mais c'est dans une école d'art et métiers qu'il mit d'abord ses talents d'artistes, section de sculpture et dessin appliqués à la céramique. Son diplôme en poche, il partit pour Kiev à l'âge de 17 ans.

La mention explicite : « Rogatchewsky : souffleur. 17 octobre 1908 » écrite sur un cahier lui-même daté « Mirgorod, 1908 » nous donne le premier témoignage sur ses activités vocales au sein d'une

¹ Son patronyme est Zakharovitch ou Zakhariévitch. Son nom de famille (juif) est Рогачевский (russe), Рогачевський (ukrainien) ou encore, en hébreu, רוגצ'בסקי. Rogatchewsky est la graphie utilisée par le chanteur lui-même. – Remercions d'emblée son fils, Serge Rogat, de nous avoir ouvert en toute confiance les archives familiales et de nous avoir encouragé à la recherche.

² Захар(ий), Залман.

³ Раïа (Рая) en russe, Khaïa (Хая) en yiddish.

⁴ Pavel (Павел) en russe, Pinkas (Пинчас) en yiddish ; ses dates de vie sont sujettes à caution. Son épouse se prénomait Sima (Séraphine) Abramovna (Сима Абрамовна), 1889-...

troupe amateur (Миргородські музично-драматичні гурток) et à Mirgorod même¹.

En effet, comme beaucoup d'artistes lyriques, c'est par la petite porte qu'il entra au théâtre et, ainsi que beaucoup de ténors, il débuta comme baryton. Sans études spéciales, il s'engagea au théâtre de Poltava pour y remplir le rôle de l'apprenti dans *Boccace*, opérette de Franz von Suppé. Ce rôle modeste était complété, en coulisse, par les fonctions autrement importantes de régisseur et de souffleur. Il fut aussi le vieux major de *Mam'zelle Nitouche*, vaudeville-opérette de Hervé : le wagnérien était encore loin...

Il accomplit sur ces entrefaites son service militaire, fortement écourté, dans l'ancienne Russie, pour les intellectuels.

Ce n'est donc pas en 1907 ni en 1909, comme on le lit ici ou là, mais seulement en 1914 que le jeune homme quitta son pays pour Paris – peut-être en passant par Kharkiv. Il n'y arriva qu'en juin 1914, soit vraiment très peu de temps avant la Première Guerre mondiale !

En 1914-1915, puis en 1917, il étudie le chant au Conservatoire de Paris, dans le cours de déclamation lyrique de Jacques Isnardon (1860-1930). Mais il interrompt à deux reprises sa formation pour s'engager comme volontaire dans l'armée française, faute de pouvoir retrouver en temps de guerre le territoire national. Incorporé dans le 84^e ou le 89^e régiment d'Infanterie – nos sources divergent –, il sera deux fois blessé.

Sa vocation est néanmoins miraculeusement préservée, la plus grave de ses blessures ayant vu en 1916 une balle traverser le bras gauche... et l'épaule droite ! Soigné à Amiens, évacué à Paris, il reprend en 1917 le Conservatoire un mois, pendant sa convalescence, et retourne au Front.

Mais la Révolution de Février bouleverse son pays natal. Kérensky prie le gouvernement français de lui restituer les volontaires russes du front occidental et voici que Rogatchewsky repart au pays avec les autres. Il assiste au triomphe du bolchévisme, se trouve démobilisé et reprend ses activités de chant :

¹ « Рогачевский суфлер. 17 октября 1908 года », cité par Lioudmila Rozsokha, « Littérature et théâtre dans la région de Mirgorod » [*«Книжка и театр на Миргородщині»*], pp. 68-95 dans *Pages d'histoire de la région de Mirgorod* [Сторінки історії миргородщини. До дня пам'яті Д.Гурамівілі], Ukraine, Mirgorod, Musée d'histoire locale de Mirgorod, 2002.

sa carrière artistique commence en 1918-1920 en Géorgie actuelle, apparemment comme baryton.

Une certaine « madame Tosti »¹ qui l'avait entendu, lui avait conseillé de travailler les ténors ; à Batoum dans l'opérette puis à Tiflis dans l'opéra, il chanta avec succès les « jeunes premiers ».

Mais ne pouvant se résoudre à voir son pays suivre la Révolution d'Octobre, qui l'effraie, le jeune soliste de l'opéra de Tbilissi entend quitter définitivement la Russie en 1920. Mais comment faire ? Il se fit rapatrier par une mission française et redébarqua en France à Marseille en septembre 1920.

Il achève alors sa formation dans la classe de chant d'Amédée Landély Hettich (1856-1937) au Conservatoire, de Marseille ou de Paris². Exceptionnellement doué, il obtient en juillet 1921 un premier prix de chant avec la cavatine du *Prince Igor*, ainsi qu'un second prix en « Opéra-comique et Comédie lyrique » avec la scène de Saint-Sulpice du *Manon* de Massenet.

Le jeune ténor Joseph Rogatchewsky

Classé définitivement ténor, Rogatchewsky chanta en 1921-1922 au Casino municipal de Cannes.

L'Opéra-Comique l'engage en 1922 et c'est là qu'il connut la célébrité.

Il débute comme Mario Cavaradossi dans la *Tosca*, le 5 juin 1922, même si les Parisiens l'avaient déjà applaudi aux premiers des concerts Koussevitzky³ en décembre 1921⁴.

¹ La chanteuse britannique Berta Pierson Verrue, épouse en 1889 de Francesco Paolo Tosti et qui s'est parfois produite sous le nom de « mademoiselle Baldi » ?

² C'est alors à Marseille que s'exerce Rogatchewsky, où, il est vrai, Isnardon, Marseillais d'origine, aurait tout à fait pu recommander son ancien élève. Arkadi Proujanski le pense : *Chanteurs de la Patrie, 1750-1917. Dictionnaire [Отечественные певцы, 1750-1917. Словарь]*, vol. II, Moscou, Советский композитор, 1991, p. 9.

³ Serge Koussevitzky (1874-1951), compositeur russe naturalisé américain, chef de l'Orchestre symphonique de Boston de 1924 à 1949, et célèbre pour avoir été le mécène de nombreux jeunes compositeurs de son époque. Les concerts Koussevitzky se tiennent à Paris de 1921 à 1928.

⁴ Anonyme, « Rogatchewsky », *Le Journal*, n° 10821, 3 juin 1922, p. 4. – Une source biographique à prendre avec grande prudence, parce qu'alors Rogatchewsky désire protéger sa famille restée en Union soviétique et déjà menacée parce que l'un de ses membres était passé à l'Occident. Beaucoup d'articles de l'époque véhiculent ce qui semble avoir été des inexactitudes propagées par Rogatchewsky lui-même ; aussi notre monographie, la première du genre, pourra-t-elle être utile à l'historien.

Rogatchewsky est aussi Araquil dans la *Navarraise*, Canio dans *Paillasse* (*I Pagliacci*). Mais on ne voulut lui laisser chanter ni Werther du *Werther* de Massenet, ni le rôle-titre du *Mârouf, savetier du Caire* de Rabaud, c'est pourquoi il quitta ce théâtre.

On l'entendit à Lyon, Marseille, Alger – où il chanta pour la première fois le rôle-titre du *Mârouf, savetier du Caire* de Rabaud en décembre 1923 – et enfin à l'Opéra et au Conservatoire de Toulouse¹.

En 1924 Maurice Corneil de Thoran l'invite à Bruxelles, au Théâtre royal de la Monnaie pour chanter Werther, qui assoit sa célébrité. Il devient rapidement le ténor principal de ce théâtre. En 1928, Otto Iro, qui sera le maître de chant de la soprano Hilde Güden (1917-1988), écrit de Rogatchewsky qu'il est « tout simplement le modèle idéal du ténor lyrique ».

On le trouve encore être Orphée dans *Orphée et Eurydice* de Gluck, Florestan dans *Fidelio* de Beethoven, Nadir dans *Les Pêcheurs de perles* de Bizet... Le 4 décembre 1934 il est... Jésus dans le drame sacré *La Passion* d'Albert Dupuis.

Il était admiré notamment pour ses interprétations d'opéras français – au premier chef, les opéras de Massenet (le chevalier des Grieux dans *Manon*) ou le roi dans *Le Bon roi Dagobert* de Samuel-Rousseau – et il fit une carrière centrée sur les pays francophones, bien qu'il ait fait des apparitions à Athènes, à Bucarest et dans de nombreuses autres villes européennes. Car les grandes institutions réclament cet artiste lyrique aux manières héroïques.

Au Palais Garnier on le remarque comme Faust dans le *Faust* de Gounod (1931), Idoménée dans *Idoménée, roi de Crète* de Mozart, le rôle-titre dans *Lohengrin* (1931) et dans *Tannhäuser* de Wagner, Parsifal dans le « festival scénique sacré » de même nom du même Wagner, Turridu dans l'opéra de Mascagni *Cavalleria rusticana*, Tou-Fou dans la comédie lyrique *Le Voile du bonheur*, livret de Paul Ferrier, d'après la pièce du même titre de Georges Clemenceau (oui !), musique de Charles Pons. En 1933, au Théâtre du Châtelet, il est Hermann dans *La Dame de pique*, spectacle de « l'Opéra russe à Paris », alors dirigé par Michel Kachouk (1878-1952) et Théodore Chaliapine (1873-1938).

¹ Pour la majorité des données biographiques de ce copieux début de vie, ma source est l'excellent article des « Trois Moustiquaires » intitulé « Joseph Rogatchewski » et paru dans l'hebdomadaire bruxellois *Pourquoi pas ?*, 15^e année, n° 592, 4 décembre 1925, pp. 1279-1282.

Le *Wiener Staatsoper* le reçoit plusieurs fois, et le met à l'honneur notamment en 1929 et 1930. Avec le *Concertgebouw Orchestra* d'Amsterdam dirigé par Pierre Monteux, il donna une série de concerts aux Pays-Bas en 1934. Le *Deutsche Oper Berlin*, l'Amérique s'ouvrent à lui, mais il s'installe définitivement à Bruxelles et préfère rester au Théâtre de la Monnaie.

Les années 1930 sont l'acmé de la carrière lyrique de Rogatchewsky. Il interprète alors, on le voit, de nombreux rôles, mais c'est son interprétation de Péguy qui retient notre attention.

1932 : Rogatchewsky chante Péguy

En 3 minutes 21 secondes en effet, sur un disque à aiguille de 25 centimètres (enregistrement électrique), le Columbia BF-10, une face dont la matrice porte le numéro WL3905-I, gravée à Chatou en octobre 1932, on peut entendre Rogatchewsky chanter sous la direction d'Élie Cohen (1899-1942), chef d'orchestre de l'Opéra-Comique dans l'entre-deux-guerres, l'hymne intitulé sur le disque lui-même – les pochettes en carton donnent alors rarement des renseignements sur l'artiste – « Aux morts pour la patrie ».

Ce chant d'Henry Février (1875-1957) fut écrit en 1915 sur des paroles de Péguy – qu'on trouve dans son épopée en vers nommée *Ève* (1913) – et publié la même année par les fameuses éditions musicales Heugel, alors dirigées par Jacques Heugel.

Cette mise en musique d'Henry Février a été critiquée¹ : elle omet, entre la troisième et la quatrième strophe, douze vers du texte de Péguy, c'est-à-dire, en proportion, qu'elle donne seize vers mais en tait dans le même temps douze autres ; et cette omission atténue notablement la tonalité religieuse du passage – mais aussi, ce qu'on n'a pas assez remarqué, l'aveu renouvelé des affres de la passion adultère subis par Péguy – pour, par voie de conséquence, en accentuer la tonalité patriotique... D'ailleurs, la face A du disque donne l'« Hymne des peuples alliés » de Paul Ferrier (1843-1920) mis en musique par Louis Narici (1863-1944). Et les paroles de ce « chant

¹ Denis Pernot, « Charles Péguy mort au champ d'honneur. Discours nécrologique et mémoire immédiate (1914-1915) », pp. 307-319 dans *Mémoires des guerres. Le Centre-Val-de-Loire de Jeanne d'Arc à Jean Zay*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2015 ; disponible sur internet : books.openedition.org/pur/94983. Nous n'avons pas retrouvé trace de la chanteuse (ou l'actrice ?) Germaine Bourgoin, qui aurait interprété l'hymne de Février.

patriotique », « *allegro marziale* », sont sans équivoque ; les redonner ne sera peut-être pas inutile :

Hymne des peuples alliés

1. Armés contre la barbarie,
Pour le Salut de la Patrie
Peuples vengeurs levez-vous,
Que l'opresseur tombe enfin sous vos coups.
Nations sœurs qu'un seul devoir enflamme,
Courez droit, courez droit à l'infâme :
Qu'un seul espoir guide les cœurs.
Marchons unis et nous serons vainqueurs.

*R. Sonnez, clairons, les charges meurtrières,
Drapeaux amis, flottez dans la clarté !
En avant donc, en avant peuples frères,
Pour le pays et pour la liberté.*

2. Là-bas dans les plaines des Flandres
Cité détruite, église en cendres...
Mère, veuve, orphelin, tous
D'un Dieu vengeur appellent le courroux.
L'aigle partout ensanglante sa serre,
Assassin et corsaire,
Traître à la loi, traître au serment :
Sur le Germain¹ tombe le châtiment.

3. L'Europe entière se soulève ;
L'Italie a tiré le glaive
Et dans un sublime accord
Rome a voulu la victoire ou la mort.
Victoire à nous et mort à l'Allemagne !
Le Ciel nous accompagne,
Soldats vaillants, fiers citoyens,
Russes, Français, Anglais, Italiens.

La suppression de trois strophes du texte de Péguy dans la mise en musique d'Henry Février ne me semble pas personnellement un

¹ Rogatchewsky chante « Sur l'ennemi tombe le châtiment. » et omet le troisième couplet en préférant redoubler le dernier vers du refrain. On comprend que « l'ennemi » soit en 1932 moins facile à localiser qu'à l'époque de l'écriture du chant.

outrage à l'auteur, d'autant que le reste de la citation s'avère exact. Mais qu'on en juge sur pièce ! Voici en italiques le passage supprimé, en romaines le texte de l'hymne de Février :

Aux morts pour la patrie

Heureux ceux qui sont morts pour la terre charnelle,
Mais pourvu que ce fût dans une juste guerre.
Heureux ceux qui sont morts pour quatre coins de terre.
Heureux ceux qui sont morts d'une mort solennelle.

Heureux ceux qui sont morts dans les grandes batailles,
Couchés dessus le sol à la face de Dieu.
Heureux ceux qui sont morts sur un dernier haut lieu,
Parmi tout l'appareil des grandes funérailles.

Heureux ceux qui sont morts pour des cités charnelles.
Car elles sont le corps de la cité de Dieu.
Heureux ceux qui sont morts pour leur âtre et leur feu,
Et les pauvres honneurs des maisons paternelles.

*[Car elles sont l'image et le commencement
Et le corps et l'essai de la maison de Dieu.
Heureux ceux qui sont morts dans cet embrassement,
Dans l'étreinte d'honneur et le terrestre aveu.*

*Car cet aveu d'honneur est le commencement
Et le premier essai d'un éternel aveu.
Heureux ceux qui sont morts dans cet écrasement,
Dans l'accomplissement de ce terrestre vœu.*

*Car ce vœu de la terre est le commencement
Et le premier essai d'une fidélité.
Heureux ceux qui sont morts dans ce couronnement
Et cette obéissance et cette humilité.^{1]}*

Heureux ceux qui sont morts, car ils sont retournés
Dans la première argile et la première terre.
Heureux ceux qui sont morts dans une juste guerre.
Heureux les épis mûrs et les blés moissonnés. »

¹ *Cahiers de la quinzaine*, XV-4, 23 décembre 1913, pp. 162-163.

Le titre « Aux morts pour la patrie » (parfois dramatisé en « Aux morts, pour la patrie ! ») est d'Henry Février, mais il semble également malheureux, puisqu'il crée une confusion avec l'hommage de Victor Hugo aux combattants des journées de juillet 1830, « *Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie...* », hymne également mis en musique et souvent interprété dès les premiers mois de la Grande Guerre¹. L'hymne a parfois été chanté sous le titre « Les épis mûrs ». Les péguistes nomment plutôt ce passage la « Prière pour nous autres charnels ».

La pièce d'Henry Février fut donnée en première audition le 7 février 1915, lors de la « 12^e matinée nationale » (mais à 15 heures), au grand amphithéâtre de la Sorbonne, et on la retrouve aussitôt au programme d'assez nombreuses réunions musicales organisées par des œuvres caritatives ou par des particuliers.

La chantent des artistes de renom : les baryton Alfred Maguenat (1880-1928), Henri Albers (1866-1925) ou Georges Abdoun (actif de 1952 à 1977), la soprano Marguerite Carré (1880-1947), Suzanne Curti de l'Opéra de Monte-Carlo, les actrices Julia Bartet (1854-1941) et Jeanine Zorelli (1880-1975). On peut l'entendre par exemple sur un CD de 1996².

Il y en a pour toutes les tessitures. La version n° 1 est pour un « chœur à quatre voix mixtes avec accompagnement de piano » ; la version n° 2 est en fa majeur (ton original) pour voix moyennes ; la version n° 3, « piano et chant », est faite « pour voix élevées ».

Mais c'est le disque de Rogatchewsky qui est diffusé le 28 août 1939 à 13 h 30 sur le Poste parisien de radiophonie, juste après le disque LF-136 de 1934³.

¹ Le problème de titre semble se poser également avec l'« Hymne des peuples alliés », puisque j'ai trouvé trace d'une composition de même titre attribuée à Gaston Lemaire (1864-1928) en 1915 (anonyme, « Conférence-causerie au profit des blessés », *L'Indépendant des Basses-Pyrénées*, Pau, 48^e année, n° 123, 19 mars 1915, p. <2>).

² *Officiers, debout ! Chants des écoles*, CMC7103, SERP – mentionné dans Jonathan Thomas, *La Propagande par le disque*. Jean-Marie Le Pen, éditeur phonographique, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, « Cas de figure, 2020, p. 250.

³ Anonyme, « Radiophonie », *Le Petit Champenois*, Chaumont, 57^e année, 27 août 1939, p. <5>. – Cet émetteur, qui émet sur 312,8 m avec une puissance de 60 kW (959 kHz ou, comme on écrivait à l'époque, « Kc », c'est-à-dire kilocycles par seconde), avait déjà diffusé le chant de Ferrier le 9 h 30 le 14 juillet 1935 (anonyme, « T.S.F. », *L'Est républicain*, Nancy, 47^e année, n° 17648, 14 juillet 1935, p. 7), jour où Radio-P.T.T.-Alger le diffuse à 11 h (anonyme, « Programmes de T.S.F. », *La Dépêche algérienne*, Alger, 51^e année, n° 17967, 14 juillet 1935, p. 3). Autre émission par Bruxelles-français (483,9 m) le 12 août 1938 à 20h45 (« La radio », *L'Intransigeant*, 59^e année, 13 août 1938, p. 4). La première émission de toutes semble avoir eu lieu en province

Henry Février se souvient de 1914¹

Nous entrons maintenant dans l'époque de la première Guerre Mondiale. La vie est subitement interrompue. Les choses de l'Art cessent pour nous d'occuper la première place et la musique va subir un temps d'arrêt dans son évolution. Il ne reste plus qu'un sentiment ardent inspiré par l'émoi du pays : la Marseillaise, le Chant du Départ, Sambre-et-Meuse exaltent les cœurs, l'héroïsme du front vivifie les courages, la mort de Péguy et celle d'Albéric Magnard retentissent en nous comme des glas.

Combien lointaines nous apparaissent à ce moment nos querelles d'écoles et nos polémiques du temps de paix !

Certains modérés — peut-être des réactionnaires — au fond d'eux, semblaient s'imaginer que cette trêve de l'Art allait tout modifier et interrompre le crescendo de tendances qu'ils redoutaient fort. Soulevés par l'élan des événements, ils voulaient oublier nos désaccords, les jugeant puérils, byzantins et hors de saison, espérant presque que ce répit inattendu allait leur permettre de regagner un peu du terrain perdu par eux.

Les autres, les durs, obligés d'accepter la suspension d'armes — alors que le monde était en feu ! — se renfermaient en eux-mêmes, contraints au silence, mais retranchés dans une attente dont ils profitaient pour préparer leurs futures offensives d'esthétique, bien résolus à foncer de l'avant sitôt qu'ils le pourraient.

Et ma foi, ces intrépides ne se trompaient guère ! Leur confiance en eux-mêmes et leur cohésion allaient leur donner les grands premiers rôles dans l'époque de réorganisation qui suivra la première guerre. Ils triompheront. C'est en vain que les autres se boucheront les oreilles en criant à la fausse note !

Nos durs, soutenus par l'élément actif de la presse musicale, se souciant peu d'une opinion publique désorientée — qui cherchera d'instinct à se réfugier dans les œuvres du passé — nos durs prendront la tête du mouvement, imposeront leurs doctrines, en attendant d'être submergés à leur tour par une autre vague de fond. On trouve toujours plus révolutionnaire que soi et quoiqu'on fasse on ne manque pas de devenir « le pompier » de quelqu'un. C'est

le 4 septembre 1933 à 13 h ; elle est due à la radio Alpes-Grenoble, qui émettait sur 566 m avec 3 kW (anonyme, « La journée radiophonique », *La Parole libre T.S.F.*, 12^e année, n° 279, 3 septembre 1933, p. <9>). Mais est-ce vraiment le disque de Rogatchewsky qui fut alors utilisé ? Des artistes et des chorales pouvaient être mobilisés à l'antenne pour du direct.

¹ Chapitre XXII de Henry Février, *André Messager, mon maître, mon ami*, Amiot-Dumont, « Jeunesse de la musique », 1948.

chacun son tour ! Au théâtre, même offensive : on cherche à déplaire, on provoque, on flagelle !

Mais peu à peu les belles œuvres émergent, la tempête s'apaise, le flot se retire, la vie reprend... Et cela durera jusqu'à la seconde guerre après laquelle nous assisterons à d'autres éclosions et d'autres métamorphoses.

Respectons et louons ces joutes de l'esprit, ces périodes de flux et de reflux qui, dans des temps troublés, sont la vie elle-même ; grâce à elles l'Art, en se transformant, renaît chaque fois dans son évolution.

*

**

Les Beaux-Arts, sous la direction de M. Dalimier, créent en 1915, les « Matinées nationales de la Sorbonne ». Alfred Cortot et Romain Coolus se mettent à la tête du mouvement, Messenger y prend la baguette et l'orchestre du Conservatoire interprète les œuvres qu'on y fait entendre.

C'est là, à l'une des matinées du dimanche que je fis entendre l'« Hymne aux Morts pour la patrie », que j'avais écrit au lendemain de la bataille de la Marne sur les magnifiques vers de Charles Péguy. Je proposai au Comité des « Matinées nationales » d'en donner la première audition et je fus envoyé vers Messenger pour lui remettre les pages qu'il devait conduire. Comme on le voit, c'est par une nouvelle coïncidence qu'il se trouvait mêlé, une fois de plus, à l'une des manifestations de ma vie musicale.

Je revois cette magnifique salle de la Sorbonne, remplie par un public recueilli autant qu'enthousiaste. Deux de mes morceaux figuraient au programme : l'« Hymne aux Morts » et la complainte de Minuccio de Carmosine. C'est l'excellent baryton Maguenat — le même qui avait créé Carmosine à la Gaîté-Lyrique en 1912 — qui les interprétait. Messenger était au pupitre et la première audition de l'« Hymne aux Morts » fut saluée par une approbation dont le souvenir ne pourra s'effacer de ma mémoire. Messenger tint à m'y associer personnellement en me désignant au public. J'en fus à la fois heureux et confus, car ces applaudissements auraient dû d'abord s'adresser au poète, au grand Français Charles Péguy, qui venait de tomber glorieusement à la Marne après avoir prévu et décrit là sa propre fin héroïque sur le champ de bataille !

En souvenir de Péguy qui inspira ce morceau et de Messenger qui le fit connaître ce jour-là, qu'on me permette, en pieux hommage, de redire ici les nobles strophes écrites bien avant 1914 par le grand poète, dans une heure de divination prophétique :

« Heureux ceux qui sont morts pour la terre charnelle
« Mais pourvu que ce fut dans une juste guerre
« Heureux ceux qui sont morts pour quatre coins de terre
« Heureux ceux qui sont morts d'une mort solennelle !

« Heureux ceux qui sont morts dans les grandes batailles
« Couchés dessus le sol à la face de Dieu
« Heureux ceux qui sont morts sur un dernier haut lieu
« Parmi tout l'appareil des grandes funérailles.

« Heureux ceux qui sont morts pour les cités charnelles
« Car elles sont le corps de la cité de Dieu
« Heureux ceux qui sont morts pour leur âtre et leur feu
« Et les pauvres honneurs des maisons paternelles.

« Heureux ceux qui sont morts, car ils sont retournés
« Dans la première argile et la première terre
« Heureux ceux qui sont morts dans une juste guerre !
« Heureux les épis mûrs et les blés moissonnés ! »

Quelques semaines après cette audition, donnée à la fin de l'hiver 1914-1915, je partis pour Verdun. Réformé depuis plusieurs années, j'avais demandé à être envoyé aux Armées et je fus versé en avril 1915 avec Robert de Flers à l'Hôpital d'évacuation de Verdun. L'« Hymne aux Morts » m'y suivit comme je le suivis moi-même durant la guerre, jusqu'au jour où Clemenceau donna ordre en 1918 de le faire chanter le même jour et à la même heure par les enfants des écoles communales de France.

Rogatchewsky en tournée en Union soviétique : 1936

Revenons à Rogatchewsky. Après son exil en 1920, notre homme est retourné, apparemment une seule fois, en Union soviétique, au printemps 1936. Kharkov, Rostov, Sotchi et Batoum semblait être les escales prévues de cette tournée, d'après un article daté du 11 avril 1936, écrit à Moscou, et paru comme de juste dans l'organe du Parti communiste français¹. D'autres sources mentionnent des concerts donnés à Odessa et Moscou.

Nous avons quant à nous trouvé traces du passage de Rogatchewsky – inexactement présenté comme « soliste de l'opéra de Paris », soit dit en passant – à Léninegrad. Les archives de la

¹ Anonyme, « En visite chez Kalinine », *L'Humanité*, 33^e année, n° 13661, 12 mai 1936, p. 3.

Philharmonie de Saint-Pétersbourg conservent en effet les annonces trois concerts léningradois de Rogatchewsky : les feuilles tapuscrites concernées portent la mention « exemplaire principal » («основной экземпляр») mais deux sont datées « 8 mai ». Est-ce une erreur pour « 9 mai » ou un premier jet modifié au dernier moment ? Il semble vraisemblable que le 8 mai Rogatchewsky chanta Gluck, Davide Perez, Henri Duparc, Lalo, Bizet et Wagner.

Le 9 mai il chanta certainement Giuseppe Giordani, Méhul, Richard Strauss, Fauré, Duparc, Charles Koechlin, Milhaud, Rabaud et Massenet.

Pour la soirée du 15 mai, dans la Grande Salle, accompagné au piano par Sophie Ossipovna Davydova (1875-1958), il chanta arias et romances de Méhul, Monteverdi, Giordani, Matteis, Massenet, Fauré, Koechlin et Wagner.

Qu'est-ce qui le fit oser ce retour au pays, en des temps désolés ? C'est qu'il avait gardé de la famille au pays : ses frères, ses sœurs probablement aussi, peut-être ses parents. Deux de ses frères notamment peuvent avoir alors recroisé sa route, pour des retrouvailles qui semblent ne pas voir échappé aux autorités d'alors, très hostiles aux relations entre citoyens soviétiques et émigrés, fussent-ils de la même famille. Ces deux frères avaient des postes en vue, et la rencontre avec leur ténor de frère semble leur avoir été fatale, même s'il s'agit là, aussi, d'un simple prétexte – entre autres accusations – invoqué par la police politique.

Nous allons vous présenter ces deux personnalités.

Petite vie d'Isaac Rogatchevski

Isaac Rogatchevski fut proche de son grand frère Joseph : il est né le 6 mars 1894 à Mirgorod.

Il commença à travailler à l'âge de douze ans, d'abord comme apprenti-tourneur dans une entreprise privée à Mirgorod, puis comme contremaître à la construction, puis comme commis dans un magasin. Il combattit pendant la Première Guerre mondiale.

Il prit sa carte du Parti communiste russe (des Bolchéviks) – en abréviation russe РКП(б) – en mars 1923. Il fut diplômé de l'Institut économique national de Kharkov – ancêtre de l'actuelle Université nationale d'économie de Kharkiv – en 1925 et de l'Institut minier de Donetsk (ДГИ) en 1931.

De 1925 à 1929, il fut l'adjoint de l'ingénieur principal puis le vice-directeur de l'usine métallurgique de Makeïevka. De 1929 à 1931 il dirigea l'usine métallurgique de Stalino. En 1931-1932, il dirigea l'usine « Petrovski » de Dniépropétrovsk. En 1932-1933, il fit un stage en Allemagne, missionné comme commissaire du peuple pour y acheter des technologies et des équipements métallurgiques de pointe pour Magnitogorsk et Kouznetsk (mission dont il s'acquitta fort bien) – avant de prendre en 1933-1934 la direction du trust « Trubostal » de Kharkov. Il fut élu délégué au XII^e congrès du Parti communiste d'Ukraine et se rendit alors à Kiev pour la première fois.

Nommé le 23 mai 1934 par Grégoire Ordjonikidzé, commissaire du peuple à l'industrie lourde de l'URSS, il devint le premier directeur général de l'usine sidérurgique Zaporijstal : 35 000 hommes sous ses ordres, de 1934 à 1937 ! L'usine prospéra véritablement sous sa direction, accroissant ses bénéfices propres, améliorant ses techniques et sa production. Tout cela venait en partie de l'impulsion d'Isaac, qui donnait le ton le 3 juillet 1934 dans le tout premier numéro du journal *Le Métallurgiste de Dniépropétrovsk* (Днепропетровский металлург) : « Aujourd'hui encore, les produits de notre usine occupent une place assez importante dans le bilan global de la métallurgie ferreuse du pays. Maîtriser pleinement les coefficients des usines métallurgiques du monde, obtenir une meilleure qualité des produits fabriqués et réduire les coûts, atteindre une culture de travail élevée – telles sont les tâches auxquelles nos ingénieurs et techniciens sont confrontés. » Le rapport d'Isaac sur le voyage d'affaires (*komandirovka*) qu'il effectua à l'automne 1934 aux États-Unis prouva de manière convaincante les avantages de l'utilisation de laminoirs continus dans la production et servit de base à l'ordre donné par le commissaire du peuple d'installer un tel équipement à Zaporijstal. Le 23 mars 1935, Isaac reçut l'ordre de Lénine. Est-ce cette décoration prestigieuse qui lui donna l'audace de développer dans la revue *Pour l'industrialisation* (За индустриализацию), le 20 septembre 1935 un point de vue si hétérodoxe en pays communiste ? Qu'on en juge : « Les orientations et le calendrier du développement de Zaporijstal permettent d'affirmer que l'usine est capable de travailler non seulement sans dotation de l'État, mais même avec profit, en occupant en outre la position de leader parmi les usines produisant un acier de qualité. » Le 21 septembre de cette même année, un

premier four à foyer ouvert produisit de l'acier, et quelques jours plus tard un second, dans un tempo vraiment extraordinaire.

Le directeur était heureux. Sa femme Zinaïda Mikhaïlovna, née Guirchman¹ le 24 octobre 1898, était, elle aussi, dévouée à la cause. Membre du Parti depuis 1928, elle s'occupait comme pédiatre de la crèche n° 116 de l'entreprise, en plus de l'éducation de leurs deux enfants Vladimir, né à Donetsk le 17 novembre 1930², et Lioudmila, un peu plus jeune. Isaac lisait. Il aimait beaucoup Gorki, notamment son roman-fleuve *La Vie de Klim Samguine*. *Quarante années* (1936). Il récitait volontiers de tête devant ses amis « Le chant du Faucon » (1895), ou « L'oiseau des tempêtes » (1901). Isaac était heureux, mais des nuages apparaissaient à l'horizon.

Le 1^{er} janvier 1937, Rogatchevski adresse avec fierté un télégramme au Commissariat du peuple à Moscou : « Le 1^{er} janvier, un essai à chaud du laminage à tôles moyennes a été lancé. Ont été pompées cinq dalles par tôle. » Mais l'influence au sein du Politburo de Grégoire Ordjonikidzé – qui défendait toujours les producteurs qu'il avait nommés (« la réserve d'or du Commissariat du peuple ») – s'affaiblit considérablement durant l'année 1936. Son second, Georges Piatakov, ancien 1^{er} vice-commissaire du peuple à l'industrie lourde de l'URSS, fut arrêté le 12 septembre 1936 et devint le principal accusé du second procès de Moscou de janvier 1937, dit du « Centre trotskiste antisoviétique parallèle », appelé d'ailleurs « procès Piatakov » pour faire bref. Outre le soutien aux opposants alors à l'étranger, on reprocha aux accusés un imaginaire complot politique mené avec l'Allemagne nazie et visant rien moins que la destruction de l'Union soviétique. Le 20 octobre 1936, Zaporijstal prit ironiquement le nom honorifique d'Ordjonikidzé, qui lui-même mourut en février 1937, probablement assassiné à l'instigation de Staline. Tous les dirigeants qu'Ordjonikidzé avait promus ou soutenus se retrouvaient dans la tourmente et sans appui.

Après diverses contestations de son autorité et du bien-fondé de ses décisions survenues au printemps 1937, Isaac fut arrêté le 14 août 1937, condamné sur la base de fausses accusations le 14 octobre

¹ Riche famille juive de Kharkov, dont le membre le plus connu est peut-être le collectionneur d'art Vladimir Guirchman (1867-1936), à moins que ce ne soit l'archéologue Romain Ghirshman (1895-1979), qui fut membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

² Il épousa Antonine Mikhaïlovna Lévacova (1924-2009) et tous deux eurent un enfant.

1937, fusillé le 15 octobre 1937 avec une célérité parfaite. Rogatchevski refusa de plaider coupable, mais après plusieurs « séances spéciales » d'interrogatoire approuvées de très haut, il commença à signer même les accusations les plus absurdes. Coupable de lien criminel avec « l'ennemi du peuple » Piatakov, Isaac aurait par l'entremise de Piatakov pris contact avec le service des renseignements allemands, serait devenu un espion à la solde de l'Occident, aurait procédé à des activités de démolition à Zaporijstal. Le destin de son frère exilé fut évoqué également, et Isaac dut avouer que grâce à l'entremise de son frère Joseph il avait travaillé aussi pour les services français de renseignement...

S'il mourut au sous-sol du département régional du N.K.V.D., rue Lipskaïa à Kiev, on ne sait toujours pas en revanche où les sbires du N.K.V.D. purent l'enterrer.

L'épouse de Rogatchevski, Zinaïda, quitta Zaporijjia avec ses enfants pour Kharkov, dans l'espoir de trouver l'aide et le soutien d'un frère de son mari, Boris, avocat militaire de 2^e rang et procureur militaire adjoint du district militaire de Kharkov, mais elle fut arrêtée à son tour par le N.K.V.D., le 28 novembre 1937, à Kharkov. Elle écopa en 1938 de 8 ans de prison en camp de travail pénitentiaire (ИТЛ). Cette femme de caractère purgea sa peine, sortit de de prison plus rapidement que prévu grâce à son comportement exemplaire en prison¹, et reprétrailla après la Grande Guerre patriotique dans le domaine de la médecine, allant jusqu'à diriger l'hôpital pour enfants d'Alexandrov, où elle s'installa. Elle fut réhabilitée le 29 avril 1955 après une plainte adressée le 5 février 1955.

Immédiatement après le XX^e Congrès du P.C.U.S., qui rappelons-le s'est tenu en février 1956, Zinaïda demanda au bureau du procureur militaire de l'URSS de réexaminer le cas de son mari. Le procureur de la Cour militaire suprême de l'URSS fut clair :

Dans le dossier concernant l'accusation de I. Z. Rogatchevski, il n'y a aucune preuve objective qui témoignerait de ses démolitions, de son sabotage, de ses intentions terroristes ni de ses activités d'espionnage. Le témoignage de Rogatchevski lui-même n'est pas étayé et est réfuté par les éléments de l'enquête supplémentaire. Les

¹ Le 8 mars 1944, le N.K.V.D. réduit sa peine et prévoit sa libération sous un délai d'un an. Son dossier personnel est conservé dans le fonds P-6452 aux Archives d'État de la région de Kharkiv (inventaire 1, affaire 4407 : archives.gov.ua/um.php?p=48&a=44&id=56327).

témoignages d'un certain nombre de personnes qui montrent que Rogatchevski est un saboteur ne sont pas confirmés et sont donc infondés ; ils sont réfutés par les faits mis en lumière par une enquête complémentaire.

Le 25 avril 1956, la Cour suprême de l'URSS statua : « Le verdict du Collège militaire de la Cour suprême de l'URSS en date du 14 octobre 1937 concernant Rogatchevski Isaac Zakhariévitch, en raison de nouvelles circonstances qui ont été découvertes, doit être révoqué, et l'affaire contre lui doit être close en raison de l'absence de *corpus delicti*. »¹

Un buste à la mémoire de cet ancien directeur figure encore aujourd'hui dans les jardins de l'usine Zaporijstal. Songeons à ce qu'aurait pu être le destin de ce directeur énergique et compétent, en constatant ce qu'est devenu son successeur immédiat, en 1937 : Anatole Kouzmine (1903-1954) devint ministre de l'industrie métallurgique de l'URSS en 1949-1950, puis en 1954 ministre de la « métallurgie noire » (министр черной металлургии), c'est-à-dire ferreuse. Deux directeurs et deux destins bien différents : l'urne funéraire de Kouzmine fut ajoutée au mur du Kremlin, sur la Place Rouge, à Moscou...

La chaîne ukrainienne TV5 a consacré à la vie d'Isaac un documentaire très précis dans la série des « Légendes » : *Isaac Rogatchevski, l'Affaire du directeur rouge*². C'était en 2016, soixante ans après la réhabilitation...

Petite vie de Boris Rogatchevski

Boris Rogatchevski est quant à lui né à Mirgorod en 1905 : il a donc moins connu son grand frère Joseph.

¹ A. Komanovski, l'auteur de *La Tragédie du premier directeur de Zaporizhstal* [Трагедія першого директора «Запоріжстали»], Zaporijjia, Дніпровський металург, « Реабілітовані історією » [« Réhabilités par l'Histoire »], 2004, pp. 187-191 a livré bien des détails sur le procès (avec quelques inexactitudes) en ligne, à l'adresse zhurnalyst.blogspot.com/2014/07/ii.html. Nous avons aussi suivi la reconstitution des événements par le journaliste Boris Artémov dans *Directeur [Директор]*, récit inédit de 2014 présent en ligne à l'adresse électronique proza.ru/2014/07/08/1242.

² Xénia Nikitina, *Ісак Рогачевський. Справа червоного директора*, 39'50 ; visible en ligne à l'adresse www.youtube.com/watch?v=caONaPS19_M. – On appela pendant les années 1920-1930 en URSS « directeurs rouges » les ouvriers et autres membres de l'intelligentsia ouvrière qui parvenaient à des postes de direction au sein des usines et combinats.

Avocat militaire de 2^e rang (военюрист 2 ранга), il entre en 1926 au Parti communiste – le parti ayant à cette époque (de 1925 à 1952) le nom précis de Parti communiste (des Bolchéviks), soit en abréviation russe БКП(б). Après un début de carrière sans encombre, Boris finit par occuper le poste de procureur militaire adjoint du district militaire de Kharkov.

Mais, dès après l'arrestation de son frère le 14 août, Boris est exclu du Parti « en raison d'une longue relation [!] avec son frère Isaac, un ennemi du peuple, et d'une [!] rencontre avec son deuxième frère Joseph, qui vit à l'étranger ». Arrêté le 15 novembre 1937 à Kharkov, il est précisément confronté à ces deux solides accusations : ne connaissait-il pas à la fois un ennemi du peuple, son frère Isaac, et un espion français de la Sûreté générale, son frère Joseph ? L'avocat se défend de son mieux, grâce à son métier. Il obtient notamment que son cas ne soit pas relié à celui de son frère Isaac. Boris avoue tout de même appartenir à une organisation trotskiste et avoir, lors d'un voyage en Allemagne effectué en compagnie de l'ennemi du peuple Vesnik¹, été recruté par la Gestapo. Sans doute grâce à une défense acharnée, Boris fait durer un peu plus son procès que n'a su le faire son frère Isaac. Mais l'issue est la même : il est condamné le 25 avril 1938 par le Collège militaire de la Cour suprême de l'URSS à la « haute mesure de condamnation » (БМН), circonlocution qui signifie la peine de mort, et fusillé dans la foulée, à Moscou. L'exécution était accompagnée de la confiscation des biens. Il est enterré au cimetière Donskoï.

Il convient de rappeler que durant la Grande Terreur de 1937-1938, lancée par un ordre du NKVD en date du 30 juillet 1937, plus d'un million et demi de Soviétiques furent arrêtés sur la base de quotas régionaux et près de 700 000 furent exécutés. Le Collège militaire de la Cour suprême dirigea spécifiquement la répression contre les cadres du Parti communiste : jugeant près de 45 000 membres du Parti, il en condamna à mort 85 %.

Le 8 décembre 1956, Boris Rogatchevski est réhabilité, de même que son frère Isaac, à titre posthume et à l'instigation de Zinaïda. Le seul courage que n'eurent pas Zinaïda et ses enfants après elle, ce fut finalement de garder vivace le lien avec son beau-frère et leur oncle Joseph.

¹ Jacob Ilitch Vesnik (1894-1937), premier directeur de l'usine Kryvorijstal, avait été arrêté le 10 juillet et fusillé le 17 novembre 1937.

De Rogatchewsky à Rogat

Après un tel drame, Rogatchewsky ne revint bien entendu plus en URSS : les autorités ne l'auraient sans doute pas accepté. Lui a presque perdu tout contact avec sa famille restée au pays, pensant Boris et Isaac emprisonnés dans le meilleur des cas, morts dans le pire des cas. Joseph continua de correspondre avec ses sœurs Tatiana et Élisabeth. Comment aurait-il pu envisager que leurs sentiments envers lui aient pu changer ? Auraient-ils pu faire taire en eux leur affection fraternelle et se brouiller avec lui par jalousie ? Rogatchewsky était perspicace et constatait, impuissant, que le pouvoir soviétique s'était définitivement interposé entre lui et sa famille.

En mai 1940, il suit l'exode massif des civils, quitte la Belgique, se retrouve à Paris le 28 mai, arpente la France avant de s'embarquer pour les États-Unis. En 1944 on le retrouve en don José dans *Carmen* au *New York City Center Opera*, face à Jennie Tourel (1900-1973)¹ ; en mars de la même année il figure aux côtés de la pianiste Emma Boynet (1891-1974) et en octobre 1944 il donne un récital au Town Hall. Ce n'est qu'en 1947 qu'il revient à Bruxelles.

Russe devenu Français², il est ensuite naturalisé belge le 31 août 1951, ce que montre le décret de naturalisation le concernant.

Après la mort de Maurice Corneil de Thoran, survenue le 8 janvier 1953, il est appelé à diriger le Théâtre de la Monnaie, fonction qu'il occupera du 27 juillet 1953 jusqu'en 1959 : c'est ce que les Bruxellois d'alors nommèrent « l'ère Rogat ». Il est vrai que notre homme a d'abord signé « Rogatch » ses autographes, mais qu'on voit ensuite sa signature évoluer vers « Rogat ».

Le directeur a l'occasion de recevoir lors des premières, entre autres sommités, la famille royale belge, comme lors de la saison 1954-1955 où est joué *Boris Godounov* de Moussorgski.

Rogatchewsky cède la place de directeur général du Théâtre de la Monnaie à Maurice Huisman en 1959. Il donne par la suite des cours d'art lyrique au Conservatoire royal de Mons.

Par arrêté royal du 8 juin 1966, l'autorisation est accordée à M. Rogatchewsky, Serge Joseph *Gabriel Ghislain*, né le 10 mars 1954 à

¹ Née Eugénie Davidson (Эйжения Давидсон) à Vitebsk.

² Il le précise dans une lettre dactylographiée avec signature autographe à Jacques Rouché, conservé à la Bibliothèque de l'Opéra de Paris (Bordeaux, 16 novembre 1930 ; catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb41735698v).

Uccle et demeurant à Wezembeek-Oppem, de changer son nom en celui de « Rogat ». C'est là le fils de notre ténor, qui vit toujours en Belgique et qui a eu la gentillesse de nous relire et de corriger bien des erreurs que nous avions commises dans la première version de la présente étude. Il est le fils de la deuxième épouse de Joseph.

Rogatchewsky meurt le 31 mars 1985 aux Ixelles, où il habitait au numéro 2 du boulevard Général Jacques.

Appendice 1 : Jugements

Vivian A. Liff, *American Record-Guide*, Cincinnati, 64^e année, n° 4, juillet 2001 :

Au sein du groupe illustre de ténors formés en France dans les années d'avant-guerre, Joseph Rogatchewsky était l'un des plus estimés. De nombreux connaisseurs le considéraient même comme le meilleur chanteur de tous. D'un point de vue purement vocal, sa voix est plus chaude, elle a plus de caractère et produit moins de vibrato que les ténors avec lesquels il partageait un répertoire certes similaire. [...] Le talent artistique de Rogatchewsky est tel que sa voix singulièrement attrayante a une chaleur et un accent très légèrement rauque qui rappelle le grand Giuseppe Anselmi. Les marques dynamiques sont scrupuleusement respectées, et ses timbres de tête, doux et bien soutenus, ont rarement été égalés. Ceux-ci sont particulièrement louables dans le célèbre air du *Roi d'Ys*, dont ils donnent une interprétation d'exception, qui lui valut la gloire. Comme on pouvait s'y attendre, ce ténor est tout à fait à l'aise dans les extraits russes. Les airs de la *Nuit de mai* et du *Prince Igor* sont grâce à lui magnifiquement chantés dans leur langue originale.

Alexis Boulatov, avis du 11 octobre 2011 (lire en ligne : www.peoples.ru/art/theatre/opera/tenor/joseph_rogatchevsky/) :

Il est patent que la voix de Rogatchewsky se plaçait presque toujours au point d'excellence, possédait une merveilleuse douceur de timbre, se faisait parfois légèrement mélancolique et élégiaque, trait qu'on remarque surtout chez les ténors venus d'Orient. Parmi les nombreuses interprétations de Rogatchewsky, beaucoup mettent l'accent sur les airs russes qu'il chanta ; son interprétation de ces airs se distinguait par l'absence de cette sentimentalité excessive qui le caractérisait tant dans le répertoire français. Il fut l'un des meilleurs ténors de son temps.

Appendice 2 : Discographie complète

Rogatchewsky enregistra tous ses disques 78/80 tours pour le producteur Columbia (England), y compris la première intégrale de la *Manon* de Massenet (1929) avec Germaine Féraldy (Manon Lescaut) et Louis Guénot (le Comte des Grieux), et le disque que nous vous recommandons particulièrement, le seul pressé en 1932 apparemment, et qui est à l'origine des recherches dont nous vous avons ici confié les trouvailles.

Columbia, 1927

« *Berceuse* » (Liadow), disque 80 tours D-6280, matrice WL-545 (11 juillet 1927)

« *Berceuse* » (Gretchaninov), disque 80 tours D-6280, matrice WL-546 (11 juillet 1927)

Manon (Massenet), « Ah ! Fuyez douce image », disque 78 tours 12526, matrice WLX-87 (7 juillet 1927)

Lohengrin (Wagner), « Les adieux au cygne », 12526, matrice WLX-92¹ (11 juillet 1927)

Le Roi d'Ys (Lalo), « Aubade » (« Vainement, ma bien aimée ! »), acte III, 12527, matrice WLX-89 (7 juillet 1927)

Pêcheurs de perles (Bizet), « Romance de Nadir » (« *Je crois entendre encore* »), 12527, matrice WLX-90 (11 juillet 1927)

Lohengrin (Wagner), « Récit du Graal » (« *In fernem Land* »), D-15010, matrice WLX-102 (18 octobre 1927)

Werther (Massenet), « Lorsque l'enfant revient d'un voyage », D-15010, matrice WLX-100 (18 octobre 1927)

Manon (Massenet), « C'est vrai !... En fermant les yeux », D-15011, matrice WLX-107 (19 octobre 1927)

Orphée et Eurydice (Gluck), « J'ai perdu » (« *Che farò senza Euridice?* »), récit et air, disque D-15011, matrice WLX-108 (19 octobre 1927)

Nuit de mai (Rimski-Korsakov), « Récit et Romance de Lowko », D-15012, matrice WLX-139 (21 novembre 1927)

¹ Aurait servi aussi au L-2300, au D-12062 et au D-12300 (*non vidimus*).

Le Prince Igor (Borodine), « Récit et Cavatine », D-15012, matrice WLX-142 (21 novembre 1927)

NB : De manière exceptionnelle, l'orchestre de l'Opéra-Comique est sous la direction de Désiré Defauw (1885-1960).

Columbia, 1928

Faust (Gounod), « En vain j'interroge », D-15028, matrice WLX-291 (12 mars 1928)

Werther (Massenet), « Invocation à la nature », D-15028, matrice WLX-279

Werther (Massenet), « Le lied d'Ossian », D-13041, matrice WL-950 (8 mars 1928)

Pêcheurs de perles (Bizet), « De mon amie, fleur endormie », D-13041, matrice WL-969 (12 mars 1928)¹

Werther (Massenet), « Mort de Werther », acte III, D-13109, matrice WL-1275 (1^{er} novembre 1928)

Tosca (Puccini), « Le Ciel luisait d'étoiles » (« *E lucevan le stelle* »), acte III, D-13109, matrice WL-1319 (1^{er} décembre 1928)

Tosca (Puccini), « *O dolci mani* » (« *O dolci mani* »), acte III, LF-36, matrice WL-1273 (1^{er} novembre 1928)

Tosca (Puccini), « *Ô de beautés égales* », acte I, LF-36, matrice WL-1278 (3 novembre 1928)

Manon (Massenet), 18 disques 78 tours (5 décembre 1928 – 3 janvier 1929 puis 13 mars 1929)²

1. Columbia D-15156, matrice LX-690, Acte I : Prélude et 1^{re} scène
2. Columbia D-15156, matrice LX-729, Acte I : Sextuor (« Allons messieurs »)
3. Columbia D-15157, matrice LX-731, Acte I : Chœur des Voyageurs et Entrée de Lescaut (« Entendez-vous la cloche »)
4. Columbia D-15157, matrice LX-835, Acte I : Entrée (« Eh ! J'imagine ») et Air de Manon (« Je suis encor tout étourdie »)

¹ Aux USA, disque D-2410, matrices L 950 et 969.

² Columbia dans sa collection « *Masterworks* » aurait pressé la même interprétation de *Manon*, sur les matrices LX-202 à 219 en 1933 en Grande-Bretagne, et sur les matrices LCX-84 à 101 et 68163-D à 68180-D (disques OP-10) aux USA. Nous n'avons pas plus retrouvé les trois vinyles pressés aux USA en 1953 dans la collection « Entre » sous la référence EL-6, qui doivent ressembler aux trois vinyles français pressés (ultérieurement ?) par EMI sous les références 2-C-053-10-476 à 478.

5. Columbia D-15158, matrice LX-730, Acte I : Scène de Guillet de Morfontaine et Récitatif de Lescaut (« Hôtelier de malheur ! »)
6. Columbia D-15158, matrice LX-728, Acte I : Air de Lescaut (« Ne bronchez pas ») et Air de Manon (« Restons ici »)
7. Columbia D-15159, matrice LX-724, Acte I : Duo Manon – des Grieux (1^{re} partie) (« Quelqu'un ! ») [30 décembre 1928]¹
8. Columbia D-15159, matrice LX-725, Acte I (Final) : Duo Manon – des Grieux (2^e partie) (« Non ! Je ne veux pas croire ») [30 décembre 1928]
9. Columbia D-15160, matrice LX-726, Acte II : Prélude et duo (1^{re} partie) (« Manon ! Avez-vous ») [30 décembre 1928]
10. Columbia D-15160, matrice LX-727, Acte II : Duo (2^e partie) (« On l'appelle Manon ») [30 décembre 1928]
11. Columbia D-15161, matrice LX-678, Acte II : Quatuor (1^{re} partie), « Enfin – Les Amoureux » [7 décembre 1928]
12. Columbia D-15161, matrice LX-723, Acte II : Quatuor (2^e partie), « Je venais d'écrire à mon père » [30 décembre 1928]
13. Columbia D-15162, matrice LX-676-2, Acte II : Air de la « Petite table » et « Récitatif de des Grieux » (« Allons ! Il le faut ! » et « Adieu, notre petite table ! ») [7 décembre 1928]
14. Columbia D-15162, matrice LX-677-4, Acte II (final) : « Le Rêve »² (« En fermant les yeux ») [7 décembre 1928]
15. Columbia D-15163, matrice LX-680-2, Acte III (1^{er} tableau) : Entracte et Menuet
16. Columbia D-15163, matrice LX-740-2, Acte III (1^{er} tableau) : « C'est fête au Cours-la-Reine ! » (« Voyez ! Mules à fleurettes »)
17. Columbia D-15164, matrice LX-741 Acte III (1^{er} tableau) : Air de Lescaut (« Ô Rosalinde ») (« Tenez, monsieur ! Tenez »)
18. Columbia D-15164, matrice LX-824, Acte III (1^{er} tableau) : Chœur (« Voici les élégantes ») et Air de Manon (« Je marche sur tous les chemins »)
19. Columbia D-15165, matrice LX-827-2, Acte III (1^{er} tableau) : Gavotte (« Obéissons quand leur voix appelle ») [11 février 1929]
20. Columbia D-15165, matrice LX-828, Acte III (1^{er} tableau) : Scène et Duo Manon – Comte des Grieux (1^{re} partie) (« Et maintenant restez »)

¹ Les matrices WLX-671-1 et WLX-672-1 (6 décembre 1928) contiennent le même passage mais sont restées inédites.

² La matrice WLX-86 (7 juillet 1927) contient ce même passage, « Le Rêve », enregistrement de *Manon* resté inédit.

21. Columbia D-15166, matrice LX-829, Acte III (1^{er} tableau) : Duo Manon – Comte des Grieux (2^e partie) et Prélude du ballet (« Un mot encore »)
22. Columbia D-15166, matrice LX-679 [mi-décembre 1928], Acte III (1^{er} tableau) : Ballet (1^{re} partie), Dances 1, 2 et 3
23. Columbia D-15167, matrice LX-823, Acte III (1^{er} tableau) : Ballet (2^e partie), Dance 4, Air du ballet et Final (« Non, sa vie »)
24. Columbia D-15167, matrice LX-655, Acte III (2^e tableau) : Chœurs des dévotes (« Quelle éloquence »)
25. Columbia D-15168, matrice LX-693-2, Acte III (2^e tableau) : Saint-Sulpice, Scène et Air du Comte des Grieux (« Bravo, mon cher ») [12 décembre 1928]
26. Columbia D-15168, matrice LX-689-1, Acte III (2^e tableau) : Saint-Sulpice, Air « Ah ! Fuyez... » (« Je suis seul ! », « Ah ! Fuyez ») [12 décembre 1928]
27. Columbia D-15169, matrice LX-656-2, Acte III (2^e tableau) : « Saint-Sulpice – Duo » (1^{re} partie) (« Pardonnez-moi ») [5 décembre 1928]
28. Columbia D-15169, matrice LX-661-3, Acte III (Final) : « Saint Sulpice – Duo » (2^e partie) (« Ah ! Rends-moi ton amour ») [décembre 1928]
29. Columbia D-15170, matrice LX-683, Acte IV : Transylvanie – 1^{re} scène (« À l'hôtel de Transylvanie », « Faites vos jeux ») [décembre 1928]
30. Columbia D-15170, matrice LX-687, Acte IV : Transylvanie – Trio (« Faites vos jeux, messieurs ») [11 décembre 1928]
31. Columbia D-15171, matrice LX-836, Acte IV : Transylvanie – Scène et Air (« Ce bruit de l'or », « Un mot, s'il vous plaît ») [décembre 1928]
32. Columbia D-15171, matrice LX-684, Acte IV : Transylvanie – Scène de la dispute (« Au jeu ! Au jeu ! »)
33. Columbia D-15172, matrice LX-685-1, Acte IV (Final) : Transylvanie (« Le coupable est monsieur ») [11 décembre 1928]
34. Columbia D-15172, matrice LX-686-1, Acte V : Duo des Grieux – Lescaut et Chœurs (« Manon ! Pauvre Manon ! ») [11 décembre 1928]
35. Columbia D-15173, matrice LX-691, Acte V : Duo des Grieux – Manon (1^{re} partie) (« Ah des Grieux ») [12 décembre 1928]
36. Columbia D-15173, matrice LX-692, Acte V : Duo des Grieux – Manon (2^e partie) ; Mort de Manon [12 décembre 1928]

Columbia, 1929

Orphée et Eurydice (Gluck), « Objet de mon amour », acte I (en français), D-15223 / DX-60, matrice WLX-991 (12 avril 1929)

Orphée et Eurydice (Gluck), « Air », D-15223 / DX-60, matrice WLX-992 (12 avril 1929)

Columbia, 1930

« *Chant populaire* » : mélodie russe (musique de Sokolov ; paroles de Nikitine), LF-26, matrice WL-2285 (14 mai 1930)

« *Le chant du novice* » : mélodie russe (musique d'André Iliachenko ; paroles de Melnikov-Petcherski), LF-26, matrice WL-2284 (14 mai 1930)

Columbia, 1931

Armide (Gluck), « Plus j'observe ces lieux » (1^{re} partie), acte II, LF-76, matrice WL-2832 (4 mars 1931)

Armide (Gluck), « Plus j'observe ces lieux » (2^e partie), acte II, LF-76, matrice WL-2833 (4 mars 1931)

« *Chanson d'amour : sérénade* » (*Ständchen*, Schubert), disque enregistré au profit des maisons de retraite de Ris-Orangis et Pont-aux-Dames, LF-95, matrice WLB-276 (11 juin 1931)

« *Sérénade* » (Gounod), disque enregistré au profit des maisons de retraite de Ris-Orangis et Pont-aux-Dames, LF 95, matrice WLB-275 (11 juin 1931)

La Dame de pique (Tchaïkovski), « Air », 1^{re} partie (« *Forgive me, bright celestial vision* »), LF-114, matrice WL-3906 (10 juin 1931)

La Dame de pique (Tchaïkovski), « Air », 2^e partie (« *What is our life?* »), LF-114, matrice WL-3907 (10 juin 1931)

Columbia, 1932

Hymne des peuples alliés, chant patriotique (L Narci), BF-10, matrice WL-3904 (octobre 1932)

Aux morts pour la patrie, hymne (Henry Février), BF-10, matrice WL-3905 (octobre 1932)

Columbia, 1934¹

Si tu le veux (Koechlin), LF-136, matrice CL-4854 (4 mai 1934)

Soupir (Henri Duparc), LF-136, matrice CL-4855 (4 mai 1934)

Le Pays du sourire, opérette (Land des Lächelns, Franz Lehár), « Dans l'ombre blanche des pommiers en fleurs », BF-27, matrice CL-4912 (8 juin 1934)

Amour tzigane : opérette (Zigeunerliebe, Franz Lehár), « Au diable l'amour », BF-27, matrice CL-4914 (8 juin 1934)

Columbia, 1958

Le Roi d'Ys (Lalo), « Aubade » ; *La Tosca* (Puccini), « Ô de beautés égales », disque 45 tours ESDF-1240, matrice 7-TCL-996

Manon (Massenet), « Saint-Sulpice / Ah fuyez douce image », disque 45 tours ESDF-1240, matrice 7-TCL-997

Rococo, années 1960

Joseph Rogatchewsky, disque 33 tours Rococo 5232 (Toronto, collection « Famous voices of the past »)

Face A (CT-33017) :

- *Orphée* (Gluck), « Objet de mon amour »
- *Armide* (Gluck), « Plus j'observe ces lieux »
- *Pêcheurs de perles* (Bizet), « De mon amie »
- *Werther* (Massenet), « Invocation à la nature »
- *Werther* (Massenet), « Pourquoi me réveiller »
- *Sérénade* (Gounod)

Face B (CT-33017) :

- *Faust* (Gounod), « En vain j'interroge »
- *Lohengrin* (Wagner), « Les adieux au cygne »
- *Le Prince Igor* (Borodine), « Cavatine »
- *Nuit de mai* (Rimski-Korsakov) : « Romance de Lowko »
- *La Dame de pique* (Tchaïkovski), « Pardonnez-moi »
- *La Dame de pique* (Tchaïkovski), « Quelle est notre vie »
- *Berceuse* (Gretchaninov)
- *Berceuse* (Liadov)

¹ Ajoutons que la matrice CL-4913 (8 juin 1934) contient la « Chanson bachique » d'*Hamlet* (Thomas), enregistrement resté inédit.

EMI His Master's Voice, ca. 1970

Voix illustres belges / Beroemde belgische stemmen [Joseph Rogatchewsky, Fernand Anseau, Fanny Heldy, Vina Bovy, Armand Crabbé], disque 33 tours RCLP 36

- Face B, page 5 : *Manon* (Massenet), « Ah, fuyez douce image »
- Face B, page 6 : *La Tosca* (Puccini), « Ô de beautés égales »

Austro Mechana, 1975

Lebendige Vergangenheit, disque 33 tours LV-239 (Vienne, Autriche)

- Page 1 : *Orphée et Eurydice* (Gluck), « Malheureux qu'ai-je fait ?... J'ai perdu mon Euridice » (LX-108)
- Page 2 : *Faust* « Rien ! – En vain j'interroge en mon ardente veille » (LX-291)
- Page 3 : *Pêcheurs de perles* (Bizet), Romance de Nadir, « Je crois entendre encore » (LX-90)
- Page 4 : *Pêcheurs de perles* (Bizet), « De mon amie fleur endormie » (L-969)
- Page 5 : *Manon* (Massenet), « En fermant les yeux » (LX-107)
- Page 6 : *Manon* (Massenet), « Ah ! Fuyez, douce image » (LX-87)
- Page 7 : *Le Roi d'Ys* (Lalo), Aubade, « Vainement, ma bien-aimée » (LX-89)
- Page 8 : *Werther* (Massenet), « Ô nature, pleine de grâce » (LX-279)
- Page 9 : *Werther* (Massenet), « Lorsque l'enfant revient d'un voyage avant l'heure » (LX-100)
- Page 10 : *Werther* (Massenet), « Pourquoi me réveiller, ô souffle du printemps » (L-950)
- Page 11 : *Nuit de mai* (Rimski-Korsakov), Récit et Romance de Lowko, « Wie still, wie herrlich ist die Nacht » (LX-142)
- Page 12 : *Le Prince Igor* (Borodine), Récit et Cavatine de Vladimir, « Tageslicht langsam erlischt », acte II (LX-139)
- Page 13 : *La Dame de pique* (Tchaïkovski), Scène d'Hermann, « Verzeihe mir, du himmlisch Wesen », acte I (L-3907)
- Page 14 : *La Dame de pique* (Tchaïkovski), Air d'Hermann, « Das Leben gleicht dem Spiel », acte III (L-3906)

EMI, 1977

Voix Illustres Belges / Beroemde Stemmen [André d'Arkor, Louis Richard, Rogatchewsky], six disques 33 tours 4-C153-52640 à 45 Y (Belgique)

Disque 5 (C153-644) :

- Face A (matrice C-153-644A), page 1 : *Le Roi d'Ys* (Lalo), « Aubade »
- Face A, page 2 : *Manon* (Massenet), « Ah, fuyez douce image »
- Face A, page 3 : *Pêcheurs de perles* (Bizet), « Je crois entendre encore »
- Face A, page 4 : *Orphée et Eurydice* (Gluck), « J'ai perdu mon Eurydice »
- Face A, page 5 : *Werther* (Massenet), « Lorsque l'enfant revient d'un voyage »
- Face A, page 6 : *La Tosca* (Puccini), « Ô de beautés égales »
- Face B (matrice C-153-644B), page 1 : *Lohengrin* (Wagner), « Récit du Graal »
- Face B, page 2 : *Lohengrin* (Wagner), « Les adieux au cygne »
- Face B, page 3 : *Nuit de mai* (Rimski-Korsakov), « Récit et Romance de Lowko »
- Face B, page 4 : *Amour tzigane* (*Zigeunerliebe*, Franz Lehár), « Au diable l'amour »
- Face B, page 5 : *Le Pays du sourire* (*Land des Lächelns*, Franz Lehár), « Dans l'ombre blanche des pommiers en fleurs »
- Face B, page 6 : *Vaine attente* (Alexandre De Taye)

Disque 6 (C153-645) : *Manon* (Massenet)

- Face A, page 1 : « Entrée de des Grieux » et « Duo final », acte I
- Face A, page 2 : « Duo de la lettre », acte II
- Face A, page 3 : « Le Rêve » et « Finale »
- Face B, page 1 : « Scène de Saint-Sulpice », acte III
- Face B, page 2 : « Entrée de Manon et des Grieux », acte IV
- Face B, page 3 : « Duo des Grieux / Lescaut », acte V
- Face B, page 4 : « Duo final – Mort de Manon »

EMI, 1980

Voix illustres belges au T.R.M. / Beroemde belgische stemmen in de K.M.S.
[Fernand Anseau, André d'Arkor, Vina Bovy, Clara Clairbert, Armand Crabbé, Rita Gorr, Fanny Heldy, Louis Richard, Joseph Rogatchewsky, Ernest Tilkin-Servais, Lucien Van Obbergh], disque 33 tours 1-A-061-19019 (Belgique)

Face B, page 4 : *Manon* (Massenet), « Air de l'Abbé des Grieux » (« Ah ! fuyez douce image »), acte III

Club 99, années 1980 (?)

Joseph Rogatchewsky, disque 33 tours CL-99-44, édition limitée (New York)

Face A (matrice CL-99-44A) :

- *Le Roi d'Ys* (Lalo), « Aubade »

- *Orphée* (Gluck), « *Objet de mon amour* »
- *Orphée* (Gluck), « *J'ai perdu mon Eurydice* »
- *Faust* (Gounod), « *Rien, en vain* »
- *Armide* (Gluck), « *Plus j'observe* »

Face B (matrice CL-99-44B) :

- *May Night* (Rimski-Korsakov) : « *Sleep my beauty* »
- *Le Prince Igor* (Borodine), « *Daylight is fading* »
- *La Dame de pique* (Tchaïkovski), « *Forgive me, bright celestial vision* »
- *La Dame de pique* (Tchaïkovski), « *What is our life?* »
- *Chant populaire* (Sokolov)
- *Chant du Novice* (Iliachenko)
- *Berceuse* (Gretchaninov)
- *Berceuse* (Liadov)

EMI His Master's Voice, 1984

The Record of Singing, volume III : 1926-1939, treize vinyles (collection « *The HMV Treasury* »), EX-2901693 (GB)

S2 : *Le Roi d'Ys* (Lalo), « *Puisqu'on ne peut fléchir... Vainement, ma bien aimée.* »

EMI Music Holland, 1986

Joseph Rogatchewsky (collection « *Voix illustres belges* »), disque 33 tours PM-361 (collection « *His master's voice* »), distribution EMI music France, 4C 051-12029 M

Face A :

- *Le Roi d'Ys* (Lalo), « *Aubade* »
- *Manon* (Massenet), « *Ah, fuyez douce image* »
- *Pêcheurs de perles* (Bizet), « *Je crois entendre encore* »
- *Orphée et Eurydice* (Gluck), « *J'ai perdu mon Eurydice* »
- *Werther* (Massenet), « *Lorsque l'enfant revient d'un voyage* »
- *La Tosca* (Puccini), « *Ô de beautés égales* »

Face B :

- *Lohengrin* (Wagner), « *Récit du Graal* »
- *Lohengrin* (Wagner), « *Les adieux au cygne* »
- *Nuit de mai* (Rimski-Korsakov) : « *Récit et Romance de Lowko* »
- *Amour tzigane* (*Zigeunerliebe*, Franz Lehár), « *Au diable l'amour* »
- *Le Pays du sourire* (*Land des Lächelns*, Franz Lehár), « *Dans l'ombre blanche des pommiers en fleurs* »
- *Vaine attente* (Alexandre De Taye)

Classical Collector, 1990

Manon, opéra en 5 actes (Massenet), deux disques compacts FDC-C-2-2001 (5 décembre 1928 – 13 mars 1929)

Jacky Boy Music, 1990

18 ténors d'expression française, disque compact, Music Memoria 30377, PM-500, EAN 3268440303779, distribution Virgin France
Plage 11 : *Werther* (Massenet), « Lorsque l'enfant »

Memoir Classics, 1993

Great Voices of the Century sing Tchaikovsky, disque compact CDMOIR-422 (GB)

- Plage 1 : *La Dame de pique* (Tchaïkovski), « *Forgive me, bright celestial vision* »
- Plage 6 : *La Dame de pique* (Tchaïkovski), « *What is our life?* »

Arkadia, 1998

Manon (Massenet), deux disques compacts (collection « *The 78's* ») 78049, EAN 8011571780491, Italie (5 décembre 1928 – 13 mars 1929)

CDRG productions Malibran music, 2000

Manon (Massenet) [Féraldy, Rogatchewsky, Villier, Guénot, direction Élie Cohen, 1929], deux disques compacts CDRG 118-2 (collection « *Tendil-Dumazert* »), La Celle-sur-Morin (5 décembre 1928 – 13 mars 1929)

- Disque 1 : actes I-III
- Disque 2 : actes IV-V

Malibran-Music, années 2000

Orchestre du Théâtre royal de la Monnaie, *300 ans d'Opéra à Bruxelles*, quatre disques compacts CDRG 169

- Disque 4, plage 12 : *Le Prince Igor* (Borodine), « *Cavatine de Vladimir* »
- Disque 4, plage 17 : *La Dame de pique* (Tchaïkovski), « *Air d'Hermann* », acte III

Manon (Massenet) [Féraldy, Rogatchewsky, Villier, Guénot, direction Élie Cohen, 1929], deux disques compacts 8.110203-04 (collection « Historical »)

- Disque 1, plage 1 : « Prélude », acte I
- Disque 1, plage 2 : « Holà ! Hé ! Monsieur l'hôtelier ? », acte I
- Disque 1, plage 3 : « Hors-d'œuvre de choix ! », acte I
- Disque 1, plage 4 : « Entendez-vous la cloche... Allez à l'auberge voisine... Les voilà ! », acte I
- Disque 1, plage 5 : « Je suis encore tout étourdie », acte I
- Disque 1, plage 6 : « Hôtelier de malheur ! Il est donc entendu », acte I
- Disque 1, plage 7 : « Il vous parlait, Manon ?... », acte I
- Disque 1, plage 8 : « Restons ici... Voyons, Manon, plus de chimères ! », acte I
- Disque 1, plage 9 : « Quelqu'un... J'ai marqué l'heure du départ... Et je sais votre nom », acte I
- Disque 1, plage 10 : « Nous vivrons à Paris tous les deux !... Plus un sou ! », acte I
- Disque 1, plage 11 : « Manon ! Avez-vous peur que mon visage », acte II
- Disque 1, plage 12 : « Enfin, les amoureux », acte II
- Disque 1, plage 13 : « Allons ! Il le faut !... Adieu, notre petite table », acte II
- Disque 1, plage 14 : « C'est lui !... Instant charmant... En fermant les yeux... Oh ! Ciel ! déjà ! », acte II
- Disque 1, plage 15 : « Entr'acte », acte III, scène 1
- Disque 1, plage 16 : « Voyez mules à fleurettes ! », acte III, scène 1
- Disque 1, plage 17 : « À quoi bon l'économie... Bonjour, Poussette ! », acte III, scène 1
- Disque 1, plage 18 : « Voici les élégantes !... Suis-je gentille ainsi ? », acte III, scène 1
- Disque 1, plage 19 : « Je marche sur tous les chemins », acte III, scène 1
- Disque 1, plage 20 : « Obéissons quand leur voix appelle », acte III, scène 1
- Disque 2, plage 1 : « Et maintenant restez seul », acte III, scène 1
- Disque 2, plage 2 : « C'est elle ? Oui, c'est Manon ! », acte III, scène 1
- Disque 2, plage 3 : « Répondez-moi, Guillot !... Voici l'Opéra ! », acte III, scène 1

- Disque 2, plage 4 : « Ballet... C'est fête au Cours-la-Reine ! », acte III, scène 1
- Disque 2, plage 5 : « Quelle éloquence ! », acte III, scène 2
- Disque 2, plage 6 : « Bravo, mon cher... Épouse quelque brave fille », acte III, scène 2
- Disque 2, plage 7 : « Je suis seul !... Ah ! fuyez, douce image », acte III, scène 2
- Disque 2, plage 8 : « Pardonnez-moi, Dieu de toute puissance », acte III, scène 2
- Disque 2, plage 9 : « Toi ! Vous !... Oui ! Je fus cruelle et coupable ! », acte III, scène 2
- Disque 2, plage 10 : « N'est-ce plus ma main », acte III, scène 2
- Disque 2, plage 11 : « Faites vos jeux, Messieurs !... C'est ici que celle que j'aime... J'enfourche aussi Pégase », acte IV
- Disque 2, plage 12 : « Mais, qui donc nous arrive... Manon ! Sphinx étonnant », acte IV
- Disque 2, plage 13 : « Un mot, s'il vous plait... Ce bruit de l'or », acte IV
- Disque 2, plage 14 : « Au jeu ! au jeu ! », acte IV
- Disque 2, plage 15 : « Oui, je viens t'arracher à la honte », acte IV
- Disque 2, plage 16 : « Manon ! Pauvre Manon !... Capitaine, ô gué », acte V
- Disque 2, plage 17 : « O Manon ! Manon ! Tu pleures... Ah ! Je sens une pure flamme... », acte V

EMI Classics, 2004

Giacomo Meyerbeer, *Les Introuvables du chant français*, huit disques compacts 7243-5-85828-2-6

CD 7 : « En traduction », plage 21 : *La Dame de pique* (Tchaïkovski), « Pardonne-moi si je te blesse », acte I

Gala, 2004

Édouard Lalo, *Le Roi d'Ys* [Jules Bastin, Alain Vanzo, Andréa Guiot, Robert Massard, Jane Rhodes, orchestre et chœurs Radio-Lyrique, conducteur Pierre Dervaux, Paris, 10 septembre 1973], deux disques compacts, GL-100-599 (Portugal)

Disque 2, « Bonus Tracks : Historical Recordings », plage 23 : « Aubade » (« Vainement, ma bien aimée ! »), acte III (1927)

Line Music GmbH, années 2010 (?)

Manon (Massenet), deux disques compacts 5.00397 (5 décembre 1928 – 13 mars 1929) – *non vidimus* (Hambourg)

Italian Music Company, 2020 (?)

Manon (Massenet), deux disques compacts IMC-202006, UPC 701504200629 (5 décembre 1928 – 13 mars 1929) – *non vidimus*



Joseph Rogatchewsky en costume (Roi d'Ys ? Vercingétorix ?)
Signature du photographe : « Marc[el] Le Noir, Cannes »



J. Rogatchewsky (à droite) lors de la saison 1954-1955, avec la reine Élisabeth de Belgique (1876-1965). Photographie d'Helène Lapaille, Bruxelles



Henri Birault dans les années 1940
Collection Nadia Antonini

Un tapuscrit en quête d'auteur (suite et fin) : l'auteur identifié

Yves Avril

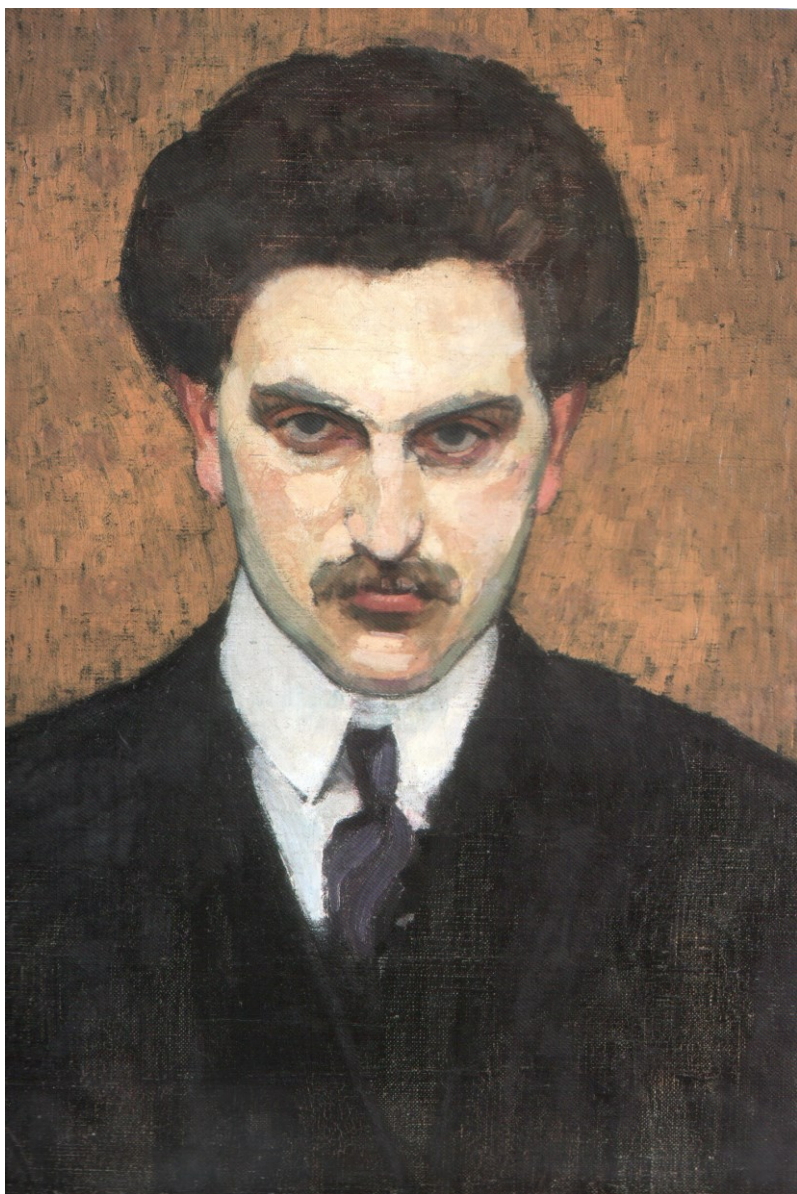
Sous le titre « Un tapuscrit en quête d'auteur », nous publions, dans le numéro 50 du *Porche*, « Aspects d'un univers dramatique. Notes diverses sur Charles Péguy », un texte que nous avait confié madame Nadia Antonini qui le conservait précieusement parmi les souvenirs hérités de son mari et des amis de son mari. Ce texte, on s'en souvient peut-être, était daté de septembre 1941 et ne pouvait être attribué à aucun d'entre eux, âgés d'une quinzaine d'années à l'époque. Nous formulions l'hypothèse que son auteur était Henri Birault, normalien alors professeur de philosophie au lycée Janson-de-Sailly, qui avait l'habitude après les cours de réunir ses jeunes amis pour des discussions sur différents sujets.

Cette hypothèse s'est confirmée. Madame Antonini m'a confié l'an dernier d'autres textes dont un, daté d'octobre 1942, dactylographié et signé « H. B. », est à la fois un historique de la création d'un mouvement de jeunesse, assez proche du scoutisme mais dans l'esprit, affirmé, de la Révolution Nationale et appelé les « Cadets de France ». Les fondateurs de ce mouvement étaient Henri Birault et quelques-uns de ses étudiants au lycée Janson-de-Sailly. Elle me confiait aussi quelques photos, d'Henri Birault lui-même, lors d'un camp des « Cadets de France », et plusieurs photos de ces camps. Nous donnons les premières lignes de ce texte :

Les « CADETS DE FRANCE » sont nés à la mi-novembre 1941, au Lycée Janson de Sailly, à Paris. Le 7 novembre, quelques étudiants rendaient visite à monsieur CHAMOUX, Proviseur du Lycée, et lui demandaient l'autorisation de participer à l'intérieur de son établissement à l'organisation de l'Éducation générale et sportive. Le Proviseur accorda son appui bienveillant à une telle idée, et, dès le 12 novembre, une première réunion de lancement pouvait avoir lieu.

Nous ne pouvons reproduire ce texte, assez long et qui n'est pas dans notre propos : il explique les motifs de cette création, ses buts, les activités prévues, mais la dactylographie même, le style et la référence à Péguy au cours du texte ne laisse aucun doute sur la validité de notre hypothèse.

**TRADUIRE
CHARLES PÉGUY**



Portrait de Michel Tsetline
Artiste inconnu, années 1910

La première traduction russe d'un poème de Péguy

Romain Vaissermann

A-t-on retrouvé la première traduction en russe d'un poème de Péguy ? Ce semble être le cas, et la traduction remonte à 1918. Le sonnet « Paris vaisseau de guerre »¹, qui appartient au recueil de Charles Péguy *La Tapisserie de Notre-Dame*, publié en 1913, a en effet été traduit dans un journal russe dès 1918, cinq ans après sa parution en français. La traduction a été reprise en 2000 dans Michel Ossipovitch Ossorguine (*alias* Amari), *Un sentiment intégral. Poèmes choisis*² et, sous le même titre, par le site Litres en 2022. C'est précisément ce site internet russe qui nous a mis la puce à l'oreille, parce que la parution de 2000 nous avait complètement échappé...

Aucun texte de Péguy n'a été aussi vite traduit dans une langue étrangère – à deux exceptions près : un petit article politique ne parut, lui, qu'en allemand et du vivant de Péguy³, et Bohuslav Reynek (1892-1971) traduisit en 1915 en tchèque la *Tapisserie de sainte Geneviève et de Jeanne d'Arc*. Peut-être un jour faudra-t-il d'ailleurs étudier un peu la vie de ce précurseur slave, qui épousa la poétesse et traductrice française Suzanne Renaud (1889-1964).

Mais voici le texte original du sonnet dont il s'agit aujourd'hui, accompagné de cette traduction russe précoce – dans la disposition originale de cette dernière, où c'est bien un sizain qui clôt le poème. Les vers de Tsetline sont des pentamètres iambiques et les rimes, appliquées, suivent le schéma *a'ba'b-c'dc'd-e'e'fg'g'f*. Nos commentaires sur les choix de traduction figureront dans les notes au sonnet original.

¹ Charles Péguy, « Paris vaisseau de guerre », P² 1139.

² Michel Ossipovitch Ossorguine, *Цельное чувство. Собрание стихотворений*, Moscou, Водолей, «Серебряный век. Паралипоменон», 2000, p. 245.

³ Jacques Laubier (pseud. de Péguy), « *Die Krise der französischen sozialistischen Bewegung* » [« La crise du mouvement socialiste français »], *Sozialistische Monatshefte. Internationale Revue des Sozialismus* [Mensuel socialiste. Revue internationale du socialisme], Berlin, vol. III, n° 8, août 1899, pp. 372-375 ; A 1581-1585.

Charles Péguy

« Paris vaisseau de guerre »

Double vaisseau de ligne au long des colonnades,
Autrefois bâtiment au centuple sabord¹,
Aujourd'hui lourde usine, énorme coffre-fort
Fermé sur le secret des sourdes canonnades².

Nos pères t'ont dansé de chaudes sérénades,
Ils t'ont fleuri du sang de la plus belle mort,
Quand au gaillard d'avant vers l'un et l'autre bord
Bondissait le troupeau des graves caronades³.

Mais nous apporterons à tes destins géants
Un cœur si sérieux et si brûlé de flamme⁴,
Un cœur si curieux de tous les océans,

Soldats fils de soldats sous la même oriflamme⁵,
Qu'on nous mettra valets de tes canons béants⁶,
Monstres verts accroupis aux pieds de Notre Dame⁷.

¹ Expression ignorée par le traducteur.

² Vers qui semble comme mis de côté, à peine rendu par les « canons » du vers 2 dans la traduction – du moins avant que ne survienne le mot « canonnade » au vers 7 de la traduction.

³ Le groupe nominal sujet a comme été fondu dans le mot « canonnade », au vers 7 de la traduction.

⁴ Ces deux épithètes disparaissent dans la traduction : le traducteur s'est concentré sur la traduction exacte du vers suivant, qui prend deux vers en russe.

⁵ Détail graphique qui n'apparaît pas dans la traduction.

⁶ Adjectif non rendu en russe.

⁷ Si les deux adjectifs ne sont pas rendus en russe, en revanche le traducteur abandonne les « pieds » que Péguy attribue à Notre Dame et choisit de reformuler par un terme architectural plus précis : карниз, « corniche ».

Из Шарля Пэги

«Париж — боевой корабль»

Ты боевой корабль у колоннады.
Когда-то пушки укрывал твой трап,
Теперь — ты фабрик тяжкая громада,
Теперь ты денежный железный шкаф.

Тебе отцы плясали серенады.
Венком тебя венчали не цветов,
А жизней собственных. От канонады
Дрожали стены у твоих бортов.

И мы придем к тебе. И сердце каждый
Тебе отдаст, исполненное жаждой
С тобою плыть по всем земным морям,
Ведь каждый здесь сын воина и воин,
Нам пушки будет заряжать достоин
Чудовищ полк с карнизов Нотр-Дам.

Амари

Notre sonnet parut une première fois en russe dans le journal moscovite *Lundi*¹. Nous n'en avons pas vu l'article, mais le journal est connu pour sa part.

Le journal *Lundi*

Le premier nom du journal fut *Le Lundi du « Pouvoir du peuple »*. Cet hebdomadaire, au titre explicite, se veut « politique, économique et littéraire » ; il est imprimé au 22 de la grand'rue Nikitskaïa et ses bureaux sont établis au 26 de la grand'rue Dimitrovka ; il se vend 30 kopecks et a été déclaré à la Censure le 28 février 1918². C'est en réalité le supplément hebdomadaire du journal moscovite démocrate S.-R. – c'est-à-dire socialiste-révolutionnaire – *Le Pouvoir du peuple*³, dont les 49 numéros parurent d'octobre 1917 à avril 1918.

Lundi, au titre raccourci, n'est plus qu'un hebdomadaire « politico-littéraire », selon sa déclaration à la Censure du 6 avril 1918⁴. Des numéros thématiques parurent : le numéro 8 annonce la fondation de la Société de la culture italienne et le numéro 12 tout entier est consacré à la culture italienne, le numéro 13 s'adresse à la jeunesse et présente les associations littéraires que sont « Le Cercle », « Voie lactée », les « Cercles littéraires de la jeunesse » et la « Société

¹ Понедельник, n° 15, 28 mai (ancien style) / 10 juin (nouveau style) 1918, p. 2 (sur quatre). – Le nouveau style du calendrier grégorien avait été adopté en Russie en février 1918.

² Voici sa description bibliographique russe dans la *Chronique des livres* du Comité gouvernemental de l'édition (Государственная центральная книжная палата РСФСР, *Книжная летопись*, Moscou, Управление, t. XXVII, 1964, p. 37) : «Понедельникъ „Власти Народа“. Газета полит.-эконом.-литер. Москва. Еженедельно. Ред. М. А. Осоргинъ-Ильинъ. Б. Никитская, 22. Изд. Т-во „Кооперативное Изд-во“. Адр. редц. Москва, Б. Дмитровка, 26. Ц. отд. № 30 к. Заявл. 28-II-1918.» Six numéros paraîtront sous ce nom exact.

³ Власть народа. Газета демократическая и социалистическая.

⁴ *Ibidem* : «Понедельникъ. Газета полит.-литер. Москва. Еженедельно. Ред. М. А. Осоргинъ. Б. Никитская, 22. Изд. Т-во „Кооперативное Изд-во“. Б. Дмитровка, 26. Ц. отд. № 30 к. Заявл. 6-IV-1918.» Le journal passa à 40 kopecks puis fut fermé à cause de « la rébellion des S.-R. de gauche » («мятежом левых эсеров»). Treize numéros paraîtront sous ce nom exact, du numéro 7 au 19. – De ce journal qui se proclame « politico-littéraire », Ossorguine préfère indubitablement la part littéraire, ainsi que le montre son lapsus vingt ans après : «я же лишился литературной газеты, которую редактировал» (phrase tirée de *Сосны*, n° 6348, 13 août 1938 ; repris dans M. Ossorguine, *Souvenirs. Histoire de ma sœur* [Воспоминания. Повесть о сестре], Voronège, Издательство Воронежского государственного университета, 1992).

de la jeunesse littéraire », le numéro 15 est dédié à la culture française – et c’est là que paraît comme de juste le poème de Péguy.

Ce numéro commence par des articles géopolitiques d’Ossorguine (« À la France »), de l’historien Alexis Karpovitch Djivélégov (1875-1952), ex-membre du défunt parti des Cadets (« La France et l’humanité ») et de Boris Voronov (« Aux jours d’épreuves »). Puis viennent un article d’Élie Grigoriévitch Ehrenbourg (1891-1967), écrivain : « Au foyer » ; et le sonnet de Péguy.

Après le poème de Péguy, le lecteur de *Lundi* pouvait lire :

- un mystérieux В[еволод] Р[?], «О французской философии», c’est-à-dire Vsévolod R., « La philosophie française »¹
- Boris Alexandrovitch Griftsov (1885-1950), critique : « Les traditions littéraires françaises ».
- le Français Maurice Donzel (1885-1937), alors rédacteur en chef du *Bulletin français de l’Internationale communiste* : « Nous et vous ».
- Paul Pavlovitch Mouratov (1881-1950), historien d’art : « *Terra artistica* ».
- Michel Mikhaïlovitch Houssid (18..-1923), historien d’art : « Villard de Honnecourt ».
- E. Rostine, pseudonyme d’Eugène Ivanovitch Boritchevski (1883-1934), philologue : « Nietzsche et la France ».
- Youri Iglintsev, pseudonyme de Dmitri Mikheïévitch Melkikh (1885-1943), compositeur : « En suivant un chemin parmi d’autres ».
- Ирэн (pseudonyme d’Ehrenbourg, И. Эренбург) : « Les cafés parisiens ».
- suit une bibliographie, à la manière des revues de sciences humaines.

Écrit ensuite le Français Jules Patouillet (1862-1942), alors directeur de l’Institut français de Pétrograd déplacé à Moscou et futur professeur de russe à l’Université de Lyon : « L’esprit de la victime », traduction russe d’un manuscrit inédit en français. À ses côtés, deux autres traductions : « Sur la vie et la mort » de Maurice Maeterlinck ainsi que le « Conte de fin d’été » de Villiers de l’Isle-Adam.

¹ Sur l’énigme de ce cryptonyme, lire Modeste Alexeïévitch Kolérov, « H. Cohen en Russie. Nécrologies de 1918 » [«Русский коген. Некрологи 1918 года»], *Recueil kantien* [Кантовский сборник], Kaliningrad, t. XXXVII, n° 2, 2018, pp. 58-63. – Le poète Vsévolod Alexandrovitch Rojdestvenski (1895-1977) signait «Вс. Р.» ses autographes et son *ex-libris*, mais n’était pas le seul...

Le numéro francophile de *Lundi* se termine sur un chapitre d'Ehrenbourg nommé *Paris* et destiné à intégrer un roman en vers qui en réalité ne vit jamais le jour (*Париж*).

Nos deux journaux nommés *Lundi*, « bourgeois » selon la terminologie bolchévik de l'époque, ont même adresse, même prix, même rédaction, même lieu et présentent leur contenu sous deux rubriques identiques : « I. Politique, société » et « II. Actualités, littérature, art », même si un titre a laissé place à l'autre. 19 numéros parurent, du 25 février au 8 juillet 1918.

Ossorguine écrit dans l'article qui ouvre le premier numéro du journal : « La peur ressentie face à l'ampleur du travail des Huns qui déferlent nous oblige à défendre les valeurs culturelles par la plume, par le prêche, par tout moyen armé que légitime le souci de la culture. »¹

Ehrenbourg écrit dans un article du premier numéro du journal, en manière de manifeste : « Le bolchevisme a été adopté. Mais cette contrefaçon de la transformation du monde ne nous forcera pas à abandonner notre foi en la possibilité d'une autre vérité présente ici-bas. Extraits de la taverne futuriste, nous ne plongerons pas avec délectation dans le bain chaud préparé par nos poètes, mais nous aspirerons encore plus vivement au printemps des montagnes, au vrai Noël de l'art nouveau. »²

En somme, la ligne politique du journal était socialiste sans être maximaliste. Ce n'était pas forcément original³, mais cette ligne permettait dans le même temps d'accueillir une grande variété de points de vue littéraires.

¹ « Peur et espoirs » [«Страх и надежды»] : «[...] страх перед размахом работы пришедших гуннов обязывает нас встать на защиту культурных ценностей пером, проповедью, всяким оружием, оправдываемым культурой.»

² « Les Bolchéviks en poésie » [«Большевики в поэзии»] : «Принят большевизм. Но эта подделка преобразования мира не заставит нас отказаться от веры в возможность иной правды на земле. Выйдя из футуристического кабака, мы не окунемся с радостью в тепленькую ванну нашей поэзии, а еще острее возжаждем горного ключа, подлинного Рождества нового искусства.»

³ L'écrivain André Biély (1880-1934) confie ainsi à Razoumnik Vassiliévitch Ivanov-Razoumnik (1878-1946) le 13 mars 1918 (nouv. st.) : « Se réunit en ce moment l'équipe d'un journal du lundi, dont la ligne éditoriale est complètement identique, comme le montre le contenu, avec celle de *L'Étendard du travail*. » («Сейчас идет совещание газеты понедельничной, в которой направление совершенно тождественное, как выясняет материал, со *Знаменем Труда*.») ; André Biély & Ivanov-Razoumnik *Correspondance* [Переписка], Saint-Petersbourg, Феникс, 1998.

Péguy figure dans les colonnes du libéral *Lundi* en bonne compagnie ; nous avons en effet trouvé au sommaire du journal pendant l'année 1918 les signatures suivantes¹ :

(à plusieurs reprises)

- Vladislav Félistsianovitch Khodassévitch (1886-1939), poète.
- Youri Sergueïévitch Nikolski (1895-1962), musicien.
- Nicolas Mikhaïlovitch Taraboukine (1889-1956), historien de l'art.

(une seule fois)

- Jurgis Baltrušaitis (1873-1944), poète lituanien.
- Jean Alexeïévitch Biélooussov (1863-1930), écrivain.
- Jacob Markovitch Boukchpane (1887-1939), économiste.
- Nicolas Nikolaïévitch Chtchekotikhine (1896-1940), historien de l'art.
- Serge Nikolaïévitch Douryline (1886-1954), théologien.
- Boris Nikolaïévitch von Eding (1889-1919), historien de l'art.
- Alexandre Fédorovitch Diespérov (1883-1939), écrivain.
- Paul Davidovitch Ettinger (1866-1948), critique d'art.
- Léon Dniéprovitch, pseudonyme de Léonide Sémionovitch Fiédortchenko (1874-1929), écrivain.
- Véra Mikhaïlovna Inber (1890-1972), poétesse.
- J. Johnson, plaisant pseudonyme de Jean Vassiliévitch Ivanov (1867-1920), critique théâtral.
- Serge Guéorguiévitch Kara-Mourza (1878-1956), critique littéraire apparenté à l'opposant politique récemment emprisonné en Russie.
- Serge Ossipovitch Kartsevski (1884-1955), linguiste.
- Nathalie Vassilieвна Krandievskaja (1888-1963), femme de lettres et épouse d'Alexis Tolstoï.
- Pierre Alexeïévitch Kropotkine (18942-1921), géographe et homme politique.
- B. Lvov-Rogatchevski, pseudonyme assez transparent de Basile Lvovitch Rogatchevski (1874-1930), critique littéraire.
- Nicolas Konstantinovitch Mouraviev (1870-1936), juriste.
- Dmitri Pétrovitch Nikolski (1855-1918), médecin.
- Jean Alexeïévitch Novikov (1877-1959), écrivain.
- Dmitri Sergueïévitch Oussov (1896-1943), poète.
- Simon Pavlovitch Podiatchev (1866-1934), écrivain.
- Alexis Timofeïévitch Saladine (1876-1918), écrivain.
- Guerman Borissovitch Sandomirski (1882-1938), homme politique.

¹ Non identifiés (outre nos doutes déjà mentionnés) : L. Kozlovski et M. Rosliakov (écrivent pourtant déjà dans *Le Pouvoir du peuple*), N. Odínokii, M. V. Orlov, G. Tanine, A. Iakovlev. Notre relevé n'est par ailleurs pas exhaustif.

- Alexis Alexeïévitch Sidorov (1891-1978), historien de l'art et bibliophile.
- André Sobol (1887-1926), écrivain.
- Youri Vassiliévitch Sobolev (1887-1940), historien de l'art.
- un « Boris Sokolov » qui doit être Boris Matveïévitch Sokolov (1889-1930), ethnographe.
- Vakhan Fomitch Totomians (1875-1964), économiste.
- Marina Ivanovna Tsvétaïéva (1892-1941), écrivain.
- Jacob Alexandrovitch Tugendhold (1882-1928), historien de l'art.
- Vsévolod Mikhaïlovitch Voline (1882-1945), révolutionnaire anarcho-syndicaliste.
- Boris Konstantinovitch Zaïtsev (1881-1972), écrivain.

Catherine Dmitrievna Kouskova (1869-1958), femme politique, chapeauta certes la partie politique de ces journaux (très S.-R.¹), qui doivent néanmoins tout à leur rédacteur en chef.

Le rédacteur en chef : Michel Ossorguine

Michel Andreïévitch Ossorguine, journaliste et essayiste, avait à l'état-civil le patronyme d'Ilyine et prit comme pseudonyme d'écrivain le patronyme d'une de ses grands-mères. Russe noble né en 1878 à Perm, issu d'une famille de l'*intelligentsia*, diplômé du *gymnasium* en 1897, il se lance dans des études juridiques à l'Université de Moscou, tout en écrivant des articles pour divers journaux de l'Oural. Sa participation active à des troubles étudiants lui vaut d'être expulsé de Moscou à Perm pendant un an.

Diplômé en 1902, il devient avocat-assistant à la Cour de justice de la capitale, mais il est aussi notaire assermenté auprès d'un tribunal de commerce, tuteur auprès d'un tribunal pour orphelins, conseiller juridique de la Société des clercs marchands et membre de la Société de tutelle des pauvres.

Noble d'origine mais critique de l'autocratie, frondeur et anarchiste de tempérament, Ossorguine rejoint le Parti socialiste-révolutionnaire en 1904. Sa participation à la préparation de la Révolution de 1905 – des réunions du comité du Parti socialiste-révolutionnaire se tinrent dans son appartement de Moscou – lui vaut arrestation, emprisonnement puis un exil forcé, qu'il passe en

¹ C'est l'avis de Jean Alexeïévitch Bounine (1870-1953) le 30 avril 1918 dans son journal : « Visite de Tsetline, qui m'invite à participer à un journal S.-R. » (« Был Цетлин, приглашал в эсеровскую газету. » dans J. Bounine, *Jours maudits* [Охаянные дни], Moscou, Советский писатель, 1990, p. 60).

Italie, près de Gênes, de 1906 à 1916. Il y devient correspondant de plusieurs périodiques russes. En 1911, il annonce par écrit son départ du Parti socialiste-révolutionnaire et, en 1914, il devient franc-maçon.

Il retourne en Russie en 1916. Il est en 1917 parmi les fondateurs de l'Union des écrivains et de l'Union panrusse des journalistes.

Favorable à la Révolution de février 1917, il s'oppose en revanche à la politique des bolchéviks, qui le lui rendent bien : en 1919 puis 1921, il est emprisonné. Il ouvre en 1918 la fameuse « Librairie des écrivains » à Moscou, qui devient le refuge de l'intelligentsia pendant les années de dévastation de l'après-guerre, jusqu'en 1922.

À l'automne 1922, il fait partie des 150 intellectuels que Lénine expulse, notamment pour avoir voulu pendant l'été 1921 créer le Comité d'aide aux affamés pour suppléer l'inaction du pouvoir communiste face à la famine qui fit 5 millions de morts dans la région de la Volga.

La vie d'Ossorguine dans l'émigration fut difficile : il valorisait la liberté par-dessus tout et s'opposa à presque toutes les doctrines politiques de l'émigration russe. En tant qu'écrivain, il s'était fait un nom en Russie, mais la célébrité lui est venue en exil, période pendant laquelle ses meilleurs livres ont été publiés.

Il se rend tout d'abord à Berlin où il devient l'un des fondateurs de l'Union berlinoise des écrivains et des journalistes russes.

En 1923, il s'installe à Paris. Il y est directeur de la commission d'audit de l'Union des écrivains et des journalistes russes à Paris, membre du Comité d'aide aux écrivains et aux savants russes en France. C'est l'un des fondateurs du Club russe à Paris et il est membre du conseil de la Bibliothèque Tourguéniev.

Membre actif (1924-1941) de la Société des amis du livre russe, il constitue une collection des livres russes anciens exposée lors de l'exposition « Les 17 ans de l'émigration » en 1935.

Dans les années 1930, il donne des conférences sur la culture et l'histoire russes à l'Université populaire russe et à l'Union des étudiants russes, à Paris mais passe une grande partie de son temps à Sainte-Geneviève-des-Bois, où il est propriétaire d'une maison. Là, il adopte un style de vie proche de la nature.

Il reste en France pendant l'Occupation mais se réfugie en zone libre à Chabris, dans l'Indre, d'où il envoie à la presse américaine des articles hostiles au nazisme et au communisme, publiés sous son vrai nom.

Il décède en 1942 à Chabris. Il avait conservé la nationalité soviétique jusqu'en 1937, après quoi il avait vécu sans passeport, sans recevoir la nationalité française.

On comprend tout à fait que notre cher Péguy, si épris de liberté, ait été publié par cet esprit libre voire libertaire. Ossorguine connaissait le français et pouvait même juger de la qualité du sonnet original publié dans son journal.

Revenons à la traduction du sonnet de Péguy et à son premier artisan.

Le traducteur : Michel Tsétline (Amari)

Michel Ossipovich Tsetline est né le 10 juillet 1882 à Moscou et décédé le 10 novembre 1945 à New York. Il se fit un nom comme poète, dramaturge, romancier, mémorialiste et traducteur juif russe sous son pseudonyme Amari (Амари)¹.

Né dans une famille de riches commerçants de thé (son grand-père maternel fut même surnommé le « roi du thé »), il doit interrompre des études supérieures à cause de la tuberculose.

Il participe à la révolution de 1905-1907 et devient membre du Parti socialiste-révolutionnaire. En 1907, impliqué dans une enquête en tant que collaborateur de la maison d'édition « Jeune Russie » (« Молодая Россия »), il doit se cacher de la police et s'enfuit à l'étranger. Il vit alors en France, en Suisse, et décide à la fois de se consacrer à l'activité littéraire et d'abandonner complètement la politique.

En 1915, toujours en exil, Tsetline organise la maison d'édition « Céréales » (« Зёрна ») à Moscou, qui publie Maximilien Volochine comme Élie Ehrenbourg, ainsi que des ouvrages illustrés par le peintre Léon Samoïlovitch Bakst (1866-1924) et le dessinateur Jean Konstantinovitch Lébédev (1884-1972).

Après la Révolution de Février, il retourne à Moscou. Son hospitalité y devient légendaire, transcendant tous les clivages politiques. Tsetline organise notamment chez lui, l'année suivante, la fameuse soirée « Rencontre de deux générations de poètes », voie Troubnikovski dans le quartier de l'Arbat. Nous sommes alors au

¹ Non pas du français « à Marie », comme on l'a parfois écrit parce que sa femme était Marie Samoïlovna née Toumarkina (1882-1976) – ils ne se marièrent qu'en 1910 – et parce que c'est ainsi que le poète présentait les faits, mais d'après les initiales de ses cinq amis proches du moment, même si je n'ai pas retrouvé leurs prénoms.

moment où paraît notre poème. Mais, S.-R. trop en vue, il doit à l'automne 1918 s'installer à Odessa, fuyant la persécution des bolchéviks, puis en avril 1919 émigrer avec sa famille en France.

Établi à Paris, il dirige la rubrique poétique des *Annales contemporaines* (Современные Записки, 1920-1940) et fonde en 1923 l'éphémère *Fenêtre* (Окно)¹, dont il devient rédacteur en chef et qui sort trois numéros en 1923-1924. Ce magazine littéraire était sans doute trop proche de la ligne des *Annales*, avec lesquelles il risquait d'entrer nuisiblement en concurrence.

Amari était un relecteur sans concession, qui sélectionnait durement les auteurs à publier. Mais il est aussi connu pour avoir très souvent soutenu financièrement de nombreux émigrants russes appauvris. À Paris, l'appartement des Tsetline, rue de la Faisanderie, était ouvert aux artistes émigrés russes, notamment lors de ses soirées littéraires et musicales où se réunissaient écrivains, musiciens, artistes et politiciens, trop nombreux et variés pour être ici énumérés.

En novembre 1940, Tsetline quitte la France occupée pour Lisbonne, puis en 1942 part pour les États-Unis. Il s'établit à New York, où, avec l'écrivain, juif russe comme lui, Marc Alexandrovitch Aldanov (1886-1957), il fonde la *Nouvelle revue* (Новый Журнал) en 1942.

Son premier livre, *Poèmes*², obtint le visa de la Censure le 10 novembre 1905 mais se retrouva interdit en 1912 pour « contenu révolutionnaire ». Quatre recueils de poésie suivirent³. Sa poésie n'est pas la plus extraordinaire du XX^e siècle ; mais elle se présente sous une forme traditionnelle et témoigne d'un savoir-faire accompli.

¹ Titre repris en ligne par un parent éloigné de Tsetline, le poète Anatole Issaïévitch Koudriavitski (né en 1954), après une interruption de 83 ans !

² *Стихотворения*, Moscou, Молодая Россия, 1906.

³ A. Marie [sic], *La Lyre* [Лирика], Paris, Союз, 1912 ; *Mots sourds. Vers des années 1912-1913* [Глухія слова. Стихи 1912-1913 г.], Moscou, Зёрна, 1916 ; *Ombres spectrales* [Призрачные тени], 1920 ; et *Sang sur neige. Vers sur les Décembristes* [Кровь на снегу. Стихи о декабристах], Paris, Дом книги, «Русские поэты», 1939. – On lui attribue parfois, mais à tort, une pièce antiaméricaine mâtinée d'éléments fantastiques : *Les Prétendants de Pénélope* [Женихи Пенелопы], 1962, « profanation patente en 6 tableaux » peut-être due au poète Moïse N. Tsetline (1905-1995).

Tsetline écrivit en prose deux monographies : l'une sur *Les Décembristes*¹ et l'autre sur les compositeurs russes, *Le Groupe des Cinq et les autres*², ainsi que des souvenirs sur Maximilien Volochine.

De nombreuses traductions poétiques, de Paul Valéry, d'Émile Verhaeren, de Heinrich Heine, de Friedrich Hölderlin, de Rainer Maria Rilke, de Shelley, de Khaïm Nakhman Bialik montrent assez qu'il maîtrisait le français, l'allemand, l'anglais, l'hébreu et bien entendu le russe.

Si Tsetline traduisit Péguy, c'est probablement à cause de son amitié avec Ehrenbourg et Volochine, avec lesquels Amari avait conçu, quelques années auparavant, le projet littéraire de rendre hommage à la poésie française et plus précisément aux poètes français tombés lors de la Première Guerre mondiale. Dès 1915, Volochine décrit d'une note hélas allusive les activités littéraires de son ami Ehrenbourg : « Et en outre des traductions de Villon et Péguy. »³ Une annonce plus précise paraît en 1916 dans le livre d'Ehrenbourg intitulé *Vers sur veilles* et financé par Tsetline : « Un livre sur Charles Péguy en collaboration avec Amari et M. Volochine (en préparation). »⁴ Mais dès le 28 décembre 1916, Amari écrit à Volochine : « Il [Ehrenbourg] refuse l'idée d'un travail collectif sur Péguy, et refuse aussi l'idée d'une traduction collective. » Notre sonnet semble avoir échappé au naufrage de ce projet de livre, jamais concrétisé à cause du revirement d'Ehrenbourg. Il n'a jamais été intégré aux recueils poétiques de Tsetline du vivant de l'auteur et – chose étonnante – n'a réapparu que 82 ans après sa première publication.

Post scriptum

On ne confondra pas le *Lundi* d'Ossorguine avec *Lundi. Journal hebdomadaire non partisan publié avec la participation étroite de Serge Gorodetski, Grégoire Robakidzé, Akbar Sadykov et Hovhannès*

¹ *Декабристы. Судьба одного поколения*, Paris, Современные Записки, 1933.

² *Пятеро и другие*, New York, Новый журнал, 1944.

³ M. Volochine, *Souvenirs* [Воспоминания], Moscou, Литературная учеба, 1988, pp. 101-102. «И еще – переводы из Ф. Вийона и Шарля Пегю.»

⁴ *Стихи о каноунах*, Moscou, Товарищество скоропечати А. А. Левенсон, 1916, p. 171.

*Toumanian*¹, éphémère revue bakinoise post-révolutionnaire² qui fut fermée par les autorités en février 1920. Cette publication entendait se diffuser dans toutes les républiques de la Transcaucasie favorables à la nouvelle Russie et analyser le rôle du Caucase dans la géopolitique mondiale.

Son maître-mot était la renaissance : la renaissance russe et la renaissance de tous les peuples orientaux, la renaissance éthique de l'individu. Ses autres principes étaient : la prise en compte de la Révolution de 1917, la démocratisation de la culture, l'art prolétarien, la coopération. Le *Lundi* de Gorodetski était donc sur une autre ligne que le *Lundi* d'Ossorguine.

Principal acteur du journal, le poète Serge Gorodetski (1884-1967) a néanmoins publié là un hebdomadaire de grande qualité, où des articles politiques et économiques sérieux côtoient des publications littéraires et culturelles, avec une bibliographie et des informations. Il a réussi à attirer des auteurs intéressants pour coopérer dans le journal.

En règle générale, de telles publications, d'un sérieux inhabituel, ne durent pas longtemps. Ce sort est arrivé au journal bientôt fermé de Gorodetski. La résistance à l'œuvre littéraire de Gorodetski à Bakou en 1919 et au début de l'année 1920 était très forte, presque insurmontable. Dans l'article « Lettre sur la littérature russe en Transcaucasie en 1918-1921 », Gorodetski se souvient³ :

¹ Si Hovhannès (1869-1923) est poète national de l'Arménie, et Grégoire Titovitch Robakidzé (1880-1962) l'un des écrivains géorgiens les plus antisoviétiques de son temps, en revanche personnellement nous ne savons pour ainsi dire rien d'Akbar Sadykov. On le trouve le 12 mai 1917 à la première session du Congrès panrusse des musulmans, à Moscou, représentant les musulmans de Transcaucasie. Le principal débat qui anima ce congrès fut la question de l'autonomie pour les populations musulmanes. Les « fédéralistes », partisan d'une autonomie nationale territoriale, et les « unitaristes », défenseurs d'une autonomie nationale culturelle, exposèrent leurs points de vue. Finalement, les premiers l'emportèrent mais Sadykov s'était déclaré unitariste.

² *Понедѣльник. Ежедневная вѣстникъ партійная газета, выходящая при ближайшемъ [sic] участіи Сергѣя Городецкаго, Григорія Робакидзе, Акбера Садыкова, Ованеса Туманяна*, République démocratique d'Azerbaïdjan, Bakou, n° 1 – n° 5, 20 décembre 1919 – 26 janvier 1920.

³ « Письмо о русской литературе в Закавказье 1918–1921 гг. », cité par Vladimir Pétrovitch Énicherlov, « Un poète russe au pays du feu. Serge Gorodetski et la Transcaucasie » [«Русский поэт в стране огня. С.М.Городецкий и Закавказье.»], *Notre héritage* [Наше Наследие], n° 129-130, 2019 ; en ligne : www.nasledie-rus.ru/podshivka/13014.php.

Dans l'atmosphère lourde due au parti Moussavat, même ici à Bakou on ne pouvait même pas penser à une œuvre littéraire. L'hebdomadaire *Lundi*, publié en janvier et février 1920, dut être fermé en raison de troubles systématiques occasionnés par la censure, qui s'aggravèrent surtout après que j'eusse publié des informations détaillées sur l'affaire Sadoul¹.

Pour ne rien simplifier, le *Lundi* d'Ossorguine diffère d'autres publications comportant le terme « lundi ». Un troisième *Lundi* parut en 1921, mais à « Tiflis », autre nom de Tbilissi. Bakou (*Lundi* de Gorodetski) et Tbilissi (*Lundi* de 1921) : villes à ne pas confondre, même si elles figurèrent sur le trajet d'émigration d'un certain nombre de Russes après la Révolution.



¹ Jacques Sadoul (1881-1956), Français devenu propagandiste du gouvernement soviétique, servit même comme instructeur militaire au sein de l'Armée rouge. Un procès est organisé, en son absence, à Paris, le 16 novembre 1919 ; il est inculpé d'intelligence avec l'ennemi et de désertion, et condamné à mort par contumace. Sur cette affaire, lire Julie Mikhaïlovna Galkina et Xénia Andreïevna Besspalova, « L'Affaire Sadoul. Nouveaux documents sur la Révolution de 1917 » [«Дело Садуля: новый источник о Революции 1917 года»], dans *L'Année française 2017* [Французский ежегодник 2017], numéro thématique : « La France et la Méditerranée dans les mondes moderne et contemporain » [«Франция и Средиземноморье в Новое и Новейшее время»], Moscou, pp. 354-369.

Charles Péguy en arménien

Romain Vaissermann

L'engagement de Péguy pour l'Arménie en son temps est bien connu. Des Arméniens y ont, d'une certaine façon, répondu en contribuant au rayonnement littéraire de Péguy. Ainsi, des péguystes comme Patrick Kéchichian dans de nombreux articles, ou Dominique Saadjian¹ ont souvent manifesté leur admiration pour notre auteur.

Mais qu'en est-il des traductions de Péguy en arménien ? Ce sujet restait, je crois, vierge de toute étude : était-ce le signe qu'il y en avait peu ? Malgré notre méconnaissance préalable de l'arménien, nous nous sommes donc lancé.

Nous avons reçu chemin faisant l'aide appréciable de madame Arévik Kouranian, établie à Aix-en-Provence, et de messieurs Tigrane Zargarian et Garnik Melkonian, restés au pays et qui seront présentés ultérieurement.

Il appert que trois dates sont à retenir, relativement tardives, pour juger des rares traductions de Péguy en arménien. Encore faut-il ajouter qu'il n'existe toujours pas, à l'heure actuelle, de livre publié en arménien dont Péguy (enfin, Պեգի !) soit le nom de l'auteur...

La moisson pourra sembler maigre, mais du moins convient-elle à notre piètre connaissance de cette langue à la graphie si étonnante pour qui pratique l'alphabet latin.

1976

Ouvrons d'abord le *Florilège de la poésie classique française* (Ծաղկաբաղ Ֆրանսիական դասական քնարերգության), traduit par Abraham Alikian (né en 1947), Érévan, L'Écrivain soviétique (Սովետական գրող, Советакан грод), 1976, 246 pages, 17 cm, tirée à 10 000 exemplaires au prix de 32 kopecks ; le livre a été déposé chez l'imprimeur le 19 mars 1976 et tiré le 30 août 1976.

Il paraît sous la responsabilité éditoriale de Vardges Hakobi Babaïan (Վարդգես Հակոբի Բաբայան, Вардгес Акопович Бабаян).

¹ Charles Péguy, *une éthique sans compromis*, Pocket, « Agora », 2001.

Poète et traducteur bien connu, né en 1925 le village d'Aïgestan (aujourd'hui Ararat Marz), ce dernier a participé à la Seconde Guerre mondiale en 1943-1945 et a été grièvement blessé dans les batailles pour la libération des républiques baltes. Diplômé en 1950 de la Faculté de linguistique de l'Institut pédagogique d'Érévan, dont il suivait les cours à distance, puis en 1957 de l'Institut de littérature Maxime-Gorki à Moscou, il travailla à Artachat en tant que secrétaire du comité régional du Parti communiste, correspondant du journal *L'Arménie soviétique*, chef du département de la culture du comité exécutif du Soviet régional et directeur d'école. Cette même année 1957, il devient membre de l'Union des écrivains d'Arménie. Il publia une quinzaine de recueils poétiques, de *Bourgeons* à *Soif d'orage*¹. Il fut traduit en russe et en géorgien.

De 1966 à 1982, Babaïan fut rédacteur en chef des éditions « L'Écrivain soviétique ». À partir de 1982, il dirigera le département de traduction littéraire de cette maison d'édition. Il écrivit en 1988 ses mémoires².

Babaïan a traduit environ quarante livres, dont des œuvres de Samuel Iakovlevitch Marchak (1887-1964), Alexis Alexandrovitch Sourkov (1899-1983), Léonide Nikolaïévitch Martynov (1905-1980), Harold Gabriélévitch Réguistan (1924-1999), Eugène Mikhaïlovitch Vinokourov (1925-1993), Viatcheslav Nikolaïévitch Kouznetsov (1932-2004), mais aussi des classiques russes : Lermontov et quelques *Fables* de Krylov.

Babaïan a également traduit du russe des poètes azéris (Imadeddine Nassimi, 1369-1417 ; Samed Vourgoun, 1906-1956 ; Souleïman Roustam, 1906-1989 ; Nabi Khazri, 1924-2007), kazakhs, tadjiks et ukrainiens (Victor Vassiliévitch Kotchevski, 1923-2005 ; Vadym Dmytrovytch Krychtchenko, né en 1935), les poètes lettons Jan Rainis (1865-1929) et Vizma Belševica (1931-2005), un Géorgien (Grigol Abachidzé, 1914-1994), un Moldave (André Pavolvitch Loupane, 1912-1992), un Polonais (Jerzy Andrzejewski, 1909-1983), ainsi que des poètes ayant vécu en Arménie et/ou ayant aimé l'Arménie.

Titulaire de l'Ordre de la Guerre patriotique du 1^{er} degré et honoré par le président du Conseil suprême de Biélorussie pour ses services rendus à la littérature mondiale, Babaïan est décédé dans son village natal en 2005.

¹ Érévan, respectivement Haïpethrat, 1956 et L'Écrivain soviétique, 1985.

² Avec *Parourir Sévak*, Érévan, Louïs, 1988.

Mais revenons au *Florilège de la poésie classique française*. Qui est son auteur, Abraham Alikian ? C'est l'un des poètes les plus importants de la diaspora arménienne, mais dont le triste destin fut celui d'un exilé permanent.

Abraham Sargsi Alikian¹ (Աբրահամ Սարգսի Ալիքյան / Ալիքյան, Абрам Саркисович Аликян) naquit en 1928 à Alexandrette (Turquie actuelle). Il fit ses études primaires au collège Noubarian. Après avoir obtenu son diplôme à Alexandrette, il s'installe en 1939 à Beyrouth avec sa famille. C'est que les grandes puissances ont pris la décision d'abandonner la région d'Alexandrette aux Turcs, qui s'emparent aussitôt des terres arméniennes... Diplômé du prestigieux collège Sahakian, puis du séminaire arménien Nshan Palanchian de Beyrouth, Alikian émigre en Arménie en 1946 ou 1947 selon les sources. Ses enseignants l'ont encouragé à se consacrer à l'écriture, et à rejoindre le pays dans lequel, parce qu'il est auréolé d'une impressionnante victoire militaire, beaucoup mettent alors leur espoir. L'année suivante, il entre à l'Union des écrivains de l'URSS. Mais le pouvoir soviétique prend ombrage du recueil poétique *Ouverture* que ce rapatrié osa publier à Érévan en arménien... occidental, c'est-à-dire dans la langue de l'ennemi capitaliste (chez Haypethrat, 1951). Le livre fut retiré de la vente. Son auteur doit aussitôt faire amende honorable et le traduire en arménien oriental (chez Haypethrat, 1952). Ses espoirs de vie heureuse sont déjà envolés. En 1952, il se réfugie à Moscou, pour éviter les ennuis et pour ainsi dire une mort littéraire certaine. Il se consacre, sous le lourd fardeau de l'exil intérieur, à la poésie. En 1954, il est diplômé de l'Institut moscovite de littérature « Maxime Gorki » et, la même année, devient maître de conférences de langue arménienne dans cet Institut ; il y enseigne jusqu'en 1991.

Il épouse en premières noces son professeur, Litia Feïkina (décédée en 1968), avec qui il a un enfant : Varuja. En 1991, il épouse une Russe, prénommée Lioudmila, qui lui donne deux autres fils : Chant, puis Rouben.

¹ La candidate en philologie Arménouhi Souréni Mouradian, professeur de littérature arménienne à l'Université pédagogique d'État d'Arménie et francisante, a en 2018 donné une communication sur la « Description des poèmes français traduits par Abraham Alikian », qui nous a été fort utile : « Աբրահամ Ալիքյանի ֆրանսիական բանաստեղծությունների այցեքարտը », pp. 87-98 dans les *Actes du colloque scientifique* : « Les relations interculturelles entre France et Arménie » [« հայ – ֆրանսիական գրապատմական առնչություններ » գիտական նստաշրջան], Érévan, ՎՄԿ-Պրինտ, 2019.

Le poète, d'abord optimiste (*Horizon*, 1947), exprime dès lors plus volontiers le désenchantement du pays (*Le Cap de bonne espérance*, 1965 ; *Faraïa*, 1998). Il est l'auteur d'un « *samizdat* » littéraire, *Le Grillon* (1964, édité en 1993 ; cf. *Le Grillon, encore*, 2004), tout en continuant d'être publié officiellement, au pays et non à Moscou (*Les Yeux*, 1968 ; *Arémagh*, 1983).

Au début des années 1990, il quitte l'Union soviétique, vit un temps en France, puis aux États-Unis. Puis il revient au Liban, à Beyrouth, où il est invité à enseigner, ce qu'il fait pendant de nombreuses années à l'Institut supérieur d'études arméniennes Hamazkaïne, qui fonctionnait à l'époque, puis à l'école de Bickfaya fondée par le catholicos de Cilicie. Il y est décédé en 2013, à la maison de retraite de Bourdj Hamoud, dans une grande solitude, et notamment séparé de sa femme et de son fils Rouben, qui étaient retournés en Russie et gardent jusqu'aujourd'hui jalousement les manuscrits de l'auteur.

Certaines de ses œuvres ont été traduites en russe.

Alikian a traduit du français André Stil (*Le premier choc*, 1955), Paul Eluard (« Liberté », 1967), Tristan Tzara (*Une route seul soleil* et « Il fait soir », 1967), Charles Aznavour (*L'Amour à fleur de cœur*, 1968 et 1980), Guillaume Apollinaire (« Les collines », 1970), Rouben Mélik (*Ce corps vivant de moi*, 1978) – poète d'origine arménienne –, Hervé Bazin (*Lève-toi et marche*, 1979), André Maurois (*Don Juan ou la vie de Byron*, 1980), Gustave Flaubert (*L'Éducation sentimentale*, 1982) et Roger Martin du Gard (*Les Thibault*, 1984). Et bien sûr le poème d'Aragon en hommage au groupe Manouchian : « Strophes pour se souvenir ». Il y démontre sa connaissance approfondie de la littérature française, de la culture et du peuple français, mais aussi son amour sans bornes pour lui. Alikian met son talent poétique exceptionnel au service de ses traductions.

Notons que c'est grâce à la traduction d'Alikian, assortie d'une petite préface et de brèves notes, que le lecteur arménien a découvert en son compatriote Charles Aznavour un poète : le chemin poétique d'Aznavour est présenté de manière exhaustive, avec l'histoire de la création de ses chansons et des analyses thématiques.

Alikian a aussi traduit du russe les deux arménophiles Véra Klavdievna Zviaguintséva (*Étoile d'hiver*, 1960) et Constantin Bagrati Sérébriakov (*La Sagesse du mouvement*, 1977).

Avec une telle expérience, bon connaisseur notamment de la poésie française des XIX^e et XX^e siècles, Abraham Alikian pouvait

s'atteler à la tâche ardue de traduire Péguy. Mais son anthologie est large, qui va de Villon et Marot à Paul Valéry et Charles Péguy, précisément : y défilent une trentaine de poètes et poétesses (Louise Labbé, Marceline Desbordes-Valmore) français ou francophones (Émile Verhaeren), parmi cinq siècles de la littérature française. On peut successivement y découvrir, de Paul Valéry, « Les pas », « Palme », « Le sylphe », « Le bois amical » (*Album de vers anciens*, 1920) et « Le cimetière marin » – tous extraits du recueil *Charmes* (1922) sauf mention contraire. Et, de Péguy, un extrait de la *Tapiserie de Notre Dame* («Աստվածամոր ասեղնագործությունը») et des *Quatrains* («Քառյակներ»).

Pour cette anthologie, travail ardu et de longue haleine, Alikian a soigneusement choisi les œuvres de poètes proches de son univers émotionnel, de sa vision du monde, de sa perception du rôle du poète. Alikian a ainsi déclaré : « Je traduis les poèmes que j'aurais dû écrire si le fait que leurs auteurs les aient écrits ne m'en avait pas empêché !¹ »

Alikian reste proche des originaux et de préserve le style de chacun. Voici ce qu'était en effet son credo de traducteur : « Il est nécessaire d'étudier tous les secrets de l'art, du langage, de la perception du monde de l'auteur. Si vous pouvez surmonter tout cela, alors vous obtiendrez une bonne traduction. J'ai toujours été contre l'invention tirée de soi. » Et de préciser : « Je ne connais qu'une seule façon de traduire, optimale, la plus proche possible de l'original, sans porter atteinte aux droits parentaux de la langue maternelle et aux cadres culturels généraux. »²

Son but n'est pas seulement de présenter les auteurs français au lecteur arménien, mais aussi de sympathiser à l'humeur des écrivains, de découvrir leurs ressorts poétiques les plus cachés. Abraham Alikian, abordant ses traductions avec inspiration, essaie de saisir l'essence du poème, la disposition psychique profonde de son auteur au moment de l'écriture. Aussi, par une coïncidence intéressante, le choix du traducteur se porte souvent vers des sujets aussi peu optimistes que la solitude, le mépris, le découragement, l'éloignement de la patrie. Thèmes du « Testament » de Villon,

¹ Cité dans Shchors Davtian, *Encyclopédie H. Sahian* [Հ.Մսիկյան Հանրագիտարան], Érévan, Գիտություն, 2012, p. 54.

² Abraham Alikian, *Bonne soirée. Poèmes et traductions* [Հեղ իրիկուն, Բանաստեղծություններ և թարգմանություններ], Érévan, Հրաշքներու հանդիման, 2008, p. 6.

condamné à six ans d'exil, d'Alphonse de Lamartine dans « L'Isolement » et « Le Vallon », des « Soleils couchants » de Victor Hugo, exilé pendant vingt ans...

Le centenaire de la naissance de Péguy, célébré avec fastes en 1973, a dû jouer son rôle dans l'intégration de ce poète dans le bouquet final du livre, à ce qui est selon nous une place d'honneur.

En 1974, Alikian confie dans une de ses lettres : « J'ai eu une somme terrible de travail à accomplir et, comme disait ma mère, j'ai enfilé l'aiguille pour le finir. C'est un *Florilège poétique français* que j'ai préparé, le fruit de quinze ans de mes efforts. Je le veux le terminer demain, et l'envoyer au service des traductions. Je suis tout excité par ce travail. Mon livre, je dois le croire, sera publié dans un mois ou deux. Je n'ai pas d'autre choix : le noyé s'agrippe même à la mousse. »¹ Un mois ou deux ? Alikian et ses lecteurs devront, bien entendu, attendre encore deux ans.

Voici les pages consacrées à Charles Péguy, scannées pour nous à Érévan grâce à l'obligeance exceptionnelle du docteur Tigrane Zargarian, conseiller scientifique de la Bibliothèque fondamentale de l'Académie nationale des sciences d'Arménie.

Une page entière présente d'abord notre auteur :

Charles Péguy
(1873-1914)

Il tomba lors des premiers combats de la Première Guerre mondiale, en recevant une balle en plein front. « Contagieux comme un sarment fécond, enroulé comme une vigne grimpante et délicat comme les nouveaux bourgeons du cep »², Ch. Péguy, issu d'une famille paysanne³, est le poète français le plus enraciné dans sa patrie. Poursuivant le travail de ses ancêtres laboureurs, Péguy décrit son pays en labourant incessamment son texte, suivant un sillon régulier aux riches évocations. Ce poète, même quand il se plonge dans la glorification de l'Église chrétienne, ne rompt pas avec son Orléans natal et ses traditions populaires.

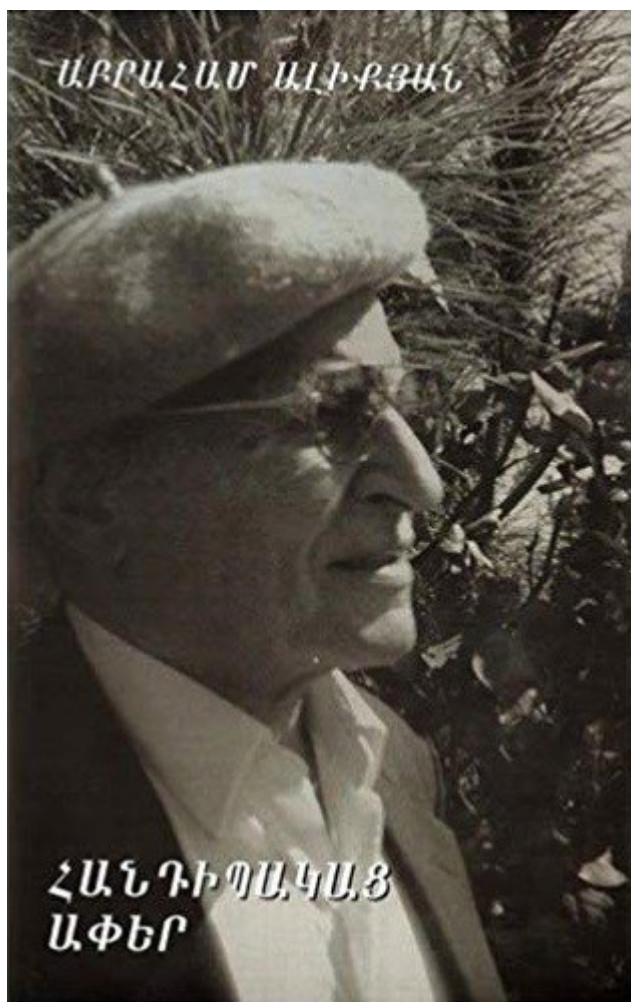
L'œuvre laissée par Péguy peut être difficile à lire dans son intégralité, mais elle contient des œuvres et des morceaux de choix qui sont des témoignages indéniables d'un grand poète.

¹ Sourène Mouradian, *Correspondance* [Նամակապահ], Érévan, ՎԽԳ-Պրինտ, 2007, p. 192.

² Nous avons échoué à retrouver l'auteur (arménien, français ?) de cette citation.

³ Insistance bien compréhensible dans l'Union soviétique d'alors.

Viennent ensuite trois pages (223-225) consacrées aux 18 quatrains initiaux de la « Présentation de la Beauce à Notre Dame de Chartres », poème fameux de la *Tapisserie de Notre Dame*¹, en version monolingue arménienne ; nous les donnons ici en vis-à-vis de l'original français. Nos commentaires sur les choix de traduction figurent dans les notes au sonnet original. Rappelons qu'Abraham Alikian est un Arménien occidental qui écrit en arménien oriental.



Abraham Alikian, *Rives opposées* (Հանդիպակաց ափեր)
éd. Yervand Ter-Khachatrian, Érévan
Sargis Khachens-Printinfo, « Temps et parole », 2009

¹ 1913 ; P² 1139-1141.

Tapisserie de Notre Dame

« Présentation de la Beauce à Notre Dame de Chartres »

Étoile de la mer voici la lourde nappe
Et la profonde houle et l'océan des blés
Et la mouvante écume et nos greniers comblés,
Voici votre regard sur cette immense chape

Et voici votre voix sur cette lourde plaine
Et nos amis absents et nos cœurs dépeuplés,
Voici le long de nous nos poings désassemblés
Et notre lassitude et notre force pleine.

Étoile du matin, inaccessible reine,
Voici que nous marchons vers votre illustre cour¹,
Et voici le plateau de notre pauvre amour,
Et voici l'océan de notre immense peine².

Un sanglot rôde et court par delà l'horizon.
À peine quelques toits³ font comme un archipel.
Du vieux clocher retombe une sorte d'appel.
L'épaisse église semble une basse maison.

Ainsi nous naviguons vers votre cathédrale.
De loin en loin surnage un chapelet de meules,
Rondes comme des tours⁴, opulentes et seules
Comme un rang de châteaux sur la barque amirale.

¹ Le mot peut se comprendre aussi comme un « palais » en arménien (պալատ), ce qui arrange le traducteur, qui doit éviter toute allusion trop précise à la vie de l'Ancien Régime, dont le communisme veut faire table rase.

² Les deux derniers vers ont été inversés dans la traduction arménienne, pour la rime. Toute la traduction a un schéma de rimes embrassées identique à celui de l'original.

³ Élément graphique disparu en arménien ; le poème de Péguy décrit le très réel pèlerinage effectué à trois reprises par Péguy à Chartres, en 1912, 1913 et 1914.

⁴ Encore une fois, le traducteur évite cet élément graphique sans doute vu comme féodal et arriéré.

Աստվածամոր ասեղնագործությունը

«Բոսի ընծայումը Շարտյի Աստվածամոր տաճախին»

Ա՛ստղ ծովափն, ահա ծովն ու ծածկույթն հսկա
Եվ ալիքը խորունկ ատոք ցորենարտի
Եվ փրփուրը շարժուն, մեր ամբարներն հոսթի
Եվ հայացքդ անհուն այս շուրջաւի վրա:

Եվ ահա ճայնը քո ծանրը արտի վրա
Եվ մեր ընկերներից թափուր սրտերը մեր,
Ահա վար առկախյալ մեր բռունցքները մեղկ
Եվ խոնջությունն ու դեռ մեր ուժը աներկբա:

Ա՛ստղ աղ ծովային, օ՛, դու՝ անմատչելի դշխո՛,
Ահա մենք դեպի քո վեհ պալատն ենք գնում,
Եվ ահա մեր ցավի օվկիանոսը անհու՛ն,
Եվ սարահարթն ահա մեր աղքատիկ սիրո:

Մի հեծք է փախչրտում հորիզոնից անդին:
Հագիվ մի բառ կտար՝ կղզեխմբի նման:
Կոչ չէ՞ դողանջն արդյոք բարձունքից հին մատռան:
Կարծես հյուղ է ցածիկ ստվար եկեղեցին:

Այսպես մենք դեպի քո մայրավանքն ենք թևում:
Մերթ համրիչի տեսքով հառնում են բյուր բարդոց.
Կլոր, ինչպես բերքեր, մենակ ու ոսկեգօծ,
Ինչպես տաղավարներ ծովակալի նավում:

Deux mille ans de labeur ont fait de cette terre
Un réservoir sans fin pour les âges nouveaux.
Mille ans de votre grâce ont fait de ces travaux
Un reposoir sans fin pour l'âme solitaire¹.

Vous nous voyez marcher sur cette route droite,
Tout poudreux, tout crottés, la pluie entre les dents.
Sur ce large éventail ouvert à tous les vents
La route nationale est notre porte étroite.

Nous allons devant nous, les mains le long des poches,
Sans aucun appareil, sans fatras, sans discours,
D'un pas toujours égal, sans hâte ni recours,
Des champs les plus présents vers les champs les plus
[proches.

Vous nous voyez marcher, nous sommes la piétaille.
Nous n'avancons jamais que d'un pas à la fois².
Mais vingt siècles de peuple et vingt siècles de rois,
Et toute leur séquelle et toute leur volaille

Et leurs chapeaux à plume avec leur valetaille
Ont appris ce que c'est que d'être familiers,
Et comme on peut marcher, les pieds dans ses souliers,
Vers un dernier carré le soir d'une bataille.

Nous sommes nés pour vous au bord de ce plateau,
Dans le recourbement de notre blonde Loire,
Et ce fleuve de sable et ce fleuve de gloire
N'est là que pour baiser votre auguste manteau.

¹ L'âme devient de solitaire « sincère » ou « pure, incorruptible » (սխիտն) en arménien, ce qui est plus acceptable en régime collectiviste, qui voit dans l'individualisme un défaut bourgeois.

² Cette allure lente, cette progression prudente ou ce pas difficile sont transformés par le traducteur sous la pression du collectivisme ambiant en régime soviétique ; le vers devient en arménien : « C'est un pas collectif qui nous fait avancer ! » Mais la transformation n'est pas sans saveur. Certes, Péguy se cache quelque peu derrière la première personne du pluriel, d'autant plus qu'elle provoque un accord au pluriel (par exemple dans « Nous sommes nés au bord de votre Beauce plate »). N'oublions pas néanmoins que, au XX^e siècle, la « Présentation de la Beauce » contribuera au renouveau du pèlerinage de Chartres, bien collectif, lui.

Երկու հազար տարվա ճիգ հալն այս դւարձրրեց
Նոր դարերի համար մի խոր շտեմարան,
Հազար տարվա շնորհքդ դւարձրրեց ճիգն այն
Մի խոր հանգստարան հոգու համար անեղծ:

Տեսնում ես մեր երթը՝ խաժած անձրև ու բուք,
Այս ճշմարիտ ճամփով քայլում ենք անվա:
Քամիների դեմ բաց այս հովհարի վրա
Մեր ազգային ուղին դուռ է նեղ ու անձուկ:

Գնում ենք, մեր ձեռքերն ազատ ու տարուբեր,
Անխոս, չառած մեզ հետ գործիք, քուրջ ու պարեն,
Միշտ չափավոր քայլով, դանդաղ, անապավեն՝
Այս դաշտերից դեպի ամենամոտ դաշտեր:

Տեսնում ես մեր երթը՝ մենք գորք ենք հետևակ:
Մեր համաչակո քայլն է մեզ միշտ տանում հերու:
Բայց քսան դար իշխած արքա, ավատառու,
Նրանց հավ ու ճիկը, հրոսակներն անարգ

Եվ փետրավոր գլխարկն ու վարձակն ու ծւտան
Հուշեցին, թե ինչպե՛ս դառնանք մենք յուրային
Եվ կոշիկներ հագած՝ քայլենք դեպի վերջին
Քառանկյունակն ահեղ մարտի երեկոյան:

Քեզ համար ենք ծնվել խարտյաշ մեր Լուարի
Ոլորանի վրա, այս լայն լեռնագոգում,
Եվ կետ՝ն այս փառահեղ և գետն այս ավազկուն
Հոսում է, որ քո պերճ հանդերձը համբուրի:

Nous sommes nés au bord de ce vaste plateau,
Dans l'antique Orléans sévère et sérieuse,
Et la Loire coulante et souvent limoneuse¹
N'est là que pour laver les pieds de ce coteau.

Nous sommes nés au bord de votre plate Beauce
Et nous avons connu dès nos plus jeunes ans
Le portail de la ferme et les durs paysans
Et l'enclos dans le bourg et la bêche et la fosse.

Nous sommes nés au bord de votre Beauce plate
Et nous avons connu dès nos premiers regrets
Ce que peut receler de désespoirs secrets
Un soleil qui descend dans un ciel écarlate

Et qui se couche au ras d'un sol inévitable
Dur comme une justice, égal comme une barre,
Juste comme une loi, fermé comme une mare,
Ouvert comme un beau socle et plan comme une table².

Un homme de chez nous, de la glèbe féconde
A fait jaillir ici d'un seul enlèvement,
Et d'une seule source et d'un seul portement,
Vers votre assomption la flèche unique au monde.

Tour de David voici votre tour beauceronne.
C'est l'épi le plus dur qui soit jamais monté
Vers un ciel de clémence et de sérénité,
Et le plus beau fleuron dedans votre couronne.

¹ Second hémistiche non rendu en arménien ; il faut avouer que le lecteur arménien ne peut juger de la justesse de cette précision, dont on comprend en revanche parfaitement qu'elle surgisse naturellement sous la plume d'un poète ligérien attaché à sa région d'origine.

² L'ordre des éléments métaphoriques des trois derniers vers de la strophe a été bouleversé en arménien, où défilent successivement « loi », « table », « socle », « mare » et « justice ». La « barre » disparaît au profit d'une allusion personnel – le vers 4 devenant, en retraduction littérale : « Strict (խիստ) comme une justice – et saint, comme j'étais. »

Մենք ծնվել ենք եզրին լեռնագոգի այս լայն,
Սյս հին ու խստաշունչ Օրլեանի հովտում,
Եվ շատ հաճախ տղմուտ մեր Լուարը հորդան
Հոսում է, որ Լվա ոտքերը այս լեսան:

Մենք ծնվել ենք եզրին քո դաշտային Բոսի
Եվ տեսել ենք միայն ու ճանաչել մանկութ
Դարպասն ագարակի և գեղջուկներ ջղուտ,
Պարիսպը ավանի և բահ, գուռ ու մոզի:

Մենք ծնվել ենք, գերվել քո տափարակ Բոսով
Եվ առաջին վշտով իսկ տեսել, թե ինչքան
Թաքուն անհուսության գիտե երեկոյան
Ծածկել մի արեգակ, որ երկնքով բոսոր

Իջնում է և նիրհում բարձին մի վեհ հողի,
Արդար, ինչպես օրենք, ողորկ, ինչպես սեղան,
Պատվանդանի պես բաց, փակ՝ լճակի նման,
Արդարության պես խիստ և սուրբ, ինչպես եղի:

Մեզ պես մի մարդ էր, որ հանդից այս բերքառատ
Միակ թափ ու շնչով և աղբյուրից սիրո
Ժայթքեցրեց դեպի վերափոխումը քո
Սլաքն այս եզակի՝ աշխարհի մեջ արար:

Աշտարակը Դավթի՝ ահա՛ բուրգրդ բոսյան,
Որ պարզրկա, գթած ու ջինջ երկինքն ի վեր
Զգված հասկն է միակ քառաշար ու անմեռ
Եվ Ապակի մեջ քո՝ գեղեցկագույն ընձան:

Un homme de chez nous a fait ici jaillir,
Depuis le ras du sol jusqu'au pied de la croix,
Plus haut que tous les saints, plus haut que tous les rois¹,
La flèche irréprochable et qui ne peut faillir.



Photographie de Laurent Hazgui pour *Le Pèlerin*,
recadrée pour *Le Porche*,
juillet 2022.

¹ La croix, les saints et les rois disparaissent de la traduction arménienne, comme des rappels trop insistants de *realia* en contradiction avec le régime soviétique et son athéisme militant. Le mot « saint » (սուրբ) a néanmoins déjà été ajouté au poème français, comme indiqué dans la note précédente.

Մակերեսից գէտնի մինչև բունը խաչի
 Մեզ պես ւի մարդ էր, որ ժայթքեցրեց այստեղ
 Արահերից բարձր ու սարթերից շքեղ
 Սլաքն այս անըստզյուտ, որ ոչ որ չի ընկճի...

Trois dernières pages (226-228), plus aérées, donnent 15 quatrains de l'intime *Ballade du cœur qui a tant battu*, œuvre posthume de 1911-1912 également connue sous le nom de *Quatrains*, que choisit le traducteur. Elles aussi se présentent en version monolingue arménienne ; nous les donnons en vis-à-vis de l'original français.



Rembrandt, *Le Retour du Fils prodigue*, dessin à la plume et au pinceau
 19 x 23 cm, 1642, Musée Teyler, Haarlem

(C'est de même un dessin de Rembrandt qui avait servi à illustrer l'édition par Julie Sabiani, en 1974, de *La Ballade du cœur. Poème inédit.*)

Quatrans

Cœur dur comme une tour,
Ô cœur de pierre,
Donjon de jour en jour
Vêtu de lierre.¹

De tous liens lié
À cette terre,
Ô cœur humilié,
Cœur solitaire.²

Cœur qui as tant crevé
De pleurs secrets,
Buveur inabreuvé,
Cendre et regrets.³

Cœur tant de fois baigné
Dans la lumière,
Et tant de fois noyé
Source première.⁴

Ô cœur laissé pour mort
Dans le fossé,
Cœur tu battais encore,
Ô trépassé.⁵

Ô cœur inexploré,
Vaste univers,
Idole dédorée,
Jardin d'hiver.⁶

¹ P¹ 1304 (277) / P² 967 = I-280.

² P¹ 1275 (19) / P² 967 = I-277.

³ P¹ 1312 (351) / P² 967 = I-276.

⁴ P¹ 1302 (261) / P² 967 = I-275.

⁵ P¹ 1298 (224) / P² 966 = I-272.

⁶ P¹ 1277 (38) / P² 962 = I-234.

Քառյակներ

Մի՛րտ, կարծր բուրգի պես,
Օ՛, սի՛րտ քարե,
Հին բերդ, մամռակալած
Օրըստօրե:

Ամբողջ քո ջերմությամբ
Հողն այս գրկած,
Օ՛, սի՛րտ հեգ ու խոնարհ,
Մի՛րտ մենակյաց:

Մի՛րտ ճաքճքած գաղտնի
Արտասուքից,
Անհագ, անկուշտ գինով,
Ցավ ու կսկիծ:

Մի՛րտ, քանիցս լույսով
Դու տոգորուն
Եվ քանիցս խեղդված
Ակնաղբյուրում:

Օ՛, սի՛րտ, մահվան հույսով
Փոսում լքյալ,
Մի՛րտ, դեռ զարկում էիր,
Օ՛, ննջեցյալ:

Օ՛, սի՛րտ, դու՝ տիեզերք
Անխույզ ու լայն,
Դու՝ կուռք, ղուկին թափած,
Պարտեզ ձմռան:

Cœur tu as fait le brave
Assez longtemps¹
Vieux seigneur, vieux burgrave,
Cœur de vingt ans.²

Ô vase de regret
Plein jusqu'aux bords
Du venin d'un remords
Inespéré...³

Ô vieil arbre écorcé,
Rongé des vers,
Vieux sanglier forcé,
Ô cœur pervers...⁴

Cœur qui a tant battu,
D'amour, d'espoir,
Ô cœur trouveras-tu
La paix du soir...⁵

Cœur dévoré d'amour,
Te tairas-tu,
Ô cœur de jour en jour
Inentendu...⁶

Tu avais tout pourvu,
Ô confident,
Tu avais tout prévu,
Ô provident.⁷

¹ Le traducteur a mis l'accent sur le regret (hn̄jun̄unul̄ip) plutôt que sur le remords.

² P¹ 1327 (482) / P² 957 = I-192.

³ P¹ 1312 (347) / P² 961 = I-230.

⁴ P¹ 1275 (20) / P² 960 = I-222.

⁵ P¹ 1301 (250) / P² 955 = I-174.

⁶ P¹ 1279 (54) / P² 950 = I-131. – « Inentendu » : adjectif néologique rendu, selon la figure de l'hendiadyn, en « sourd » (lun̄i) et « distant » (h̄inn̄i).

⁷ P¹ 1274 (14) / P² 1003 = III-65.

Սի՛րտ մերթ հոխորտանքից
Արյունվա,
Ծեր դուքս, ծեր նահապետ,
Քսանամյա՛:

Չղջման բաժա՛կ, լեցուն
Բերնե-բերան
Թույնով խղճ՛ի խայթի
Հանկարծական...

Օ՛, ծա՛ռ բոտոտակեր,
Կեղևն հանած,
Վարա՛գ խուճապահար,
Սի՛րտ անակնած...

Սի՛րտ, որ միշտ խփեցիր
Մեր ու խանդով,
Օ՛, սի՛րտ, կգտնես դու
Մահվան անդորր...

Սիրուց բզկտըված
Կլռես դու,
Օ՛, սի՛րտ, դու՝ օր ավուր
Խուլ ու հեռու...

Ամե՛ն ինչ հոգացիր,
Օ՛, տրնամո՛կ,
Ո՛ղջը նախազգացիր,
Նախախնամո՛ղ:

Tu avais tout pourvu,
Fors une fièvre,
Tu avais tout prévu,
Fors que deux lèvres...¹

Tu avais tout pourvu,
Fors une flamme,
Tu avais tout prévu,
Fors une autre âme.²

Tu avais fait ton compte,
Ô prévoyant,
Tu n'avais oublié
Qu'un cœur battant...³

¹ P¹ 1274 (15) / P² 1003 = III-64.

² P¹ 1275 (17) / P² 1003 = III-62. – Le traducteur a réorganisé la strophe, qui donne en retraduction : « Tu es depuis longtemps / Gardien d'une âme ; / À double tour fermé, / Reste aveuglé. »

³ P¹ 1275 (18) / P² 1003 = III-61. – Apparemment, le traducteur donne les quatrains dans un grand désordre. C'est qu'il prend en réalité son texte dans une très ancienne édition de la Pléiade, alors que nous ne donnons que les références de l'édition de 1975 et de celle de 2014. Les 15 quatrains s'étalent sur 74 pages de cette ancienne Pléiade, dans l'ordre exact observé par le traducteur, à une seule exception : le quatrain 7 de la traduction, avancé par Alikian, devrait être le quatrain 9.

Լոկ մի տենդի հանգեալ
Եղար համրակ,
Երկու շուրթի հանգեալ
Միմիայն՝ խա՛կ:

Չեղար լոկ մե՛կ բոցի
Խնամարկուն,
Լոկ մե՛կ հոգու գիմաց
Մնացիր կո՛ւյր:

ճարտար դատեցիր դու,
Օ՛, բանիրո՛ւն,
Լոկ մոռացար մի սիրտ
Եռնեփուն:

1989

Un détail de la page Wikipédia consacrée à Péguy en arménien a attiré notre attention : elle renvoie à un livre intitulé *Աֆորիզմներ* (*Aphorismes*), Érévan, 1989 – année du chute du mur de Berlin. Manquaient hélas éditeur et nom d’auteur. Une citation en est pourtant donnée, prêtée à Péguy : « Ավելի հեշտ է կրկնել դատապարտումը, քան պատճառաբանել մեղադրանքը »¹, soit à peu près « Il est plus facile de répéter à l’accusé sa condamnation que de justifier son accusation. » Mais où donc Péguy a-t-il écrit cela ? Nous avons échoué à retrouver la phrase qui peut être à l’origine de cette traduction...

Nous avons dans un premier temps pensé qu’il s’agissait là de la traduction arménienne de l’anthologie russe de citations de Péguy nommée *Афоризмы*², elle-même issue d’une anthologie anglaise fondée sur un choix habile de Julien Green publié pour la première fois en janvier 1943 (New York, Pantheon Books) : *Basic Verities*. Les diverses sections de ce volume examinaient ces thèmes successifs :

¹ Citée page 30 de Gegham Hakobi Gharakhanian (1935-2014 ; professeur de droit), *Նշանաւոր մարդիկ և օրենքը* [Les Notables et la loi], 1997.

² Ch. Péguy, *Фундаментальные истины* [Vérités fondamentales], traduit en russe, Londres, Overseas Publications Interchange Ltd, 1992

la vérité et la justice ; la pauvreté et le capital ; l'honneur et la dignité du travail ; les droits et devoirs de l'homme en société ; enfin les traits distinctifs du judaïsme et du christianisme. Le volume, qui illustre le désir de Péguy pour la double révolution de la justice et de la miséricorde dans l'ordre social, ne pouvait que concerner le lecteur français pendant l'Occupation et le lecteur russe en 1992. Mais justement, les dates ne concordaient pas, puisque l'ouvrage arménien avait paru en 1989.

Puis nous avons trouvé trace d'un livre effectivement nommé *Aphorismes*, un fort volume de 702 pages mais qui n'est qu'un recueil de citations d'auteur, où Péguy n'a finalement qu'une part assez réduite : Աֆորիզմներ, livre composé originellement en russe¹ par Pierre Pétrovitch Pétrov et Jacob Véniaminovitch Berlin (1908-1982 ; traducteur) et préfacé par Nicolas Matveïévitch Gribatchiov (1910-1992 ; écrivain et homme politique), puis traduit en arménien par Alvard Saroukhani Ghazïian (1930-2017 ; ethnographe, historienne et traductrice) sous la supervision éditoriale d'Artaches Rédiki Martirossian (Արտաշես Աւդիկի Մարտիրոսյան), né en 1960, alors, professeur agrégé, depuis 2004 candidat en sciences philologiques, et aujourd'hui vice-doyen de la faculté de la culture de l'Université pédagogique d'État Khatchatour Abovian. Le livre avait paru en 1985 en russe ; il paraît quatre ans plus tard en traduction arménienne. Les aphorismes y sont classés par sections thématiques, et les auteurs par ordre alphabétique. Le livre contient environ 6000 phrases et il est fourni avec un index des noms de personnes.

Si nous n'avons pas réussi à trouver des renseignements sur Pierre Pétrovitch Pétrov, notamment à cause de la haute fréquence du prénom Pierre en russe – fréquence qui nous a même fait un temps songer à un mystérieux pseudonyme –, en revanche Jacob Véniaminovitch Berlin est mieux connu.

Né en 1908 à Toula, juif de nationalité, membre du Parti communiste, Jacob Berlin a d'abord fait carrière au sein de l'Armée rouge, de 1924 à 1940, s'engageant à l'École d'ingénieur « Komintern » de Moscou. Il a participé à l'écrasement de la révolte

¹ Jacob Véniaminovitch Berlin et Pierre Pétrovitch Pétrov, *Афоризмы. Нет ничего сильнее слова* [*Aphorismes. Il n'est rien de plus fort que les mots*], Moscou, Прогресс, 1^{re} édition (416 pages), 1966 ; 2^e édition (480 pages), 1972 ; 3^e édition revue (496 pages), 1985.

basmatchi en Asie mineure. Il a gravi les échelons dans la cavalerie puis comme sapeur.

Jacob Berlin a traversé la Grande Guerre patriotique sans une égratignure, major (1942) puis sous-lieutenant (1943) puis enfin lieutenant. Sur le front ukrainien en effet, il fut chef opérationnel au quartier général des troupes du génie. Il a reçu l'Ordre de l'Étoile Rouge le 10 mars 1943, l'Ordre de la guerre patriotique du 2^e degré, le 14 novembre 1943, puis la médaille « Pour la victoire sur l'Allemagne dans la Grande Guerre patriotique de 1941-1945 ».

Pour ses états de services, il reçut encore un avancement dans l'Ordre de l'Étoile rouge (3 novembre 1944), l'Ordre de la Bannière rouge (30 avril 1947) et celui de Lénine (13 juin 1952). Il acheva sa carrière à l'Armée rouge en novembre 1956 et se lança dans une carrière de traducteur de l'anglais, tout en enseignant le droit international en anglais, dans le cadre de cours de formation dispensés aux futurs traducteurs soviétiques à l'ONU.

Jacob Berlin fut d'abord co-traducteur du japonais, travaillant conjointement avec Zeïa Rakhim (1923-1998 ; traducteur)¹ sur une traduction que Daniel Andreïev (1906-1959) n'avait achevée qu'à moitié quand il mourut et que notre homme eut donc à terminer. Il continua avec le récit de Yasunari Kawabata, *Yumiura*² et avec Junpei Gomikawa, *La Condition de l'homme*³.

Son travail de traduction le plus célèbre date de 1970 : c'est *2001, l'Odyssée de l'espace* d'Arthur C. Clarke⁴, dont la maison d'édition lui ordonna ni plus ni moins de couper la fin, jugée contraire aux vues matérialistes !

¹ Fumiko Hayashi (1903-1951), *Шесть рассказов* [Six récits], Moscou, Издательство иностранной литературы, 1960.

² Yasunari Kawabata (1899-1972), *Бухта Лука*, pp. 92-98 dans le recueil collectif *Nouvelles japonaises : 1945-1960* [Японская новелла. 1945-1960] – éditeur et co-traducteur, P. P. Pérov déjà – Moscou, Издательство иностранной литературы, 1961 ; titre original : *Yumiura-shi*.

³ Junpei Gomikawa (1916-1995), *Условия человеческого существования*, Moscou, Прогресс, 1964 ; 2^e édition : Moscou, Художественная литература, 1985 ; titre original : *Ningen no jōken*.

⁴ Arthur C. Clarke (1917-2008), *Космическая одиссея 2001 года*, Moscou, Мир, «Зарубежная фантастика», 1970 (repris en 1991 par le même éditeur sous le titre *Космическая одиссея* et *2001: Одиссея Один* ; repris sous le titre *2001: Космическая одиссея*, Rostov-sur-le-Don, Гермес, «Детектив. Приключения. Фантастика», 1992, pp. 3-176) ; titre original : *2001 : A Space Odyssey*. – Des mêmes auteur et traducteur : *Profil du futur* [Черты будущего], Moscou, Мир «В мире науки и техники», 1966 ; titre original : *Profiles of the Future: An Inquiry into the Limits of the Possible*.

Il supervisa l'année suivante la traduction de Michael Crichton, *La Variété Andromède*¹. La même année, il enchaîna avec Alan E. Nourse, *La Rôtissoire de Mercure*².

Jacob Berlin traduisit encore le récit d'Alan Nelson *Les Conséquences d'un savon*³, William Morrison (1906-1980), *Commis expéditionnaire*⁴, et James Blish, *Mais qui étaient les sauvages* ?⁵

À la fin des années 1970, Berlin semble cependant vouloir se renouveler et passer à la poésie ou, du moins, à la traduction littéraire classique. En 1976, il traduit Lord Byron, « *Ainsi, nous n'irons plus vagabonder...* »⁶, mais aussi un poème de Kipling⁷, ainsi que, dans la revue *Littérature étrangère*, des poèmes de Glyn Hughes⁸ et Brian Patten⁹.

¹ Michael Crichton (1942-2008), *Штамм «Андромеда»*, Moscou, Мир, «Зарубежная фантастика», 1971 ; titre original : *The Andromeda Strain*.

² Alan E. Nourse (1928-1992), *Через Солнечную сторону*, dans *La Rôtissoire de Mercure* ; recueil de récits de science-fiction sur les planètes du système solaire [Через Солнечную сторону : сборник научно-фантастических рассказов о планетах солнечной системы], Moscou, Мир, «Зарубежная фантастик », 1971 ; titre original : *Brightside Crossing*. Repris dans le volume collectif *Révolution 20* [Революция 20], «Зарубежная фантастика», Ясноград [samizdat], Бригантина, 2017.

³ Alan Nelson (1911-1966), *Мыльная опера*, pp. 146-161 dans l'anthologie de récits de science-fiction *À l'improviste* [Нежданно-негаданно], Moscou, Мир, «Зарубежная фантастика», 1973 ; titre original : *Soap Opera*.

⁴ William Morrison, *Перевалочная станция*, dans *Science-fiction. Anthologie* [Научная Фантастика : Альманах], Moscou, Знание, n° 17, 1976 ; titre original : *Shipping Clerk*.

⁵ James Blish (1921-1975), *Операция на планете «Саванна»*, pp. 214-237 dans *Recueil de science-fiction* [Сборник научной фантастики], n° 17, Moscou, Знание, « Научная фантастика », 1976 ; repris dans J. Blish, *Les Villes nomades* [Города в полете], Киев, Мой Друг Фантастика, « Шедевры фантастики », 2015, pp. 859-880 ; titre original : *And Some Were Savages*.

⁶ Lord Byron, « *He бродить уж нам ночами...* », 1975 ; titre original : *So we'll go no more a-roving*.

⁷ Oscar Wilde, *Vers. Le Portrait de Dorian Gray. Confession de prison* [Смухотворения. Портрет Дориана Грея. Тюремная исповедь] avec Rudyard Kipling, *Vers. Récits* [Стихотворения. Рассказы], Moscou, Художественная литература, «Библиотека всемирной литературы. Серия вторая: Литература XIX века», 1976. – Mais Berlin ne traduit que Kipling, « *Code d'honneur* » [«Моральный кодекс»], pp. 342-343 ; titre original : « *A Code of Morals* ».

⁸ Glyn Hughes (1935-2011), « *Neige* », p. 116 [«Снег» ; titre original : « *Snow* »] ; « *Des bandes de neige fondante...* », p. 117 [«Полоска тающего снега...» ; titre original non trouvé] ; « *Vent* », p. 117 [«Ветер» ; titre original : « *Wind* »] dans *Иностранная литература*, n° 2, 1976.

⁹ Brian Patten (1947-2021), « *Petite confession de Johnny* » [«Признание маленького Джонни»], p. 113 dans *Иностранная литература*, n° 2, 1976 ; titre original : « *Little Johnny's confession* ». Repris p. 635 de *La Poésie anglaise du XX^e siècle*

L'année suivante paraissent dans sa traduction deux poèmes de Philip Larkin, « Poésie des départs » et « Ça vient »¹.

Après Théodore Sturgeon, *Le Scalpel d'Occam*² et Cyprian Ekwensi, *La Loi des pâturages*³, ses dernières traductions semblent avoir été celles du récit de Barry Nathaniel Malzberg, *Question d'inclinaison*⁴ et de *Châtiment sans crime* de Ray Bradbury⁵.

Jacob Berlin est décédé à Moscou en 1982, mais quelques-unes de ses traductions continuent de reparaître⁶, et d'autres paraissent à

dans les traductions russes [Английская поэзия в русских переводах. XX век], Moscou, Радуга, 1984.

¹ Philippe Larkin (1922-1985), «Поэзия бегства», р. 131 et «Уход», pp. 133-134 de *La Poésie d'Europe de l'Ouest au XX^e siècle* [Западноевропейская поэзия XX века], Moscou, Художественная литература, «Библиотека всемирной литературы. Серия третья: Литература XX века», 1977. Titres originaux : «Poetry Of Departures» et «Going».

² Théodore Sturgeon (1918-1985), *Скальпель Оккама*, dans la revue *Autour du monde* [Вокруг света], 29 сентября 1979 ; repris dans *Recueil de science-fiction étrangère* [Сборник зарубежной фантастики], Moscou, Известия, «Библиотека журнала Иностранная литература», 1985 ; titre original : *Occam's Scalpel*. Repris pp. 465-485 de *Fantasy américaine* [Американская фантастика], Moscou, Радуга, «Библиотека литературы США», 1988, et pp. 252-274 de l'*Anthologie des récits américains de science-fiction* [Антология научно-фантастических рассказов американских писателей], Moscou, Всё для вас, «Американская фантастика», t. XIV : *Anthologie des récits* [Антология рассказа], 1992.

³ Cyprien Ekwensi (1921-2007), *Закон вольных пастбищ*, récit figurant dans les *Œuvres choisies d'auteurs d'Afrique tropicale* [Избранные произведения писателей Тропической Африки], Moscou, Прогресс, «Библиотека избранных произведений писателей Азии и Африки», 1979, pp. 564-569 ; titre original : *The Law Of The Grazing Fields*.

⁴ Barry Nathaniel Malzberg (né en 1939), *Гибкая позиция*, dans la revue *Littérature étrangère* [Иностранная литература], n° 5, 1981 ; titre original : *A Question of Slant*.

⁵ Ray Bradbury (1920-2012), *Наказание без преступления*, pp. 68-78 de R. Bradbury, *Un printemps hors du temps* [В дни вечной весны], Moscou, Известия, «Библиотека журнала «Иностранная литература», 1982 ; titre original : *Punishment Without Crime* et *One Timeless Spring*. Repris pp. 138-150 de R. Bradbury, *Du printemps dans l'air ?...* [Холодный ветер, теплый ветер], Moscou, Мир, «Зарубежная фантастика», 1983 [titre original : *The Cold Wind and the Warm*] ; pp. 81-90 de R. Bradbury, *Le Sourire* [Улыбка], Novossibirsk, Детская литература, «Библиотека приключений и фантастики», 1993 [titre original : *The Smile*] ; pp. 790-800 de R. Bradbury, *La Foire des ténèbres* [Темный карнавал], Moscou, Эксмо, «Шедевры мистики», 2004 [titre original : *Dark Carnival*] ; pp. 114-126 de R. Bradbury, *Bien après minuit* [Далеко за полночь], Moscou, Эксмо, «Игра в классику», 2005 [titre original : *Long After Midnight*] ; pp. 1049-1058 de R. Bradbury, *Un coup de tonnerre. Cent récits* [И грянул гром: 100 рассказов], Moscou, Эксмо, «Интеллектуальный бестселлер», 2010 [titre original : *A Sound of Thunder*].

⁶ Le « Code d'honneur » de Kipling, « Vent » de Glyn Hughes, et la « Petite confession de Johnny » de Brian Patten, pp. 421-422 de *Strophes du siècle* [Строфы

titre posthume, comme la « Troisième hymne à Lénine » d'Hugh MacDiarmid¹ ou des poèmes de Kipling².

Revenons au livre de citations co-écrit par Jacob Berlin. Quelles sont exactement les phrases de Charles Péguy présentes dans cette anthologie, et sont-elles toutes authentiques ? Nous savons que Péguy – défini comme « poète et publiciste français »³ et voisinant avec Romain Rolland – fournissait quatre citations seulement : la phrase donnée par *Wikipédia*⁴, et trois autres bien attestées, à savoir une – poétique – sur la patrie (« Heureux sont qui sont morts pour la terre charnelle, / Mais pourvu que ce fût dans une juste guerre. »)⁵, une autre sur l'honneur (« L'honneur du peuple est d'un seul tenant. »)⁶, une dernière sur les règles sociales (« L'ordre, et l'ordre seul, fait en définitive la liberté. Le désordre fait la servitude. »)⁷.

века], t. II : *Anthologie de la poésie mondiale dans les traductions russes du XX^e siècle* [Антология мировой поэзии в русских переводах XX века], Moscou, Полифакт, «Итоги века. Взгляд из России», 1998.

¹ Hugh MacDiarmid (1892-1978), «Третий гимн Ленину», pp. 289-305 dans Léonide Matveïevitch Arinchteïn (1925-2019), Nathalie Kirillovna Sidorina (née en 1947) et Vladimir Andreïevitch Skorodenko (1937-2021), *La Poésie anglaise du XX^e siècle dans les traductions russes* [Английская поэзия в русских переводах. XX век], Moscou, Радуга, 1984 ; titre original : «*Third Hymn to Lenin*».

² Rudyard Kipling, « La colombe de Dhaka » [«Голубь из Дакки», «*The Dove Of Dacca* »], « Le chant des hommes blancs » [«Песнь белых людей», «*A Song of the White Men* »], « La Chanson du jongleur » [«Песнь фокусника», «*The Juggler's Song* »], « La chanson du petit chasseur » [«Песня маленького охотника», «*The Song of the Little Hunter* »], « L'école de Kitchener » [«Школа Китченера», «*Kitchener's School* »], tous dans R. Kipling, *Vers. Roman. Récits* [Стихотворения. Роман. Рассказы], Moscou, Рипол Классик, «Бессмертная библиотека. Зарубежные классики», 1998. Ce dernier poème a aussi été repris pp. 384-386 dans *Les sept mers* [Семь морей], Moscou, Престиж Бук, «Бессмертные строки», 2015, aux côtés de « Le dernier Sutte » [«Последнее самосожжение», «*The Last Sutte* »], pp. 89-93.

³ J. V. Berlin et P. P. Pétron, *Афоризмы, op. cit.*, 2^e édition, p. 463 : «французский поэт и публицист».

⁴ J. V. Berlin et P. P. Pétron, *Афоризмы, op. cit.*, 2^e édition, p. 395 : «Куда легче повторить осуждение, чем мотивировать обвинение.»

⁵ J. V. Berlin et P. P. Pétron, *Афоризмы, op. cit.*, 2^e édition, p. 50 : «Блажен, кто пал в бою за плоть земли родную / Когда за правое он ополчился дело.» (avec indication du traducteur en note : « Traduction de B. Lifchits. », traducteur de Péguy bien connu ; 1886-1938) = Ch. Péguy, *Ève*, CQ XV-14, 1913, P² 1263.

⁶ J. V. Berlin et P. P. Pétron, *Афоризмы, op. cit.*, 2^e édition, p. 111 : «Честь народа неразделима.» = Ch. Péguy, *Notre jeunesse*, CQ XI-12, 17 juillet 1910, C 151.

⁷ J. V. Berlin et P. P. Pétron, *Афоризмы, op. cit.*, 2^e édition, p. 399 : «В конечном счете порядок, и только порядок, создает свободу. Беспорядок создает рабство.» = Ch. Péguy, « Cahiers de la quinzaine », CQ VII-4, 5 novembre 1905, B 65. – La phrase est très souvent reprise en Russie, et toujours correctement attribuée à Péguy, probablement grâce à notre ouvrage, quoiqu'elle figure aussi dans Anatole

Le Parlement d'Arménie a voté pour l'indépendance le 23 août 1990, réclamant le plein contrôle de l'économie, des ressources et de l'armée ; c'est le 21 septembre 1991 que le pays accède à son indépendance définitive. Une seule fois depuis 1989, Charles Péguy a été de nouveau traduit en arménien.

En 2012 paraît en effet en ligne, sur le site du *Pont littéraire* (*Գրական Կամուրջ*), à l'adresse <http://lit-bridge.com/529/>, la traduction appliquée d'un passage de la fin du *Porche du mystère de la deuxième vertu* (1911), traduction due à Garnik Melkonian (*Գառնիկ Մելիքյան*) et que nous donnons ci-après. L'objectif autoproclamé de ce site « est de présenter les écrivains contemporains arméniens et natifs de la diaspora, leurs œuvres écrites et traduites, à la société arménienne ».

Né en 1962 à Gumri, deuxième ville de l'Arménie actuelle, Garnik Melkonian y grandit. Il sort diplômé en 1985 du département roumano-allemand de l'Université d'État d'Érévan et retourne habiter sa chère Gumri. Il se consacre à la traduction littéraire et se fait aussi un nom comme critique littéraire. Donnera un bon aperçu de l'étendue de ses talents le fait qu'il a traduit Guillaume Apollinaire, Georges Rodenbach (*L'Horloge*), Jean-Jacques Rousseau (*Les Rêveries du promeneur solitaire*), Henri Michaux, Octave Mirbeau, Rodolphe Töpffer (*Nouvelles genevoises*), Voltaire même et – de l'italien en arménien oriental – Buzzati, Moravia et Pirandello. Parfois il traduit seul¹ ; parfois il traduit en collaboration².

Il a choisi l'extrait ci-dessous de Péguy – dont il reconnaît volontiers n'être pas un spécialiste – parce qu'il évoque le mystère de la création en une réflexion originale sur le *Dasein*. C'est sans hésiter qu'il nous a donné l'autorisation de le reproduire pour les lecteurs du *Porche*, ce dont nous le remercions. Il s'agit là, rappelons-le, de la fin du *Porche du mystère de la deuxième vertu*.

Alexeïévitch Jadane, *Perles de la pensée* [Жемчужины мысли], Minsk, Беларусь (éd.), 1991, p. 63 et dans Igor Trofimovitch Ianine (né en 1949 ; écrivain et historien), *Encyclopédie des pensées philosophiques* [Энциклопедия мудрых мыслей], Kaliningrad, Янтарный сказ, 2000, p. 167.

¹ Denis Donikian, *L'Île de l'âme* [*Ինքու Լիզի*] et *La Nuit du prêtre chanteur* [*Լիզի քահանայի գիշեր*], Érévan, Actual Art, 2018.

² Avec Gaïané Sargsian : Denis Donikian, *Erevan 06-08* [*Երևան 06-08*], édition bilingue français-arménien, chez A d'Arménie, dans sa collection « Zoom », 2008 – le livre a conjointement paru à Érévan, chez Actual Art, la même année.

Charles Péguy

« Ô ma Nuit étoilée... »

Ô ma Nuit étoilée je t'ai créée la première.
Toi qui endors, toi qui ensevelis déjà dans une Ombre éternelle
Toutes mes créatures
Les plus inquiètes¹, le cheval fougueux, la fourmi laborieuse,
Et l'homme ce monstre d'inquiétude².
Nuit qui réussis à endormir l'homme
Ce puits d'inquiétude³.
À lui seul plus inquiet que toute la création ensemble⁴.
L'homme, ce puits d'inquiétude⁵.
Comme tu endors l'eau du puits.
Ô ma nuit à la grande robe
Qui prends les enfants et la jeune Espérance
Dans le pli de ta robe
Mais les hommes ne se laissent pas faire.
Ô ma belle nuit⁶ je t'ai créée la première.
[Et presque avant la première]
Silencieuse aux longs voiles⁷
Toi par qui descend sur terre un avant goût
Toi qui répands de tes mains, toi qui verses sur terre
Une première paix
Avant-coureur de la paix éternelle.
[Un premier repos
Avant-coureur du repos éternel.]
Un premier baume, si frais, une première béatitude
Avant-coureur de la béatitude éternelle.
Toi qui apaises, toi qui embaumes, toi qui consoles.
Toi qui bandes les blessures et les membres meurtris.

¹ Traduit par « les plus agitées » ou « anxieuses » (famille de huŭq̄huun, « calme ») – en retraduction littérale. Les mots-clefs « inquiet / inquiétude » ont donné lieu à trois rendus différents en arménien : le traducteur a légèrement amoindri les répétitions péguyniennes.

² Traduit par « ce monstre d'égoïsme » ou « de fierté » (famille de uŭŭŭ, « la personne »).

³ Traduit par « puits d'égoïsme ».

⁴ Traduit par : « À lui seul plus plein d'égoïsme que... »

⁵ Traduit également par « puits d'égoïsme ».

⁶ Traduit par « ma douce nuit ».

⁷ Traduit par : « Sans aucun doute, avec un long voile ! »

Շառլ Պեգի

« Օ՛, իմ աստղային գիշեր... »

Օ՛ աստղագարդ իմ գիշեր, ամենից առաջ քեզ արարեցի:
Դու, որ քնեցնում, ընկղմում ես ստվերի մեջ հավիտենական,
բոլոր արարածներին,
Ամենաանհանգիստներին՝ մոլեգին ձիուն, աշխատավոր
մրջնին,

Ու մարդուն՝ անձկության այդ հրեշին:
Գիշեր՛, որ կարող ես քնեցնել մարդուն,
որ ջրհոր է անձկության,
Որն ինքը մենակ ավելի շատ է անձկությամբ լեցուն, քան ողջ
արարավածն իր ամբողջության մեջ:

Մարդուն, որ ջրհոր է անձկության.

Ինչպես որ ջրհորի ջուրն ես քնեցնում:

Օ գիշեր՛ իմ,
երեխաներին ու մանուկ Հույսը դու առնում ես քո
հսկա շրջագգեստի ծալքերի տակ:

Բայց մարդիկ, մեկ է, քեզ չեն ենթարկվում:

Օ անուշի՛կ գիշեր իմ, ամենից առաջ քեզ արարեցի...

[...]

Անշուշտ, երկա՛ր շղարշով,

դու բերում ես երկրի վրա մի կանխագագում...

դու, որ քո ձեռքերով տարածում, լցնում ես երկրի վրա

Առաջին խաղաղությունը,

որը բանբերն է խաղաղության Հավիտենական,

[...]

[...]

Առաջին բալզամը, այնքան թա՛րմ, առաջին երանությունը,

որը բանբերն է Հավիտենական մի երանության:

Դու, որ խաղաղեցնում, որ բալզամում ես, որ սփռվում ես,

որ վիրակապում ես վերքերը, ճմլված անդամները մարմնի,

Toi qui endors les cœurs, toi qui endors les corps
Les cœurs endoloris, les corps endoloris¹,
[Courbaturés,]
Les membres rompus, les reins brisés
De fatigue, de soucis, des inquiétudes²
Mortelles,
Des peines³,
Toi qui verses le baume aux gorges déchirées d'amertume
Si frais
Ma fille au grand cœur je t'ai créée la première

Traduit en arménien par Garnik Melkonian



Garnik Melkonyan en 2017
Photographie des bourses de traduction Looren

¹ Ces deux vers ont été traduits, littéralement, par : « Toi qui as endormi les cœurs et les corps / Blessés et brisés ».

² Traduit par « des alarmes », au sens moral (famille de *unúqúuu*, « crise d'angoisse »).

³ Deviennent en traduction : « douleur et complots ».

Որ քնեցնում ես սրտերը, մարմինները
ցաված ու ջարդված,

[...]

Կոտրված անդամները, մեջքերը կոտրված՝
հոգնությունից, հոգսերից ու տագնապներից
մահացու.

ցավ ու դավերից.

Դու, որ լցնում ես քո բալզամը դառնությունից պատռված
կոկորդների մեջ,

Այնքան թա՛րմ...

Օ՛ մեծ սրտով դուստր իմ, ամենից առաջ քեզ արարեցի:

Փրանս.թրգմ. Գառնիկ Մելքոնյանը

ՃԾՃԸՁՅ



Luo Luo vers 1985
Photographie d'auteur inconnu



Au centre au deuxième rang, Luo Luo, et devant lui, Yang Youmei
en compagnie d'amis écrivains et intellectuels.
Années 1980, à proximité du lac Qiandao, à Hangzhou

Péguy en chinois

Romain Vaissermann
avec l'aide de Li Lu Lan

Charles Péguy se dit en chinois 查尔斯 (Chá-ěr-sī), à l'anglaise, voire 夏尔 (Xià-ěr) 佩盖 (Pèi-gài) pour le [g] ou encore 佩吉 (Pèi-jí) pour le [i].

Il a été traduit en chinois par un certain Luo Luo. Nous présenterons d'abord la vie de l'homme qui se cache derrière ce nom de plume – poète érudit, également traducteur et éditeur, qui présida l'Association des écrivains de Shanghai – puis les livres qu'il a écrits.

Nous republierons enfin, en édition bilingue, sa traduction de Péguy.

Biographie de Luo Luo

Luō Zépǔ (罗泽浦) est né à Chengdu, dans le Sichuan, en février 1927. Il acquiert une culture universitaire et s'engage dès les années 1940 dans le mouvement étudiant progressiste de Chengdu. Il est membre du comité exécutif du *Lycée de Chengdu* (成都府中学堂) et rédacteur en chef du *Quotidien étudiant de Shanghai* (学生报). Il commence à écrire des poèmes dès 1943 et à en publier dès 1945.

Il subit l'influence de l'École de juillet, mouvement réaliste né pendant la guerre de résistance contre le Japon, dans les années 1930, autour de la revue *Juillet* (七月), fondée et dirigée par Hu Feng, théoricien marxiste qui prônait le « littérature de défense nationale » (国防文学). Elle invitait les écrivains à se concentrer sur les ressources spontanées et naturelles du comportement humain face aux événements historiques.

En 1946, il est admis au département de philosophie de l'Université de l'Union de la Chine occidentale (華西協合大學) et participe activement au mouvement étudiant progressiste ainsi qu'aux activités littéraires et artistiques révolutionnaires. Il participe à l'édition de diverses publications progressistes et commence à publier poèmes, essais et traductions sous le pseudonyme de Luō Luò (罗洛), ce qui est plus prudent pour un homme qui, recherché

par le Kuomintang, doit quitter Shanghai pendant un temps. Luo Luo en profite pour aller ouvrir un collège à Hangzhou.

Luo Luo travaille d'abord, après 1949, comme commis au département de l'industrie légère de la Commission de contrôle naval de Shanghai. Mais son travail comme reporter au *Quotidien de la jeunesse de Shanghai* (上海青年报) – édité par la Nouvelle maison d'édition littéraire et artistique de Shanghai (上海新文艺出版社) – l'intéresse davantage ; il en devient même rédacteur en chef.

Luo Luo rejoint le Parti communiste chinois en 1953. Sa vie semble devoir suivre un cours harmonieux, sous le sceau du bonheur. Hélas pour lui éclate en 1955 l'affaire Hu Feng.

Hu Feng (胡风, 1902-1985) est un écrivain et un théoricien de l'art chinois. Communiste convaincu, membre de la Ligue des écrivains de gauche de Chine (中国左翼作家联盟), il opposa sa conception du réalisme à celle de Mao Zedong. Notamment, il publia en 1954 un très critique *Rapport sur la pratique et l'état de l'art et de la littérature ces dernières années* (关于几年来文艺实践情况的报告), également connu sous le nom de *Lettre aux 300 000 caractères* (三十万言书). En vertu de quoi il fut arrêté en 1955 comme contre-révolutionnaire et emprisonné pendant un an.

Parmi les intellectuels, c'est alors toute l'École de juillet qui se voit sévèrement critiquer comme position subjective par les cercles littéraires de gauche, qui estimaient que la littérature devait fidèlement servir les agendas politiques du Parti communiste. L'affaire durera 33 ans et impliquera plus de 2000 personnes... Luo Luo, considéré comme proche des idées de Hu Feng, se vit pour sa part contraint de quitter son poste. Adieu, art et littérature...

Mais le mois de mai 1958 est aussi pour Luo Luo, heureusement, celui de son mariage avec une jeune femme de Hangzhou âgée de 27 ans, Yang Youmei (杨友梅), qui refuse de mettre un terme à leur histoire d'amour pour raison politique : elle résiste à la pression qui s'exerce de tous côtés. Comment l'homme qu'elle aime depuis 1951, l'année où elle a lu, sans en connaître encore l'auteur, *Les Hommes et la Vie*, comment ce communiste poursuivi par le Kuomintang serait-il contre-révolutionnaire ?

À la fin de l'année 1958, néanmoins, on « distribue » Luo Luo au Qinghai, région du pays assez excentrée, où il est transféré dans des départements scientifiques. Quittant son poste de rédactrice en chef du *Shanghai littéraire* (上海文學), revue littéraire la plus en vue de la

ville, sa femme a courageusement choisi de le suivre, parcourant plus de 2000 kilomètres pour retrouver son mari et « se réformer » elle aussi par le travail. Dans le domaine professionnel, Luo Luo occupe alors successivement les postes de bibliothécaire puis directeur de l'Institut de biologie du Plateau du Nord-Ouest (Académie chinoise des sciences), de directeur adjoint et chercheur associé du Bureau de référence de l'information à Lanzhou, et enfin de directeur de la Bibliothèque de Lanzhou de l'Académie chinoise des sciences.

L'affaire Hu Feng connut un épilogue heureux. Une vague de réhabilitations eut lieu dans les années qui suivirent la mort de Mao – survenue en 1976 – et elle concerna tant Deng Xiaoping (1977) que Hu Feng (1979) et notre Luo Luo, en 1981 seulement.

Réhabilité, Luo Luo peut quitter le Qinghai, voir sa réputation restaurée, redevenir membre du parti. Il publie alors un grand nombre de poèmes, essais, critiques et traductions. Car il a profité de son bannissement pour apprendre plusieurs langues étrangères. Il rejoint l'Association des écrivains chinois en 1983.



Monument d'hommage à Luo Luo
Photographie d'auteur inconnu

Luo Luo retourne même à Shanghai en 1984, participant de nouveau pleinement à la vie littéraire du pays. Il est ainsi rédacteur en chef adjoint de la maison d'édition de l'*Encyclopédie chinoise* ; secrétaire, président puis rédacteur en chef du comité du parti ;

rédacteur en chef de la succursale de Shanghai du parti ; 5^e directeur, vice-président exécutif et président de l'Association des écrivains de Shanghai ; représentant du 5^e parti du Comité municipal du PCC de Shanghai ; représentant du 9^e Congrès populaire municipal de Shanghai ; vice-président de la Société des éditeurs de Shanghai ; secrétaire du Centre international PEN de Shanghai.

Le 12 septembre 1998, Luo Luo meurt de maladie à Shanghai. Sa veuve, éditrice et enseignante, lui survit.

Bibliographie de Luo Luo

Luo Luo a publié :

- des essais : *Les Hommes et la Vie* (人与生活), *Idées variées sur la poésie* (诗的随想录),
- des nouvelles : *Je sais la direction du vent* (我知道风的方向), *Départ* (出发) ou *J'aime* (我爱) ou encore *Une chanson dans mon cœur* (我心中有一只歌),
- des recueils de poèmes : *Le Printemps vient* (春天来了), *Après la pluie* (雨后 ; prix honorifique de la province du Qinghai), *Soleil et brouillard* (阳光与雾), *Le Chant de la mer* (海之歌), *Tendres pensées de paysages* (山水情思), *Fidélité* (信念),
- des anthologies poétiques comme les *Poèmes français modernes* (法国现代诗选, 1983), les *Poèmes de Verlaine* (魏尔伦诗选, 1987), les *Poèmes lyriques de Sappho* (萨特抒情诗选, 1989).

Luo Luo a aussi dirigé, entre autres ouvrages collectifs, le volume sur la Chine du *Grand Dictionnaire poétique* (诗学大辞典·中国卷).

On le voit, Luo Luo est à la fois chinois et occidental. Sur la base de sa maîtrise de l'anglais et en autodidacte rigoureux, il a également maîtrisé l'allemand, le français, le japonais, le russe et d'autres langues ; voyageur infatigable en Asie, en Europe et en Amérique, il a pu pratiquer ces langues apprises, et il a appliqué ces acquis à la traduction de la poésie et de la prose de divers domaines linguistiques.

Luo Luo a élaboré son œuvre tout au long de sa vie, y compris dans des circonstances extrêmement difficiles, écrivant des poèmes, de la prose, des traductions littéraires, des critiques en un style concis témoignant d'une pensée rationnelle et érudite.

Après la mort de Luo Luo, la maison d'édition de l'Académie des sciences sociales de Shanghai a publié quatre tomes d'*Œuvres choisies*¹ ayant nécessité plus d'un an de recolement. Ces *Œuvres* sont divisées en quatre parties : « Poésie », « Traductions poétiques », « Poétique » et « Traductologie » ; elles contiennent 3 millions de mots, plus de 500 poèmes originaux, plus de 300 poèmes traduits, des centaines d'essais et de textes en prose.

Les lecteurs peuvent ainsi non seulement apprécier des œuvres de poésie de haute qualité, mais aussi comprendre de l'intérieur la méditation d'un poète sur l'histoire, sa perception de la vie, le voyage mental d'un intellectuel chinois. Luo Luo a livré la leçon de sa vie en déclarant : « Je n'ai aucun regret dans ma vie, mais je recherche la tranquillité d'esprit. Alors je prends une tasse de thé, et la lune paraît sur les collines verdoyantes. »

La Maison d'édition populaire du Hunan (湖南人民出版社)

Fondée en janvier 1951 à Changsha par un petit groupe de sept personnes, la Maison d'édition de livres populaires du Hunan, dont le nom est très vite simplifié en Maison d'édition populaire du Hunan², généraliste, publie néanmoins principalement des livres de philosophie et de sciences sociales, de haute qualité ; son code ISBN est 978-7-217. Cette maison d'édition, toujours loyale envers le Parti communiste, a bien plus servi le « grand pays » que le « plan provincial » et se donne d'ailleurs pour objectif « de promouvoir la culture chinoise, de lancer des classiques rouges et de répondre à l'esprit de l'époque ».

L'une de ses collections, à la fois fameuse et volumineuse, s'appelle « Anthologie des traductions poétiques » (诗苑译林), et c'est la collection où paraît notre livre. Elle paraît de 1983 à 1992 et contient 51 recueils de poésie en traduction chinoise. En 10 ans, elle s'est imposée dans le pays comme la première collection de traductions poétiques chinoises. Après 20 ans d'interruption, à la grande satisfaction de son lectorat, la collection renaît de ses cendres

¹ 罗洛文集, Presses de l'Académie des sciences sociales de Shanghai, 1999.

² Premier nom exact, de 1951 à 1954 : Maison d'édition de livres populaires du Hunan [湖南通俗读物出版社] ; deuxième nom simplifié de 1954 à 2008 : Maison d'édition populaire du Hunan [湖南人民出版社] ; troisième nom, plus prestigieux, de 2008 à nos jours : Maison d'édition de littérature et d'art du Hunan [湖南文艺出版社].

au sein de la nouvelle appellation éditoriale : Maison d'édition de littérature et d'art du Hunan.

Les habitants du Hunan sont connus pour « oser être les premiers » (敢为人先). À la fin des années 1970, cette maison d'édition, située dans le centre de la Chine, essaie de rayonner plus largement, en vertu du slogan politique « agir local, pour le grand nombre et pour le peuple » (地方化、通俗化、群众化). Il faut dire que l'époque est favorable au développement des échanges sino-étrangers. En 1979, une politique de traduction est définie nationalement, qui dresse tout un programme de traductions chinoises d'œuvres littéraires étrangères exceptionnelles. Au début de 1982, le célèbre poète Peng Yanjiao, ami depuis de nombreuses années de plusieurs anciens collaborateurs de la maison, se précipite au siège de nos éditions et propose d'imprimer une série de traductions chinoises de chefs-d'œuvre de poésie étrangère.

Le besoin est là : dans le domaine de la littérature, la traduction de la poésie a toujours été un maillon faible. Bien qu'il y ait eu des traducteurs de poésie exceptionnels auparavant – tels que Bing Xin, Dai Wangshu, Liang Zongdai et d'autres –, les parutions s'étaient peu à peu taries. Peng Yanjiao suggéra de choisir de manière délibérée des œuvres représentatives des poètes de tous courants et de toutes écoles. La maison d'édition du peuple du Hunan a rapidement accepté l'ensemble des titres annoncés pour la collection à venir, structurée autour de quatre axes :

- des recueils de poètes-traducteurs célèbres, dont Dai Wangshu, Feng Zhi, Liang Zongdai, Shi Zhecun, Sun Yong, Xu Zhimo, Zhu Xiang ;

- des anthologies poétiques nationales, avec une *Anthologie des poèmes britanniques* et une *Anthologie de poèmes écossais*, un *Choix de poèmes russes*, des *Poèmes choisis de sept auteurs français*, des *Poèmes lyriques d'Union soviétique*, des *Poèmes lyriques de la Grèce antique*, des *Poèmes anciens de l'Inde*, et une *Anthologie du haïku japonais classique*...

- des poèmes choisis de divers poètes exceptionnels, tels que Hugo, Rilke, Neruda, Tagore, Gibran, Chevtchenko, Dickinson, même si dominant Anglais (Blake, Byron, Housman, Milton, Scott, Shelley) et Russes (Akhmatova, Blok, Essénine, Evtouchenko, Goumiliou, Lermontov, Nékrassov, Pasternak, Pouchkine, Tourguéniev ou Tsvétaïéva) ;

- des anthologies de poésie moderne et contemporaine de divers pays, avec une *Anthologie de la poésie moderne américaine*, une

Anthologie de la poésie moderne des pays germanophones, une Anthologie de la poésie moderne d'Europe du Nord, une Anthologie de la poésie moderne espagnole, une Anthologie de la poésie contemporaine américaine, Le Modernisme américain présentant six poètes, une *Anthologie de la poésie japonaise contemporaine*, et bien sûr l'*Anthologie de la poésie moderne française* qui nous intéresse particulièrement aujourd'hui.

D'autres traducteurs célèbres que ceux déjà mentionnés ont participé peu ou prou à la collection : Bei Dao, Bian Zhilin, Bing Xin, Cha Liangzheng (Mu Dan), Chen Jingrong, Fang Ping, Jiang Feng, Jin Kemu, Lin Lin, Lu Tongliu, Lu Yuan, Luo Niansheng, Shen Baoji, Tu An, Wang Yangle, Wang Zuoliang, Wei Huangnu, Yang Deyu, Yang Yi, Yuan Kejia, Zhao Ruihong, Zheng Min, Zheng Zhenduo, Zhou Xuliang, Zou Jiang, et bien entendu notre Luo Luo. C'est là une vraie « *dream team* » de la traduction poétique chinoise.

La planification, l'édition et la relecture de cette série de livres se sont faites sous la direction de Peng Yanjiao, qui enseignait encore à l'Université de Xiangtan, tandis que le travail d'édition était accompli principalement par Yang Deyu, lui-même traducteur. Bien sûr, la bibliographie a pu s'accroître, d'année en année, de titres non prévus au départ.

La sélection des manuscrits était très stricte. Tout d'abord, il fallait négocier avec Peng Yanjiao, pour proposer son sujet. Les dirigeants de la maison évaluaient ensuite la traduction, y allaient de leurs suggestions, après quoi les révisions faisaient l'objet des dernières vérifications. Ce processus exigeant contribua à ce que l'on surnommât la collection « la Bibliothèque mondiale de la poésie » (世界诗库). Tout simplement, le nombre de poèmes traduits dans cette collection a dépassé le nombre de poèmes traduits publiés entre 1919 et 1979¹ ! Et cette collection de remporter un mérite deuxième prix du « livre national d'excellence » en littérature étrangère (届全国优秀外国文学图书).

Les lecteurs chinois ont découvert là nombre de poètes, dont Baudelaire, Dylan Thomas, Eliot, Pound ou Yeats – ce qui a indubitablement influencé en profondeur la nouvelle poésie chinoise contemporaine. Ils y ont aussi découvert Péguy.

¹ Shi Zhecun l'écrit à Yang Deyu dans une lettre que cite Xu Xiaofang dans l'excellente étude intitulée « L'*Anthologie des traductions poétiques* : passé et présent » [《诗苑译林》的前世今生], *Réseau des écrivains chinois*, 14 janvier 2013 (en ligne : www.chinawriter.com.cn/bk/2013-01-14/67051.html).

La couverture uniforme des livres de cette collection est à la fois simple et élégante, chaque volume ne se différenciant des autres que par sa couleur. De nombreux bibliophiles chinois tentent de réunir la collection complète de ces traductions, à la typographie élégante, notamment en sa première de couverture aux lettres dorées et en sa page de titre minimaliste. Là encore, il y a de quoi réjouir pleinement les mânes du gérant-typographe des *Cahiers de la quinzaine*.

L'engouement pour la poésie n'est pas véritablement revenu en 2012, année où la Maison d'édition de littérature et d'art du Hunan a relancé sa collection historique – pour ne pas dire éphémère – de traductions poétiques. La lecture de la poésie n'est guère populaire en Chine de nos jours et représente un marché étroit – n'en est-il pas de même en Europe ou aux États-Unis ? Mais les gens lisent de la poésie, et ce qui nous importe est que depuis 1983 le lecteur chinois puisse goûter à Péguy sans même connaître le français.

La traduction de Péguy par Luo Luo

Luo Luo a traduit quelques vers de Péguy dans l'anthologie des *Poèmes français modernes* (法国现代诗选) que la Maison d'édition populaire du Hunan, dans sa collection « Anthologie des traductions poétiques », a publiés en 1983 : un petit volume (21 cm) de 129 pages – vendu 0,76 yuan – et porteur du numéro d'identification 10109-1668.

Les péguystes, eux, n'ont jamais mentionné cette traduction, que n'a pas dans ses rayons le Centre Charles-Péguy d'Orléans. Gallimard, l'éditeur historique – même s'il ne fut pas le premier éditeur – de Péguy en eut-il jamais vent ? Rien n'est moins sûr. D'une part, les éditeurs chinois d'alors faisaient mine d'ignorer le droit d'auteur, plus ou moins considéré comme capitaliste. D'autre part, les conditions de communication à l'époque n'étaient pas celles d'aujourd'hui et les éditeurs ne savaient pas toujours comment contacter les titulaires des droits d'auteur. Enfin, les éditeurs ne pouvaient pas tous s'acquitter des droits de reproduction et redoutaient d'en apprendre le montant. La Chine n'adhéra à l'Organisation mondiale du Commerce qu'en 1995...

Notre livre fournit à l'heure actuelle, quarante ans après sa sortie, la seule traduction de Péguy en chinois dont nous ayons connaissance ; elle concerne les dix-huit quatrains d'*Ève* les plus

fameux, et d'ailleurs situés au centre de l'œuvre¹, suivis d'un sonnet de Péguy extrait de la *Tapiserie de Notre Dame*² : en tout, 86 vers, ce qui n'est pas rien.

Ce peut être le signe de la méconnaissance de Péguy par les intellectuels chinois (une preuve indirecte en est la diversité des transcriptions existantes du nom de notre auteur, même si Luo Luo choisit « Xià-ěr Pèi-jí ») mais c'est aussi le signe de la qualité même de cette traduction existante, qui n'est pas oubliée et se trouve citée ici ou là. La qualité globale de la traduction de Luo Luo est remarquable pour sa fidélité à l'original, jusque dans les répétitions si caractéristiques du style de Péguy, pour sa fine compréhension des sens parfois archaïques ou néologiques pris par les mots de Péguy, pour son respect des conceptions religieuses de l'auteur. Elle est assonancée, mais ne traduit pas véritablement l'alexandrin en poésie métrique chinoise.

Voici la notice³ — qui accompagne la traduction et présente l'auteur des vers, puis la traduction elle-même par Luo Luo.

佩吉 (Charles Peguy) 诗选

夏尔·佩吉 (1873-1914) · 诗作有《第二种德行的神秘门》(1912)、
《神圣的老实人的神秘》(1912)、《夏娃》(1913) 等。

Poèmes choisis de Charles Péguy

Charles Péguy (1873-1914) : ses poèmes incluent *Le Porche du mystère de la deuxième vertu* (1912), *Le Mystère des saints Innocents* (1912), *Ève* (1913), etc.

¹ Ch. Péguy, *Ève*, 1913 ; P² 1263-1265, quatrains 735-752.

² Ch. Péguy, « Paris double galère », 1913 ; P² 1138-1139.

³ Rectifications-en une erreur bénigne : *Le Porche du mystère de la deuxième vertu* date en réalité de 1911. On regrettera également que la notice soit si succincte.

Charles Péguy

Ève (extrait)

Heureux ceux qui sont morts pour la terre charnelle,
Mais pourvu que ce fût dans une juste guerre.
Heureux ceux qui sont morts pour quatre coins de terre¹.
Heureux ceux qui sont morts d'une mort solennelle.

Heureux ceux qui sont morts dans les grandes batailles,
Couchés dessus le sol à la face de Dieu.
Heureux ceux qui sont morts sur un dernier haut lieu,
Parmi tout l'appareil des grandes funérailles.

Heureux ceux qui sont morts pour des cités charnelles.
Car elles sont le corps de la cité de Dieu.
Heureux ceux qui sont morts pour leur âtre et leur feu,
Et les pauvres honneurs des maisons paternelles.

Car elles sont l'image et le commencement
Et le corps et l'essai de la maison de Dieu.
Heureux ceux qui sont morts dans cet embrassement,
Dans l'étreinte d'honneur et le terrestre aveu².

Car cet aveu d'honneur est le commencement
Et le premier essai d'un éternel aveu.
Heureux ceux qui sont morts dans cet écrasement³,
Dans l'accomplissement de ce terrestre vœu.

¹ Traduit par le « grand pays », ce qui permet au lecteur chinois d'approuver le poème comme s'appliquant bien à son propre sentiment patriotique. Néanmoins, rendre « quatre coins de terre » par « le grand pays » se fait presque à contresens, puisque l'expression « quatre coins de terre » désigne une petite superficie et signifie donc que la taille du pays défendu importe peu.

² Expression assez ardue, rendue par « l'alliance avec la terre », d'ailleurs en cohérence avec la traduction du quatrain suivant (« aveu d'honneur », « éternel aveu » et « terrestre aveu »). L'interprétation du mot-clef « aveu » en « alliance » nous semble exacte et, même, suggestive.

³ Audacieusement traduit par « dévotion », au sens sacrificiel du terme.

夏尔·佩吉
夏娃（节选）

那些人是幸福的，他们为尘世的土地而死，
倘若他们是死在一次正义的战争里。
那些人是幸福的，他们为广袤的大地而死，
那些人是幸福的，他们在庄严的死亡中死去。

那些人是幸福的，他们死于激烈的鏖战，
躺卧在地面上，在上帝的面前。
那些人是幸福的，他们死在最后高地上面，
在盛大的葬礼的全部壮观中间。

那些人是幸福的，他们为尘世的城市而死，
因为他们是上帝的城市的形体。
那些人是幸福的，他们为他们的炉膛和炉火而死，
还有他们父亲的房子的贫穷的荣誉。

因为他们是上帝的房子的
影象和开始和形体和考验。
那些人是幸福的，他们死在这拥抱里面，
在荣誉的抱持中，在大地的信约里。

因为这荣誉的信约是一个永恒的
信约的开始和最初的考验。
那些人是幸福的，他们是在这奉献里面
在履行这大地的誓约中死去。

Car ce vœu de la terre est le commencement
Et le premier essai d'une fidélité.
Heureux ceux qui sont morts dans ce couronnement
Et cette obéissance et cette humilité.

Heureux ceux qui sont morts, car ils sont retournés
Dans la première argile et la première terre.
Heureux ceux qui sont morts dans une juste guerre.
Heureux les épis mûrs et les blés moissonnés¹.

Heureux ceux qui sont morts, car ils sont retournés
Dans la première terre et l'argile plastique.
Heureux ceux qui sont morts dans une guerre antique.
Heureux les vases purs, et les rois couronnés.

Heureux ceux qui sont morts, car ils sont retournés
Dans la première terre et dans la discipline.
Ils sont redevenus la pauvre figuline².
Ils sont redevenus des vases façonnés.

Heureux ceux qui sont morts, car ils sont retournés
Dans leur première forme et fidèle figure.
Ils sont redevenus ces objets de nature
Que le pouce d'un Dieu lui-même a façonnés.

Heureux ceux qui sont morts, car ils sont retournés
Dans la première terre et la première argile.
Ils se sont remoulés dans le moule fragile
D'où le pouce d'un Dieu les avait démoulés.

Heureux ceux qui sont morts, car ils sont retournés
Dans la première terre et le premier limon.
Ils sont redescendus dans le premier sillon
D'où le pouce de Dieu les avait défournés.

¹ La métaphore est conservée mais amoindrie : « *Heureux ceux qui sont mûrs et moissonnés.* », en retraduction littérale.

² Terme rare de céramique rendu avec justesse par « poterie ancienne ». Le *Trésor de la langue française* définit les figulines comme des « poteries émaillées, décorées de figures d'animaux et de fruits en relief, créées par Bernard Palissy ».

因为这大地的誓约是一种忠贞的
开始和最初的考验。

那些人是幸福的，他们是在这完成里面
在这顺从和这谦恭里死去。

那些死去的人是幸福的，因为他们复归于
最初的粘土和最初的泥土里。

那些在正义的战争中死去的人是幸福的。
那些成熟的麦穗和收获的麦子是幸福的。

那些死去的人是幸福的，因为他们复归于
最初的泥土和柔韧的粘土里。
那些在古代的战争中死去的人是幸福的。
那些纯净的器皿和加了冕的国王是幸福的。

那些死去的人是幸福的，因为他们复归于
最初的泥土和戒律里。
他们重又变成了简朴的古陶器。
他们重又变成了模造出的瓶、壶和坛子。

那些死去的人是幸福的，因为他们复归于
他们最初的形状和忠实的风姿。
他们重又变成了那些自然的物体，
那是由上帝自己用拇指制作成的。

那些死去的人是幸福的，因为他们复归于
最初的泥土和最初的粘土里。
他们在脆弱的模子里重新塑造自己，
上帝的拇指就是从那模子里把他们取出来的。

那些死去的人是幸福的，因为他们复归于
最初的泥土和最初的软泥。
他们重又沉落到最初的犁沟里，
上帝的拇指就是从那里把他们拉出来的。

Heureux ceux qui sont morts, car ils sont retournés
Dans ce même limon d'où Dieu les réveilla.
Ils se sont rendormis dans cet alléluia
Qu'ils avaient désappris devant que d'être nés.

Heureux ceux qui sont morts, car ils sont revenus
Dans la demeure antique et la vieille maison.
Ils sont redescendus dans la jeune saison
D'où Dieu les suscita misérables et nus.

Heureux ceux qui sont morts, car ils sont retournés
Dans cette grasse argile où Dieu les modela,
Et dans ce réservoir d'où Dieu les appela.
Heureux les grands vaincus, les rois découronnés.

Heureux ceux qui sont morts, car ils sont retournés
Dans ce premier terroir d'où Dieu les révoqua,
Et dans ce reposoir d'où Dieu les convoqua.
Heureux les grands vaincus, les rois dépossédés.

Heureux ceux qui sont morts, car ils sont retournés
Dans cette grasse terre où Dieu les façonna.
Ils se sont recouchés dedans ce hosanna
Qu'ils avaient désappris devant que d'être nés.

Heureux ceux qui sont morts, car ils sont retournés
Dans ce premier terreau nourri de leur dépouille,
Dans ce premier caveau, dans la tourbe et la houille.
Heureux les grands vaincus, les rois désabusés.

那些死去的人是幸福的，因为他们复归于
上帝从中把他们唤醒的同样的软泥里。
他们到那哈利路亚颂歌里重又睡去，
那颂歌是他们在诞生之前就忘掉了的。

那些死去的人是幸福的，因为他们复归于
那古代的住所和古旧的房子。
他们重又沉落到年青的季节里，
上帝就是从那里使他们穷困和裸赤。

那些死去的人是幸福的，因为他们复归于
上帝在其中模造他们的肥沃的粘土里，
和上帝从那里召唤他们的贮藏所里。
那些伟大的战败者、未加冕的国王是幸福的。

那些死去的人是幸福的，因为他们复归于
上帝从那里召回他们的最初的土壤里，
和上帝从那里召集他们的安息地。
那些伟大的战败者和被放逐的国王是幸福的。

那些死去的人是幸福的，他们复归于
上帝从中制作他们的肥沃的泥土里。
他们重又躺卧在那赞美歌里，
那是他们在诞生之前就忘掉了的。

那些死去的人是幸福的，因为他们复归于
他们用躯体喂饲的最初的腐植土里，
和那最初的墓穴、那泥炭和煤里。
那些伟大的战败者和幻灭的国王是幸福的。

Paris double galère

Depuis le Point-du-Jour¹ jusqu'aux cèdres bibliques
Double galère assise au long du grand bazar,
Et du grand ministère², et du morne alcazar,
Parmi les deuils privés et les vertus publiques ;

Sous les quatre-vingts rois et les trois Républiques,
Et sous Napoléon, Alexandre et César,
Nos pères ont tenté le centuple hasard,
Fidèlement courbés sur tes rames obliques.

Et nous prenant leur place au même banc de chêne,
Nous ramerons des reins, de la nuque, de l'âme,
Pliés, cassés, meurtris, saignants sous notre chaîne ;

Et nous tiendrons le coup, rivés sur notre rame,
Forçats fils de forçats aux deux rives de Seine,
Galériens couchés³ aux pieds de Notre Dame.



¹ Toponyme compris comme une expression temporelle : « *Depuis l'instant présent jusqu'au cèdre biblique...* »

² Terme dépolitisé en « grandes demeures ».

³ Traduit par « accroupis ».

巴黎双桨战船

从时间的一瞬到圣经的雪松，
双桨战船停泊在热闹的市集边，
在巨大的官邸和阴沉的宫殿前，
置身于私人的哀伤和公众的光荣；

经历了三个共和国和八十个帝王，
以及拿破仑、亚历山大和凯撒，
我们的祖先尝尽了辛酸苦辣，
忠诚地弯身在倾斜的桨上。

我们接替了他们在那橡木凳上的位置，
我们努力划桨，用腰和背，用意志和心灵，
在镣铐下受伤流血，折筋断骨，弯着身子；

我们，苦役犯的罚作苦役的子孙，
用桨击打着，在塞纳河两岸之间，
划桨者蜷伏在巴黎圣母院跟前。





Église luthérienne Saint-Jean de Tallinn
Photographie d'Antoine Boureau

Sur la traduction en estonien du *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*

Marika Põldma

J'ai découvert Jeanne d'Arc en 2002 lorsqu'étais étudiante en romanistique à l'Université de Tallinn et que je cherchais un sujet pour le diplôme de fin d'études.

Mon enfance en Estonie s'était déroulée entre les années 1980 et 1990, quand l'Union soviétique entraînait en décomposition et que l'Estonie retrouvait progressivement son indépendance. À cette époque beaucoup d'Estoniens reprenaient un nouveau contact avec l'Église. C'est ainsi que ma mère qui travaillait comme rédactrice technique dans une maison d'édition, fut chargée de mettre en page un Nouveau Testament. La conséquence, c'est qu'elle décida de nous faire baptiser, ma sœur et moi, en l'église luthérienne Saint-Jean, mais je ne me sentais pas à l'aise dans l'Église luthérienne.

En 2000, il était inéluctable que mes études de philologie romane me fissent découvrir le catholicisme et je sentais le besoin de me familiariser davantage avec les biographies des saints. Par ailleurs, grâce à mon récent mariage, j'avais pris des contacts étroits avec l'activité théâtrale et c'est ainsi que se constitua mon premier domaine de recherche, celui de la dramaturgie sacrée. Et, très vite, j'ai décidé de me consacrer à l'étude de Jeanne d'Arc.

Au cours du mois d'août brûlant 2003, en lisant à la BnF de Paris cent exemples de ce qui avait été spécialement écrit au début du XX^e siècle sur Jeanne d'Arc, j'ai découvert Charles Péguy, découverte très inspirante. Le soir même on m'a offert les *Œuvres poétiques complètes* de Péguy, et le voyage pouvait commencer.

En Estonie Péguy était alors un auteur parfaitement inconnu. Ne l'avaient lu, partiellement, que quelques professeurs de lettres français. Ou bien ils avaient lu des études sur lui.

La personne qui avait le plus travaillé sur Charles Péguy était sans nul doute possible Fanny de Sivers, une linguiste estonienne. Émigrée en France la fin des années 1980 et au début des années 1990, c'est-à-dire à une époque où la littérature qui venait de l'Ouest était particulièrement appréciée au pays, elle avait écrit pour plusieurs magazines culturels estoniens une grande quantité d'essais et, parmi eux, se signalait, en 1995, un consistant article sur

« Charles Péguy, poète, prophète et pèlerin » paru dans la revue de Tallinn *Arc-en-ciel* (*Vikerkaar*)¹.

Depuis mon travail de fin d'études universitaires, une comparaison de la *Jeanne d'Arc* (1897) de Péguy et de *Jeanne au bûcher* de Claudel, ma contribution n'a pas jusqu'à présent sensiblement accru la notoriété de Péguy en Estonie. Mon amour pour Jeanne et Péguy s'est transmis d'un être humain à un être humain et donc dans un espace intime plus que public. Aussi la traduction du *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, terminée il y a près de sept ans et que je commente ici, n'est-elle pas encore parvenue à la publication, mais elle est passée comme de main en main. Existe en Estonie un petit théâtre appelé « Theatrum ». Il est partiellement d'inspiration catholique et joue de la dramaturgie classique et contemporaine, comme, en 2008 *L'Annonce faite à Marie* de Claudel. Il a été question de porter ma traduction à la scène mais ce projet a été abandonné. Les acteurs potentiels ont jugé ce texte trop direct (ce théâtre a un directoire et en outre un conseil artistique qui se compose des acteurs de ce théâtre). Ils avaient peur de réciter un texte aussi ouvertement religieux parce que la société estonienne actuelle est très éloignée de Dieu.

J'ai beaucoup aimé travailler sur cette traduction. Quand je l'ai lue – je venais d'en achever la première partie – à un professeur de lettres estonien, il m'a dit : « Traduire ce texte n'est pas un vrai travail. » Ce texte, comme son auteur, est difficile à définir, tant il est de façon enthousiasmante indéfinissable, à la fois immatériel et « les pieds fermement sur terre ». Quelqu'un d'autre après une lecture d'un texte cette fois-ci complet m'a fait ce commentaire : « Je ne comprends pas comment il est possible d'écrire de cette façon. » Pour le grand théoricien de la traduction Henri Meschonnic, Péguy est un auteur qui en écrivant a trouvé son « moi », le rythme de son moi : « C'est l'intuition même de ce que j'appelle le sujet du poème : la subjectivation maximale d'un système du discours. Un texte, une œuvre qui est entièrement *je* »². Mais ce « moi » n'est pas une tour d'ivoire mais comme un moi public, familial.

Péguy écrit bien un texte qui ne peut quitter son esprit, à travers ses exaltations et ses humiliations (mais pas malgré elles) sans se détourner du but que le Saint Esprit a placé devant ses yeux. C'est

¹ Paru en traduction dans *Le Porche* 50, décembre 2019, pp. 33-41.

² Page 440 dans Henri Meschonnic, « Péguy oralité et rythme », *BACP* 100, 2002, pp. 437-449.

comme ce jeu magnifique qu'on fait souvent jouer aux petits enfants. Ce jeu est basé sur la variété et l'inattendu. On les prend sur ses genoux et on commence à dire : « Voyage, voyage jusqu'à la ville ! Mais cela fait quoi d'y aller ? La route va et vient, la route va et vient, la route est cahoteuse, la route est sinueuse, je monte la colline, je descends la colline, je vais et viens, un trou, je monte la colline, un trou, je passe devant l'église, un trou, etc. » En même temps, on expérimente physiquement ce qui se passe sur la route, en faisant sauter l'enfant, en le basculant, en le laissant comme tomber, etc. Transposer dans une autre langue un voyage dominical aussi simple qu'ambitieux est une tâche cognitive très compliquée.

Le texte du *Mystère* n'étant pas uniforme, il est peut-être difficile de maintenir dans la traduction une ligne uniforme. Ma décision de principe était de conserver le plus possible le rythme du texte dans son sens le plus large, par exemple en traduisant un mot ou la racine d'un mot de l'original toujours par le même mot ou la même racine. En même temps j'ai essayé de me donner, au texte et à la langue aussi, un espace de respiration.

La langue estonienne appartient à la famille des langues finno-ougriennes, plus exactement au domaine linguistique du finnois occidental, soumis, à travers l'histoire, aux influences des langues indoeuropéennes, surtout germaniques, baltes et slaves. On estime que la langue estonienne voit sa naissance au début du premier millénaire, demeurant longtemps une langue orale de la paysannerie. Les premières tentatives de création d'une langue écrite sont nées sous l'influence de la Réforme, venant d'étrangers, d'autres langues. Comme l'écrit la linguiste estonienne Christine Ross : « Même si les pasteurs allemands ont créé une langue d'église estonienne pour répandre leur enseignement, les Estoniens se sont emparés de cette langue au moment de l'éveil national et se sont mis à l'utiliser dans leur intérêt et, en réalité, contre les intérêts allemands. »¹ À la fin du XIX^e siècle, la classe intellectuelle estonienne créa sa propre littérature et traduisit d'autres langues. Dans la première moitié du XX^e siècle la langue estonienne s'est enrichie puissamment d'apports, d'emprunts et de créations de mots que j'ai pu ainsi utiliser dans ma traduction de Péguy.

Si on compare avec le français, l'estonien a de notables particularités grammaticales qui exigent du traducteur une

¹ Christine Ross, "*Meie ja teie eesti kirjakeel*" [« Notre et votre estonien littéraire »], *Keel ja Kirjandus* [Langue et littérature], n° 1-2, 2019.

attention soutenue. À la place de prépositions, il a une déclinaison de 14 cas, ce qui a pour effet par exemple de compliquer la traduction de la rime. Souvent dans le mouvement de la déclinaison la racine des mots s'altère. De même il existe un accent tonique qui, dans les mots qui ne sont pas venus d'apports étrangers, tombe toujours sur la première syllabe. Pour l'ordre des mots, l'adjectif se place toujours avant le nom. Et en estonien il n'existe pas de genre grammatical.

Le style de Péguy n'épargne ni les répétitions, ni les accumulations ni approfondissements. Donnons ce seul exemple :

Mais toi jamais les croix de ces pays-ci n'avaient autant servi depuis qu'elles étaient venues au monde, jamais les croix de pierre n'avaient autant servi, jamais les croix de chrétienté en par ici, les croix de ces pays de chrétienté n'avaient reçu autant de prières, depuis tout le temps qu'elles étaient venues au monde, que depuis treize ans et demi que toi tu es venue au monde.¹

Les répétitions de Péguy sont toujours recommencements et compléments comme les plantes à chaque printemps ou les feuilles sur la même pousse. Ce que dit Deleuze me paraît trop mécanique². J'aime mieux l'expression de Craig Lundy, la « condensation » (nuage) inspirée par Bergson. On a fait la comparaison avec la litanie et avec le style de Kierkegaard. On doit dire que quand on traduit ces accumulations en estonien, on ne peut s'empêcher de penser au « *regilaul* » (chant populaire estonien). Par exemple : » « *Kuule, kus õikasid õeksed / Kärkelid küla kälksed / Ühe tamme lehe peala / Kahe kase ladva peala / Saarapu südame peala / Õunapuu õie peala / Lepa laia lehe peala...* »³ Ces répétitions sont comme les travaux quotidiens ou saisonniers du ménage, Péguy dans ses *Mystères* revit encore le pouvoir de l'espace et du temps de la campagne où on « pèse les

¹ P₁ 375-376.

² Gilles Deleuze, « Bégaya-t-il » dans *Critique et clinique*, Éditions de minuit, 1993, p. 140 : « Il y a bien des manières de pousser par le milieu, ou de bégayer. Péguy ne procède pas forcément avec des particules assignifiantes, mais par des termes hautement significatifs, substantifs dont chacun va définir une zone de variation jusqu'au voisinage d'un autre substantif qui détermine une autre zone (*Mater purissima, castissima, inviolata, Virgo potens, clemens, fidelis*). »

³ « *Regilaul* » recueilli dans la paroisse de Laiune où se trouve mon ancienne maison : « Écoute comme huchaient les sœurs / fulminaient les filles du village / Sur la feuille d'un chêne / Sur la cime de deux bouleaux / Sur le cœur d'un noisetier / Sur la fleur d'un pommier / Sur la large feuille d'un aulne.... »

montagnes au crochet /et les collines à la balance » (Isaïe XL, 12), où la sainteté des saints doit « se reporter, se reverser [...] par une délégation, par une répartition, par un partage, par une communication, par une distribution par un report [...]. »¹ On peut constater que Péguy est vraiment le premier de sa race qui ait mis la main à la plume.

En général l'amour de Péguy admet l'entrée d'images, ni gratuites ni superficielles, mais en les vivant. Prenons par exemple la phrase :

Vous étiez fait pour verser vos bénédictions comme une pluie, une pluie bienfaisante, comme une pluie douce, tiède, agréable, comme une pluie fécondante sur la terre, comme une bonne pluie, comme une pluie d'automne sur la tête, sur les têtes de tous vos enfants, ensemble.

L'image de « bonne pluie » pourrait être tout à fait plate, ou même pour les gens de la ville comportant une tonalité négative, mais pour les gens des champs, pour les jardiniers, pour les plantes, pour ces buveurs assoiffés, là où c'est vraiment question de vie et de mort, que signifie-t-elle ? Toutes ces répétitions et compléments donnent le temps de ruminer le texte, non de l'avaler mais lentement de le mâcher comme du pain. Cette lecture lente est connue des anciens siècles comme mode idéal de lecture du Livre Saint. C'est la même densité qui résonne dans le récit de la passion de Marie dans le *Mystère*. L'histoire des souffrances du garçon et de sa mère est ici si palpable, si vivement dessinée que nous ne percevons plus la forme, mais c'est la matière elle-même qui vient au pouvoir, les signes de ponctuation eux-mêmes commencent à vivre comme de leur propre vie, se changent de signes grammaticaux en signes cognitifs.

Voici un fragment de la passion de Marie, où la traduction espère souligner encore davantage la beauté du texte de Péguy. En estonien, comme on l'a dit, manque le genre grammatical. Quand Péguy emploie ici les pronoms « il » et « elle », quand il décrit la mère endurent les souffrances physiques de son garçon sur la croix, l'estonien n'a à sa disposition que le pronom « *tema* » (« il / elle »). Comme il apparaît, cela ne crée pas de confusion. En estonien, du fait de l'absence des marques de genre, la grammaire fait en sorte que se fondent simplement Ses souffrances et celles de Sa mère :

¹ P₁ 390 et 496.

On a tant de mal avec les enfants.
 On les élève et puis après.
 Elle sentait tout ce qui se passait dans son corps.
 Surtout la souffrance.
 Les enfants ne vous donnent que du tourment.
 Tout ce qu'il y avait dans son corps.
 Dans son corps comme dans le sien.
 Elle sentait son corps comme le sien.
 Parce qu'elle était une mère.
 Elle était sa mère.
 Sa mère des œuvres de l'Esprit et sa mère charnelle.
 Sa mère nourricière.
 Il avait aussi une crampe.
 Il avait surtout une crampe.
 Une crampe effroyable.
 À cause de cette position.
 De rester toujours dans la même position.
 Elle la sentait.
 D'être forcé d'être dans cette affreuse position.
 Une crampe de tout le corps.
 Et tout le poids de corps son corps portait sur ses quatre Plaies.
 Il avait des crampes.
 Elle savait combien il souffrait.
 Elle sentait combien il avait de mal.
 Elle avait mal à sa tête et à son flanc et à ses quatre Plaies.

Lastega nāhakse suurt vaeva.
Nad kasvatatakse üles ja siis.
Ta tundis kõike, mis tema kehas toimus.
Eriti kannatust.
Lapsed toovad teile vaid valu.
Kõike, mis tema kehas oli.
Tema kehas nagu ta enda kehas.
Ta tundis tema keha nagu omaenda keha.
Sest ta oli ema.
Ta oli üks ema.
Ta oli tema ema.
Tema Vaimutegude ema ja tema lihane ema.
Tema kasuema.
Temalgi oli kramp.
Eriti oli tal kramp.
Kõhedusttekitav kramp.
Selle asendi pärast.
Et ta pidi kogu aeg olema samas asendis.
Ta tundis seda.

*Et teda sunniti olema selles jõletus asendis.
Kogu keha kramp.
Ja kogu tema keha raskus langes tema neljale Haavale.
Tal olid krambid.
Ta teadis, kuidas ta kannatas.
Ta tundis hästi, kuidas tal valus oli.
Tal oli valus peas ja küljes ja Neljas Haavas.¹*

Mais quand on parle de la traduction, on doit en dire aussi les impasses. L'une de ces impasses est la traduction de l'alexandrin. Sur sa possibilité ou son impossibilité on a, pour l'estonien, beaucoup polémique, particulièrement pour les œuvres de Molière et de Baudelaire. Des essais de traduction en alexandrins ont été faits par de grands traducteurs et poètes : August Sang, Ants Oras, Ain Kaalep et Indrek Hirv. L'écrivain Tõnu Õnnepalu qui a traduit Baudelaire en vers libres raisonne ainsi :

Si dans la forme écrite la langue française n'apparaît absolument pas plus brève que l'estonien, dans la forme orale elle use en moyenne, pour dire les mêmes choses, d'un tiers de moins de syllabes que l'estonien. Il convient donc, pour tenir le même schéma rythmique, de chercher les équivalents et les formes les plus brèves possibles et, pour un tiers du contenu, de toujours ou simplement « résumer » ou supprimer complètement.

Dans le *Mystère* au-delà du deuxième tiers du texte l'alexandrin déferle, sans que ce soit constant, mais c'est en alexandrins que culmine spirituellement l'œuvre :

C'est que le Fils de Dieu savait que la souffrance
Du fils de l'homme est vaine à sauver les damnés,
Et s'affolant plus qu'eux de la désespérance,
Jésus mourant pleura sur les abandonnées.

[...]

Comme il sentait monter à lui sa mort humaine,
Sans voir sa mère en pleur et douloureuse en bas,
Droite au pied de la croix, ni Jean, ni Madeleine,
Jésus mourant pleura sur la mort de Judas.²

¹ P₁ 476-477.

² P₁ 485.

*Sestap teadis Jumala Poeg, et tema kannatus
Ei suudaks põrgu tuua lunastust,
Ja nuttes, et ei saa lahususest päästa,
Hullus nendest enam lootusetusest ta.*

[...]

*Risti all küll seisis pisarates ema,
Jünger Johannes ja Maarja Magdaleena,
Kui inimlik surm tal oli kätte jõudmas,
Siis piina tal valmistas vaid surnud Juudas.*

Je me suis efforcée, en traduisant ces passages, de conserver les mêmes répétitions de mots et racines que dans le reste du texte et j'ai accentué simplement les vers d'une autre sorte. Dans la mesure où la rime la plus propre à l'Estonie est l'allitération et l'assonance, les anciens chants populaires ne connaissant que ces formes de rimes, peut-être grâce à eux pouvait-on réussir à arranger et améliorer les strophes et à créer quelque chose de plus vivant dans la langue cible.

J'ai alors fait, pour traduire l'alexandrin, un essai de répétition des sons, sans m'occuper de la perte de contenu, car il semblait que dans les strophes le sens n'était pas la partie la plus porteuse :

Il n'avait pas crié sous la lance romaine ;
Il n'avait pas crié sous le baiser parjure ;
Il n'avait pas crié sous l'ouragan d'injure ;
Il n'avait pas crié sous les bourreaux romains.

Il n'avait pas crié sous l'amertume et l'ingratitude.
[...]

Il n'avait pas crié sous la face parjure ;
Il n'avait pas crié sous les faces d'injure ;
Il n'avait pas crié sous les faces des bourreaux romains.¹

*Ta ei olnud karjunud, kui teda torgati;
Ta ei olnud karjunud, kui teda suudeldi;
Ta ei olnud karjunud, kui teda solvati;
Ta ei olnud karjunud, kui teda piinati.*

*Ta ei olnud karjunud kibeduse ja tänamatuse meelevaldas.
[...]*

¹ P1 441.

*Ta ei olnud karjunud, kui teda reedeti;
Ta ei olnud karjunud, kui teda riivati;
Ta ei olnud karjunud rooma timukatel pihus.*

Le texte estonien est certes beaucoup plus laconique, mais il fait un effet moins gauche que si j'avais essayé de conserver toutes les figures de Péguy. Comme un massif lourdement chargé de fleurs ornementales, si on le compare avec celui, sauvage, qu'a formé la nature, qui est toujours beau, qu'il soit un coin perdu ou seulement plein de mauvaises herbes. Dans cette traduction laconique, on peut discerner, à un certain degré le vide du Vendredi Saint.

La traduction du « Notre Père », dont la récitation commence le *Mystère*, pose un problème particulier. Péguy emploie là le vouvoiement de Dieu, qui était traditionnel à cette époque pour la traduction du « Notre Père » en français ; la nouvelle traduction qui tutoie Dieu n'a été en usage qu'en 1966. En estonien, le maintien du vouvoiement produit immédiatement un effet d'étrangeté. Dans le « Notre Père », on tutoie toujours Dieu, au moins depuis la première source du texte conservée dans le catéchisme de Kullamaa en 1535. J'ai résolu ce problème en m'en tenant au « *Sina* » (« tu »), mais en employant une marque initiale de respect.

Meie Isa, kes Sa oled taevas, pühitsetud olgu Sinu nimi, Sinu riik tulgu, Sinu tahtmine sündigu, nagu taevas nõnda ka maa peal. Meie igapäevast leiba anna meile tänapäev ja anna meile andeks meie võlad, nagu meigi andeks anname oma võlglastele, ja ära saada meid kiusatusse, vaid päästa meid ära kurjast. Aamen.

Certes le *Mystère* traduit ne peut partout produire un effet équivalent à celui de l'original, puisque le contexte culturel où le texte prend place est si différent. En France, Jeanne est une héroïne populaire, à son égard tout le monde a des sentiments forts, même s'ils sont hostiles, alors qu'en Estonie Jeanne est plutôt une figure étudiée dans les cours d'histoire ancienne ou un personnage d'opéra, reflet romantique, qui ne parvient pas vraiment à toucher l'Estonien moyen. Surtout, en Estonie, la dimension religieuse de l'histoire de Jeanne est incompréhensible. Le catholicisme n'est pas en Estonie une réalité reçue avec le lait maternel, à l'égard de laquelle on ne peut rester indifférent, mais une croyance marginale : les catholiques représentent en Estonie 0,8 % de la population. Les confessions les plus répandues sont l'orthodoxie (14 %) et le protestantisme luthérien (8 %). 58 % des Estoniens ne professent

aucune foi. Si on compare avec les personnages du *Mystère*, ce qu'on voit prédominer, ce ne sont même pas des Mengette, mais plutôt de ces soldats qui attaquent ici et là les villages, forcent les portes des églises, nourrissent leurs chevaux sur la pierre de l'autel, disent des abominations à la sainte Vierge et insultent Jésus en croix. Dans ce contexte il est intéressant de savoir comme traduire les concepts liés au christianisme.

Péguy emploie ici pour les chrétiens les mots suivants : « chrétiens », « peuple chrétien », « chrétienté », « peuple de chrétienté ». J'ai dû tenir compte du fait qu'en estonien les mots « christianisme / chrétienté » aussi bien que « chrétien, chrétienté », agissent à la surface, sont comme vus de l'extérieur, de loin, sont des notions apprises, froides... Par exemple, quand Péguy écrit : « Vous savez, chrétiens, ce qu'il avait fait »¹, il faut utiliser le mot « *kristlased* » et non « *ristiinimesed* ». Quand on veut parler intimement, entre croyants, on utilise « foi chrétienne », « humanité chrétienne », « peuple chrétien », « communauté chrétienne », qui sont des mots chargés d'émotion. Par exemple, dans « Comment des chrétiens peuvent-ils être ennemis, enfants du même Dieu, frères de Jésus »² j'ai traduit « chrétiens » par « *ristiinimesed* »³. Sander-Ingemar Kasak, spécialiste de l'histoire du christianisme, affirme qu'on peut distinguer le « christianisme » (« *kristlus* »), qui a été apporté en Estonie « par le fer et le feu » lors des croisades au XIII^e siècle, et la « foi chrétienne » (« *ristiusk* »), qui, comme les pratiques et les croyances chrétiennes, est arrivée et a été adoptée en Estonie dès avant les guerres de religion et sous des formes liées aux croyances populaires⁴. Et linguistiquement on doit se rendre compte que la plus ancienne partie du lexique de la langue estonienne est justement faite de mots composés que les gens perçoivent comme les plus essentiels et les plus beaux (comme l'ont démontré les résultats d'un concours sur les mots les plus beaux de l'estonien).

¹ P₁ 462.

² P₁ 376.

³ Le dictionnaire étymologique de la langue estonienne indique que la croix (*rist*) comme symbole de la foi chrétienne était sûrement connue en Estonie dès avant la christianisation, venue de l'Ouest. C'est ainsi que le nom du Christ a été rattaché *a posteriori* à la racine **rist-*, apparue plus tôt dans la langue. Ce n'est que récemment que les deux racines (**Krist-* et **rist-*) ont été perçues comme distinctes. Quand on dit « *kristlane* », on comprend exactement « du Christ » ; quand on dit « *ristinimene* », on comprend « homme de la croix ».

⁴ Sander-Ingemar Kasak, "*Tule ja mõõga simulaakrum*" [« Symbole du Feu et du Glaive »], *Kirik ja Teoloogia* [Église et théologie], 24 juillet 2020.

La question du lexique est vraiment intéressante. J'ai remarqué précédemment que Péguy dans le *Mystère* revit au sein de l'espace-temps d'un garçon de la campagne, d'un paysan. Il y a là beaucoup de mots du quotidien ou des (premières) nécessités de la vie, qui apparaissent là dans toute leur richesse. Dans la traduction j'ai essayé d'utiliser le plus possible de mots propres, de mots composés, de plus anciens mots d'emprunt. D'ailleurs y fait écho, au même degré, la culture urbaine avec ses académies laïques et ecclésiastiques et ses luttes sociales, exigeant dans la traduction une abondance de mots étrangers et dérivés. *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* évolue dans un espace de continuité et de ruptures, et il semble que Péguy ne craint pas les ruptures.

Lors de la traduction, cependant, des ruptures apparaissent parfois là où elles n'existent pas dans l'original, et plus le texte est net et nu, plus elles se remarquent, même si elles sont peu importantes. Par exemple, je ne suis pas très satisfaite du verbe « *saatma* », qui revient partout dans ma traduction du chemin de croix de Marie. Péguy utilise « suivre » : « Elle suivait le cortège. / Elle suivait les événements. / [...] / Elle suivait ce qui se passait. / Elle suivait comme si elle avait été du cortège. / De la cérémonie. / Elle suivait comme une suivante. », etc. Ce texte est beau et fluide comme l'eau des larmes. En estonien, quand on lit « *ta saatis sündmusi*. / [...] / *Ta saatis toimuvat* » (« elle suivait les événements. / [...] / Elle suivait ce qui se passait »), c'est compréhensible mais on sent un léger manque. « *Saatma* » signifie avant tout « suivre physiquement ». Au sens de « regarder », il faudrait clarifier avec « *silmadega* » (« des yeux ») ou « *pilguga* » (« du regard »). Mais je n'ai pas réussi à trouver un mot estonien qui signifierait sans rupture « suivre » et « observer ».

Pour parler de la succession des prophètes, Péguy emploie le mot très sensible de « race ». On l'a presque accusé de racisme pour l'avoir utilisé. Dans ma traduction, je n'utilise pas l'équivalent estonien direct de ce mot (« *rass* ») mais un autre mot : « *tõug* ». Il est dommage qu'en estonien ni l'un ou l'autre ne soient rattachés au mot « racine » (« *juur* »). En revanche, on pourrait parler du levain des prophètes (« *prohvetite juuretisest* »). « *Juuretis* » (le levain) est une chose qui reste toujours la même mais aussi qui croît et s'améliore avec chaque cuisson du pain, cela en s'élevant de la pâte – tout comme la montante lignée des prophètes. Comme le fragment est encadré par le texte sur le pain du sacrifice et le pain temporel,

j'ai pris une seule fois la liberté d'ajouter quelque chose au texte du *Mystère* en le complétant par une expression « *prohvetite juuretis* » (« levain des prophètes »).

J'ai traduit ce *Mystère* en citadine de la quatrième génération. J'écris aujourd'hui ce commentaire de ma traduction et je la relis alors que je vis je vis à la campagne depuis déjà dix ans et que je suis mère de deux petites filles. Si ce texte est pour moi à ce point proche, s'il m'accompagne de si près, c'est peut-être qu'il s'est créé au carrefour de la société de la campagne et de la ville. On y trouve en effet beaucoup de ce que j'étais avant et de ce que je suis maintenant, et de plus, immensément, la douleur et le charme de la solitude. En outre *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* a été écrit à la veille de la Première guerre mondiale et les événements qui y sont évoqués se déroulent à un tournant de la guerre de 100 ans. Le fait qu'on se trouve à nouveau dans une époque de guerres physiques et culturelles, prouve qu'aujourd'hui, c'est réellement le moment d'achever la traduction de ce *Mystère* et de la publier.

Traduit de l'estonien par Y. Avril



GLANES



Photographie de la « Boutique des Cahiers
à côté de l'hôtel Montesquieu
ca 1910

Une petite boutique menace la Sorbonne

En 1950, le tout jeune magazine hebdomadaire Paris-Match publie dans ses pages, sans signature, un « Journal du demi-siècle » allant du Chantecler d'Edmond Rostand aux années « existentialistes » de Saint-Germain des Prés en passant par le Bateau-Lavoir, la fondation de la NRF, le Bœuf sur le Toit et, surtout, ce qui nous intéresse : un petit chapitre intitulé « Une petite boutique menace la Sorbonne ». Le voici, intégralement, grâce aux recherches de Bernard Plessy.

Yves Avril

« L'homme qui règne sur tous les lieux où souffle l'esprit est un mort : Auguste Comte. Sa philosophie, le positivisme, est une géométrie froide et rigide, un laïcisme de droite. »

8, rue de la Sorbonne, à quelques pas de son temple glacé, un normalien de trente-quatre ans Charles Péguy, oppose à cet Auguste Comte une ombrageuse humilité de prolétaire.

Sa foi a grandi hors de tout système. Ce fils d'une rempailleuse de chaises d'Orléans qui, lui-même, vit dans une échoppe, a des yeux noisette, très vifs et comme ivres de prières, une barbe drue et très égale, un front empourpré et de magnifiques mains très soignées, mais si fines que son anneau de mariage tourne autour de son annulaire.

Car il est marié et père de trois enfants. Avec son aîné, le jeudi, il joue au lapin chasseur. Mais il ne s'est pas marié à l'église et il n'a pas fait baptiser ses enfants. Il n'a jamais été à la messe et ne s'est jamais confessé.

Il est en relation directe avec Dieu et, de sa boutique encombrée de papiers, il lance, par la voie de sa revue, *Les Cahiers de la quinzaine*, des messages à ses 1300 abonnés.

Il n'écrit qu'à l'encre de Chine ; mais il ne sait pas se prendre au sérieux. Et il déclare : « Tout ce que nous pouvons écrire ne vaut pas ce que nous pouvons faire. »

Il a gardé du régiment un uniforme de lieutenant d'infanterie et un certain gout du langage militaire. Quand il est invité, il demande : « Qu'est-ce qu'on touche, ce soir ? »

Ses meilleurs amis sont des provinciaux de Paris. L'un, Jean Giraudoux, est le fils du percepteur de Bellac (Haute-Vienne). Il est sorti premier de Normale supérieure et a écrit un livre éblouissant : *Provinciales*. L'autre, un tout jeune homme (l'air d'un page), est le fils d'un ménage d'instituteurs du Cher. Il a échoué à Normale, mais il vient d'écrire une féerie grave : *Le Grand Meaulnes*.

On dit de lui : « Il ira loin, ce petit Alain-Fournier. »

Pour Giraudoux et pour Fournier, Péguy crée un patronage sportif : le Paris Université Club. Ils choisissent le football. Fournier joue centre avant, Giraudoux ailier droit. Péguy, lui, se contente du poste de secrétaire-trésorier.

À la mi-temps, ils plaisantent. Péguy dit à Giraudoux : « Si tu avais un tout petit peu moins de génie et un tout petit peu plus de talent !... »

Giraudoux réplique : « Si tu aimais un tout petit peu moins Corneille et si tu n'avais pas l'écriture de Louis XIV... »

Le 4 septembre 1914, le lieutenant Péguy passe la nuit dans un couvent des environs de Meaux à prier aux pieds d'une vierge qu'il a recouverte de roses. À l'aube, il attaque avec son régiment, le 276^e d'infanterie, et se fait tuer.

Il reste à Alain-Fournier dix-sept jours à vivre : le 22 septembre, il tombe à son tour.



COMPTES RENDUS

Charles PÉGUY

La Loire



la guêpine

Charles Péguy, *La Loire* (extrait de : *De la situation faite au parti intellectuel dans le monde moderne devant les accidents de la gloire temporelle*), La Guêpine, 2022, 53 pages, 15,40 €.

Lorsqu'on lit le nom de la maison d'édition, celui de l'auteur et le titre de ce joli petit livre que notre ami et adhérent Jean-Pierre Sueur – ancien maire d'Orléans, sénateur du Loiret et auteur de l'avant-propos – nous a envoyé, on voit se multiplier les références directes et indirectes à Charles Péguy. Mais ôtez le nom de l'auteur et soumettez le titre principal et celui de l'œuvre d'où ce texte est tiré à ceux qui ignorent Péguy ou même n'en connaissent que la poésie, ils vous demanderont quel rapport il peut y avoir entre cette *Situation* et la Loire, et quand ils le sauront, ils vous diront, comme Jean-Pierre Sueur, que le dernier titre est « peu vendeur » et, après avoir lu le texte ici présenté, qu'il est « fabuleux ».

La tâche du préfacier est d'abord d'expliquer ce rapport. De la condamnation du monde moderne à l'évocation de Paris, voici le point de jonction qui va conduire Péguy de la polémique et de l'ironie à la poésie et d'y demeurer jusqu'à la fin du texte :

Il est heureux pour le monde moderne [...] que d'autres mondes ses pères soient venus au monde avant lui, et que ces foutues bêtes de monde, qui d'ailleurs n'existaient point, n'existent point et n'ont jamais existé, qui n'existeront jamais, ça au moins on en est sûr, puisque c'est du passé, lui aient fait et laissé Notre-Dame de Paris et la Sainte Chapelle, lui aient fait les admirables Invalides et l'Arc de Triomphe, lui aient fait, mon Dieu, ce Panthéon même, et ce monument unique au monde : Paris.

Paris, « monument unique au monde » mais aussi « réceptacle du monde moderne ». De Paris on passe à la Beauce, de la Beauce à la vallée de la Loire et à la Loire elle-même¹.

« La Loire et le langage se donnent la main, nous dit Jean-Pierre Sueur. [...] La géologie, la géographie, l'histoire et la littérature sont partout, indissociables comme le mouvement de l'écriture est indissociable de celui du fleuve. » On rêve d'un bon lecteur – il y en a ! – qui lirait à haute voix, pour un beau spectacle, ce texte dans

¹ Le texte édité par Jean-Pierre Sueur se trouve, en Pléiade, aux pages C 764-774.

toutes ses reprises, ses flexions et inflexions, « les labeurs, les souffles, les grandeurs et les fulgurances de l'écriture. »

François Delagrange

Lioudmila Chvédova, *Le Monde imaginaire des cathédrales dans les littératures russe et française des XIX^e et XX^e siècles*, Le Manuscrit, « Cercle », 2022, 590 pages.

La grande idée de l'ouvrage est que des écrivains, sinon majoritaires au sein de l'histoire littéraire, du moins nombreux, et formant une troupe en quelque sorte cohérente, ont décrit les cathédrales de manière originale, au tournant des XIX^e et XX^e siècles, non plus sous la forme traditionnelle d'une majestueuse église de pierre mais sous la forme comme éthérée d'une cathédrale « engloutie » ou, à tout le moins, « précaire ». La démonstration n'en est pas donnée par des statistiques sur un très grand corpus d'œuvres – est-ce faisable, et utile ? – mais par des coups de sonde précis dans des œuvres consacrées. Ce qui guidera donc les analyses sera le goût personnel de l'auteur : soit, il est sûr ! La méthode suivie tient de l'analyse thématique et de la stylistique, le tout dans les canons de l'analyse universitaire, puisque le livre est la version remaniée d'une thèse de doctorat saluée en son temps, en 2006.

Font partie du corpus étudié – dans le domaine francophone – Claudel, Hugo bien entendu, Huysmans, Proust, Zola, mais aussi Paul Willems, et notre cher Péguy. Du côté des Russes, l'auteur nous présente notamment Gogol et Dostoïevski, Blok et Mandelstam, Gorki, Volochine. Michelet et Ruskin se trouvent aussi à l'honneur, et c'est justice. Notons avec amusement la présence d'un transfuge dans la bibliographie : Pierre Tchadaïef a réussi à passer discrètement des « œuvres en caractères cyrilliques » aux « œuvres en caractères latins » ! Mais tout est fort sérieux, comme l'information concernant Péguy, puisée principalement aux œuvres de Jean Bastaire, Pie Duployé, Simone Fraisse. Quant à l'auteur elle-même, elle a déjà souvent étudié son sujet (pp. 536-537) et s'appuie notamment sur les travaux critiques de Pierre Hyppolite et de Laurence Richer, de Luc Fraisse et de Joëlle Prunghaud. On ne regrettera certes pas que quelques parties de l'ouvrage aient déjà été « publiées sous forme d'articles » puisque le *Porche* a eu dans ses

pages l'honneur d'en abriter certains ; le lecteur aurait simplement voulu savoir exactement de quelles parties il s'agit là.

C'est peut-être le deuxième pan de la période embrassée qui est le plus neuf et, partant, le plus instructif, après la période allant des Romantiques aux Décadents (pp. 519-520) :

Après cette période de réhabilitation, l'intérêt pour l'architecture médiévale diminue à nouveau, ce qui explique la création de nouvelles images pour attirer l'attention sur la cathédrale et la montrer d'un autre point de vue. Cela amène les écrivains à chercher dans la sphère de l'imaginaire et à inventer les métaphores de la cathédrale engloutie et celle de la cathédrale de brume, qui renouvellent l'intérêt pour l'architecture médiévale après sa dévalorisation. Les cloches sont la seule preuve d'existence éphémère de l'édifice englouti, qui devient alors le symbole de la spiritualité, de la sainteté, de la véritable foi dans le cas de Kitège et une possibilité de salut dans le cas de la cathédrale d'Ys. L'édifice religieux retrouve son sens initial, lorsqu'il est rendu invisible, dématérialisé ; toutes les autres métaphores s'effacent au profit de l'idée essentielle. L'image matérielle de la cathédrale est remplacée par son image sonore, la pierre disparaît dans le brouillard au profit de la musique qui n'est pas uniquement un signe d'existence de la cathédrale, mais également une allégorie de la patrie russe ou bretonne. Enfin, la cathédrale de brume est le fruit d'un pur imaginaire ; elle est hée au souhait de fuir le monde matériel et d'affirmer que tout est précaire, mais que le rêve garde son droit à l'existence. Surgissant au début comme une image sans allégories, cette cathédrale, disparue à la fin, s'identifie à l'idée de la fragilité du monde.

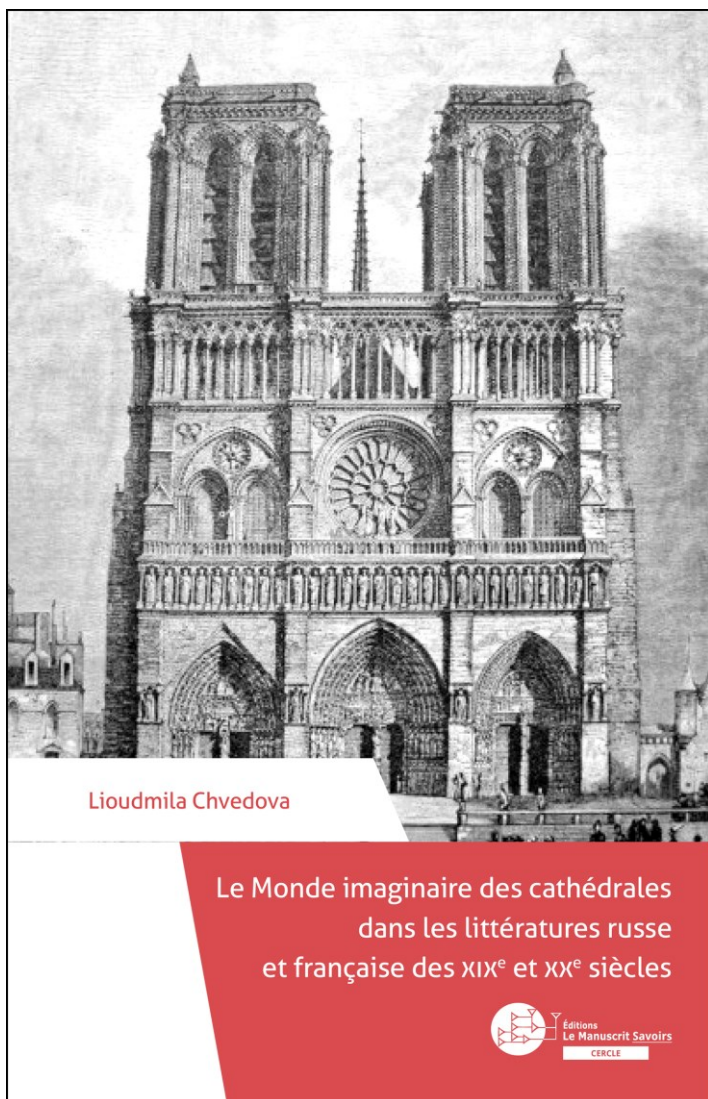
L'ouvrage se voit compléter par un assortiment de poésies bilingues, d'ailleurs utilisées au fil du livre, et par un lot de huit illustrations en couleur qui raviront le lecteur mais dont la taille restreinte montre également qu'il ne saurait prétendre à être autre chose qu'un aperçu.

Le lecteur choisira l'une des deux formules proposées : le livre numérique se vend 14,99 €, le bon vieux livre papier 35 €. Il est à cet égard étonnant que le prix ne figure point sur le livre (papier), comme la loi y invite.

Mise soignée, facture impeccable, à quoi s'ajoute la grande accessibilité du propos : l'extrait que nous avons donné permet d'en juger ; l'érudition n'y étouffe pas les idées ; les citations en langue étrangère sont systématiquement données dans leur forme originale

et en traduction. Toutes ces qualités font de ce pavé de la belle ouvrage, et ce pavé mène droit au porche d'œuvres fort variées et toutes très inspirées. On pourra à sa guise lire l'ouvrage du début à la fin ou choisir des consultations ponctuelles, puisque la table des matières particulièrement claire orientera aisément le lecteur dans l'ouvrage, dont l'architecture est aussi harmonieuse que les cathédrales prises pour modèles.

Fr. Lyonnais



Rachel Bepaloff, *De l'Iliade*, éd. Monique Jutrin, Les Belles Lettres, « Le goût des idées », 2022, 154 pages, 13,90 €.

Monique Jutrin nous avait proposé, lors de notre colloque d'Orléans de 2001, une communication intitulée, « Une lectrice de Péguy : Rachel Bepaloff ». Elle faisait découvrir à la plupart d'entre nous cette philosophe dont Jean Wahl, à qui elle devait sa découverte, disait qu'elle était « intelligence et âme ». On ne peut éviter en la lisant de penser à Simone Weil, dont elle se rapproche souvent, ne serait-ce que par son intérêt pour les Grecs, surtout Homère et les Tragiques, et chez les Tragiques, surtout pour Eschyle et Sophocle plutôt que pour Euripide. Comme Monique Jutrin le montre bien, Rachel Bepaloff est de la lignée de Kierkegaard, de Chestov, de Nietzsche, ces philosophes de la contradiction assumée, existentielle, et non de celle de Heidegger ; dans les dernières années de sa vie, c'est vers Camus qu'elle se tournera (voir le dernier article du volume : « Le monde du condamné à mort ») et non vers Sartre.

Juive russe, née en 1895, émigrée en Suisse, puis en France, elle vécut de 1915 à 1942, d'abord à Paris, puis à Saint-Raphaël, où son mari avait une propriété. Ce départ fut pour elle un second exil. Le troisième, définitif celui-là, a lieu en 1942 – on en comprendra la raison. Avec son mari, sa fille Naomi et sa mère, elle gagne les États-Unis, où elle enseignera la littérature française au collège de Mount Holyoke. En 1949, inquiète de son avenir, épuisée, désespérée, elle met fin à ses jours. Voilà, résumé brièvement, le récit que fait Monique Jutrin.

Si nous voulons dire quelques mots, bien insuffisants hélas, sur l'œuvre présentée ici, c'est bien sûr parce qu'elle contient un article sur « L'humanisme de Péguy ». Mais je ne résiste pas au plaisir de citer les huit articles qui précèdent et qui justifient le titre du volume : « Hector », « Thétis et Achille », « Hélène », « La comédie des Dieux », « De Troie à Moscou »¹, « Le repas de Priam et d'Achille », « Source antique, source biblique », « Les deux Andromaqes »². Tous sont des merveilles d'analyse, originale, profonde, subtile, où triomphent ce regard objectif, cette suspension du jugement moral, au profit de l'éthique, toutes choses qu'elle attribue à Homère et dont notre littérature moderne est tellement éloignée.

¹ Qu'on ne se trompe pas : il s'agit ici d'Homère et de Tolstoï.

² Celle d'Homère et celle de Racine.

le goût des idées
de jean-claude zylberstein

RACHEL BESPALOFF

DE L'ILIADÉ

LES
BELLES
LETTRES



Aussi lorsqu'on arrive à l'article sur Péguy, il semble qu'il n'y ait point de solution de continuité, que ces huit articles y conduisent naturellement. Combien de phrases, écrites par Rachel Bepaloff, prenant presque la forme de lois, auraient pu être écrites par Péguy, celle-ci par exemple : « La compréhension d'une œuvre ne s'offre qu'à celui qui y engage sa propre existence. » (p. 21). Tous deux sont si proches qu'en lisant son « Repas de Priam et d'Achille », on peut se demander qui, de l'auteur de *De l'Iliade* ou de celui des *Suppliants parallèles*, l'a écrit.

« L'humanisme de Péguy », paru en 1945, s'appuie, pour les citations de Péguy, sur le recueil, *Men and Saints*, publié aux États-Unis par Anne et Julien Green. Aussi a-t-il été ardu pour Monique Jutrin de retrouver leur version originale française : certaines citations de Péguy ont été identifiées, d'autres ont dû être retraduites en français, comme d'ailleurs dans l'édition de cet article qui a paru dans le *Bulletin de l'Amitié Charles-Péguy* (n° 96, octobre-décembre 2001, pp. 511-527).

L'article a été écrit au sortir d'un des drames les plus terribles de l'Europe, surtout pour le monde juif, et à la veille de ce qui aurait pu combler Bepaloff, la création de l'État d'Israël, qu'elle accueille avec une joie profonde, non sans angoisse pour l'avenir. Elle ne peut que se retrouver dans le Péguy qui « mobilise à la fois les prophètes et l'Évangile, Homère et Sophocle, Corneille et Hugo, Descartes et Bergson », même si elle oublie Pascal, et « qui fait appel aux quatre disciplines : hébraïque, hellénique, chrétienne et française », même si elle oublie là aussi – elle n'est pas la seule dans ce cas – « la discipline Romaine », dont Péguy est tellement imprégné.

Bepaloff a vu tout ce qu'il y a d'essentiel chez Péguy et elle a vu combien tout ce qu'il avait écrit avant la Première Guerre mondiale était prophétique de ce qui allait se passer lors de la Seconde. Elle développe, contre les incompréhensions, ce que Péguy entend par le mot « race ». Elle voit bien dans quel sens il défend la « juste guerre » : « Il faut lire, écrit-elle, *L'Argent suite*, ce chef-d'œuvre où une charité trempée d'amertume nourrit la plus redoutable polémique, pour voir de quel accent Péguy défend à la fois contre les socialistes et les bien-pensants, partisans de la paix à tout prix, la guerre de justice, la guerre aux frontières, la guerre d'Hector. » (p. 107). Elle ajoute qu'il faut le compter « au nombre des rares écrivains qui aient su parler de la guerre autrement qu'en historiens ou en peintres, dans un esprit d'absolue vérité, d'absolue simplicité.

Avec Homère, Corneille, Shakespeare, il voit dans l'action militaire une authentique épreuve de valeur. Mais il est de la Bible et de l'Évangile dans sa conception d'une justice qui dérange, offense l'injustice, et même la provoque. » Elle fait alors allusion à l'engagement de Péguy dans la fameuse « Affaire ».

En quoi Péguy est-il alors humaniste ? « Qu'il parle de la chrétienté, de l'âme antique ou d'Israël, Péguy n'évoque pas des mondes submergés. Au contraire, il ravit au passé les vivants témoignages de sa foi. Il n'exhume pas, il redécouvre, comme faisant partie de son existence, un présent éternellement actuel qui mérite qu'on lui conserve, qu'on lui maintienne son honneur propre [...]. C'est là l'opération humaniste par excellence : entre le texte et nous Péguy supprime les commentaires et les apprêts. Il nous amène à un seuil pur. » (p. 114).

Bespaloff voit bien les reproches qu'on peut adresser à Péguy, à plus ou moins juste titre, notamment pour sa condamnation du monde moderne, sa vision idéalisée du Moyen-Âge et ses tendances à l'utopie. Mais « le moindre mérite de Péguy, écrit-elle, à la fin de son article, n'est pas de nous faire sentir à quel point nous manque un Péguy aujourd'hui. » (p. 116).

Fr. Delagrange

Charles Péguy, <i>Clio. Dialogue de l'histoire et de l'âme païenne</i>, édition de Jean-Louis Jeannelle, Garnier-Flammarion, 2023, 15 €.
--

Enfin une édition de Péguy dans la dernière des grandes collections grand public de poche à ne pas lui avoir encore rendu hommage ! « Folio » (Gallimard) donne *Notre jeunesse* et *De la raison* depuis 1993, après avoir repris le flambeau de la collection « Idées », qui proposait *Notre jeunesse* depuis 1969 ; « Agora » (Pocket) a publié en 2011 une anthologie de textes prosaïques intitulée *Charles Péguy. Une éthique sans compromis*. On apprend beaucoup dans cette édition GF, à plus d'un titre nécessaire au péguiste et à l'honnête homme, malgré son prix élevé pour un « poche ».

Relevons au chapitre des erreurs factuelles : Blanche Raphaëlle (p. 69) au lieu de Raphaël ; *Heautontimorouménous*, au lieu de *Héautontimorouménos* (p. 75) ; un esprit doux grec rendu par un esprit rude à la fin d'un passage de l'*Antigone* de Sophocle (p. 95) ;

« castigation » qui n'oblige pas à remonter au latin (p. 124), puisque le français de la Renaissance connaît le terme, par ailleurs recensé dans le *TLF*. Un peu plus grave, une affirmation implicite à l'emporte-pièce concernant le grec classique entendait faire la leçon à Péguy, pourtant bon helléniste (p. 87) : « Péguy cite de mémoire une formule classique ἐκῶν καὶ ἄκων (sans τε). » contredite ne serait-ce que par Platon dans le *Philèbe* (14c) ou les *Lois* (632b) : ἐκοῦσί(ν) τε καὶ ἄκουσιν. Nous ne sommes pas plus convaincu par l'idée d'un oubli par Péguy, sur manuscrit, de l'exclamatif-interrogatif « que » avant « m'importe » dans la bouche de Clio (p. 256), puisqu'aussi bien l'examen de l'éthos de cette dernière montre qu'elle use souvent du langage populaire et que, justement, « m'importe ! » est une exclamation de la langue familière. Finissons les remarques désagréables par deux suggestions : la note sur Halbwachs nous semble un tantinet longue (pp. 364-365)... et la référence non moins fictive qu'érudite attribuée par Péguy à Quintilien – « Quintilien, *CLI*, XVII, 92, D₈ » (p. 170) – ne fait-elle pas un clin d'œil à la numérotation de la *Patrologie* de Migne, dont 221 volumes parurent dans la série latine et 161 dans la série grecque, comme si le traité concerné figurait au chapitre XVII du volume, à la page ou plutôt à la colonne 92, repère D, ligne 8 – lieu exact qui bien entendu n'existe pas ? Voilà de nos réflexions, qui se veulent utiles à un retraitage probable du volume, surgies au cours d'une lecture fouillée de ce volume de plus de 440 pages. C'est dire le peu d'importance de nos remarques.

Jean-Louis Jeannelle a investi là le travail de plusieurs mois au service de Péguy et le résultat est tout à fait engageant : des notes très intéressantes, en nombre suffisant, bien informées, un résumé analytique assez fouillé pour aider le lecteur. Bien sûr, notre résumé personnel eût été fort différent ; mais c'est là une propriété étonnante du texte de Péguy que de susciter des lectures très variées chez ses exégètes.

Vraiment rien ne vous manquera : préface novatrice, note sur le texte comme dans les bonnes éditions soignées (et c'est là que figurent quelques remerciements), généreux dossier d'autres textes péguïens, chronologie exacte, bibliographie à jour. Et ce qui me manque maintenant, à moi, c'est un *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle* aussi bien apprêté !

Fr. Lyonnais

Péguy Clio

Dialogue de l'histoire
et de l'âme païenne

Édition de Jean-Louis Jeannelle



GF

Charles Péguy, *Pierre. Commencement d'une vie bourgeoise*, présentation d'Éric Thiers, Orléans, Corsaire Éditions, 2023, 156 pages, 16 €.

Éric Thiers présente ce *Pierre, Commencement d'une vie bourgeoise*, qui est, avec *Jeanne d'Arc* (1897) et *Marcel, premier dialogue de la cité harmonieuse* (1898), une des œuvres fondatrices de la vie d'écrivain de Charles Péguy.

C'est un récit autobiographique écrit sous un des pseudonymes chers à l'écrivain, à la fois acte de fidélité – « serment de fidélité », dit Éric Thiers – et « acte de rupture ». On oublie en effet souvent que ce récit ne commence pas par un « je » mais par « Pierre ». Le « je » ne vient qu'après « plusieurs jours sans savoir ce qu'il allait devenir », quand, sachant « sa vie assurée pour un an » (une bourse d'études à Sainte-Barbe) mais « très incertain de ses sentiments et de ses pensées », Pierre sent « le besoin de commencer par se remémorer son histoire ». « Du commencement jusqu'alors », précise-t-il. « Alors » il a vingt ans. Mais cette introduction, comme on le voit, est elle-même une remémoration et celle-ci n'ira ni jusqu'au moment de la rédaction (1898-1899), ni jusqu'« alors ». L'œuvre reste inachevée. Et inédite jusqu'en 1931.

Ces souvenirs d'un enfant, d'un écolier, d'une ville de province des débuts de la Troisième République ont incité souvent les instituteurs et auteurs de manuels scolaires à y prélever pour dictées ou explications de texte des « morceaux choisis » (par exemple l'évocation du « pain du siècle »¹), en faussant quelque peu leur sens. L'écriture, que je dirais délibérément, artificiellement neutre, faussement naïve, comme un devoir d'écolier (un excellent écolier), tellement différente de celles du Péguy poète des *Mystères* ou prosateur des *Cahiers de la quinzaine*, laisse parfois émerger des accents singuliers, ironie ou colère.

La présentation d'Éric Thiers, très complète, ne recourt pas à l'interprétation psychanalytique qui faisait à mon avis la faiblesse de celle de Robert Burac dans sa biographie, par ailleurs très belle, de Péguy. L'illustration est très riche. En particulier on ne voit pas souvent celle de la page 17 : « *Pose de la plaque commémorative sur la*

¹ Son vieil adversaire Charles Maurras, de cinq ans son aîné, fait la même évocation dans sa *Confession politique* de 1930 (reprise dans *Au signe de Flore*) et surtout dans *L'Allemagne et nous* en 1945.

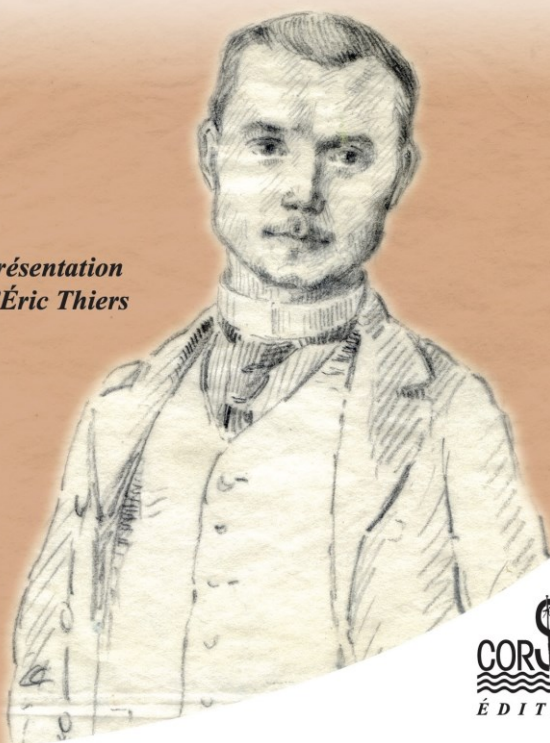
*maison natale de Charles Péguy au 50, rue du Faubourg Bourgogne,
1915. »*

Fr. Delagrange

Pierre Commencement d'une vie bourgeoise

Charles PÉGUY

*Présentation
d'Éric Thiers*



CORSAIRE
ÉDITIONS

Michel Laval, *Il est cinq heures, le cours est terminé. Bergson, itinéraire*, Les Belles Lettres, « Le goût de l'Histoire », 2023, 182 pages, 15 €.

Avec le livre de Michel Laval *Il est cinq heures, le cours est terminé. Bergson, itinéraire*, nous restons dans la proximité des études sur Péguy. Après des ouvrages sur Vergniaud et les Girondins, Robert Brasillach et Arthur Koestler, l'auteur, avocat de métier, a en effet consacré un premier livre à Péguy, primé par l'Académie française : *Tué à l'ennemi, la dernière guerre de Charles Péguy* (Calmann-Lévy, 2013, 432 pages, 27 €). Ces livres ont pour point commun d'examiner avant toute chose comment les personnages dont le destin est évoqué s'inscrivent dans l'histoire de leur temps. On peut même dire que le sujet principal en est l'Histoire, que ce soit celle de la Révolution française, ou bien, dans la plupart de ses livres, l'histoire du XX^e siècle et, plus précisément, celle des guerres mondiales.

C'était tout particulièrement le cas dans l'ouvrage de 2013 sur Péguy, consacré avant tout à l'histoire du début de la Grande Guerre, entrelacée dans son récit avec celle des dernières semaines de la vie de Péguy. Dans le nouveau titre paru, sur Henri Bergson (1859-1941), ce sont aussi – dans une moindre mesure seulement – les événements historiques qui constituent le sujet principal, avec l'évocation de la vie de Bergson. L'ouvrage est d'ailleurs publié dans une collection des Belles lettres intitulée « Le goût de l'Histoire », avec un grand H. Il s'agit plus précisément des trois guerres de 1870-1871, 1914-1918 et 1939-1945 – les deux guerres mondiales étant abordées surtout sous l'angle des conflits franco-allemands.

Le premier chapitre, intitulé « La cérémonie des glaces », décrit la proclamation par Bismarck à Versailles, le 18 janvier 1871, du II^e Reich et de son empereur, Guillaume I^{er}. Ce n'est qu'à la toute fin du chapitre qu'apparaît Bergson, qui a alors 11 ans, et qui, après de brillantes études, va, sitôt sa majorité civile atteinte, faire cette démarche hautement symbolique : le choix, en tant que fils né en France de parents étrangers – d'un père juif polonais et d'une mère juive anglaise –, d'opter pour la nationalité française. Le cœur du livre traite de la Grande Guerre et montre l'implication croissante dans celle-ci de Bergson, envoyé en mission par le gouvernement français, implication qui culminera dans ses entretiens avec le président Wilson en 1917 au moment de l'entrée en guerre des États-Unis. Enfin, dans la dernière partie du livre, c'est la fin de la vie de

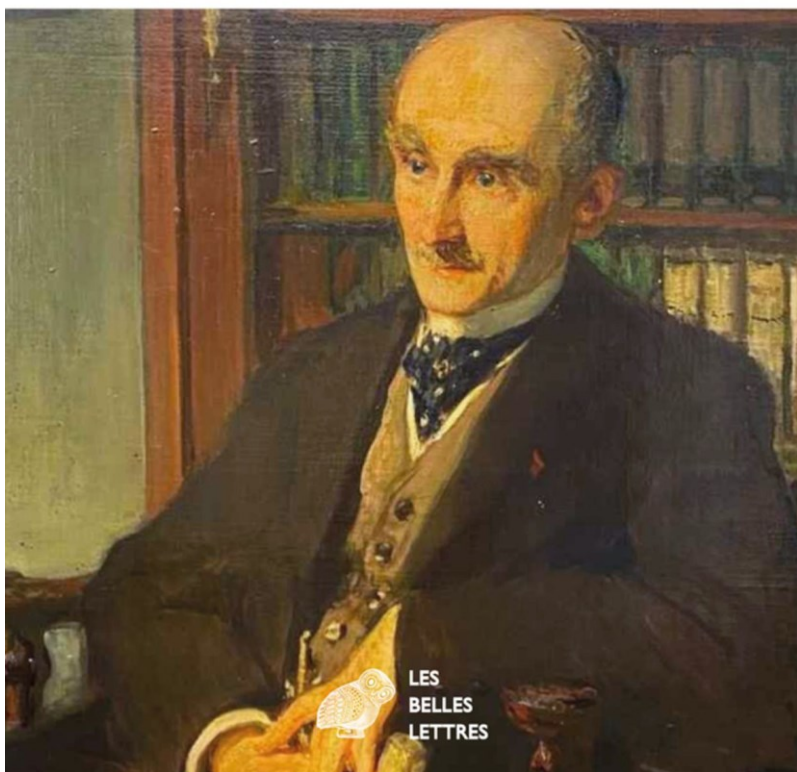
Bergson sous l'Occupation allemande, triste fin marquée, trois mois avant la mort, par ce geste célèbre d'aller, déjà très malade, se faire recenser comme juif, selon les lois alors en vigueur, bien que sa notoriété l'en eût dispensé.

le goût de l'Histoire
de jean-claude zylberstein

MICHEL LAVAL

Il est cinq heures, le cours est terminé

Bergson, itinéraire



La vie de Bergson est donc avant tout relue à travers l'histoire de son temps. C'est pourtant une autre période de sa vie qui l'aura inscrit pour toujours dans l'Histoire : ce « moment unique » que furent les années de ses cours au Collège de France. Citons les premières lignes du quatrième chapitre, facétieusement intitulé « La séduction de la chaire » :

Tous ceux qui ont entendu Bergson au Collège de France en ont gardé un inoubliable souvenir. Tous font le même récit de sa leçon du vendredi en fin d'après-midi dans la petite salle VII mal éclairée du rez-de-chaussée, où un public nombreux se pressait, avide de l'écouter. Rarement on vit pareille ferveur en ces lieux qui ne se prêtaient guère aux grandes effusions. Rarement professeur exerça une telle attraction. Jamais, en un peu plus de trois cents ans, le prestigieux Collège ne connut une telle effervescence.

À l'exception peut-être des cours de Michelet, ajoute Michel Laval qui se lance ensuite dans une comparaison entre ce que la chaire de Michelet a pu signifier et ce que les cours de Bergson – de façon beaucoup plus improbable et inattendue – ont fini par représenter. Et de conclure : « Le flot tumultueux de l'histoire traversait le cours de Michelet dans un vacarme assourdissant ; le souffle de la philosophie transportait la leçon de Bergson sur les cimes de l'esprit. »

Les témoignages de ceux qui avaient assisté à ces cours sont désormais complétés par la connaissance que nous pouvons avoir de plusieurs années de ces cours qui avaient été conservés par un de leurs auditeurs les plus passionnés : Charles Péguy. (Pour plus de détails sur ces publications qui s'échelonnèrent de 2016 à 2019, lire le *Porche* 52, pp. 243 à 251.) Le fait d'avoir désormais connaissance d'une partie de ces cours, et d'années entières de leçons prodiguées, ne semble pas de nature à pouvoir retirer à ces sessions de cours leur caractère mythique ; il permet même de mieux comprendre l'engouement suscité par ces conférences.

La publication de ce livre sur Bergson en 2023, quelques années après celle de ces cours, elle-même intervenue en complément de la première édition critique complète des œuvres de Bergson, publiée aux Presses universitaires de France de 2007 à 2012, s'inscrit manifestement dans un mouvement de redécouverte de Bergson ; une autre monographie sur Bergson a en outre été publiée l'an dernier (Emmanuel Kessler, *Bergson, notre contemporain*, Éditions de

l'Observatoire, 2022). Ce regain d'intérêt pour Bergson est riche de signification, et on ne peut que souligner ici qu'il se produit pour une part (et comme jamais auparavant) sous le signe de Péguy. Il y a tout d'abord ce fait curieux, que nous venons de rappeler : les cours pris en sténo furent conservés dans des cartons par Péguy lui-même. Mais plus essentiellement il y a chez plusieurs des auteurs qui se penchent aujourd'hui sur l'œuvre de Bergson une relecture de Péguy qui accompagne celle de Bergson. En voici quelques indices à travers des ouvrages publiés au cours de ces dernières décennies.

La réalisation d'une biographie de Bergson complète et détaillée avait été entreprise et malheureusement interrompue du fait du décès de son auteur, Philippe Soulez, dans un accident de la route. Elle avait quand même été publiée, chez Flammarion, en 1997 avec en complément – pour les années 1918 à 1941 – des chapitres rédigés par Frédéric Worms, maître d'œuvre de l'édition critique des œuvres complètes de Bergson. Tel quel, cet ouvrage (*Bergson, biographie*, réédité en 2002 aux P.U.F. dans la collection « Quadrige »), pour être frustrant et insatisfaisant – très détaillé sur certains points et très lacunaire sur d'autres – n'en est pas moins utile. Il est en tout cas intéressant pour notre propos de noter ceci : il comporte un index des noms de personnes contenant des centaines de noms, or celui de Péguy est un des cinq ou six noms les plus souvent cités. Le contraste est grand avec maints livres sur Bergson publiés par le passé où le nom de Péguy n'apparaissait pas.

Cette présence accrue des références à Péguy dans les études sur Bergson est d'autant plus intéressante à relever et remarquable qu'elle n'a rien d'évident : si les références à Bergson sont nombreuses dans les écrits de Péguy, qui souligne à plusieurs reprises ce qu'il considère comme l'importance exceptionnelle de tout ce que représente Bergson pour lui, il en va tout autrement chez Bergson, qui ne mentionne pas Péguy dans ses livres et longtemps sembla ne pas lui accorder beaucoup d'intérêt. Ce dernier point doit toutefois être nuancé. D'une part il faut prendre en compte le fait que Bergson était l'aîné de Péguy et fut son professeur ; si Péguy fut le contemporain de Bergson (et plus encore un mécontemporain, comme disait Péguy dans *Victor-Marie, comte Hugo*), il fut donc d'abord et surtout son élève. D'autre part, il y a eu par la suite chez Bergson une évolution manifeste de sa considération pour la personnalité de Péguy (peut-être plus d'admiration pour l'homme

Péguy que pour son œuvre cependant), ce qui transparaît dans la lettre à Daniel Halévy du 25 janvier 1939, l'un de ses derniers écrits.

Autre exemple significatif, un des plus éminents bergsoniens d'aujourd'hui, Camille Riquier, membre de l'équipe qui a mené la première édition critique complète, est l'auteur d'un ouvrage *Archéologie de Bergson. Temps et métaphysique* (P.U.F, 2009 ; réédité dans la collection « Quadrige » en 2021), qui est une lumineuse étude sur la philosophie de Bergson, où il s'attache à montrer l'unité d'une œuvre qui fut pourtant en constante évolution d'un livre à l'autre, et d'une recherche à l'autre. Or Camille Riquier a également écrit en 2017 (toujours aux P.U.F.) une *Philosophie de Péguy*, sous-titrée de façon provocatrice *ou les mémoires d'un imbécile*, d'après une expression de Péguy qui avait pris le parti de tirer fierté (A 1368) de cette épithète qu'on lui avait accolée (A 668) et qui avait même, un temps, imaginé d'écrire des *confessions* sous ce titre (C 42).

J'aurai l'occasion de revenir sur ce livre, car il est possible aujourd'hui de reprendre « à nouveaux frais » une étude des liens très forts entre l'œuvre de Péguy et la philosophie de Bergson, et de porter sur ces liens un regard nouveau. Terrain d'investigation propice à une redécouverte que défriche, explore mais n'épuise pas le livre de Camille Riquier, qui a surtout à cœur de montrer comment en Péguy le « philosophe » – selon Bergson lui-même, qui avance le mot dans sa lettre à Daniel Halévy –, en privilégiant l'action, a vécu sa philosophie plus qu'il ne l'a écrite. On peut ne voir dans la référence récurrente à Bergson chez Péguy qu'une référence parmi bien d'autres, mais on peut tenir aussi cette référence pour déterminante et essentielle comme d'ailleurs Péguy lui-même sans ambiguïté nous y invite.

Frédéric Farat



**NOS AMIS
PUBLIENT**



Mémoires de la comtesse de La Ferronays

1791-1816

Bernard Auzanneau

Presses
universitaires
de Rennes



***Mémoires de la comtesse de La Ferronnays*, édition établie et annotée par Bernard Auzanneau, Presses Universitaires de Rennes, décembre 2022, 436 pages, 32 euros.**

Le Temps Retrouvé d'Albertine de La Ferronnays

Sous l'apparence d'une simple chronique familiale destinée à éclairer ses descendants sur leurs origines et à entretenir chez eux la fierté de leur race (au sens strict de « lignée »), madame de La Ferronnays avec ces *Mémoires* inédits apporte une contribution précieuse à l'histoire de l'Émigration.

C'est vers la fin de sa vie – dans les années 1840, pour l'essentiel entre 1844 et 1846 (voir pp. 212 et 416) – que l'auteur, à la suite de plusieurs deuils familiaux, a rassemblé ses souvenirs¹ en s'appuyant en partie, pour suppléer aux incertitudes de la mémoire, sur la correspondance qu'elle avait entretenue avec son mari. Ce dernier, en effet, dut vivre souvent loin des siens. Très tôt il fut sollicité par de nombreuses missions, parfois aventureuses et lointaines, au service des Princes.

Albertine-Louise-Marie du Bouchet de Sourches de Montsoreau (1782-1848) épouse le 23 février 1802 (p. 205 et suivantes) Auguste-Pierre-Marie Ferron de La Ferronnays (1777-1842) qui occupera sous la Restauration de hautes fonctions diplomatiques et sera ministre des Affaires étrangères du gouvernement Martignac, du 4 janvier 1828 au 24 avril 1829 – poste qu'il abandonnera pour raisons de santé mais où il s'illustrera, notamment, en prenant la responsabilité de l'expédition militaire française qui conduira à l'indépendance de la Grèce.

Au chapitre XXV des *Mémoires d'Outre-Tombe* Chateaubriand évoque leur proximité : « Monsieur de La Ferronnays avait consenti aux fonctions d'ambassadeur sous mon ministère ; plus tard je devins à mon tour ambassadeur sous le ministère de M. de La Ferronnays : ni l'un ni l'autre n'avons cru monter ou descendre. Compatriotes [ils étaient nés tous les deux à St Malo] ou amis nous nous sommes rendu mutuellement justice ».

Les *Mémoires* de madame de La Ferronnay s'ouvrent par quelques chapitres généalogiques dont on retiendra que sa famille était déjà « quelque chose en l'an mil » et que celle de son mari

¹ Une copie de son manuscrit a pour titre *Souvenirs d'une pauvre vieille*.

portait un nom (Ferron) qui « se perdait dans la nuit des temps » (p. 17). Un Ferron accompagna saint Louis en Terre Sainte et y périt. Un autre est cité par du Guesclin dans ses mémoires.

Ce sont moins toutefois ces similitudes nobiliaires qui les rapprocheront que les voies imprévisibles de l'Émigration : leur union est, pourrait-on dire, le fruit de la Révolution. Elle fut célébrée à Klagenfurt, au sud de l'Autriche, le 23 février 1802, sans faste et devant une assistance réduite. Ce séjour fut éphémère. Bien vite, pour le jeune couple, le ton de son existence est donné : « Toutes les espérances qui avaient embelli nos premières années s'évanouirent successivement. Notre sort et notre repos dépendaient des événements. Ils furent tous malheureux pendant une suite d'années qui nous parut sans terme. Tout cela ne m'empêcha pas d'être heureuse, car tout le bonheur du cœur, je le trouvai chez moi. » (p. 211).

Si les deux familles appartiennent au même monde, l'empreinte reçue par les jeunes gens dans leur enfance et leur adolescence ne fut pas identique.

Du côté des Ferron, le but de l'éducation était surtout de « faire de ses enfants [une fratrie de sept garçons] de loyaux chevaliers... qui serviraient également Dieu et le Roi [...]. On ne se préoccupait pas, précise la comtesse, d'en faire des savants. » (p. 18). Si rudimentaires qu'ils puissent paraître à certains aujourd'hui, ces principes n'étouffaient nullement les aptitudes naturelles. La netteté du jugement, la souplesse d'esprit, l'art de bien dire et de convaincre se manifesteront chez Auguste de La Ferronnays dès ses premiers pas dans la carrière : on le voit clairement en lisant (pp. 344-362) le compte-rendu de sa mission auprès du tsar Alexandre I^{er} en 1812.

Du côté féminin, chez les Montsoreau, on prise l'élégance, la légèreté et l'insouciance, comme dans les familles que la fortune avait placées à proximité du Trône. Une tante d'Albertine, madame de Tourzel, sera nommée gouvernante des Enfants de France en remplacement de la duchesse de Polignac. Albertine elle-même se souviendra d'un goûter d'enfants animé par la Reine. Si notre mémorialiste n'a pas pu véritablement connaître la vie de la Cour, elle en a respiré l'esprit. Sa grand-mère fut attachée à madame la comtesse d'Artois, et la présentation de sa mère à Versailles en 1778 fit sensation. Elle connut tout cela, nous dit-elle, « avec les yeux du cœur » qui ne sont pas les moins lucides. Paradoxalement, cette culture mondaine entrera pour beaucoup dans cette fermeté d'âme

– on serait tenté de dire ce stoïcisme – dont elle témoignera durant ses 23 années d'Émigration.

On n'ignorait pas les idées nouvelles mais on y voyait plutôt l'apanage de ces jeunes aristocrates idéalistes qui avaient combattu aux côtés des *Insurgents* américains : rien qui fût vraiment de nature à menacer l'ordre établi. Pour les Montsoreau, le 14 juillet 1789 fut donc une surprise. Albertine séjournait à Paris chez ses grands-parents qui se réfugièrent pour un temps à Marly-la-Ville, persuadés que la durée de l'orage serait brève.

Ce fut le début d'une longue errance, sans autre domicile fixe que leur vieille berline brune, sans grandes ressources, au gré des principautés du Saint-Empire, ou d'ailleurs, qui voulaient bien accueillir les proscrits chassés par les succès des armées révolutionnaires puis par ceux de Napoléon. Les « migrants » aristocratiques de ce temps éprouvèrent la précarité de leur statut, comme en Hesse, qui demeura fermée « aux Juifs, aux vagabonds et aux émigrés » (p. 94).

Tourcoing, Bruxelles, puis Maëstricht et la principauté de Brunswick en Basse-Saxe (où les Montsoreau auraient pu croiser Sénac de Meilhan) ainsi que Klagenfurt furent les étapes marquantes de cet interminable tour d'Europe jusqu'à la traversée en Angleterre, en 1809.

L'armée des Princes ne pouvait guère encourager l'illusion d'un prompt retour en France. Albertine la présente, avec un sourire indulgent mais désabusé, comme un corps de gentilshommes indisciplinés : « Jamais rien ne put les empêcher de courir après les lièvres qu'ils voyaient en marchant et de tirer dessus avec leurs fusils. » (p. 103), pour ne rien dire de leur passion pour les jeux de hasard. Et la colonne des femmes qui suivaient leurs maris n'était sans doute pas de nature à favoriser la discipline militaire.

En dépit des malheurs du temps, Albertine, les siens ainsi que leurs amis parvinrent souvent à trouver la vie assez douce. Madame de La Ferronnays déroule parfois ces *annales* comme un carnet mondain – et ce n'est pas leur moindre charme.

C'est la revanche, éclatante, de l'esprit de salon sur la Tragédie de l'Histoire : soirées musicales, lectures théâtrales, comédies et proverbes animent les rencontres en terre étrangère de ceux qui ont tout perdu, fors l'honneur – et fors l'espoir.

Rien n'entame leurs convictions légitimistes puisqu'après la mort de Louis XVII (le 8 juin 1795), le comte de Provence prend le

nom de Louis XVIII. La certitude que la Contre-Révolution se produira bien un jour peut s'estomper et pâlir – notamment en 1809 quand l'astre napoléonien est à son zénith – mais elle reprend de la vigueur à la faveur de chaque Coalition.

Ce sont ces oscillations qui rythment le récit. Il s'achève en 1815 après la seconde Restauration qui suit les Cent-Jours. Un long développement aussi sobre qu'émouvant est consacré au procès de La Bedoyère et du maréchal Ney, dont la comtesse de La Ferronnays connaissait et appréciait l'humanité. On sent percer son regret que le souverain n'ait pas exercé le droit de grâce, ce geste qui plus que tout autre rapproche les hommes des dieux. Pour Albertine comme pour son mari les convictions légitimistes n'avaient de sens qu'au regard de la morale la plus haute.

Ils vécurent ensemble deux existences fort contrastées.

Une fois mariée, Albertine, qui mettra au monde sept enfants, se consacre entièrement à sa vie de famille tandis que son époux doit passer le plus clair de son temps au service des Princes – particulièrement du duc de Berry, le second fils du comte d'Artois, futur Charles X. Lorsqu'après la première Restauration, de retour en France, le jeune prince catalyse la haine des libéraux au point de mettre déjà sa vie en danger, Auguste de La Ferronnays le protège nuit et jour avec une sollicitude presque maternelle.

Nul doute cependant qu'il partageait avec son épouse les réflexions que lui inspiraient ses engagements politiques.

C'est à cette communauté intellectuelle que l'on doit, dans les *Mémoires* d'Albertine, tant d'aperçus originaux sur les relations entre le cercle royal en exil et les puissances engagées dans la lutte contre l'« Usurpateur » qui commence à vaciller après l'affaire espagnole et la campagne de Russie. Ajoutons que le comte de La Ferronnays fut d'autant plus exposé qu'il avait eu partie liée avec la conspiration de Cadoudal et qu'il fut donc dès 1803 une proie recherchée par la police de Fouché et le réseau de ses espions dans toute l'Europe occupée. Il aura d'ailleurs accès plus tard à son dossier, riche de dénonciations imaginaires mais d'autant plus redoutables.

Attentive à l'activité politique de son mari, soucieuse de la servir en respectant sa liberté, Albertine de La Ferronnays ne professe pas d'engagements personnels. C'est l'une des différences majeures avec madame de Boigne, dont par ailleurs elle est souvent si proche

dans la partie de leurs mémoires qui leur est chronologiquement commune.

La comtesse de La Ferronnays se donne pour but de sauver de l'oubli l'existence des siens en marge de la grande Histoire qu'elle a traversée. Par sa sincérité et son souci de vérité elle est parvenue à remporter une certaine victoire sur le Temps.

Cette « vie quotidienne des émigrés » n'impressionne pas simplement par la multitude des faits vrais et des vues originales qu'elle contient. Elle vaut tout autant par ses qualités littéraires. Madame de La Ferronnays dit au début de son livre que l'éducation féminine en son temps avait pour but de former de parfaites maîtresses de maison aptes à « tenir le dé de la conversation » (on peut entendre : tout le contraire des bas-bleus de toujours ou de l'intellectualisme moderne). C'est bien là l'esprit de société porté à la perfection par quelques grandes dames du XVIII^e siècle. On retrouve ici sa légèreté et sa grâce.

C'est pourquoi il faut savoir gré à Bernard Auzanneau, *inventeur* et éditeur de ce très beau texte, de l'avoir simplement éclairé dans son annotation avec une judicieuse parcimonie, qui préserve sans l'interrompre le plaisir de la lecture.

Dominique Goust

Sœur Anne-Catherine Avril, *Lumières du Shabbat, Shabbat de lumière*, Lessius, 2022, 181 pages, 19 €.

Sœur Anne-Catherine Avril a passé de nombreux shabbats en Israël et le livre qu'elle nous offre aujourd'hui est le fruit de sa grande expérience intellectuelle et spirituelle au milieu de nos « frères aînés »¹.

Marqueur essentiel de la vie juive, le shabbat est analysé sous tous ses aspects, principalement à travers les textes de la Torah orale d'Israël.

Cessant, comme Dieu, toute activité créatrice le septième jour (*cf.* Gn II, 2-3), le juif est invité à laisser prévaloir l'être sur le faire, à sanctifier le temps pour en faire un signe de l'éternité.

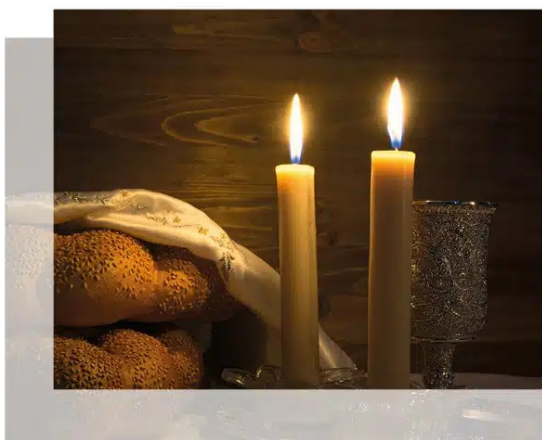
¹ C'est ainsi que le pape saint Jean-Paul II a qualifié les juifs lors de sa visite à la synagogue de Rome le 13 avril 1986.

ANNE-CATHERINE AVRIL

Lumières du Shabbat

Shabbat de lumière

l'autre et les autres



Lessius
Editions jésuites

Le shabbat peut ainsi lui donner un avant-goût du repos de Dieu, lui permettre de déceler le sens de sa Présence.

Si le shabbat est différent des autres jours, c'est qu'il est à la fois achèvement de la création et annonce du monde futur. Il est tendu vers « un au-delà de lui-même », vers ce que la tradition chrétienne ancienne désigne comme un « huitième jour », ce jour que le prophète Zacharie décrit en ces termes : « Alors YHWH sera roi sur

toute la terre ; en ce jour-là, YHWH sera UN et son Nom UN » (Za XIV, 7-9).

Et, au nom de sa foi chrétienne, l'auteur de conclure tout naturellement : « Avec la résurrection de Jésus, l'humanité entre dans ce jour, le jour de la nouvelle création, le huitième jour de l'accomplissement de l'histoire. »

C'est dire combien les chrétiens ont besoin de s'inscrire dans la continuité de l'expérience juive.

Cécile Le Paire

Alexandre de Vitry, *Le Droit de choisir ses frères ? Une histoire de la fraternité*, Gallimard, « Bibliothèque des idées », 2023, 440 pages, 24 €.

Maître de conférences en littérature française à la Sorbonne, Alexandre de Vitry, après de riches études sur divers écrivains du XIX^e siècle au XXI^e siècle, et notamment sur Charles Péguy dont il est l'un des spécialistes dont nous attendons le plus¹, nous livre ici de solides réflexions dont le sujet est central pour notre République, puisqu'elles tiennent au troisième membre de notre devise nationale. On reconnaît là son amour de la philosophie, des théories politico-littéraires, et son désir de ne pas s'enfermer dans des cases trop petites : saine ambition.

Pour définir la fraternité, retour est d'abord fait à l'étymologie indo-européenne – l'ἁδελφός grec consanguin (pourquoi non rattaché à sa racine *ǵʰelbʰ-, « matrice » ?) et le κασίγνητος, littéralement « né avec » (p. 26) étant opposés au *frater* latin, signifiant plutôt une parenté spirituelle, supérieure et possiblement apaisée. Les frères en Adam et en Christ ne sont pas oubliés à l'heure chrétienne. Les usages de la famille de ce mot, en langue et en discours, sont ensuite analysés aux moments-clefs de la Révolution française puis de celle de 1848. L'idéal fraternel aurait dès lors quitté la sphère politique, en tout ou partie, pour passer en littérature, où des auteurs l'ont réinterprété de manière contrastée : la deuxième partie de l'ouvrage, procédant davantage par auteurs que par périodes, examine si Hugo, Baudelaire, Péguy (enfin !) et quelques

¹ Et quelle fierté qu'il ait livré aux lecteurs du *Porche* l'un de ses premiers articles : Alexandre de Vitry, « Israël selon Péguy : entre la race et la mystique », *Le Porche* 44-45, décembre 2016, pp. 17-38 !

auteurs du XX^e siècle sont fraternitaires ou antifraternitaires, et pourquoi. L'ouvrage, commencé comme un essai d'histoire des idées, finit en panorama de littérature des idées.

On pourra regretter que certains thèmes soient simplement évoqués, qui appartiennent pourtant bien à la typologie des frères. Ainsi en est-il des aînés et des cadets, mentionnés p. 213 *e. g.* ; de la fraternité étonnante des jumeaux (grec δίδυμοι ; latin *gemellus*), p. 337 ; de celle, extrême, du double (latin *alter ego* ; allemand *Doppelgänger*), p. 420 ; des frères de lait (grec ὀμογάλακτες), p. 197 ; du cousin, pp. 205-207, qui nous semble finalement aussi proche du frère que l'oncle l'est du père... Et puis doit-on mettre à même enseigne frères et sœurs, fraternité et « sororité » ? Le plus étonnant est que la question, d'actualité brûlante, ne soit pas même posée, quoique des sœurs apparaissent çà et là dans le propos : pp. 24, 88-89, 208, 224, 236, 267, 277, 327... – manque d'ailleurs un index des noms propres.

À peine un adjectif « testamentaire » semble-t-il mieux convenir à tel endroit (p. 186, l. 5 ; *cf.* p. 225) que « chrétienne ». À peine remarquerons-nous que le *TLF* ne date pas « fraternitaire » de 1861 (comme affirmé p. 245) mais qu'il donne simplement *un* exemple d'emploi, qui se trouve être de 1861¹. Nous nous étonnons aussi d'une vision idyllique selon laquelle la seule limite de la fraternité maçonnique serait le secret (p. 194), qui la préserve, au lieu de remarquer la grande diversité du paysage maçonnique, au moins en son contexte français – conséquence pour partie de la question des rites et des dissensions internes.

Mais relevons l'excellente facture de l'ouvrage. Il n'est pas exhaustif mais ne pouvait l'être et ne le voulait pas. La langue de l'ouvrage est abstraite sans être obtuse, le propos quoique savant est souvent plaisant et toujours clair, bien plus clair que notre résumé maladroit : le lecteur apprend beaucoup, et peut approfondir les textes cités, puisque toutes les références sont données. Un livre, indubitablement, qui manquait, et à s'offrir en famille !

Fr. Lyonnais

¹ D'ailleurs, le terme ne date pas de 1851, pas même chez Frédéric Bastiat (*Sophismes économiques*, 2^e série, Guillaumin, 1848, p. 73), mais figure dans les années 1840 dans une comédie-vaudeville (Narcisse Fournier, *Céline ou La Famille de l'absent*, Bruxelles, Lelong, 1842, p. 11) et remonte aux années 1830 (p. 311 d'Eugène Mensuel, « Lettres parisiennes », dans *L'Invariable, nouveau mémorial catholique*, Suisse, Fribourg, 1838, pp. 293-315).

B i b l i o t h è q u e
des
IDÉES

Le droit de choisir ses frères ?

Une histoire de la fraternité

par

ALEXANDRE DE VITRY

nrf
Éditions Gallimard

Anciens numéros du *Porche*

Nous entourons les numéros épuisés.

1. – *Le Porche. Bulletin de l'association des Amis du centre Jeanne-d'Arc – Charles-Péguy de Saint-Petersbourg*, octobre 1996, 27 pages (cote B.N.F. : 1999-4453) : *Colloque de Saint-Petersbourg, 24-25 mai 1995* – tiré à 60 exemplaires (la revue est reliée par des spirales)

1 bis. – février 1997, 25 pages : *Colloque de Saint-Petersbourg*, 13-14 novembre 1996 : t. I – tiré à 60 exemplaires

2. – juillet 1997, 65 pages : *Colloque de Saint-Petersbourg*, 13-14 novembre 1996 : t. II – tiré à 60 exemplaires

3. – janvier 1998, 73 pages : *Colloque de Saint-Petersbourg*, 13-14 novembre 1996 : t. III – tiré à 60 exemplaires

4. – novembre 1998, 86 pages : *Colloque de Saint-Petersbourg*, 1^{er}-5 avril 1998 : t. I – tiré à 60 exemplaires

5. – avril 1999, 65 pages (indexation par la BnF sous la cote 1999-4453) : *Colloque de Saint-Petersbourg*, 1^{er}-5 avril 1998 : t. II – tiré à 60 exemplaires

6. – mars 2000, 124 pages (la revue obtient l'ISSN 1291-80322, valable rétroactivement) : *Colloque de Saint-Petersbourg*, 15-17 juin 1999 – tiré à 80 exemplaires

6 bis. – décembre 2000, 52 pages : *Péguy en Russie et en Finlande* – tiré à 80 exemplaires

7. – mai 2001, 71 pages : *Jeanne d'Arc, France et Russie* – tiré à 80 exemplaires

8. – décembre 2001, 115 pages : *Colloque d'Orléans, 11-12 mai 2001* – tiré à 80 exemplaires (la reliure de la revue est thermocollée)

9. – mai 2002, 53 pages : *Colloque de Saint-Petersbourg, 20-23 juin 2000, t. I* – tiré à 80 exemplaires

10. – *Le Porche. Bulletin de l'association des Amis de Jeanne d'Arc et Charles Péguy (Russie, Pologne, Finlande)*, juillet 2002, 113 pages (couverture et nom nouveaux) : *Poètes spirituels de la Russie, de la Pologne et de la Finlande* – tiré à 270 exemplaires (la revue est désormais agrafée)

11. – décembre 2002, 78 pages : *Colloque de Saint-Petersbourg, 20-23 juin 2000, t. II* – tiré à 80 exemplaires

12. – avril 2003, 128 pages : *Colloque de Saint-Pétersbourg*, 4-6 février 2002 – tiré à 80 exemplaires
13. – septembre 2003, 80 pages : *La Langue* – tiré à 80 exemplaires
14. – décembre 2003, 134 pages : *Colloque de Helsinki*, 24-26 octobre 2002 – tiré à 80 exemplaires
15. – mars 2004, 70 pages : *Colloque de Saint-Pétersbourg*, 8-10 avril 2003, t. I – tiré à 90 exemplaires
16. – juillet 2004, 46 pages : *Jeanne d'Arc et Charles Péguy* – tiré à 90 exemplaires
17. – décembre 2004, 78 pages : *Colloque de Saint-Pétersbourg*, 8-10 avril 2003, t. II – tiré à 90 exemplaires
18. – avril 2005, 68 pages : *Colloque de Lyon*, 21-24 avril 2004, t. I (avec index 1996-2004) – tiré à 100 exemplaires
19. – juillet 2005, 85 pages : *Colloque de Lyon*, 21-24 avril 2004, t. II – tiré à 100 exemplaires
20. – janvier 2006, 52 pages : *Colloque de Saint-Pétersbourg*, 8-10 avril 2003, t. III ; *Poésies choisies d'Anna-Maija Raittila* – tiré à 100 exemplaires
21. – septembre 2006, 86 pages : *Session-retraite de Varsovie*, 11-14 septembre 2004 – tiré à 100 exemplaires
22. – décembre 2006, 66 pages : *Jeanne d'Arc et Charles Péguy* – tiré à 120 exemplaires
23. – mai 2007, 60 pages : *Colloque de Pieksämäki*, 5-6 août 2006, t. I – tiré à 120 exemplaires (la revue passe de deux à quatre agrafes !)
24. – octobre 2007, 64 pages : *Jan Twardowski ; Onze poèmes de Lassi Nummi ; Jeanne d'Arc et Charles Péguy* – tiré à 140 exemplaires
25. – décembre 2007, 80 pages : *Colloque de Pieksämäki*, 5-6 août 2006, t. II – tiré à 120 exemplaires
26. – avril 2008, 80 pages : *Colloque de Saint-Pétersbourg*, 19-21 avril 2005, t. I – tiré à 140 exemplaires
27. – août 2008, 76 pages : *Nos amis poètes et traducteurs* – tiré à 130 exemplaires
28. – novembre 2008, 76 pages : *Colloque de Saint-Pétersbourg*, 19-21 avril 2005, t. II – tiré à 120 exemplaires
29. – avril 2009, 80 pages : *Colloque de Białystok-Varsovie*, 8-13 juin 2007 – tiré à 120 exemplaires
30. – septembre 2009, 80 pages : *Poésies de Pologne* – tiré à 130 exemplaires
31. – décembre 2009, 80 pages : *Colloque d'Orléans*, 6-9 mai 2009, t. I – tiré à 160 exemplaires

32. – mars 2010, 164 pages : *Colloque d'Orléans, 6-9 mai 2009, t. II* (avec index 1996-2010) – tiré à 140 exemplaires

33. – septembre 2010, 80 pages : *Colloque de Saint-Pétersbourg, 13-15 mars 2008* – tiré à 120 exemplaires

34. – *Le Porche. Bulletin des Amis de Jeanne d'Arc et de Charles Péguy* (Russie, Pologne, Finlande, Estonie), avril 2011, 258 pages (nouveau format : 14 x 20 cm ; couverture et nom nouveaux) : *Études ; Poésies johanniques ; Poésies amies* – tiré à 120 exemplaires (la revue est reliée en dos carré collé)

35. – novembre 2011, 204 pages : *Colloque de Saint-Pétersbourg, 18-19 mars 2011, t. I* – tiré à 120 exemplaires

36-37. – décembre 2012, 160 pages (parution en numéros doubles) : *Concours de poésies komies ; Colloque de Saint-Pétersbourg, 18-19 mars 2011, t. II ; Documents ; Études ; Poésies* – tiré à 120 exemplaires

38-39. – décembre 2013, 178 pages : *De Hongrie ; Poésies ; Étude* – tiré à 120 exemplaires

40-41. – décembre 2014, 282 pages (après Orléans, nouveau siège et nouveau lieu de publication : Avignon) : *Œuvres de prose ; Œuvres poétiques ; Document ; Études* – tiré à 140 exemplaires

42-43. – décembre 2015, 296 pages : *Jeanne d'Arc ; Charles Péguy* – tiré à 140 exemplaires

44-45. – décembre 2016, 206 pages : *Colloque de Jérusalem, 30 octobre – 1^{er} novembre 2016, t. I* – tiré à 160 exemplaires

46-47. – décembre 2017, 364 pages : *Colloque de Jérusalem, 30 octobre – 1^{er} novembre 2016, t. II* – tiré à 140 exemplaires

48-49. – décembre 2018, 362 pages : *Jeanne d'Arc ; Charles Péguy* – tiré à 140 exemplaires

50. – décembre 2019, 398 pages (nouveau format : 16 x 24 cm ; parution en numéros simples) : *Estonie ; Finlande ; Russie ; France ; Catalogue* – tiré à 140 exemplaires

51. – décembre 2020, 336 pages (nouveau siège : Lyon) : *T. S. Taïmanova : hommages et souvenirs ; Jeanne d'Arc à travers langues et littératures* – tiré à 120 exemplaires

52. – décembre 2021, 264 pages : *Russie ; Jeanne d'Arc ; Charles Péguy* – tiré à 140 exemplaires

53. – décembre 2022, 476 pages : *Hommage à Osmo Pekonen ; Document ; Jeanne d'Arc ; Lire et traduire Charles Péguy* – tiré à 160 exemplaires